(N.° 9.) Vendémiaire an 11.

MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS,

RÉDIGÉ

Par A. L. MILLIN.

AVIS DU LIBRAIRE.

BRITISH MUSEUM NATURAL HISTORY

Le prix de ce Journal est fixé:

à 9 francs pour trois mois,
18 francs pour six mois,
36 francs pour un an,

tant pour Paris que pour les Départemens, franc de port.

ON peut s'adresser au Bureau du Journal pour se procurer tous les Livres qui paroissent en France et chez l'étranger, et pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

CE Journal, auquel la plupart des hommes qui ont un nom distingué, une réputation justement acquise dans quelque partie des arts ou des sciences, tels que les CC. ALIBERT, DESGENETTES, BAST, SILVESTRE DE SACY, FOURCROY, HALLÉ, DUMÉRIL, SCHWEIGHÆUSER, LACÉPÈDE, BARBIER, LANGLÈS, LALANDE, LAGRANGE, LEBRUN, MARRON, MENTELLE, BARBIÉ DU BOCAGE, BASSINET, MORELLET, NOEL, OBERLIN, CHARDON-LA-ROCHETTE, CAILLARD, VAN-MONS, TRAULLÉ,

Léveillé, Cuvier, Geoffroy, Ventenat, Cavanilles, Usteri, Boettiger, Visconti, Villoison, Willemet, Winckler, etc. fournissent des Mémoires, contient l'extrait des principaux ouvrages nationaux : on s'attache surtout à en donner une analyse exacte, et à la faire paroître le plus promptement possible après leur publication. On y donne une notice des meilleurs écrits imprimés chez l'étranger.

On y insère les mémoires les plus intéressans sur toutes les parties des arts et des sciences; on choisit principalement ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie les découvertes ingénieuses, les inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des expériences nouvelles. On y donne un précis de ce que les séances des sociétés littéraires ont offert de plus intéressant; une description de ce que les dépôts d'objets d'arts et des sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des notices sur la vie et les ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte; enfin, les nouvelles littéraires de toute espèce.

Ce Journal est composé de six volumes in-8.° par an, de 600 pages chacun. Il paroît le premier de chaque mois. La livraison est divisée en deux numéros, chacun de 9 feuilles.

On s'adresse, pour l'abonnement, à Paris, au Bureau du Magasin Encyclopédique, chez le C. Fuchs, Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny.

A Amsterdam, { chez la veuve Changuion et d'Hengst. / chez Van-Gulik.
A Bruxelles, chez Lemaire.
A Florence, chez Molini.
A Francfort-sur-le-Mein, chez Fleischer.
A Genève, { chez Manget. / chez Paschoud.
A Hambourg, chez Hoffmann.
A Leipsic, chez Wolf.
A Leyde, chez les frères Murray.
A Londres, chez de Bosse, *Gerard Street*.
A Strasbourg, chez Levrault.
A Vienne, chez Degen.
A Wesel, chez Geisler, Directeur des Postes.

Il faut affranchir les lettres.

MAGASIN

ENCYCLOPÉDIQUE.

VIII.e ANNÉE.

TOME III.

$1.000.

MAGASIN

ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES,

DES LETTRES ET DES ARTS;

RÉDIGÉ

PAR A. L. MILLIN,

CONSERVATEUR des Antiques, Médailles et Pierres gravées de la Bibliothèque nationale de France, Professeur d'Histoire et d'Antiquités; membre de la Société royale des sciences de Gœttingue, de celles des Curieux de la Nature à Erlang, des Sciences physiques de Zurich, d'Histoire naturelle et de Minéralogie d'Iéna, de l'Académie royale de Dublin, de la Société linnéenne de Londres; des Sociétés d'Histoire naturelle, philomathique, médicale d'émulation, des Observateurs de l'homme, et de l'Athénée des arts de Paris; des Sociétés des sciences de Rouen, d'Abbeville, de Boulogne, de Poitiers, de Niort, de Nismes, de Marseille, d'Alençon, de Grenoble, de Colmar, de Strasbourg, etc. etc.

VIII.e ANNÉE.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez FUCHS, Libraire, rue des Mathurins, maison de Cluny, n.° 334.

AN XI—1802.

A

M. AKERBLAD;

SAVANT ORIENTALISTE,

RESTITUTEUR

DE L'ALPHABET ÆGYPTIEN;

HOMMAGE

D'ESTIME ET D'AMITIÉ.

MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE.

GRAMMAIRE.

ÉLÉMENS DE GRAMMAIRE GÉNÉRALE appliqués à la langue françoise ; par R. A. *SICARD, directeur de l'institution des sourds-muets, membre de l'Institut national de France et de l'Athénée de Lyon. Seconde édition revue, corrigée, et considérablement augmentée.* A Paris, chez *Deterville,* libraire, rue du Battoir, n.° 16. An X (1801). 2 forts volumes in-8.° d'environ 600 pages chacun. Les 2 vol. brochés, 12 fr., et 12 fr. francs de port.

LES découvertes les plus heureuses, les plus belles inventions, les sciences les plus sublimes et les plus utiles; en un mot, tout ce qui vient de l'homme, imparfait comme lui, a toujours un côté foible, et qui prête souvent à la censure, au sarcasme, et même au ridicule. Il n'est donc pas surprenant que Caton le Censeur, que Socrate estimé le plus sage de la nation la plus éclairée ; que ce sage aussi savant

qu'éloquent, et qui, suivant l'expression de Cicéron, *avoit fait descendre la philosophie du ciel*, déprimât cependant l'étude de la grammaire, cette première science de l'homme, et la clef de toutes les autres. Il n'est pas surprenant non plus que Locke, Addisson, Montesquieu, Jean-Jacques Rousseau, et plusieurs autres écrivains célèbres (1), comme le philosophe athénien, se soient également montrés les détracteurs de cette science, et qu'ils ayent noté les grammairiens comme des pédans, bavards, ennuyeux, et directement opposés à la science qu'ils prétendoient enseigner. Pourquoi cela? parce que la plupart, verbeux sophistes, ne donnoient, au lieu d'idées, que des mots; ne saisissoient que l'écorce légère de la science, au lieu d'une substance instructive et nourrissante, et trop souvent, parce que ces maîtres orgueilleux et trop vantés ne mettoient, dans la tête de leurs disciples, que des assertions hasardées, ou des erreurs très-préjudiciables dans toute leçon élémentaire.

De véritables philosophes penseroient bien encore de même aujourd'hui, depuis surtout qu'on voit la tourbe des faiseurs d'alphabets, de rudimens, de méthode, d'élémens de la langue, etc. se multiplier tous les jours, et se tourmenter à qui embrouillera le mieux cette science simple et facile pour le véritable savant qui est capable de la démontrer.

(1) Le facétieux, le fou, l'extravagant Rabelais, mais qui étoit rempli d'érudition, n'aimoit pas non plus les grammairiens de son temps.

Tels ont été trop souvent les torts de la grammaire, ou plutôt de ceux qui, sans mission, sans talens, se sont emparés de son domaine. Mais quand un homme de génie, né avec la passion de la science qu'il professe, a pu y joindre une étude longtemps méditée et approfondie; quand, instruit par un travail de vingt années, par une longue expérience, par des essais répétés et multipliés, il a eu de plus le bonheur d'avoir sous ses yeux tous les instrumens de son art; quand cet heureux et sublime interprète de la nature, et destiné par elle à réparer ses torts, entreprend de recueillir et de révéler les secrets de la science grammaticale; quand cet homme favorisé du ciel, si je puis m'exprimer ainsi, entreprend cette tâche ingrate, difficile, et trop souvent compliquée, par les assertions de sophistes malheureusement trop célèbres; sous ses mains savantes, son sujet prend les formes les plus convenables et les plus heureuses; sous un ciseau habile, le marbre s'assouplit, et d'un bloc informe, sort une statue parfaite. Comme le dieu créateur de l'art, devant lui, ce qui étoit pour des esprits ordinaires et pour des maîtres mêmes, un chaos confus et impénétrable, se débrouille insensiblement, la lumière en sort, chaque chose prend sa place, son rang, se meut, marche et s'arrête où il faut. Tel est le privilége et le pouvoir du génie. Voilà ce qu'a fait le savant élève de l'abbé de l'Epée, le célèbre instituteur des sourds-muets, en publiant la grammaire générale.

Lorsqu'un bon ouvrage paroît, et par son objet et par le mérite et la célébrité de l'auteur, appelle l'attention du public, l'usage adopté dans ce journal est de se hâter de répondre à cet empressement. Dès que parut cette grammaire générale, elle fut annoncée dans le *Magasin Encyclopédique*, et analysée dans le plus grand détail, avec éloges (2). Dès-lors on lui présagea (ce qui n'étoit pas difficile à prévoir) tout le succès qu'elle a bientôt obtenu (3). Deux mille exemplaires enlevés en moins de dix-huit mois, et répandus dans les mains des personnes qui cultivent cette science, ont déja fait connoître le fond de cet ouvrage intéressant. Le rédacteur de cet article s'attachera donc principalement à y exposer les additions, les changemens, en un mot, les améliorations qui donnent une supériorité marquée à cette édition sur la précédente.

On avoit souvent demandé au directeur de l'institution nationale, la communication d'un *Traité sur l'Analyse numérale*, de la proposition connue dans l'instruction des sourds-muets, sous le nom de *Théorie des chiffres pour servir à la décomposition des phrases, et à la connoissance de la valeur relative des mots*, dont les dictionnaires ne font connoître que la valeur *absolue*. On avoit également demandé à cet instituteur la publication de quelques autres théories dont on lui avoit vu faire un usage si avantageux dans ses leçons. On les trouve

(2) Année V, t. IV, p. 489; t. VI, p. 81; et année VI, t. I, p. 340.
(3) Voy. encore *Magasin Encycl.* année VII, t. VI, p. 467.

dans cette seconde édition, avec la *Théorie de la phrase active*, renfermant toujours deux jugemens, et par conséquent deux propositions; on y trouve aussi *une Théorie nouvelle de la conjonction.*

L'auteur tient toujours au système de conjugaison qu'il a créé; et il prouve, par une expérience constante, par des faits multipliés, l'utilité, la facilité, l'excellence d'un système qu'il avoit déja exposé dans ses différentes grammaires, qu'il avoit employé jusqu'ici avec avantage dans son école, et qu'il avoit la satisfaction de voir adopté dans quelques autres, avec le même succès, ici et dans les pays étrangers.

Cette conjugaison qui avoit paru trop difficile à quelques personnes, il s'est appliqué à la rendre plus claire. La syntaxe, dans cette nouvelle édition, est devenue plus pratique. La correspondance des temps entre eux, se trouvant fixée par leur rapprochement dans des applications usuelles, ne présente plus aucune difficulté.

« Tous les endroits, dit l'auteur de la grammaire « générale, qui avoient paru obscurs, ont été éclair- « cis; quelques explications hasardées ont fait place « à une doctrine qui pourra paroître nouvelle, mais « dont j'expose et je démontre les principes incon- « testables. »

Pour mettre plus d'ordre, plus de suite, plus de liaison dans les élémens d'une science toujours trop embrouillée pour l'enfance, et quelquefois pour les maîtres mêmes, l'auteur a cru devoir se décider à

plusieurs transpositions de chapitres. Il en prévient le lecteur dans ses *Réflexions préliminaires du second volume ;* il y expose ses raisons et les avantages de ces changemens, qu'il a crus nécessaires dans cette réimpression.

Pour assurer à son ouvrage le mérite qu'il paroît avoir déja obtenu, celui d'être un livre *classique*, à la fois utile aux maîtres et à leurs élèves, et pour atteindre ce double but, le professeur a conservé les *leçons par demandes et réponses*, qui terminent les chapitres, et qui en sont comme le précis et le résumé, quoiqu'elles amènent nécessairement quelques répétitions. « C'est, reprend l'instituteur, pour « les élèves que ces leçons sont disposées, et j'ai « tâché de les rendre aussi claires et aussi précises « qu'il m'a été possible. »

Pour compléter cette grammaire générale, l'auteur, qui la termine par un *Traité de l'Orthographe*, un de *la Ponctuation*, un de *la Prononciation* et de *la Versification françoise*, la commence par *l'Alphabet*. Le profond métaphysicien, à l'instar de l'éloquent auteur des institutions oratoires, Quintilien (4) n'a point dédaigné de descendre à ces premiers élémens du discours, qui ont fait verser tant de larmes à l'enfance, et presque toujours par la faute des maîtres.

Dans les règles d'orthographe qu'il expose, l'auteur a eu le bon esprit d'éviter toute idée de sys-

(4) Lib. I, cap. 1.

tème, et il en donne la raison. « Ce n'est pas pour « soi qu'on écrit; il n'est donc pas permis de pré- « senter aux autres une orthographe qui ne seroit « pas généralement convenue. J'ai cru devoir sui- « vre le plan de Restaut, l'orthographe fixée par « l'Académie françoise, généralement suivie par « les compositeurs en imprimerie. Je me suis ri- « goureusement interdit toute nouveauté à cet « égard. »

Le traité de la prononciation donne à cette grammaire, sur toutes les autres, un grand avantage pour les différentes provinces de la France, éloignées de la capitale, où une même langue forme autant d'accens et de jargons en quelque sorte, et surtout dans les nombreux pays nouvellement conquis par la république.

(La suite au prochain numéro).

VOYAGE.

VOYAGE du Bengale à Pétersbourg, à travers les provinces septentrionales de l'Inde, le Kachmyr, la Perse sur la mer Caspienne, etc.; suivi de l'histoire des Rohillahs et de celle des Seykes; par feu George *FORSTER: traduit de l'anglois, avec des additions considérables, et une notice chronologique des Khans de Crimée, d'après les écrivains turcs, persans, etc, par* L. *LANGLÈS, conservateur des manuscrits orientaux de la Bibliothèque nationale de France, membre de l'Institut, professeur de persan à l'école spéciale des langues orientales, etc.* 3 vol. in-8.° A Paris, chez *Delance*, imprimeur, rue de la Harpe, n.° 133.

LES voyageurs sont parvenus à obtenir ce degré de crédibilité que, jusqu'à nos jours, on avoit été peu disposé à leur accorder. Ils étoient à peu près dans la classe des romanciers; mais, depuis Bernier, les préventions se sont insensiblement dissipées, la confiance s'est établie, et les Bougainville, les Cook, les Lapeyrouse, les Makensie et plusieurs autres navigateurs, ont donné à leurs récits toute la consistance de la vérité; l'histoire et la géogra-

phie en ont profité, et les lecteurs ont pu s'instruire sans incertitude, et connoître les hommes de tous les climats sans craindre d'être trompés. Le voyage que nous annonçons est un de ceux qui sollicite la croyance la plus entière, l'intrépide persévérance du voyageur étonnera sans doute celui qui ne peut croire qu'un homme puisse avoir le courage de braver tous les dangers et toutes les privations, quand même l'intérêt en seroit le véhicule. Les notes dont le savant et estimable traducteur a enrichi ce voyage, ajoutent un grand prix à cet ouvrage, et le récit de l'un et les recherches de l'autre, nous font connoître une partie de l'Asie dont on parle beaucoup sans en avoir des notions bien exactes et où nos relations commerciales nous conduisent sans avoir une idée bien précise des coutumes, des usages, des mœurs des diverses nations avec lesquelles on aura à traiter, ou qu'on pourra rencontrer dans ses courses. Le projet de rentrer dans sa patrie par terre, en partant du Bengale, est une entreprise, d'autant plus surprenante, qu'elle présente des obstacles de toutes les espèces; George Forster osa les braver, et c'est ce qui rend son voyage aussi curieux qu'intéressant, aussi précieux pour la géographie, que nouveau pour l'histoire des peuples inconnus qui habitent les parties septentrionales de l'Inde Il part de Calcutta; il s'arrête à Bénarès, ville célèbre et connue pour avoir été le centre de la religion des Hindous; la mythologie indienne est à présent si profondément enveloppée d'obscurité que les *Pandit* où docteurs les plus familiarisés avec le sanskrit leur langue,

sacrée, ne peuvent la rendre intelligible au commun des hommes.

M. Forster parloit facilement le malcratte et avoit quelque connoissance du sanskrit, il eut, par ses secours, le moyen de s'instruire de la croyance des Hindous, qui fut celle de toute l'Inde jusqu'au moment où Aureng-dzeb y vint établir le culte musulman sur les ruines du culte indien. Les Hindous croyent à un seul Dieu sans commencement et sans fin, et dont ils désignent les attributs par une longue suite d'épithètes ; ils représentent l'être suprême sous une forme triple dont chaque partie est séparée ; il est, selon eux, indivisible et immense, et on peut croire qu'à une époque, à la vérité fort reculée, cet être infini étoit sans symbole représentatif dans les temples qui lui étoient consacrés, et que ce ne fut que pour s'emparer de l'esprit du vulgaire que les prêtres Hindous imaginèrent ces nombreuses et monstrueuses idoles emblématiques qui couvroient les murs de leurs temples. M. Forster explique, d'après les Brachmanes, ces divers emblèmes. Nous ne le suivrons point dans son érudition mystique qui a déja été développée dans des ouvrages françois et anglois ; nous le suivrons encore moins dans son itinéraire ; nous nous arrêterons seulement comme lui sur les objets qui offriront quelque nouveauté ou quelques faits extraordinaires.

L'empire des Hindous s'étendoit des limites méridionales de la Tartarie à l'île de Ceylan et des frontières d'Assam et d'Arakam jusqu'à l'Indus, il étoit couvert de villes superbes et opulentes ; la civilisatoin

lisation, les arts et les sciences y avoient fait les plus utiles progrès avant que l'Europe fût sortie ou même eût essayé de sortir de la barbarie où elle étoit plongée. « On peut assurer, dit George Forster, « sans crainte d'être accusé de mensonge et d'exagé- « ration que malgré la supériorité des nations moder- « nes de l'Europe sur celle de l'Asie, les sectateurs de « Brimha, à des époques fort éloignées, avoient « des connoissances très-étendues en philosophie et « dans les sciences utiles. » Le voyageur a aperçu une analogie prononcée entre la mythologie des Hindous et celle des Ægyptiens; ses recherches et ses observations l'ont porté à croire que les premiers ont été les maîtres des seconds dans les sciences comme dans la religion, avec d'autant de fondement que la loi défendoit aux Hindous d'entreprendre des voyages de longs cours.

On ne trouve, en voyageant dans l'Inde, que les restes des monumens les plus remarquables détruits par l'égoïsme, l'ostentation et la vanité. M. Forster demandoit à un Hindou pourquoi, dans un pays si renommé par ses belles et charitables fondations, on laissoit détruire, par le temps, des bâtimens destinés aux usages religieux ou aux secours hospitaliers, tandis qu'on pourroit les conserver avec peu de dépense et préserver de l'oubli des édifices précieux d'antiquité; son Hindou lui répondit franchement que s'il dépensoit son argent en réparation, l'ancien bâtiment conserveroit toujours le nom de son fondateur, tandis qu'une nouvelle fondation transmettroit le sien à la postérité; c'est ainsi que

l'orgueil s'oppose au bien général, et qu'il travaille à la destruction des fondations les plus utiles.

M. Forster, en poursuivant sa route, eut lieu de faire une observation sur la fertilité d'imagination, sur la facilité et la vélocité de s'exprimer des Asiatiques et surtout des femmes, qu'on ne peut attendre des têtes européennes. Il en eut un exemple dans une femme à qui il demandoit de passer une nuit sous son toit ; soit par caractère, ou qu'il se fût mal exprimé, elle ne lui répondit que par les expressions de l'indignation. « Une femme, ajoute le voyageur, a dans l'Indoustan peu de rivales dans l'exercice de la parole, mais si elle a suivi les camps, « à coup sûr, il n'y a pas d'Européenne capable « de la faire taire. Une anglaise formée dans nos « meilleures écoles et stylée dans la déclamation « des halles, pourra, dans de grandes occasions, « soutenir la gageure pendant une heure ; mais elle « finira par livrer bataille et en venir aux coups, « tandis qu'une dame indienne, perfectionnée par « quelques campagnes, peut soutenir une guerre ver- « bale pendant trois jours, sans le ministère de « ses poings, en prenant seulement le temps in- « dispensablement nécessaire pour les repas. »

Trop peu éloigné de Kachmyr, M. Forster fut entraîné par la curiosité à se déranger de sa route pour visiter un pays peu connu ; nous nous y arrêterons avec lui pour en donner quelque notion à nos dames que la mode tourmente, et qui désirent se décorer de ces schales à qui on a donné le nom de Kachmyr. La ville capitale est sur la ri-

vière de Djalem qui la traverse, et sur les bords de laquelle elle s'étend l'espace de deux milles. Les maisons, à deux ou trois étages, sont légèrement bâties en brique et en mortier avec une vaste charpente; sur un toit en bois est étendue une couche de terre fine pour protéger le bâtiment contre la grande quantité de neige qui tombe dans la saison des pluies. Cette couverture procure aussi de la chaleur dans l'hiver, et de la fraîcheur dans l'été; alors le sommet des maisons, planté de différentes fleurs, offre au loin l'aspect immense d'un parterre varié de mille couleurs. Les rues sont étroites et sales, et la mal-propreté des habitans a passé en proverbe. Depuis que le Kachmyr a été séparé de l'empire de l'Indoustan, les barbares Afghans s'en sont rendus les maîtres, et, comme ils n'ont ni le génie ni le goût des mogols, ils ont laissé tomber en ruine les édifices élégans et agréables élevés par ceux-ci. Les environs de la ville, à l'est et à l'ouest, sont couverts de jardins particuliers qui bordent la riviere, et sont ornés de canaux qui tirent leurs eaux d'un lac qui touche à un des fauxbourgs, et qui est célebre par sa beauté et par les jouissances qu'il procure aux habitans. Parmi les plantes que la douceur du climat répand sur le territoire Kachemyrien, on doit distinguer la rose dont la beauté est renommée dans tout l'orient. Son essence ou huile est généralement estimée. Les Kachemyriens célebrent, par des réjouissances, l'époque où les boutons de rose commencent à s'épanouir. Ils se rassemblent dans les jardins et y déploient une gaieté bien rare parmi

les nations asiatiques. Ils se dépouillent, dans cette circonstance, de cette gravité qui est le principal trait du caractère des musulmans. Les Arabes, les Turcs, les Persans, semblent fatigués de leur extérieur composé, et s'abandonnent tout entier à la licence. L'industrie et le commerce des Kachemyriens étoient très-actifs avant qu'ils fussent subjugués par les Afghans et soumis à leur tyrannie ; ce qui fait encore leur principale richesse, ce sont ses manufactures de schales qu'on n'a jamais égalés, et qu'on sait à peine imiter. La laine qu'on y emploie n'est point une production indigène, elle vient du Thibet et est naturellement d'un gris foncé ; on la blanchit au Kachmyr avec une préparation de farine de ris. On teint le fil de la couleur la plus avantageuse au débit. La bordure qui est ordinairement chargée de figures et bigarrée de diverses couleurs, s'attache après que le schale est sorti de dessus le métier, mais avec tant d'adresse que la couture est imperceptible. Le prix de fabrique d'un schale ordinaire est de 20 fr., il y en a de cent francs, et même de 250 suivant la qualité. Les fleurs en augmentent considérablement le prix, et c'est alors qu'on peut dire que les ornemens ont absorbé la moitié de la somme, comme dans toute matière de luxe. Le papier fabriqué au Kachmyr est le meilleur papier à écrire de tout l'Orient ; d'autres branches de commerce répandroient l'aisance et des richesses dans ce pays favorisé de la nature, comme la laque, la coutellerie, les sucres, sans les vexations des gouvernans, la rapacité des peuples et des prin-

ces voisins qui éloignent les étrangers, enlèvent des pacotilles entières, et réduisent le commerce à une destruction totale. On comptoit sous le gouvernement Mogol quarante mille fabriques de schales, elles sont réduites à présent à seize mille. Les Kachemyriens sont naturellement vifs, gais, et ont un grand penchant pour le plaisir. Aucune nation ne recherche les richesses avec plus d'empressement, n'est plus ingénieuse à se les procurer et plus facile à les dépenser; la tyrannie des Afghans n'a pu déraciner en eux ce goût inné pour le plaisir.

Sorti de Kachmyr, non sans peine, pour se rendre à Kaboul, M. Forster fut sans cesse poursuivi, pillé, maltraité par ces Afghans dont il traversoit le territoire. Cette nation, éloignée de la capitale d'un grand empire, exerce impunément ses brigandages, la foiblesse du gouvernement de Timour-Chah favorise tous les excès de cette race d'hommes agrestes et si peu avancés dans la civilisation, que la plus grande partie d'entre eux, comme les anciens Troglodytes, ont fixé leur demeure dans des cavernes ou dans des fentes de rochers; ils professent la religion musulmane, mais toute leur instruction et leur foi se borne à croire que Mohamed est leur prophète.

Jusqu'à son arrivée à Kabout, M. Forster avoit voyagé sous l'habit musulman, voyant que toute les religions étoient tolérées dans cette ville, il voulut être connu pour un Européen qui revenoit de l'Inde pour se rendre dans sa patrie. « Je voulois « d'abord me donner pour François, mais je craignis « d'être découvert par quelqu'individu de cette na-

« tion vagabonde qu'on trouve dans tous les coins « de l'univers ; si j'eusse eu la hardiesse de me dire « Anglois, c'est à-dire pour un de ceux qui ont « enlevé aux Musulmans leur pouvoir dans l'Inde, « je serois peut-être maintenant bombardier dans le « corps d'artillerie de Timour-Chah. Pour éviter « toute espèce de danger, je me naturalisai espa- « gnol. »

Kaboul est la résidence de Tymour-Chah et la capitale de ses états, la ville et le palais de ce souverain ne donnent pas une grande idée de la grandeur du propriétaire, il est vrai que les Afghans sont un peuple grossier et sans connoissance des arts ; leurs chefs n'ont aucun goût pour les agrémens de la vie, et le pays n'est pas très-favorable pour se les procurer. Cette capitale est cependant fournie de toutes les productions des pays les plus éloignés ; son marché ressemble à nos marchés d'Europe. Les Tatars de Bokhara y amènent des chevaux du Turkestan, des fourrures, des peaux qui ressemblent à celles que nous nommons en Europe Bulgare ; avec le produit de ces marchandises, ils achètent de l'indigo et autres productions de l'Inde. Les Tatars Usbeck entretiennent une correspondance avec Kaboul ; ils dépendent, en quelque manière, de Tymour ; Balkh, leur capitale, est à près de deux cents milles nord-ouest, et cet éloignement n'empêche pas qu'ils ne viennent en grand nombre faire quelque commerce à Kaboul ; ils ont la même physionomie que les Chinois et les Malays, mais elle est plus dure. Les Hindous enrichissent cette

capitale par la supériorité de leur industrie, et par leurs connoissances commerciales.

Les Afghans sont peu connus, ils prétendent descendre des Israélites; ils sont propriétaires indigènes d'une étendue de pays limitrophe des montagnes de la Tartarie et de certaines parties du golfe de Cambaye et de Perse. Il se prolonge de l'Indus aux frontières de la Perse; ils parlent une langue qui leur est propre; ils sont robustes, braves, et généralement adonnés à la rapine sur laquelle leur existence est principalement assurée. Ils ont, dans leurs manières, une certaine arrogance barbare, et ils professent le plus grand mépris pour toutes les occupations de la vie civilisée. Les Afghans reçurent des Tatars, leurs conquérans, la religion musulmane; ils suivent, comme eux, la secte des Sunnytes et sont par conséquent ennemis déclarés des Chytes, sectateurs d'Aly; mais ce sont les musulmans les plus relâchés, et peu d'entre eux ont quelques connoissances des lettres de leurs voisins. On trouve dans la correspondance de M. Forster, lettre XIII, et surtout dans les notes du C. Langlès, un détail plus étendu sur l'origine de cette nation encore sauvage et fort peu connue en Europe.

Si l'on considère le gouvernement Afghan comme fondé sur le despotisme, et qu'on le compare avec les autres empires de l'Asie, on le trouvera bien moins tyrannique et moins cruel. Ils ne persécutent aucune secte étrangère; les châtimens capitaux n'y sont pas fréquens et Tymour-Chah contre lequel ses parens ont souvent conspiré, n'a jamais trempé

ses mains dans leur sang. C'est à tort qu'on se fait un épouventail de sa puissance, et qu'on veut croire qu'au moment où on s'y attendra le moins, il traversera l'Indus et le Gange, et s'emparera des possessions angloises du Bengale. Sa force apparente est dans la foiblesse et les divisions de ses voisins. Si les chefs des Seykes ne craignoient pas plus les mouvemens naturels d'inquiétude et de révolte de leurs sujets, qu'ils ne desirent de soumettre un ennemi qu'ils redoutent, il n'est pas douteux qu'ils ne tarderoient pas à détruire le gouvernement Afghan dans l'Inde. Si les forces de la Perse étoient réunies sous un seul chef en état de les diriger, on pourroit croire que non-seulement les portions démembrées du Korassan retourneroient à leurs anciens possesseurs, mais que la puissance Afghan subiroit un joug étranger.

En quittant Kaboul, M. Forster prit la route de la Perse et s'arrêta à Quandahar, ville célèbre par son commerce et par la liberté dont il y jouit. Il entra de-là dans le Korassan, la plus orientale, la plus vaste, la plus importante province de Perse; mais la plus maltraitée par les fréquentes et nombreuses révolutions qui ont agité et qui agitent encore ce malheureux royaume; dans le pénible voyage qui devoit le conduire sur les bords de la mer caspienne, M. Forster s'aperçut que la qualité de chrétien n'étoit pas une protection; il fut bientôt forcé d'avoir recours à son déguisement musulman pour être à l'abri des insultes dont il étoit l'objet, et pour pouvoir même être admis dans les asiles destinés aux étrangers. Enfin, après deux ans de

peines, de contrariétés, de dégoûts et de privations de toute espèce, il parvint à un établissement russe sur la mer caspienne. La comparaison qu'il fit de ce peuple civilisé avec les nations barbares qu'il avoit successivement parcourues, fut un moment de bonheur pour lui. Il se rendit à Bakou dans le Chyrvan qui est un port russe où les Arméniens et les Hindous font le principal commerce. De-là il passa à Astrakhan sur une barque conduite par des Kalmouk, excellens rameurs. Ce fut dans cette ville qu'il quitta son costume persan, et qu'il trouva dans un de ses compatriotes, lieutenant au service de la Russie, toutes les prévenances hospitalières et amicales qui répandent sur le séjour d'une ville où on arrive pour la première fois, les jouissances de la société et les douceurs de la confiance.

Dans le troisième volume de ce voyage, on lit un précis historique sur les Scykes et sur les Rohillahs, nations indiennes qui se sont créées depuis peu de temps par leur courage, peuples nouveaux qui ont conquis un territoire, dont les extrémités touchent à l'Indus et au Gange. On n'a pas de notions exactes sur leur origine, les progrès de leur puissance et leur existence politique comparée à celle des autres habitans de l'Inde. Ces deux précis historiques sont autant dus au traducteur qu'au voyageur; les additions du premier, puisées dans les meilleurs ouvrages, rendent les recherches du second plus exactes et plus complètes. Ce fut la religion qui donna naissance aux Scykes, ce fut une secte qui devint une puissance à la fin du quinzième

siécle. Nanek en fut le fondateur ; il avoit les qualités nécessaires pour multiplier ses prosélytes, une équité inflexible, un courage inébranlable, un extérieur et un organe imposant. Il simplifia la religion des Hindous en n'admettant qu'un seul Dieu, et en proscrivant le culte de Brimha, de Vichnou et de Mhaha-Deo. Cette doctrine simple et uniforme eut bientôt des partisans qui, d'abord se conduisirent avec modération ; mais, lorsque les dissentions qui désunirent l'empire Mogol sous les fils d'Aureng-Zel et précipitèrent sa chûte, eurent affoibli les forces de ce vaste corps, les Seykes prirent part aux événemens, et la mort de Bendah, leur chef, entraîna leur ruine ; une loi de Ferakh-Syr condamna à la mort tout Seyke fait prisonnier qui refuseroit d'embrasser la religion musulmane ; on les poursuivit avec tant d'activité, que ceux qui n'apostasièrent pas se réfugièrent dans les montagnes du Pendj-ab. Ils furent oubliés pendant trente ans ; tout-à-coup ils reparurent en armes, et pillèrent l'arrière-garde de l'armée de Nadir-Chah, chargée des dépouilles de l'Indoustan. Depuis ce moment ils reprirent une consistance qui leur permit de prendre part, avec des succès et des revers, aux diverses incursions des Mahrattes et des Afghans sur l'héritage des petits-fils d'Oureng-Zeb. Leurs entreprises militaires agrandirent insensiblement leurs territoires, et en 1785, ayant réuni leurs forces, ils traversèrent le Gange et ravagèrent, sans trouver de résistance, le Rohilkend à cent mille de distance. Ces excursions prouvent que leur puissance est de-

venue redoutable en raison de la foiblesse et, pour ainsi dire, de la dissolution de l'empire Mogol.

Les Rohillahs sont une tribu de ces Tatars Afghans, connus sous la dénomination générale de Patan, qui occupent les montagnes limitrophes de l'Indoustan du côté du nord-ouest. Ces Tatars ont occupé pendant trois siécles le trône de Dehly, et en furent chassés, en 1525, par Babour. Les violentes insurrections qui ont insensiblement morcelé l'empire Mogol ont formé de ses parties éparses de petites puissances indépendantes, une des plus considérables est celle qui s'établit dans le canton de Kottair plus connu sous le nom de Rohilkend; il s'étend depuis les montagnes de Kommayoun jusqu'à la ville de Pillibit; au nord et à l'ouest, il est borné par le Gange, et au sud, par le district de Mohhammedy dans les domaines d'Aoude. Sa longueur moyenne est de 180 milles, et sa plus grande largeur de 90 milles. Les Rohillahs sont une race d'hommes courageux, guerriers, agriculteurs; leur gouvernement, fondé sur le système féodal qui a eu lieu dans toutes les parties civilisées du monde, leur a donné un caractère turbulent et féroce; ils sont patiens dans le malheur et fidelles à leurs chefs; mais, comme à tous les Afghans, on peut leur reprocher la ruse, la perfidie et un profond sentiment de vengeance. A'ly Mohammed fut le fondateur du gouvernement Rohillah. MM. Forster et Langles ont trouvé dans les historiens asiatiques des détails qui les ont mis à portée de nous donner un état généalogique de ses chefs; ils entrent ensuite

dans des détails circonstanciés sur les démêlés que les Anglois avoient eu avec le Vézyr Choudjà-a-êd Doulah, sur la guerre que ces démêlés occasionnèrent, et sur le traité de paix qui en fut le résultat; ils blâment la politique des Anglois d'avoir soutenu l'invasion injuste de ce nouvel allié, dans le pays des Rohillahs, et d'avoir contribué à la destruction d'une puissance dont ils pouvoient se servir pour contenir l'avide et jalouse ambition du Vézyr. Ils regardent comme une tache ineffaçable pour le nom anglois, les secours qui favorisèrent principalement le succès de cette expédition. « La raison « alléguée par le gouvernement du Bengale, lors- « qu'il investit le Vézyr de la possession du Rohil- « kend, fut que, plus celui-ci deviendroit puis- « sant, plus son alliance seroit avantageuse aux An- « glois. C'étoit connoître bien mal les dispositions « de Choudjà-a-êd Doulah, et son excessive sus- « ceptibilité pour conserver son autorité; on n'igno- « roit pas quelle avoit été son indignation lorsqu'on « avoit attaqué ses prérogatives, et diminué la puis- « sance nationale. Les Rohillahs formoient un con- « tre-poids dans la balance politique à l'égard du « Vézyr, dont on ne pouvoit se dissimuler la puis- « sance réelle et le caractère turbulent. Il se trou- « voit sans cesse contrarié par un peuple intéressé « à surveiller ses actions, et il auroit été obligé de « recourir aux Anglois pour repousser les attaques « des Rohillahs et des autres états du nord de l'Inde. » Les renseignemens que M. Will Franklin a recueilli dans la tournée qu'il fit en 1796 avec M. J. Mouats,

capitaine au corps du génie du Bengale dans cette partie de l'Inde, ont fourni au C. Langlès, les deux derniers chapitres de ce précis historique, qui achèvent ce que M. Forster n'avoit pu nous apprendre sur la situation actuelle de l'Inde.

On doit encore plus à ce savant orientaliste pour la notice chronologique des Khans de Crimée dont les auteurs Turcs et Persans lui ont fourni les matériaux, et qu'il a insérée à la fin de ce troisième volume. L'histoire de cet empire de Crimée qui, après trois siécles d'existence, a disparu et s'est perdu dans les vastes domaines de la Russie, n'est point connue, ou l'est d'une manière incomplète et inexacte. Le C. Langlès a consulté les écrivains turcs les plus justement estimés, il s'est borné à l'exactitude des dates et des noms; ce doit être le principal mérite d'une notice. Nous avons des descriptions de la Crimée, par Wilsen, Klecmann, de Tott, milady Craven, et en dernier lieu, par un militaire russe qui a écrit en allemand, et qui a été traduit par le C. Delamarre; mais nous n'avons rien dans notre langue sur l'origine et l'existence de cette souveraineté, sur la série des princes qui y ont régné, sur l'époque où cette partie de l'empire du Gaptchâq ou de la Grande-Tartarie en fut détachée. Avant de nous parler de l'origine des Kans de Crimée, le C. Langlès remonte aux anciens habitans qui ont occupé cette peninsule, les Cimbris, d'origine celtique, les Scythes, les Grecs, les Huns, les Ongres ou Hongrois, ceux-ci furent chassés par les Petchenegues (ou Kanglis) qui le furent eux-mêmes dans

le onzième siècle par les Koumans. En 1237, les Mogols subjuguèrent et détruisirent les Koumans. Alors des princes Tatars, pourvus d'apanages, et décorés du titre de chef des princes, se répandirent dans le plat-pays avec leur horde, et y régnèrent jusqu'en 1441, que le fils de Bach-Timour, sauvé par un laboureur, et choisi par les Tatars de Crimée qui vouloient s'isoler et avoir un prince de la famille de Djenguyz pour régner sur cette partie de la Chersonèse, fut le premier Khan du nom de Gueraï; son successeur Mengucly Gueraï, attaqué, tourmenté par ses frères, par les Génois et par les Moscovites, eut recours au sultan Mohhamed Khan, destructeur de l'empire grec, et implora sa protection. Une flote de 300 voiles s'empara de la ville de Kaffah sur les Moscovites qui en étoient en possession; ses états lui furent rendus avec la tranquillité; et, par un traité, l'empereur de Constantinople l'établit et le reconnut pour Khan de Crimée, en 1479. Depuis Hhâdjy jusqu'à Chahyn-Gueraï il y a eu 39 Khans de la famille de Djenguyz. Celui-ci fut installé et proclamé le 4 mars 1777 à Baghtché-Seraï, capitale de la Crimée, et en est le dernier souverain. Les divisions suscitées dans ses états tantôt par la Porte, tantôt par la Russie, rendirent les derniers jours de Chahyn très-orageux, et le forcèrent de se retirer à Kaluga, dans la Petite-Russie, où on le traitoit en souverain; mais l'ennui et les mécontentemens lui firent quitter sa retraite, et le conduisirent à Constantinople où d'abord il fut accueilli avec distinction, ensuite exilé dans une des

îles de la Grèce où il périt par le fatal cordon.

Le journal de M. Forster est rempli de détails minutieux qui en rendent la lecture pénible ; une correspondance entre un voyageur et son ami, n'est pas celle qui peut plaire au public. Son traducteur a cherché à en faire disparoître la sécheresse par des observations intéressantes, et par des recherches instructives sur les nations que le voyageur a rencontrées ; ce voyage est autant l'ouvrage du C. Langlès que celui de M. Forster. A. J. D. B.

BIOGRAPHIE.

Suite des Observations faites par Lichtenberg sur lui-même (1).

J'ai souvent été avare de mes remarques, c'est-à-dire, je les ai toujours ménagées pour l'avenir sans aimer à les faire connoître. Il se pourroit que, de cette manière, elles ne vinssent jamais au jour.

Dans le fond, Lichtenberg étoit bon, mais il n'a pas toujours pris la peine de le paroître. C'est-là mon plus grand défaut et la cause de tous mes chagrins.

Dans la nuit du 14 au 15, ou du 15 au 16 octobre (1779), je rêvai que je voyois un nuage de feu

(1) Nous avons déja fait connoître Lichtenberg, et donné la première partie des observations de cet homme singulier. Elles ont été copiées dans tous les journaux à cause de leur originalité. Voy. le premier Extrait, *Magasin Encyclop.* Année VI, t. IV, p. 485.

passer sous les pleïades, dans le même moment j'entendis la grosse cloche de Darmstadt ; je tombai à genou, et je prononçai avec ferveur : *Sanctus, sanctus*, etc. Ce que j'éprouvois est inexprimable, je ne me serois pas cru susceptible de sensations si fortes.

Le souvenir de ma mère et de ses vertus est devenu pour moi un confortatif que je ne manque jamais de prendre, et qui fait toujours le meilleur effet lorsque ma vertu chancelle, et que je suis tenté de faire quelque chose de mal.

Un enterrement de nuit me faisoit autrefois tant de plaisir, que le lendemain, dans mon contentement, je dépensois en sucreries le peu d'argent que j'avois.

Lorsque j'enfonce un clou, seulement pour y suspendre quelque chose, je pense toujours à ce qui arrivera jusqu'à ce que je le retire. C'est quelque chose de singulier, en novembre j'attachai le carton (2) à mon lit, et, avant que je retirasse le clou, mon respectable ami *Shermagen*, d'Hanovre, étoit mort, j'avois perdu un de mes enfans et l'espérance de mon voyage en Italie étoit perdue.

Mon plus grand plaisir a toujours été une lecture *desultoire*, c'est-à-dire, de sauter d'un livre à l'autre.

Dans la nuit du 24 au 25 janvier 1790, je cherchois un nom que je ne pouvois trouver ; c'étoit celui de *Gjørwell*, littérateur et libraire suédois ; je fis,

(2) Lichtenberg avoit coutume d'attacher près de son lit, un carton sur lequel il écrivoit des réflexions lorsqu'il ne pouvoit pas dormir.

pendant

pendant mes recherches, les remarques suivantes. Au commencement je désespérai absolument de pouvoir trouver ce nom à moi seul. Peu de temps après je remarquai que, lorsque je prononçois certains noms suédois, je sentois obscurément quand j'approchois du nom que je cherchois; même je croyois sentir quand j'en étois le plus proche : mais tout-à-coup je retombois, et il me sembloit que je ne le trouverois jamais. Quelle singulière relation peut avoir un mot perdu avec ceux que je n'avois pas oubliés, et avec ma tête. Du reste, je donnois toujours la préférence aux mots de deux syllabes. Enfin, après m'être bien tourmenté toute la nuit, et avoir bien certainement augmenté, par ce travail, mes attaques de nerfs, je cherchai à trouver la première lettre du nom, et, lorsqu'en prononçant les différentes lettres de l'alphabet j'en vins au G, je fus tout-à-coup comme frappé, et je m'écriai *Gjorwell.* Mais quelque temps après je me remis à croire que ce n'étoit pas encore le nom que je cherchois et que je l'estropiois; cette incertitude dura jusqu'à ce que je sortisse du lit, et alors ma tête devint plus claire. Pourroit-on croire le rôle que joua ma superstition dans ce travail! Lorsque je trouvai le nom, je crus que c'étoit le signe du retour de ma santé. Cela tient à une quantité de semblables événemens dans ma vie. Je suis très-superstitieux, mais je n'en rougis pas, pas plus que je ne rougirois de croire que la terre est immobile; car ce sont mes sens qui me le disent. Cette foiblesse est le *corps* de

ma philosophie, et je remercie seulement Dieu de m'avoir donné une *ame* qui peut la corriger.

Lors de mes attaques de nerfs, j'ai souvent remarqué que ce qui autrement n'auroit offensé que mon sentiment moral, affectoit alors aussi le physique. Lorsque quelqu'un disoit devant moi, *je veux que le tonnerre m'écrâse*, ou autres imprécations semblables, je souffrois tellement que j'étois obligé de faire sortir, pour quelque temps, cet homme de ma chambre.

Il y a peu d'hommes qui jettent leurs livres dans le monde sans croire que chacun va se mettre sur le champ à les lire. Quant à moi, je ne pense pas que cet honneur me soit réservé, et je ne le dis pas seulement, car cela n'est pas difficile, mais je le crois, ce qui l'est plus. L'auteur, le compositeur, le correcteur et le censeur pourront avoir lu mon livre, peut être aussi celui qui le critiquera, s'il le veut, ainsi sur mille millions d'hommes cela en fait justement cinq.

Depuis quelques jours (le 21 avril 1791) je vis avec l'hypothèse (car j'en ai toujours une à laquelle je suis soumis) *qu'il n'est pas sain de boire en mangeant.* Il faut qu'il y ait quelque chose de vrai dans cette idée ; car jamais médecine, jamais changement dans ma manière de vivre n'ont produit en moi, aussi promptement et d'une maniere aussi sensible le bon effet que j'en éprouve.

Je ne connois pas d'hommes plus odieux pour moi que ceux qui croyent, qu'à toute occasion, ils doivent faire de l'esprit.

On n'est jamais plus heureux que lorsqu'un sentiment profond et intime nous détermine à vivre *seulement dans ce monde.* Mon malheur est de n'y exister jamais, mais bien dans une quantité de combinaisons et d'enchaînemens possibles que me créent mon imagination et ma conscience. C'est ainsi que se passe une partie de mon temps, et ma raison n'est pas en état de prendre le dessus. Ce principe mériteroit bien d'être développé : *Passe bien ta première vie pour que tu puisses jouir de ta seconde.*

Le 18 décembre 1789, j'eus une attaque de nerfs très-forte ; je m'avisai de boucher mes oreilles avec mes doigts, et on ne sauroit croire combien je me sentois soulagé, non-seulement parce qu'alors mon système nerveux se trouvoit moins ébranlé, mais aussi parce que je prenois le tintement, que mon indisposition produisoit dans mes oreilles, pour un tintement que je me donnois moi-même ; alors je croyois être guéri de ce côté, et, en conséquence, je donnois moins d'attention à quelques autres sensations ; le bon effet étoit incontestable.

Depuis ma maladie de 1789, j'ai acquis la malheureuse facilité de pomper du poison pour moi-même, non pas pour les autres, de tout ce que je vois et j'entends. C'est comme si le système glandulaire de mon être moral par le moyen duquel les hommes, heureusement organisés, tirent de tout du calme de l'utilité et du plaisir, avoit chez moi une forme toute contraire à celle qu'il doit avoir. Que faire contre cela ? Comment peut-on s'accoutumer à voir toujours le meilleur côté d'une chose, à at-

tendre de tout quelque chose de bon ; à espérer toujours et à craindre rarement, et aussi cela s'entend, à agir toujours de façon qu'on ait plus de raisons d'espérer que de craindre.

Lorsque je retrouve une bonne pensée dans un des journaux où je note mes réflexions, je m'étonne comment cette idée a pu me devenir si étrangère à moi et à mon système ; et elle me fait le même plaisir que si c'étoit une pensée d'un de mes ancêtres.

Euler dit dans ses lettres sur différens objets de physique (second vol. pag.....) qu'il tonneroit et qu'il éclaireroit également quand même il n'y auroit sur terre aucun homme sur lequel le tonnerre pût tomber. C'est une idée qui paroit fort ordinaire, et cependant j'avouerai qu'il ne m'a jamais été facile de la bien concevoir. Il me semble toujours que l'idée *être* est quelque chose d'emprunté de notre pensée, et que, s'il n'y avoit pas de créatures sensibles et pensantes, rien aussi *n'existeroit*. Quelque absurde que cela paroisse, et quoique sans doute on se moqueroit de moi, si j'osois dire cela publiquement, cependant je regarde la faculté de *pouvoir conjecturer une chose semblable* comme une des dispositions les plus singulières de l'esprit humain. Cela tient encore avec ma métempsycose. Je pense ou proprement je sens en cela beaucoup de choses que je ne suis pas en état d'exprimer, parce que cela est au dessus de l'intelligence humaine, et que notre langue n'est pas faite pour cela. Dieu veuille que cette manière de sentir ne me tourne pas un jour la

tête. Ce que je sais bien, c'est que si je voulois écrire sur cela, le monde me prendroit pour un fou, et c'est pour cela que je me tais. On ne peut pas non plus en parler, pas plus qu'on ne pourrait jouer sur le violon les taches d'encre qui sont sur ma table.

Rien ne fait plus de peine dans toutes mes actions, que d'être obligé de considérer le monde comme le considère un homme du peuple, lorsque je sais positivement qu'il le voit sous un faux point de vue.

Lorsque les précautions étoient inutiles, j'en prenois; où elles auroient pu être bonnes à quelque chose, je les oubliois. Le temps porte conseil, disois-je, et je ne faisois rien : c'est un caractère du reste plus commun qu'on ne le croit.

Le 10 octobre 1793, j'envoyai à ma femme, du jardin où j'étois, une fleur artificielle formée de feuilles tombées de différentes couleurs. Cette fleur devoit être l'emblême de mon état présent, mais je ne fis rien dire en l'envoyant.

Si ma philosophie ne suffit pas pour trouver quelque chose de nouveau, elle a cependant assez de cœur, pour regarder, comme non prouvé, ce que l'on a cru depuis longtemps.

Ah! c'étoit le bon temps celui où je croyois encore tout ce que j'entendois!

Combien de fois je me suis confessé à la nuit, espérant qu'elle me donneroit l'absolution, mais elle ne me la donnoit pas.

Il est sûr que j'ai senti (quoique obscurément)

en voyant mon *hogarth* imprimé en gros caractères que le peu d'esprit que j'y avois mis n'étoit pas en état d'animer une telle masse. Que l'on dise ce que l'on voudra, cela est vrai, moins les livres renferment d'esprit, plus on doit les imprimer fin.

Je ne suis pas bon pour être censeur, parce que tout manuscrit, excepté peut-être le mien, est déja pour moi une sorte de traduction dans une langue que je ne possede pas du moins couramment, et cela distrait toujours.

On ne m'ôtera pas de l'idée que j'étois *mort* déja une fois avant de venir au monde, et que ma mort me remettra dans ce premier état. C'est un bonheur, sous quelques rapports, que cette idée ne puisse pas être expliquée clairement. Quand même l'homme pourroit deviner ce mystère de la nature, il seroit cependant fort contre son intérêt qu'il pût le prouver. Mourir et revivre avec le souvenir de son existence précédente, c'est ce que nous nommons avoir été sans connoissance; se réveiller avec d'autres organes qui doivent se former encore une fois, cela s'appelle naître.

Rien ne vieillit plus que l'idée continuelle que l'on devient vieux. Je m'en aperçois sensiblement en moi; c'est-là une de ces choses dont je pompe du poison.

S'il y avoit un ouvrage d'environ dix in-folio, dont chacun contînt, dans des chapitres pas trop longs, quelque chose de nouveau, surtout sur la philosophie spéculative, dont chacun donnât à penser, et offrît toujours de nouvelles conséquences et

de nouveaux développemens, je crois que j'irois sur mes genoux jusqu'à Hambourg pour voir un tel ouvrage, pourvu qu'il me restât ensuite assez de santé et assez de vie pour pouvoir le parcourir à loisir.

Tant que la mémoire dure, une quantité d'hommes réunis en un seul travaillent ensemble, l'homme de 20 ans, par exemple, celui de 30 ans; mais sitôt qu'elle vient à manquer, on commence toujours de plus en plus à se trouver seul; toute cette génération de *moi* se retire et se moque du pauvre délaissé. Je sens très-fortement cet effet en moi (août 1795).

Je suis avec ma santé comme les meuniers quelquefois avec l'eau. Il faut que j'amasse au moins deux jours par semaine, pour pouvoir moudre les cinq autres.

Je suis quelquefois resté des heures entières à faire des châteaux en Espagne. Dans des temps où l'on me croyoit fort occupé, je sentois le tort que me faisoient ces rêveries, par rapport à la perte du temps. Mais, sans *ces remèdes d'imagination* que je prenois communément dans le temps ordinaire des eaux, je ne serois pas devenu si vieux.

Regarder toujours en soupirant les poutres des maisons qui sont vis-à-vis ma fenêtre, et qui ont été témoins de mes espérances, continuellement trompées pendant vingt-cinq ans, bien des gens trouveront cela ridicule, moi je le sens toujours. Il devroit y avoir en cela un milieu à trouver.

Parmi toutes les traductions que l'on voudra faire de mes ouvrages, j'en demande expressément une en hébreu.

Vers la fin de septembre 1798, je rêvai que je racontois à quelqu'un l'histoire de la jeune et belle comtesse de Hardenberg, histoire qui m'a beaucoup affecté, et qui, en général, a touché tout le monde. Cette jeune femme mourut en couches, ou plutôt pendant l'accouchement qu'on ne put effectuer. On l'ouvrit après sa mort, et on mit son enfant à côté d'elle dans le même cercueil, et tous deux furent portés pendant la nuit aux flambeaux, et avec une grande affluence de peuple, dans un village voisin où étoit la sépulture de sa famille. On les transporta sur le chariot qui sert à porter les morts à Gœttingue, machine montée sur quatre petites roues et extrêmement dure et cahotante. Les cadavres furent donc horriblement secoués. Avant qu'on les mit dans le caveau, quelques personnes demandèrent encore à les voir. On ouvrit le cercueil, et on trouva la mère couchée sur le visage, et n'offrant plus, avec son enfant, qu'une masse horrible et informe. Une femme charmante, âgée à peine de 20 ans, l'objet souvent de la jalousie de nos plus jolies femmes, dans un état pareil! Cette image s'étoit souvent retracée à mon esprit, surtout ayant vu quelquefois cette dame, et connoissant assez intimement son mari qui avoit suivi mes cours. C'étoit cette triste histoire que je racontois en songe à quelqu'un, en présence d'un tiers qui la savoit aussi, et j'oubliai justement (chose étonnante), la circonstance avec l'enfant, laquelle étoit cependant une des principales circonstances. Lorsque j'eus fini mon récit que je croyois avoir fait avec beaucoup d'éner-

gie et de manière à toucher extrêmement celui auquel je le faisois, la troisième personne dit : *Oui, et l'enfant avoit été couché auprès d'elle et leurs corps ne faisoient plus qu'un horrible mélange d'os et de chairs meurtris.* Oui, m'écriai-je tout de suite, et comme en colère, l'enfant avoit été mis dans le même cercueil.—Voilà mon songe ; ce qui me le rend remarquable, c'est cette circonstance. Quel étoit celui qui dans mon songe me rappeloit la circonstance de l'enfant. C'étoit bien à moi qu'elle revenoit dans l'esprit. Pourquoi ne le rapportois-je pas moi-même dans le songe comme une chose que j'avois oubliée? Pourquoi mon imagination créoit-elle une tierce personne pour me reprendre et me faire rougir de mon oubli? Si j'avois raconté cette histoire étant éveillé, à coup sûr cette circonstance touchante ne me fut pas échappée ; mais alors je la passois pour me la faire rappeler. On peut tirer de ce récit diverses conséquences, je n'en indiquerai qu'une et justement celle qui dépose le plus fortement contre moi, mais qui en même temps prouve la sincérité avec laquelle je raconte ce songe singulier. Il m'est souvent arrivé, lorsque je faisois imprimer quelque chose, de m'apercevoir tout-à-fait à la fin, et lorsqu'on n'y pouvoit plus rien changer, que j'aurois pu dire tout beaucoup mieux, et que même j'avois oublié les principales circonstances. Cela m'a contrarié très-souvent.—Je crois que cette négligence donnera l'explication. Un événement très-remarquable pour moi étoit ici, pour ainsi dire, mis en drame. En général, je suis accoutumé à être souvent

en songe instruit, par un tiers, et cette instruction n'est pas autre chose qu'une réflexion *dramatisée.*

Tout est dans ma tête, juste comme dans ma nouvelle bibliothèque. Il faut inspirer de bonne heure à l'homme l'amour de l'ordre, autrement *tout* n'est rien.

Dans la nuit du 9 au 10 février, je rêvai qu'étant en voyage je dînois dans une auberge ou plutôt dans une boutique au milieu de la rue où l'on jouoit au dés. Vis-à-vis de moi étoit assis un jeune homme bien habillé, l'air un peu étourdi qui, sans donner la moindre attention à ceux qui étoient assis ou debout auprès de lui, mangeoit tranquillement sa soupe; mais il avoit une singulière manière, il jetoit toujours en l'air la seconde et la troisième cuillerée, la rattrapoit avec sa cuiller et l'avaloit ensuite tranquillement. Je remarque ce songe, parce que je me rappelle que je fis alors mon *observation ordinaire* : C'est qu'on ne pourroit jamais imaginer de pareilles choses, qu'il falloit les voir (je veux dire qu'aucun romancier n'auroit de telles idées). Cependant moi je l'avois trouvée tout de suite. Près de l'endroit où l'on jouoit au dés, étoit assise une longue femme maigre qui tricotoit. Je lui demandai ce qu'on pourroit gagner à ce jeu, elle me répondit *rien*, et lorsque je lui demandai ensuite si l'on pouvoit y perdre quelque chose, *non*, me répondit-elle. Ce doit-être un jeu important, pensai-je (3).

(3) Peut-être quelque lecteur apprendra-t-il avec intérêt que cette remarque est la dernière qui se trouve dans le journal de Lichtenberg, et qu'il doit l'avoir écrite peu de jours avant sa mort arrivée le 29 février.

Remarques sur divers sujets, religieuses, politiques, morales, littéraires, etc.

Je crois que dans l'homme, l'instinct prévient le jugement, et que, pour cette raison, telle chose que le raisonnement ne peut atteindre ni suivre, peut-être révélée par le sentiment. La chaleur animale, par exemple, s'engendre et s'engendrera sans qu'on puisse être exactement en état d'expliquer d'où elle vient. Je mets au nombre de ces choses de sentiment la doctrine de l'immortalité de l'ame : « *Cela sera « après notre vie comme cela étoit auparavant.* » Tel est le sentiment obscur, telle est cette espèce d'instinct qui précède tout raisonnement. On ne peut pas le prouver, mais pour moi, joint à d'autres circonstances, à l'évanouissement, à l'étourdissement, etc., il a une force irrésistible, et il a probablement la même force pour beaucoup d'hommes qui ne veulent pas l'avouer. Aucun raisonnement n'a pu encore me persuader du contraire. Mon opinion est *nature*, le raisonnement est *art*, et son résultat ne me prouve rien.

On peut concevoir un être pensant auquel il seroit plus aisé de voir l'avenir que le passé. Dans les instincts des insectes, il y a déja quelque chose qui doit nous faire croire qu'ils sont plus conduits par l'avenir que par le passé. Si les animaux se ressouvenoient aussi bien de ce dernier qu'ils présentent le premier, il y a tel insecte qui nous seroit supérieur, mais la force du pressentiment paroît toujours en raison inverse du souvenir du passé.

D'où est venue aux hommes l'idée de la liberté? C'étoit une grande idée.

On voit par la doctrine de la liberté de l'homme qu'une hypothèse fausse est souvent à préférer à la vraie. L'homme, à coup sûr, n'est point libre; mais il faut déja une étude profonde de la philosophie pour ne pas se laisser tromper par cette idée, étude pour laquelle, sur mille personnes, pas une n'a le temps ni la patience, et sur cent qui l'auroient, pas une n'a l'esprit qu'il faudroit avoir. En conséquence, la liberté est la forme la plus commode pour se figurer la chose et ayant tellement l'apparence pour elle, elle restera toujours la forme usitée.

Devant Dieu il y a uniquement des règles, à proprement parler, seulement *une* règle et point d'exceptions. Comme nous ne connoissons point la règle suprême, nous faisons des règles générales qui ne le sont pas, et il seroit bien possible que ce que nous nommons règle, ne fût que des exceptions devant Dieu.

Je crois que, comme les sectateurs de Kant reprochent toujours à leurs adversaires qu'ils ne le comprennent pas, plusieurs d'entre eux pensent que Kant a raison, parce qu'ils le comprennent. Sa manière de présenter les choses est nouvelle et dévie beaucoup de la manière ordinaire, et quand tout-à-coup on l'a comprise, on se trouve très-tenté de la croire vraie, surtout ce système ayant des partisans zélés. Mais on ne devroit pas oublier qu'il ne suffit pas de comprendre une chose pour la croire vraie. Je crois que la plupart, dans leur joie d'avoir

entendu un système très-abstrait et assez obscur, ont imaginé tout de suite qu'il étoit démontré.

L'idée que nous nous faisons d'une ame a beaucoup de ressemblance avec celle que nous avons d'un aimant dans la terre.

Il y a une grande différence entre croire quelque chose et ne pas pouvoir croire le contraire. Je puis très-souvent croire quelque chose sans pouvoir le prouver, comme il est des choses que je ne crois pas sans pouvoir les réfuter. Le parti que je prends est déterminé non pas par la preuve de rigueur, mais parce que la balance l'emporte.

Ce qui fait, je crois, la plupart des déistes, surtout parmi les gens d'esprit et ceux qui réfléchissent ce sont les lois invariables de la nature. Plus on apprend à les connoître, plus il devient vraisemblable que cela ne s'est jamais passé autrement dans le monde que cela se passe à présent, et qu'il n'est jamais arrivé de miracles, pas plus que maintenant. Que des générations entières et encore plus aisément que des individus ayent été trompés; que l'on croye quelque chose par mille intérêts différens; que même il puisse y avoir quelque plaisir à croire ce qu'on n'a pas examiné, cela n'est pas un miracle, nous le voyons chaque jour; mais que le soleil s'éclipse lors de la pleine lune, que de l'eau se change en vin, etc., c'est-là ce qui est incompréhensible.

A mesure que les peuples deviennent meilleurs, leurs dieux le deviennent aussi, mais comme on ne peut pas ôter tout de suite à ces derniers toutes les qualités humaines qu'on leur a données dans les

temps de barbarie, les gens raisonnables regardent encore longtemps telle ou telle chose comme inconcevable, ou l'expliquent comme étant un figure.

Les hommes croyent en général plus difficilement aux miracles qu'aux traditions de miracles, et tel turc, tel juif, tel chrétien qui se feroit assommer à présent pour ses traditions, fut resté peut-être très-indifférent, lors du miracle même; car dans le moment où le miracle s'opère, il n'a pas d'autre apparence que celle que lui donne sa propre valeur. L'expliquer par la physique n'est pas encore être un esprit fort, et le regarder comme une fourberie n'est pas blasphémer. En général, ce n'est pas un crime que de nier un fait, cela n'est dangereux dans le monde que lorsque par-là on contredit d'autres personnes qui ont pris son infaillibilité sous sa protection. Que de choses qui, en elles-mêmes, sont insignifiantes, deviennent importantes parce que des gens de considération ont voulu s'en charger. Il faut voir les miracles et les nuages de loin, si l'on veut croire les uns vrais et prendre les autres pour des corps solides.

La plus grande inconséquence que l'on puisse reprocher à l'esprit humain, c'est bien sûrement d'avoir laissé soumettre la *raison* au joug d'un *livre*. On ne peut rien imaginer de plus absurde, et cet exemple seul prouve quelle misérable créature est l'homme *in concreto*, c'est-à-dire, l'homme enfermé dans cette fiole à deux pieds, composée de terre, d'eau et de sel. S'il étoit possible que la raison régnât un jour en despote, il faudroit pendre un homme

qui voudroit sérieusement réfuter le système de Copernic sur l'autorité d'un livre. Parce qu'il y a dans un livre *cela vient de Dieu*, cela n'est pas une preuve que cette chose en vienne réellement, mais que notre raison nous vient de Dieu, c'est-là une chose évidente, on peut prendre ce mot *Dieu* comme on voudra.

Que suis-je? Que dois-je faire? Que puis-je croire, et espérer? C'est à ces questions que se réduit tout dans la philosophie. Il seroit à desirer que l'on pût simplifier ainsi beaucoup de choses; du moins on devroit essayer s'il n'est pas possible d'exprimer ainsi tout de suite au commencement tout ce que l'on veut traiter dans un écrit.

On doit dans ce monde et dans l'empire de la vérité, faire ses recherches avec liberté, coûte qu'il coûte, et ne pas s'embarrasser si la proposition appartient à une famille dont quelques membres peuvent devenir dangereux. La force d'esprit qu'il faut pour ces recherches peut déja elle-même être utile.

Ce qui rend si difficile l'étude d'une philosophie abstraite, c'est que dans la vie commune on regarde une quantité de choses comme si naturelles et si faciles, qu'on ne croit pas qu'elles puissent être autrement; et cependant il faut apercevoir d'abord la grande importance de ces prétendues bagatelles pour expliquer ce qu'on nomme proprement *le difficile*. Lorsque je dis, *cette pierre est dure*, lorsqu'ainsi j'attache à cet individu l'idée de pierre qui convient à plusieurs autres, qu'ensuite je parle de du-

reté, et qu'enfin je joins cette dureté avec la pierre, tout cela est une opération d'esprit si merveilleuse que je ne sais si on en a employé une pareille en faisant tel ou tel livre. Mais ne sont-ce pas là des subtilités? A-t-on besoin de savoir cela? Quant à la première question, ce ne sont pas des subtilités, car c'est justement par les cas les plus simples que nous devons apprendre à connoître les opérations de l'esprit. Si nous les voulions connoître dans des cas composés, toute notre peine seroit inutile. Trouver difficiles ces choses si faciles, c'est déja avoir fait de grands progrès dans la philosophie.—Quant à la seconde question, je répondrai *non*, on n'a pas besoin de le savoir, mais on n'a pas besoin non plus de philosopher,

Songez à l'avenir : Ce principe doit être soumis à bien des restrictions pour des créatures qui ne le connoissent pas, cet avenir. Se tenir prêt pour plusieurs cas, dont l'un peut souvent en partie faire cesser l'autre, cela approche beaucoup d'une indifférence raisonnable à l'égard de l'avenir.

Ce qui est très-singulier, reste rarement longtemps inexplicable. Ce qui est inexplicable, ordinairement n'est plus singulier, et peut être même ne l'a jamais été.

L'entendement conçoit fort bien une théorie, mais le jugement décide sur l'application. C'est cette dernière faculté qui manque à beaucoup d'hommes et le plus souvent aux plus grands savans et aux meilleurs théoréticiens.

Il y a déja beaucoup d'années que j'ai pensé que notre

notre monde pouvoit être l'ouvrage d'un être subordonné, et je ne peux pas encore revenir de cette idée. C'est une folie de croire qu'il n'est pas possible d'imaginer un monde dans lequel il n'y auroit ni maladie, ni douleur, ni mort. C'est bien ainsi qu'on se représente le ciel. Parler de temps, d'épreuve, de perfectionnement graduel et successif, c'est penser de la divinité d'une manière fort humaine, et ce sont des mots qui ne disent rien. Pourquoi n'y auroit-il pas des gradations d'esprits qui remonteroient jusqu'à Dieu, et pourquoi notre monde ne pourroit-il pas être l'ouvrage d'un de ces esprits du second ordre qui ne savoit pas encore bien son métier, un coup d'essai enfin; j'entends par notre monde notre système solaire, ou bien toute notre nébuleuse qui se termine avec la voie lactée. Peut-être ces nébuleuses que Herrschel a vues ne sont-elles que des *morceaux de réception*, ou bien quelques pièces auxquelles on travaille encore. Quand je pense à la guerre, la famine, la pauvreté et la peste, il m'est impossible de croire que tous ces fléaux soient l'ouvrage d'un être souverainement sage, ou bien il s'est trouvé une matière indépendante de lui, par laquelle il a été gêné en quelque façon, de sorte que ce monde ne seroit le meilleur des mondes que relativement, opinion que l'on a déja enseignée souvent.

Si l'on considère la nature comme un professeur, et les pauvres hommes comme ses auditeurs, on est tenté d'avoir une idée très-singulière du genre humain. Nous sommes tous réunis dans un auditoire,

nous avons les principes nécessaires pour entendre et pour concevoir ; mais nous aimons mieux écouter le bavardage de nos camarades que ce que nous dit notre régent. Ou bien, si quelqu'un de nos voisins écrit ce qu'on dicte, nous regardons dans son cahier, nous volons ce qu'il a peut-être mal entendu et mal écrit, et nous y joignons encore nos erreurs et nos fautes d'orthographe.

Une des plus singulières combinaisons de mots dont le langage des hommes soit capable, c'est cette phrase : quand *on* n'est pas né, *on* est exempt de toute peine.

L'homme a fait de sa raison une singulière application ; il regarde comme un chef-d'œuvre de ne pas user de cette raison, ou bien de lui couper les ailes avec lesquelles elle est née. L'apologie du monachisme se fonde ordinairement sur des idées de vertus tout-à-fait particulières, et assez semblables à celles qu'auroit des sciences un homme qui regarderoit les Petites-Maisons comme une académie.

Le 11 octobre 1797, je lus un livre anglois, et tout de suite après, un livre françois qui traitoit du même sujet. Quelque temps après je remarquai très-clairement que je ne m'étois pas aperçu que la langue que je lisois n'étoit plus la même. C'étoit comme si j'avois toujours lu du françois ou de l'anglois. Je suis persuadé que si, pendant l'attention suivie que je donnois à l'objet de ma lecture, j'avois été obligé de prendre un livre allemand, je n'aurois pas remarqué ce changement, car ces langues me sont à peu près également familières, (du

moins pour les comprendre, surtout dans un sujet de physique). On peut assurer, je crois, sans vouloir trop vanter ma nation, qu'il y a en Allemagne beaucoup de gens qui se trouvent dans le même cas. Mais, pourquoi rappelé-je cette circonstance? C'est à cause de la réflexion suivante. Est-il bon et avantageux pour notre esprit de prendre une telle habitude? Je ne le crois pas. Je ne parle pas ici de la perte du temps qui est, sans doute, considérable, mais je crois aussi que, sous un rapport psychologique, il est mauvais d'avoir dans la tête différens signes pour une même chose. Il vaudroit mieux avoir une nouvelle chose à la place où il y a un nouveau signe pour une ancienne. Sitôt que je quittai le livre anglois pour prendre le livre françois, il me falloit tout de suite avoir une nouvelle nomenclature, et cependant je ne m'en aperçus pas. Je desirerois que quelqu'un examinât ce sujet.

Il est certain que l'on peut juger très-sagement et voir très-juste une chose, et cependant, si l'on est forcé de donner ses raisons, on n'est souvent en état que d'en donner que tout commençant peut réfuter. Souvent les hommes les plus sages et les meilleurs ne sont pas plus capables de rendre compte de leur opinion, qu'ils ne le seroient de nommer les muscles avec lesquels ils saisissent un objet ou jouent du clavecin. Cela est très-vrai et mérite d'être considéré plus en détail.

Le paysan qui croit que la lune n'est pas plus grande qu'une roue de charrue, ne pense jamais qu'à la distance de quelques milles une grande église

ne lui paroît que comme un point blanc, et que la lune au contraire reste toujours de la même grandeur. Qu'est-ce qui l'empêche de combiner ces idées qui sont toutes deux individuellement dans sa tête. Cependant dans sa vie ordinaire, cet homme combine réellement des idées, et peut-être quelquefois d'une manière plus ingénieuse que nous. Cette réflexion devroit exciter l'attention du philosophe qui, peut-être relativement à certaines combinaisons, est aussi par fois comme ce paysan. Nous pensons assez tôt, mais nous ne savons pas que nous pensons, aussi peu que nous savons que nous croissons et nous digérons. Il y a même beaucoup d'hommes dans les dernières classes de la société qui ne l'apprennent jamais. Une observation exacte des objets extérieurs nous ramène aisément au sujet observant, à nous-mêmes, et aussi, celui qui sait s'observer, parvient aisément à voir bien les objets qui l'entourent. *Sois attentif, ne sens rien sans t'en rendre compte, mesure et compare*; voilà toute la loi de la philosophie.

Il y a beaucoup de remarques que souvent on a honte de mettre au jour par une fausse philosophie, comme quand on apprend l'anglois et le françois, il y a quelques tons que par une fausse honte on ne veut pas répéter, quand même on le pourroit. J'étois une fois au lit à onze heures du soir, et j'étois encore bien éveillé, car je ne faisois que de me coucher. Tout-à-coup il me prit une peur du feu dont je pus à peine me rendre maître. Je croyois sentir à mes pieds une chaleur très-forte comme s'ils étoient près du feu, et même cette chaleur

me sembloit augmenter insensiblement. Dans le moment le tocsin sonna ; le feu avoit pris non pas dans ma chambre, il est vrai, mais dans une maison assez éloignée. Jamais, autant que je puis me souvenir, je n'ai raconté cette observation, parce que je ne voulois pas me donner la peine de la défendre contre le ridicule dont elle paroît être, et que je craignois l'air de mépris des *philosophes* auxquels je l'eusse communiquée.

Il y a un état qui, du moins chez moi, n'est pas rare ; c'est quand on ne peut pas plus supporter la présence que l'absence d'une personne que l'on aime ; ou du moins lorsque sa présence ne vous fait pas le plaisir que vous en devriez attendre, à en juger par la peine que vous feroit son absence.

Les philosophes les plus déterminés sont par fois superstitieux, et tiennent un peu aux présages.

Une chose assez étonnante, les joueurs préfèrent le développement insensible et lent de l'avenir à sa connoissance prompte et subite. Aux jeux de hasard, par exemple, que de gens aiment mieux filer leur carte que de la découvrir tout de suite, les enfans eux-mêmes n'y manquent pas.

Il est sûr que souvent on trouve bonne en étant couché une idée qui vous déplaît lorsque vous êtes levé.

Comme les hommes sont très-disposés à différer, et à la lenteur, et qu'ordinairement ce qui doit se faire à cinq heures n'arrive qu'à six, il y a dix contre un à parier dans une affaire pour celui qui entreprend tout sans le moindre délai.

Un signe certain qu'on est devenu meilleur, c'est quand on paie ses dettes avec autant de plaisir qu'on reçoit de l'argent.

Il y a dans les jeunes filles une certaine virginité d'ame, ainsi qu'une défloraison morale, et cette dernière a lieu dans plusieurs déja de très-bonne heure.

Si je fais jamais un sermon, ce sera sur la *faculté de faire du bien*, faculté que tout le monde possède. Nous serions bien malheureux si l'empereur seul pouvoit faire du bien. Chacun, dans sa position, est l'*empereur*.

Un des arts le plus difficile pour l'homme, c'est celui de se donner du courage. Ceux qui n'en ont pas, en trouvent d'abord sous la protection puissante d'un autre qui en a et qui les défendra. Comme il y a tant de peines dans ce monde, et qu'aucun être humain ne peut donner assez de force à une foible créature pour les combattre avec avantage, alors la religion est un véritable bienfait. Elle est proprement l'art de se procurer, en pensant à Dieu uniquement et sans aucun autre moyen, de la consolation dans ses souffrances, et de la force pour les combattre. J'ai connu des hommes dont le bonheur étoit de croire en Dieu. Cette croyance leur donnoit du courage, et ce courage faisoit souvent leur bonheur. C'est un grand malheur pour l'homme lorsqu'il a perdu l'idée d'un être sage et qui gouverne le monde. Je crois que c'est une suite nécessaire de l'étude de la philosophie et de la nature. Je ne veux pas dire par là qu'on perde toute croyance

en Dieu, mais ce n'est plus le Dieu complaisant de notre enfance. C'est un être dont les voies, dont les pensées ne sont pas les nôtres, et les malheureux sans secours n'y trouvent pas toujours leur compte.

Il ne faut pas juger les hommes d'après leurs opinions, mais d'après ce que ces opinions ont fait d'eux.

L'*ordre* conduit à toutes les vertus, mais qui est-ce qui conduit à l'ordre?

Il y a une infinité de petites fausseté morales que l'on se permet sans croire que cela soit nuisible, à peu près comme par une semblable indifférence on prend du tabac ou l'on fume, quoique cela fasse mal.

Si la dixième partie de la religion et de la morale qui se trouvent dans les livres, existoit dans nos cœurs?

Faire un vœu est un plus grand péché que de le rompre.

Il y a dans le caractère de tout homme quelque chose qu'on ne peut rompre. — C'est proprement la *charpente osseuse* du caractère; vouloir la changer c'est vouloir blanchir un nègre.

Je connois bien cet air d'attention affectée, c'est le dernier degré de distraction.

On ne juge rien plus légèrement que le caractère des hommes, et cependant il n'est rien où l'on dût apporter plus de précaution. Jamais dans aucune affaire on ne considère aussi peu *le tout* qui cependant forme proprement le caractère. J'ai toujours trouvé que les gens que l'on m'avoit dépeints si

méchans gagnoient à être connus, tandis que ceux que l'on disoit si bons y perdoient très-souvent.

Je m'étonne que les chats aient justement deux trous dans leur fourrure à l'endroit où ils ont les yeux.

Lorsque les hommes disent qu'ils ne veulent pas qu'on leur fasse quelque présent, ordinairement c'est qu'ils en attendent un.

L'homme aime la société, ne fût-ce que celle du feu.

On ne doit pas ordinairement se fier à un homme qui, en affirmant quelque chose, met la main sur son cœur.

Combien tel homme seroit heureux s'il s'occupoit aussi peu des affaires des autres que des siennes propres!

Il y a des gens qui peuvent croire tout ce qu'ils veulent; ce sont d'heureuses créatures.

Il est réellement beaucoup de gens qui lisent uniquement pour ne pas penser.

L'homme qui connoît sa foiblesse et sait qu'il a beaucoup de bonheur, devient superstitieux, a recours à la prière et autres choses semblables.

Il y a de grandes maladies qui sont mortelles; il y en a d'autres qu'on peut observer et sentir sans beaucoup d'étude, et dont on ne meurt pas; enfin il en est d'autres encore qu'on ne peut guère remarquer qu'avec un microscope : mais aussi cet instrument les grossit d'une manière effrayante. Ce microscope, c'est l'hypocondrie. Je crois que si les hommes vouloient s'appliquer sérieusement à étudier les ma-

ladies *microscopiques*, ils auroient la satisfaction d'être malades tous les jours.

Les personnes qui cachettent leurs lettres avec de la cire verte, ont toutes quelque chose de particulier. Ordinairement ce sont de bonnes têtes qui s'occupent de travaux chymiques, et savent qu'il est difficile de faire de la cire verte.

Il seroit possible qu'une certaine génération, *in lineâ rectâ ascendente et descendente*, ne fît qu'un tout qui se perfectionne ou devient plus mauvais. Le fils du célèbre Howard, par exemple, est devenu fou : cela peut fort bien s'accorder avec le génie du père ; car, sans que les véritables amis des hommes me soupçonnent de chercher à rabaisser ce grand homme, et à rendre sa vertu suspecte, je puis croire qu'il y a telle chose qu'il n'eût pas entreprise, s'il n'avoit pas eu déja un petit coup de hache, ou au moins des dispositions éloignées à devenir ce que son fils a été depuis.

Il n'y a pas un homme dans le monde qui, devenu un coquin pour mille écus, ne fût resté honnête pour la moitié de la somme.

Un des plus grands et en même temps des plus communs défauts des hommes, c'est de croire que leurs foibles ne sont pas connus, parce que les autres n'en parlent pas, et ne les font pas imprimer. Je crois pourtant que la plupart des hommes sont mieux connus des autres qu'ils ne se connoissent eux-mêmes. Je sais que des écrivains célèbres qui, dans le fond, cependant, étoient des têtes médiocres (ce qui, en Allemagne, s'allie aisément ensemble),

étoient fort bien connus pour tels, malgré toute leur présomption par les gens d'esprit que je pouvois consulter.

Il y a des gens qui ne peuvent prendre une résolution qu'après avoir dormi sur l'affaire. C'est fort bien ; mais il est des cas où l'on risque d'être pris dans la nuit même, lit, dormeur et bagage.

Rougit-on de honte dans l'obscurité? On y pâlit d'effroi, à ce qu'on prétend, et je le crois ; mais je doute du premier : car on pâlit à cause de soi, mais on rougit à cause de soi et des autres. Les femmes rougissent-elles dans l'obscurité? C'est une question très-difficile à résoudre ; du moins c'en est une qu'on ne peut pas résoudre à la lumière.

Les jeunes filles les plus douces, les plus modestes, les plus aimables, sont toujours plus douces, plus modestes et plus aimables, lorsqu'elles se sont trouvées jolies dans leur miroir.

Nous ne pouvons nous empêcher, à la première vue d'un objet, de porter sur lui un jugement quelconque : nous en faisons de même à l'égard des hommes. C'est sur cela qu'on a bâti une physionomique.

J'ai remarqué, une fois, sur le visage d'un homme qui venoit de mener heureusement des cochons dans un étang où ils ne paroissoient pas se soucier d'aller, un sourire de contentement et un air de bonheur comme je n'en ai jamais vu l'expression sur le visage de personne.

J'étois logé à H., de manière que mes fenêtres donnoient sur une petite rue qui établissoit une com-

munication entre deux grandes. C'étoit un plaisir de voir les gens changer de mine et se mettre à leur aise, lorsqu'ils entroient dans la petite rue, où ils croyoient être moins vus. L'un lâchoit de l'eau contre la borne, l'autre relevoit ses bas, un troisième rioit dans sa barbe, le quatrième secouoit la tête. Les jeunes filles pensoient en souriant à la nuit précédente, et quelques-unes arrangeoient leurs rubans, et faisoient une espèce de toilette pour les conquêtes qu'elles alloient faire dans la grande rue.

Il est des gens, dont les lèvres s'ouvrant avec une largeur égale, donnent à leur bouche la figure d'un briquet. Il est difficile de tirer parti de ces gens-là.

Si la physionomique devient ce que Lavater attend d'elle, on pendra les enfans avant qu'ils aient commis les actions qui pourroient leur valoir la potence. Ainsi il faudra, chaque année, faire une nouvelle espèce de confirmation, un auto-da-fé physionomique.

C'est singulier ; et je n'ai pu m'empêcher de sourire en le remarquant. Lavater trouve beaucoup plus de choses dans la conformation du nez de nos écrivains actuels, que le monde raisonnable dans leurs écrits.

Sitôt qu'on sait qu'un homme est aveugle, on s'imagine qu'on pourroit déja s'en apercevoir en le voyant par derrière.

On devroit rechercher à fond les causes pour lesquelles il est si commun de voir des fleurs sans fruits, et cela pas seulement à l'égard des arbres

fruitiers. Cela arrive aussi avec nos enfans si savans; des fleurs superbes, mais point de fruits.

Il n'y a peut-être jamais eu un père qui n'ait pris son enfant pour quelque chose de tout-à-fait original. Je crois que parmi tous les pères, les savans sont le plus exposés à cette erreur.

Si le hasard ne se mêloit pas aussi de notre éducation, que deviendroit le monde?

La bonne découverte que celle d'un catéchisme, ou proprement d'un plan d'études, par le moyen duquel les hommes du tiers-état pourroient devenir une espèce de *castor*. C'est le meilleur animal que je connoisse; il ne mord que quand il est pris; il est laborieux, extrêmement *matrimonial*, et a une peau superbe.

Je donnerois quelque chose pour savoir pour qui proprement ont été faites les actions, que l'on dit publiquement avoir été faites pour la patrie.

Je ne peux pas dire si cela ira mieux, si nous avons des changemens; mais je puis bien assurer qu'il faut que cela change pour que cela aille bien.

Il existe, dit-on, un certain pays dans lequel il règne une mode particulière. Le souverain, aussi bien que ses ministres, doivent coucher sur un baril de poudre tout le temps que la guerre dure, et cela dans des chambres du château, disposées de manière que tout le monde peut voir si la lampe de nuit n'est pas éteinte. Le baril est scellé, non-seulement avec le sceau des députés du peuple, mais il est attaché au plancher avec des courroies qui

sont également scellées. Tous les soirs et tous les matins on fait la visite des sceaux. On dit qu'il y a très-longtemps qu'il n'y a eu de guerre dans ce pays.

On prétend que depuis cinq ans il n'est mort personne de joie dans notre pays.

C'est une opinion assez reçue en Allemagne (cependant, Dieu merci, seulement parmi les jeunes gens), qu'un homme doit fort bien entendre la partie sur laquelle il a beaucoup écrit. C'est justement le contraire. Les gens qui ne pensent pas, et qui écrivent seulement pour écrire, ne savent plus quinze jours après un mot de ce qu'ils ont écrit. Dieu nous préserve de pareils écrivains. Malheureusement ce sont les plus communs.

Ce qui oppose à la gloire et à l'immortalité de tel écrivain, un obstacle plus terrible que l'envie et la méchanceté de tous les journaux et de toutes les gazettes prises ensemble, c'est cette malheureuse circonstance, qu'il est obligé de faire imprimer ses ouvrages sur une substance qui peut aussi servir à envelopper du poivre.

Il y a une chose qui me déplaît dans la manière de traiter l'histoire; c'est qu'on cherche dans toutes les actions une intention, et que l'on fait provenir tous les événemens d'un plan quelconque. Le plus communément les grands événemens arrivent sans qu'on sache trop comment; le hasard répare les fautes ou fait réussir l'entreprise.

Il n'y a pas beaucoup de marchandise au monde

plus singulière que les livres. Imprimés par des gens qui ne les entendent pas, vendus par des gens qui ne les entendent pas, reliés, critiqués et lus par des gens qui ne les entendent pas, ils sont même souvent écrits par des gens qui ne les entendent pas.

Je suis étonné que personne n'ait encore écrit une bibliogénie, un poème didactique, dans lequel seroit décrite l'origine, non pas tant des livres que du livre, depuis la graine de lin jusqu'au moment où il est dans la bibliothéque. On pourroit dire des choses fort amusantes, et en même temps fort instructives. L'origine des chiffons, la fabrication du papier, la maculature, l'imprimerie, comme une lettre sert aujourd'hui ici, et demain là; ensuite comme les livres sont écrits; ici un vaste champ pour la satyre : viendroient après le relieur, les titres des livres, et enfin les cornets de poivre. Chacun de ces différens objets pourroit faire un chant, au commencement duquel on invoqueroit l'esprit d'un auteur.

Un philosophe, assez mauvais plaisant, c'est, je crois, Hamlet, prince de Danemarck, a dit quelque part, qu'il y avoit dans le ciel et sur la terre une quantité de choses dont il ne se trouvoit aucune dans nos compendiums. Si ce bon jeune homme qui, comme on sait, étoit un peu timbré, a voulu faire allusion à nos *compendiums* de physique, on peut hardiment lui répondre : Cela est vrai; mais, en revanche, que de choses sont dans nos *compendiums*, dont il ne se trouve aucune dans le ciel et sur la terre?

Combien de gens prétendent avoir une impartialité philosophique sur certaines choses, parce qu'ils ne les entendent pas?

Si quelqu'un laissoit par testament dix mille louis d'or au plus grand coquin de l'Allemagne, je desirerois savoir combien il y auroit de prétendans.

La peau de l'homme est un terrein sur lequel croissent des poils. Je suis étonné qu'on n'ait pas encore trouvé le moyen d'y semer de la laine; il y auroit plus de profit; on pourroit le tondre.

La Condamine raconte avoir trouvé en Amérique quelques singes qui imitoient ses opérations. Ils couroient au pendule, ensuite à la lunette, ensuite ils faisoient comme s'ils écrivoient, etc. Nous avons beaucoup de ces philosophes.

Oh oui! monsieur le docteur étoit un homme bien respectable; il alloit voir tout le monde, grand et petit, fut-ce même à minuit. On pouvoit dire de lui ce qu'Horace disoit *du médecin ordinaire* de l'empereur Auguste : *Æquo pulsat pede pauperum tabernas regumque turres.*

Parmi les plus grandes découvertes que l'esprit humain ait faites dans les temps modernes, la première, à mon avis, est l'art de juger les livres sans les avoir lus.

S'il arrive quelquefois que l'on enterre un homme tout vivant, il en reste en revanche sur la terre cent qui sont déja morts.

Il y a des gens qui n'entendent que quand on leur coupe les oreilles.

Lorsqu'il prit fantaisie aux Goths et aux Vandales de faire ensemble leur grand voyage dans l'Europe, les auberges, dans l'Italie, étoient si pleines, qu'on ne savoit auquel entendre; quelquefois trois ou quatre sonnoient à la fois.

Lorsque quelqu'un, en Cochinchine, dit *doji* (j'ai faim), les gens courent tout de suite pour lui apporter à manger. Il y a certaines provinces d'Allemagne où un pauvre diable pourroit dire vingt fois j'ai faim, et cela lui serviroit autant que s'il disoit *doji*.

J'ai fait relier les journaux de l'année dernière; j'ai voulu les parcourir; c'est une lecture pitoyable. Cinquante parties de fausses espérances, quarante-sept de fausses prophéties, trois de vérité. Cette lecture a diminué de beaucoup chez moi la valeur des gazettes de cette année; car ce que ces dernières sont, les premières l'étoient aussi.

Si l'homme ne se coupoit pas les ongles, sans doute ils deviendroient très-longs; et il y a beaucoup d'occupations auxquelles il seroit inhabile, et qui lui font honneur. Ainsi cette mutilation est d'une grande utilité: c'est pour cela que j'ai toujours regardé l'action de se ronger les ongles comme une espèce d'instinct de perfectibilité. Aussi se ronge-t-on les ongles quand on veut répondre à une question épineuse, et résoudre un problème difficile. Si cela ne sert pas beaucoup, du moins on suit et on exerce cet instinct.

On a proposé, en Angleterre, de châtrer les voleurs.

leurs. L'expédient n'est pas mauvais. La punition est dure ; elle rend les gens méprisables, et cependant ils sont encore capables de s'occuper ; et si le penchant au vol est héréditaire, de cette façon il ne se propage pas ; de plus, par cette opération, le courage se perd ; et comme le goût pour les femmes est un de ceux qui portent très-fréquemment au vol, cette tentation disparoît aussi. On a dit que les femmes empêcheroient alors leurs maris de voler : mais c'est une mauvaise plaisanterie ; car, à présent, sur le pied où sont les choses, elles risquent de les perdre tout entiers.

Descartes dit, dans une lettre à Balsel (*Europeen Magazine*, Scb. 1795, p. 85), qu'il faut chercher la solitude dans une grande ville ; et il fait sous ce rapport l'éloge d'Amsterdam, d'où cette lettre est datée. Dans le fond, je ne vois pas pourquoi le bruit de la bourse ne peut pas être aussi agréable que celui du vent agitant les chênes d'une forêt, surtout pour un philosophe qui ne se mêle pas de commerce. Il peut, ce me semble, se promener au milieu des marchands, tout aussi tranquillement que parmi des arbres. Les marchands, occupés de leurs courses et de leurs affaires, s'embarrassent tout aussi peu du promeneur désœuvré, que les chênes ne s'embarrassent d'un poète qui rêve sous leurs allées.

Depuis l'invention de l'écriture, les *prières* ont beaucoup perdu de leur force, les *ordres* au contraire ont gagné. Nous avons fait un mauvais marché. Des prières par écrit sont plus faciles à refuser ;

et il est plus aisé de donner des ordres par écrit que de bouche. Il faut, pour refuser et pour ordonner en face, un cœur que l'on n'a pas toujours.

Dans le système des zoologues, le singe vient après l'homme, mais à une distance immense. Si un Linné vouloit classer les animaux d'après leur bonheur, ou d'après les avantages de leur condition, il y a bien des hommes qui viendroient après les chiens de chasse et les chevaux de fiacre.

Je ne crois pas qu'on ait déja eu l'idée de faire représenter les fables de La Fontaine par des animaux-marionnettes. Si ces animaux étoient bien dessinés, une troupe ambulante pourroit fort bien gagner sa vie à les faire jouer.

VARIÉTÉS, NOUVELLES

ET

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

HOLLANDE.

Leyde, 1 septembre 1802.

LE burin vient de transmettre à la postérité les traits d'un de nos plus aimables savans et de nos plus éloquens orateurs sacrés, M. RAU, professeur de théologie, de langues, d'antiquités et de poésie orientales dans notre université, et digne fils d'un père non moins distingué. Je présume que vous ne serez pas fâché de connoître quelques pièces de vers latins qui ont été faites à cette occasion, et qui ont pour auteurs MM. *Jérôme* DE BOSCH, *Jacques-Henri* HOEUFFT et *Paul-Henri* MARRON. Voici ceux du premier:

Qui vidit, quid vera velit sapientia Christi,
Ravius, ingenii lumine, talis erat.
Hic hominum tenuit facundo pectore mentes,
Verba salutiferi pandit ut alma Dei.
Carus et Ausoniis, Musis et carus Eois,
Dulcisono doctum fudit ab ore melos.

Sume virescentes Libani de vertice palmas:
Collige Idumæo florida serta jugo.
His bene dispositis sacrâ de fronde corollis
Cingat honoratas inclyta Leida comas.

M. HOEUFFT a fait ceux-ci :

RAVIADÆ hæc facies, gremio quem fovit Eoo,
Fovit quem gremio Romula Musa suo.
Sic Christo, solo sed Christo, Paule, minorem,
Dulcisonâ eloquii te gravitate refert.
Sic Arabum frondi laurum insertavit Achivam,
Quæque Caledonii nata sub axe poli.
Sic patrios gressus Nabathæa per arva legentem,
Cinxit Idumæis palma petita jugis.
Parce, pater : Libano per te clarescere, magna,
Hunc formasse tibi gloria major erat.

L'auteur fait allusion dans le second distique à un excellent discours académique de M. RAU, intitulé : *De Jesu-Christi ingenio et indole perfectissimis, per comparationem cum ingenio et indole Pauli apostoli illustratis.* Dans le troisième, à un autre discours non moins recommandable : *De poëticæ facultatis excellentiâ et perfectione spectatâ in tribus poëtarum principibus, scriptore Jobi, Homero et Ossiano.* L'un et l'autre ont été annoncés dans le *Magasin Encyclopédique.*

M. MARRON a envoyé de Paris les vers suivans :

Cui sua recludens tenebrosa arcana vetustas,
Nil orbe Eoo, Hesperiove tegit;
Flexanimi cunctos pandit cui Suada recessus
Eloquii, mentes ut trahat aure potens;
Ingenii ubertas ditissima, gratia morum
Quemque ornant cultæ simplicitatis honor,
RAVIUS ille tui decus est, mea Leida, Lycei :
Suspice, quisquis amas pulchra et honesta, virum.

PARIS.

INSTITUT NATIONAL.

Extrait d'un mémoire du C. VASTEL, *sur la germination, et du rapport fait à l'Institut sur ce mémoire, par les CC.* THOUIN, DESFONTAINES *et* LABILLARDIÈRE.

Le but de ce travail est de déterminer jusqu'à quel point les cotyledons, la radicule et la plumule sont nécessaires ou utiles les unes aux autres à l'époque de la germination.

1.° Le C. Vastel a observé que des haricots auxquels il avoit enlevé un des cotyledons, se sont développés à peu près comme ceux qui les avoient conservé tous deux. Les commissaires ont répété cette expérience avec succès sur des féves et des haricots, et sans succès sur des lupins. Ils ont de plus semé des graines de féves auxquelles ils avoient retranché un cotyledon, et dont ils avoient fendu en deux la radicule et la plumule : ces graines ont germé ; la tige a atteint six décimètres de hauteur, et on y remarquoit dans le bas une cicatrice de quinze millimètres de longueur. La même expérience n'a point réussi sur du maïs.

2.° Le C. Vastel est parvenu à faire développer sur de la mousse humectée des pois auxquels il enleva les cotyledons dès que la plumule commença à se développer, et ce qui est plus remarquable, des embryons de haricots privés, dès l'origine, de leurs cotyledons. Ces plantes étoient plus petites qu'à l'ordinaire, et ont végété plusieurs mois. La

première de ces expériences avoit déja été faite par Bonnet ; la seconde a été répétée par les commissaires. Les embryons semés sans cotyledons ont, il est vrai, grossi, un embryon de haricot a même atteint douze millimètres, mais a péri à cette époque.

3.° L'auteur a semé des haricots dont il avoit coupé la radicule : il en vit naître de jeunes plantes qui, selon ses expressions, réussirent à merveille. Cette expérience, répétée par les commissaires sur le *Dolichos Lablab*, n'a point réussi.

4.° Le C. Vastel a semé des haricots de manière à pouvoir couper la radicule à mesure qu'elle naissoit : la plumule s'est développée et a atteint quatre centimètres de longueur, ce qui prouve que la jeune tige peut croître indépendamment des racines. Cette expérience, répétée par les commissaires sur des graines de pois, de haricots et de potiron, a très-bien réussi. Un jeune potiron a été nourri pendant plus de 20 jours par ses cotyledons, qui touchoient à la terre par leur extrémité supérieure seulement.

5.° Des cotyledons de haricots auxquels adhéroient des radicules et dont on avoit retranché la plumule, se sont développés parfaitement et ont produit des tiges, à ce qu'assurent le C. Vastel et les commissaires de l'Institut.

6.° Des radicules de haricots, séparées de la plumule et des cotyledons, et placées dans la mousse humide, par le C. Vastel, ont poussé rapidement ; l'une d'elle s'est enfoncée de huit centimetres. Les commissaires n'ont eu aucun succès en répétant cette expérience.

7.° Des plumules de haricots, séparées de la radicule et des cotyledons, et placées sur de la mousse humide, n'ont pas tardé, dit le C. Vastel, à augmenter de volume; leurs petites feuilles se sont un peu développées, mais elles n'ont pas tardé à périr. Cette expérience a été répétée sans succès par les commissaires.

8.° Enfin le C. Vastel assure que des cotyledons, séparés de la plumule et de la radicule, ont produit quelquefois des jeunes plantes, et quelquefois seulement des racines. Les commissaires ont répété cette expérience sans succès.

Note sur des substances pierreuses d'une nature particulière, que l'on assure être tombées sur la terre.

Lorsqu'un fait extraordinaire est rapporté par des hommes dignes de foi, qui disent en avoir été témoins, il est d'une saine philosophie de l'examiner.

S'il est surnaturel, c'est-à-dire, s'il est contraire aux lois connues et immuables de la nature, on peut le rejeter sans hésiter : le consentement des peuples ne lui donne aucun poids, parce que le peuple est disposé à tout croire.

Mais si le fait affirmé ne renferme en lui-même aucune impossibilité physique, ne trouvât-on d'ailleurs aucune manière de l'expliquer, il ne faut pas le rejeter comme absurde : on doit douter et attendre de nouvelles preuves.

Si les écrits des anciens rapportent des phénomènes semblables, accompagnés des mêmes circonstances; si les témoins modernes se multiplient, et

sont pour la plupart des gens éclairés; s'ils joignent à leurs récits des particularités dont ils fournissent des preuves; enfin, si le fait annoncé répugne si peu aux lois de la nature qu'il puisse être représenté et expliqué par une hypothèse plausible, le concours de toutes ces circonstances lui donne un très-haut degré de probabilité.

Ces considérations s'appliquent, dans toute leur étendue, à un fait dont on a beaucoup parlé depuis quelque temps.

On prétend que des substances pierreuses et métalliques sont tombées du ciel sur la terre, à diverses époques et dans des lieux différens. Nous allons rapporter les principaux témoignages sur lesquels cette opinion est appuyée : ils sont rassemblés dans un mémoire que M. Howard a présenté à la Société royale de Londres.

On cite d'abord une lettre écrite de Benarès, dans les Indes orientales, par M. John Williams: cette lettre est adressée au président de la Société royale de Londres. On y rapporte que le 19 décembre 1798, vers huit heures du soir, le temps étant demeuré d'une sérénité parfaite, les habitans de Benarès et des lieux circonvoisins aperçurent un météore d'une clarté éblouissante, et qui ressembloit à une grosse boule de feu. Il fut accompagné d'un grand bruit semblable à celui du tonnerre. Un grand nombre de pierres tombèrent sur la terre, près du village de Krakut au nord-est de la rivière de Goanity, à environ 14 milles de Benarès. Des renseignemens circonstanciés ont été pris sur les lieux

par ordre du magistrat : ils s'accordent parfaitement. Enfin, de nombreux échantillons de ces pierres ont été envoyés en Europe : ils ont été décrits et analysés par MM. Bournon et Howard. Voici les résultats du travail de ces chymistes.

Ces pierres sont recouvertes dans toute l'étendue de leur surface par une croûte très-mince, d'un noir foncé, parsemée de petites aspérités, qui font au tact l'impression d'une peau légèrement chagrinée. Leur pesanteur est 3552, celle de l'eau étant 1000.

L'intérieur est de couleur grise, d'une texture grossière assez ressemblante à du grés. On y reconnoit aisément du fer à l'état métallique. L'analyse donne en outre de la silice, de la magnésie, de l'oxyde de fer, de l'oxyde de nickel.

Le second exemple est tiré d'une lettre écrite de Sienne, en Italie, par M. Williams Hamilton. (*Transact. Philosoph.* 1795.) Elle annonce que le 12 juillet 1794, au milieu d'un des plus violens orages, il est tombé à Sienne des pierres de différens poids. Leur chute a eu lieu 18 heures après une forte éruption du Vésuve, distant de 250 milles. Cette lettre étoit accompagnée d'un échantillon d'une de ces pierres. Il a présenté les mêmes caractères extérieurs que ceux de Benarès; l'analyse y a fait reconnoître les mêmes substances, quoique dans des proportions un peu différentes.

Le troisième exemple est celui d'une chute semblable arrivée en Yorkshire, le 13 décembre 1795 : une pierre du poids de 56 livres tomba avec un grand nombre d'explosions semblables à des décharges

d'artillerie. La pierre, lorsqu'on la retira de terre, étoit chaude et fumante. Elle a présenté les mêmes caractères extérieurs et intérieurs que les deux précédentes. Sa pesanteur spécifique étoit 3508.

Un quatrième exemple est celui d'une pierre tombée en Bohème, le 3 juillet 1753. Elle a donné les mêmes résultats. Sa pesanteur spécifique étoit 4281.

Nous nous bornerons à ces faits, parce qu'ils sont constatés de manière à acquérir beaucoup de vraisemblance. Nous avons vu des échantillons de ces pierres : ils présentent tous les caractères que renferme la description précédente.

On trouveroit dans les écrits des anciens plusieurs récits qui s'accordent parfaitement avec les précédens; mais sans remonter si haut, nous citerons un passage remarquable qui se trouve dans les réflexions de Fréret sur les prodiges rapportés par les anciens.

« Le fameux Gassendi, dont l'exactitude est aussi « connue que le savoir, rapporte que le 27 novem- « bre 1617, le ciel étant très-serein, il vit tomber, « vers les dix heures du matin, sur le Mont-Vai- « sien, entre les villes de Guillaume et de Pesne, « en Provence, une pierre enflammée, qui paroi- « soit avoir quatre pieds de diamètre. Elle étoit en- « tourée d'un cercle lumineux de diverses couleurs, « à peu près comme l'arc-en-ciel. Sa chûte fut ac- « compagnée d'un bruit semblable à celui de plu- « sieurs canons que l'on tireroit à la fois. Cette pierre « pesoit 59 livres; elle étoit de couleur obscure et « métallique, d'une extrême dureté. »

Cette description de Gassendi, absolument conforme à celles de M. Howard, donne, au fait que nous examinons, une grande probabilité.

Mais ce qui l'appuie encore d'une manière plus forte, c'est que toutes ces pierres, composées des mêmes principes, renferment du nickel, substance qui se trouve rarement à la surface de la terre, et du fer à l'état métallique, ce qui ne se voit jamais dans les produits des volcans.

On ne peut donc pas attribuer la chute de ces pierres à des éruptions volcaniques, et l'on a vu qu'il existe aussi des preuves morales qui s'opposent à cette explication.

Le C. Guyton, membre de l'Institut et directeur de l'école polytechnique, a lu, dans la séance de l'Institut du 7 fructidor, un mémoire ayant pour titre *Recherches sur la pile électrique de Volta*, par les CC. Hachette et Désormes, professeur à l'école polytechnique.

Ce mémoire renferme deux faits très-importans qui doivent jeter un grand jour sur la théorie de l'électricité; le premier est qu'une pile électrique isolée, ou une machine à frottement de Nairn, positive et négative, aussi isolée, c'est-à-dire, ne communiquant qu'avec l'air, est une source inépuisable d'électricité. Le second fait est que beaucoup de substances solides et sèches, telles que l'amidon pur, l'amidon salé de différens sels, peuvent remplacer la substance humide des piles élec-

triques de Volta; ce qui donne un moyen de construire des piles qui, par la seule action des substances superposées, sont des sources constantes et presqu'inaltérables du fluide électrique.

Note sur l'Aya-Pana, *lue à la classe des sciences physiques, le* 14 *fructidor an* 10, *par le C.* VENTENAT.

Plusieurs journalistes ont parlé depuis peu de l'Aya-Pana. Ils ont dit que cette plante étoit originaire du Brésil; qu'elle étoit cultivée avec succès à l'Ile-de-France; qu'elle avoit de grandes vertus, et qu'on pouvoit la regarder comme une panacée universelle.

Je pense que la classe, et surtout que les médecins et les botanistes seront flattés d'avoir une connoissance plus complète de ce végétal, dont la découverte est une conquête précieuse en histoire naturelle, si les vertus qu'on lui attribue ne sont pas exagérées.

Il y a environ huit mois qu'un de mes neveux étant sur le point de quitter l'Ile-de-France, pria le C. Michaux de lui indiquer les plantes cultivées au jardin du gouvernement, qu'il me seroit agréable de recevoir. Notre confrère désigna les objets les plus rares; il eut même la complaisance de les préparer, et il n'oublia pas la fameuse plante du Brésil. Les renseignemens que mon neveu se procura sur cette plante, étant parfaitement conformes à ceux qui ont été depuis adressés à M.me Bonaparte, ainsi qu'au C. Jussieu, je crois être en

état d'offrir à la classe des notions exactes sur ce qui concerne le pays natal de l'Aya-Pana, sur les propriétés qu'on lui attribue, et principalement sur ses caractères botaniques.

L'Aya-Pana croît dans l'Amérique méridionale, sur la rive droite du fleuve des Amazones. Les habitans de cette contrée la regardent depuis long-temps comme un excellent sudorifique, et un puissant alexipharmaque ou antidote contre les morsures des serpens et les blessures des flèches empoisonnées. Ses vertus sont également reconnues dans tout le Brésil où on la cultive avec soin, et où on lui donne le nom de plante miraculeuse.

L'an 7 de la république françoise, le capitaine Augustin Baudin, frère de celui qui est connu si avantageusement des naturalistes, et qui parcourt en ce moment les îles de la mer du Sud, étant au Brésil, entendit parler de l'Aya-Pana. Il regarda d'abord comme fabuleux, ou au moins comme exagéré, tout ce qu'on disoit des vertus de cette plante. Mais le récit de plusieurs guérisons opérées pendant son séjour, confirmé par le témoignage de personnes dignes de foi, et surtout par celui d'un élève de notre confrère Jussieu, le docteur Camara, célèbre botaniste et habile médecin, dissipèrent entièrement ses doutes.

Convaincu de l'importance du service qu'il rendroit aux colonies françoises en y introduisant l'Aya-Pana, le capitaine Baudin fit tous ses efforts pour se le procurer. Il eut beaucoup de peine à en obtenir quelques pieds qu'il fit transporter à son bord,

en donnant des ordres pour que l'on en prît le plus grand soin. Etant sur le point de quitter le Brésil, il voulut voir en quel état se trouvoient les pieds de l'Aya-Pana. Malheureusement la plante n'existoit plus : des poules sorties de leur cage l'avoient entièrement détruite.

Le capitaine Baudin fut vivement affligé de cette perte, et quoique l'ordre du départ fût fixé au lendemain, néanmoins il résolut de se procurer de nouveau l'Aya-Pana, à quelque prix que ce fût. Il s'adressa à plusieurs habitans; mais ses demandes ne furent point accueillies, et ses offres même furent rejetées. L'amour de la science et le desir d'être utile à sa patrie, l'engagèrent alors à passer par-dessus quelques considérations qui l'auroient arrêté dans d'autres circonstances. Il se souvint qu'il y avoit un pied d'Aya-Pana sur la fenêtre d'un particulier qui le lui avoit refusé constamment, et il forma le projet de l'enlever pendant la nuit. Il se fit accompagner de quelques matelots qui, à l'aide de longues perches, firent tomber le vase dans lequel étoit la plante. Le capitaine Baudin s'en saisit aussitôt, regagna promptement son bord, et fit voile pour l'Ile-de-France, lorsque le jour commença à paroître.

A peine le capitaine Baudin fut-il débarqué dans cette possession françoise, qu'il fit connoître à l'intendant du jardin de l'Etat, la plante si intéressante dont il se proposoit d'enrichir la colonie. Comme l'Aya-Pana reprend facilement de boutures, cette plante a été promptement multipliée, et

aujourd'hui il n'est preque pas d'habitation où elle ne soit cultivée.

Les propriétés de l'Aya-Pana, si l'on en croit les renseignemens qui m'ont été communiqués, et ceux qui ont été adressés depuis à M.me Bonaparte et au C. Jussieu, par le capitaine Augustin Baudin lui-même, ne se sont pas démenties à l'Ile-de-France, et cette plante y jouit d'une aussi grande célébrité que dans son pays natal. Le jardin du gouvernement est continuellement assiégé de malades qui viennent solliciter, pour leur guérison, quelques feuilles d'Aya-Pana. La gazette de la colonie présente chaque jour de nouvelles preuves de ses vertus; et on l'emploie avec succès non-seulement contre les morsures des serpens, mais encore pour guérir l'hydropisie, les maladies vénériennes les plus invétérées, et toutes sortes de plaies.

Parmi le grand nombre de guérisons opérées à l'Ile-de-France par le moyen de l'Aya-Pana, et rapportées dans les écrits que j'ai déja cités, je vais en choisir trois ou quatre qui feront connoître la manière dont s'administre cette plante, et les doses différentes que l'on emploie selon les maladies à traiter.

Un propriétaire de l'Ile-de-France, le C. Cotte, fut piqué à la main droite par un scorpion. Il survint aussitôt une vive inflammation et des douleurs très-aiguës. Le capitaine Baudin lui conseilla de faire usage de l'Aya-Pana. Plusieurs feuilles furent pilées et mises sur la blessure. La douleur cessa

sur le champ ; au bout de deux heures, il n'y eut plus d'inflammation, et la main revint promptement à son état naturel.

Le C. Poncet, officier d'artillerie, amena au capitaine Baudin un nègre qui avoit été piqué à la pêche par un poisson, connu dans le pays sous le nom de *last*. La piqûre de ce poisson est si vénimeuse, qu'avant la connoissance de l'Aya-Pana il falloit faire l'amputation des membres blessés. La main du noir étoit extrêmement enflée. Le capitaine Baudin conseilla d'y appliquer l'Aya-Pana pilé, et comme il supposoit qu'il en falloit beaucoup pour opérer la guérison, il engagea le C. Poncet à envoyer quelqu'un au jardin de l'Etat pour se procurer une quantité de feuilles assez considérable, afin de pouvoir envelopper la main du malade. Mais comme le jardin étoit éloigné de trois lieues, et que le malade souffroit beaucoup, le capitaine Baudin se décida à enlever sept à huit feuilles d'un jeune pied qu'il avoit chez lui. Il les fit piler et les appliqua ensuite sur la partie blessée. Le lendemain la main du noir étoit parfaitement guérie.

On présenta à un chirurgien chargé du traitement d'un atelier, un noir dont le ventre étoit très-gonflé, et annonçoit une hydropisie. Le chirurgien résolut d'en faire la ponction ; il différa néanmoins cette opération, parce qu'il avoit d'autres malades à visiter. Pressé par le maître de l'atelier d'ordonner un traitement au noir malade, il dit par dérision : Donnez-lui, jusqu'à mon retour, de

de l'Aya-Pana en infusion. Les ordres du chirurgien furent, heureusement pour le malade, exécutés à la lettre. L'hydropisie ne fit plus de progrès; les symptômes se dissipèrent peu à peu, et au bout de quelques jours, le noir fut en état de reprendre ses travaux.

Le capitaine Baudin ayant été visiter son vaisseau, fit une chute, et se blessa considérablement à la jambe gauche. On fut obligé de le porter chez lui, et de couper ensuite ses bas, afin de pouvoir panser la plaie. Le capitaine Baudin ordonna qu'on fît bouillir des feuilles de l'Aya-Pana. Lorsque la decoction fut tiède, on lava les blessures, et on appliqua dessus les feuilles qui avoient servi à la décoction. La jambe fut ensuite enveloppée avec plusieurs tours d'une bande de toile imbibée de la même liqueur, et on l'arrosoit de nouveau de dix en dix minutes. Environ deux heures après le premier pansement, l'inflammation étoit tellement diminuée que le malade fut en état de marcher avec un bâton. Au bout de treize jours, il étoit parfaitement guéri.

Je pourrois citer un plus grand nombre de guérisons opérées par le moyen de la fameuse plante du Brésil. Mais comme il n'est pas prudent de certifier des faits dont on n'a pas été témoin, je pense qu'il faut attendre que des observations suivies et faites par d'habiles médecins, confirment les vertus de l'Aya-Pana. Cependant le témoignage du capitaine Baudin et celui de plusieurs personnes arrivées récemment de l'Ile-de-France, méritent quel-

que confiance, et nous donnent lieu d'espérer que l'Aya-Pana pourra augmenter le nombre des productions végétales, employées pour soulager ou pour guérir les maux de l'humanité.

Il est à présumer que cette plante ne tardera pas à se multiplier dans les jardins de la capitale. Déja le C. Michaux, qui a rendu de si grands services à la botanique et à l'agriculture, en a envoyé des graines au C. Cels; et M.me Bonaparte en a reçu de l'intendant du jardin de l'Etat; mais comme les graines ne lèvent pas toujours, il seroit à souhaiter qu'on pût recevoir quelques pieds vivans d'Aya-Pana, on les multiplieroit aisément de boutures, et on pourroit alors prononcer sur les vertus attribuées à cette plante.

S'il est permis de révoquer en doute les vertus de l'Aya-Pana, les caractères botaniques de cette plante sont si simples et si faciles à saisir, qu'il ne peut y avoir la moindre incertitude sur le genre auquel il faut la rapporter. L'étude que j'ai faite de plusieurs individus complets, m'a démontré qu'elle appartenoit à la famille des corymbifères, et qu'elle étoit congénère de l'eupatoire de Linneus.

La tige de cette espèce, que je nomme *Eupatorium-aya-pana*, est droite, très-rameuse, d'un brun-foncé, haute d'un mètre, et de la grosseur d'une plume à écrire. Ses feuilles sont alternes, presque sessiles, en lance et très-entières; ses fleurs, d'un pourpre vif, sont disposées en corymbes au sommet des tiges et des rameaux.

L'*Eupatorium-aya-pana* peut être distingué des

autres espèces du genre par la phrase suivante : *Eupatorium foliis lanceolatis, integerrimis, inferioribus oppositis, superioribus alternis; calicibus subsimplicibus, multifloris.*

On trouvera une figure et une description plus étendue des caractères botaniques de l'Aya-Pana, dans la première livraison des plantes du jardin de la Malmaison, qui paroîtra dans quelques mois.

P. S. J'ai reçu de M.me Bonaparte une certaine quantité de feuilles desséchées d'Aya-Pana, que j'ai remises au C. Alibert, medecin de l'hôpital Saint-Louis, professeur de matière médicale, pour en déterminer par l'expérience les vertus médicamenteuses.

Société philomathique.

Le C. BERTHOLLET a communiqué des *observations sur les effets comparatifs de la lumière et de la chaleur.*

Le comte de Rumpfort avoit remarqué qu'une dissolution d'or imprégnant différens corps blancs, devenoit pourpre lorsqu'elle étoit exposée à la lumière solaire ou à la chaleur d'une chandelle, tandis qu'elle ne subissoit aucun changement dans l'obscurité. Il avoit observé des changemens analogues dans la dissolution d'argent.

On avoit cru que ces changemens, ainsi que le passage du blanc au noir qu'éprouvoit le muriate d'argent placé sous l'eau et exposé à la lumière, étoient dus au dégagement de l'oxygène, de l'oxyde d'argent ou de l'oxyde d'or, et que ces métaux se

rapprochoient de l'état métallique ; mais le C. Berthollet a vu qu'il ne se dégageoit point de gaz oxygène dans ce cas ; que l'eau devenoit acide, mais qu'elle ne contenoit que de l'acide muriatique simple, et non de l'acide muriatique oxygéné. De cette observation et de quelques autres, il en conclut que le changement de couleur des muriates d'or et d'argent étoit dû au dégagement d'une partie de l'acide muriatique, dégagement favorisé par la présence de l'eau.

Le C. Berthollet pense que l'acide uni à l'oxyde d'argent empêche, par son affinité pour cet oxyde, l'or et l'argent de reprendre leur état métallique, comme les substances terreuses et vitrifiables empêchent la réduction des oxydes métalliques. Cependant, à une forte chaleur, ces affinités auxiliaires, dit le C. Berthollet, ne suffisent pas : de-là vient que les couleurs sur porcelaines qui sont dues à l'oxyde d'or, sont plus fugitives que celles des autres oxydes, et ne peuvent supporter les opérations qui exigent un grand feu.

Le C. Berthollet rappelle ensuite les expériences du comte de Rumpfort, dans lesquelles il a réduit les oxydes des dissolutions d'or et d'argent mis en contact avec du charbon, et exposés à l'action de la lumière solaire ou à celle de la chaleur de l'eau bouillante. Ces observations paroissent confirmer l'identité de la substance de la lumière avec celle du calorique, ou au moins celle de leurs effets ; cependant, ajoute le C. Berthollet, il faut trouver dans les circonstances qui accompagnent l'action de la

lumière, la raison de la différence dans les effets qu'elle produit lorsqu'elle dégage l'oxygène de l'acide muriatique oxygéné et de l'acide nitrique, tandis que la chaleur seule les fait passer dans la distillation sans les décomposer.

Le C. VAUQUELIN a lu une note *sur le suc de Papayer.*

Le suc de Papayer (*Carica Papava*, L.), est employé avec succès, dit le C. Charpentier de Cossigny, contre le ver solitaire, dans l'île de Bourbon.

Le suc conservé sec, sans aucune préparation, se boursouffle sur un charbon ardent, répand une odeur de chair qui brûle, et donne une cendre assez abondante, phosphorescente à la flamme du chalumeau, qui est du phosphate de chaux pur.

Le suc de papayer desséché se délaye facilement dans l'eau : il lui donne une couleur laiteuse, due à une substance qui ne s'y dissout pas. L'eau s'éclaircit par le repos; mais bientôt elle se putréfie, et répand une odeur infecte.

La substance non dissoluble recueillie, présente presque tous les caractères d'une graisse animale.

L'acide nitrique forme un précipité si abondant dans la dissolution du suc de papayer, qu'elle se prend en gelée. Lorsqu'on fait bouillir préalablement cette dissolution, elle dépose des flocons blancs, et n'est plus précipitée par l'acide nitrique, mais seulement par l'infusion de noix de galle.

L'alkool précipite également cette dissolution.

Ce suc est au contraire dissoluble par les alkalis.

Cette dissolution, décomposée par les acides, donne une odeur nauséabonde.

D'autres caractères moins remarquables établissent entre le suc sec et le serum du sang, et peut-être avec le sang lui-même, une ressemblance étonnante, car le C. Vauquelin croit avoir observé quelques-uns des caractères de la fibrine dans la partie insoluble.

Le C. de Cossigny a aussi rapporté un extrait de papayer mou, demi-transparent, d'une couleur rougeâtre, fait par l'évaporation d'une dissolution de suc de cet arbre dans le rhum. Cet extrait, soumis aux mêmes expériences que le suc concret, présente quelques différences : il a un goût fade de viande, et non la saveur sucrée du suc de papayer en larmes ; il n'est point coagulé par la chaleur ; les acides ne lui font éprouver presque aucun changement. Le C. Vauquelin le compare à la gélatine animale, et il croit qu'il en a acquis les propriétés par sa dissolution dans le rhum et son évaporation en consistance d'extrait. Le C. Vauquelin insiste, en terminant sa notice, sur la singulière ressemblance qui existe entre ce suc végétal et une liqueur animale, et rappelle que Fourcroy avoit déja trouvé des traces d'albumine dans le suc de certaines plantes, que Scheele avoit dit qu'il y avoit dans les feuilles des végétaux une substance analogue au fromage, enfin que Proust vient d'annoncer que le lait d'amande est une combinaison d'huile et de fromage.

Le C. Silvy, de Grenoble, a donné à la Société une *observation sur une femme qui avoit avalé une*

grande quantité d'aiguilles et d'épingles; en voici l'extrait.

Geneviève Pule, née à Grenoble en 1763, d'un tempérament foible et irritable, étoit couturière de profession. A l'âge de treize ans elle reçoit brusquement la fausse nouvelle que son père étoit enseveli sous les décombres d'une maison qui s'écrouloit. Ce malheur l'affecte vivement; cependant aucun dérangement sensible ne se manifeste dans son économie. Le même jour, à midi, son père se présente à elle sain et bien portant. L'émotion du plaisir fut si vive, qu'elle tombe à l'instant en syncope; elle est frappée en même temps d'une jaunisse générale, et elle reste dans un état d'imbécillité.

C'est alors qu'on s'aperçut qu'elle avoit la manie d'avaler des épingles et des aiguilles. Elle saisissoit toutes celles que pouvoient avoir sur elles les personnes qui l'entouroient. Quelque temps après, les membres inférieurs se paralysèrent. Toujours imbécille, elle resta paraplégique pendant près de deux ans, au bout desquels il se manifesta un mieux qui ne fut pas de longue durée; car la paralysie revint avec une sorte de catalepsie, qui commençoit régulièrement à six heures du soir, et qui ne se terminoit que le lendemain à onze heures du matin. Pendant cet accès elle conservoit assez de force, de mémoire et de vue, pour saisir et avaler les aiguilles ou les épingles qui se trouvoient à sa portée.

Les épingles et les aiguilles que cette femme avaloit vinrent faire saillie sur les bras et les avant-bras: on fut obligé d'y faire tant d'incisions, que la

peau étoit couverte de cicatrices. On s'aperçut aussi que les épingles étoient descendues, et faisoient saillie dans le vagin, sur les cuisses et sur les jambes. A cet état de souffrance extérieure se joignit une toux convulsive et une expectoration purulente qui avoit plongé cette femme dans le marasme. Enfin, après avoir lutté pendant plus de vingt-quatre ans contre les douleurs les plus déchirantes, elle mourut dans le cours de floréal an 8, âgée d'environ 37 ans.

Elle étoit alors comme desséchée; les cuisses retirées contre le tronc, les jambes contre les fesses. A la partie supérieure et interne de la cuisse, directement sur les muscles triceps, on trouva un paquet considérable d'épingles et d'aiguilles entrelacées; elles n'étoient recouvertes que par la peau.

Il y avoit dans la poitrine, du côté droit, un épanchement de matière purulente. Le poumon étoit en suppuration; celui du côté gauche étoit flétri. On recueillit deux épingles qui s'étoient engagées dans le tissu cellulaire qui unit le péricarde au diaphragme. L'œsophage et les autres parties contenues dans la poitrine n'offroient aucune cicatrice; on n'en reconnut même pas dans le reste du canal intestinal. La vessie étoit ulcérée, et contenoit six épingles incrustées de phosphate calcaire. Le col de la matrice étoit rongé par un ulcère, et le vagin percé de plusieurs épingles qui y étoient encore engagées, et couvert de cicatrices.

Le C. Alibert a mis sous les yeux de la Société une grande quantité d'épingles que cette femme avoit avalées, et les pièces pathologiques de la cuisse

et du vagin, avec les épingles et aiguilles encore adhérentes aux parties.

Musée des Arts.

Le moulage du groupe de Laocoon est terminé. L'administration du Musée en délivrera les plâtres aux statuaires qui désireront concourir à la restauration du bras. L'artiste qui remportera le prix sera chargé de l'exécution en marbre et recevra 10 mille francs ; les deux concurrens qui, après lui, auront présenté les meilleurs modèles, recevront, le premier 2000 fr., le second 1200 fr.

Académie de Législation.

Programme de l'Enseignement pour l'an XI.

Il y aura plusieurs cours.

1.° *De droit naturel et inter-national.*

2.° *D'économie publique.* Celui qui professera ce cours expliquera la théorie de la production et de la circulation des richesses, en exposant et discutant, avec tous les égards convenables, les opinions qui, sur cette matière, ont jusqu'à présent partagé les meilleurs esprits. Il fera aussi connoître aux élèves les résultats les plus importans et les plus certains de la statistique, autrement de l'arithmétique politique, tant de la république françoise que des pays étrangers.

3.° *D'histoire et d'antiquités du droit.* Sous le nom d'histoire, le professeur enseignera, dans les bornes convenables, l'histoire générale de la législation, et l'histoire particulière de la législation françoise publique et privée.

Sous le nom d'*antiquités*, il appliquera à diverses parties du droit, surtout du droit privé, la méthode et la partie des recherches d'Heineccius dans le *Syntagma antiquitatum secundum ordinem Institutionum.*

4.° *De droit public positif, françois.* Le professeur de ce cours est chargé d'exposer les élémens de notre droit public, tel qu'il est ou sera en vigueur, sauf ce qui concerne le droit criminel et la procédure civile, objets réservés pour des cours spéciaux qui vont être indiqués.

Il fera donc connoître les divisions du territoire par rapport à l'exercice de la souveraineté nationale et au gouvernement.

Il enseignera les règles sur l'exercice des droits de cité, sur les assemblées de canton, sur les colléges électoraux d'arrondissement et de département, sur la nature et l'autorité des pouvoirs publics; savoir : des consuls, du sénat, des ministres, du conseil-d'état, du corps législatif, du tribunat, de la comptabilité nationale; sur la légion d'honneur, sur les autorités locales administratives, sur l'organisation du notariat, sur l'organisation et la compétence des tribunaux, sur l'organisation de l'instruction publique, sur les contributions, enfin sur les armées de terre et de mer.

5.° *De droit privé françois.* L'ordre de ce cours est tracé dans celui du projet de notre code civil, sauf quelques améliorations qu'on trouvera probablement dans le code même.

6.° *De droit criminel françois.* Ce cours a trois

parties : la classification des délits et des peines, la police qui prévient et découvre les délits, la procédure criminelle qui convainc et punit les délinquans.

7.° *De procédure civile et de notariat.* Essai de conciliation, demande en justice, instruction, jugement, exécution, moyens de se pourvoir contre le jugement. Sous ces divers chefs viendront se ranger toutes les leçons générales de procédure civile. Suivant l'ordre des matières et des actions, c'est tomber dans l'inconvénient du double emploi. Quelques leçons à part pourront être destinées à certaines procédures spéciales, comme la procédure à fin de purger les hypotheques, et celle à fin d'expropriation, et la forme de procéder devant les autorités administratives.

8.° *De droit commercial et maritime.*

9.° *De droit romain.* L'objet de ce cours sera principalement de faire connoître les parties des lois romaines corrélatives à notre droit privé françois. Le professeur devra s'appliquer à familiariser les élèves avec les textes du corps de droit civil. Ce n'est pas assez qu'ils puissent les citer sur parole ; il faut qu'ils les connoissent dans la source, et qu'ils puissent les y vérifier, pour bien juger de leur application. Le *Delectus legum* de Domat, ou le titre *de Regulis juris* dans les Pandectes de Pothier, ou l'*Epitome juris* de Monvallon, peuvent abréger beaucoup le travail du professeur et des élèves.

10.° *De logique, de morale et d'éloquence.*

Il y a dans le plan arrêté, plusieurs cours comme

ceux de *droit naturel*, *d'économie publique*, *de logique*, *de morale et d'éloquence*, qui conviennent à presque tous les hommes lettrés, et dont peuvent à la rigueur se passer des légistes ordinaires; la *procédure civile et le notariat*, et *le droit commercial et maritime*, sont très-nécessaires à beaucoup de personnes qui ne prétendent pas au titre de jurisconsultes; et le cours de droit romain exigeant la connoissance de la langue latine, ne sera suivi que par l'élite des jeunes élèves; par ceux qui veulent se mettre en état d'approfondir toutes les parties de la science. Après tout, chacun sera maître de ne suivre que les cours essentiels à la profession particulière qu'il desire exercer; les autres cours ne manqueront pas d'élèves. Ceux qui auront le goût et les moyens des études complètes, ceux-là pourront, sans gêne, profiter en trois années de l'enseignement des dix cours, soit qu'ils s'attachent à l'ordre suivant, soit qu'ils en préfèrent un autre.

Première année.

Cours de logique, morale et éloquence; — de droit naturel; — de droit public positif.

Seconde année.

Cours d'histoire et d'antiquités du droit; — de droit privé; — de droit romain; — de droit criminel.

Troisième année.

Cours d'économie politique; — de droit commerciale et maritime; — de procédure civile et notariat.

En suivant quatre professeurs par an, l'on pourroit faire deux fois les cours de droit public et de droit privé, ce qui ne pourroit être que très-avantageux.

Chaque professeur emploiera, tous les ans, deux leçons au moins, dans le commencement de son cours, à faire connoître les meilleurs livres avec les meilleures éditions; en un mot, le dernier état de la bibliographie choisie, relativement à la partie de science qu'il professe. Ces deux leçons seront imprimées tous les ans, au Bulletin de l'Académie, sans aucun retard.

ASTRONOMIE.

Le C. MECHAIN, membre de l'Institut national et du bureau des longitudes, a découvert, le 10 de ce mois, vers les neuf heures du soir, une nouvelle comète dans la constellation du Serpentaire. Elle étoit de quelques degrés au dessous des deux nébuleuses qui sont sur le côté gauche de cette figure, et près de l'équateur; il en a déterminé la position, et a reconnu qu'elle s'élevoit assez rapidement vers le nord; il a continué de l'observer les jours suivans. La lumière de cet astre ne lui a pas paru augmentée sensiblement. Son noyau ne devient pas plus brillant, et la nébulosité qui l'entoure, ne s'étend point.

Voici les premières et dernières observations dont le C. Méchain a fait le rapport à l'Institut national le 15 de ce mois: temps moyen, 9 h. 24′ 6″; ascension droite, 249° 18′: déclinaison australe, 6° 11′

31″. On peut remarquer, d'après la position actuelle de cette comète, que sa distance au soleil est nécessairement plus grande que celle du soleil à la terre. Elle s'élève vers le pôle boréal, en suivant le côté gauche du Serpentaire, et le côté opposé d'Hercule. Quoiqu'elle ne soit visible que par les lunettes, on pourra cependant l'observer assez longtemps si la lumière ne s'affoiblit pas.

Cabinet de Médailles.

On propose l'esquisse d'un superbe médailler, provenant des recherches faites, pendant plus de 40 ans, en Asie, en Afrique et en Europe, par D. Ballyet, évêque de Babylone, et consul de France à Bagdad.

Cette collection, composée de près de 6500 médailles, tant en or qu'en argent, bronze, etc. etc., a été classée et mise en ordre par Ballyet, neveu de l'évêque, amateur distingué, auquel elle étoit échue en héritage.

Les personnes qui voudroient en traiter pourroient s'adresser, à Paris, au C. Yard, rue des Cinq Diamans, n.° 15; ou au C. Ballyet, à Besançon, lieu du dépôt des médailles. Ces derniers dépositaires et propriétaires actuels de cette rare et unique collection.

On a déposé le seul exemplaire imprimé qui existe, des catalogues de ces médailles, chez le C. Millin.

M. Delille vient de se rendre aux vœux de ses compatriotes ; il est arrivé à Paris. Sa santé a beaucoup souffert du voyage ; aussitôt qu'il sera rétabli, il se propose de consacrer tout son temps à revoir ses ouvrages, et à surveiller leur publication.

CORRESPONDANCE.

Au C. MILLIN, rédacteur du Magasin Encyclopédique, *sur une imputation hasardée contre Diderot, et sur la secte des* Obscurans.

Citoyen, dans une notice sur *Luneau de Boisjermain*, signée A. J. D. B., on lit (1) que ce commentateur, dans le cours de son procès avec les imprimeurs de l'Encyclopédie, « sut démasquer « l'*astucieuse impartialité* de Diderot. » Cette expression a généralement surpris. Elle a rappelé celle d'un orateur du club *Tonnant* contre ces *perfides modérés* qui vouloient livrer la France aux *horreurs de la tranquillité*. Je demande pardon au biographe de ce rapprochement : mais il est juste ; et il prouve que, dès qu'on parle ou qu'on écrit sous la dictée de l'esprit de parti, dans quelque sens que ce soit, on arrive facilement aux mêmes formes de style.

Mais laissons les mots ; voyons les faits. Dans une de ces discussions, si communes entre les auteurs

(1) *Magasin Encycl.* année VIII, t. II, p. 28.

et les libraires, Luneau soutint les droits des gens-de-lettres, droits trop souvent méconnus. Diderot l'approuva et l'encouragea hautement. Lorsqu'ensuite Luneau intenta aux libraires de l'Encyclopédie ce fameux procès qu'il finit par perdre, ceux-ci alléguèrent sur certains point, la nécessité où ils s'étoient trouvés d'obéir à l'éditeur. Diderot publia un écrit (2) où il avoue nettement les faits qui lui appartiennent, les discute, et prouve l'espèce de fondement des plaintes de Luneau.

« Dans une première affaire, dit-il (pag. 1), *les « libraires en corps* formèrent contre M. Luneau des « prétentions révoltantes pour tout homme-de-lettres. Je le dis, je l'écrivis; je le dirois, je l'écrirois encore.

« Dans l'affaire actuelle, qui n'est liée avec la précédente que par le ressentiment de M. Luneau, « il forme, contre *les libraires associés de l'Encyclopédie*, des prétentions qui me semblent d'une « injustice et d'une absurdité palpable. Je le dis et « je le démontre. »

Certes! ce langage, ces procédés sont d'un homme juste et franc : et il est difficile de deviner ce qu'on veut dire, en accusant Diderot d'une *astucieuse impartialité.*

J'ai sous les yeux l'écrit que je cite; et j'y vois qu'alors déja les souscripteurs pouvoient vendre leur Encyclopédie deux ou trois cents livres de plus qu'elle ne leur avoit coûté, et qu'ainsi ils n'étoient

(2) Au public et aux magistrats; par M. *Diderot.* In-8.° de 32 p.

pas

pas lézés : j'y trouve aussi la preuve que le compte rendu de cette contestation, par le biographe de Luneau, n'est pas aussi exact que rapide.

Je pourrois donc demander pourquoi, dans une notice purement littéraire en apparence, on a réveillé ce souvenir, et glissé contre la mémoire de Diderot une imputation d'autant plus difficile à combattre, qu'elle est moins intelligible? Se seroit-on dit : Personne ne s'avisera de relever ce passage, et de rétablir l'exactitude des faits sur une contestation oubliée depuis longtemps ; et ce sera une injure de plus, imprimée contre un philosophe ; et il est toujours bon d'imprimer des injures contre les philosophes. — Il pourroit entrer là-dedans un peu de partialité, et même de *partialité astucieuse :* mais elle ne seroit pas adroite ; car une marche si commune qu'elle, commence à s'user.

Les Allemands, qu'on n'accusera pas d'être trop favorables aux philosophes françois, ont néanmoins aperçu parmi nous et apprécié cette secte qui voudroit éteindre le flambeau de la raison et de la philosophie, sous prétexte qu'il ne garantit pas toujours de l'erreur. Ils la désignent sous le nom de secte des *obscurans* (3). Ce nom, significatif et juste, mérite de passer dans notre langue. Je ne doute même pas que les ennemis de la philosophie ne l'adoptent : ils sont de trop bonne foi pour ne pas sentir qu'il exprime parfaitement leurs desirs et leur but.

Dans un mémoire, lu à l'Institut national, le C.

(3) Journal littéraire de Gottingue. Feuille du 21 février 1799.

Tracy observe avec raison, « que la philosophie ne fait « point secte en France, comme elle a fait jusqu'à « présent, dans tous les temps et dans tous les « lieux (4). » Il importe de bien rappeler ce fait, pour prévenir un reproche que les étrangers ne manqueroient pas de nous adresser. Trompés par le succès avec lequel les *obscurans* reproduisent partout leur opinion, sans trouver de contradicteurs, ils pourroient croire que cette opinion est générale, et diroient qu'ils reconnoissent la légèreté françoise dans l'enthousiasme avec lequel nous avons tous adopté la philosophie à la fin du dix-huitième siècle, et l'enthousiasme avec lequel nous la décrions tous au commencement du dix-neuvième. Il faut donc leur répéter que les anti-philosophes forment une secte, et que les philosophes n'en forment point; que personne ne se croit obligé de répondre à des déclamations qui ne séduisent personne; que les invectives des *obscurans* sont devenues *style de notaire;* et que si, de temps en temps, on les relève, c'est uniquement pour éviter la monotonie, et empêcher qu'il n'y ait *prescription.*

Une seule accusation mérite d'être discutée, non qu'elle ait le moindre fondement, mais parce qu'elle s'est quelquefois rencontrée dans la bouche du malheur. Des victimes de notre révolution ont entendu dire, et ont répété que les philosophes françois ont causé tous les maux dont la France a gémi. Que quelques auteurs de ces maux se soient servi des cou-

(4) *Magasin Encyclopéd.* Année VIII, t. II, p. 78.

leurs et du langage de la philosophie, la philosophie en est-elle responsable? ignore-t-on que le crime s'empare, pour ses desseins, de tout ce qui peut lui attirer la confiance et le respect des hommes; qu'il usurpe tout, qu'il profane tout? et n'y auroit-il pas autant d'injustice à soutenir que tels ou tels révolutionnaires ont été philosophes, qu'à prétendre que Robespierre agissoit par des principes religieux, lorsqu'après avoir célébré la fête de l'*Etre suprême*, il doubla et tripla l'activité des massacres.

Les philosophes ont été les victimes, et non pas les auteurs des forfaits qu'on leur ose imputer. Bailly, Malsherbes, Rabaut Saint-Etienne, Condorcet, restes de l'école philosophique du dix-huitième siécle, ont tous péri, immolés à la haine et à la crainte des tigres révolutionnaires. Et qu'a-t-on alors persécuté dans Laharpe, si ce n'est le disciple de Voltaire?

Tout cela est si vrai, que les obscurans peuvent encore se fournir de très-beaux lieux communs anti-philosophiques, dans les *grands discours* de Robespierre et de Saint-Just. Ces *messieurs*, redoutant les philosophes, nourrissoient contre eux la rage la plus violente; et non-contens de l'assouvir, ne perdoient pas une occasion de l'exhaler. Je crois même me rappeler qu'on trouveroit de bonnes choses en ce genre dans les feuilles de Marat; mais je n'aurai pas la complaisance de les y chercher. Je dirai seulement que la dernière fois que le hasard me fit rencontrer quelques traits lancés par les hommes de cette faction contre la philosophie, je pensai à un

proverbe bien connu, et à l'usage pratique qu'en faisoit alors une certaine classe d'*obscurans* dans la force du terme, qui déclaroient la guerre aux réverbères des rues; sans doute pour prévenir les faux jours que produit quelquefois un réverbère agité par le vent (5).

Nous voilà donc ramenés à l'observation que j'ai faite d'abord, et à la preuve que l'esprit de parti n'a qu'une route, où il entraîne indistinctement, malgré leur opposition apparente, tous les hommes chez qui il prévaut sur la justice et la raison.

Vous qui n'êtes point du nombre de ces hommes-là, citoyen, vous ne repousserez pas, j'espère, cette réclamation contre une insulte à la mémoire de Diderot, et par occasion contre les injures que les *obscurans* prodiguent aux philosophes. Daignez l'insérer dans votre journal, ne fut-ce que pour *interrompre la prescription.*

EUSÈBE SALVERTE, auteur de l'*Eloge philosophique de Diderot.*

Au C. MILLIN, rédacteur du Magasin Encyclopédique.

Citoyen, permettez que je me serve de la voie de votre journal pour inviter les gens de lettres à m'adresser, avant le 1.er brumaire prochain, les addi-

(5) *Vol de réverbères.* Les murs ont été couverts, pendant quelques jours, d'affiches ainsi intitulées, dans lesquelles la police appeloit l'attention des citoyens et la surveillance de la garde, sur ce singulier genre de larcin.

tions qu'ils veulent faire aux articles qui les concernent dans les *Siècles littéraires de la France*, que j'ai publiés en 6 vol. in-8.° (1). Plusieurs motifs puissans doivent les déterminer à m'envoyer ces renseignemens qui intéressent à la fois la gloire nationale et leur gloire personnelle. Si la république françoise occupe aujourd'hui le premier rang parmi les plus grandes puissances de l'Europe, par la valeur de ses armées, et par le génie du héros qui vient de donner la paix au monde, quelle nation oseroit lui contester la supériorité qu'elle a acquise par les productions de ses écrivains? Oui, nous ne craignons pas de le dire, le François ne connoît point de rivaux, ni dans la carrière des armes, ni dans celle des lettres. Si l'histoire doit religieusement conserver le souvenir des grandes actions des héros, l'homme de génie et le savant ont aussi droit à la reconnoissance de la postérité. En rappelant ce qu'ils ont fait, on offre des exemples d'autant plus utiles qu'ils servent à féconder les germes précieux de l'émulation qui crée les chef-d'œuvres, et enfante les grands talens. Tel est le but que je me suis proposé en publiant les *Siècles littéraires de la France*. Je ne me suis point dissimulé qu'une entreprise aussi vaste étoit au dessus de mes forces; mais, j'aime à le répéter, c'est avec le secours des gens de lettres, qui ont bien voulu concourir au succès de mon travail, que je suis parvenu à terminer l'immense no-

(1) Les six volumes se vendent 30 fr. chez l'éditeur. Le prix du septième sera de 5 fr.

menclature de tous les écrivains françois. Loin de redouter la critique, je l'ai appelée, et j'ai profité de ses conseils. Je l'invoque de nouveau aujourd'hui, et j'invite tous les gens de lettres à me faire parvenir leurs observations sur mon ouvrage. Je les prie seulement d'affranchir le port de leurs lettres, et je les préviens que le septième volume, qui servira de *supplément aux Siècles littéraires*, ne sera délivré qu'à ceux qui auront les six premiers volumes.

N. L. M. DESESSART, *libraire, éditeur des Œuvres de Thomas et de Duclos, place de l'Odéon.*

THÉATRES.

THÉATRE DES ARTS.

Tamerlan.

Nous ne donnerons pas d'analyse de cet opéra en quatre actes, joué le mardi 27 fructidor; nous renverrons nos lecteurs à *l'Orphelin de la Chine*, en les priant de changer les noms de *Tamerlan*, *Moctas*, *Seïda* et *Achmet*, en ceux de *Gengiskan*, *Zamti*, *Idamé* et *Azir*.

Le compositeur est M. WINTER, maître de musique de l'électeur de Bavière.

On a remarqué de beaux morceaux dans la musique.

Les ballets ont fait le plus grand plaisir.

THÉATRE LOUVOIS.

Le Portrait de Michel Cervantes.

C'est une tâche assez difficile que de donner une analyse détaillée d'une pièce d'intrigue où chaque scène amène un incident, et où chaque incident doit en faire naître plusieurs. Aussi nous bornerons-nous à indiquer le sujet de la pièce nouvelle, sans nous étendre dans des détails qu'il est impossible de suivre.

Le peintre *Morillos* a une fille nommée *Elisa*, dont deux jeunes gens sont amoureux. Tous deux veulent enlever la jeune personne : Morillos a gagné l'homme d'affaires du couvent où Michel Cervantes est enterré, et on doit lui apporter le corps de cet auteur célèbre dont il veut faire le portrait. L'un des deux amans gagne l'homme d'affaires, et fait apporter son valet au lieu du mort. L'autre emploie la même ruse, mais ce n'est que pour déjouer les projets de son rival, qui est congédié, tandis que, pour récompense, l'amant aimé épouse Elisa.

Un fonds invraisemblable au dernier degré, des détails souvent mal motivés n'ont pas empêché la pièce de réussir. Cependant la gaieté dégénère souvent en bouffonnerie, et les meilleures scènes sont pillées ou, pour parler plus honnêtement, imitées. La scène des morts supposés rappelle un peu *Crispin médecin*, et le public qui avoit sifflé peu de jours avant cette comédie de HAUTEROCHE, parfaitement jouée par *Larochelle* au théâtre françois, a applaudi

avec enthousiasme la nouvelle production du C. Dieu-la-Foi.

Théatre du Vaudeville.

Marmontel.

Quoi qu'en aient dit certains censeurs, cet ouvrage est agréable. Il offre plusieurs scènes fort gaies, et de jolis couplets sans calambourgs et tout-à-fait exempts de mauvais goût.

Marmontel est caché au château de Ménars, où sont réunis Thomas l'académicien, M. de Marigny et Rose sa nièce, M.me Geoffrin et le jeune Victor. Il n'ose se montrer à Paris où la Sorbonne se prépare à censurer son Belisaire, dans lequel on a cru trouver des applications. Pour charmer sa solitude, il travaille à son opéra de Didon, et protège l'amour de Victor et de Rose.

Les habitans du château lui préparent une petite fête dans laquelle ils prennent les costumes des personnages principaux de ses différens opéras. Comme ils préparent cette fête, arrive un brigadier de la maréchaussée qui réclame un poète fou qui s'est échappé de ses mains, et qu'il conduisoit à Charenton. L'idée leur vient de faire passer Marmontel pour ce fou, et ils la mettent sur le champ à exécution, en affichant son signalement à la porte du château. M. *Desarmands*, prévôt de la maréchaussée, qui vient pour épouser Rose, et qui est protégé par M.me de Pompadour, voit ce signalement et prend aisément Marmontel pour le fou qu'a laissé

échapper son brigadier. De-là naît une scène très-comique entre lui et Marmontel, qui, pour le dissuader d'épouser Rose, récite une allégorie. Le dénouement se devine.

Les auteurs sont les CC. ARMAND-GOUFFÉ, TOURNAY et VIEILLARD.

Le Procès, ou *la Bibliothèque de Patru.*

Cette pièce a été jouée, pour la première fois, le samedi 24 fructidor.

Patru, célèbre avocat, aussi bienfaisant que rempli de talens pour le barreau, se gênoit souvent pour avancer des fonds à ceux de ses cliens dont il croyoit la cause juste. Dans un de ces momens où il étoit sans ressource, il ne trouva pas d'autre expédient que de vendre une très-belle bibliothéque dont il étoit possesseur. *Boileau* la lui acheta, à la condition expresse que Patru en jouiroit toute sa vie. Ce trait de bienfaisance de Boileau ne pouvoit suffire pour remplir un acte entier. Aussi l'auteur a-t-il ajouté pour épisode l'amour du neveu de Patru pour la cliente de son oncle; mais le défaut d'intérêt a été cause du peu de succès de cet ouvrage du C. *Joseph* PAIN.

LIVRES DIVERS (1).

MATHÉMATIQUES.

ESSAI sur l'histoire générale des Mathématiques ; par Charles BOSSUT, *membre de l'Institut national des sciences et des arts de France, des Académies de Bologne, de Pétersbourg, de Turin, etc.* 2 vol. in-8.° A Paris, chez *Louis*, libraire, rue de Savoie, n.° 22.

Le nom de l'auteur de cet Essai fait l'éloge de l'ouvrage. L'*Histoire des Mathématiques*, par Montucla, embrasse la totalité de cette science suivant un ordre subordonné à la nature et à l'étendue de chaque branche particulière ; mais il n'en expose le développement et les progrès que jusqu'au commencement du siècle passé. Il avoit préparé des matériaux pour la conduire jusqu'à nos jours ; le C. Bossut y supplée dans ces deux volumes. « Il n'est pas ici question, dit cet estimable auteur, d'une histoire détaillée des mathématiques ; je ne considère, dans « chaque partie, que les idées mères et les principales conséquences qui en découlent. Ayant toujours eu, dans le cours de mes études, la curiosité « de remonter à l'origine de ces connoissances ; et, « plein d'une profonde vénération pour les grands-« hommes a qui on les doit, je commençai, il y a « environ trente ans, à jeter de loin en loin, sur le « papier, les réflexions que cette disposition d'esprit « faisoit naître. » On voit que, sous le titre modeste d'Essai, l'auteur, connu depuis longtemps par divers traités sur plusieurs parties de mathématiques, nous donne, dans ce nouvel ouvrage, une production que le temps, la réflexion et des connoissances

(1) Les articles marqués d'une * sont ceux dont nous donnerons un extrait, ou une notice plus détaillée.

variées et étendues, et les conseils de ses amis ont perfectionnées. Cette histoire est divisée en quatre périodes qui embrassent la science entière, depuis son origine jusqu'à nos jours. Cet ordre a paru au C. Bossut le plus propre à montrer d'un coup-d'œil l'enchaînement réciproque des différentes parties des mathématiques dans l'état où elles se trouvent aujourd'hui; mais cet ordre n'est pas tout-à fait conforme à leur développement réel et historique. Dans la premiere période, on trouve quel fut l'état des mathématiques depuis leur origine, origine qui remonte à la réunion des sociétés jusqu'à la destruction de l'école d'Alexandrie. Dans la seconde période, on voit les mathématiques reparoître chez les Arabes, et on suit ses progrès jusque vers la fin du XV.e siécle. Ces progrès s'accroissent et s'aggrandissent jusqu'à l'invention de l'analyse infinitésimale; ce qui forme la troisième période. L'histoire de cette découverte est conduite jusqu'à nos jours. L'auteur reprend ensuite, et suivant le même plan, les autres parties des mathématiques : c'est ce que renferme le second volume, et ce qui comprend la quatrième période. Ce volume est terminé par une vie de Pascal, que M. Bossut mit à la tête de la collection complète des œuvres de ce vrai philosophe, qu'il fit imprimer en 1779. On a répandu que, dans les dernières années de sa vie, sa tête étoit affoiblie. *Mon ami*, disoit Voltaire à Condorcet, *ne vous lassez point de répéter que, depuis l'accident de Neuilly, le cerveau de Pascal etoit dérangé.* Cet accident, arrivé en 1654, n'empêcha pas cependant Pascal de publier les Provinciales, en 1756, et les Solutions des problêmes de la Roulette, en 1658. On voit, dans ces deux volumes, un auteur qui règne sur les matières qu'il traite; il est écrit avec méthode et avec clarté. A. J. D. B.

HISTOIRE NATURELLE.

ANNALES du Muséum national d'histoire naturelle; par les professeurs de cet établissement.

Ce n'est que comme société académique, et travaillant en commun, que l'établissement que nous annonçons peut être considéré comme nouveau. On sait assez qu'il est ancien comme corps enseignant, et c'est de cette ancienneté même qu'il tirera ses plus grands avantages dans les nouveaux rapports qu'il va se donner avec les amis des sciences. Fondé sous Louis XIII, sans cesse enrichi par la protection de tous les gouvernemens qui se sont succédés, et par le travail infatigable des hommes célèbres qui y ont été employés, le Muséum national d'histoire naturelle est arrivé à un degré d'étendue et de richesse, tel que les leçons publiques qui s'y font sans cesse, ne sont plus suffisantes pour lui donner toute l'utilité à laquelle il peut atteindre. Les nombreux élèves qui les fréquentent ont besoin qu'on leur développe les élémens de la science, et qu'on leur fasse connoître les faits principaux dont elle se compose: il n'ont, pour la plupart, ni assez de temps, ni assez de connoissances pour entendre les détails immenses relatifs aux espèces nouvelles, qu'adressent de toutes parts les correspondans, aux faits nouveaux qu'on observe sur les espèces vivantes conservées dans le jardin et dans la ménagerie, et à ceux qui se découvrent quand les animaux sont livrés à l'anatomie, ou quand la chymie opère sur les minéraux. C'est aux savans consommés qu'il faudroit pouvoir parler de ces observations à mesure qu'elles se succèdent, et ceux-là ont encore bien moins de temps et les facilités nécessaires pour venir les entendre.

C'est à quoi les professeurs desirent remédier. Pénétrés de reconnoissance pour la munificence avec laquelle la nation entretient leur établissement, ils ont pensé que le public leur sauroit gré de le faire

jouir complètement de tous ces avantages, en étendant leur enseignement au-delà de leur auditoire. A cet effet, ils sont convenus de se réunir une fois chaque semaine; de se communiquer réciproquement tout ce qu'ils observeront d'intéressant, chacun dans la partie qui lui est confiée; de soumettre ces observations au jugement de leurs confrères, et de les publier periodiquement lorsqu'elles seront approuvées par l'assemblée.

Il n'y aura, en un mot, d'autre différence entre ces Annales et les mémoires des autres Académies et Sociétés savantes, que la rapidité de la publication. On se restreindra, il est vrai, à l'histoire naturelle, mais à l'histoire naturelle considérée dans son ensemble : l'anatomie, la chymie, la culture, tous les moyens enfin de parvenir à la connoissance des productions de la nature seront admis dans le journal, ainsi que dans l'établissement, comme la *zoologie*, la *botanique* et la *minéralogie* proprement dites.

Un avantage précieux de cet ouvrage, c'est que les pièces qui auront servi de base à chaque mémoire, resteront déposées dans la collection publique, et pourront être vérifiées par tous les savans lorsqu'ils le desireront.

C'est dans cette vue que la compagnie, tout en se proposant d'admettre dans son recueil les mémoires des naturalistes qui lui sont étrangers, aux mêmes conditions que ceux de ses propres membres, demandera cependant que les objets en soient, autant qu'il sera possible, deposés, soit en nature, soit en dessins, dans les collections du Muséum. Au reste, on ne prescrira aucune forme particulière de rédaction, aucun système de nomenclature, aucune terminologie; des descriptions claires, et une synonymie exacte lorsqu'il y aura lieu, seront de rigueur : tout le reste dépendra du gout et des vues des auteurs.

Un second avantage non moins important consistera dans le fini et la pureté des dessins. Le Muséum, dépositaire de l'immense collection de mi-

niatures sur vélin, commencée pour Gaston, frère de Louis XIII, et toujours continuée depuis, regrettoit de n'en pouvoir faire jouir le public par des gravures. Ces regrets devenoient plus vifs à mesure que cette collection se perfectionnoit par le soin qu'on a mis depuis qu'elle est au Muséum, à n'y faire représenter que des sujets neufs ou importans, et par l'attention des artistes, aujourd'hui aussi bons naturalistes qu'habiles peintres, à en rendre exactement tous les caractères distinctifs.

Ces peintures précieuses serviront d'originaux aux gravures de ces Annales, et les sujets qui ne seront point de nature à entrer dans la collection des vélins seront néanmoins dessinés par les mêmes peintres. C'est le professeur Van-Spaendonck qui s'est chargé de surveiller toute la partie des dessins et des gravures. Pour mettre plus d'ordre et d'exactitude dans la publication des cahiers, les professeurs ont chargé le C. Daudin, naturaliste, de recueillir les mémoires, et d'en surveiller l'impression : et pour que rien ne soit inséré que de leur choix et de leur aveu, ils ont décidé que chaque mémoire en particulier, et l'ordre de leur impression en général, seroient visés par leur président.

Ces précautions doivent garantir au public l'attention que les professeurs désirent mettre à ce qu'il ne paroisse dans leurs Annales rien qui ne soit digne d'eux et de leur établissement ; et qui ne puisse faire regretter que leur entreprise n'ait pas commencé plus tôt.

Que l'on se représente, en effet, combien la science seroit riche aujourd'hui s'il eût existé un recueil où les *Fagon*, les *Tournefort*, les *Vaillant*, les *Antoine* et *Bernard de Jussieu*, les *Dufay*, les *Buffon*, les *Daubenton*, les *Duverney*, les *Winslow*, les *Hunauld*, les *Ferrein*, les *Petit*, les *Macquer*, les *Rouelle*, et tous les autres hommes célèbres qui ont illustré le jardin des Plantes et le cabinet d'histoire naturelle, eussent déposé les faits qui leur passoient journellement sous les yeux, même lorqu'ils n'avoient

d'autre importance que leur qualité de faits bien observés. Combien d'animaux, d'oiseaux, d'insectes ont paru successivement dans le cabinet, et ont été détruits lorsque les moyens de conservation n'étoient pas encore perfectionnés! Combien de plantes ont fleuri, ont fructifié sans avoir laissé de traces, faute d'avoir pu être gravées et décrites sur le champ! Combien la culture de ces plantes, combien les animaux vivans ont-ils offert des phénomènes curieux qui sont oubliés aujourd'hui, parce qu'ils n'entroient pas précisément dans le cadre des ouvrages que ces savans publioient alors!

La facilité de faire promptement usage de ses observations, déterminera même à les multiplier : l'esprit le plus actif est toujours plus ou moins soumis à une certaine force d'inertie ; il se détermine plus difficilement à agir quand le but de son action est plus éloigné. Cette observation s'appliquera plus particulierement aux correspondans du Muséum. Épars dans toutes les parties du monde, ces hommes laborieux, les uns entretenus par le gouvernement, les autres animés par leur seul amour pour les sciences, se dévouent à toutes les fatigues et à tous les dangers pour étendre la connoissance de la nature. Ils n'avoient jusqu'ici qu'une gloire tardive ; leurs notes, le plus souvent intéressantes, restoient inconnues dans les archives du Muséum jusqu'à ce que l'on publiât quelque ouvrage où elles pussent entrer : désormais les professeurs les insèreront dans ces Annales; et le public et les auteurs jouiront également, l'un des faits acquis avec tant de peine, les autres de la gloire due à tant de dévouement.

Enfin, pour remplir complètement le titre d'*Annales du Muséum d'histoire naturelle*, on donnera l'histoire de cet établissement, et la description topographique de son état actuel. Plusieurs écrits peu exacts qui ont été imprimés sur ce sujet dans l'étranger, prouvent que ces renseignemens sont desirés par le public. Ils serviront d'introduction aux détails que le journal contiendra, par la suite, sur tous les

changemens qui seront opérés dans le Muséum. C'est en quelque sorte le chef-lieu des naturalistes : il n'est pas un d'eux qui ne soit bien aise d'apprendre les embellissemens, les augmentations et les améliorations qu'on y fait, soit dans les bâtimens, soit dans les collections, soit dans l'ordre des leçons et des travaux. Un plan général du jardin accompagnera sa description topographique, et chaque changement important sera représenté par des plans particuliers, et, s'il est nécessaire par des élévations et des vues en perspective.

Les *Annales du Muséum* paroîtront régulièrement le 15 de chaque mois. — Le premier cahier paroîtra en vendémiaire an 11. — Chaque cahier contiendra dix feuilles d'impression, et quatre à cinq planches. — Les douze cahiers formeront à la fin de l'année deux volumes. — Le format sera in-4.°, et en tout conforme aux Mémoires de l'Académie des sciences et de l'Institut, auxquels ces *Annales* font suite. — Le caractère sera cicéro neuf de Didot. — Les figures, dessinées par les CC. *Redouté frères*, *Maréchal et Oudinot*, seront gravées par le C. *Boucquet*, professeur au Prytanée de Paris; et pour l'anatomie, par le C. *Cloquet*.

Le prix de la souscription est de 27 fr. pour six mois, de 48 fr. pour l'année. — L'argent et les lettres doivent être adressés francs de port aux CC. *Levrault frères*, libraires-éditeurs, quai Malaquais, à Paris.

On souscrit chez les mêmes, à Strasbourg, et chez les principaux libraires de la France et des pays étrangers.

Nota. C'est au C. *Daudin*, à l'adresse des mêmes, que doivent être envoyés, francs de port, les mémoires et objets destinés par les naturalistes à être insérés dans les *Annales*.

GÉOLOGIE.

Géologie.

Histoire naturelle des Volcans, comprenant les volcans soumarins, ceux de Boue et autres phénomènes analogues : par C. N. Ordinaire, ci-devant chanoine de Riom. Paris, chez *Levrault frères*, libraires, quai Malaquais. An x. 1802. In-8.° de 342 pages. 6 fr. et 7 fr. 20 cent. pour les départemens.

Le phénomène des volcans dont traite cet ouvrage, est devenu dans la dernière moitié du siécle passé, un objet plus particulier de la curiosité publique, et le sujet de plusieurs savans écrits auxquels ont donné lieu les éruptions plus fréquentes du Vésuve, et leur violence toujours soutenue depuis environ la même époque. Ce phénomène imposant et curieux donne lieu à une quantité de questions que l'auteur de ce traité essaye d'aborder et de discuter. La lecture de cet ouvrage pourra jeter quelque jour sur ce grand phénomène, quand même les explications de ce merveilleux travail de la nature ne seroient pas, pour tous les lecteurs, pleinement satisfaisantes sur son opération complète ; dans de pareilles matières, on est trop souvent réduit aux conjectures et aux probabilités. L'auteur n'a pas traité de toutes les matières que saisissent et travaillent les volcans, d'où résulte la grande variété de leurs déjections, ni des moyens qu'emploie la nature pour opérer, dans certaines circonstances, la décomposition des laves, parce que ces objets, d'un véritable intérêt pour les minéralogistes et chymistes, ont déja été savamment traités par des écrivains distingués, et que les détails et les discussions dans lesquels l'auteur auroit été entraîné, auroient trop grossi le volume.

Cet ouvrage, composé dans l'origine en françois, a été publié en anglois, à Londres, il y a environ un an, avec le nom et l'aveu de l'auteur. Les cir-

constances lui ayant permis de le faire paroître dans sa langue originelle et dans sa patrie, l'auteur y a fait quelques additions. Il y donne la liste de tous les volcans en activité sur le globe : il a toujours eu l'attention d'alléguer les autorités sur lesquelles il affirme leur existence. Cette édition françoise a sur l'édition angloise l'avantage de renfermer une *mappe-monde volcanique*, et par ce travail, il a, du moins en partie, rempli une partie du vœu que le C. *Faujas-de-Saint-Fond*, dans ses *recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Velay*, a fait pour « la « confection d'une carte volcanique où seroient dé- « signés, par des signaux, les terreins qui ont été « dévastés par les feux. » Quoique ce travail soit borné aux seuls volcans en activité, qui sont beaucoup moins nombreux et moins sujets à discussion que les volcans éteints, il a son mérite et a dû coûter du travail à son auteur, parce qu'il a tâché de le rendre aussi complet qu'il est possible. T. W....

Botanique.

Description des plantes nouvelles et peu connues, cultivées dans le jardin de J. M. Cels, avec figures, par E. P. Ventenat, de l'Institut national de France, l'un des conservateurs de la Bibliothèque nationale du Panthéon. Huitième livraison. A Paris, de l'imprimerie de *Crapelet*.

La rapidité avec laquelle se succèdent les livraisons de cet ouvrage, prouve le zèle de l'auteur, et l'accueil que le public fait à ses travaux. Les plantes publiées jusqu'à présent, intéressent non-seulement comme espèces nouvelles; mais encore par leur description, que le C. Ventenat a su mettre à la portée de tous les lecteurs, par les observations importantes qu'il y a ajoutées, et surtout par les détails complets de la fructification qui accompagnent chaque figure.

Rudbeckia *pinnata*. Cette plante découverte par

Michaux dans le pays des Illinois, est cultivée depuis plusieurs années chez Cels. Ses feuilles radicales sont ailées ; celles du milieu de la tige sont divisées en trois ou cinq lobes, et les supérieures sont très-entières et en forme de lance. Ses fleurs radiées et très-grandes ont leurs demi-fleurons d'un jaune doré, tandis que les fleurons sont d'un pourpre foncé. Elle se distingue des autres espèces du genre dont les feuilles sont découpées, par la couleur de ses fleurons, par son réceptacle alongé et aromatique, et par ses semences unies et sans rebord.

VIBURNUM *acerifolium*. Joli arbrisseau originaire de Virginie, ayant presque la forme d'un groseiller. Clayton est le premier botaniste qui l'ait découvert. Le C. Cels le cultive depuis plusieurs années, de graines envoyées par Michaux. Quoique Linnæus eût fait mention de cette plante dans son *species*, néanmoins, il n'en existoit encore aucune description complète, ni aucune figure. Cette espèce peut servir à la décoration des jardins.

RANUNCULUS *echinatus*. Espèce aussi commune aux environs de Charles - Town, que le RANUNCULUS *ficaria* l'est aux environs de Paris. Les graines de cette plante ont été rapportées par le C. Bosc. Le C. Cels l'a cultivée pendant trois ans en pleine terre, et les individus ne se sont jamais élevés au dessus des quatre centimètres, pas plus que dans leurs pays natal. Ses semences sont hérissées d'aiguillons crochus. Ce caractère, qui existe dans quelques autres renoncules, paroît, selon l'auteur, mériter d'être employé pour établir une nouvelle sous-division dans le genre *ranunculus*, dont les espèces sont très-nombreuses. Mais l'auteur du jardin de Cels ne s'est pas borné à présenter des vues utiles à la science. Il a disposé, selon l'ordre de leurs rapports, toutes les renoncules à fruit tuberculé ou hérissé, et il les a distinguées par des phrases spécifiques, et toutes comparatives.

CISTUS *carolinianus*. On ne connoît que deux espèces de cistes qui croissent naturellement dans

l'Amérique septentrionale : savoir, les CISTUS *carolinianus* et *canadensis*. Ces deux espèces sont cultivées, depuis quelques années chez Cels, de graines rapportées par Michaux et par Bosc. Le premier est un sous-arbrisseau, dont les tiges droites, velues, peu rameuses, et d'un violet brun, portent à leur base des feuilles arrondies, tandis que celles de la partie supérieure sont en lance et ovales. Il fleurit pendant toute la belle saison. Les fleurs naissent dans les aisselles des feuilles, et au sommet des tiges et des rameaux. Elles sont d'un jaune soufré, et deux fois plus grandes que celles du ciste hélianthème. Cette espèce qui mérite d'augmenter le nombre des plantes employées à la décoration des jardins, se multiplie aisément de boutures.

INULA *gnaphalodes*. Les CC. Bruguière et Olivier ont trouvé cette jolie espèce d'inula à Tegrich, au pied des monts Albourgs. Elle est recouverte dans toutes ses parties, comme les GNAPHALIUM, d'un duvet cotonneux et très-blanc. On ne peut douter qu'elle ne soit congénère de l'INULA, puisque chacune de ses antheres est pourvue à sa base de deux soies. Elle a quelques rapports avec les INULA *undulata*, LINN. et INULA *incisa*, LAM. Mais elle se distingue de la première par la figure de ses feuilles, par les folioles du calyce qui ne sont point recourbées à leur sommet, par ses demi-fleurons simplement échancrés, etc., et de la seconde, par ses feuilles qui ne sont point découpées, et par les folioles linéaires du calyce.

PITTOSPORUM *undulatum*. Arbrisseau toujours vert, originaire des Canaries. Sa tige droite, cylindrique et rameuse, contient un suc visqueux et odorant, qui suinte à travers l'écorce, devient concret, et se présente sous la forme d'une poussière résineuse et grisâtre. Ses feuilles blanchâtres et presque drapées, lorsqu'elles sortent des boutons, deviennent, en se développant, glabres et luisantes. Elles sont alternes dans l'étendue des rameaux, et verticillées

en nombre de quatre ou de huit, au sommet de chaque pousse. Les fleurs d'un blanc pur répandent une odeur de jasmin. Elles sont disposées en ombelle au sommet des jeunes rameaux, et chaque rayon de l'ombelle porte trois fleurs. L'auteur du jardin de Cels n'ayant pas eu occasion d'observer le fruit de cette plante, a cité, avec doute, la famille à laquelle il falloit rapporter le genre PITTOSPORUM. Il observe que la structure de l'embryon du PITTOSPORUM figuré par Gœrtner, est différente de celle qui a été remarquée dans les plantes qui appartiennent réellement à l'ordre des nerpruns. En effet, les végétaux de cette famille ont un embryon formé de cotylédons planes, et d'une radicule courte; tandis que le PITTOSPORUM, les cotylédons sont très-petits, et que la radicule est alongée et arguée.

CNEORUM *pulverulentum.* Les botanistes ne connoissent qu'une seule espèce du genre CNEORUM, savoir, le CNEORUM *tricoccum*, plante très-commune dans nos départemens méridionaux. Le C. Ventenat en décrit une seconde trouvée dans une relâche faite à Ténérife, par le C. Riedley, embarqué dans l'expédition du capitaine Baudin. C'est un arbuste d'un mètre et demi de haut, de la grosseur de l'index, recouvert dans toutes ses parties d'une poussière de couleur cendrée. La phrase employée par l'auteur du jardin de Cels, suffit pour le caractériser, et le distinguer du CNEORUM *tricoccon.*

Cneorum pulverulentum. Foliis cinereo pulverulentis, floriferis, petalis staminibusque quaternis.

PASTINACA *dissecta.* Plante herbacée, bis-annuelle, velue et rude au toucher. Les CC. Bruguière et Olivier, l'ont trouvée aux environs d'Alep, et les habitans de cette ville, la nomme *Secacul.* On sait que les botanistes attribuoient le nom de Secacul à d'autres plantes très-différentes du PASTINACA : les recherches de l'auteur lui ont démontré que la plante qu'il décrit, étoit le véritable SECACUL d'Alep. Il s'appuie principalement de l'autorité

de Rauwolffs, dont le voyage en Orient a été traduit par le célèbre Raj. La conformité des descriptions ne laisse aucun doute à cet égard.

EUPATORIUM *speciosum.* Cette plante dont il n'existoit aucune description complete et aucune figure, avoit été mentionnée par Walther, sous le nom de STOEHELINA *elegans*, et par Aiton, sous le nom de SERRATULA *speciosa.*; mais comme le réceptacle de ses semences est absolument nu, il est évident qu'elle ne peut se rapporter à aucun de ces deux genres. Elle est évidemment congénère de LIATRIS de M. Schreber; mais les caracteres qui distinguent ce genre de l'EUPATORIUM sont si peu tranchés, que l'auteur a cru devoir le rapporter à ce dernier. Cette espèce est remarquable par ses feuilles linéaires et en lance, par ses feuilles disposées en épi très-alongé, et surtout par les folioles intérieures du calyce très-longues, et si vivement coloriées qu'on les prendroit pour des fleurs. Cette belle espèce, qui fleurit sur la fin de vendémiaire, croît naturellement dans la Caroline et la Géorgie. Elle est cultivée depuis quelques années chez Cels, de graines rapportées par Michaux et Bosc.

CENTAUREA *alata.* Quoique cette plante eût été connue de Tournefort, de Raj et des anciens botanistes, néanmoins Linnæus n'en avoit point fait mention, et avoit rapporté au CENTAUREA *behen* les synonymes qui conviennent à cette espèce. L'erreur du botaniste suédois avoit été suivie par Reichard, et par tous les auteurs qui ont publié un *species plantarum.* Les recherches que le C. Ventenat a faites dans l'herbier de Vaillant, dans le catalogue des plantes de cet herbier fait en 1730, par d'Arti d'Isnard, et dans l'herbier de Jussieu, lui ont appris que la plupart des synonymes rapportés au CENTAUREA *behen*, doivent être appliqués à l'espèce qu'il a décrite. Cette plante herbacée et vivace a été trouvée par Bruguière et Olivier dans l'Arménie. Sa tige, haute de quatorze centimètres, est ailée par le prolongement des bords des feuilles.

Les fleurs, d'un jaune doré, et aussi grandes que celles de la centaurée commune, naissent au sommet des tiges et des rameaux, et forment, par leur ensemble, un panicule étalé. J. L. ALIBERT.

MÉDECINE.

HISTOIRE médicale de l'armée d'Orient ; par le médecin en chef R. DESGENETTES. A Paris, chez *Croullebois*, libraire de la Société de médecine, rue des Mathurins, n.° 308, et chez *Bossange, Masson* et *Besson*, rue de Tournon. An X. 1802. deux parties de 252 et 182 pages, en un vol in-8.° avec plusieurs tableaux.

Nous avons fait connoître dans ce journal (1) les opuscules médicales du C. Desgenettes, dont le volume que nous annonçons aujourd'hui est la suite et le pendant. La première partie contient un rapport adressé par le C. Desgenettes au conseil de santé des armées. Dans ce rapport, le médecin en chef de l'armée d'Orient donne l'histoire médicale de cette brave armée, ainsi que les pièces officielles qui servent de preuves à cette histoire. Ceux qui ont pris quelqu'intérêt à l'expédition d'Ægypte ne tarderont pas à se procurer cette histoire médicale par le C. Desgenettes, qui doit être regardée comme un ouvrage essentiel pour l'histoire de l'armée françoise en Ægypte. Nous croyons devoir consigner ici que, d'après une note que le C. Desgenettes a mise à la suite de ce rapport, « il remettra au secrétariat général de l'administration de la guerre les « mouvemens des Lazarets, tels qu'il a pu se les « procurer, parce que ces documens pourront être « utiles à la tranquillité de plusieurs familles. »

La seconde partie contient les observations recueillies par différens médecins de l'armée d'Ægypte sur la topographie médicale de ce pays. En tête du

(1) Année VII, t. IV, p. 556.

volume, se trouve la lettre circulaire du C. Desgenettes aux médecins de l'armée, dans laquelle il les engage à recueillir les observations dont nous venons de parler et à les rédiger. Une partie du fruit de cette lettre, sont les mémoires imprimés à la suite de la circulaire, et dont nous allons indiquer les titres qui seuls suffisent pour faire connoître l'importance de ce recueil. Ces différens articles sont : — Une notice sur l'ophthalmie régnante, par le C. Bruant, médecin ordinaire de l'armée. — Une notice sur la topographie de Menouf, dans le Delta, par le C. Carrié, médecin ordinaire de l'armée. — Des observations sur les maladies, et en particulier la dyssenterie, qui ont régné en fructidor an VI dans l'armée d'Orient, par le C. Bruant, médecin ordinaire de l'armée. — Une notice sur l'emploi de l'huile dans la peste, par le C. Desgenettes. — Un extrait des observations du C. Cérésole, médecin ordinaire de l'armée, dans un voyage sur la rive occidentale du Nil, du Kaire à Syouth. — Des notes sur les maladies qui ont régné en frimaire an VII, recueillies à l'hôpital militaire du vieux Kaire, par le C. Barbès, médecin ordinaire de l'armée. — La géographie physique et médicale du vieux Kaire, par le C. Renati, médecin ordinaire de l'armée. — Un essai sur la topographie physique et médicale de Damiette, suivi d'observations sur les maladies qui ont régné dans cette place pendant le premier semestre de l'an VII, par le C. *Savaresi*, médecin ordinaire de l'armée. — La description et traitement de l'ophthalmie d'Ægypte, par le C. *Savaresi*, médecin ordinaire de l'armée. — Une notice sur la topographie physique et médicale de Ssalehhyeh, par le C. *Savaresi*, médecin ordinaire de l'armée. — Une autre sur la topographie physique et médicale de Belbeys, par le C. *Vautier*, médecin ordinaire de l'armée. — Une autre notice sur la topographie physique et médicale de Rosette, par le C. L. *Frank*, médecin ordinaire de l'armée. — Des notes pour servir à la topographie physique

et médicale d'Alexandrie, par le C. *Salze*, médecin ordinaire de l'armee. — Des observations météorologiques communiquees par le C. Nouet, membre de l'Institut d'Égypte. — D'autres observations sur la pesanteur de l'air, la direction des vents, et l'état du ciel, communiquées par le C. Coutelle, membre de la commission des arts. — Les tables nécrologiques du Kaire, les années 7, 8 et 9, publiees par le C. Desgenettes. — Et enfin, un procès-verbal d'une réunion des officiers de santé tenue à Rosette, le 4 thermidor an IX, afin de payer un témoignage de regret à la mémoire du C. *Lorentz*, médecin en chef de l'armée du Rhin. T. W....

Dissertation sur le Galvanisme et son application; par Charles-Frédéric Geiger, medecin. De l'imprimerie de *Guilleminet*. Chez *Maradan*, libraire, rue Pavée Saint-André-des-Arcs, n.° 16. An X. 1802. In-8.° 75 cent. pour Paris, et 90 c. pour les départemens.

Il seroit sans doute bien heureux de pouvoir trouver une application du Galvanisme à l'art de guérir; mais malgré les tentatives de plusieurs praticiens, cette application n'a pas encore été trouvée. Il est toujours utile qu'à l'exemple du C. Geiger, chacun rende compte de ses expériences.

De Herpete seu formica veterum labis venereæ non prorsus experte programma quo nonnullorum medicinæ candidatorum promotiones indicat, decanatuque 1800 *et* 1801 *gesto se abdicat D. Phil.-Gabr. Hensler reg. dan. archiater et prof. med. ord. Kilon* Kiliæ 1801. In bibliopolio academico typis C. F. *Mohr*, in-12 de 64 pages.

M. Hensler s'occupe depuis longtemps de recherches sur la maladie vénérienne, et on lui doit une histoire de cette maladie, observée en Europe à la

fin du XVe siécle. La dissertation que nous annonçons contient quelques autres recherches de ce savant. Plusieurs médecins ont donné à la maladie vénérienne le nom de *Formica*, et ils ont avancé que le nom aussi-bien que la maladie étoit connu depuis longtemps. M. Hensler s'occupa donc de recherches à ce sujet, et il trouva en effet fréquemment mention non-seulement de la maladie appelée *Formica*, mais aussi de la manière de la guérir. Il conjectura d'abord que la maladie appelée *Formica* pourroit bien être celle dont il est quelquefois question sous le nom de *Herpes* et *Herpes miliaris*. Un passage de *Guido de Cauliaco*, médecin du XIVe siecle, aussi versé dans les ouvrages des médecins arabes que dans ceux des médecins allemands, lui donna à ce sujet des renseignemens précis; il dit positivement que les pustules, auxquelles les Arabes donnent le nom de *Formica*, sont désignées par les médecins grecs sous celui de *Herpes*. M. Hensler observe cependant que ce que les Grecs appeloient Herpes, n'étoit pas l'affection cutanée que les médecins modernes désignent par ce nom, ou son synonyme françois *Dartres*, par lequel on entend toutes les espèces d'éruptions cutanées, soit sèches, soit humides, fixes ou changeant de place. M. Hensler observe que les médecins grecs, très-scrupuleux à donner aux maladies des noms convenables, ne désignoient par le mot ἕρπης que des ulcères ou éruptions rongeantes, parce que le nom est dérivé de ἕρπειν, *ramper*, et que ces ulcères rampent pour ainsi dire, et s'étendent de plus loin en plus loin. Il cite, à cette occasion, les différentes dénominations données par les médecins grecs, romains, arabes, etc., aux différentes espèces de pustules, et il annonce que dans cette dissertation il se propose de traiter uniquement, d'après les ouvrages des anciens médecins, du Herpes, surtout sous le rapport de savoir si le *Herpes* ou *Formica* avoit quelqu'analogie avec la maladie vénérienne.

M. Hensler commence par rapporter ce qui se

trouve à ce sujet dans les ouvrages d'Hippocrate, ce que Celsus nous apprend des observations sur le Herpes, faites par des médecins qui lui sont antérieurs; ce qu'on trouve dans les différens auteurs avant et après Celse sur l'Epinyctis; ce qu'il faut entendre par le therioma; enfin, il passe à ce que les Arabes ont désigné par le nom *Formica*, et il suit dans ses recherches la méthode chronologique en commençant par le XIII.e siécle et en continuant à rechercher les indications qu'on en trouve jusqu'au XV.e siécle. Il termine par quelques corollaires relatifs à l'histoire de la maladie vénérienne. Il pense que toute maladie herpétique, dont parlent les auteurs, n'a pas été vénérienne, et que réciproquement cette dernière n'a pas été toujours seulement celle désignée par le nom de Herpes; qu'elle s'est montrée dans différens lieux, à différentes époques, sous différentes formes, et qu'on l'a aussi désignée par différens noms. T. W.

AGRICULTURE.

RAPPORT sur les moyens de concourir au projet de la Société d'Agriculture de la Seine, relatif au perfectionnement des charrues; avec description de celles qui sont en usage dans le département de Seine et Oise; par le C. CHALLAN, au nom d'une commission spéciale de la Société d'Agriculture de Seine et Oise, composée des CC. BOURGEOIS, GASPARD DAILLY, et du rapporteur, orné de quatre planches. Versailles, de l'imprimerie de la Société d'Agriculture. Chez J. P. *Jacob*, place d'armes, n.° 8. An X. 1802. In-8.° de 54 pages. Se trouve à Paris, au dépôt de l'imprimerie et librairie militaire de J. P. *Jacob*, rue Saint-Honoré, n.° 125, près celle de l'Echelle; et M.me *Huzard*, rue de l'Eperon, n.° 11.

Ce rapport, s'il est toutefois possible de le faire parvenir entre les mains de ceux pour lesquels il

est proprement destiné, ne sauroit que contribuer beaucoup à perfectionner la construction d'un instrument aratoire aussi important qu'est la charrue.

Manuel des Gardes-Champêtres et Forestiers, contenant, dans un ordre simple et méthodique, toutes les lois relatives à leurs fonctions, avec des formules de rapports et procès-verbaux applicables aux différentes espèces de délits qu'ils sont chargés de constater; par A. C. G., nouvelle édition à laquelle on a joint un extrait des lois, arrêtés et instructions rendus depuis la publication de la première. Prix 1 fr. 20 cent., et franc de port 1 fr. 50 cent. A Paris, chez *Garnery*, libraire, rue de Seine, ancien hôtel Mirabeau.

Dictionnaire forestier, contenant le texte ou l'analyse des lois et instructions relatives à l'administration des forêts, avec les formules des différens actes, et les principes de la botanique et de la physique appliqués à la connaissance des arbres, de leurs usages économiques, et des meilleures méthodes de culture, d'aménagement et d'exploitation des bois; par Ch. Dumont, directeur de l'envoi des lois, membre de l'Athénée des arts, etc. 2 vol. in-8.° Prix 8 fr., et franc de port 10 fr. A Paris, chez *Garnery*, libraire, ancien hôtel Mirabeau, rue de Seine. An XI.

Le titre de ces ouvrages fait suffisamment connoître leur utilité.

Métaphysique.

Theory of agreable sensations. Prix, 2 fr. 35 cent. Se trouve, à Paris, chez Janet, libraire, au Palais de Justice, salle Mercière, qui distribue une notice des meilleurs prosateurs anglois (édit. de Bâle in-8.°) qu'il vend à raison de 2 fr. 50 c. le volume.

LÉGISLATION.

DE l'Unité en politique et en législation, ou *Développemens d'un principe naturel applicable à la législation de tous les temps et de tous les peuples, dont la connoissance est utile à ceux qui font la loi et à ceux qui l'exécutent.*

Denique sit simplex quodvis duntaxat et unum.
HOR. de Art. poet.

Suivis d'un Essai sur le droit de propriété, considéré comme fondement de tout gouvernement et de toute législation; par le C. SEDILLEZ, membre du Tribunat. In-8.° Paris, Charles *Pougens*, quai Voltaire, n.° 10. An X. 1802. Prix, 1 fr., et 1 fr. 50 cent. franc de port pour les départemens.

RÉFLEXIONS sur le divorce; par M.me *NECKER.* Nouvelle édition, 1 vol. in-8.° Paris, Charles *Pougens*, quai Voltaire, n.° 10. An X. 1802. Prix 1 fr. 50 cent., franc de port pour les départemens 2 fr.

VOYAGES.

* *VOYAGE en Islande, fait par ordre de sa majesté danoise, contenant des observations sur les mœurs et les usages des habitans, une description des lacs, rivières, glaciers, sources chaudes et volcans; des diverses espèces de terre, pierres, fossiles et pétrifications; des animaux, poissons, insectes, etc., etc. avec un Atlas; traduit du danois, par GAUTHIER-DE-LA-PEYRONIE; traducteur des voyages de Pallas.* A Paris, chez les frères *Levrault*, libraires, quai Malaquais, et à Strasbourg, chez les mêmes. 1802. 5 vol. in-8.° et atlas de 436, 433, 400, 450 et 419 pages, 42 fr.

VOYAGE from Montreal on the river Saint-Laurence through the continent of North America to the frozen

and pacific oceans, in the Years 1789 *and* 1793, *with a preliminary account of the rise progress, and present state of the fur trade of that Country, with original notes by* BOUGAINVILLE *and* VOLNEY, *Members of the french senate, illustrated with maps; by Alexander* MACKENSIE *Esq. London printed for T. Cadell jun. and W. Davies, strand Cobbeth and morgan Pall-Mall and W. Creech at Edinburgh. by R. noble old Bailey.* 1802. 2 vol. in-8.° de 290 à 332 pages. A Paris chez *Levrault*, quai Voltaire, n.° 10. 15 fr. et 20 fr. pour les départemens.

Cet ouvrage fait partie de la collection des ouvrages anglois réimprimés à Bâle; collection utile, puisqu'elle met dans le commerce des ouvrages que les gens de lettres ne peuvent se procurer à cause de la cherté des éditions originales.

BIOGRAPHIE.

TRAITS caractéristiques de la jeunesse de Bonaparte, et réfutation des différentes anecdotes qui ont été publiées à ce sujet par un de ses camarades à l'école militaire de Brienne et de Paris. A Leipsic, chez *Hinrichs*, libraire. Se trouve à Paris et à Strasbourg, chez *Levrault frères*, imprimeurs-libraires. An X. 1802. In-12 de 60 pages, 50 cent.

L'auteur de cet écrit a pour but de réfuter les anecdotes apocryphes qui se trouvent dans le *Bonapartiana* et d'autres écrits de ce genre. Cette petite brochure sera sûrement avidement recherchée.

HISTOIRE.

* *HISTOIRE géographique, politique et naturelle de la Sardaigne; par Dominique* ALBERT-AZUNI, *ancien sénateur et juge au tribunal de commerce et maritime de Nice, membre des académies des*

sciences de Turin, Naples, Florence, Modène, Corfare, Alexandrie, Rome, Trieste; du Lycée des sciences et arts de Marseille, de celui du commerce et des arts de Paris, et de la Société de l'Afrique intérieure. Paris, chez *Levrault frères*, libraires, quai Malaquais, et à Strasbourg, chez les mêmes. An X. 1802. 2 vol in-8.° de 369 et 403 pages, 12 fr. pour Paris, et 15 fr. francs de port dans les départemens.

FASTES du Peuple françois, ou *Tableaux composés et gravés par d'habiles artistes, accompagnés d'un texte; ouvrage destiné à immortaliser les actions héroïques et civiques du militaire et du Citoyen; par* TERNISIEN D'HAUDRICOURT.

PROSPECTUS.

En élevant ce monument à la gloire des hommes, dès leur vivant, l'auteur compte sur l'encouragement des personnes qui aiment leur pays; leurs souscriptions les rendront les coopérateurs d'une entreprise si digne du nom françois.

Il recevra avec intérêt et reconnoissance, de tous les départemens, les traits propres à figurer dans cet ouvrage, si toutefois ils portent le caractère incontestable de la vérité.

Pour inspirer au public le degré de confiance dont cette entreprise est susceptible, il puisera tous les faits au dépôt de la guerre; c'est-là que l'histoire des actions est consignée. Ces monumens de l'héroïsme françois sont en très-grand nombre; le goût le plus sévère présidera au choix qu'il en fera, avec cette impartialité qui doit être le partage d'un écrivain digne de transmettre à la postérité les noms célèbres.

L'ouvrage est grand in-4.°; la livraison sera de quatre numéros, imprimé sur très-beau papier, un numéro contient trois gravures, ce qui fait douze par livraison; chacune représentera l'action héroïque

d'un François, accompagné de son historique, gravé au bas du sujet, et renfermé dans son même cadre.

La composition des dessins, ainsi que les gravures, seront confiées à d'habiles artistes.

La souscription est de 2 fr. 50 cent. par numéro; mais, comme nous l'avons annoncé, la livraison sera de quatre numéros ensemble, accompagné d'un texte.

Le prix, pour les souscripteurs, est de 10 fr.; l'ouvrage paroîtra très-exactement tous les mois.

On fera tirer un certain nombre de gravures enluminées, sur papier vélin; la livraison sera de 15 fr.

On ne demande aucune avance, mais une simple soumission de prendre l'ouvrage à mesure qu'il paroîtra. La souscription est ouverte en tout temps; la collection montera à cinq ou six volumes in-4.°, gravés en très beaux caractères d'écriture.

On laisse à nos souscripteurs la volonté de classer les numéros, selon leurs dates, pour en faire des volumes.

Les CC. des départemens et les étrangers recevront leurs livraisons à l'adresse qu'ils indiqueront, par la voie la plus commode.

On fera toujours annoncer par *le Moniteur* et autres journaux, la sortie de chaque livraison, ainsi que les noms célèbres des citoyens qui tiendront une page dans les fastes de la France.

On prie les souscripteurs qui n'ont pas de correspondans à Paris, d'envoyer, aux époques indiquées; l'argent franc de port, au bureau, afin de recevoir leurs livraisons plus exactement.

Ceux qui n'auront pas souscrit et qui voudront prendre les livraisons à mesure qu'elles paroîtront, payeront 12 fr. Ceux qui voudront se les procurer pourront s'adresser au bureau, ou chez les principaux libraires, à raison de 3 fr. par numéro.

On jugera par les livraisons qui se succéderont dans les premiers jours de chaque mois, à commencer du 1.er fructidor an X, de l'exécution de cette entreprise.

On

On souscrit chez *Potier*, maison Fretel, rue de Cléry, n.° 69; et au bureau de *Ternisien d'Haudricourt*, auteur de cet ouvrage, même maison, et chez les principaux libraires de l'Europe.

On recevra cet ouvrage dans toute la république, en faisant passer au bureau de l'auteur, l'argent franc de port.

On ne retirera de la poste que les lettres affranchies.

LETTRE sur la campagne du général Macdonald dans les Grisons, commencée dans le mois de thermidor an VIII (août 1800), et terminée par le traité de Lunéville, signé le 20 pluviose an IX, (9 février 1801); par P. Philippe SEGUR, officier d'état-major. A Paris, chez *Treuttel* et *Würtz*, libraires quai Voltaire, n.° 2, à Strasbourg, grand'rue, n.° 15. An X. 1802. In-8.° de 120 pages, 1 fr. 50 cent. pour Paris, 2 fr. franc de port.

La destination de l'armée dont le C. Ségur décrit les marches, les opérations et les dangers, étoit d'occuper et de contenir une armée autrichienne répandue dans le Tyrol, de favoriser par là les opérations des deux grandes armées d'Italie et d'Allemagne, de couvrir l'aile droite de l'une et l'aile gauche de l'autre, et d'opérer ainsi une diversion utile en leur faveur. Cette armée de réserve qui n'a existé et agi que pendant six mois, a peut-être eu à vaincre plus d'obstacles que toutes les armées qui ont combattu pendant neuf années. C'etoit la nature qui étoit sa principale ennemie. Il n'y avoit que la constance du courage, l'abandon de l'intrépidité, l'impulsion de la gloire qui pussent surmonter les difficultés que la saison, les localités et les besoins lui opposoient à chaque pas. Il en faut lire le récit dans cette lettre intéressante, écrite avec clarté et avec précision. Les détails étonneroient, si le dévouement des chefs et des soldats ne nous avoient accoutumés aux faits les moins croyables.

Ici les précipices disparoissent, les élémens déchaînés n'arrêtent pas un brave guerrier, et les Alpes sont vaincues. L'ennemi, surpris de tant d'audace, fuit devant des hommes que rien n'arrête, et l'armistice seule lui rend la sécurité et le repos. Le compte que le jeune Ségur rend à son père de cette campagne remarquable, qui, par ses succès, a dû contribuer à la paix dont l'Europe jouit, prouve que ce militaire nous rappellera, dans les circonstances où il sera employé, la bravoure et les faits distingués qui ne sont point étrangers à ceux de qui il descend. A. J. D. B.

*TABLEAU général de la Russie moderne et situation politique de cet empire au commencement du XIX.e siècle; par V. C***, continuateur de l'abrégé de l'histoire générale des voyages.* A Paris, chez *Treuttel et Würtz*, libraires, quai Voltaire, n.° 2. 2 vol. in-8.°, 9 fr. et 12 fr. par la poste.

Rien n'étoit plus facile à faire que ce tableau; rien n'étoit plus inutile. La Russie est plus connue des lecteurs françois que la France même. Les nombreuses histoires, qui depuis 20 ans ont paru sur cet empire, n'ont rien laissé ignorer sur l'étendue, la population, le climat, le gouvernement et la situation politique de cette nouvelle puissance. L'histoire naturelle, civile et politique, ou pour mieux dire, le vaste tableau que le révérend M. Tooke en a publié à Londres, et qui vient de paroître en six volumes in-8.° chez Maradan, pouvoit dispenser l'abréviateur de l'histoire des voyages d'en faire un extrait. Ces deux volumes ne sont pas autre chose. L'auteur anglois avoit été à portée, pendant un long séjour en Russie sous le règne de Catherine-la-Grande, de parvenir à se procurer tous les détails nécessaires à l'instruction de ses lecteurs, et à la perfection de son ouvrage. Aussi ne laisse-t-il rien à desirer. Par quelle fatalité des ouvrages d'un mérite reconnu sont-ils livrés à une mutilation, à

une dissection qui en fait disparoître toute l'utilité? Cette espèce de piraterie, trop commune dans le commerce typographique, appellera, sans doute, l'attention du gouvernement, il protégera, par des règlemens sages, la propriété de chacun. Celui qui ne lit que par désœuvrement se contentera de cet abrégé; mais celui qui voudra connoître intimement l'état physique et moral, politique et commercial, ce que l'empire de Russie est à l'époque où nous sommes, et ce qu'il peut encore devenir, aura recours à l'ouvrage du savant M. Tooke. A. J. D. B.

ARCHÆOLOGIE.

* *MONUMENS antiques inédits ou nouvellement expliqués : Collection de statues, bas-reliefs, bustes, peintures, mosaïques, gravures, vases, inscriptions et instrumens, tirés des collections nationales et particulières, et accompagnés d'un texte explicatif; par A. L. MILLIN, conservateur des antiques, médailles et pierres gravées de la Bibliothèque nationale de France, professeur d'histoire et d'antiquités, etc. Tome premier — 3.e livraison.* A Paris, chez *Laroche*, maison de l'auteur, à la Bibliothèque nationale, rue Neuve-des-Petits-Champs, n.° 11, au coin de celle de la Loi; *Fuchs*, rue des Mathurins, hôtel de Cluny; *Levrault*, quai Malaquais, près la rue des Saints-Pères.

Cette livraison contient, 1.° la description d'une peinture d'un Vase grec, de la collection du C. *Paroy*, représentant une danse bacchique; 2.° l'explication d'une inscription du fils d'Eporedirix, trouvée à Bourbon-Lancy; 3.° la description d'un vase grec, de la collection du C. *Paroy*, représentant une danse d'un Satyre et de deux Mænades; 4.° la description d'un Camée du cabinet de la Bibliothèque nationale, représentant *Septime Sévère* et sa famille; 5.° la description d'une urne cinéraire de marbre du cabinet de M. *Van-Hoorn*; 6.° la des-

cription d'un autre vase d'une forme très-élégante, de la même collection.

Chaque volume de cet ouvrage, imprimé à *l'imprimerie de la République*, sur beau papier, sera composé de cinquante feuilles de texte, et d'au moins quarante planches, et distribué en six livraisons. Chaque livraison coûte 6 fr. prise à Paris, et 6 fr. 60 cent. franche de port dans les départemens. L'ouvrage aura six volumes, et sera terminé en moins de quatre années.

Ceux qui voudront s'inscrire, recevront directement à leur adresse chaque livraison, à mesure qu'elle paroîtra.

ANTIQUITÉS.

CHR. G. HEYNII Britanniæ R. G. A. consiliis justitiæ intimis et professoris eloq. et poës. in acad. Georgia Augusta OPUSCULA ACADEMICA collecta et animadversionibus locupletata. Volumen V. Gottingæ, apud *Henricum Dieterich.* 1802. In-8.° de 456 pages.

Depuis l'an 1763, M. Heyne, dont le nom est cher et sacré à tous les amis des lettres, a donné un grand nombre de programmes, selon l'usage adopté en Allemagne, dans toutes les grandes solennités scholastiques et littéraires. Ces programmes, dont plusieurs sont des dissertations, et même on pourroit dire, des traités du plus grand intérêt, ont été recueillis en quatre volumes in-8.° Le cinquième paroît aujourd'hui, c'est celui que nous annonçons, et il ne mérite pas un accueil moins favorable que les précédens.

Dans ses autres dissertations, M. Heyne avoit le plus souvent traité des questions qui avoient un but plus ou moins direct à la politique et à la civilisation, il a craint, avec raison, que dans des temps de trouble et de dissentions civiles, les intentions les plus innocentes pussent être suspectées,

et il a consacré ses nouveaux programmes à l'histoire des arts.

Ces programmes sont au nombre de vingt; dix sont consacrés à l'explication des peintures de Philostrate; ce rhéteur, qui a vécu vers la fin du second siècle de notre ère, a laissé des descriptions de peintures qui sont en grande partie imaginaires, mais dans lesquelles cependant on trouve une infinité de choses utiles pour l'histoire de l'art. Blaise de Vigenere a voulu reproduire ces peintures dans sa traduction françoise; mais on connoissoit trop peu alors l'histoire de l'art chez les anciens, pour que son travail, d'ailleurs louable sous plus d'un rapport, pût être vraiment utile. M. Heyne a recherché, avec le goût qu'on lui connoît, le véritable sujet de ces tableaux en écartant le fatras sophistique. Il seroit interessant actuellement que quelque artiste intelligent entreprit de reproduire cette curieuse galerie.

Dans chaque dissertation, M. Heyne décrit un nombre plus ou moins considérable de tableaux. Pour retrouver le vrai sens de Philostrate, il falloit étudier avec soin son texte, dont l'intelligence est souvent difficile. M. Heyne a rejeté dans les notes les discussions grammaticales, ainsi que les corrections et les améliorations qu'il propose. Ce travail sur Philostrate est très-intéressant, et le nouvel éditeur de cet écrivain, le C. Boissonade, jeune littérateur, qui se montre avec succès dans la carriere de l'érudition grecque, en fera sans doute un grand profit pour l'édition qu'il prépare de l'auteur, si habilement commenté par M. Heyne.

Après les peintures de Philostrate, le célèbre professeur de Gottingue s'occupe, dans le XIe programme, des *statues de Callistrate*, ouvrage du même genre, qui a déja exercé la critique de M. Jacobs, dans le second volume de ses excellentes *exercitationes criticæ in scriptores veteres* dont mon ami Chardon-La-Rochette a donné un excellent extrait dans ce journal.

Les six programmes suivants (XII—XVIII) ne sont que des discours pour des distributions de prix, mais dans les deux derniers, M. Heyne traite encore des questions importantes sur le même sujet que les premiers.

Dans le XIX.e, il s'occupe des époques de l'art parmi les Grecs. On sait combien ces époques sont difficiles à établir, Winckelmann l'a tenté le premier, et, depuis lui, les nombreuses recherches qui ont été faites, ont forcé à apporter bien des corrections à son histoire de l'art. M. Heyne est un de ceux qui ont le plus concouru à l'amélioration de cette histoire. Ce savant partage ainsi les différentes époques de l'art.

I. Les temps mythiques, ceux dans lesquels on place Dédale; les temps homériques.

II. La période des rois de Lydie depuis Candaule et Gygès, depuis la XI.e Olympiade, 736 avant l'ère vulgaire; c'est à cette époque que l'on place l'invention des types des monnoies, par Phidon, les peintures de Bularchus, les grands présens faits par Gygès au temple de Delphes, l'invention de la soudure par Glaucus, les sculptures de Dipoenus et de Scyllis, les statues de Rhoecus de Samos, le trône d'Apollon à Amyclée, fait par Bathyclès.

III. Progrès de l'art, richesses des Samiens, temps des Pisistratides et de la liberté d'Athènes après leur expulsion. Dans cette période, ont fleuri les artistes sortis de l'école de Dipoenus et de Scyllis, tels que Learchus de Rhégium, Doriclydas, Dontas, les sculpteurs Bupalus et Anthermus, etc.

IV. Depuis la défaite des Perses, c'est l'époque brillante de Périclès et de Phidias.

V. Période de Polyclète et de son école.

VI. Praxitèle et son école.

VII. Lysippe et son école.

Après avoir vu comment M. Heyne, dans cette nouvelle dissertation, partage les époques de l'art chez les Grecs, on sera bien aise de savoir aussi comment il partage les époques de l'art chez les

Romains. C'est le sujet de son vingtième et dernier programme, ces époques ne portent pas de noms aussi célèbres dans les arts, et sont par cette raison plus difficiles à retenir; c'est seulement une suite de dates. Voici les principales:

1694 avant J. C. Les Pelasges arrivent dans l'Etrurie.

1530. Les Umbri et les Etrusques se fixent en deçà de l'Apennin.

1244. On pense qu'Evandre apporta les lettres en Italie.

1198. Fondation de Carthage.

1184. Prise de Troie. Arrivée d'Énée dans l'Italie.

1044. Colonie d'Ioniens dans l'Asie. Hippoclès fonde Cumes en Italie. Les Cuméens fondent Naples.

992. Les Etrusques deviennent une nation remarquable.

801. Les Tusci fondent Nola et Capoue.

754. Fondation de Rome.

750. La peinture sur les murs, connue en Italie.

741. Fondation de Naxus en Sicile.

736. Fondation de Syracuse.

720. Fondation de Sybaris. Statue de Romulus dans le Capitole.

717. Numa Pompilius. Il établit un collége de modeleurs en terre cuite.

710. Fondation de Crotone.

707. Fondation de Tarente.

688. Fondation de Gela.

683. Fondation de Locres.

672. Tullus Hostilius.

617. Tarquin l'aîné, fils de Démarate de Corinthe, amène avec lui quelques artistes; plastique; constructions diverses.

596. Voyage de Sapho en Sicile.

582. Fondation d'Agrigente.

533. Pythagore dans la grande Grèce.

509. Exil des Tarquins.

506. Statue érigée à Clélie.

486. Simulacre de Cérès, en bronze.

438. Statue érigée à Rome aux députés égorgés par Lartès Tolumnius.

435. Prise de Fidène. Héraclée fondée par les Tarentins.

396. Prise de Veie. La statue de Junon apportée à Rome.

293. Jupiter colossal fait avec les armes prises sur les Samnites.

290. Statue élevée à Rome à C. Ælius, par les Thurini.

263. Peinture de la défaite d'Hieron et des Carthaginois en Sicile, par Maximus Messala.

212. Prise de Syracuse par Marcellus.

211. Prise de Capoue.

209. Prise de Tarente.

Les monumens des arts sont pillés, détruits, ou transportés à Rome.

146. Prise de Corinthe. Rome s'enrichit des plus beaux monumens.

Ici finit cette intéressante chronologie dont je n'ai pu saisir que les principaux traits, et dont j'ai été forcé d'abandonner les preuves.

Ce volume est terminé par une ample table de matières, et une de sujets académiques des prix proposés et des noms des vainqueurs. A. L. M.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

DISCOURS inaugural prononcé par P. BEYTS, professeur de Chymie et de Physique expérimentale à l'école centrale du département de l'Escaut, sur les progrès récemment faits dans les sciences physiques et chymiques ; *sur* les avantages de la nouvelle méthode d'enseigner ces sciences, et *sur* le perfectionnement qu'elles donnent lieu d'espérer dans plusieurs autres sciences, dans les arts et dans les manufactures. Bruxelles, chez *Tutot*, an X. 57 pages in-12.

En prenant possession de la chaire de chymie et de physique à l'école centrale de Gand, le C. *Beyts* ne pouvoit gueres choisir de meilleur sujet pour son discours inaugural que de tracer un tableau général de l'état dans lequel se trouvent les sciences physiques et chymiques. Cet objet est infiniment intéressant, non-seulement pour les élèves, mais encore pour tous les amis des sciences et des arts. Ce

sujet se partage naturellement en trois parties ; c'est aussi la division que le C. Beyts a donné à son discours. Dans la première partie où il traite des *progrès récemment faits dans les sciences physiques et chymiques*, il observe d'abord que la chymie et la physique expérimentale étoient absolument inconnues aux anciens, que leurs connoissances en chymie, en physique générale, en histoire naturelle et en médecine, paroissent n'avoir consisté que dans des observations de faits isolés, et que personne ne s'occupoit d'en réunir les notions générales, ni d'en former un corps de doctrine ; qu'au commencement du XVII.e siécle, on avoit à la vérité rapproché quelques principes généraux de la science, multiplié les laboratoires, publié beaucoup de procédés, mais qu'on étoit encore loin de la vraie science, parce qu'on n'avoit alors pour but que de trouver des *Arcanes*, des *Polychrestes*, des *Elixirs de longue vie*, la *médecine universelle*, la *transmutation des métaux* et d'autres fantômes semblables. Enfin les esprits corrigés de leurs erreurs de l'alchymie, et profondément pénétrés de l'impossibilité de percer les ténèbres dont les premiers élémens de la matière sont enveloppés, abandonnerent les traces de leurs prédécesseurs ; ils sentirent que c'étoit par la voie des expériences raisonnées qu'il falloit interroger la nature, et c'est alors que naquirent la physique expérimentale et la véritable chymie.

A cette même époque, c'est-à-dire, vers le milieu du XVII.e siécle, plusieurs sociétés savantes furent créées, nommément l'académie *del Cimento* à Florence, la Société royale à Londres, et l'Académie des sciences à Paris ; et c'est à cette époque qu'il faut rapporter la naissance de la chymie et de la physique expérimentale. Le C. Beyts parcourt les principales époques qui se présentent dans l'histoire de la physique et de la chymie, et il apprécie les travaux des savans auxquels ces sciences doivent les progrès qu'elles ont fait. La découverte des fluides élastiques fixa une des époques les plus mémorables

de la science, et donna lieu aux travaux et aux découvertes les plus importans. Jacquin, professeur de chymie à Vienne en Autriche, contribua infiniment à l'avancement de la science, par une savante dissertation sur l'air fixe. Priestley, Cavendish, Rouelle, Bertholet, Scheele, Fontana, Bergmann virent tous les jours leurs travaux couronnés de nouveaux succès. La méthode différente suivie par ces savans pour étudier la nature, fit connoître d'abord les faits les plus singuliers; ils ne s'accordoient aucunement avec l'ancienne théorie, ils renversoient même la doctrine longtemps admise comme fondée sur la nature.

Lavoisier parvint enfin à rapprocher tous les faits et à expliquer toutes les nouvelles découvertes. Il établit une nouvelle théorie; et, faisant servir les nouvelles connoissances à l'appui de sa doctrine, il étonna le monde savant par la clarté de ses idées autant que par la simplicité de ses principes et par la précision dans leur application. D'autres chymistes et physiciens ont, depuis ce temps, suivi les traces du père de la chymie moderne; le C. Beyts indique les différentes découvertes dues à chacun d'eux, et par ce tableau même il prouve l'*excellence des méthodes actuelles*, soit dans les recherches, soit dans l'enseignement. C'est ce que le C. Beyts développe encore plus particulièrement dans la seconde partie de son discours; et parmi les avantages que la méthode actuelle a sur l'ancienne, il met avec raison au premier rang la nouvelle nomenclature, tellement représentative des objets, que la connoissance des uns conduit nécessairement à la connoissance des autres; cela lui donne occasion de dire un mot des inconvéniens de l'ancienne nomenclature. Une nomenclature claire et significative n'est pas le seul avantage de l'enseignement actuel, le C. Beyts regarde, avec raison, comme un bienfait plus grand encore, celui d'avoir dirigé l'enseignement vers un but réellement utile, enfin, celui d'avoir associé la chymie avec la phy-

sique expérimentale. Cette union a fait découvrir des ressources inépuisables pour parvenir à la connoissance des corps, et de l'action intime qu'ils exercent les uns sur les autres. Les nombreux instrumens nouveaux, les machines ingénieuses qui servent à déterminer, avec la plus grande précision, la nature et la quantité des principes constituans des objets soumis à l'expérience, ces instrumens, ces machines inventés depuis 20 ans, les perfectionnemens qu'ils ont successivement reçus, l'art d'en faire un usage convenable; tout est dû à cette heureuse idée de réunir la chymie et la physique. C'est à cette réunion que nous devons, entr'autres, l'intelligence des principaux phénomènes de l'hygrométrie. La circonspection avec laquelle on consulte la nature aujourd'hui est un autre avantage dans l'étude de ces sciences, et on ne le connoissoit pas autrefois. Cette loi rigoureuse de ne rien conclure au-delà de ce que donnent les expériences, et de ne jamais suppléer au silence des faits, est une source féconde de nouvelles vérités, et en même temps une arme efficace pour détruire les préjugés, et pour se défendre de l'introduction des systèmes erronés.

De cette loi de n'admettre aucun principe hypothétique, de ne donner que le simple exposé des faits, découle un ordre nouveau dans l'exposition des élémens de cette science; cet ordre méthodique trace aux élèves la marche des idées dans l'étude de la nature; il fait considérer le simple avant d'aller au composé, et il ne procède que du connu à l'inconnu. Cette méthode qui se rapproche de celle des sciences mathématiques est infiniment préférable à l'ancienne; elle soulage la mémoire des élèves, elle flatte leur goût par la facilité de tout comprendre, et elle lie leurs idées avec les principes les plus abstraits, et avec un nombre immense de faits, qui, sans cet artifice, paroîtroient absolument isolés.

La réunion de ces deux sciences ne contribue pas seulement au perfectionnement de l'une et de l'autre, elle a déja contribué à celui des autres sciences,

des arts et des manufactures, et il y a lieu d'espérer que, par la suite, de nouveaux perfectionnemens seront le fruit des travaux de nos chymistes-physiciens. C'est-là le sujet de la troisième partie du discours de M. *Beyts*, dans laquelle il indique succinctement les applications qu'on a fait de nos jours des sciences physiques et chymiques à la fabrication de l'acier, au blanchiment des toiles, à la fabrication de la porcelaine, ce qui fait espérer de pareils progrès dans celle de la poterie, etc.; il rappelle les nombreuses et intéressantes expériences du comte de Rumpfort sur le calorique; la belle découverte du C. Chaptal de saponifier la laine, les morceaux de vieux drap, etc., et celle faite en Angleterre, par Dalrymple, de convertir en savon la partie musculaire des poissons gras, et beaucoup d'autres belles découvertes ou améliorations.

On ne sauroit que féliciter les élèves de l'école centrale de Gand d'avoir pour guide dans l'étude des lois de la nature, un professeur qui a des vues aussi éclairées que sont celles que le C. Beyts montre dans ce discours. Ils ont en même temps sujet de se féliciter de faire leurs études dans une école qui leur présente autant de secours qu'ils en trouvent dans celle de Gand, par les établissemens littéraires qu'on y a réunis. Cette école possede un vaste et superbe jardin botanique, une orangerie et des serres faites d'après les meilleurs principes, une des plus élégantes bibliothéques de la république, confiée aux soins du savant bibliographe, le C. Van Hulthem, un superbe musée de tableaux, un cabinet de statues, une collection précieuse d'instrumens de physique et d'objets d'histoire naturelle. On peut ajouter que cette école est la premiere de la Belgique, et une des plus considérables de la république; enfin, que le conseil général du département sait assez apprécier les avantages d'une bonne instruction pour n'épargner aucuns frais dont le but est d'accroître la splendeur de l'école, et d'augmenter les collections qui s'y trouvent. T. F. W.

LITTÉRATURE ORIENTALE.

LETTRE sur l'Inscription égyptienne de Rosette, adressée au C. Silvestre de Sacy, professeur de langue arabe à l'école spéciale des langues orientales vivantes, etc.; par J. D. AKERBLAD, ancien secrétaire des commandemens de S. M. le roi de Suède, de la Société royale des sciences de Gottingue, etc. Paris, de l'imprimerie de la république. An X. 1802. A Paris, chez *Treuttel* et *Würtz*, libraires, quai de Voltaire, n.° 2; et à Strasbourg, chez le même. In-8.° de 70 pages.

Nous avons déja annoncé les heureux succès que notre aimable et savant ami M. Akerblad se promettoit, relativement à l'explication de la célèbre inscription de Rosette (1). Il publie aujourd'hui le résultat de son travail, dans une lettre adressée au célèbre orientaliste le C. Silvestre de Sacy, qui a adressé au sujet de cette inscription une lettre au C. Chaptal, dont nous avons donné une notice (2). M. Akerblad a une connoissance profonde de la langue copte, et elle lui est d'un grand secours dans la recherche de l'ancien ægyptien. Il rend compte d'abord, dans sa lettre, de la manière dont il a procédé; c'est celle dont Barthélemy a fait usage pour découvrir l'alphabeth palmyrénien, et que le C. Silvestre de Sacy a employée lui-même pour trouver l'alphabeth des Perses du moyen âge. Il s'est premièrement attaché à découvrir les noms propres; il a ensuite trouvé autour de chaque nom un groupe de mots. Il donne dans cette lettre l'analogie de chaque nom et des mots de chaque groupe; il a été jusqu'à lire de suite cette phrase entière : *Aëte étant prêtre d'Alexandre.....Pyrrha, fille de Philémon, étant Athlophore de Berénice Evergète..... Aréia, fille*

(1) Nous en avons donné le texte grec dans ce Journal, Année VIII, Tome II, p. 568.

(2) *Suprà*, Année VIII, t. I, p. 426.

de Diogène, Canephore d'Arsinoé Philadelphe, et Irène, fille de Ptolémée, prêtresse d'Arsinoé Philopator. M. Akerblad dresse ensuite un alphabeth tiré de la comparaison de différens mots ægyptiens qu'il a analysés. Il pense que cette inscription a été tracée en écriture *hiératique*, sur laquelle on a tant disserté; il croit que plusieurs rouleaux, entre autres celui donné à la Bibliothéque nationale par le premier consul, et que je publierai bientôt dans mes *Monumens antiques inédits*, sont en caractères *épistolographiques*. Du reste, M. Akerblad donnera des détails plus étendus sur cette précieuse inscription, quand le *fac simile* en aura été publié.

Cette brochure est terminée par un morceau de littérature très-remarquable. C'est la réponse du C. Silvestre de Sacy, adressée le 15 messidor, à M. Akerblad. On sait combien les savans tiennent à leur opinion, et combien la contradiction les irrite. Le commencement de cette lettre atteste l'aimable et touchante candeur du caractère du C. Silvestre de Sacy, aussi distingué par ses rares vertus, par l'aménité de son commerce et la bonté de son ame, que par ses hautes connoissances qui le font justement regarder comme un de ces hommes précieux que toutes les nations lettrées doivent envier à la France.

« J'ai lu, dit-il, avec la plus grande attention, et « avec un égal intérêt, votre travail sur l'inscription « ægyptienne du monument de Rosette; et j'ai admiré, « dans l'analyse que vous m'avez offerte d'un assez « grand nombre de mots de cette inscription, la « sagacité avec laquelle vous avez lutté contre les « difficultés sans nombre que présente l'écriture de « ce monument; peut-être même n'hésiterois-je pas « à dire que vous m'avez convaincu de la vérité de « vos résultats, et à placer votre alphabeth ægyp- « tien à côté de celui de Palmyre, c'est-à-dire au « nombre des découvertes qui ne laissent plus au- « cune prise à la critique et à de nouvelles conjec- « tures, si un reste d'attachement aux premières « idées que ce monument m'a suggérées, et que j'ai

« exposées, quoiqu'en tremblant, dans ma lettre au « C. Chaptal, n'enchaînoit en quelque sorte mon « suffrage, et ne m'empêchoit d'acquérir, à cet « égard, une pleine conviction. J'ai tâché, il est « vrai, de me dépouiller de tout préjugé, et d'ap- « porter à la lecture et à l'examen de votre travail « un esprit parfaitement libre, et un jugement im- « partial; mais je n'oserois pas répondre que j'y ai « bien réussi. Néanmoins, puisque vous desirez que « j'entre dans quelques détails, et que je vous rende « compte de l'effet que votre analyse a produit sur « moi, je vais tâcher de vous satisfaire en peu de « mots. »

Il expose ensuite modestement ses doutes sur quelques explications de M. Akerblad; il admire la manière ingénieuse dont il est parvenu à déchiffrer les phrases que nous avons indiquées, et il termine par ces mots: « Vous vous êtes tellement familiarisé « avec la langue copte, par la lecture des manu- « scrits nombreux qui, de la Bibliothèque du Va- « tican ont passé dans la Bibliothèque nationale, « que personne n'est plus en état que vous d'appli- « quer cette langue, indubitablement formée des « débris du langage des Égyptiens, aux monumens « de l'ancienne Égypte; et notre inscription, dont « le sens est déterminé par l'inscription grecque, « vous offre une occasion précieuse d'exercer sur ce « point votre critique, et de déterminer jusqu'où « l'on peut compter sur le copte pour recréer l'an- « cien idiôme de ce peuple célebre. Vous n'avez « qu'effleuré ce sujet dans votre lettre; mais je sais « que l'analyse de l'inscription vous a donné déja « un assez grand nombre de mots coptes, malgré « les imperfections de la copie; et plus vos décou- « vertes en ce genre se multiplieront, plus elles « prouveront la certitude de cette analyse, la bonté « de votre alphabeth, et le tort que j'ai de ralentir « peut-être votre zèle par de mauvaises difficultés. « Je dis mauvaises, parce que j'ai un pressentiment « qu'elles disparoîtront comme les astres de la nuit

« disparoissent devant la lumière du jour (passez-
« moi cette phrase orientale), quand votre patience
« et votre sagacité auront triomphé de quelques ob-
« stacles qui embarrassent encore votre marche, et
« qu'il ne me restera tout au plus que le mérite
« d'avoir défendu longtemps une mauvaise place,
« et d'obtenir une capitulation honorable.

« Quoi qu'il en soit, je vous engage fortement,
« monsieur, à faire jouir les savans du travail in-
« téressant que vous m'avez communiqué, et à ne
« pas attendre pour cela que vous puissiez lui don-
« ner plus de développement, à l'aide d'une gravure
« complète du monument, et que vous ayez vaincu
« toutes les difficultés. Si, comme je le présume,
« cette publication fait tort à mes conjectures, je
« trouverai au moins un dédommagement flatteur
« dans le témoignage public de votre estime et de
« votre amitié; et je croirai partager la reconnois-
« sance et les applaudissemens auxquels vous avez
« droit, comme je partagerai bien sincèrement la
« satisfaction que vous pourrez en ressentir.

« Si vous vous déterminez à publier la lettre que
« vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, je serai
« flatté que vous vouliez y joindre ma réponse; ce
« qui m'assurera l'avantage d'avoir le premier ap-
« plaudi à votre travail. »

Des hommes qui agissent ainsi ne desirent véritablement que les progrès des connoissances. Que ne doit-on pas attendre du concert de leurs efforts, et du produit de leur zèle! A. L. M.

Table des Articles contenus dans ce Numéro.

GRAMMAIRE.

Elémens de Grammaire générale appliqués à la langue françoise; par R. A. *Sicard*. 7

VOYAGE.

Voyage du Bengale à Pétersbourg, à travers les provinces septentrionales de l'Inde, le Kachmyr, la Perse sur la mer Caspienne, etc.; suivi de l'histoire des Rohillahs et de celle des Seikes; par George *Forster*: traduit de l'anglois par L. *Langlès*. 14

BIOGRAPHIE.

Suite des observations faites par *Lichtenberg* sur lui-même. 31

VARIÉTÉS, NOUVELLES ET CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

Nouvelles de Hollande. 67

PARIS.

Institut national.

Extrait d'un mémoire du C. *Vastel*, sur la germination, et du rapport fait à l'Institut sur ce mémoire, par les CC. *Thouin*, *Desfontaines* et *Labillardière*. 59

Note sur des Substances pierreuses d'une nature particulière, que l'on assure être tombées sur la terre. 71

Mémoire ayant pour titre *Recherches sur la pile électrique de Volta*, par les CC. *Hachette* et *Desormes*; lu à l'Institut par le C. *Guyton*. 75

Note sur l'Aya-Pana, lue à la classe des sciences physiques, le 14 fructidor an 10, par le C. *Ventenat*. 76

Société philomathique. 83

Musées des arts. 89

Académie de Législation. *Ibid.*

Astronomie. 93

Cabinet de médailles. 94

Arrivée du C. Delille à Paris. 95

Correspondance. *Ibid.*

THÉATRES.

Tamerlan. 102

Le Portrait de Michel Cervantes. 103

Marmontel. 104

Le Procès, ou la Bibliothèque de Patru. 105

LIVRES DIVERS.

Mathématiques.

Essai sur l'Histoire générale des Mathématiques; par Charles *Bossut*. 106

Histoire naturelle.

Annales du Muséum national d'histoire naturelle; par les professeurs de cet établissement. 108

Géologie.

Histoire naturelle des Volcans; par C. N. *Ordinaire*. 113

Botanique.

Descriptions des Plantes nouvelles et peu connues, cultivées dans le jardin de J. M. Cels, avec figures; par E. P. *Ventenat*. 114

Médecine.

Histoire médicale de l'armée d'Orient; par le médecin en chef R. *Desgenettes*. 119

Dissertation sur le Galvanisme et son application; par Charles-Frédéric *Geiger*. 121

De Herpete seu formica veterum labis venereæ non prorsus experte programma quo non nullorum medicinæ candidatorum promotiones indicat decanatuque 1800 *et* 1801 *gesto se abdicat D. Phil. Gabr.* Hensler. 121

Agriculture.

Rapport sur les moyens de concourir au projet de la Société d'Agriculture de la Seine, relatif au perfectionnement des charrues; par le C. *Challan.* 123
Manuel des Gardes-Champêtres et Forestiers; par A. C. G. 124
Dictionnaire forestier; par Ch. *Dumont.* *Ibid.*

Métaphysique.

Theory of agreable sensations. *Ib.*

Législation.

De l'Unité en politique et en législation; par le C. *Sedillez.* 125
Réflexions sur le Divorce; par madame *Necker.* *Ibid.*

Voyages.

Voyage en Islande; par *Gautier-de-la-Peyronie.* *Ibid.*
Voyage from Montreal. *Ibid.*

Biographie.

Trait caractéristique de la jeunesse de Bonaparte, et réfutation des différentes anecdotes qui ont été publiées à ce sujet par un de ses camarades à l'école militaire de Brienne et de Paris. 126

Histoire.

Histoire géographique, politique et naturelle de la Sardaigne; par Dominique *Albert-Azuni.* *Ibid.*

Fastes du Peuple françois; par Ternisien *d'Haudricourt.* 127

Lettre sur la campagne du général Magdonald dans les Grisons; par P. Philippe *Ségur.* 129

Tableau général de la Russie moderne, et situation politique de cet empire au commencement du dix-neuvième siècle; par V. C***. 130

Archæologie.

Monumens antiques inédits ou nouvellement expliqués; par A. L. *Millin.* 131

Antiquités.

Chr. G. Heynii Opuscula Academica. Volumen V. 132

Histoire littéraire.

Discours inaugural prononcé par *Beyts.* 136

Littérature orientale.

Lettre sur l'Inscription ægyptienne de Rosette, adressée au C. *Silvestre de Sacy*, par J. D. *Akerblad.* 141

AVIS.

Ceux qui desirent faire annoncer leurs ouvrages dans quelques-uns des meilleurs journaux de l'Allemagne, peuvent en remettre un exemplaire au bureau de ce journal.

(N.° 10.) Vendémiaire an 11.

MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS,

RÉDIGÉ

Par A. L. MILLIN.

AVIS DU LIBRAIRE.

Le prix de ce Journal est fixé :

à 9 francs pour trois mois,
18 francs pour six mois,
36 francs pour un an,

tant pour Paris que pour les Départemens, franc de port.

ON peut s'adresser au Bureau du Journal pour se procurer tous les Livres qui paroissent en France et chez l'étranger, et pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

CE Journal, auquel la plupart des hommes qui ont un nom distingué, une réputation justement acquise dans quelque partie des arts ou des sciences, tels que les CC. ALIBERT, DESGENETTES, BAST, SILVESTRE DE SACY, FOURCROY, HALLÉ, DUMÉRIL, SCHWEIGHÆUSER, LACÉPÈDE, BARBIER, LANCLÈS, LALANDE, LAGRANGE, LEBRUN, MARRON, MENTELLE, BARBIÉ DU BOCAGE, BASSINET, MORELLET, NOEL, OBERLIN, CHARDON-LA-ROCHETTE, CAILLARD, VAN-MONS, TRAULLÉ,

Léveillé, Cuvier, Geoffroy, Ventenat, Cavanilles, Usteri, Boettiger, Visconti, Villoison, Willemet, Winckler, etc. fournissent des Mémoires, contient l'extrait des principaux ouvrages nationaux : on s'attache surtout à en donner une analyse exacte, et à la faire paroître le plus promptement possible après leur publication. On y donne une notice des meilleurs écrits imprimés chez l'étranger.

On y insère les mémoires les plus intéressans sur toutes les parties des arts et des sciences; on choisit principalement ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie les découvertes ingénieuses, les inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des expériences nouvelles. On y donne un précis de ce que les séances des sociétés littéraires ont offert de plus intéressant; une description de ce que les dépôts d'objets d'arts et des sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des notices sur la vie et les ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte; enfin, les nouvelles littéraires de toute espèce.

Ce Journal est composé de six volumes in-8.° par an, de 600 pages chacun. Il paroît le premier de chaque mois. La livraison est divisée en deux numéros, chacun de 9 feuilles.

On s'adresse, pour l'abonnement, à Paris, au Bureau du Magasin Encyclopédique, chez le C. Fuchs, Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny.

A Amsterdam, { chez la veuve Changuion et d'Hengst; chez Van-Gulik.
A Bruxelles, chez Lemaire.
A Florence, chez Molini.
A Francfort-sur-le-Mein, chez Fleischer.
A Genève, { chez Manget. chez Paschoud.
A Hambourg, chez Hoffmann.
A Leipsic, chez Wolf.
A Leyde, chez les frères Murray.
A Londres, chez de Boffe, *Gerard Street.*
A Strasbourg, chez Levrault.
A Vienne, chez Degen.
A Wesel, chez Geisler, Directeur des Postes.

Il faut affranchir les lettres.

PHYSIOLOGIE.

Rapports du physique et du moral de l'homme; par P. J. G. *Cabanis, membre du Sénat conservateur, de l'Institut national, etc.* 2 vol. in-8.° Prix, 12 fr. et 15 fr. francs de port. A Paris, chez *Caille, Crapart* et *Ravier*, libraires, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n.° 11. An X (1802).

L'homme a la manie de se quitter, de se perdre de vue. On diroit que sa propre étude l'ennuie. Au lieu de se concentrer, il aime à se répandre, à voyager au-delà des régions de son ame. Il veut régler tout hors lui-même; connoître tout, hors ce qu'il est. Il tombe en traçant un plan, ou en formant une entreprise.

L'étude de l'homme est la première et la plus négligée des études. Quelques sages s'en sont occupés; mais plusieurs n'ont observé dans l'homme que ses habitudes morales, sans pouvoir remonter à leur source. Ils ont pris note des effets, non des causes. Ceux qui ont voulu s'élever jusqu'à elles, ont souvent manqué d'élan et n'ont fait que la moitié du chemin. Il est des connoissances au défaut desquelles l'imagination et le génie lui-même ne sauroient suppléer. La science de l'homme repose sur des faits physiques: ôtez-lui sa base, elle cesse d'être une science: elle n'est plus qu'un système plus ou moins

ingénieux ou brillant. Cette science, envisagée sous un seul de ses rapports, et non sur les deux à la fois, sera toujours et nécessairement incertaine ou fautive. Elle laissera des doutes et des lacunes. Eh ! comment expliquer, en effet, les phénomènes du moral, sans la connoissance antérieure de l'organisation physique qui les produit ? Liés par une correspondance réciproque, le physique et le moral se commandent et s'obéissent tour-à-tour : où trouvera-t-on la chaîne de cette réciprocité, si l'on n'a point aperçu la liaison ?

« *Les idées viennent par les sens.* » Eh bien ! Concevra-t-on le procédé de leur formation, si l'on ignore la nature du *centre commun* où elles se forment ? L'or s'épure dans le creuset ; mais concevra-t-on cette opération bien simple, si l'on ne connoît pas l'argile au sein duquel se sépare l'alliage ? Cette vérité : « *Les idées viennent par les sens*, » pressentie par quelques anciens philosophes, mais sentie entièrement par Locke, auroit-elle été développée par lui avec tant d'art, de logique et de force, s'il n'eût pas été l'un des confidens les mieux instruits des secrets de la nature physique de l'homme, si Locke, en un mot, n'avoit pas été médecin ? Croit-on, comme le remarque le C. Cabanis, que Helvétius auroit soutenu l'*égalité des esprits*, s'il eût un peu connu l'*économie animale* ? Qu'est-ce qui constitue, en tant d'endroits des œuvres d'Hippocrate, sa presqu'infaillibilité, comme philosophe ? C'est sa presqu'infaillibilité comme médecin. C'est *parce qu'il transporta la philosophie dans la méde-*

cine ; mais aussi la médecine dans la philosophie. (il le dit lui-même).

Ces deux sciences forment un tout indivisible qui sera ce que nous venons d'appeler *la science de l'homme ;* séparez-les, vous n'aurez plus que deux études incomplètes ; l'une plus positive à la vérité, mais rabaissée à l'observation d'un mécanisme matériel ; l'autre, purement spéculative et perdue dans les espaces du *beau idéal.* La première vous montrera la composition et le jeu des ressorts physiques dans les deux états de la vie (la maladie et la santé) ; mais elle vous les montrera à nu, pour ainsi dire, et dépouillé du charme qui en fait tout l'intérêt. La seconde vous offrira une sorte de spiritualité vague, sans commerce avec les sens, et qu'il sera presqu'aussi inutile qu'impossible de comprendre. Joignez, au contraire, la philosophie à la médecine ; alors, ne séparant plus ce que la nature a voulu réunir, deux êtres tour-à-tour modifiés et modifians, causes et résultats tour-à-tour, ils deviendront pour vous tous deux un seul et même objet d'étude. Les forces ou les foiblesses de l'un vous indiquent celles de l'autre ; vous ne prononcerez pas d'après l'effet ; car votre coup-d'œil l'aura devancé ou prévu ; et il l'aura prévu, parce que tout se rattachant dans un ordre successif et nécessaire, vous aurez compris que tel effet doit naître nécessairement de telle cause déterminée.

Honneur à ceux qui, depuis Hippocrate, ont songé à rétablir cette grande et immortelle alliance de l'homme physique et de l'homme moral ; l'un

trop *matérialisé*, si je puis le dire, par les médecins qui ne sont que médecins; l'autre, trop *spiritualisé* ou, si l'on veut, trop embelli par ces philosophes qui n'ont été que philosophes. Pour rendre, l'un à l'autre ces deux hommes qui n'en font qu'un, et dignement apprécier ce merveilleux amalgame, ouvrage de la nature; il est nécessaire que ce coup-d'œil du praticien, agrandi par celui du sage, soit à son tour le guide et le flambeau de ce dernier. Il faut que l'expérience, toujours prudente et réservée, oppose un frein sévère à la théorie, quelquefois dangereusement entreprenante; que les heureuses inspirations de l'une soient le fruit des épreuves non moins heureuses de l'autre : il faut qu'il se rencontre deux hommes dans celui qui se constitue juge, comme il y a deux natures dans le sujet soumis à l'observation.

Je ne sais si je me trompe; mais, autant qu'on peut établir des points de comparaison entre des arts différens, il me semble que, depuis vingt ans, la médecine a fait, de son côté, autant de progrès qu'en a fait, du sien, la peinture. Celle-ci a abandonné l'école des *peintres françois* qui n'étudioient la nature que dans des boudoirs; l'autre, celle des médecins routiniers qui cherchoient l'homme dans les livres ou dans de vieilles pratiques, religieusement transmises de siécle en siécle, au grand désespoir de la raison, et au plus grand préjudice des malades. On peut même faire ici, une remarque générale, c'est que, dans tous les arts, il s'opère, depuis à peu près ce même temps, une heureuss révolution

qui reporte l'esprit humain à l'amour du vrai ; car, ce que je dis de la peinture et de la médecine, je le puis dire de la musique et même de la littérature, de cette littérature tant décriée, et où l'on voit pourtant le faux éclat des Dorat, des Marivaux et de leurs imitateurs, disparoître devant des clartés, moins séduisantes pour certains yeux qui demandent d'être éblouis, mais beaucoup plus pures et plus durables. La vérité semble être aujourd'hui le but commun où courent les arts et les sciences. Mais, pour ne parler que de la médecine, les pas qu'elle fait chaque jour, dans cette carrière, sont prodigieux. Ceux qui ont lu les écrits publiés, surtout depuis quelques années, par plusieurs anciens médecins célèbres et par quelques autres qui, tout jeunes qu'ils sont, égalent déja leurs modèles, par les CC. Barthez, Pinel, Cabanis, etc., et les CC. Alibert, Richerand, Dumas, Bichat, etc. ont eu occasion de faire, comme moi, cette observation, bien décourageante pour la routine et l'esprit de corps, bien satisfaisante pour ceux qu'enflamme l'amour d'une science qui se confond ici dans l'amour de l'humanité. Ce sont ces hommes recommandables que je viens de nommer et quelques autres dignes de s'associer à leur gloire future, qui ont, selon l'expression du C. Cabanis, *fait rentrer la médecine dans le domaine des sciences morales ;* dans ce domaine où se vont féconder ses germes, devenus désormais plus abondans par la nature et la richesse du sol qui les reçoit.

L'écrit du C. Cabanis manquoit aux sciences.

L'homme le plus vulgaire sent, en soi, l'extrême liaison existant entre l'être *sensitif* et l'être *pensant ;* mais ce n'est, chez cet homme, qu'un aperçu sans détermination, qu'une impuissante presscience confuse et fugitive. Il n'appartient qu'au sage éclairé des lumières de la physiologie, de démêler les causes secrètes de ce concert d'action et de réaction, de ce commerce d'intelligence préétabli entre deux êtres inséparables et pourtant distincts l'un de l'autre. Les remarquer demandoit déja toute la sagacité d'un observateur exercé : les analyser et les classer en corps de doctrine, tout le talent d'un homme supérieur. C'est ce qu'a entrepris le C. Cabanis; C'est ce qu'il me semble avoir complètement exécuté dans presque toutes les parties de son livre. Il paroît en douter ; mais cette modestie prouvera seulement à ceux qui l'auront lu, qu'il est de ce très-petit nombre d'écrivains qui sont toujours les seuls à n'être pas contens d'eux-mêmes.

Son ouvrage, formé de douze mémoires, est précédé d'une préface où l'auteur ne promet pas plus qu'il ne tiendra ; où il jette seulement quelques-unes de ces vérités préparatoires qui attirent l'attention du lecteur, éveillent son intérêt, et lui font un besoin de poursuivre une lecture, commencée peut-être avec indifférence; mais bientôt continuée avec avidité. Je me permettrai pourtant de blâmer un principe avancé dans cette préface. Notre langue paroît au C. Cabanis *plutôt claire, précise et élégante, qu'harmonieuse, abondante et poétique.* Je crois qu'ici notre langue est calomniée; et Racine,

et Boileau, et Voltaire, et Delille à la main, etc., d'une part; et de l'autre, appuyé de Bossuet, de Pascal, de Fénélon, de Buffon, de Rousseau, etc., j'entreprendrois sa défense. Cette accusation est d'autant plus injuste de la part de l'auteur, qu'il ne me seroit pas difficile de lui prouver, en citant plusieurs morceaux de ses propres écrits, que cette langue n'est pas autant dénuée d'harmonie, d'abondance et de poésie qu'il l'assure. Sous la plume des grands écrivains, elle offre presqu'autant de beauté, de richesse et de pompe que les langues d'Homère et de Virgile.

Comme c'est ici peut-être la seule occasion où je ne me trouverai pas d'accord avec le C. Cabanis, il est tout simple que je l'aie saisie, pour faire ce qu'on exige dans un journal, la part de la critique.

Le premier mémoire roule *sur l'étude de l'homme et sur les rapports de son organisation physique avec ses facultés intellectuelles et morales;* les deuxieme et troisième *sur l'histoire physiologique des sensations.* Ces textes sont féconds, et ils reçoivent, de la plume de leur auteur, un riche et beau commentaire auquel ajoute, pour les compléter, chacun des mémoires qui les suivent.

Il a fallu remonter ici au premier anneau de la suite des idées; et, avant cela, à l'étude du mécanisme des organes, puisque *les idées nous viennent par les sensations.* La première opération appartient au physiologiste, la seconde au philosophe, c'est-à-dire à un seul et même observateur qui est

philosophe et physiologiste à la fois, et qui a décomposé ces deux opérations, pour mieux les comprendre et les expliquer plus clairement.

La sensation est l'impression produite sur les sens. *Sentir*, c'est *vivre*, et *vivre* par conséquent c'est *sentir;* mais la sensation est quelquefois vague, renfermée et comme perdue dans le centre qui la reçoit; alors, comme elle ne s'élève pas jusqu'au siége de la perception, elle n'y reproduit aucune ressemblance d'elle-même. Elle meurt et naît en même temps. Celle qui frappe plus énergiquement les sens, et dont le contre-coup répond au centre cérébral, s'y imprime et y est transformée en une ou plusieurs idées analogues à sa nature. En ce sens, *percevoir*, *réfléchir*, *analyser*, *juger*, c'est toujours *sentir.*

Le cerveau, la moelle alongée, la moelle épinière, les nerfs, voilà les principaux organes du sentiment; ceux du mouvement sont les muscles. Les nerfs et le cerveau paroissent formés d'une même substance. Les nerfs, rattachés à leur origine dans le centre cérébral où ils se confondent, en descendent, séparés en faisceaux, pour se distribuer et se subdiviser à l'infini dans le corps où ils exercent le double office de transmettre les impressions au cerveau et le mouvement aux muscles. Les muscles, en ce sens, sont des ressorts aveuglément obéissans. Il n'en est pas de même du cerveau : celui-ci ne rend pas machinalement l'impression reçue; il l'examine, la décompose, la juge et décide. Les nerfs lui ont fourni la matière des idées qui sont

les sensations ; et lui a mis en œuvre, incontinent, cette matière qui a subi aussitôt l'admirable métamorphose. Comparable à l'estomac, il fait, suivant la belle expression du C. Cabanis, *la sécrétion de la pensée.*

Telle est l'action des nerfs sur le cerveau, celui-ci a la sienne aussi sur les nerfs : il réfléchit à son tour, sur eux, les impressions qu'il éprouve. Le mouvement, parti de la circonférence, remonte au centre ; et, du centre, bientôt descend et se distribue dans la circonférence. Mais voici une autre observation.

« Le système cérébral a la faculté de se mettre « en action par lui-même ; c'est-à-dire de recevoir « des impressions, d'exécuter des mouvemens, et « de les déterminer dans les autres organes, en « vertu de causes dont l'action s'exerce dans son « sein, et s'applique à quelque point de sa pulpe « interne. »

L'auteur prouve ici, contre l'opinion de Condillac, que toute détermination morale *ne provient pas que des sens*, comme on peut le remarquer dans certaines maladies, et dans tous les cas où la lutte se livre intérieurement et fait ressentir ses commotions au cerveau. Contemplez, par exemple, le tableau de toutes les passions, en miniature, dans les traits de l'enfant qui vient de naître : il n'a pas encore l'expérience des objets extérieurs ; tout ce qu'il éprouve a donc été engendré dans les organes internes.

Quel est ce sentiment toujours irréfléchi, né dans

le germe même de notre existence, à elle intimement lié, commun aux animaux comme aux plantes; aiguillon dont les incitations, quoique plus rapides que l'éclair, n'ont jamais trompé? Quelle est cette sorte de raison innée, et qui est plus sûre que la raison acquise? On l'a nommée *instinct :* il est notre premier guide; il est le guide universel du monde créé : c'est lui qui indique au jeune oiseau l'usage anticipé de ses ailes; c'est lui qui a dit à l'hirondelle de maçonner son nid, qui lui en a tracé le plan, et qui a enseigné, sans leçons, aux races des volatilles, les règles de l'architecture, plus savamment que l'a jamais fait Vitruve. Ici, il faut que l'intelligence humaine, confondue, s'humilie. L'habile physiologiste suivra bien le jeu des ressorts qui produisent et complètent les opérations mécaniques de la vie; mais, à l'exemple du C. Cabanis, il saura douter quand il le faut; il ne s'élevera point à une hauteur de recherches qu'on ne peut atteindre : il reconnoîtra, comme lui, le grand principe, de cette sensibilité physique, source de toutes les idées et de toutes les habitudes; mais, ne pouvant le lever, il respectera le voile qui en enveloppe les causes, et finira par admirer ce qu'il lui est défendu de comprendre.

En rendant compte de ces mémoires intéressans, je n'ai ni la prétention, ni le pouvoir d'offrir l'examen détaillé d'un travail tout substantiel, et qui se refuse à l'analyse. Quiconque l'entreprendroit, dans un journal, ne présenteroit qu'une dissection sèche et sans intérêt, une vraie table de matières.

Je ne fais donc que jeter sur le papier quelques-unes des nombreuses idées que ces mémoires m'ont fait naître.

« La langue des sciences métaphysiques (dit l'auteur dans son quatrième mémoire qui a pour titre : *De l'influence des âges sur les idées et les affections morales*), « la langue des sciences métaphysiques « auroit besoin d'être refaite presqu'en entier, etc. »

Il est trop vrai que, dans cette langue, on se paye souvent de mots qu'on n'entend pas, ou parce qu'ils sont mal définis, ou parce qu'on ne les peut définir, ou, le plus souvent, parce qu'on appauvrit leur valeur réelle, en les enrichissant de valeurs idéales et de convention. De combien de significations contraires n'a-t-on pas chargé, par exemple, ce seul terme : *principe !* Que d'images diverses il retrace ! Nous avons les *principes des choses* qui en sont l'*origine*, et le *principe des germes* qui en est *la vie*. C'est, dans ce dernier exemple, comme on le dira très-bien, une faculté vivifiante ou végétative, une force intime et secrète d'où ces germes tirent leurs développemens. J'entends cela ; mais quelle est la nature de cette faculté, de cette force ? quel est le principe de ce principe ? d'où procède-t-il ? d'où part son action ? Tout cela est environné de nuages : l'expression n'éclaircit rien ; elle est aussi obscure que la chose. Le C. Cabanis en tombe d'accord. Aussi n'assure-t-il que ce qu'il peut démontrer ; aussi n'a-t-il point obscurci son travail du langage ténébreux des écoles. Sa plus grande crainte semble, au contraire, avoir été de n'être

point assez entendu, et la précaution qu'il prend quelquefois de se répéter en est la preuve. Pour rendre ses propositions plus évidentes, souvent il les appuie par des exemples : double scrupule bien louable dans un ouvrage de la nature de celui-ci, et dont je sais, pour mon compte, gré à l'écrivain, puisque je dois à cette complaisance d'avoir passablement compris des matières fort au dessus de ma portée.

A mesure qu'on avance avec l'auteur, à mesure l'on voit la lumière sortir plus vive des ténèbres.

Avant d'arriver à la formation des idées, l'auteur a suivi la progression insensible de l'énergie vitale qui se développe et croît toujours en proportion avec l'âge. Alors doivent se réfléchir successivement les impressions reçues au flambeau de l'analyse et du jugement. Dans l'enfance où les organes sont comme confondus, et n'ont point encore de sentiment qui leur soit propre, les idées participent de leur désordre. Elles sont vagues et incohérentes, ainsi que les mouvemens ; ceux-ci n'étant que le résultat d'un système nerveux sans consistance, comme sans but, dans son action.

On sait que les anciens divisoient la durée de la vie par grandes périodes *climatériques*. La première se terminoit à sept ans (âge de la dentition) ; la seconde à quatorze ans ; la troisième à vingt-un ; la quatrième à vingt-huit ; la cinquième à trente-cinq ; la sixième à quarante-neuf ou cinquante-six, selon les sujets ; à cet âge commençoit la vieillesse.

L'auteur a expliqué, d'une manière aussi ingénieuse qu'irréfutable, les changemens produits dans ces différens âges, sur le moral de l'homme, par l'inévitable influence du physique. Son morceau sur la jeunesse est plein de traits brillans. C'est le tableau d'un grand peintre. Il m'a rappelé celui de Legouvé, dans son *Poème des Femmes :* ce qui prouve que les poètes sont aussi de fort bons observateurs.

Ce quatrième mémoire est semé d'aperçus physiologiques dont la justesse frappera tous les esprits, en même temps que le sentiment qui les a dictés intéressera tous les cœurs. Quoi de mieux senti, en effet, et de mieux exprimé que le rapprochement moral des deux extrêmes de la vie (la jeunesse et la vieillesse)! Que d'idées il inspire! Comme il renverse, par une seule réflexion, la doctrine de ces philosophes humoristes qui veulent que l'homme *naisse méchant!* S'il étoit ainsi, l'enfant ne seroit-il pas, au sortir du berceau, poussé par l'instinct à se replier en soi-même? La voix secrète qui l'attire vers le sein vivifiant de sa mère, ne l'éloigneroit-elle pas de son semblable, né malfaisant comme lui? Ce sentiment de défiance ou d'effroi qu'on remarque dans presque tous les jeunes animaux, à l'approche de ceux de quelques espèces qui leur sont contraires, ne naîtroit-il pas avec l'enfant, ne coexisteroit-il pas avec lui, à l'aspect de l'homme? Eh! quelle espèce seroit plus contraire à l'homme que l'homme même, dans cette déplorable hypothèse; puisque, dans la réalité, l'intérêt personnel,

source de sa corruption, fait déja de lui, assez souvent le fléau de ses semblables? L'enfant fuiroit donc l'homme, par instinct; car toute méchanceté est essentiellement à craindre, et celle qui est la plus forte et qui a le plus de moyens pour nuire, doit être naturellement redoutée par la plus foible. Or, au lieu de fuir l'homme, l'enfant le recherche; il se répand et vit tout en dehors. Cette confiance est bien la preuve qu'il n'a, en soi, aucun penchant, même instinctif, à mal faire. La nature n'a donc pu ni dû lui inspirer des mouvemens soupçonneux qui seroient inutiles, puisqu'ils seroient sans objet.

Sans doute les dernières années du vieillard offrent un tableau bien différent.

Multa ferunt anni venientes commoda secum,
Multa recedentes adimunt.

Le vieillard vit plus concentré et plus en dedans, non parce qu'il pense que les hommes sont méchans, et qu'il cherche à se retirer de leur commerce; mais parce qu'il voit s'affoiblir, autour de lui, l'intérêt qu'inspira son existence. Les liens qui rattachoient à lui d'autres êtres, sont usés, et vont se rompre. Plus il sent que la force d'autrui l'abandonne, plus il songe à rassembler les débris de sa force. A mesure qu'on s'éloigne de lui, à mesure il s'en rapproche. Il étendoit avant, il élargissoit son être dans les rayons d'une plus ou moins vaste *circonférence :* cette faculté lui est ravie, et par la fuite de ses forces et par l'abandon de celles des

autres ; alors il se rétrécit et devient *centre*. Plus il voit se refroidir pour lui ses semblables ; plus, lui, se réchauffe pour lui-même : il faut bien qu'il s'aime pour être aimé de quelqu'un.

N'accusons donc pas l'égoïsme des vieillards : il est un bienfait de la nature qui a dû les dédommager de l'indifférence de ceux qui les entourent. N'accusons pas trop, non plus, ceux-ci ; car cette même nature a voulu, dans ses grands desseins de conservation et de perfectionnement, que les regards de l'homme se portassent avec plus d'intérêt vers l'être qui commence et qui aura longtemps besoin de guide, que vers celui qui finit, et bientôt n'aura plus aucun besoin. Cette seule idée doit naturellement amener toutes celles qui y tiennent. Les développemens où je pourrois entrer à cet égard, étant inutiles, je passe au cinquième et au sixième mémoire.

Leurs titres sont : 1.° *De l'influence des sexes sur le caractère des idées et des affections morales.*

2.° *De l'influence des tempéramens sur la formation des idées et des affections morales.*

Le grand travail de la nature est de varier, à l'infini, ses productions. Que l'ambitieux savoir se flatte de les ranger par cases, de les étiqueter dans sa mémoire, ou dans ses vocabulaires ; la nature se rit de toutes ces classifications mesquines, incomplètes ; de ces trésors indigens amassés, de siécle en siécle, par les générations savantes, en faveur desquelles elle n'a voulu lever qu'un coin du vaste rideau qui couvre ses secrets. Le génie est moins

prompt à découvrir, l'imagination moins habile à deviner, que la nature ne l'est à produire.

Pénétré de cette vérité, le C. Cabanis n'affecte, dans aucun endroit de son livre, la manière tranchante de quelques docteurs du jour qui ne connoissent rien de plus fâcheux que de ne pas trouver une cause à chaque effet, et qui, dans l'escrime de l'argumentation, sont d'autant plus ardens contre les doutes, qu'ils ont moins le moyen de les lever. L'auteur a pris au contraire très-rarement le ton affirmatif. Il expose ses conjectures qu'il est loin de regarder comme des dogmes. Cette conduite qui offre toute la pudeur de la modestie et tous les ménagemens qu'on doit à l'amour-propre d'un lecteur, n'est peut-être pas la moins sûre pour laisser une doctrine, surtout quand des conjectures portent un caractère de vraisemblance aussi marqué que celles de l'auteur.

Que de délicatesse à la fois et de profondeur dans ses observations sur la manière dont se forment les idées dans les deux sexes! Fortes chez l'homme, elles sont la conséquence d'une nature robuste et tranchante qui n'éprouve et ne rend rien à demi; foibles chez la femme, celle d'une organisation molle et déliée, où la souplesse a remplacé la vigueur. Le jeu moral de ressorts si différens sera donc, et de nécessité, dans une dissemblance proportionnelle. L'homme, plein de confiance en ses propres forces, ne cherchera d'appui que dans lui-même; la femme, au contraire, parce qu'elle ne sauroit être son propre soutien. Mais la nature

nature a pourvu à tout : ce que ne lui offre pas son organisation, la femme le trouve dans celle du compagnon avec lequel elle s'identifie. La nature a placé, dans celui-ci, le besoin de jouir; dans celle-là, le desir de plaire; le rapprochement est aussi doux qu'inévitable.

Tout étant compensé, et, dans l'ordre des choses, tout devant l'être, la foiblesse appelle à son secours l'adresse, et bientôt la ruse que la force ne connoît pas, ou doit dédaigner. L'homme sera donc audacieux et entreprenant; la femme timide, mais rusée. Ainsi ce manége dont on se plaint; ainsi sa coquetterie sera un résultat nécessaire de son organisation. Les lui reprocher, c'est reprocher à la nature de n'avoir pas donné plus d'énergie à sa fibre; accuser la mollesse de ses manières qui naît de la souplesse de ses formes, c'est reprocher encore à la nature de l'avoir revêtue d'un tissu plus fin et plus élastique.

Femmes, puisque vous ne pouvez donc impunément, c'est-à-dire, sans perdre vos grâces, cesser d'être coquettes; continuez d'être ce que la nature veut que vous soyez : soyez FEMMES.

L'auteur a partout suivi la marche de la nature; et comme, dans les conceptions de cette dernière, les conséquences morales découlent, nécessairement et sans mouvemens brusques, des opérations du physique; de même, dans le livre du C. Cabanis, elles se déduisent insensiblement et inévitablement des remarques sur les phénomènes physiques de la vie.

Son tableau des tempéramens est admirable. Il en est des tempéramens comme des gouvernemens; leur excellence est relative. Là, on peut trouver aussi *le beau idéal.* Si le tempérament fait le caractère, celui où tout seroit en proportion et soumis à des règles constantes, devroit former un *Grandisson.*

Ce même tableau des tempéramens brille de traits qu'il faut retenir, tel que celui-ci qui peint le *bilieux*: « Il n'a de repos que dans l'excessive activité. »

Il résulte du septième mémoire (*De l'influence des maladies sur la formation des idées*); cette conséquence encourageante, que l'ordre régit l'univers. Troublé quelquefois, non détruit, il se reproduit souvent des causes même qui semblèrent devoir à jamais l'intervertir. L'ordre, en ce sens, pourroit être comparé à l'eau, puisqu'il tend toujours à reprendre son niveau, comme cet élément.

La nature n'offre jamais qu'un désordre apparent ou relatif. Tout est enchaîné par des lois immuables dont quelquefois il est individuellement très-permis de se plaindre; mais non généralement. Ces plaintes individuelles même, toujours peu philosophiques, sont le plus souvent hors de saison. Eh! citons un exemple. Une maladie est un obstacle, opposé à la puissance des habitudes et au cours des fonctions physiques, que la nature cherche et réussit souvent à lever. Dans ce cas, ce que nous avons craint le plus, est, comme on le voit, ce que nous devions le plus souhaiter.

L'auteur montre, dans ce mémoire, un sentiment

d'optimisme que je crois exagéré. Il pense que l'espèce humaine et le monde sont *perfectibles à l'infini.* Quant au monde, peut-être devrions-nous nous récuser et ne pas prononcer sur ses perfections ou imperfections, également inaccessibles à notre intelligence rampante et terrestre ; et, quant à cette intelligence, c'est-à-dire, à l'homme qui est borné dans ses moyens, je crois qu'il doit l'être dans sa fin. Je me figure l'intelligence humaine parcourant un vaste cercle dont l'étendue, mesurée à ses forces, ne lui laisse qu'un desir impuissant d'aller au-delà. Ce cercle a été, est, ou sera plus ou moins rempli, selon les conjonctures où naissent les générations ; mais il ne peut être plus que rempli. Je m'explique.

Dans un siécle, l'intelligence humaine remplace, par des acquisitions nouvelles, celles d'un siécle précédent qui se trouvent dissipées. Il est tel secret, tel talent, telle science perfectionnés chez les anciens, ou qui le sont moins chez nous, ou qui nous sont inconnus ; mais nous possédons d'autres sciences, d'autres talens, d'autres secrets dont les anciens n'eurent aucune idée. Au moyen de cet échange, tout se compense peut-être ; mais comme je ne vois pas trop un bénéfice qu'on ne l'achète par quelque perte ; j'en suis réduit au calcul des *équivalens ;* et, dans cet état balancé des divers patrimoines des âges antérieurs, qui m'établit ce qui sera d'après ce qui a été, et me force à considérer l'avenir comme image du passé, rien ne me porte à croire que nos neveux, plus favorisés que nous, jouiront d'une fortune sans limites.

Au surplus, cette confiance de l'auteur dans les forces de la nature ne sauroit être répréhensible; et l'on seroit bien sûr, au contraire, si l'on pouvoit persuader aux hommes qu'un jour ils pourront être meilleurs, qu'ils s'efforceroient de le devenir, ou, tout au moins, qu'ils tâcheroient de n'être pas pires qu'ils ne le sont : or, dans la route du bien, c'est déja quelque chose que de ne pas rétrograder.

Le huitième mémoire qui traite *de l'influence du régime sur les habitudes morales* se recommande à tous les lecteurs. Les vérités qu'il renferme s'appliquent à tous les instans et à toutes les opérations de la vie.

Les observations de l'auteur sur les boissons et les alimens, en général, sont excellentes. Celles en particulier, sur le café, le thé, le sucre, les épices, etc., sont également éloignées des deux préjugés qui en ont fait des remèdes universels, ou des poisons.

J'avois bien raison de dire que tout se compense dans la nature, et ce mémoire en offre plus d'une preuve. Où je rencontre le système musculaire bien prononcé, je dois trouver le système nerveux plus lâche, et l'organe cérébral moins en action. Je ne crois pas qu'on ait cité beaucoup d'hommes de génie, parmi les athlètes; et les qualités spirituelles n'ont pas fait la grande réputation de MILON DE CROTONE. Il résulte de cet arrangement, par malheur trop général, qu'une imagination brillante suppose, en plus ou en moins, un état habituel de maladie. *L'esprit ne s'achète pas*, dit on, pardonnez-

moi : il est acheté presque toujours au prix de la santé. Voilà pourquoi la plupart des sots se portent bien. HONNEUR aux malades! sans doute : oui, mais BONHEUR aux sots! ce dernier lot, dans le passage si rapide de la vie, n'est-il pas préférable au premier? donc, plus d'esprit, et moins de force : plus de force, et moins d'esprit. Choisissez, lecteurs. Au milieu d'une horde de sauvages, ou dans certains périls, qu'est-ce que ce savant pourra faire de son esprit; ou, de sa force, cet homme *aux épaules carrées* de Virgile, dans un cercle de savans? Double réflexion qui prouve que tout est vanité et que ce n'est pas la peine d'être si fier d'une qualité qui n'existe, en nous, que pour y faire remarquer l'absence d'une autre.

Le neuvième mémoire, l'un des plus intéressans, a pour titre : *De l'influence des climats sur les habitudes morales.*

Montesquieu, Buffon, etc., et, avant eux, Hippocrate, tous trois aussi bons observateurs que beaucoup d'autres, ont reconnu cette influence, sans nier pourtant qu'on ne puisse la combattre et en triompher quelquefois. Son pouvoir a été exagéré, sans doute, par plusieurs écrivains; mais il a été aussi, et il est encore trop contesté par quelques créateurs de systèmes qui trouvent plus simple de déployer la nature au caprice de leur amour-propre, que de soumettre leur amour-propre aux volontés de la nature. Ainsi, habiter des marais fangeux ou des montagnes; vivre sous les eaux, ou dans les sables,

ou dans les forêts ; être citoyen de Madagascar ou du Kamtchatka ; cela revient donc au même ? On observe bien, à la vérité, une différence extérieure très-marquée entre un Européen et un Africain ; mais, que fait cette différence sur l'organe sentant ou pensant ? Ces messieurs tourmentent leur système jusqu'à vouloir approprier, non les institutions aux hommes, cela suppose qu'il faudroit connoître les hommes ; mais les hommes aux institutions, ce qui ne nécessite pas cette connoissance préliminaire. A la bonne heure : cela rappelle l'admirable *république universelle* de l'orateur du genre humain.

Je pense comme le C. Cabanis qui pense comme Hippocrate ; et je crois que l'influence des contrées qui produisent les ananas n'est pas la même que celle des contrées où naît le gland ; et je ne comparerai pas les zônes où l'on voit s'élancer et courir les rennes, aux zônes où l'on voit bondir et sauter les singes. Si les influences sont les mêmes ; ou si c'est infructueusement qu'elles different, pourquoi le plus doux stimulant réveille-t-il la sensibilité sous celle-ci ? Pourquoi la laisse-t-il endormie sous celles-là ? Ce qui faisoit dire à Montesquieu de quelques peuples du nord : « *Il faut les écorcher*, pour les *chatouiller.* »

Si le climat n'influe pas sur ce qui a vie, pourquoi ces migrations de quelques espèces volatiles, et ce besoin qui les force à quitter tous les six mois des régions où l'attrait du même besoin les ramène six mois après ?

Nier l'influence des climats, n'est pas nier celle du printemps et de l'automne, ou soutenir que tout se ressemble dans les tempéramens, à ces deux époques; lorsque, dans l'une, le sang et les humeurs sont attirées à la circonférence, et que, dans l'autre, elles se refoulent et se portent vers le centre.

Il est très-sûr, comme on l'a observé, que cette influence du climat ne pèse point, avec la même intensité, sur l'homme riche et sur le pauvre; mais cela prouve seulement que l'un emploie, pour s'y soustraire, des moyens artificiels qui ne sont au pouvoir, ni à la disposition de l'autre; le riche peut même, en se créant, en quelque sorte, une température, échapper à celle où le pauvre reste exposé. Cet emploi de moyens est une des premières preuves de l'existence réelle de cette *influence des climats.*

Les *considérations sur la vie animale* qui font la matière du dixième mémoire, offrent un continuel aliment à la pensée.

Les causes déterminantes de l'action de nos organes nous sont encore inconnues, et probablement le seront toujours. En remontant aux forces actives et premières de la nature, il faut s'arrêter. Plus on les approfondit, plus on s'enfonce dans les ténèbres. Au reste, *ce que nous ne pouvons apprendre nous est inutile.* Cette belle réflexion de l'auteur prouve la générosité de la nature, qui a mis à notre portée tout ce qui nous est avantageux de connoître,

et n'a éloigné de nous que tout ce qui, ne l'étant pas, nous eût peut-être été nuisible.

La vie, chez les anciens, est mère de la mort, (*et vice versâ*) ou, pour mieux dire, il n'y a qu'une mort commune aux organisations partielles qui, toutes, sont périssables. Il n'y en a point, quant à l'univers, qui reste au dessus de ses atteintes.

Ce texte n'a, pour point-d'appui, que des hypothèses ou des conjectures, tirées de l'observation des faits physiques. Le desir extrême que le C. Cabanis a de tout connoître, lui fait croire quelquefois à la possibilité de tout découvrir : cependant, comme je l'ai remarqué, il n'affirme rien. Il ne se dissimule pas même la nuit qui couvre ici ses yeux; mais il fait, pour s'y dérober, des efforts toujours louables, quand ils seroient même infructueux.

Eh ! sans doute, en reconnoissant ces *causes premières* qui échappent à notre intelligence et forcent notre admiration, nous pensons qu'elles ne nous font pas un devoir de l'ignorance. Nous pensons même que notre savoir atteste d'autant plus leur profondeur, qu'il a plongé plus avant, sans les avoir pu découvrir; et, sous ce rapport, son impuissance devient un hommage de plus pour leur auteur.

Il faut lire, dans ce mémoire, les réflexions sur la *sympathie et les songes*. Quel vaste champ ouvert à la méditation, dans ce bel ouvrage! Il paroît que les songes tiennent de la nature du délire, et que la disposition du cerveau est à peu près la même

dans l'homme qui *rêve* et dans l'homme *délirant*. La différence naît du plus ou du moins d'intensité dans la cause qui a fait remonter et a ramassé une plus forte ou une plus légère portion de la puissance nerveuse dans l'organe cérébral.

Les développemens sur les causes qui produisent et ramènent périodiquement le sommeil, éclaireront ceux-là même qui n'ont jamais réfléchi sur ce moment qui renaît pour eux chaque jour, et ordinairement à la même heure; où, à la force active succède, dans l'homme et dans les animaux, la véritable force d'inertie; ce moment où « le pouls et « la respiration (dit l'auteur) se ralentissent, la « réproduction de la chaleur animale s'affoiblit, la « tension des fibres musculaires diminue, où toutes « les impressions deviennent plus obscures, tous « les mouvemens plus languissans et plus incer- « tains. »

La sympathie est le lien de la nature. On sait qu'elle s'étend à tous les sens; et par elle, tous les sens entr'eux communiquent. La sympathie réduite, dit-on, chez les animaux, aux seules suggestions de l'instinct, leur apprend à démêler ce qui leur est bon, de ce qui leur est nuisible. Que d'hommes, en ce cas, devroient troquer leur raison contre cet instinct des bêtes!

La sympathie commence par une attraction machinale ou animale, comme on voudra, étrangère alors à toute modification intellectuelle, à toute action combinée du cerveau. Bientôt, à cette

attraction d'*instinct*, s'en mêle une de *réflexion*. Les sens sont ici les premiers agens, les premiers *avertisseurs* : ils nous font apercevoir la corrélation qui existe entre les objets et nous, démêler leur attrait caché, et ils déterminent notre mouvement *instinctif* vers le charme qui nous invite. C'est tout le contraire qui arrive dans l'antipathie, par une suite naturelle de la même loi qui veut qu'il y ait des objets qui nous repoussent, puisqu'il y en a qui nous attirent.

Je ne dirai qu'un mot des deux derniers mémoires qui traitent, l'un *de l'influence du moral sur le physique ;* l'autre, *des tempéramens acquis.* Ils sont dignes de ceux qui les précèdent ; comme eux, ils sont une mine pleine d'idées, ou de matériaux d'idées ; car toutes celles que l'auteur ne fournit pas, il les inspire.

L'ordre (on l'a déja dit) est le grand régulateur du monde en mouvement. Donc, unité d'impulsion générale, et co-ordonnance entre tous les mouvemens imprimés.

Le cerveau est, en quelque sorte, la divinité du corps. Présent partout, il gouverne tout, sent et fait agir. Ainsi, l'influence du moral sur le physique n'est autre que celle du système cérébral, comme organe de la pensée et de la volonté, sur tous les autres organes auxquels il commande.

Quant au *tempérament acquis*, sa seule qualification fait comprendre ce qu'il est. Il se forme par la longue persistence des impressions acciden-

telles, etc., le changement de climat, par exemple, presque toujours joint au changement de régime, peut produire un nouveau tempérament.

Le tempérament *acquis* est donc l'opposé du tempérament *naturel* ou *transmis*. C'est, si je puis risquer ce mot, un *conquet* qui prend la place d'un *propre* aliéné.

C'est plus que l'esprit, c'est le génie lui-même de l'observation qui a dicté ces douze mémoires, dont je ne me flatte pas d'avoir rendu compte; car cette tâche est au dessus des forces d'un simple littérateur. Peut-être est-il très-téméraire, à moi, de l'avoir entreprise; mais je n'ai pu lire indifféremment l'ouvrage du C. Cabanis, ni l'ayant lu, m'affranchir de cette dette de la reconnoissance dont tout lecteur est comptable envers l'écrivain qui l'a fait jouir.

J'ai pu, dans le cours de cet article, commettre quelques erreurs qui seront, heureusement sans conséquence; un homme de lettres n'est pas un docteur infaillible : et, protégé par cet heureux titre, je ne crois pas même qu'on prenne la peine de me les reprocher. LAYA.

Oupnek'hat (id est *secretum tegendum*), *opus in ipsâ Indiâ rarissimum, continens antiquam et arcanam, seu theologicam et philosophicam doctrinam, è quatuor sacris Indorum libris* Rak Beid, Djedjr Beid, Sam Beid, Athrban Beid, *excerptam, ad verbum è persico idiomate samskreticis vocabulis intermixto, in latinum conversum; dissertationibus et annotationibus, difficiliora explanantibus illustratum, studio et opera* Anquetil du Perron, *Indico Pleustæ, inscript. et human. litterarum Academiæ, olim pensionarii et directoris.*

Quisquis Deum intelligit, Deus fit.
Oupnek'hat *Mandek*, t. I, p. 393.

Tomus I. Argentorati, typis fratrum *Levrault;* Parisiis, apud eosdem ad sequanam ripam, aggere Malaquais. IX (1801).

C'est-à-dire: *Secret qu'il ne faut pas révéler; ouvrage très-rare, même dans l'Inde, contenant un système ancien et secret de théologie et de philosophie, extrait des quatre livres sacrés connus sous le nom de* Vedas; *traduit en latin mot à mot d'après*

une traduction persanne mêlée de mots samscrits, enrichi de notes et de dissertations; par le voyageur indien ANQUETIL DU PERRON, *ci-devant pensionnaire et directeur de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; avec cette épigraphe, tirée de l'ouvrage même, chap. 4.e (de la traduction persanne):*

Qui comprend Dieu, devient Dieu.

Tome I. A Strasbourg, chez les frères *Levrault;* et à Paris, chez les mêmes, quai Malaquais. An IX (1801). 1 vol. in-4.° de 870 pages.

Premier Extrait.

LES *Vedas*, ces livres fondamentaux de la religion et des sciences chez les Indiens; ces livres, que des savans croient aussi anciens et même plus anciens que Moïse, sont encore si peu connus dans l'Europe, qu'on a douté qu'ils se trouvassent dans l'Inde (*a*), et qu'on les a traités même de *fabuleux* (*b*). Cependant ils existent en entier ou par

(*a*) SONNERAT, *Voyage aux Indes*, in-4.° t. I, p. 214. De Sainte-Croix, Observ. prélim. sur l'*Ezourvedam*, t. I, p. 111. Supplément aux *Recherches sur les Arts de la Grèce*, par D'HANCARVILLE. Londres, 1785. In-4.° p. 58.

(*b*) Le savant Père Paulin de Saint-Barthelemi, dans le *Systema Brahmanicum. Romæ.* 1791, p. 281, se moque beaucoup des Anglois et des François, même des missionnaires qui ont parlé des *Vedas* comme de chose réelle.

extrait à la grande Bibliothéque nationale de Paris, mais en samscrit, qui est la langue originale. Or le samscrit, langue ancienne de la Perse comme de l'Inde, et contemporaine de l'Hébreu, la langue sacrée liturgique et savante des Brahmanes, langue polie et très-perfectionnée, mère de douze langues vivantes (*c*), et dans laquelle existent encore aujourd'hui un nombre innombrable de livres anciens et les plus curieux de science et de littérature, en vers et en prose; le samscrit est malheureusement tout-à-fait négligé en France, et peu cultivé dans le reste de l'Europe.

Dans cet état, l'*Oupnek'hat* d'Anquetil Du Perron, cette version latine et littérale d'une traduction persanne de longs extraits des quatre vedas, contenant l'ancienne théologie et philosophie secrète de l'Inde, doit exciter vivement l'intérêt et l'attention des gens de lettres. La nature du sujet, l'antiquité du système, ses rapports frappans avec d'autres systèmes européens, anciens et modernes, le nom célèbre et la profonde érudition du traducteur, son voyage dans l'Inde, le long séjour qu'il y a fait, par un dévouement admirable, à la recherche des anciens monumens et à l'avancement des sciences, sa vie stoïque, sa vieillesse laborieuse, son caractère original et d'une rare franchise, son style vigoureux, ses pensées grandes, hardies, profondes, ses réflexions et allusions fréquentes dirigées contre la révolution françoise, dont il ne sait dire que du mal, les doc-

(*c*) Le même P. Paulin, dans sa Dissertation *de Antiquitate linguæ samscrdamicæ*. In-4.° Romæ, 1798.

tes recherches littéraires et historiques, philosophiques et théologiques, commerciales et politiques, dont il a enrichi cette nouvelle production de sa plume; tout, dans cet ouvrage, même ce qu'on ne sauroit en approuver, pique la curiosité des lecteurs.

L'*Oupnek'hat* étoit inconnu en Europe, lorsque le C. Du Perron l'annonça en 1778, et promit la traduction qu'il publie aujourd'hui (*d*). On le trouve cité une seule fois dans les *Asiatick Researches* (*e*); et M. White, professeur d'arabe à l'université d'Oxford, en a publié en anglois quelques fragmens, en 1783, à la suite des Institutes politiques et militaires, attribuées à Tamerlane. M. Halhed en a publié un fragment en anglois en 1781, dans sa préface sur le Code des Lois de Gentoux. On peut le voir, en françois, p. XV de la traduction françoise de ce Code, publiée, à Paris, en 1788. Le P. Paulin de Saint-Barthélemy, dans un livre publié en 1793, a parlé de l'Oupnek'hat, comme d'un ouvrage si altéré par des interpolations, qu'il ne peut servir qu'à répandre des ténèbres sur la religion et la philosophie des Indiens (*f*). Telle est l'opinion d'un des plus

(*d*) *Législation orientale.* In-4.° Paris, 1778. p. 21.

(*e*) Tome I, p. 546.

(*f*) « Bhagavat Ghita *quem* Wilkins, *et* Oupnek'hat *quem Anquetil du* « *Perron nullo samscrdamicæ grammaticæ et lexici adminiculo* « *præditi converterunt, tam aperte vagis et errantibus additio-* « *nibus scatent, ut exiis indicæ gentis religio et philosophia non* « *solum dignosci nequeat, sed etiam majoribus tenebris maneat* « *involuta.* » *Musæi Borgiani velitris codices MMSS. Avenses, Peguani, Siamici, Indostani, auctore Paulino à S. Bartholomæo.* Romæ, 1793. In-4.° p. vj.

savans orientalistes, mais aussi de l'un des écrivains les plus tranchans et les plus dédaigneux ; elle doit être examinée avant qu'on puisse l'adopter.

Le volume dont on va rendre compte présente d'abord un *avertissement* et une *dissertation préliminaire*, qui occupent 135 pages. Vient ensuite la préface des traducteurs persans ; puis 300 pages de l'*Oupnek'hat* avec de courtes notes ; et cette partie ne contient encore que les six premières des cinquante sections de la traduction persanne. Suivent d'autres notes, des dissertations et corrections, qui tiennent seules 400 pages.

Voici à quoi se réduit ce qu'il y a de plus remarquable dans l'avertissement.

Un banquier françois, nommé *Bernier*, remit au C. D. P. le manuscrit persan de l'*Oupnek'hat*, en 1775, de la part de feu M. Gantil, résident de France à *Faisadab*, nouvelle capitale du pays d'*Aoud*. C'est sur cet exemplaire et sur un autre, envoyé de la même ville, et par le même savant, que le C. *Anquetil* a composé sa traduction. Il existe en Angleterre deux autres manuscrits persans du même ouvrage, appartenans à M. *Boughton Rouse*, ancien gouverneur du Bengale, qui a fourni les fragmens en anglois publiés par M. Withe ; fragmens dont le nouveau traducteur censure vivement l'inexactitude.

Certains passages de l'*Oupnek'hat* font conjecturer que l'auteur écrivoit plus de deux mille ans avant l'ère chrétienne : c'est un point que le traducteur promet d'établir ; et il a tenu parole, en recueillant dans

dans plusieurs notes des inductions tirées du texte, qui paroissent justifier cette assertion, et même faire remonter l'auteur de quelques-uns des textes de l'ouvrage à une époque très-rapprochée de celle du déluge universel.

Quant à la doctrine, elle a pour base l'existence de Dieu, d'un esprit créateur de toutes choses. Voilà ce qu'on trouve dans les anciens livres du monde, dans cet extrait des *vedas*, comme dans les *kims* de la Chine, et dans le *zend-avesta* des Persans. C'est un or mêlé souvent avec des scories et de la boue; il faut l'en dégager.

Sur ce point si important, le C. Du P. cite des passages remarquables de Strabon, de Plutarque, de Pallade, de saint Ambroise, du *Mahabharat* (*g*), de l'*Aaïn Abkari* et du *Teskerat Assalattin*, qui démontrent l'ancienne et perpétuelle croyance des Indiens en un seul Dieu créateur, dont *Brahma*, *Vichenou* et *Siva* ne sont que les agents (ou les attributs personnifiés), et en une première intelligence qui procède de ce Dieu suprême: dogmes précieux, dit le C. D. P, que le cours des siécles, les successions des peuples, les révolutions de l'univers, n'ont pu effacer de la mémoire des hommes.

(*g*) C'est-à-dire *grande histoire*, suivant le Père Paulin de Saint-Barthelemi; c'est le recueil de seize anciens poèmes épiques, contenant ensemble plus de 100,000 stances, où se trouvent d'antiques renseignemens sur la mythologie, sur l'histoire de l'Inde, et des explications sur le système indien de religion et de morale. Avant la publication de l'Oupnek'hat, le *Bhagavat-Ghita*, qui est un des épisodes du *Mahabharat*, étoit la meilleure source qu'on pût consulter sur la théosophie indienne.

Parmi ces textes, il en est un tiré du *Mahabharat*, traduit par le C. Anquetil, sur la traduction persanne qui est à la grande Bibliothèque nationale, et que le docte Maurice, auteur des *Antiquités* et de l'*Histoire de l'Inde*, eût employé avec avantage, s'il l'eût connu, dans sa Dissertation (*h*) sur les Trinités orientales. On est étonné de trouver dans ce texte trois personnes divines, deux d'entre elles procédant de la première, et toutes trois ayant concouru à la création : *Dieu saint et elevé*, *Abakt*; le *grand*, le *premier intellect*, *mahanat*; et le *cœur*, la *volonté*, *ahengar*, ou *ahankar*.

Le C. A. D. P. prétend qu'en matière de philosophie et de théologie, le respect pour la vérité oblige à traduire très-littéralement les originaux.

En conséquence, il commença par traduire l'*Oupnek'hat* mot à mot en françois. Son travail étoit barbare et inintelligible; il corrigea sa traduction, et l'ouvrage devint moins obscur; mais ce n'étoit plus le vrai sens de l'original.

Il réfléchit alors que le latin admet les inversions comme le persan, comme l'arabe et l'hébreu; que Maracci s'en est servi avec succès pour traduire l'Alcoran avec plus de fidélité, et que notre vulgate,

(*h*) A Dissertation on the oriental Trinities, extracted from the fourd and fifth volumes, of Indian antiquities. 8.° London, 1800. — Le but de ce livre est de prouver que la Trinité des Chrétiens fut connue chez les Juifs, avant et depuis l'ère chrétienne, et que les Trinités orientales, même celle de Platon, ne sont que des copies altérées de l'ancienne tradition du genre humain, dont il y a des traces dans l'ancien testament. Une partie de ces mêmes idées avoit déja été développée par d'Hancarville, dans son ouvrage cité à la seconde page de cet extrait.

nos versions latines interlinéaires de la Bible rendent assez exactement le texte hébreu. En conséquence, il a fait sa traduction littérale en latin, s'aidant de quelques livres *persans* relatifs à l'Inde, et des dictionnaires *sanscrit*, *bengali*, *telinga* et *malabar*, qu'il a pris la peine de transcrire pour son usage. Il promet (p. 428) de compléter son travail sur l'*Oupnek'hat*, par une grammaire et un dictionnaire de la langue sanscrite, qu'il donneroit d'après un manuscrit de la grande Bibliothéque nationale, mais en caractères romains, avec une traduction françoise. Déja le P. Paulin de Saint-Barthélemy a publié à Rome, et en caractères sanscrits, la grammaire de la langue sanscrite, et la partie du dictionnaire de cette langue relative à la religion; le tout d'après d'anciens originaux indiens (*i*). Le savant Anquetil trouveroit là d'utiles renseignemens pous achever sa belle entreprise. Nous faisons des vœux pour que le gouvernement vienne à son secours, comme il fait à l'égard de M. Hager, qui nous prépare un dictionnaire chinois, et pour que le texte du dictionnaire sanscrit soit imprimé en caractères sanscrits. L'une et l'autre publication sont également importantes pour l'histoire du genre humain, pour le progrès des sciences et des arts. Les langues savantes sont trop négligées en Europe; et nous dirions volontiers avec le traducteur, p. 843 : *Quis novus Khamsin Europam ignorantiæ flatu percussit! dum quisque*

(*i*) *Sidharoubam*, *seu Grammatica Samskrdamica*. *Romæ*. 4.° 1790. Il y en a une seconde édition. *Amarasinha*, *sectio prima*, *de Cælo*. Romæ. 4.° 1798.

proprii idiomatis perfectioni unice studet, spissa inter populos pristinum abolitura commercium, maceries exurgit?

La dissertation préliminaire est proprement une conférence raisonnée de la doctrine philosophique et théologique de l'*Oupnek'hat*, avec celle de plusieurs célèbres rabbins, de quelques anciens docteurs de l'église chrétienne, de plusieurs théologiens catholiques et non catholiques, et de quelques autres écrivains modernes.

Il en résulte que cette doctrine est la même ou à peu près, sur les quatre chefs suivans, qui forment autant d'articles séparés dans cette dissertation.

1.° L'être suprême, sa nature et ses attributs.

2.° L'origine du monde, par émanation ou par création.

3.° L'existence d'un monde surnaturel et intellectuel, de beaucoup antérieur au nôtre.

4.° L'influence des astres sur la terre et sur les corps terrestres.

Sur le premier chef, l'auteur rapporte les morceaux les plus remarquables des hymnes du demi-chrétien Synesius, évêque de Ptolemaïs, en Afrique.

Quand on connoît la théosophie (*k*) des Brahmanes, leur doctrine sur Dieu, son unité, sa trinité; sur l'identité de la substance divine avec celle des esprits célestes, et des ames humaines, et de toute la création; sur la distinction de la lumière ou de

(*k*) L'art. *Theosophes* dans l'Encyclopédie, nous fait voir, dans la doctrine singulière des Theosophes modernes, des idées fort analogues à celle du système indien de l'*Oupnek'hat*.

l'esprit, d'avec les ténèbres ou la matière; sur Dieu tout à la fois agent et patient, sujet et objet, et sur la manière de s'unir à lui par certaines spéculations mystiques, on ne retrouve presque rien dans les hymnes de Synesius, qui ne suppose et ne rappelle toutes ces idées.

La création des esprits et du monde matériel fut une émanation *(effluvium)* de la substance même de Dieu; leur destruction est leur rappel ou leur retour dans cette même substance; avant la création Dieu est tout; par la création il ne fait que s'étendre, et il est encore toutes choses. Ce système des Brahmanes fut enseigné aussi par quelques docteurs de l'Orient, juifs et chrétiens. C'est le sujet du second article de la dissertation préliminaire.

Nous voyons dans le troisième que, chez les Juifs et chez les Chrétiens, non-seulement on a cru à l'antériorité de ce monde surnaturel ou des esprits, mais qu'elle a été par quelques-uns qualifiée d'*éternité*. L'auteur cite en preuve ce passage célèbre de Saint-Basile de Cesarée : *Ante hunc mundum erat status quidam cœlestibus potestatibus conveniens, transcendens tempus omne, æternus, perpetuus*..... et un passage analogue de Saint-Jérôme, dans son commentaire sur l'épître à Tite : *Sex millia nec dum nostri orbis implentur anni; et quantæ prius æternitates, quanta tempora, quantas sæculorum origines fuisse arbitrandum est, in quibus angeli, throni, dominationes, cæteræque virtutes servierint deo, et absque temporum vicibus, absque mensuris substite-*

rint? Saint Augustin avouoit son ignorance sur cette espèce d'éternité du monde intellectuel ; c'est assurément ce qu'on peut faire de mieux.

Le soleil et la lune ont sur les corps terrestres une influence reconnue par tous les physiciens, et même par tout le monde. Cette première observation trop généralisée dans l'Inde, et bien ailleurs, a fait attribuer à tous les corps célestes une influence analogue sur les hommes et sur les bêtes, sur les végétaux et sur les minéraux ; de-là, cette vaine science de l'astrologie avec toutes ses branches. L'auteur cite à ce sujet le livre du médecin Goclenius, publié en 1609 : *De magnetica curatione vulneris citra superstitionem et dolorem et remedii applicationem* ; celui qui parut à Paris, en 1555, intitulé : *Harmonia cœlestium corporum et humanorum, astronomice et medice, per Ant. Misaldum Monlucianum, elaborata et demonstrata* ; et l'abrégé des ouvrages de Swedenborg, contenant la correspondance du ciel avec l'homme et avec tous les objets de la nature ; enfin les ouvrages pour et contre le mesmérisme. Il conclut que la correspondance physique du ciel avec la terre est une hypothèse qui mérite toute l'attention du sage, et la discussion la plus approfondie.

Le résultat général de cette dissertation est que les dogmes de l'Inde, sous le nom de doctrine orientale, ont passé des Indiens aux Perses, des Perses aux Grecs, des Grecs aux Romains, qu'ils nous sont aussi parvenus par le nord de l'Europe, qu'enfin rien

n'est nouveau pour un homme instruit, rien n'est absolument mauvais, et que tout ce qui est mauvais renferme l'indice ou le germe de ce qui est bon.

Revenons à l'*Oupnek'hat*. On en doit la traduction persanne au prince *Mohammed Darah Schakoh*, frère aîné de l'empereur du mogol *Aurengzeb*, et qui périt de mort violente en 1657, par ordre de cet usurpateur.

Nous allons donner en abrégé la préface de cette traduction, d'après l'analyse latine du C. A. D. P. Il seroit aussi long qu'inutile de traduire ici la version entière de cette préface.

« L'an de l'hégire 1050, et de J. C. 1640, Mo-
« hammed Dara Schakoh, voyagant dans le beau
« pays de Cachemire, y trouva Molaschah, le plus
« docte des Islamites; alors il fit recueillir des livres
« mystiques pour s'instruire sur la doctrine de l'union
« à Dieu, qui est obscure dans l'Alcoran, et qui
« demeure presque inconnue. Il se fit apporter les
« livres divins, la loi de Moïse, les pseaumes de
« David et l'évangile. N'y trouvant rien d'assez
« clair, il eut recours aux Indiens, dont une caste
« fort ancienne parloit beaucoup de l'union à Dieu.

« Chez cette caste, au dessus de tous livres divins,
« étoient les quatre *vedas* envoyés du ciel aux pro-
« phètes, et contenant la vraie doctrine sur le se-
« cret de devenir un avec Dieu.

« L'*Oupnek'hat*, extrait de ces quatre livres, ren-
« ferme ce qu'ils ont de plus excellent. Il y en a des
« commentaires par les prophètes de ce temps-là.

« Ce prince, animé de zèle pour la vérité, ayant « cherché à découvrir la doctrine de l'union à Dieu, « par le secours des langues *arabique*, *syrienne*, *per-* « *sanne* et *sanscrite*, résolut de faire traduire en « persan l'*Oupnek'hat*, vrai trésor en ce genre, afin « d'en faire part aux Islamites.

« L'an de l'hégire 1067, de l'ère chrétienne 1656- « 1657, il fit venir de Benarez, résidence des savans « de cette caste, en la ville de Dehli, des *pandits* « et des *saniassis*, versés dans la connoissance des « *vedas* et de l'*Oupnek'hat*, et fit traduire mot à mot « en persan cet ancien et excellent livre, qui est « la source du Coran.

« Quiconque lira et entendra cet ouvrage avec pu- « reté et simplicité de cœur, comme une traduction « de la parole de Dieu, jouira d'un bonheur sans fin. »

On a déja dit que l'Oupnek'hat est divisé en cinquante sections, et que le t. I du C. Anquetil n'en contient encore que six qui occupent 300 pages in-4.° Elles sont divisées en quatre-vingt-six instructions appelées *brahmen*, ou plutôt en quatre-vingt-trois; car, dans ce nombre de quatre-vingt-six, sont comptées, 1.° la préface abrégée ci-dessus; 2.° une table explicative des mots sanscrits qui sont conservés dans la traduction; 3.° la table des titres des cinquante sections, avec l'indication de celui des quatre *vedas* d'où chaque section est extraite.

Les quatre-vingt-trois *brahmen* de ce volume sont presque tous autant de morceaux détachés en forme d'historiettes et de dialogues; ils développent tous

ou énoncent quelque point du système de philosophie et de morale indienne.

Ce système est un vrai mélange de spinosisme ou de panthéisme, de *théosophisme* ou d'*illuminisme*, de quiétisme, et même d'idéalisme, à la manière de Berkeley.

Dieu est tout ce qui existe et tout ce qui paroît exister, tout ce qui connoît et tout ce qui est connu, tout ce qui est ame ou esprit, et tout ce qui paroît corporel; Dieu seul est tout, est agent et patient, objet et sujet, cause et effet. Voilà le spinosisme, ou du moins un panthéisme bien caractérisé.

Dieu est l'être lumière : par certaines pratiques de l'ame et du corps, on parvient à le connoître, à le voir dès ici-bas. Ainsi l'on devient un avec Dieu, on devient lumière, on devient Dieu. Voilà l'illuminisme au plus haut degré.

En cet heureux état on est dans le repos, on n'est plus rien pour le monde, on ne pense plus, on ne peut pas pécher. Les bonnes œuvres ne servent pas, et les mauvaises ne font pas tort. Voilà sans doute un quiétisme dangereux.

Ce monde-ci n'est qu'une simple apparence : c'est l'illusion des rêves pendant le sommeil; c'est une série d'accidens ou de modifications de nos esprits; c'est Dieu en tant qu'il est dans nos ames, et qu'il agit sur elles, sur lui-même, en leur donnant, en se donnant des sensations et des idées qui ne sont pas réelles; c'est comme un jeu d'escamoteur ou de charlatan. Voilà un spiritualisme plus raffiné que celui de Berkeley.

Toute cette doctrine se trouve textuellement et sans cesse répétée dans l'*Oupnek'hat*. Elle y est mêlée de traits d'histoire, de mythologie, de mœurs indiennes, de notions physiologiques et métaphysiques plus ou moins inexactes, d'abstractions réalisées, d'idées mystiques ou allégoriques et cabalistiques, qu'il est quelquefois mal-aisé de comprendre, et qui souvent ne paroissent que des rêveries ou de graves puérilités. Mais il faut convenir qu'on y trouve en même temps un fond de principes les plus sublimes de religion et de morale, et qui peuvent subsister indépendamment des systèmes auxquels ils sont liés dans cet ouvrage. Ces principes ne sont-ils pas des traditions primitives du genre humain transmises jusqu'à nous, avec des additions et des altérations qui les déguisent et les défigurent?

Après cette idée générale de l'ouvrage, voici quelques détails qui paroissent à divers égards les plus intéressans. Dieu, la création, les bons et les mauvais anges, le monde, les hommes; nous rangerons nos extraits sous ces quatre titres, et nous désignerons par des chiffres les *brahmen*, où l'on pourra trouver les textes de la version latine, dont nous allons essayer la traduction ou l'analyse. Nous ne prétendons pas concilier les contradictions ou les incohérences réelles ou apparentes qui s'y trouvent. On apercevra, sans que nous le disions, combien sont dangereux certains dogmes indiens; combien ils sont loin de la vérité.

Dieu.

« C'est le créateur ; son nom mystérieux est *oum*; « il faut le prononcer en trois temps (45). Ayant « appris ce mot, méditez-le aussitôt, car c'est le « mot par excellence. C'est pourquoi dans le *sama-* « *veda (nom sanscrit du premier veda)*, on le pro- « nonce d'une voix haute et avec mélodie ; ce qui « s'appelle *(en persan) adkiteh* ou *kerat*.

« *L'adkiteh* est tout ce qu'il y a de plus excellent. « Qui le sait et en fait le sujet de sa méditation, « obtiendra toutes sortes de biens pour lui et pour « les autres.

« Le mot *oum* suppose qu'on fait une inclination « du corps ; car si l'on veut approuver quelqu'un, « on dit *oum*. S'incliner ainsi est un grand bon- « heur (*l*).

« Ce mot comprend les trois vedas. On ne parle « pas du quatrième, car il a sa source dans les « trois autres ; il est venu après eux, il en est pro- « venu (12). »

(Il paroît assez prouvé par le texte, qu'il n'y eut originairement que trois *vedas*, et que l'Oupnek'hat n'est pas toujours un extrait des vedas ; qu'il s'y est mêlé des additions étrangères, sans parler des altérations et des explications musulmanes, qui sont assez fréquentes dans la traduction persanne).

« On appelle aussi Dieu *Atma*, c'est-à-dire, l'*ame* « *par excellence* ; on l'appelle encore l'*ame* universelle,

(*l*) Cet *oum* a bien de l'analogie avec l'*amen* des Juifs et des Chrétiens.

« l'ame des ames, l'ame de toutes choses (p. 21); « *pram atma* (c'est-à-dire la première ame); *karta*, « c'est-à-dire l'agent par excellence *(car c'est lui qui « agit dans toutes nos actions et perceptions); an- « trdjanis* (c'est-à-dire l'être unique en toute chose); « *anandsroup* (c'est-à-dire joie sans fin); *maïa*, « c'est-à-dire illusion (à cause du monde matériel qui est la figure de Dieu, de ce monde qui paroît exister et qui n'existe pas). « Il est la forme de la « lumière, la forme de la vérité, la forme de la « science, la forme de la joie (65, 82, 83, 84 et « 86).

« Il remplit tout; il est dans tout, et au-delà de « tout; il est l'ancien; il est le mâle et la femelle; « il a tout fait; il n'a pas été fait; il est immortel; « il n'a point de sens intérieurs, ni de sens exté- « rieurs; il est pur; il est subtil; le plus subtil de « tous les êtres, il est l'être universel et unique, sans « dualité (82).

« On sait tout, on possède tout, on mange tout, « quand on sait que ce qui se nourrit et ce qui est « mangé, c'est le créateur qui est partout sous des « formes différentes (10).

« Il y a quatre parties ou quatre quarts de la « science de Dieu. Connoître l'orient, l'occident, le « nord et le midi, c'est connoître un quart de cette « science. Qui sait ce quart a remporté sur les mon- « des une grande victoire (*m*). Connoître la terre, « l'atmosphère, le ciel et la mer, c'est en connoître

(*m*) C'est-à-dire, ne sera point obligé de passer par tous les mondes d'expiation ou de purification.

« le second quart. Qui le connoît est infini, et rem-
« porte la victoire sur les mondes. Connoître le feu,
« le soleil, la lune et la foudre, c'est connoître le
« troisième quart de cette science. Qui le connoît
« devient lumineux, et remporte une grande victoire
« sur les mondes. Connoître la respiration, la vue,
« l'ouïe et le cœur, c'est connoître le quatrième
« quart. Qui le connoît est dans le repos; il a rem-
« porté la victoire sur les mondes (11).

« Le *Richi* ou pénitent *Apkesal* faisoit depuis 12
« années, auprès de son maître *Diabal*, les exer-
« cices de la mortification, et le service du culte
« du feu.

« Diabal donna à ses autres disciples la permis-
« sion de se marier (*n*). Il ne la donna point à
« *Apkesal*.

« L'épouse de Diabal remontra à son mari, que
« le Feu se plaindroit à lui de cette dureté. Diabal
« ne répondit pas et se retira.

« Cependant Apkesal, affligé profondément, cessa
« de manger. Je suis malade d'un grand desir de
« mon ame, disoit-il; je ne mangerai pas.

« Les trois sortes de feu (*o*) eurent pitié de lui,

(*n*) Le Brahmane qui solennellement, après sept ans d'épreuves, a reçu la bande humérale, *pounnour*, et à qui les cheveux ont été arrangés en *coudoumi* ou toupet retombant sur le front, a reçu par-là le droit d'enseigner et de sacrifier. Après douze ans de service, pendant lesquels il doit, sous un maître, vivre dans la mortification et garder la chasteté, il lui est permis de se marier, en continuant le service de l'autel; il quitte alors son titre de *Brahmachari*, ou voyageur divin, pour prendre celui de *Grehasta* ou *Kerhesti*.

(*o*) Apparemment le feu commun, le feu du soleil et celui de la res-

« et voulurent lui communiquer la connoissance de « Dieu. Ils lui apparurent, et lui dirent : Votre res- « piration est Dieu, l'infini bonheur de l'ame est « Dieu, l'æther est Dieu.

« Je conçois, dit-il, que la respiration est Dieu, « car elle est la vie de tout ce qui respire; mais je « n'entends pas le reste.

« Les Feux dirent : L'infini bonheur et l'æther ne « sont qu'un ; l'æther et la respiration ne sont qu'un. « C'est l'infini bonheur, non pas du monde, mais « de Dieu.

Le premier Feu dit : La terre, le feu, les alimens, « le soleil, ces quatre sont mon corps; et ce visage « qui est dans le soleil, tout le soleil qui est l'être « lumière, c'est moi. Qui médite ainsi sur le soleil « ses péchés lui sont remis ; il sera dans le monde « ce que *nous sommes ;* il sera heureux et ho- « noré dans cette vie. Sa postérité sera nombreuse ; « elle subsistera aussi longtemps que le ciel et la « terre ; *nous l'aiderons* dans ce monde et dans « l'autre.

« Le second Feu dit : La terre, l'air, les astres, « la lune, sont mon corps. Ce visage qui est dans « la lune c'est moi. Qui médite ainsi, etc. *(comme « ci-dessus).*

« Le troisième Feu dit : La respiration, l'æther, « l'atmosphère et la foudre, sont mon corps. Ce « visage qui est dans la foudre c'est moi. Qui mé- « dite ainsi, etc.

piration, triple lumière, triple emblème ou substance de l'être lumière (*Ib.* p. 358).

« Tous les Feux dirent ensemble : O toi, dont le « desir est pur ! nous t'avons donné la connoissance « de Dieu. Ton maître te le dira.

« Le maître survint, et dit à son disciple : Votre « visage brille comme celui d'un homme qui connoît « Dieu. Qui vous l'a fait connoître ? ce sont les feux. « *Apkesal* en convint ; *Diabal* ajouta : Voilà ce que « c'est que le monde. Je vais vous dire une chose « qui fera qu'aucun péché ne laissera de vestiges sur « vous, de même que l'eau qui passant sur le Nym- « phea, n'y laisse pas de vestiges. C'est Dieu qui voit « dans votre œil. Celui qui médite cela devient lu- « mière, et sa lumière est dans tout le monde ; il « acquiert le suprême bonheur. Il ne subira plus de « métempsycose ; il connoît ; il devient celui qui est « le plus grand, le plus digne d'honneur (p. 12).

« Des pénitens conversoient ensemble. On se de- « manda ce que c'est que l'ame universelle, le créa- « teur : on convint d'aller s'en instruire avec le *Richi* « *Adhalat*, parce qu'il connoissoit le feu qui est la « semence du monde qui contient tout le monde.... « Ce *Richi* les renvoya au *Radjah Kiki*. Celui-ci les « remit au lendemain. Ce jour venu, il leur demanda « sous quelle forme ils adoroient l'ame universelle. « Un répondit, sous la forme des deux mondes, « présent et futur ; un, sous celle du soleil ; un au- « tre, sous la forme de l'air ; un autre, sous la forme « de l'æther ; un autre, sous la forme de l'eau ; un « autre, sous la forme de la terre. Il les loua tous ; « mais il leur dit : Chacun de vous connoît le créa- « teur, mais non dans son intégrité.... La tête du

« créateur ou de l'ame universelle, c'est la lumière « suprême. La figure du monde est son œil; sa grande « voie, c'est la respiration; il a son sommeil dans « son cœur; l'extrémité de son nombril est son *tré-* « sor; la terre ce sont ces pieds; son cœur est le « lieu où il recueille l'offrande jetée dans le feu, « et les poils de sa poitrine sont les flammes qui al- « lument le feu du sacrifice (14, voy. aussi 27).

« Dieu, pour les ignorans (*p*), a deux figures et « six qualités : deux figures, c'est-à-dire qu'il est « avec forme et sans forme; six qualités, c'est-à- « dire qu'il est mortel et immortel, fini et infini, « ce qu'il y a de plus extérieur et ce qu'il y a de « plus intérieur (29). »

La prière suivante, tirée, est-il dit, du veda (ce qui annonce que tout le livre n'en est pas tiré), achevera d'expliquer les notions les plus anciennes de l'Inde sur la divinité.

« Tu es *Brahma;* tu es *Vichenou;* tu es *Rou-* « *dra* (*q*); tu es *Pradjapat* (*r*) tu es le feu; tu es « *Deïouta* (*s*); tu es l'air; tu es *Andr* (*t*); tu es

(*p*) C'est-à-dire pour ceux qui ne savent pas que Dieu est la seule chose qui existe; et que tout ce qui paroît matière est *mata*, pure illusion faite à nos ames qui sont partie de la substance de Dieu tel qu'il est, c'est-à-dire portions de l'esprit ou de la suprême lumière.

(*q*) Noms des trois pouvoirs de Dieu, considéré comme créateur, conservateur, destructeur.

(*r*) Collection des élémens grossiers.

(*s*) Nom collectif des bons génies, des anges.

(*t*) Le roi, le chef, le gardien des bons génies. C'est *Indra*, le Jupiter des Indiens (40).

la

« la lune ; tu es l'aliment ; tu es *Djam* (*v*) ; tu es « la terre ; tu es tout le monde ; tu es l'*æther ;* tu « es exempt d'erreur ; tu fais les œuvres du *veda* « et celles du monde ; tu es la loi et le monde. O « seigneur du monde ! à toi humble soumission ; ô « ame du monde ! ô toi qui fais les actions du monde ! « qui détruis le monde, qui goûtes les plaisirs du « monde ! O vie du monde ! le monde intérieur et le « monde extérieur sont le jeu de ta puissance. Tu es « le maître ; ô ame universelle ! à toi humble sou- « mission. O toi, de toutes les choses cachées, la « plus cachée ! ô toi, plus élevé que nos percep- « tions et nos pensées, tu n'as ni commencement « ni fin ! à toi humble soumission (67).

« L'ame universelle possède tous les temps ; elle « est présente partout. Mais comme elle est la vue « des vues, l'ouie des ouies, la pensée des pensées, « la science des sciences, elle ne peut être vue, « entendue, comprise, apprise, étant le principe et « la racine de tout (35).

« L'être universel n'est point le son, l'odeur, etc. « Il a tout fait, et il ne produit point ; il reste en « lui-même (39) (c'est-à-dire, *que ce que nous croyons « apercevoir par nos sens n'est qu'apparence*).

« Le créateur est le temps. Il a deux formes ; l'une « le temps, et l'autre sans temps. Avant le soleil, il « n'y avoit point de temps ; depuis le soleil, le temps « existe.

« Il y a diverses parties du temps : le clin-d'œil,

(*v*) Le roi, le gardien, le chef des ames des morts.

« le *gheri* (24 *min.*), l'heure (60 *min.*), le *pher* « *(qui est le* 8.e *d'un jour)*, puis le jour, la nuit, « le mois, l'année qui est de 12 mois.

Les douze mois se divisent en deux parties. La « première comprend les six mois, pendant lesquels « le soleil va au Nord, depuis le signe du capri- « corne jusqu'à celui des gemeaux; c'est le temps « de la chaleur; et la seconde, les six mois pendant « lesquels il va au Midi, depuis le signe du cancer « jusqu'à celui du sagittaire; c'est le temps du « froid.

« Tous les alimens sont dans le temps; et le temps « mange ou consomme tout. Comme on ne peut, « à la nage, arriver à la fin de la mer, on ne peut « de même arriver à la fin du temps.

« Le créateur est le temps et le soleil; de lui « proviennent la lune et les planètes, et les étoiles « fixes, et toutes les autres productions (71).

« Comme le pepin annonce l'arbre, comme l'é- « tincelle fait connoître la présence du feu, comme « le rayon de lumière fait connoître la présence du « soleil, de même le monde et la vie dans l'homme, « les sens, le cœur et l'intelligence annoncent l'ame « universelle qui les a faits. De lui viennent toutes « les vies, tous les mondes, tous les livres divins, « tous les génies, tous les élémens; il est l'être vé- « ritable, et l'*Oupnek'hat* enseigne la véritable voie « à suivre pour le connoître (74).

« Il a fait les sept étages du paradis, et les sept « mers qui environnent l'Océan (82, p. 384). Il y « a sept étages de la terre (64, p. 307).

« Le feu, l'air, le soleil, le temps, l'eau, la res-
« piration, l'aliment, *Brahma*, *Vichenou* et *Maha*
« *dewa*; tout cela c'est le créateur; il est immense;
« il n'aura point de fin; *il n'a point de corps* (66). »
(Mais voyez ci-dessous, article du corps et de l'ame).

La Création.

« Tout ce monde est le créateur, vient du créa-
« teur, y subsiste, et y retourne (6).

« Avant la création, le créateur étoit en silence,
« méditant sur lui-même. Il prononça le mot *Oum*,
« nom de Dieu, dans lequel existent les trois mon-
« des (70).

« Avant tout étoit l'être parfait, sans nom, unique
« et sans pareil, sans vice et sans défaut.

« Il y a des ignorans qui disent que le monde, au
« commencement, n'existoit pas dans son auteur;
« que le monde a été fait de rien. O vous, dont le
« desir est pur, comment se pourroit-il que du néant
« il vînt quelque chose? Ce premier être unique et
« sans pareil fut tout au commencement.

« Il voulut se multiplier sous diverses formes.

« Alors, il fit sortir le feu de son être qui est
« lumière.

« Ce feu voulut se multiplier sous diverses formes.

« Et il fit sortir l'eau de lui-même, d'où vient que,
« dans l'homme, la sueur naît de la chaleur; et il
« multiplia l'eau sous diverses formes.

« La terre parut ensuite, et tout ce qui croît sur

« la terre, tout ce qui a vie, ainsi que les œufs et les « semences.

« Cet être sans pareil, lumière des lumières, a « produit de sa substance le feu, l'eau et la terre, « et voulut que tout corps fût composé de ces trois « élémens. Il mit dans les corps les ames qui sont « antérieures au corps, et qui sont une portion de « l'ame universelle, *djiou âtma*.

« Les corps prennent leurs noms de l'un des trois « élémens qui y domine. Ces trois élémens ne font « qu'un.

« Dans la flamme, le rouge, c'est le feu; le blanc, « c'est l'eau; le noir, c'est la terre. De même dans « le soleil, dans la lune, dans la foudre (16).

« Avant l'*haranguerbehah* (la collection des élé- « mens subtils) et l'eau subtile, il n'existoit rien. « De ces élémens subtils est faite la vie (ou la vé- « rité, la rectitude) *sati*.

« *Sati*, c'est le créateur.

« Il a créé le *pradjapat*, qui est le *vrath sroup*, « la figure ou l'apparence du monde.

« Les génies bons et mauvais, et les hommes ont « été faits du *pradjapat* (49 et 46 *initio*).

« D'abord, il n'y avoit qu'une seule ame. C'est « d'elle que sont provenues toutes choses.

« Lorsqu'elle eut produit les divers corps, ils « étoient comme des pierres sans mouvement, sans « respiration, comme des arbres secs, sans vie.

« Il les pénétra de sa substance, et ils eurent vie.

« Tout eut mouvement par un juste mélange des

« trois qualités, créatrice, conservatrice et destructrice (62).

« Dieu créateur et destructeur, est comme l'araignée qui tire d'elle-même les fils de sa toile, et, « selon les savans, les retire dans elle-même (*x*) « (67).

« Il n'y avoit rien que l'être absolu, existant par « lui-même, universel. Il voulut se manifester. De « lui vint à paroître l'œuf (du *monde*).

« Après un an, cet œuf fut fendu en deux parties; l'une étoit d'or, l'autre d'argent.

« La moitié qui étoit d'argent, fut la terre; l'autre moitié fut le ciel.

« De la moitié, contenant le poulet, furent faites « les montagnes; et de la peau très-fine de la moitié, « contenant le poulet et l'humidité, furent faits les « nuages et la foudre; de ses veines furent faites les « mers; et de l'eau qui étoit dans la moitié, contenant le poulet, fut fait l'océan; le poulet, c'étoit « le soleil. Le soleil, four immense, tomba dans « l'orbe, et tout ce qui existe fut fait (8).

« Le monde que nous voyons, n'existoit pas au « commencement. *Haranguerbehah* ou la collection « des élémens subtils, tenoit toutes choses dissoutes « en soi-même. Il n'avoit aucune qualité que le de- « sir de manger ou de détruire.

« Il voulut produire l'ame, et pensant qu'il étoit « le maître de l'ame, il s'adora lui-même, et l'eau « nécessaire à son culte fut produite.....

(*x*) V. art. Asiatiques (*Philosophie des Asiatiques*) dans l'Encyclopédie.

« Il durcit l'écume de l'eau, et en fit la terre. Après « quoi il se trouva fatigué, il eut chaud; ainsi il « produisit le feu. Ce fut sa volupté; et le premier « corps produit fut le feu.

« Le *Haranguerbehah* se divisa en trois parties éga- « lement respectables, le feu, le soleil et l'air....; « puis il voulut avoir un second corps sensible et « grossier.

« Par cette pensée fut créée la parole, qui est la « forme des trois *vedas*.

« Le *Haranguerbehah* parla et la semence *(semen* « *virile)* fut produite, et le soleil fut produit de « cette semence, et avant le soleil il n'y avoit point « d'année. Dans cette semence, le soleil parvint à « sa perfection dans une année, et alors il parut.

« Le *Haranguerbehah* pressé de la faim, fit la dé- « monstration de vouloir avaler le soleil. Celui-ci « cria d'effroi *bhan;* et la parole se manifesta.

« Le Haranguerbehah pensa que, s'il mangeoit le « soleil, ce seroit peu pour son appétit; du soleil « encore nouveau, il produisit toutes les espèces de « créatures, et augmenta ainsi son aliment.

« Du mot *bhan* il fit les noms qu'il donna à chaque « créature, ensuite il acheva la création dont nous « allons parler. D'abord parut le *Rak veda*, dont « le nom signifie discours mesuré, en stance de qua- « tre vers ou demi-vers égaux par le nombre de « lettres.....

« Ensuite fut produit le *Djedjr-veda*, dont le nom « désigne les stances composées de vers inégaux par « le nombre des lettres; puis le *Sam* dont les vers

« sont composés de lettres égales en nombre, et « harmonieusement disposées.....; puis les « poèmes dont les vers sont mesurés comme ceux « des vedas; puis le sacrifice, puis l'homme et les « animaux. Tout ce qu'il créoit, il le mangeoit; il « mangera tout. De-là il s'appelle *adat*, qui mange « tout.

« Fatigué encore il éprouva de la chaleur, et « créa la respiration. Alors le *haranguerbehah* devint « cheval *(ce cheval mystérieux qui est l'emblême de « l'homme et du monde* (22) *offerts en victimes « à l'ame universelle dans le sacrifice* aschomi- « deh (*y*).

« Le *Haranguerbehah* ne fut pas content d'être « seul. Il voulut une épouse, et il se trouva uni « avec elle; son corps étant divisé en deux moitiés. « Son nom étoit *Man*, et celui de la femme *Sa- « troupa*. De leur union est venue l'espèce humaine.

« *Satroupa*, réfléchissant qu'elle avoit elle-même « été produite du corps de *Man*, fut affligée de s'unir « avec lui; et, pour l'éviter, elle se changea en va- « che. Par amour pour elle, *Man* se changea en tau- « reau, et d'eux vint la race des taureaux et des « vaches. Par une suite d'autres métamorphoses que « Satroupa voulut subir par le même motif, tous « les autres animaux furent produits. Quiconque

(*y*) On peut prendre une idée du sacrifice *aschomideh* dans un morceau de *l'Oupnek'hat*, traduit p. xv et xvj du Code des Gentous. C'est le sacrifice d'un cheval; c'est une pratique extérieure, mais, par le moyen de l'allégorie la plus suivie et la plus raffinée; c'est l'image de la nature entière, immolée en sacrifice à Dieu.

« médite là-dessus, et sur ce que je suis la forme « des créatures, et que j'ai tout créé, pourra créer « aussi.

« Alors le *Pradjapat* (ou la collection des élémens « grossiers) joignant les deux mains, les mit dans sa « bouche, et il en sortit un feu qui est le plus grand « des *fereschtehha* ou des préposés, *Brahman Mo-* « *kelha*.

« De la semence du *Pradjapat* fut faite l'eau de « vie, *Kiasoum*.... Ainsi le *Pradjapat* fit plus que « lui. Ainsi, en méditant, on peut faire ce qui est « plus grand que nous (24).

(La suite au numéro prochain).

ART MILITAIRE.

INTRODUCTION à l'étude de l'Art de la Guerre ; par le capitaine comte DE LA ROCHEAYMON, aide-de-camp de S. A. R. M.gr le prince Henri de Prusse, frère du roi Frédéric II.

Non casu sed arte.

Tome I. Avec plans et cartes. A Weimar, au Bureau d'industrie. 1802.

NOUS avons imprimé en entier le prospectus de cet ouvrage (1) ; il est d'un militaire dont le nom a beaucoup de considération dans le monde, considération qu'il pourroit devoir à sa naissance, mais qui lui est personnelle, et qui n'est due qu'à ses talens et à ses qualités. L'amitié dont l'honoroit un grand homme (le prince Henri) qui l'a choisi

(1) Il s'est glissé une erreur dont j'ai un vif regret, dans l'impression de ce prospectus. Celui que j'avois reçu d'Allemagne et livré à l'impression portoit en note que l'ouvrage étoit écrit par le prince Henri, en revoyant l'épreuve, j'avois rayé cette apostille, et mon ordre n'a pas été exécuté. Depuis ce temps j'ai reçu l'ouvrage lui-même dans lequel l'auteur s'exprime avec toute la franchise d'un loyal militaire. Il rend témoignage aux lumières qu'il a puisées dans la conversation du prince Henri ; mais il dit lui-même que cet ouvrage est le fruit de sept ans d'études et de travaux assidus. Il est inutile d'ajouter que cette déclaration seule suffit pour démontrer la fausseté de l'apostille jointe au prospectus, qui m'a été adressé, et on s'en convaincra aisément en lisant l'ouvrage lui-même, écrit avec noblesse, franchise et simplicité.

en mourant pour remettre, à son roi, cette épée qui a été si souvent le sceptre de la victoire, les témoignages d'attachement que ce prince éclairé, vertueux et philosophe lui a donné publiquement, sont des gages certains de l'estime dont il jouit. L'ouvrage, dont nous traçons une notice, placera son nom parmi ceux des meilleurs écrivains sur l'art de la guerre.

Cette introduction est dédiée à M. le général major de Tempelhoff, célèbre militaire prussien.

Dans une préface assez étendue, M. de La Rocheaymon rend compte des motifs qui l'ont engagé à publier cette introduction; il s'élève d'abord contre ceux qui pensent que quelques manœuvres suffisent pour constituer le grand homme de guerre et qui négligent les principes. La guerre est un métier pour les ignorans, une science pour les gens habiles; et une science ne peut s'acquérir que par l'étude des règles et par les combinaisons de l'esprit; les Grecs et les Romains n'avoient point négligé cette étude, et avoient établi des écoles publiques pour la faciliter. Aussi, à l'exception d'eux, les autres peuples de l'antiquité, conduits par une routine aveugle, mettoient toute leur confiance dans la multitude. La science de la guerre étoit donc réduite en théorie chez les Grecs et chez les Romains, et ils nous en ont laissé des traités. La phalange et la légion avoient été formées d'après des calculs géométriques, et, si l'on trouve des exemples de généraux qui, comme Xénophon, Épaminondas et Alexandre obtinrent de grands suc-

cès dans leur jeunesse, c'est que, chez eux, la théorie avoit précédé la pratique. Le comte de La Rocheaymon répond à ce qu'on pourroit lui objecter contre la nécessité de la théorie en lui citant les succès des armées françoises; que les victoires de Pichegru sur le prince Cobourg, les manœuvres de Dessaix, les divers passages du Rhin par le général Moreau, la belle défense de Masséna en Suisse et en Italie, n'ont pu être le résultat d'études préparatoires et approfondies. Ces généraux, dont quelques-uns ont été tirés de professions étrangères à l'art militaire, par qui ont-ils été dirigés ? dit-il. Par le génie, dont la définition peut seule résoudre ce problème militaire.

Après avoir démontré la nécessité absolue de l'étude pour apprendre la science de la guerre, il examine si, dans ce siécle éclairé, on a fait autant pour cette science que pour les autres, et il démontre qu'il existe un grand nombre d'écrits sur l'art de la guerre, mais qu'il n'y en a pas de véritables élémens; l'ouvrage même du maréchal de *Puisegur* est devenu inutile en grande partie par le changement des évolutions et l'augmentation de l'artillerie ; *Feuquières* s'abandonne trop à la routine, le marquis de *Santa-Cruz* a joint à son recueil trop de choses inutiles, *Guichard* ne s'est guère occupé que des antiquités militaires, et *Guibert* s'est trop livré à des systèmes. D'ailleurs, la collection des livres sur l'art militaire est trop considérable pour la fortune d'un simple officier ; le but de l'estimable auteur de cet ouvrage, est de remédier à cet inconvénient, et d'offrir sous le format le moins volumineux et au

prix le plus modique, une introduction à l'étude de la science militaire depuis ses premiers principes jusqu'à ses plus grands résultats, en un mot, de former un officier de toutes les armes.

M. le comte de La Rocheaymon indique ensuite la marche qu'il suivra dans tout cet ouvrage; et nous l'avons déja fait connoître nous-mêmes en publiant le prospectus.

Il débute par une notice alphabétique des principaux écrits sur l'art de la guerre et sur ses diverses parties; une table méthodique eût présenté plus d'intérêt et plus d'utilité, mais ce répertoire a aussi un grand avantage.

L'introduction elle-même commence par la géographie, qui, pour un militaire ne consiste pas dans la connoissance aride des noms des empires, des fleuves, des rivières, etc.; mais dans la connoissance des pays sous le rapport des gouvernemens, du génie national, des mœurs, de la population, de l'agriculture, du commerce intérieur et extérieur et des finances; car un militaire doit apprécier les ressources qu'un pays qu'il attaque ou qu'il défend peut tirer de sa population, du produit de son sol, de son industrie, de ses moyens pécuniaires; enfin, ce que le caractère national peut lui offrir de secours et de résistance; tout cela peut être regardé comme la politique de la guerre, et est essentiel à sa parfaite connoissance. Pour ne pas perdre un temps précieux à cette étude très-étendue, il faut d'abord prendre une idée générale des divers pays sous les rapports que nous avons indiqués, et

ensuite considérer plus particulièrement ceux qui ont plus de relation avec sa patrie.

Si la géographie est indispensable pour déterminer politiquement et militairement le plan d'une guerre, la *topographie* ou *science du local* est absolument nécessaire pour servir de base aux projets d'opérations. La *topographie théorique* doit considérer les frontières d'un empire. Le comte de La Roche-aymon fait l'application de ce principe en analysant une partie des frontières de la France, de la manière suivante. On sera bien aise de connoître, sur ce point, l'opinion d'un des militaires les plus instruits.

« L'ancienne frontière de la France du côté de l'Allemagne commence à Bâle en Suisse et s'avance jusqu'à *Landau*. Cet espace comprend 45 lieues d'étendue.—Cette partie est couverte par le Rhin, sur lequel sont les villes d'*Huningue*, *Neuf-Brisach*, *Strasbourg*, *Fort-Louis* ou *Vauban* et *Landau* à peu de distance en arrière de ses rives.

« Ces places extrêmement fortes donnent des débouchés faciles sur ce fleuve. En arrière il court une chaîne de montagnes qui sépare l'Alsace de la Lorraine et de la Franche-Comté. La distance de ces montagnes au fleuve est depuis trois jusqu'à cinq lieues. Une armée campée près de Strasbourg, couverte par le Rhin et la place, empêcheroit facilement l'ennemi de passer la rivière ou au moins de tenter aucun siége, aucune entreprise considérable; et, à moins d'enlever toutes les places, il seroit impossible à l'ennemi de séparer son armée et de pren-

« dre ses quartiers d'hiver en Alsace, tant que les « François auroient des forces campées ou cantonnées « dans les montagnes ; aussi dit *Lloyd*, je ne saurois « assez m'étonner que les Autrichiens ayent jamais « fait quelques tentatives de ce côté-là et encore plus « que la France en ait pris l'alarme. Pour moi, je « suis bien sûr qu'un général habile qui commande- « roit trente ou quarante mille hommes, bien loin « d'être fâché de voir approcher l'ennemi ou de vou- « loir s'opposer à son passage sur le Rhin, desireroit « le voir s'enfermer lui-même entre le fleuve, les mon- « tagnes et les places de guerre, bien certain de l'em- « pêcher de repasser, ou de lui faire acheter la re- « traite d'une partie de l'armée, par le sacrifice de « l'autre.

« Passons maintenant à l'examen des forces relati- « ves de cette frontière. La maison d'Autriche étant « la seule puissance d'Allemagne dont les forces peu- « vent se mesurer de ce côte avec la France, il suffira « de se borner à calculer les efforts que les Autri- « chiens pourroient tenter.

« *Vienne* est le point central dont les Autrichiens « doivent partir. La distance entre les frontières les « plus avancées des états héréditaires et l'Alsace, et « les bords du Rhin, est au-delà de cent vingt lieues: « ce qui donne déja aux armées françoises une supé- « riorité décidée. Car les François agissant sur le Rhin « ont leurs dépôts sur les lieux, et n'auront peut- « être pas six ou sept lieues de chemin à faire dans « toute une campagne ; de sorte que les dépenses de « l'entretien de cette armée seront peu à charge à

« l'état ; au lieu qu'une armée qui agit sur une ligne « de plus de cent lieues, exige des trains prodigieux « d'artillerie et de vivres, des équipages énormes, « des frais qui épuiseroient la nation la plus riche ; « d'ailleurs, à mesure qu'on avance, les difficultés des « dépôts pour une aussi grande quantité de chevaux, « retardent les mouvemens et finissent par les arrêter « tout-à-fait. De plus, une telle armée ne peut en- « trer en campagne que tard, et si elle ne parvient « pas par une victoire décisive à se procurer une assez « grande étendue de pays dans le territoire ennemi, « pour y prendre ses quartiers d'hiver, elle sera « bientôt obligée de se retirer, et l'ennemi abondam- « ment pourvu de tout, près de ses magasins et sur « son terrein pourra la poursuivre dans sa retraite et « rendre ses efforts à venir encore plus infructueux.

« Jusqu'ici, ce que l'on vient de dire, n'a rapport « qu'aux obstacles qui résultent de la longueur de la « ligne d'opération des Autrichiens, il faut ensuite « examiner ceux qui tiennent à la nature du pays par « lequel passeroient toutes les lignes de cette espèce « qui conduisent au Rhin.

« Il y a en Allemagne et parallèlement au cours « du Rhin, à la distance depuis trois jusqu'à quinze « lieues, une chaîne de très-hautes montagnes : cette « chaîne va depuis la Suisse jusqu'à Heidelberg sur « le Necker et de là jusqu'au Mein : une seule « grande route traverse cette première chaîne, et « conduit du Rhin au Danube. Elle va par Stuttgard, « capitale du duché de Würtemberg et le long du « Necker, jusqu'à Ulm. On ne sort de ce défilé,

« que pour entrer dans un autre dans un espace de « plus de quinze à vingt lieues de longueur ; con- « séquemment le pays offre une multitude de po- « sition où de petits corps peuvent arrêter de nom- « breuses armées.

« Une seconde route mène de Francfort-sur-le- « Mein à Würtzbourg, Nurnberg, Ratisbonne sur « le Danube, et n'est pas moins difficile que la pre- « mière. Les Autrichiens ne peuvent guère s'ap- « procher du Rhin que par l'une ou par l'autre. S'ils « prennent la première, les François peuvent passer « le Rhin, les prévenir dans les défilés de Wür- « temberg, y prendre une position, les arrêter, « et sans de trop grands succès les repousser jus- « que dans la Bavière : s'ils veulent suivre l'autre, « en se portant sur la rive gauche, les François « leur défendront facilement le passage du fleuve « en manœuvrant devant eux ; et par leurs places « du Haut-Rhin, les menaceront d'une irruption « en Souabe, inquiéteront leurs communications : « tels étoient, avant la guerre de 1792, les avan- « tages de cette frontière de la France considérée « sous ces deux points de vue.

« Mais, depuis la fin de la guerre commencée « en 1792, suspendue par le traité de Campo-Formio, « et terminée par celui de Lunéville, il est devenu « absolument impossible aux Autrichiens de rien « entreprendre de ce côté contre la France.

« La force absolue et relative de cette frontière « la rendent inattaquable. La possession de Mayence « et de la rive gauche du Rhin donnent un tel

« avantage

« avantage aux François, que, quel que soit le point « que les Autrichiens voulussent attaquer sur cette « ligne, les François peuvent toujours, par de pe- « tits mouvemens, accélérés par la proximité de « leurs entrepôts, passer le Rhin et se porter sur un « des flancs de l'armée attaquante. La Suisse de- « venue alliée de la France, a donné le dernier « degré de puissance et de force à toute cette par- « tie des frontières de la république. En cas de « guerre entre les deux puissances, l'Autriche ne « peut plus en Allemagne penser qu'à la défensive, « et à prendre des positions, sur le Lech, l'Iser, « ou plus avant en Souabe, pour éloigner, autant « que possible, la guerre de ses frontières.

« Quand même elle préviendroit la France dans « son aggression, et qu'elle s'empareroit des débou- « chés de la Suisse dans les Grisons et le Voral- « berg, il seroit fort douteux que les armées Autri- « chiennes pussent s'y maintenir; les François, de « Strasbourg, pouvant se porter avec rapidité par « le Würtemberg sur Ulm, inquiéter leurs flancs, « leurs communications, enlever leurs entrepôts, et « par Mayence, Würtzbourg faire faire une diver- « sion et menacer les frontières de la Bohême. Outre « l'armée agissante il faudroit encore à l'Autriche « deux très-fortes armées portées entre le Necker « et le Mein, le Necker et le Danube, pour s'op- « poser aux progrès des François, qui voudroient, « passant le Rhin, s'avancer pour faire des diver- « sions; sans cela, comment assurer l'offensive de « leur première armée qui, ayant saisi les passages

« de la Suisse, chercheroit à y pénétrer pour s'a-
« vancer sur les frontières de la Bourgogne et de
« la Franche-Comté. L'expérience a démontré com-
« bien de sang et de temps ont coûté en pure perte
« les tentatives des armées austro-russes contre
« une armée inférieure dans un pays de positions
« perpétuelles. — Je ne parlerai point de la force
« des frontières de la France relativement à toute
« attaque de l'Autriche du côté du Bas-Rhin. Il
« est facile, à la simple inspection des cartes, de
« voir combien un pareil plan de campagne seroit
« impraticable. »

De l'analyse de la topographie théorique, le comte de La Rocheaymon passe à la *théorie d'exécution*, à la science de la connoissance du terrein. Parmi les anciens, *Fabius* fut le premier qui commença à profiter de la nature du pays pour s'opposer aux succès d'Annibal, auquel il étoit trop inférieur en tactique, pour se battre, comme ses imprudens prédécesseurs, dans la plaine. Les détails topographiques perdirent de nouveau de leur importance dans les siécles de barbarie, mais l'invention des armes à feu rendit ensuite la connoissance des terreins nécessaires.

Pour bien profiter du terrein, il faut avoir ce qu'on appelle le *coup-d'œil*, qui est le résultat de l'art du tacticien et de l'ingénieur dans sa plus grande étendue, et qui ne s'acquiert que par la méditation et la pratique. L'auteur indique les moyens de se former le coup-d'œil; c'est l'expérience, aidée de la théorie; il passe ensuite à l'indication des

objets militairement à considérer sur un terrein. Tel que les *bois*, les *forêts*, les *bruyères*, les *haies*, les *canaux*, les *camps*, les *châteaux*, les *citadelles*, les *chemins*, les *climats*, les *passages*, les *côtes*, les *défilés*, les *étangs*, *marais*, *plaines marécageuses*, les *fontaines*, les *sources*, les *forts* et *fortins*; les *gués*, les *hameaux*, les *inondations*, les *montagnes*, les *positions*, *pentes*, *revers*, les *pays montueux*, les *pays plats*, les *plaines*, les *puits*, les *positions offensives et défensives*, les *profils*, les *quartiers d'hiver*, les *ravins*, les *rivières*, les *reconnoissances pour l'offensive et pour la défensive*, les *ruisseaux*, les *terres*, les *vergers*, les *vignes*, les *villages*, les *villes fortifiées* et les *villes ouvertes*. Il donne un tableau de tout ce que le militaire doit examiner relativement à ces différens objets.

L'auteur termine par quelques mots sur le *dessin* qui appartient à la topographie; il indique les meilleurs auteurs, la meilleure manière de laver, et termine par une planche qui offre une représentation très-détaillée de tous les signes et de toutes les figures convenues pour bien tracer les plans.

Ici se termine ce premier volume. Nous ajouterons que le format de cet ouvrage est commode; seulement la correction typographique auroit pu être plus soignée; du reste, c'est un excellent manuel pour l'officier, et un guide sûr pour celui qui veut acquérir toutes les connoissances relatives à l'art de la guerre. A. L. M.

GRAMMAIRE.

Elémens de Grammaire générale appliqués à la langue françoise ; par R. A. *Sicard, directeur de l'institution des sourds-muets, membre de l'Institut national de France et de l'Athénée de Lyon. Seconde édition revue, corrigée, et considérablement augmentée.* A Paris, chez *Deterville,* libraire, rue du Battoir, n.° 16. An x (1801). 2 forts volumes in-8.° d'environ 600 pages chacun. Les 2 vol. brochés, 12 fr., et 12 fr. francs de port.

Second Extrait (*).

Ce livre élémentaire est rempli d'une foule d'images, de comparaisons, d'expressions allégoriques, qui, presque partout, répandent de l'agrément dans un sujet souvent aride; et qui, de plus, ont l'avantage *inappréciable* de faciliter l'intelligence des endroits difficiles de la science la plus rebutante pour l'enfance et pour la jeunesse. Mais, à cet égard, (et je dois le dire) j'ai entendu un censeur trop sévère blâmer ce qui fait un des premiers mérites de l'ouvrage. Eh! quel bon livre est à l'abri de la critique, puisque ce sont trop souvent les meilleurs à qui s'adresse la dent de l'Envie, mais toujours vainement?

Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

(*) *Suprà*, p. 7.

Le censeur prétendoit « qu'on avoit trop multi-
« plié ces expressions allégoriques dans un pareil
« ouvrage (1) ; qu'on y avoit même fait entrer des
« mots forgés, singuliers, bizarres, et jusqu'ici
« étrangers à la grammaire, qui déparoient un
« livre dont l'objet est la perfection du langage ;
« qu'ils rappeloient le siécle de du Bartas (2) ;
« que c'étoit substituer des expressions triviales et
« populaires à la gravité qu'on doit attendre d'un
« professeur célèbre, et qu'on doit exiger dans un
« livre élémentaire, consacré à des écoles publiques. »

« Que ce style jamais ne souille votre ouvrage :

« *Car rien n'est plus opposé au beau naturel, que*
« *la peine qu'on se donne pour exprimer des choses*
« *ordinaires ou communes, d'une manière singulière*
« *ou pompeuse.* [BUFFON, dans son admirable *dis-*
« *cours* pour les principes et pour le style, *de ré-*
« *ception à l'Académie française*].

« Qu'une grammaire, en un mot, veut une dic-
« tion pure, noble, châtiée ; qu'un membre de
« l'Institut ... »

Maudit censeur, te tairas-tu?

(1) Je me sers ici de guillemets, parce que ce sont les discours mêmes que tenoit, dans une société où j'étois, le censeur dont je parle ; je les rapporte ici avec d'autant plus d'exactitude, que je veux y répondre.

(2) Sa *Semaine*, assez poétique, dont il se fit trente éditions en moins de six ans, et qui fut traduite en plusieurs langues, est remplie d'expressions vantées alors, mais inadmissibles aujourd'hui dans notre langue, et dont on sent tout le ridicule. Ce poète, comme Ronsard, grec et latin en françois, appelle le ciel *porte-brandons*, le tonnerre *le tambour des dieux*, le pin *baise-nues*, les poissons *les bourgeois de la plaine liquide*, etc.

J'aime à répondre à une critique, qui pourroit paroître judicieuse à quelques lecteurs. Pour cela je vais rappeler ici ces expressions que reproche notre Aristarque à l'auteur de la grammaire générale « Il « n'aime point l'*article* qui est l'*anse des mots*, *des* « *mots* qu'on peut diviser *par petites tranches ;* la « voix *porte-pensée ;* le verbe qui est le *mot-lien* « et le *oui de l'esprit ;* les conjonctions qui sont les « *cordes qui lient deux échelles ; les traits physio-* « *nomiques* et *l'analogie des fonctions* de la conjonc- « tion *et ;* la pensée *au fond de son laboratoire* im- « pénétrable ; la pensée qui s'engendre *dans le sanc-* « *tuaire de l'intelligence ;* le *moule* précieux des opé- « rations intellectuelles. Le mot *moule* revient sou- « vent dans cet ouvrage ; le censeur n'aime point « l'*uniquité*, la *successivité*, et quelques autres ex- « pressions remarquables de ce genre. »

Je réponds à cela : qu'on voye ces passages aux endroits mêmes d'où ils sont extraits, et qu'on prenne garde avec quelle réserve l'instituteur, aussi bon écrivain que philosophe grammairien, a su introduire dans son livre, ces mots qui paroissent étrangers à l'étude du langage ; comment il a su leur donner un passe-port légitime dans un ouvrage aussi savant et aussi exact que parfaitement bien écrit : et j'ose assurer, qu'on lui saura gré de l'art aussi avantageux qu'ingénieux avec lequel il a su en tirer parti pour parvenir à son but ; celui de plaire et d'amuser ses jeunes élèves, en les instruisant. Au reste, M. de Buffon lui-même, qu'on vient de citer, n'a point dédaigné d'employer des comparaisons et

des expressions les plus ordinaires et les plus usuelles pour se mettre à la portée de tous ses lecteurs; dans son fameux *discours sur la théorie de la terre;* c'est-à-dire, dans le sujet le plus savant et le plus élevé de son immortel ouvrage. Je puis ajouter que ces expressions, que l'on regarde comme répréhensibles, mais très-rares dans un livre de 1200 pages, et qui seroient des taches dans toute autre grammaire générale, ne le sont point dans celle-ci; si l'on fait attention aux chapitres de l'ouvrage où elles sont placées; je veux dire, presque toujours dans les leçons concernant l'institution nationale. Or là, c'est un maître, c'est un ami, c'est un père, et qui tous les jours parle à des élèves qui sont ses enfans; à des sourds-muets qui n'ont encore dans leur tête qu'un très-petit nombre d'idées reçues; à des malheureux idiots, ou peu s'en faut, qui ne connoissent qu'un très-petit nombre de mots usuels dont il faut nécessairement faire usage pour être aisément entendu par eux : ou bien, pour suppléer ces termes convenus, il faudroit se servir continuellement de longues périphrases; et souvent encore, arriveroit-il que le plus grand nombre de ces esprits bornés ne les comprendroient point; tandis qu'un seul mot, déja connu par eux et convenu, employé à propos, va produire à leur égard et d'abord, tout l'effet qu'on pouvoit desirer. Et n'est-ce pas montrer une sévérité ridicule, de vouloir interdire l'emploi de ces mots dans des entretiens *familiers et qui doivent l'être;* dans des conversations paternelles, amicales; dans des dialogues faciles, agréables, piquans, et les

plus aimables ; qui toujours enchantent une assemblée nombreuse, la mieux composée et la plus variée ; de personnes de tout rang, de savans, d'étrangers (3), qui tous en sortent également satisfaits. On ne quitte en effet qu'à regret, un spectacle si intéressant ; et chacun bénit un gouvernement éclairé, bienfaisant, qui donne des yeux et des mains industrieuses aux aveugles ; qui fait entendre les sourds et parler les muets. Les étrangers admirent surtout et envient à la France, un homme qui honore sa nation, et qui longtemps illustrera le siècle fugitif qui s'échappe.

L'auteur, dans cette nouvelle édition, a su multiplier à propos les *tableaux analytiques*, ingénieusement combinés, qui rapprochent, abrègent, facilitent et dénouent un nombre de difficultés de la science grammaticale

Pour faire en bon journaliste, comme l'on dit, la part de la critique, il me faudroit chercher beaucoup dans les deux volumes de l'ouvrage ; et je ne pourrois y reussir qu'en m'arrêtant à de minces détails et d'une légère importance.

La première syllable du verbe *rôder* est longue suivant l'usage, dans tous les temps de ce verbe ; cependant l'auteur qui l'admet longue à l'indicatif,

(3) Entre un très-grand nombre d'étrangers illustres, célèbres, etc. qui honorent continuellement de leur presence les séances publiques du directeur national, on a pu remarquer, depuis environ trois semaines, les princes Troubetzkoï, Tufiakin et Obelinski, les princesses de Cumberland et Gallitzin la comtesse Kwielecka Starostine de Fraustadt, les comtes Palhen et Balk, chambellans de l'empereur de Russie ; MM. West et Romilly, le petit fils de Franklin, etc.

je rôde, p. 472, fait brève cette première syllabe à l'impératif, rŏde, p. 470. Ce mot ainsi prononcé bref, ne présente à l'oreille et à l'esprit que le mot *Rhodes*, ville d'Asie, et qui alors s'écrit bien différemment.

Ailleurs, je lis *Rumb*, prononcez *rum*. J'en voulois à l'usage d'ôter à ce mot l'énergie naturelle qui lui appartient, lequel a l'avantage d'exprimer, en le prononçant, la chose même. J'en causai avec un officier de marine très-instruit, qui me dit prononcez comme nous *reumbe*, en faisant sonner fortement le *b*, et vous entendrez, pour ainsi dire, le coup du vent qu'il figure (4).

Terminons ici notre critique, et finissons par le trait caractéristique qui distingue avantageusement

(4) Si toutes les langues ont, chacune, leurs imperfections, leurs homonymies, etc., qui leur sont particulières, elles ont aussi, chacune, des avantages qui leur sont propres. Tantôt, c'est un mot qui, en le prononçant, exprime la chose même qu'il représente, comme en anglois (en suivant la prononciation angloise), *rung*, *groan*, *rebound*, *surround*, hell *resounded*; *strings*, cordes d'un instrument musical, etc.; comme en italien, *awampa*, *tromba*, *rimbombar*, etc. Tantôt, c'est un mot concis, qui en demande plusieurs pour être traduit dans une autre langue, comme *s'ingemma*, *torregiava*, etc.; en latin, *anguigenæ*, des hommes nés d'un serpent. La langue latine, et la langue grecque encore plus, abonde dans ce genre de mots composés, qu'on ne peut rendre que par la réunion de plusieurs mots, surtout dans notre idiome françois. La langue des Kloptock, des Gessner, des Voss, a aussi beaucoup d'avantages sur la nôtre à cet égard.

Quelquefois, c'est un mot énergique, comme *frutti*, dans les vers suivans du Dante, chant du malheureux comte Ugolin, 33 de l'Enfer :

Ma se le mie parole esser den seme
Che *frutti* infamia al traditor ch' i rodo.

cet ouvrage. Toutes les fois que s'offre l'occasion d'inspirer à ses élèves l'amour de leurs devoirs et de la vertu, l'instituteur s'échauffe avec son sujet, et les pénètre de ces saintes vérités. Le professeur trace-t-il l'histoire de la parole, il commence à la naissance du premier âge du monde, ou bien il prend cette histoire chez l'homme sauvage, puis, par différens degrés, il la conduit jusqu'à sa perfection chez les nations les plus instruites et les plus civilisées. Dans cette histoire du langage, il sait prendre un essor sublime, remonter à son origine céleste, à l'auteur de l'homme, de ses organes, de ses facultés intellectuelles, à l'auteur de tout bien; et par là, il agrandit, il ennoblit, il sanctifie, en quelque sorte, la science, et lui imprime un caractère auguste. Son lecteur et son élève se plaisent à s'instruire avec le professeur national. Sa philosophie douce, aimable, religieuse, leur inspire la soif de la science et de la vertu : elle satisfait à la fois l'esprit et le cœur, élève l'ame; et comme de l'école du tendre et vertueux Fénelon, l'on sort de ses leçons toujours plus instruit et meilleur. Tel est le privilége sublime de l'alliance du génie et de la vertu. E. B.

P. S. Nous formons ici un vœu qui sera celui des instituteurs et des pères et mères qui s'intéressent particulièrement aux progrès de l'enfance. Il est à desirer que l'auteur de la grammaire générale s'occupe enfin d'un livre élémentaire de la langue françoise, simple, clair, facile et proportionné a

cet âge. Cette tâche à remplir n'est pas aussi aisée qu'on pourroit le croire; car il est à remarquer qu'un nombre d'auteurs d'ouvrages très-estimés, et qui ont voulu en donner eux-mêmes des abrégés, y ont peu réussi. On peut, entre autres, nommer à cet égard, Lenglet du Fresnoy, Nicole de la Croix dans leurs abrégés de Géographie, et Restaut dans son abrégé de grammaire françoise.

VARIÉTÉS, NOUVELLES ET CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

VIENNE.

L'empereur voulant récompenser les talens du célèbre auteur dramatique Schiller, vient de lui conférer le titre de baron de l'Empire.

TURIN.

Description de deux fragmens antiques trouvés à Suze, sous les décombres d'un bastion; par le C. TARIN, *directeur du Musée de Turin, et président de l'Académie des sciences et arts.*

Ces fragmens sont partie de deux statues de

marbre de Carrare, connu par les Romains sous le nom de *marbre de Luni*. Elles avoient environ deux mètres et demi de hauteur, et représentoient deux empereurs romains en habit militaire. Il n'existe plus de ces deux monumens que les torses, une partie de la jambe gauche, et une tête entièrement mutilée, dont les traits assez conservés ne laissent aucun doute qu'elle ne représente Auguste. L'habillement de l'autre et les ornemens qui y sont sculptés, font soupçonner qu'elle peut représenter Jules-César.

On a d'abord cru que ces statues faisoient partie de celles qui ornoient l'arc de triomphe que l'on admire encore actuellement à Suze ; mais la délicatesse des ornemens que l'on voit sur les cottes d'armes, prouve que ces statues étoient conservées à l'abri des injures du temps, et qu'elles n'ont été dégradées que par la barbarie des hommes.

Chaque torse a une cavité à la naissance du cou. Elle avoit été ménagée pour recevoir la tête qui avoit été sculptée séparément. Un petit rebord de la cuirasse cachoit cette commissure, et donnoit à la figure un air de vérité surprenant.

Le style de ces deux morceaux est très-beau ; les formes en sont bien dessinées, et quoique couvertes par des armures qui ne leur sont pas favorables, elles sont cependant moelleuses et ondoyantes. Les draperies sont bien jetées ; et les habillemens, exécutés avec une diligence scrupuleuse, indiquent le véritable costume de ces temps. Le choix et la délicatesse des petits bas-reliefs qui ornent tout l'ha-

billement, nous font regretter la perte des pieds et des jambes, dont la chaussure militaire, sur laquelle on dispute encore actuellement, nous auroit fourni des modèles bien exacts pour rectifier nos idées à cet égard.

Enfin, ces deux fragmens, par leur masse, par la qualité du marbre, par la beauté et la délicatesse de l'exécution, méritent l'attention des modernes; mais nous ne croyons pas qu'ils puissent devenir un monument pour le musée de Paris. Il nous semble qu'il seroit plus convenable de les placer dans des collections moins importantes, afin d'inviter les artistes et la jeunesse à s'instruire dans les principes de l'art, et pour préparer ainsi leur goût à admirer ensuite les chef-d'œuvres qui sont rassemblés dans les capitales.

FRANCE.

PONTAILLIER.

Découverte d'Antiquités.

Les chaleurs excessives de thermidor avoient mis presque entièrement à découvert un des bras de la Saône, à Pontaillier, et plusieurs habitans du pays, en cherchant à se procurer des pierres pour la bâtisse, qu'ils trouvent en grande quantité dans cette partie de la rivière, ont déterré des colonnes, des fragmens de marbres précieux, des instrumens en cuivre, et une figure de bronze, d'environ dix pouces, représentant une femme nue sortant de l'eau, et exprimant avec ses mains celle dont ses cheveux

sont trempés. Cette figure est singulièrement gracieuse et dans les plus belles proportions. Un membre de l'Académie, le C. Leschevin, s'est transporté à Pontaillier et a fait faire des fouilles dans le lit de la rivière. De celles-ci et de celles faites précédemment, il est résulté la découverte de plusieurs instrumens qui paroissent appartenir à la chirurgie, de beaucoup de médailles en bronze, de Nerva, de Vespasien, de Néron, d'Antonin, de Domitien, etc.

GENÈVE.

Voyage au Mont-Blanc.

Deux personnes, M. Forneret de Lausanne, et le baron de Dortheren ont entrepris un nouveau voyage au Mont-Blanc. Après deux jours de marche, ils sont arrivés au sommet, où la tourmente les a forcés de s'asseoir en pelotons avec leurs guides, dans la crainte d'être précipités. Le froid qu'ils ont éprouvé a été de six degrés au dessous de la congellation; la rareté de l'air et les pointes du froid leur déchiroient les poumons d'une manière si cruelle, qu'ils ont déclaré qu'aucun bien ne pourroit les engager à recommencer ce douloureux voyage. Leur entreprise a été infructueuse pour les sciences.

BORDEAUX.

Précis des travaux de la Société des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux, pendant l'an X; par le C. LEUPOLD, secrétaire.

Je comprendrai le compte que j'ai à rendre à la Société de ses travaux, sous les trois divisions gé-

nérales, sciences mathématiques et physiques, sciences morales et politiques, littérature et beaux-arts.

1.° *Sciences mathématiques et physiques.*

Parmi les découvertes intéressantes qui signalent l'époque actuelle des sciences physiques, on doit ranger celle des deux planètes ajoutées récemment à notre système, et qui, quoique plus rapprochées de la terre que Jupiter, Saturne et Uranus, avoient cependant jusqu'à présent échappé aux observations des astronomes. L'une d'elles, la planète *Piazzi*, a été l'objet d'une notice dans laquelle le C. RÉBOUL expose les circonstances de sa découverte, et donne, d'après les observations faites jusqu'à ce moment, les principaux élémens de son orbite, tels que son excentricité, son inclinaison et le temps de sa révolution périodique. En rendant compte de l'addition d'une huitième planète à notre système, il étoit naturel de rechercher pourquoi elle avoit si longtemps échappé aux observations, et si sa découverte ne nous en présage pas de nouvelles. En réfléchissant au perfectionnement qu'ont acquis depuis peu et qu'acquièrent journellement les catalogues des étoiles fixes, le C. Réboul établit qu'il est impossible que, quelque lents et peu sensibles que soient les mouvemens célestes, ils puissent échapper aux observations. Le degré de précision qu'on peut leur donner, à l'aide des points fixes et bien déterminés dans les cieux, si multipliés aujourd'hui, fait espérer que l'astronomie s'enrichira de la connoissance

de plusieurs astres, dont les mouvemens n'ont pu être, jusqu'à ce moment, reconnus.

L'addition d'une dixième planète à notre système solaire, depuis la notice du C. Réboul, a justifié ses conjectures.

Le C. LEUPOLD a donné deux Mémoires.

Dans le premier, il traite de la *méthode des interpolations* à l'aide des différences constantes; il examine successivement les cas où les différences premières, deuxièmes, troisièmes, quatrièmes et cinquièmes le sont; il donne les formules d'interpolation, relatives à chacun de ces cas, et finit en établissant une formule générale, quel que soit l'ordre des différences constantes et le nombre des quantités à interpoler.

Dans le second Mémoire, le C. Leupold s'occupe de la *théorie de la composition des équations:* après avoir succinctement exposé la manière dont les divers auteurs ont traité cette théorie, il établit qu'une démonstration rigoureuse du principe de la composition des équations, tient à celle de la *possibilité* de toute équation algébrique réelle : il essaye de prouver rigoureusement cette possibilité, et déduit, comme conséquence de la manière dont il la prouve, le théorème des racines imaginaires.

En recevant du C. MAURICE de Genève, son *Traité des engrais*, la Société a pensé qu'un extrait de ce précieux ouvrage, en forme d'instruction à l'usage des cultivateurs du département de la Gironde, pourroit, en éclairant l'aveugle routine sur cette partie importante de l'art agricole, contribuer

à

à son amélioration ; elle avoit chargé de ce travail le C. Bergeron. Ce sujet est devenu sous sa plume un traité complet des engrais, spécialement approprié aux besoins du département de la Gironde. Les théories particulières et locales ont toujours un genre d'utilité qu'on a rarement les théories générales ; leur application est plus facile et plus sûre.

Le C. Bergeron a divisé son travail en trois parties.

Dans la première, il traite des engrais en général. Après avoir exposé leur utilité, l'auteur examine la question agitée par quelques agronomes, *les labours peuvent-ils suppléer aux engrais ?* Il la résout négativement, en distinguant toutefois la nature des terres ; celles aréneuses souffriroient de la fréquence des labours, les engrais peuvent seuls leur donner la cohérence qui leur manque. Les terres argilleuses au contraire se trouvent mieux des labours qui les divisent, que des engrais qui augmentent leur cohérence. La chymie, en analysant les matières employées dans les engrais, a fait connoître leurs principes : cette connoissance pouvoit seule éclairer l'art dans ses procédés, et servir de fondement à une véritable théorie des engrais ; c'est en consultant ces principes, en en concluant leur action physique sur la terre et sur les végétaux, et la plus ou moins grande force de cette action, que le C. Bergeron indique avec certitude les genres d'engrais qu'il convient d'employer dans les diverses sortes de terre ; en leur appliquant cette méthode, il traite successivement de l'eau, de l'air, du carbone, des cen-

dres données par l'écobuage des substances calcaires et des substances alkalines.

Une fois fixé sur les diverses sortes d'engrais, il faut l'être encore sur la manière de les mettre en usage, c'est ce dont s'occupe ensuite l'auteur du mémoire. Faut-il employer le fumier en saupoudrement, ou l'enterrer avec la charrue ? En énumérant les grands avantages de la première de ces deux méthodes, le C. Bergeron pense qu'elle ne doit pas faire bannir entièrement l'ancien usage, et il cite des cas dans lesquels il est évidemment préférable.

Dans la seconde partie, le C. Bergeron traite des diverses sortes d'engrais en usage dans le département de la Gironde. Ce sont les fumiers d'étable, les fumiers factices, et les engrais végétaux. A l'occasion des fumiers factices et des diverses ressources que peut employer l'industrie pour s'en procurer, il cite un usage qu'il a introduit dans la commune de Lamarque : il consiste à employer à leur confection, des boues qui peuvent fournir, pour les prés et les vignes, une quantité prodigieuse d'engrais.

Dans la troisième partie, le C. Bergeron s'occupe des engrais dont il conviendroit d'établir l'usage dans le Bordelais. Il s'élève contre la négligeance des cultivateurs de la Gironde, qui ne tirent aucun parti de plusieurs matières très-propres aux engrais, et que l'industrie sait utiliser, d'une manière si avantageuse, dans plusieurs départemens. De ce nombre sont les limons des rivières, les boues des rues, etc.

Le C. Labadie a fait lecture d'un *fragment*

d'un voyage dans le midi de la France : il y jette un coup-d'œil sur les landes situées entre Castres et Bordeaux. « Un moyen sûr de les utiliser seroit de « consolider et améliorer les travaux déja faits pour « y établir des routes facilement praticables, et for- « mer parallèlement, et à égales distances, des che- « mins aboutissans à la rivière, qui faciliteroient « les exportations et les importations, et d'exempter « de contributions les établissemens agricoles qu'on « y formeroit. »

Les cultures qui réussiroient dans ces landes, avec des précautions que le C. Labadie indique, sont les vignes, les prairies naturelles et artificielles, les céréales et les plantations de châtaigners, d'acacias, de platanes, de chênes et de pins.

La partie du département située entre la Dordogne et la Garonne, connue sous le nom de l'*Entre-deux-mers*, mérite, par la variété de ses cultures, l'aspect de ses divers sites et sa fertilité, l'attention de l'observateur naturaliste-physicien et agriculteur. Le C. J. P. F. DUPLANTIER a communiqué à la Société quelques observations sur cette contrée intéressante. Il l'a principalement considérée sous le rapport de l'agriculture. La division naturelle de son terrein en palus ou marais, vallées ou bas-fonds, plaines et coteaux, a fourni au C. Duplantier celle de son travail, qu'il fait précéder de quelques considérations générales sur sa nature, sa composition et son exposition.

Les palus qui se composent d'une combinaison d'argile de terre calcaire et de sable, sont plus ou

moins fertiles selon que cette combinaison est plus ou moins parfaite. Elles se prêtent à toutes les cultures, et le propriétaire doit alors choisir celles qui sont le moins contrariées par les circonstances locales. Le C. Duplantier pense que, sous ce rapport, la vigne est la culture la plus avantageuse dans les palus de l'Entre-deux-mers ; il énumère les divers cépages qui y sont cultivés.

Les vallées s'améliorent sans cesse au détriment des coteaux que les eaux tendent continuellement à dépouiller de leurs terres végétales. La fertilité des vallées de l'Entre-deux-mers fait regretter, dit l'auteur du Mémoire, que les cultivateurs ne veuillent pas se donner la peine de multiplier les prairies artificielles. Beaucoup de terreins employés en prairies pourroient être consacrés à d'autres cultures. Le produit est, terme moyen, de huit pour un.

Le C. Duplantier examine pareillement les plaines et les coteaux ; leur fertilité est grande, mais pourroit l'être encore davantage. Le principal conseil que l'auteur de ce mémoire donne aux cultivateurs, est de multiplier les prairies artificielles : elles contribueront à l'abondance du bétail, par conséquent à une augmentation d'engrais, et par suite à une amélioration considérable dans les récoltes.

En énumérant les divers genres de culture en usage dans l'Entre-deux-mers, le C. Duplantier rappelle sans cesse les cultivateurs à l'expérience et à une saine théorie, et leur propose des moyens d'amélioration.

Le C. Dargelas s'est occupé, dans un Mé-

moire, des *mouches prétendues végétantes*, et y a déterminé le genre auquel elles appartiennent dans le système de Fabricius. Il a mis sous les yeux de la Société, une larve du *Cerambix, Cervicornis* (LINNÉ), sur laquelle avoit végété un *Clavaria*, dont les ramifications s'élevoient à la hauteur de trois pouces.

Le même membre a donné à la Société la description de deux insectes non mentionnés dans Fabricius et les autres entomologistes, et qu'il a trouvés aux environs de Bordeaux. Il a appelé l'un, *Carabus Cancellatus*, et l'autre, *Scarabæus Burdigalensis.*

Voici les descriptions techniques que le C. Dargelas donne de ces deux insectes :

Carabus Cancellatus.

Carabus alatus, ater, nitidus, Thorace planiusculo, elytris striatis punctatis, spatio interjecto punctis impressis.

Long. 7 lignes, larg. 3 lignes.

Scarabæus Burdigalensis.

Scutellatus, ater, Thorace inermi, capite tuberculato, elytris testaceis, fascia media nigra.

Long. 5 lignes, larg. 4.

Le C. DARGELAS a encore fourni la liste des insectes qu'on trouve dans le département de la Gironde, classés d'après le système de Fabricius. Cette entomologie Bordelaise doit faire partie d'un travail général sur la statistique du département de la Gironde.

La sensibilité dont certaines plantes paroissent douées, est-elle purement mécanique, ou a-t-elle quelque analogie avec la sensibilité animale? Cette question de physiologie végétale, a été l'objet d'un mémoire du C. DUTROUIL.

L'auteur définit d'abord ce qu'il entend par l'*irritabilité animale*; il examine ensuite si les mouvemens qu'on voit faire à certaines plantes au contact d'un corps étranger sont des indices d'une irritabilité de ce genre; il voit la cause de ces mouvemens dans l'organisation de la plante, et les explique d'une manière purement mécanique. L'auteur s'attache surtout à la *sensitive*; il attribue le mouvement qu'elle fait, lorsqu'on la touche avec le doigt, à l'action du fluide électrique et au dégagement subit que produit la mise en équilibre. Il confirme cette explication en observant que, si on touche la plante avec un corps qui ne soit pas propre à transmettre le fluide électrique, ce mouvement n'aura pas lieu. La lumière produit sur la plante le même effet, que le contact du doigt par l'électricité qu'il est démontré que cet agent renferme.

L'auteur attaque ensuite la conséquence que quelques physiciens tirent du rapprochement de certaines parties de la plante dans l'instant de la fécondation, qu'elles sont douées d'une certaine sensibilité, en donnant à ce rapprochement une cause purement mécanique; il n'admet pas plus dans les plantes la faculté de percevoir que celle de sentir, et il se fonde sur le peu d'analogie qu'il y a entre leur

organisation et celle des êtres dans lesquels cette faculté existe, et qu'ils ne doivent qu'à elle.

L'anatomie ne laisse rien à desirer sous le rapport de la connoissance et de la description des diverses parties qui entrent dans la composition du corps humain : il n'en est pas, à beaucoup près, de même, lorsqu'il s'agit de leur usage dans l'économie animale et de la manière dont s'exécutent les fonctions auxquelles elles concourent. La physiologie pour la solution des questions qu'elle a à résoudre, cherche des données dans l'anatomie comparée. En étudiant la diversité d'organisation que présentent dans tous les animaux les organes dans lesquels s'opèrent les fonctions qui leur sont communes, on peut espérer des lumières sur le mécanisme de ces fonctions. Le C. Dutrouil s'est occupé de quelques recherches à cet égard : il a communiqué à la Société la partie de son travail relative à la circulation.

Les animaux présentent de grandes différences dans leurs organes circulatoires. Chez les uns cette fonction est simple et s'exécute au moyen d'un centre unique d'où partent les vaisseaux artériels, chez les autres elle est double. La circulation double présente des différences qui sont relatives à l'existence ou à la non existence des ventricules, à leur éloignement ou à leur rapprochement : certains animaux n'ont qu'un seul ventricule, d'autres en ont un plus grand nombre.

Après ces considérations générales sur la différence des organes circulatoires, le C. Dutrouil donne une

description anatomique du cœur considéré dans les mammifères, les cétacées, les oiseaux, les poissons, les reptiles, les serpens, les vers et les insectes. A propos des vers, le C. Dutrouil parle des belles découvertes du C. CUVIER sur les organes de la circulation du lombric marin. Il expose ensuite les différences relatives à l'âge.

Après avoir examiné la circulation dans tous les animaux, chez lesquels elle existe, l'auteur considère cette fonction en général. Elle est déterminée par le mouvement de *Systole* et de *Diastole*. La cause physique de la contraction du cœur est connue, celle de sa dilatation ne l'est pas, c'est ce que prouve la diversité d'opinion parmi les physiologistes. — Dans le double mouvement de contraction et de dilatation le cœur change de figure. Dans quel sens est produit ce changement? Les physiologistes ne sont pas encore d'accord sur ce point. — Ils ne le sont pas davantage sur l'évaluation de la force du cœur, à en juger par les résultats, si différens de BORELLI et de KEIL. L'auteur du mémoire, après avoir cherché sur quelles bases devoit reposer l'évaluation de la force du cœur, expose les différens résultats obtenus par les physiologistes, il regarde comme le plus probable, celui de DANIEL BERNOUILLI qui fait l'effort exercé par le cœur, égal à la hauteur de 16 pieds.

Le C. Dutrouil suit le sang dans son passage des artères dans les veines, parle de la manière dont les molécules nutritives se séparent, et finit son mémoire en exposant les différences dans la qua-

lité et la quantité du sang veineux et du sang artériel.

2.° *Sciences morales et politiques.*

Les questions proposées par le ministre de l'intérieur aux conseils de commerce, en frimaire dernier, ont provoqué une discussion lumineuse sur les grands intérêts du commerce maritime et les bases sur lesquelles il convenoit à la France, au point de grandeur qu'elle a acquis, d'établir ses relations commerciales. Le gouvernement réclamoit des lumières, et tout négociant, ami de la prospérité publique, lui devoit le tribut de celles qu'il pouvoit tenir de l'expérience et de la méditation. Le C. Mazois a fait hommage à la Société de quelques réflexions sur les questions contenues dans la circulaire du ministre; elle s'est empressée d'adopter son travail; et, pensant qu'il pourroit éclairer la discussion provoquée par le gouvernement, elle en a délibéré l'impression. La publicité qui lui a été donnée nous dispense d'une notice plus détaillée.

Le C. V. Deseze s'est occupé de quelques *recherches historiques sur l'ancienne Ægypte.* Les institutions politiques et religieuses d'un pays où l'histoire place le berceau des sciences, et où elles brillèrent longtemps, méritent le soin avec lequel le C. Deseze a cherché à les retracer. Les mœurs des Ægyptiens, leurs diverses institutions, dont l'antiquité atteste la sagesse, leurs sciences et les caractères symboliques, sous lesquels ils cachoient au vulgaire les principes d'une philosophie sublime

qu'empruntèrent les diverses écoles de la Grèce, leurs arts, dont les monumens qui subsistent après un laps de temps si considérable, attestent les progrès et la perfection, sont successivement examinés, et le C. Desèze soumet aux règles d'une saine critique, ce qu'en ont dit les historiens qui nous en ont transmis les détails.

Le C. Monbalon a lu à la Société une notice sur deux monumens sépulcraux trouvés dans les fouilles faites sur le terrein de l'ancien palais de Lombrière, et maintenant déposés dans une des salles de l'Académie. Ils furent consacrés à l'amour conjugal. Le temps et le bouleversement vandalique ont respecté leur pieuse destination, et malgré les déplacemens qu'ils paroissent avoir éprouvés, ces deux monumens ont été trouvés réunis. En consultant le style de l'inscription et celui des ornemens d'architecture qu'ils offrent, le C. Monbalon les fait monter au siécle d'Auguste. Sans chercher à rien décider sur les signes et les abréviations que les inscriptions présentent, il essaye de fournir quelques données à leur discussion par un tableau précis et rapide de l'histoire de l'Aquitaine et de celle de Bordeaux, depuis les temps les plus reculés.

Le mouvement continuel et progressif de la mer d'Orient en Occident, dû à ce que l'action lunaire sur les eaux donne aux mouvemens qui en résultent une tendance dans le même sens que la révolution de l'astre qui l'exerce, fait continuellement varier l'aspect des côtes, en sorte que d'un côté la mer envahit sans cesse sur les terres, et de l'autre en

découvre qu'elle tenoit submergées. La côte occidentale du Médoc comptoit autrefois plusieurs villes et un grand nombre de ports qui fesoient un commerce actif avec l'Espagne et l'Afrique, et il ne reste plus aujourd'hui de traces de leur existence que dans le souvenir. Le C. BERGERON s'est occupé dans un mémoire de quelques recherches sur les ravages qu'a exercé la mer sur cette partie de la Guyenne.

Il commence par une notice historique des divers habitans qu'a eu successivement le Médoc. Nous ne le suivrons pas dans la manière dont il distribue l'Aquitaine entre les divers peuples mentionnés par César dans ses commentaires, et par les historiens qui ont parlé de cette partie de la France, et nous passerons aux recherches curieuses qu'il fait de l'aspect que présentoit anciennement la côte occidentale du Médoc.

Les dénominations du pays, quoique corrompues, rapprochées des traditions et de quelques documens historiques, guident le C. Bergeron dans ses recherches sur l'emplacement des principaux ports que présentoit cette côte, tels que celui *des Anglais* qu'il met dans la commune de Grayan, celui *d'Aigron* dans la commune de Soulac, celui *de l'Akanau* où débouchoit la rivière Anchise, et où débarqua le célèbre Talbot.

Il ne reste plus de vestiges de l'ile *d'Antros* mentionnée dans les anciennes cartes, à moins qu'elle soit, comme le pensent certains géographes, l'ile sur laquelle est élevé le phare de Cordouan. L'au-

teur n'admet point cette opinion, et croit qu'elle a été recouverte par l'Océan. On manque de données pour placer l'ancien *Domnotonus*, lieu qu'habitoit Théon ami d'Ausone. Le C. Bergeron conjecture qu'il étoit situé auprès de Macau, vis-à-vis l'embouchure de la Dordogne. La position des deux villes connues, dans les anciens capitulaires, sous les noms de *Metullium* et *Deviomagus*, a les mêmes incertitudes, malgré la sagacité qu'ont mis, dans leurs recherches, les écrivains qui ont parlé de l'ancien Médoc. L'auteur pense, avec quelque raison, que l'ancien Soulac étoit un démembrement de la première de ces deux villes, et il se fonde sur une inscription qu'on voyoit encore avant la révolution, sur une cloche de l'église de ce bourg.

Le C. Bergeron n'a pas oublié dans ses recherches le phare de Cordouan; l'étymologie du nom qu'il porte, la date de sa fondation sont successivement l'objet de ses conjectures. Il paroît que le local sur lequel est bâti la tour, faisoit autrefois partie de l'ancien Médoc. On trouve dans les commentaires de Vinet qu'en 1575 le phare de Cordouan n'étoit éloigné de la pointe du Médoc que de 2000 toises, et aujourd'hui sa distance est de deux lieues. Le C. Bergeron décrit ce beau monument d'architecture et donne ses dimensions exactes qu'il a lui-même mesurées.

L'auteur termine son mémoire par un aperçu de la rapidité avec laquelle les eaux de l'océan envahissent les côtes du Médoc. « De tous les faits, « dit-il, qui attestent le plus évidemment les pro-

« grès toujours croissans des sables, et les usurpa-
« tions de la mer, il n'en est pas de plus récent,
« de plus effrayant et de plus remarquable que la
« destruction de l'ancien Soulac, bourg très-con-
« sidérable. Plusieurs personnes qui existent encore,
« l'ont vu dans son entier, et le curé qui desser-
« voit l'église, n'est mort qu'en 1793. »

Le C. GUILHE a lu à la Société un essai sur la morale appliquée aux sciences.

Après avoir montré comment la progression du besoin a graduellement développé toutes les branches des connoissances humaines, comment la variété des circonstances a dû mettre une diversité analogue dans ces développemens, l'auteur s'est demandé pourquoi les sciences, qui d'abord font le bonheur de l'homme, finissent par corrompre les nations, et quels sont les moyens, s'il en est, d'empêcher cette dégénération des sciences?

Il a été distingué deux sortes de nations éclairées, les unes, qu'on peut nommer *institutrices*, et qui n'ont point eu de modèle; les autres, qu'on pourroit appeler *élèves*, et qui se trouvent à l'école des premières par l'imitation de leurs procédés.

Il est difficile que les premières ne s'égarent pas dans l'étude et le développement des sciences; en effet, aucune expérience ne les dirige, et persuadées que plus elles sauront, plus elles seront puissantes, elles avancent toujours dans la route, et se trouvent au fond du gouffre, avant même qu'elles soupçonnent qu'il est possible d'y tomber.

Il n'en est pas de même des secondes, qui pouvant

s'éclairer par les malheurs de leurs devancières, ne se corrompent que parce qu'elles le veulent, ou plutôt, parce qu'entraînées, elles ne songent pas à réfléchir.

Les nations imitatrices sont donc les seules qui, par l'application de la morale aux sciences, puissent les empêcher de se pervertir. Trois choses doivent servir de fondement à cette morale.

1.° Discerner pour quel but utile chaque branche de nos connoissances fut instituée.

2.° Ramener les diverses sciences à cette intention primitive.

3.° Classifier les sciences dans l'estime publique, de manière qu'on rende impossible leur abus et leur corruption.

Ici, le C. Guilhe a justifié ses principes, en parcourant le tableau des sciences auxquelles il en a fait à mesure, de justes applications. Il a conclu que si les sciences corrompent encore les nations, comme Jean-Jacques Rousseau s'en est plaint, ce n'est ni par leur nature, ni par celle de l'esprit humain, mais par l'effet d'une simple inadvertance.

3.° *Littérature et Beaux-Arts.*

L'art de bien lire, de manier la parole avec aisance et succès, est plus difficile qu'on ne le pense communément Les Grecs, bons juges de l'utilité des institutions, en avoient établi des écoles publiques et le regardoient comme partie essentielle d'une bonne éducation. Il seroit à desirer que l'étude des règles de cet art, trouvât sa place dans

le système d'instruction publique. Le C. DUFAU s'est occupé de quelques recherches sur la lecture et la déclamation. Le moyen le plus sûr de produire sur les auditeurs l'effet qu'on desire, c'est d'éprouver soi-même les sensations qu'on veut leur faire partager; et le meilleur traité de déclamation est peut-être ce vers d'Horace :

Si vis me flere, flendum est primum ipse tibi.

mais c'est là le but plutôt que la règle, et le C. Dufau indique, autant qu'il est possible, les moyens de l'atteindre.

Le C. COMBES a communiqué à la Société quelques réflexions sur les progrès et la décadence de l'architecture grecque en France; après en avoir sommairement tracé l'historique, il examine et analyse quelques-uns des beaux monumens élevés depuis François Ier jusqu'à nos jours. En les comparant aux règles immuables du bon goût, telles que les ont tracées et suivies les Grecs, il fait voir en quoi leurs auteurs s'en sont écartés, et comment ces écarts nuisent à l'effet de leurs monumens.

L'origine et l'histoire de l'art de la gravure chez les Etrusques, les Grecs et les Romains, une exposition rapide de ses procédés successifs, une analyse raisonnée de la nature des pierres précieuses qui ont servi à nous transmettre les images des héros de l'antiquité, et les faits mémorables de l'histoire la plus reculée, ont été l'objet d'une notice du C. DUDEVANT VILLENEUVE. A la suite de cette notice, il a donné la description du *triomphe d'Amphitrite*,

pierre gravée sur une calcédoine onyx, tirée de sa belle collection d'antiques et trouvée par lui à Syracuse. La composition de cette gravure antique, marquée au coin du goût le plus pur, mérite les plus grands éloges, et a fait honneur à l'artiste à qui elle est due. Ce monument étoit inédit, et il étoit réservé au C. Dudevant Villeneuve de le faire connoître aux amis des arts.

Correspondance.

La Société doit un témoignage public de reconnoissance à ses correspondans pour le zèle avec lequel ils ont concouru à ses travaux, et lui ont communiqué le résultat de leurs recherches. Elle a reçu pendant l'an 10:

Le traité des assolemens du C. Pictet, de Genève.

Le voyage en Italie du docteur Meyer, de Hambourg.

L'histoire naturelle des fourmis du C. Latreille.

Plusieurs ouvrages relatifs à la grammaire du C. Sauger Préneuf, de Limoges.

Trois mémoires imprimés du C. Prony, membre de l'Institut.

Un recueil de poésies du C. Taillasson, à Paris.

Plusieurs morceaux de littérature du C. Pié, de Toulouse.

Une ode sur la paix, du C. C. Mullot, de Bazas.

Un mémoire imprimé du C. Lobgeois, ingénieur, sur un projet de canal pour unir l'Adour à la Loire, en

en passant par les départemens de la Gironde, de la Charente inférieure, des deux Sèvres et de Maine et Loire.

Un projet d'une charpente vitrée sur un plan neuf, et dont la construction seroit très-économique, par J. B. VIGNEAU, charpentier, à Bordeaux. L'auteur pense que cette construction pourroit être avantageusement employée pour couvrir la cour du bâtiment de la Bourse.

Le prospectus d'une Chloris du département des Landes, par le C. THORE, médecin, à Dax.

Programme de la Société des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux, du 26 fructidor an X.

La Société n'avoit pu voir qu'avec de vives inquiétudes la dégradation journalière du port de Bordeaux, causée par l'envahissement de ses cales qu'occupent des dépôts de vase, toujours croissans, par la formation de plusieurs bancs immenses de sable; par l'exhaussement de son lit; par l'échouement de plusieurs navires devenus autant d'écueils. La restauration de ce port, principale base de la prospérité commerciale de tous les départemens environnans, devoit donc être l'objet de ses sollicitudes; elle appela les lumières de tous ceux qui pouvoient indiquer les moyens de parvenir à ce but; elle proposa pour sujet d'un prix de la valeur de trois cents francs, à décerner dans le mois de germinal dernier, la question suivante :

Dans l'état actuel du port de Bordeaux, quels sont les moyens les plus sûrs et les moins dispendieux de diriger le cours de la Garonne vers sa rive gauche, pour la dégager des vases qui l'obstruent ?

Quelques justes, quelques fondées que fussent les espérances de la Société, son attente n'a pas été remplie. Soit que les personnes capables de traiter ce sujet se soient méfiées de leurs propres forces, soit qu'elles aient été découragées par la connoissance qu'elles pouvoient avoir de l'existence de certains travaux de ce genre, la Société n'a reçu aucun mémoire sur la question proposée.

N'ayant pas été satisfaite sur ce point, la Société a été du moins dédommagée, en voyant un de ses membres traiter avec succès cet important sujet, et atteindre le principal objet de ses vœux. Le C. BREMONTIER, ingénieur en chef des ponts et chaussées, a présenté un mémoire qui expose les moyens de réparer le port de Bordeaux. Le C. DUBOIS, conseiller-d'état, préfet, l'a approuvé et a arrêté que ce plan seroit mis à exécution. Bientôt, sans doute, nous devrons la restauration du plus beau port de l'Europe, aux lumières et au zèle de ces deux citoyens, que leur mérite et leurs services publics font généralement chérir et estimer.

Dans cet état des choses, la Société croit devoir retirer du concours la question qu'elle avoit proposée. Le public entendra dans le cours de la présente séance, la lecture du mémoire du C. Brémontier.

2.° L'intérêt du commerce, autant que celui des agriculteurs, avait fait desirer la Société de voir

établir quels sont les caractères auxquels on peut distinguer les douves de merrain susceptibles de communiquer aux tonneaux le goût de fût. Elle avoit même espéré que des expériences heureuses pourroient faire découvrir quelque moyen de faire perdre au vin le mauvais goût qu'il auroit contracté dans des vaisseaux ainsi viciés. Ces motifs lui ont fait accueillir favorablement l'offre généreuse faite par un de ses membres, le C. BERGERON, de la somme de trois cents francs, comme fonds d'un prix à décerner en germinal de l'an onze, à celui qui auroit le mieux résolu les deux questions qui suivent:

Quel est le moyen le plus simple et le plus facile de reconnoître et distinguer les douves de merrain susceptibles de communiquer au vin le goût de fût?

Quel est le meilleur procédé à employer pour enlever entièrement au vin le goût de fût qu'il a contracté dans le tonneau?

Le terme fixé pour la remise des mémoires, étoit le 30 prairial an dix. A cette époque, la Société n'en avoit reçu aucun sur les deux questions précédentes. Cependant, pénétrée de l'importance de leur solution, et voulant favoriser ceux qui auroient déja commencé quelques travaux, la Société, après avoir consulté le donateur du prix, s'est déterminée à reculer l'époque de sa concession jusqu'au mois de fructidor an onze; et elle fixe comme terme de rigueur, pour la remise des mémoires, le 30 prairial de la même année.

3.° La naturalisation en France des bêtes à laine d'Espagne, dites *merinos*, est le plus grand pas fait

dans ces derniers temps vers l'amélioration de l'art pastoral ; elle peut, dans peu d'années, tripler le produit ordinaire des troupeaux sur le même sol. De si grands avantages sembloient devoir faire adopter avec ardeur cette utile innovation ; cependant les difficultés de se procurer ces animaux précieux, et plus encore la routine aveugle des agriculteurs trop nombreux qui ne lisent point assez, a retardé dans notre contrée l'introduction des beliers et brebis *merinos*. La Société crut néanmoins, il y a un an, qu'il en existoit déja suffisamment pour qu'elle pût décerner avec fruit, dans le cours de l'an onze, un prix d'encouragement à l'agriculteur du département de la Gironde, *qui auroit le plus contribué à l'amélioration des races de bêtes à laine, par ses soins, son industrie, et l'introduction des beliers* merinos *dans ses propriétés.*

Des renseignemens plus exacts lui ont fait connoître que les bêtes à laine superfine avoient été jusqu'à ce jour trop peu multipliées dans ce département, pour qu'il pût s'établir une émulation utile entre leurs possesseurs ; mais elle a eu la satisfaction d'apprendre qu'un troupeau de cent animaux de cette espèce vient d'arriver et d'être distribué à plusieurs agriculteurs ; ces deux circonstances ont déterminé la Société à différer jusqu'à sa séance publique de fructidor an douze, la concession de ce prix d'encouragement.

Ce prix sera de la valeur de trois cents francs. Les personnes qui voudront concourir, feront parvenir à la Société, avant le 1.er messidor de l'an douze,

des échantillons des laines tondues sur leurs beliers ou brebis, et un procès-verbal dressé publiquement par le Maire du lieu, qui constatera l'état du troupeau.

4.° Les mémoires et autres objets destinés pour la Société, doivent être adressés, *francs de port*, au C. LEUPOLD, son sécrétaire-général, rue du Hâ, n.° 7.

Le concours pour les prix proposés par la Société, est interdit à ses membres résidens. Elle rejette les mémoires qui ne sont pas écrits en françois ou en latin, et ceux des auteurs qui se font connoître avant le jugement.

Ordre des lectures.

Notice des travaux de la Société, par le C. LEUPOLD, secrétaire-général.

PROGRAMME.

Plan de restauration du port de Bordeaux, par le C. BREMONTIER.

Notice sur deux pierres sépulcrales trouvées dans les fouilles faites dans l'emplacement du ci-devant palais de Lombrière, par le C. MONBALON.

Réflexions sur la moralité nécessaire aux négocians, par le C. DESFOURNIEL.

Voyage dans l'île d'Elbe, par le C. LATAPIE.

Considérations sur les progrès et la décadence de l'architecture grecque, par le C. COMBES.

Pièce de poésie, par le C. LAMONTAGNE.

MONTPELLIER.

Programme des prix proposés par la Société médicale de Montpellier, séante à l'Ecole de médecine.

SUJET DU PREMIER PRIX.

« Déterminer dans quelles espèces et quelles circonstances des maladies chroniques l'inflammation peut être utile ou dangereuse, et avec quelles précautions on doit l'exciter ou la modérer dans leur traitement? »

On a tâché de déterminer l'utilité et les dangers de la fièvre dans les maladies chroniques. L'inflammation offre un symptôme qui n'a pas une moindre influence sur certaines maladies de cette classe. La Société médicale demande que, d'après un nombre suffisant d'observations et d'expériences décisives, on établisse à cet égard des principes clairs, simples, étendus, invariables, dont il soit aisé de faire l'application à la pratique. Les rapports de l'inflammation avec les maladies chroniques doivent être considérés sous des points de vue bien différens. Tantôt symptôme essentiel de ces maladies, elle constitue un de leurs principaux élémens, comme on le voit dans les inflammations sourdes, lentes et chroniques des viscères; alors elle est susceptible de pécher par excès ou par défaut, et il s'agit souvent d'abaisser le mode inflammatoire ou de le relever. Tantôt symptôme étranger, elle se développe accidentellement pendant le cours des maladies,

comme on l'observe dans les affections du système lymphatique, les engorgemens glanduleux, les tumeurs froides, indolentes, squirreuses, etc.; alors elle peut devenir avantageuse ou nuisible, suivant l'époque et les circonstances de son apparition.

Il importe donc d'avoir des règles fixes pour l'exciter ou la modérer dans leur traitement; enfin l'inflammation est quelquefois le produit d'un principe âcre, hétérogène, virulent, fixé sur une partie sensible; et dans ce cas, il faut estimer ses avantages ou ses inconvéniens, son utilité ou ses dangers, d'après les connoissances qu'on a sur la nature de ce principe, sur le tissu des parties affectées, sur leur importance et leur sympathie avec d'autres, etc. C'est ce qui arrive dans les affections dartreuses, vénériennes, scrophuleuses, où l'inflammation prend des caractères propres et relatifs à chacune. Quels sont les effets réels de l'inflammation, par rapport à ces divers ordres de maladies? Comment reconnoître si elle est utile ou dangereuse? Quelles peuvent être les conditions favorables ou fâcheuses pour son développement? D'après quelles vues, avec quelles précautions, par quels moyens convient-il de l'exciter ou de la modérer dans ces sortes de cas? L'action de l'air atmosphérique, l'impression de différens gaz, l'injection de divers liquides, l'application de la chaleur du vésicatoire, des caustiques, du cautère, du moxa, l'effet des moyens compressifs, etc.; toutes ces choses peuvent être ramenées à l'objet de la question que la société

propose, et devront, suivant leur degré respectif d'intérêt, fixer l'attention des concurrens.

Le prix sera de la valeur de 500 francs : il sera décerné dans la séance du 30 floréal an 11 de la république.

SUJET DU SECOND PRIX.

« Etablir d'après l'observation et l'expérience, « quel est le degré de confiance qu'on doit accor- « der à la méthode d'administrer en frictions dif- « férentes substances qu'on prescrit ordinairement « à l'intérieur; dans quels rapports sont les effets « produits par le même remède pris intérieurement « ou appliqué en frictions, et quelles sont les pro- « portions qu'on doit observer dans les doses; indi- « quer les circonstances et les maladies qui doivent « faire préférer cette méthode; quelles sont enfin « dans les différentes affections les parties du corps « qu'on doit choisir pour appliquer ce remède avec « plus d'efficacité? »

La solution de cette dernière question ayant paru exiger une suite d'observations et d'expériences, qu'il seroit difficile de recueillir, ou de faire dans le terme trop court d'une année, la Société a pensé servir les concurrens et la science elle-même, en décidant qu'elle n'en décerneroit le prix que dans sa séance du 30 floréal de l'an 12. La valeur en sera égale à celle du prix de l'an 11. Les membres résidens de la Société sont exclus du concours des deux prix.

Les mémoires écrits en latin ou en françois porteront une épigraphe que l'auteur aura soin de réunir au billet cacheté qui renfermera son nom ; ils devront être parvenus avant le 1.er floréal des années dans lesquelles les prix seront décernés, et adressés, francs de port, au C. Lordat aîné, secrétaire perpétuel de la Société médicale, rue Blanquerie, à Montpellier.

La Société avoue, avec reconnoissance, qu'elle doit à la générosité d'un de ses membres, qui veut rester inconnu, une somme de 200 francs, offerte pour supplément au prix de l'an 11. Comme la question pour l'an 12 exige beaucoup de travail, la Société n'a pas cru tromper la bienfaisance du donateur, en partageant cette somme, pour accroître également les deux prix.

La Société médicale, voulant éviter des vices qu'elle a cru remarquer dans le mode ordinaire de distribution des prix, a arrêté qu'elle choisiroit chaque année dans son sein une commission composée de neuf membres, pour juger les mémoires envoyés au concours, et que les noms de ceux qui doivent la composer, seroient inscrits dans le programme des prix qu'elle propose.

Conformément à cette décision, les membres de la commission, nommés pour décerner celui de l'an 11, sont les CC. *Barthez*, médecin du gouvernement ; *Fouquet*, *Gouan*, *Dumas*, *V. Broussonet*, professeur de l'école de médecine de Montpellier ; *Fages*, ancien chirurgien en chef de l'hôpital militaire de Montpellier ; *Prunelle*, ancien médecin de

l'armée d'Orient; *Caizergues*, médecin de l'hospice de la charité de Montpellier; *Lordat* aîné, médecin en chef de l'hôpital de Force de la même ville, et secrétaire perpétuel de la Société.

Fait dans la séance ordinaire de la Société du 30 floréal an 10 de la république.

DUMAS, *président;* FAGES, *vice-président;*
LORDAT, *secrétaire perpétuel.*

PARIS.

INSTITUT NATIONAL.

L'Institut national a tenu, le mardi, 20 vendémiaire, sa séance publique du premier trimestre de l'an XI. Les nouveaux sujets de prix ont d'abord été annoncés.

La Classe des sciences mathématiques et physiques avoit proposé, dans la séance du 15 germinal an 8, pour sujet de l'un des prix que l'Institut devoit décerner dans cette séance, la question suivante:

« Déterminer, par des observations et des expé-
« riences anatomiques et chymiques, quels sont les
« phénomènes de l'engourdissement que certains ani-
« maux, tels que les marmottes, les loirs, etc. éprou-
« vent pendant l'hiver, sous le rapport de la circu-
« lation du sang, de la respiration et de l'irritabilité;
« rechercher quelles sont les causes de ce sommeil et
« pourquoi il est propre à ces animaux. »

La Classe a jugé que les deux mémoires envoyés au concours ne contenoient pas assez de développemens pour que le prix pût être accordé à aucun

d'eux ; mais elle a cru que ces mémoires renfermoient des observations d'un intérêt assez grand pour mériter d'être cités honorablement. Elle propose de nouveau le même sujet. Le prix sera double, et consistera dans la valeur de deux kilogrammes d'or (environ 6800 fr.). Il sera distribué dans la séance publique de vendémiaire an 13. Les mémoires devront être remis au secrétariat de l'Institut avant le 15 messidor an 12. Ce terme est de rigueur.

Classe des sciences morales et politiques.

Prix d'analyse des sensations et des idées.

« Déterminer comment on doit décomposer la « faculté de penser, et quelles sont les facultés élé- « mentaires qu'on doit y reconnoître ? »

Le prix sera une médaille d'or du poids de cinq hectogrammes (environ 1700 fr.) : il sera décerné dans la séance publique de germinal an 12 de la république.

Les ouvrages ne seront reçus que jusqu'au 15 nivose de la même année. Ce terme est de rigueur.

Prix de géographie.

La Classe avoit proposé en l'an 9, pour sujet du prix de géographie que l'Institut national devoit décerner dans la séance publique de vendémiaire an XI, la question suivante :

« Comparer les connoissances géographiques de « Ptolémée sur l'intérieur de l'Afrique, avec celles « que les géographes et les historiens postérieurs nous « ont transmises, en exceptant l'Ægypte et les côtes de la barbarie, depuis Tunis jusqu'à Maroc. »

Les mémoires envoyés au concours n'ayant pas rempli les conditions du programme, la classe propose de nouveau le même sujet pour l'an 12. Le prix sera une médaille d'or du poids de cinq hectogrammes (environ 1700 fr.) : il sera décerné dans la séance publique de messidor an 12. Les mémoires seront remis avant le 15 germinal de la même année. Ce terme est de rigueur.

Classe de littérature et beaux-arts.

Prix de poésie.

« La vertu est la base des républiques. » (Montesquieu, liv. III, chap. 2 et 3). Le prix sera une médaille d'or du poids de cinq hectogrammes (environ 1700 fr.) : il sera décerné dans la séance publique de vendémiaire an 12. Les ouvrages ne seront reçus que jusqu'au 15 messidor an XI. Ce terme est de rigueur.

Prix de grammaire.

Dans la séance publique du 15 vendémiaire an X, la Classe avoit proposé pour sujet du prix de grammaire que l'Institut national devoit décerner dans la séance publique de vendémiaire an XI, l'*Eloge de César Chesnau-Dumarsais.*

Aucun des ouvrages envoyés au concours n'a paru digne de prix. La Classe a distingué le discours enregistré sous le n.° 2, ayant pour épigraphe :

> Le labyrinthe obscur d'une langue sauvage
> Sert d'asile aux erreurs : la langue en s'éclairant
> Présente aux vérités un voile transparant.
>
> (Pétréide, chant III, *de la France*).

L'Institut engage l'auteur à revoir son ouvrage et à le présenter de nouveau au concours, qui restera ouvert jusqu'au 15 vendémiaire de l'an XII. Le prix sera une médaille d'or de la valeur de cinq hectogrammes (environ 1700 fr.) : il sera décerné dans la séance publique du mois de nivose de la même année.

Le discours portant pour épigraphe : *La parole est un tableau dont l'original est la pensée* (Dumarsais), ayant été remis trop tard au secrétariat, n'a pu être admis au concours. L'auteur pourra le présenter une seconde fois.

Grands prix de peinture, sculpture et architecture, décernés par l'Institut dans la même séance.

PEINTURE.

Le sujet du cours étoit : « Le gaulois Sabinus ayant pris part à la révolte de Civilis, fut vaincu par les Séquanois. Il fit courir le bruit de sa mort, et se retira dans des grottes souterraines. Il y vécut pendant neuf années avec Epponine sa femme : il en eut deux fils. Enfin Sabinus fut découvert ; on le prit avec sa femme et ses enfans, et on les mena tous prisonniers à Rome. Ils parurent devant l'empereur ; et Epponine, dans cette extrémité, vérifia merveilleusement son nom, qui, en langue celtique, signifie héroïne ; elle parla à Vespasien avec courage : elle tâcha de l'attendrir en lui présentant ses enfans. Vespasien versa des larmes ; il ne laissa pas d'envoyer Sabinus et Epponine au supplice, et il ne fit grace qu'à leurs enfans. »

Grand prix.

Alexandre MENJAUD, né à Paris, âgé de vingt-neuf ans, élève du C. Regnault.

Second prix.

Guillaume-Desiré-Joseph DESCHAMPS, né à Lille, département du Nord, âgé de vingt-un ans, élève du C. Vincent.

SCULPTURE.

Le sujet du concours étoit : Cléobis et Byton, deux frères, avoient été un modèle parfait d'amitié fraternelle, et avoient eu pour leur mère tant d'amour et de piété, qu'un jour de fête solennelle, comme devant aller au temple de Junon dont elle étoit prêtresse, ses bœufs tardant trop à venir, ses deux fils se mirent eux-mêmes au joug, et traînèrent le char de leur mère qui étoit ravie, et dont tout le monde vantoit le bonheur d'avoir porté de tels enfans.

Grands prix.

1. Pancrace EGENSVILLER, né à Soleure en Suisse, âgé de trente-cinq ans, élève du C. Dejoux. 2. Laurent BARTHOLINI, né à Florence, âgé de vingt-deux ans, élève du C. Lemot.

Nota. Il n'a point été donné de second prix.

ARCHITECTURE.

Le sujet du concours étoit : Une foire publique située sur les bords d'un grand fleuve et dans un des lieux les plus fréquentés d'une grande ville, ayant un local particulier pour l'exposition des productions de l'industrie nationale, renfermant les boutiques

nécessaires aux marchands, des dépôts et magasins, une salle de réunion pour le jury spécial, et des bureaux d'administration, des salles de spectacle convenables à un pareil monument, des corps-de-garde et une entrée principale.

Grand prix.

Hubert ROHAULT, né à Paris, âgé de vingt-cinq ans, élève du C. Durand.

Second prix.

Antoine-François GIRARD-BURY, né à Paris, âgé de vingt-deux ans, élève des CC. Percier et Fontaine.

Les élèves qui ont remporté les grands prix, seront envoyés à l'école françoise des beaux-arts à Rome, pour y continuer leurs études aux frais de la république.

Après que ces prix ont été distribués et que les artistes couronnés ont reçu d'un public nombreux les applaudissemens qui leur étoient dus, le C. LEVESQUE, président, leur a adressé un discours intéressant, qui a aussi été justement et universellement applaudi.

Les lectures ont ensuite commencé.

Le C. TOULONGEON a lu un mémoire sur les différentes manières d'écrire l'histoire;

Le C. MONGEZ, un mémoire sur la véritable situation de *Noviomagus Lexoviorum*, près Lisieux;

Le C. DELAMBRE, une notice sur la vie et les travaux du C. Gabriel Bory;

Le C. LANGLÈS, un mémoire sur l'*Oasis* de Hammon.

On a proclamé alors un prix décerné par la Classe des sciences mathématiques et physiques. Cette classe avoit proposé en l'an x, pour la troisième fois, un prix double que l'Institut devoit décerner dans la séance publique de vendémiaire an XI. Le sujet étoit la question suivante : « Indiquer les substances ter-« reuses et les procédés propres à fabriquer une po-« terie résistant aux passages subits du chaud au « froid, et qui soit à la portée de tous les citoyens. »

Deux mémoires ont été envoyés à ce troisième concours. La Classe a décerné au mémoire enregistré sous le n.° 1, portant pour épigraphe : *De Palissy suivons les traces.* L'auteur est le C. FOURMY, fabricant d'hygiocérames à Paris.

Le mémoire n.° 2, dont la devise est : *La poterie la plus grossière, si elle est bonne et à bas prix, a le même mérite aux yeux du gouvernement que l'élégante porcelaine*, contient beaucoup d'essais qui ont conduit l'auteur à des résultats qui pourront devenir utiles. La Classe lui a décerné, à titre d'accessit, la somme de 800 francs, qui sera prise sur les deux kilogrammes d'or destinés à la totalité du prix. L'auteur est le C. F. MULLER, demeurant maison Jusselin, à Nevers, département de la Nièvre.

Le C. DEYEUX, membre de la Classe, a fait ensuite un rapport sur le mémoire qui a remporté le prix.

Le C. SICARD a lu une notice historique sur la vie et les ouvrages du C. Noel-François Dewailly.

La séance a été terminée par la lecture d'un mémoire du C. DESESSARTS, sur la musique considérée comme moyen curatif.

CORRESPONDANCE.

CORRESPONDANCE.

Au C. MILLIN, *rédacteur du* Magasin Encyclopédique, *sur un article du Rapport fait à l'Institut, par le C.* VILLAR.

Dans la notice des travaux de la troisième classe de l'Institut, le C. Villar, en rendant compte d'un mémoire du C. Ameilhon, sur les médailles trouvées à Taumery, près de Fontainebleau, se sert d'une expression qui peut faire croire qu'on ne connoît que deux revers des médailles que l'empereur Philippe fit frapper en l'an 1000 de Rome (1). Je possède une médaille d'argent de ce prince. Le revers porte : *Sæculares Aug.*, et *la louve allaitant Romulus et Rémus.* Cet emblême de la fondation de Rome convenoit parfaitement à la célébration de la millième année de la ville éternelle. Au bas du revers est le chiffre II qui sembleroit désigner le second consulat de Philippe (2). EUSÈBE SALVERTE.

(1) *Magasin Encycl.* année VIII, t. II, p. 222.

(2) Il existe non-seulement deux médailles de Philippe, en argent, qui rappellent les jeux séculaires, mais plusieurs encore qui ont au revers différentes figures d'animaux, et au dessus un chiffre, depuis I jusqu'à VI, ainsi que celle du C. Eusèbe Salverte porte le nombre II. Ces nombres n'indiquent pas, comme il le pense, les consulats, puisque Philippe ne l'a obtenu que trois fois. Il paroît que ce sont des signes monétaires. A. L. M.

THÉATRES.

Théâtre Feydeau.

Astolphe et Alba, ou *A quoi tient la faveur.*

Les auteurs n'ont pas été heureux ce mois-ci.

Astolphe et *Alba*, opéra en deux actes, est tombé tout-à-fait, le 21 vendémiaire, quoiqu'il fût joué par *Elleviou*, *Solié* et M.me *Saint-Aubin*, et quoique cette dernière changeât quatre fois de costume dans la pièce. On étoit cependant si sûr du succès, que l'on avoit donné d'avance à l'imprimeur, les noms des auteurs, et qu'on avoit annoncé sur l'affiche du lendemain, que la pièce étoit du C. Ségur jeune, et la musique du C. Tarchi.

Théâtre du Vaudeville.

Arlequin Curtius.

Cette pièce a été sifflée impitoyablement, le 3 vendémiaire, et à coup-sûr elle méritoit son sort. Elle n'en a pas moins été jouée quatre ou cinq fois de suite. Mais l'auteur a eu la modestie de ne pas se nommer.

Attendre et courir.

Le fonds de ce vaudeville, joué le 10 vendémiaire, est extrêmement léger; mais les couplets agréables ont soutenu la pièce qui a été applaudie.

Un cousin *étourdi* et une cousine *indolente* s'aiment malgré la différence de leurs caractères. On leur promet de les marier, quand ils seront débarrassés de ces deux défauts qu'ils portent à l'extrême. En conséquence, le jeune *fou* doit *attendre* une taupe, et la jeune *indolente courir* après un papillon. L'amour opère ce prodige. Ils réussissent, et on les marie.

Les auteurs sont les CC. LACHABAUSSIÈRE et RABOTEAU.

Catinat à Saint-Gratien.

Le répertoire du Vaudeville ne tarit pas, et on ne doit pas s'attendre à le voir finir, tant que le Dictionnaire historique ne sera pas épuisé. Cet ouvrage, joué le 24 vendémiaire, a obtenu un grand succès.

Catinat veut marier sa jeune pupille, fille du brave *Hoguet*, mort à ses côtés sur le champ de bataille. Il lui a choisi le jeune *Chevreuse*, neveu de M.lle *de Villeneuve*, jeune homme fort aimable, mais qui attend toute sa fortune de sa tante, vieille capricieuse, grondeuse et coquette. Celle-ci se jette à la tête de tout le monde, et ne peut parvenir à se marier. Elle prend pour elle des vers que Catinat adresse à la perruche de M.lle *de Vendôme*; mais bientôt on la désabuse; et, piquée d'avoir été refusée par Catinat, elle se propose à *Palaprat*, son secrétaire, et apprend qu'il est marié. Dans son dépit, elle rompt l'hymen des deux jeunes gens. Elle prend pour prétexte que la jeune personne n'a pas

de dot. En effet, reconnoissante des bontés de Catinat, elle avoit consacré les 60000 francs qu'il lui avoit remis à acquitter une dette contractée par ce grand général, pour le service de l'État, et pour laquelle on alloit s'emparer de sa terre de Saint-Gratien. Arrive alors un jeune page du roi, apporter à Catinat le bâton de maréchal. M.lle de Villeneuve cède à ses prières en disant qu'elle n'a rien à refuser à un maréchal de France. Tel est le dénouement. On ne peut refuser à cet ouvrage de jolis détails; mais l'action est sans intérêt, elle ne marche pas, et l'on pourroit, sans nuire à sa clarté, supprimer plusieurs scènes très-vides.

Les auteurs demandés et nommés, sont les CC. PHILIPPON-LA-MADELEINE et THESIGNY.

On jouoit le même jour au théâtre Louvois, une pièce nouvelle de PICARD, *le Mari ambitieux*, ou *l'Homme qui veut faire son chemin*. Aussitôt que la foule qui assiége le théâtre, permettra d'y entrer, nous donnerons l'analyse de cette comédie en cinq actes et en vers, qu'on ne doit pas juger aussi légèrement qu'un vaudeville. Elle a, dit-on, obtenu grand succès; mais comme les journaux se contredisent, que l'un l'élève aux nues, et que l'autre l'abaisse jusqu'à terre, nous attendrons, pour l'apprécier, que nous l'ayons vue nous-mêmes. T. D.

LIVRES DIVERS (1).

MÉDECINE.

AVANTAGES d'une Constitution foible, aperçu médical; par M. FOUQUIER DE MAISSEMY. A Paris, de l'imprimerie de Gillé *fils, rue Saint-Jean-de-Beauvais, n.° 28.* Chez *Gabon*, libraire, Place de l'Ecole de médecine; et *Lebours*, libraire, Palais du Tribunat, Galeries de bois, n.° 229. Prix 1 fr.

L'idée qu'on se fait d'une constitution foible n'est pas exacte; le but de cet ouvrage est de la rectifier, en démontrant que les hommes foibles sont exposés à moins de maladies, et à des maladies moins graves que les hommes robustes; qu'ils ont une vie plus longue et des sens plus parfaits que ces derniers; qu'ils ont enfin plus d'esprit et de moralité. Entr'autres conséquences, il résulte de ce système que la dégénération physique, soit dans les individus, soit dans les peuples, est un véritable perfectionnement.

CHIRURGIE.

LA LUCINE FRANÇAISE, ou *RECUEIL d'observations médicales, chirurgicales; pharmaceutiques, historiques, critiques et littéraires, relatives à la science des accouchemens, aux maladies des femmes et des enfans; par le docteur SACCOMBE, médecin-accoucheur de l'université de Montpellier*, etc.

Cet ouvrage paraît régulièrement par numéros,

(1) Les articles marqués d'une * sont ceux dont nous donnerons un extrait, ou une notice plus détaillée.

le 1.er de chaque mois, à dater du 1.er vendémiaire. Chaque numéro est composé de trois feuilles d'impression avec figures, lorsque les matières l'exigent.

Prix de l'abonnement pour l'année, 9 fr. pour Paris, et 10 fr. 50 cent. pour les départemens.

Pour six mois, 5 fr. et 6 fr.

Le 1.er numéro se vend séparément, 1 fr. et 1 fr. 25 cent., *franc de port.*

On souscrit, à Paris, chez *Bidault*, libraire, rue et hôtel Serpente, n.° 14; et chez les libraires et directeurs des postes dans les départemens.

MÉTAPHYSIQUE.

* *DE LA GÉNÉRATION des connoissances humaines, mémoire qui a partagé le prix de l'Académie royale des sciences de Berlin, sur la question suivante :* Démontrer d'une manière incontestable l'origine de toutes nos connoissances, soit en présentant des argumens, non employés encore, soit en présentant des argumens déja employés, mais en les présentant d'une manière nouvelle, et d'une force victorieuse de toute objection ; *par Joseph-Marie DEGERANDO, membre du conseil des arts et du commerce, à Paris, professeur de philosophie morale, et de l'Institut national de France.* A Berlin. 1802. imprimé chez George *Decker*, imprimeur du roi. Se vend, à Paris, chez *Henrichs*, rue de la Loi, n.° 1231, ancienne librairie de *Dupont*, 4 francs pour Paris; et 5 fr. *franc de port.* 1 vol. in-8.° de 304 pag.

* *INFLUENCE de l'Habitude sur la faculté de penser; ouvrage qui a remporté le prix sur cette question proposée par la classe des sciences morales et politiques de l'Institut national :* Déterminer quelle est l'influence de l'habitude sur la faculté de penser; *ou, en d'autres termes*, Faire voir l'effet que produit sur chacune de nos fa-

cultés intellectuelles la fréquente répétition des mêmes opérations ; *par P. MAINE BIRAN.* A Paris, chez *Henrichs*, rue de la Loi, n.° 1231, ancienne librairie de *Dupont*, an XI (1802) in-8.° 4 franc, et 5 fr. par la poste.

THÉOLOGIE.

ESSAI sur l'Application du Chapitre VII du prophète DANIEL à la révolution française ; ou *Motif nouveau de crédibilité fourni par la révolution française sur la divinité de l'Ecriture sainte ; par le C. Jean-Baptiste BOUCQUÉAU, avocat à Bruxelles.* De l'imprimerie de *Lemaire.*

Ce chapitre de Daniel, qui a exercé la sagacité de tous les commentateurs des Livres saints, n'est, pour ainsi dire, qu'une prédiction démontrée de la révolution française. Les quatre bêtes et les dix cornes de la vision du prophète, n'embarrassent point le C. Boucquéau ; plus heureux que *Cornelius à lapide*, que *Menochius*, que *Tirinus*, que *Calmet* et autres, il trouve dans les vingt-huit versets de ce chapitre inspiré, depuis deux mille trois cents cinquante-deux ans, et surtout dans la nouvelle corne ou dans la nouvelle puissance qui s'élève au milieu des dix cornes de la quatrième bête, la révolution avec ses *caractères essentiels et ses principales circonstances*, il est même persuadé que les diverses parties de cette prophétie ne peuvent se vérifier que par la révolution. Après avoir discuté dans plusieurs chapitres les versets de Daniel, y avoir vu la chute des empires d'Assyrie, des Perses, des Macédoniens, et même celui des Romains, cette corne qui étoit venue au milieu des dix autres, et à l'aspect de laquelle trois étoient tombées, qui avoit des yeux et une bouche, qui prononçoit de grandes choses, qui, plus grande que les autres, faisoit la guerre contre les saints, ne peut être, selon le commentateur, que l'annonce des événemens dont nous

avons été témoins et victimes. Toutes les parties du tableau de cette corne conviennent parfaitement; l'apparition de ce te no velle puissance au 14 juillet 1789, vérifie le premier trait de ce tableau, et la pub'ication de la paix religieuse en complète l'application.

Il faut voir dans l'ouvrage avec quelle adresse, l'auteur sait amalgamer la vision de Daniel avec la sienne, et avec quelle perspicacité il commente ces paroles du prophète, *et os loquens ingentia, aspiciebam propter sermonum grandium quos cornu illud loquebatur.* Ces expressions concises, « comme l'est « tout le reste de cette pro. hétie, dit le C. Boucquéau, représentent d'une manière expressive, « l'éloquence qui étoit comme naturelle aux amis « de la nouvelle puissance, les discours *sublimes*, « les conceptions fortes et profondes qui souvent « les distinguoient, ainsi que leurs inventions extraordinaires On peut y voir, *par conséquent*, la créa« tion des assignats, les réquisitions d'hommes et « de choses, les sept cent mille hommes armés par « un décret, l.s levées en masse, la conscription, « les tribunaux révolutionnaires, la liberté de l'uni« vers, l'égalité des rangs et des fortunes, les aéros« tats, les télégraphes, l'unite des mesures basées « sur la grandeur du méridien, le maximum, l'abo« lition de l'esclavage, et les autres mesures revo« lutionnaires, qui ont rendu si formidable cette « nouvelle puissance. »

Le C. Boucquéau trouve encore dans les dispositions de cette corne, la destruction de cette puissance, et le rétablissement de la religion chrétienne. Il faut lire dans son explication tout le développement de son système prophétique. A. J. D. B.

MORALE.

Pensées et Maximes de Malesherbes, suivies de Reflexions sur les lettres de cachet, pour faire suite à sa vie, recueillies par E. L. *** 1 vol.

in-12 de 132 pag. Chez *Capelle*, libraire, commissionnaire, rue J. J. Rousseau, n.° 346. 1 franc 50 cent., et 2 fr. par la poste.

Si la vertu n'est pas entièrement méconnue parmi nous, on lira avec intérêt une nouvelle notice sur la vie de M. de Malesherbes, et des Pensées qui le font connoître bien mieux que tous les éloges. Nous allons en transcrire quelques-unes.

« Il est heureux que l'extravagance soit si générale : elle ne fait plus de bruit ; il faut espérer « qu'on en viendra à vouloir se singulariser par le « simple bon sens.

« Il n'y a réellement qu'une sorte d'égalité qui « dépende de l'homme, c'est celle des vertus.

« C'est faire une épreuve dangereuse d'un pouvoir « nouveau, que de s'en servir pour offenser.

« La vérité est quelquefois complice de la ca« lomnie.

« La haine se condamne à louer pour acquérir le « droit de déchirer.

« L'homme de bien voit l'envie, s'attend à l'in« gratitude, et suit sa conscience et son cœur. » M. de Malesherbes a mis cette maxime en pratique dans tout le cours de sa vie.

« Le plaisir de la vanité n'a qu'un quart-d'heure ; « celui qui suit une bonne action ne finit pas si vîte ; « le cœur le conserve pour le temps où la nature « semble nous les ôter tous.

« Il semble que ceux qui parlent en public doivent « répondre de deux choses ; d'abord de leur bon « sens, ensuite de celui des auditeurs. » Cet apophthême étoit inconnu à tous les prétendus orateurs, qui, dans leur délirante locacité, ont fatigué pendant neuf ans leurs auditeurs, et insulté au bon sens et à la raison.

« La pensée du génie est la propriété du genre « humain.

« Un fléau bien difficile à chasser, c'est cette « immoralité épidémique dont des peuples entiers

« semblent frappés dans des temps malheureux, et « qui ronge tous les liens de l'ordre social.

« L'autorité du gouvernement sur les sectes, doit « se borner à prévenir qu'elles ne deviennent des « partis.

« La religion seroit un bien, ne fît-elle que nous « ouvrir les portes de l'avenir. La pensée de l'éter- « nité console de la rapidité de la vie.

« La plus vicieuse des constitutions est celle qui « produit des abus, lors même que l'autorité est re- « mise en des mains pures. »

Il faudroit transcrire en entier cette brochure, pour exposer la pureté des principes de M. de Malesherbes, ses actions publiques ne l'ont jamais démenti. Il a toujours été le même ami de la justice, de la vérité, et de toutes les vertus qui font l'honnête homme et le citoyen intègre. A. J. D. B.

Commerce.

X.e et XI.e CAHIERS de la Bibliothèque commerciale, ouvrage destiné à répandre les connoissances relatives au commerce, à la navigation, etc.; par J. PEUCHET, membre du conseil de commerce au ministère de l'intérieur, etc.

Ces deux cahiers, de 96 pages in-8.°, contiennent, entr'autres articles: *Considérations sur l'influence des prohibitions absolues sur l'industrie; Examen de leurs effets sur le revenu public.—Manufactures et commerce du département de la Meuse-Inférieure, extrait d'un Mémoire sur ce département; par M. CAVENNE. — Tarif des droits de douanes sur les denrées et productions des Colonies françaises et Colonies étrangères. —Pêche de la baleine; son importance; état de celle de Dunkerque*, etc. — *Instructions pour le départ des navires d'Europe, et sur les moussons des Indes orientales; par M. DE COURT, commissaire de la marine. — Nouvelles réflexions sur le haut intérêt de*

l'argent; *Examen des divers sentimens sur ce qui le produit.* — *Mémoires des négocians du Havre, relativement aux droits imposés sur les sucres bruts et terrés.* — *Bonneteries de Lyon; son état en* 1789, *et son état actuel.* — *Considérations sur le commerce et la navigation de la mer Noire.* — *Traité de paix et de commerce avec la Porte Ottomane.*

Le prix de la souscription est de 12 fr. pour recevoir, *franches de port*, 24 livraisons, et 12 fr. pour 12 Livraisons. La lettre et l'argent doivent être affranchis. On peut envoyer le prix de la souscription en un mandat sur Paris.

On souscrit à Paris, chez *F. Buisson*, libraire, rue Hautefeuille, n.° 20, et chez tous les libraires et directeurs des postes.

Histoire.

Les Beautés de l'Histoire, ou *Tableau des Vertus et des Vices, dédié à la jeunesse; par M.me C. Depiereux.* A Paris, chez *Jusserand*, libraire, rue de la Vieille Bouclerie, n.° 132; et *Ponthieu*, rue de la Feuillade, n.° 1. An XI. 1802. Prix, 2 fr., et 2 fr. 50 cent. pour les départemens.

Cet ouvrage a eu, en Angleterre, un grand nombre d'éditions. On doit des éloges au traducteur, d'avoir fait connoître en France une production aussi morale, et qui ne peut manquer d'être utile à la jeunesse. Ce n'est, à la vérité, qu'une compilation, mais elle est faite avec goût, et annonce dans l'auteur beaucoup de connoissances historiques. Elle renferme des histoires courtes, écrites avec précision, et dont chacune renferme une excellente leçon. Les sujets sont placés sans aucun ordre: c'est un de ces livres qu'on peut ouvrir au hasard, et qui n'ont pas besoin d'être lus de suite. Voilà précisément ce qu'il faut aux enfans, dont on ne

doit fatiguer ni l'imagination, ni la mémoire. En faisant l'éloge de cet ouvrage et des intentions de l'auteur, nous vous permettrons cependant quelques observations. L'auteur se trouve par fois en contradiction avec lui-même. Après avoir vanté les principes de la religion; après avoir blâmé les excès, tels que la vengeance, la colère, l'envie, il semble à l'article, *Courage des Femmes*, approuver le suicide, en citant des exemples de femmes qui se sont donné la mort pour ne pas survivre à ce qu'elles aimaient.

Au mot *Ingratitude*, l'auteur rapporte la mort de Cicéron, massacré par celui qu'il avoit préservé de l'exil. Il auroit dû ajouter que tous les Romains furent loin de partager ce crime, ou même de l'approuver, puisque ce fut en vain que la maison du célèbre orateur fut mise en vente, et qu'aucun ne se présenta pour l'acheter, tant la mémoire du grand-homme inspiroit de respect et causoit de regrets.

Au mot *Mensonge*, l'auteur n'auroit pas dû omettre un trait excellent de S. Thomas d'Aquin. Ce docteur de l'Eglise, si célèbre par son éloquence et son savoir, avoit paru dans son enfance d'un esprit fort borné, et ne s'étoit développé que très-tard. Ses jeunes compagnons le prenoient pour l'objet de leurs risées et se moquoient souvent de lui. Un jour l'un d'eux s'écria: « Regarde donc, Thomas, un « bœuf qui vole. » Thomas avoit levé les yeux, et l'on s'apprêtoit bien à rire à ses dépens, lorsqu'il dit au moqueur, de l'air le plus simple: « Mon « frère, j'aime mieux croire qu'un bœuf puisse vo- « ler, que de vous croire capable d'un mensonge. »

On ne peut pas donner des omissions comme des fautes dans un ouvrage d'un si petit volume; mais on pourroit y blâmer quelques expressions impropres. Au reste, ces fautes sont rares, et l'ouvrage peut être mis sans crainte dans les mains des jeunes gens auxquels il est dédié. T. D.

RÉPERTOIRE ou *Almanach historique de la révolution françoise, depuis le premier vendémiaire*

an IX, jusqu'à la paix générale et le rétablissement du culte, avec une notice sur les revenus et charges publics, faisant suite à celle qui se trouve à la fin des deuxième et quatrième volumes, cinquième et dernière partie. Prix, 1 fr 80 cent. et 3 fr. pour les départemens. A Paris, chez *Moutardier*, libraire, quai des Augustins, n.° 28, et *Lefort*, libraire, rue du Rempart-Honoré.

Il reste encore quelques exemplaires des quatre premiers volumes. Prix de la collection entière, 9 fr. pour Paris, et 12 fr. pour les départemens.

MÉCANIQUE.

HISTOIRE de la mesure du temps, par les horloges; par Ferdinand BERTHOUD, mécanicien de la marine, membre de l'Institut national de France, et de la société royale de Londres. A Paris, de l'imprimerie de la République. An X. (1802) 2 vol. in-4.° avec 23 planches en taille-douce. Se trouve à Paris, chez *Firmin Didot*, rue Thionville; *Duprat*, quai des Augustins, n.° 71; *Treuttel* et *Würtz*, quai Voltaire, n.° 2, et à Strasbourg, même maison de commerce. Prix, 33 fr. cartonné.

L'auteur de l'ouvrage que nous annonçons est connu par ses longs travaux sur les diverses parties de la mesure du temps, et surtout par l'invention de ses horloges et de ses montres à longitudes, machines si utiles à la navigation. Il publia en 1763, l'*Essai sur l'horlogerie*: en 1773, le *Traité des horloges marines*: en 1787, *De la mesure du temps*, ou Supplément, etc.: en 1792, le *Traité des montres à longitudes*; et en 1797, la suite de ce même traité. Après avoir exposé dans ses ouvrages la théorie, la construction et l'exécution de toutes les parties des machines qui mesurent le temps, F. Berthoud s'est occupé à former le *recueil* des inventions les plus importantes, tant anciennes que modernes

qui ont été faites sur cette mesure, et sous le titre d'*Histoire*, l'auteur présente au public un ouvrage que nous croyons également intéressant pour les savans et pour les artistes.

Le premier volume de ce nouvel ouvrage est divisé en seize chapitres, et contient les diverses inventions des horloges d'eau ou clepsydres : les horloges solaires des anciens : l'invention des horloges mécaniques à roues dentées, à balancier, etc. des horloges portatives ou montres : l'invention de la sonnerie et de la répétition : des horloges et des montres à équation, etc. Des horloges astronomiques à pendule : l'invention des horloges et des montres marines ou à longitudes; les épreuves qui ont été faites en mer pour constater leur justesse et leur utilité pour la conduite des vaisseaux et la perfection de la géographie.

Le second volume est divisé en huit chapitres : le premier contient les principaux échappemens inventés pour les horloges et pour les montres.

Les deuxième et troisième chapitres exposent les tentatives qui ont servi à obtenir la correction des effets du chaud et du froid sur le pendule régulateur des horloges astronomiques, et dans le balancier régulateur des horloges et des montres à longitudes.

Le quatrième chapitre contient la description des principaux instrumens et outils qui servent à l'exécution des machines qui mesurent le temps.

Dans les chapitres V et VI, on traite des horloges qui vont un an sans être remontées : des horloges à sphères mouvantes, à planisphère, etc.

Le septième chapitre contient la notice des auteurs auxquels on doit les diverses inventions et découvertes relatives à la mesure du temps ou de l'horlogerie, etc.

Dans le chapitre VIII sont placées les définitions des termes en usage, et des diverses parties des machines qui mesurent le temps.

Cet ouvrage est terminé par un Appendice, con-

tenant la notice des principaux traités qui ont été publiés jusqu'à ce jour sur la mesure du temps ou de l'horlogerie.

La partie typographique de cet ouvrage est traitée avec beaucoup de soins et de perfection ; elle réunit à la beauté des caractères et du papier, celle de la correction ; elle est digne en tout de l'imprimerie de la République, dirigée par le C. Dubois-Laverne ; et les gravures répondent à la beauté de l'impression.

Quant au mérite de l'ouvrage même, nous laissons aux savans et aux artistes instruits à prononcer ; mais nous croyons devoir rappeler ici le jugement qu'a porté, des travaux de Ferdinand *Berthoud*, un savant distingué par ses connoissances en mécanique, en astronomie et dans la science du navigateur M. DE FLEURIEU.

« Que sert (dit-il, en parlant de la négligence « des marins) (1) que Ferdinand Berthoud, en ou« vrant aux artistes françois une carrière nouvelle, « en créant pour la marine une horlogerie qu'on « peut appeler *transcendante*, ait su allier à l'exé« cution la plus finie, la théorie la plus subtile.

« Cet artiste (2) non moins recommandable par « son désintéressement que par la fécondité de son « génie, a publié sans réserve à différentes époques « les résultats de ses nombreuses recherches et de ses « immenses travaux sur les machines propres à me« surer le temps, et sur celles qui ont pour objet « spécial de déterminer les longitudes en mer. Pour « faire sentir toute l'importance de cette publica« tion, pour son art et pour la marine, il suffit de « dire qu'un artiste nommé *Armand* a exécuté à « *Copenhague*, sans autre secours que les ouvrages « de Ferdinand Berthoud, et les planches dont il

(1) Voyage autour du monde, fait par Etienne Marchand, publié par le C. P. CLARET FLEURIEU. 5 vol. in-4.° De l'imprimerie de la République. An VI. Page 575.

(2) Note *a* de la page citée.

« les a accompagnés, des horloges marines, dont « M. Lœwenœre, capitaine de vaisseau de la ma- « rine royale de Danemarck, très-versé dans l'astro- « nomie, a fait usage avec grand succès.

ÆSTHÉTIQUE.

DECANUS ordinis philosophici in academia Lipsiensi Joh. Georgius *ECCIUS, poetices professor publicus ordinarius collegii majoris principum collegiatus nationis Bavaricæ senior solemnia magistrorum L. L. A. A., doctorumque philosophiæ die* XXII, *feb.* 1798, *creandorum inaugurandorumque indicit; inest commendatio simplicitatis ad Horatii de arte poet. v.* 23, *particula prior* 1798, *et posterior* 1802. In-4.°

Le sujet de ce discours inaugural est ce vers d'Horace :

Sit quod vis, simplex dumtaxat, et unum.

par lequel le poète latin recommande dans toute espèce de composition l'ensemble et l'unité. M. Eck définit ce qu'on entend par simplicité; il traite ensuite de la simplicité des mœurs. Un second discours est consacré au mérite de la simplicité dans les productions des arts libéraux, et M. Eck donne des preuves de ce qu'il avance par des citations d'excellens exemples.

GRAMMAIRE.

NOUVEAU Dictionnaire de poche françois et allemand, et allemand et françois; sixième édition originale, revue et corrigée. On y a joint une instruction sur la prononciation des verbes irréguliers des deux langues, et un tableau des nouvelles mesures, poids et monnoies de France. 2 *vol. in-*12; *tome premier contenant le françois expliqué par l'allemand, de* 501 *pag., et le tome second contenant*

nant l'allemand expliqué par le françois, de 480 *pag.* A Strasbourg, chez Amand *Kœnig*, libraire; et à Paris, chez le même, quai des Augustins, n.° 31. An X. 1802. In-12. 5 fr. pour Paris, et 7 fr. par la poste.

Dans la foule de dictionnaires destinés à faciliter réciproquement aux François et aux Allemands l'étude de leur langue, celui dont le C. Kœnig a publié différentes éditions sous le titre de Dictionnaire à l'usage des deux nations, et dont la cinquième vient de paroître, a toujours été distingué du public comme un des meilleurs. Le Dictionnaire de poche que nous annonçons en est un abrége très utile, digne de l'attention du public, par la modicité de son prix, sa forme et son impression plus agréable aux yeux que celle de quelques autres dictionnaires de poche dont le caractère est trop petit.

LITTÉRATURE ORIENTALE.

INSCRIPTIONIS phœniciæ oxoniensis nova interpretatio auctore J. D. ÅKERBLAD. Parisiis ex typographia reipublicæ. An X. 1802. In-8.° de 31 pag. *Prostant Parisiis et Argentorati. Apud Treuttel et Wurtz.*

Cette inscription est une des vingt-trois épigrammes phœniciennes trouvées par Pockocke. Barthélemy l'a insérée dans le tome XXX des Mémoires de l'Académie des belles-lettres. Swinton a vivement critiqué sa traduction, et en a proposé une autre qui est insérée dans la collection des marbres d'Oxford. Barthélemy en a proposé une nouvelle explication dans sa lettre au marquis Olivéri; celle de M. Akerblad diffère des précédentes. On ne peut affirmer qu'il ait raison; mais on peut dire avec justice que sa dissertation annonce une connoissance très étendue des anciennes langues orientales. Nous avons déja

eu occasion de louer M. Akerblad sous ce rapport. L'inscription est très bien gravée par le C. Tardieu.

A. L. M.

Bibliographie.

Beschreibung typographischer Seltenheiten und merkwürdiger Handschriften nebst Beytrægen zur Erfindungsgeschichte der Buchdruckerkunst ; dritte Lieferung von Gotthelf Fischer, Professor'n und Bibliothecar'n zu Mainz, Mitgliede des physikalisch-mathematischen Collegium's der Aerzte zu Basel, etc. C'est-à-dire, *Description des raretés typographiques et de manuscrits remarquables, jointe à quelques essais servant à l'histoire de la découverte de l'imprimerie, 3.e livraison ; par Gotthelf Fischer, professeur-bibliothécaire à Mayence, membre du corps physico-mathématique des médecins à Bâle, etc., avec des gravures.* Nuremberg, chez *Lechner*, 1801. 184 pages in-8.°

Le C. Fischer continue, dans ce troisième cahier, de publier les résultats des recherches bibliographiques dont il s'occupe avec succes depuis quelques années, et dont nous avons eu occasion de parler déja plusieurs fois dans ce Journal. Dans le premier mémoire, il cherche à résoudre la grande question sur la première Bible latine de Mayence, sur laquelle on a déja tant écrit, et que tant d'amateurs ont à tort prétendu posséder. Dans le second mémoire, le C. Fischer continue ses recherches sur la différence des types employés par les premières imprimeries de Mayence ; et pour mettre plus de clarté et de précision dans ses recherches, il établit parmi ces types des classes et des ordres sous lesquels il range les différens ouvrages qui ont été jusqu'à présent un sujet de contestation pour les bibliographes. Ces recherches vont jusqu'à l'année 1480. Le C. Fischer se propose de les étendre jusqu'à l'année 1520. Cette méthode de fixer des caractéres par lesquels chaque classe de

types diffère des autres, ne saurait que jeter beaucoup de clarté sur une matière qui n'en a pas eu trop jusqu'à présent. Dans la seconde section, le C. Fischer décrit 19 monumens curieux de typographie, d'abord ceux qui sont sortis des presses de Guttemberg, ensuite quelques impressions rares de Mayence, sorties des presses de Fust et de Schoeffer; enfin il donne la description d'un Almanach allemand, pour l'année 1483, imprimé sur une feuille in-folio, et celle d'une impression rare qui a paru à Rome, et que le C. Fischer possède lui même. Cet ouvrage est intitulé, « Oratio Enee Siluii epi « Senensis : coràm Calixto papa tertio de obedietia Frederici tertii impatoris. » M. CCCC. LV. de format in-4.° Le C. Fischer présume que ce discours est sorti des presses de *Pannarz* et de *Sweinheim*. Il regarde cet exemplaire comme une première édition, et il croit qu'il n'a jamais été réimprimé depuis, ni séparément, ni dans les Œuvres d'Enéas Silvius. Si des recherches ultérieures le confirment dans cette opinion, il se propose de donner, dans la suite de l'ouvrage que nous annonçons, la description de cette édition. Dans la dernière section enfin, le C. Fischer nous fait connoître quelques manuscrits rares; d'abord un livre de chœur, écrit au moyen de lettres percées dans des lames de métal, telles qu'on en vend sur le Pont-Neuf, à Paris; un très-ancien manuscrit allemand, intitulé, *Die Bibel der alten und neuen Ehe*, c'est-à-dire, *la Bible de l'ancien et du nouveau mariage*. Ce manuscrit est orné de beaucoup de peintures, dont les sujets sont tirés de la Bible, et que le C. Fischer décrit successivement. Les gravures dont ce volume est orné, contiennent des fac-simile des caractères de la Bible latine de Jean Guttenberg, d'autres de son *Donat*, les capitales de ces deux ouvrages, et ceux employés par Albert Pfister, à Bamberg; enfin des caractères écrits à travers des lames de métal percées. Ces gravures de caractères sont exécutées par madame *Schalck*, à Mayence, dont les talens sont depuis longtemps connus. T. F. W.

Biographie.

Kurze Schilderung des Lebens Schœpflins und Hermanns. Strasburg, *Gedruckt* bey Lorenz, und Schuler. Kleine Gewerbslaube, n.° 5.

Cette courte esquisse de la vie du professeur Hermann est un abrégé de celle publiée par le professeur Lauth, dont nous avons donné un extrait. On y a joint quelques traits de la vie de Schœpflin, pour rappeler à la mémoire deux hommes qui, par leurs travaux et leurs vertus, ont honoré la ville de Strasbourg. A. L. M.

Littérature.

Examen oratoire des Eclogues (Eglogues) de Virgile, à l'usage des lycées et autres écoles de la république, par F. I. Genisset, ex-professeur de seconde au ci-devant collége de Dole, département du Jura, 1 vol. in-8.°. A Paris, chez *Lefort*, libraire, petite rue du Rempart Saint-Honoré et de la Loi.

Cet examen, qu'on décore de l'épithète *oratoire*, est un commentaire assez utile pour les jeunes gens occupés de l'étude des langues anciennes, sur les premières productions du premier des poètes latins. L'ex-professeur s'attache à faire sentir l'ensemble et les beautés de chacun de ces petits poèmes; il ne laisse échapper aucun vers sans en faire, pour ainsi dire, l'anatomie, sans en chercher le vrai sens, sans en développer l'esprit et le but. Il seroit à desirer qu'un pareil travail fût exécuté sur tous les poètes latins; il seroit de la plus grande utilité à la jeunesse et à ceux même qui sont chargés de l'instruire. Ce travail peut s'envisager sous deux points de vue bien distincts. « Le premier, n'ayant pour objet que la « connoissance des élémens, se borneroit à observer « les parties communes du discours, les différentes « terminaisons des mots et leurs inflexions, les règles « les plus universelles de la concorde et du régime;

« le second, qui toucheroit de près au domaine de « l'art oratoire, apprendroit à ramener les composi- « tions des auteurs à la règle du beau, à les compa- « rer entre eux, à sentir ce qu'ils valent ; et suscep- « tible, en ses analyses, des démonstrations les « plus rigoureuses, elle embrasseroit à la fois tout « ce que la précision a de plus exact, le discernement « de plus fin et de plus délicat, en un mot, toute « la métaphysique de l'esprit et du cœur. »

C'est ce que le C. Genisset a très-bien rempli dans cet essai, écrit avec clarté (1). A. J. D. B.

Poésie latine.

In Pacis reditum, carmen solemne creationi XIII philos. doctorum et LL. AA. mag. rectore magnifico Christiano Frederico Ludwigio, philos. et medicinæ doctore pathologiæ professore publico ordinario, procancellario Frederico Hindenburgio physices professore publico ordinario, dicatum à decano hoc tempore Johanne Georgio Eccio, poetices profes., D. 4 martii 1802. Lipsiæ ex officina Klaubarthia. In-4.°

M. Eck ne pouvoit célébrer d'une manière plus intéressante la promotion de treize docteurs en philosophie, faite dans l'université de Leipsick, que par ce poème, dans lequel il chante la paix rendue enfin aux nations trop longtemps divisées.

Poésie allemande.

Das Achtzehnte Jahrhundert. Sæcularischer Gesang von J. J. Gerning. C'est-à-dire, *le dix-huitième siécle, chant séculaire, par J. J. Gerning.* Grimma, chez Georges-Joachim *Gœschen.* 1801. In-4.°

La vignette de ce poème en offre en quelque sorte

(1) Il est fâcheux que le C. Genisset n'ait pas fait usage des beaux et utiles commentaires de MM. Heyne et Voss sur Virgile. A. L. M.

l'analyse, ou du moins le sujet ; c'est le génie des lumières répandues dans les différentes classes de la société, qui enlève vers les cieux le dix-huitième siècle, coiffé d'un diadême, et tenant dans ses mains le cercle sur lequel sont gravés les événemens remarquables du siècle écoulé. Tel est en effet le sujet de ce poème, dans lequel l'auteur chante une période qui a donné une nouvelle forme à l'univers, qui fut une journée de printemps de l'année éternelle de l'humanité. Les travaux et les recherches de Locke, de Bayle, de Newton, de Leibnitz, de Wolff, de Kant, de Herschel, ceux de Linné et de Buffon, les découvertes de la chymie moderne ; Haller, Hume, Voltaire, Rousseau, Fénélon, Montesquieu, Beccaria, Filangieri, et ce qu'ils ont fait pour le genre humain, sont tour-à-tour offert par l'auteur à l'admiration de ses contemporains. « Le génie de Frédéric répandit la « lumière sur les trônes ; Joseph amena la tolérance, « cette fille du ciel ; une nouvelle lumière vint éclairer « les peuples des contrées boréales soumises à Pierre « jusqu'aux plages occidentales de Washington. A lui « se joint le fils de l'harmonie, Prométhée Franklin. « Non-seulement il désarma Jupiter, mais il brisa « encore les traits des oppresseurs, et par des sons « harmonieux, il sut apaiser les peuples. Des bords « de la patrie de Franklin, le souffle ranimant de « la liberté vint passer sur les bords de la Seine ; le « cœur des gens de bien s'épancha : ils crurent voir « fleurir les jours du bonheur ; mais l'orage gronda, « le sang des peuples rougit la terre et les mers, et « le sentier qui conduit à l'autel de la liberté, fut « jonché de cadavres. Enfin Astræa revient sur la terre, « et l'Europe se couronne d'une gloire plus noble, « plus solide, le laurier sanglant est changé dans « l'olivier de la paix. »

Le poète célèbre ensuite différentes découvertes dues au dix-huitième siècle ; les voyages, des Anglois surtout, qui ont si considérablement augmenté nos connoissances géographiques, les aérostats et les télégraphes, deux inventions dues à la France ; la découverte de Pompéia et d'Herculanum. De là il rap-

pelle ce que sa patrie surtout doit aux grands hommes dont elle peut se glorifier; à Klopstok, Wieland, Lessing, Kleist, Gleim, Utz, Gessner, Bürger, Schiller, Goethe; aux Orphées de l'Allemagne, Hændel, Gluck, Haydn, Mozart; à ceux qui ont si puissamment contribué à enflammer et à développer le sentiment du beau parmi nos contemporains; Mengs, Angelica Kaufmann, Winckelmann, Heyne; à Herder enfin, qui a employé toute sa vie à propager les véritables sentimens d'humanité.

« O siécle! s'écrie l'auteur, avant de nous quitter, « arrête; écoute les hymnes d'actions de graces que « nous t'adressons; accepte les offrandes seules dignes de toi, les fruits des sentimens que tu as répandus..... Des peuples heureux chanteront tes « louanges en langues diverses: que nos hymnes puissent t'élever jusqu'aux cieux! »

Tel est l'aperçu de ce poème, dont sans doute on ne pourra pas juger d'après quelques morceaux seulement que nous avons rapportés, et qui perdent toujours en les traduisant. Nous ne finirons pas cet article sans dire qu'on peut le regarder comme un très-beau monument typographique, digne de paroître à côté des belles éditions que M. Goeschen vient de publier des Œuvres de Wieland et de Klopstok. T. F. W.

Hochgesang beym Frieden, auf der hohen Donne im Wasgau gedichtet von J. F. Goepp. C'est-à-dire, *Hymne à l'occasion de la paix, composé sur le Haut-Donneau, dans les Vosges, par J. F. Goepp.* Strasbourg, chez *Philippe-Jacq. Dannbach*, imprimeur de la mairie. In-8.° de 8 pages.

La nouvelle de la conclusion de la paix étoit bien faite pour exciter la verve de presque tous les poètes. Le C. Goepp, qui, à cette époque, habitoit une campagne paisible au pied du Haut-Donneau (c'est ainsi que les topographes des Vosges prétendent qu'il faut écrire ce nom de la montagne la plus élevée des Vosges), retrace dans le poème dont nous parlons, et

qui a été réimprimé dans un des derniers numéros du Mercure allemand, une partie des malheurs que la guerre occasionne, ou plutôt il félicite le siécle naissant de ce que ces temps de désastres sont passés, et de ce que les temps à venir offrent une perspective dont il trace un tableau riant, et qu'on doit souhaiter de voir se réaliser bientôt. T. F. W.

Élegie dem Andenken der Dichterin Karschin gewidmet von Johann Georg Eck, Professor der Dichtkunst zu Leipzig; aus dem lateinischen übersetzt. C'est-à-dire, *Élégie consacrée à la mémoire de madame Karsch, par Jean-Georges Eck, professeur de poésie à Leipsick, traduite du latin en allemand.* A Leipsick, chez *Sommer*, 1792. In-8.° de 23 pages.

En parlant de l'Élégie latine de M. Eck sur la mort de madame Karsch, connue en Allemagne par de charmantes poésies, nous avons donné en même temps une notice succincte sur sa vie (1). Nous y renvoyons nos lecteurs en annonçant cette traduction bien faite de l'Élégie de M. Eck. T. F. W.

Poésie angloise.

Le Fablier anglois, fables choisies de Jean Gay, Moore, Wilkie, etc., traduites en françois, avec le texte anglois, revu sur les meilleures éditions originales, et enrichi de notes littéraires et grammaticales; ouvrage élémentaire, précédé d'un court exposé de la prosodie et de la versification angloise, par M. A. *Amar du Rivier.* Paris, chez *A. G. Debray*, libraire, place du Muséum, n.° 9; *Hyacinthe Langlois*, libraire, quai des Augustins, près le Pont-Neuf, n.° 67; et *Théophile Barrois fils*, quai de Voltaire. 1802. In-12 de 231 pages. 3 fr. pour Paris, et 3 fr. 75 cent. pour les départemens.

(1) *Magasin Encycl.* Année V, t. VI, p. 281.

Ce recueil utile commence par une notice sur la vie et les ouvrages de Gay, le plus célèbre fabuliste de l'Angleterre. On trouve ensuite un traité de la prosodie anglaise pour les fables de Gay; les six premières, avec une version interlinéaire pour rendre la lecture de ce poète plus facile et plus familière. Les autres fables ont seulement la traduction en regard; des notes courtes et précises éclaircissent les difficultés grammaticales, et celles qui tiennent à des connoissances de mœurs, d'usage, de localité. Ce recueil ne peut être que fort utile pour l'étude de la langue anglaise. A. L. M.

Poésie françoise.

Mélanges de poésie, par F. de Saintange, traducteur en vers des Métamorphoses d'Ovide, de l'Athénée de Lyon, des sociétés littéraires de Vaucluse, d'Abbeville, d'Amiens, et professeur de belles-lettres aux écoles centrales de Paris. A Paris, chez *Déterville*, libraire, rue du Battoir, n.° 16. 1 vol. in-12.

Le talent poétique du C. de Saintange est connu depuis longtemps; ses premiers essais l'annoncerent avec éclat; ses Metamorphoses d'Ovide ont réalisé ce qu'il avoit promis. Cette traduction facile, élégante, estimée, a été l'ouvrage de vingt ans de soins, de corrections, de revisions. Le traducteur étoit difficile pour lui-même, parce qu'il vouloit, autant que le génie des deux langues pouvait le permettre, se rapprocher le plus près possible de l'original. Il fut son plus rigide censeur, pour que la censure ne le fût pas trop pour lui. Ses momens de repos, de délassement, n'ont point été oisifs; ils ont produit les poésies fugitives recueillies dans le volume que nous annonçons. On y trouve des poemes, des épitres, des odes, des fables, des vers de société. Le premier poème, qui a pour titre: *Les Funerailles d'Arabelle, solitaire de la Trape*, est le récit d'un fait vrai, qui a beaucoup de

ressemblance avec le drame du comte de Comminge, par d'Arnaud. Cette pièce, qui a trois cents vers, est écrite avec intérêt; l'auteur y a répandu le degré de sentiment qui convenoit au sujet. Un fragment de traduction du début de l'Iliade mérite d'être remarqué; Homère n'y est point méconnoissable. On pardonne au C. de Saintange une *ode composée pour la fête de l'Etre suprême*, lorsqu'on sait que ce fut pour éviter l'échafaud qu'elle fut composée. On s'aperçoit en la lisant, que l'enthousiasme du fanatisme étoit bien opposé à l'inspiration poétique, qui est le vrai caractère de l'ode.

Il y a de la facilité dans plusieurs stances sur les quatre saisons, et quelques négligences dans les petites pièces de société qui n'intéressent point, et qu'on pourroit se dispenser de placer à côté de morceaux de poésie d'un mérite réel. A. J. D. B.

POÉSIE.

LE PRINTEMPS de Kleist, suivi du Premier Navigateur, du Tableau du Déluge (de Gessner), *et d'une Elégie de Gray, sur un cimetière de campagne, poèmes imités en vers françois, par Ad.... S.....* 1 vol. in-8.° A Paris, chez *Charles Pougens*, libraire, quai Voltaire, n.° 10. An X. 1802. 1 fr. 50 cent. et 2 fr. franc de port pour les départemens.

*LE PRINTEMPS, par M.lle **, traduit en italien par* Grégoire *GRANATA, avec des accens pour faciliter aux étrangers la prononciation de l'italien, et les moyens de se familiariser avec la prosodie de cette langue; nouvelle édition.* Paris, chez Arthur *Bertrand*, libraire, quai des Augustins, n.° 35; Charles *Pougens*, quai Voltaire, n.° 10. An X. 1802. In-8.° 1 fr. 80 cent. pour Paris, et 2 fr. 20 cent. pour les départemens.

Théatre.

Etudes sur Molière, ou *Observations sur la vie, les mœurs, les ouvrages de cet auteur, et sur la manière de jouer ses pièces, pour faire suite aux diverses éditions des Œuvres de Molière, par Cailhava, membre de l'Institut national de France.* De l'imprimerie d'*Hacquart*, rue Git-le-Cœur, n.° 16. Paris, chez *Debray*, libraire, place du Muséum, n.° 9. An X. 1802. In-8.° de 354 pages, 3 fr. 60 c. pour Paris, et 4 fr. 50 cent. franc de port.

On connoît l'amour de l'auteur de l'*Art de la Comédie* pour Molière. Cet ouvrage classique est plein d'excellentes observations sur le plus grand poète comique de toutes les nations; mais elles sont confondues avec ce qu'il écrit sur les autres comiques. C'est ce qui a engagé le C. Cailhava à les publier séparément, sous le titre d'*Etudes sur Molière*. Tous les gens de goût joindront sûrement cet ouvrage, où l'on trouve d'excellentes observations, à leur édition de Molière. Il est, outre cela, semé d'anecdotes curieuses relatives à l'art dramatique, et d'observations fines sur la manière dont les pièces de Molière doivent être jouées. Il s'attache surtout à prouver combien la prétendue tradition théatrale, mère d'une foule d'inconséquences, dénature les ouvrages de Molière, et leur fait perdre de leur mérite. Cet ouvrage doit être lu par ceux qui veulent donner des leçons de littérature, et par ceux qui se livrent, comme auteurs ou comme acteurs, à l'art dramatique.

A. L. M.

Romans.

Lettres de Ninon de Lenclos au marquis de Sévigné, avec sa vie, nouvelle édition, plus correcte que les précédentes, et augmentée de la Comédie en vaudevilles, *jouée avec succès sur le théâtre des Troubadours, sous le titre de* Ninon de

Lenclos, *ou l'*Epicuréisme. A Paris, chez *Capelle*, libraire-commissionnaire, rue J. J. Rousseau, n.° 346. An X. 1802. 2 vol. in-16 de 230 et 288 pages, 2 fr. pour Paris, et 3 fr. pour les départemens.

On sait que ces Lettres, dont il y a eu un grand nombre d'éditions, sont d'un homme de beaucoup d'esprit, mort avant la révolution, M. DAMOUR, avocat au conseil, que nous avons connu particulièrement. Elles sont pleines d'esprit, de delicatesse, et écrites avec une grace qui a assuré leur succès. Cette édition est précédée d'un portrait de Ninon, gravé d'après Fiquet, qui lui-même avoit pris pour modèle le bel émail de Petitot. L'impression est soignée.

ARMAND, ou *les Tourmens de l'imagination et de l'amour, histoire véritable, traduite du Provençal.* A Paris, chez *Capelle*, libraire-commissionnaire, rue J. J. Rousseau, n.° 346. An X. 1802. In-12 de 178 pages, 1 fr. 50 cent. pour Paris, et 2 fr. pour les départemens.

LETTRES d'une Péruvienne, augmentées et suivies de celle d'AZA, tirées d'un manuscrit espagnol, et traduites de l'anglois par P. DURAND, avec de belles gravures. A Paris, chez *Durand*, libraire, rue de l'Hirondelle; *Desenne*, au Palais du Tribunat; et *Maltard*, au Cabinet littéraire, passage du café de Foi; anglais et français, 10 francs, et 12 fr. pour les départemens; et françois seul, 5 fr., et 6 fr. pour les départemens. 1802. 1 vol. in-8.° de 360 pages.

Ce roman est suffisamment connu; les Lettres Péruviennes sont traduites dans toutes les langues, et ces traductions ont également eu plusieurs éditions; celle-ci est très-soignée; elle est précédée d'une notice sur M.me de Graffigny, auteur de ces Lettres, et de son portrait très-bien gravé.

MÉLANGES.

*LETTRES de L. B. LAURAGUAIS à M. ***, dans lesquelles on trouve des jugemens sur quelques ouvrages, la Vie de l'abbé de VOISENON, une Conversation de CHAMFORT sur l'abbé SIEYES, et un Fragment historique des Mémoires de M.me de BRANCAS, sur LOUIS XV, et M.me de CHATEAUROUX.* 1 vol. in-8.° de 250 pag. Paris, chez *Buisson*, imprimeur-libraire, rue Hautefeuille, n.° 20; et chez *Mongin*, libraire, Cour des Fontaines, n.° 1, au Palais du Tribunat.

On sait que depuis longtemps l'auteur exerce sa pensée sur les questions les plus abstraites de la métaphysique, sur les productions les plus estimées de la littérature: ce sont ces méditations qu'il veut bien communiquer au public, et que le C. Buisson s'est chargé de lui transmettre. Dans trois Lettres adressées à une dame, sans doute en état de l'entendre, L. B. Lauraguais traite de l'*Ame*, des *Idées innées*, de *la Pensée*, de *la Liberté* avec Locke, des *Mathématiques* avec Newton, des *Œuvres philosophiques* de Voltaire, du *Voyage* d'Anacharsis, des *Œuvres* de Corneille, de Molière, de quelques éditions rares des poèmes de *la Jérusalem délivrée*, et de *Roland le Furieux*. C'est un catalogue de livres à vendre, sur lequel l'auteur suppose qu'il a été consulté, qui a donné lieu à ces variétés littéraires; il s'arrête surtout sur l'*Antoniana Margarita de Comes Peirera*, 1554, *ouvrage plus bizarre qu'il n'est rare*, mais dans lequel il trouve un *Traité sur l'Ame*, matière pour laquelle il paroît avoir une prédilection particulière; ce qui lui donne une occasion bien naturelle de raconter à la dame qu'il instruit, deux anecdotes scandaleuses sur les abbés de Voisenon et d'Alligre, anecdotes qu'on ne s'attend pas à trouver dans un ouvrage de métaphysique et de critique, et qu'il ne sait que par oui-

dire : sans doute qu'il a voulu égayer sa Lettre de 122 pages; mais celle qui doit la lire, lui en saura-t-elle gré ? On est affligé d'apprendre dans la deuxieme Lettre, que les atrocités de la révolution nous ont privés de l'*Histoire de la raison et celle des passions*, dont L. B. Lauraguais s'étoit occupé pendant *si longtemps :* le feu la dévorée ; cette perte est bien autre chose que l'incendie de quelques châteaux et de quelques titres nobiliaires.

On trouve dans cette Lettre une anecdote ignorée ; c'est que le titre de l'ouvrage intitulé, *Qu'est-ce que le tiers ?* appartient à Chamfort ; et tout démontre la fausseté de cette assertion.

Dans la troisième Lettre, le petit-fils veut bien nous faire part de quelques particularités sur l'intrigue qui conduisit Mlle de la Tournelle à devenir duchesse de Chateauroux, et que sa grand'-mère lui a transmises ; ce fut dans cette occasion que le duc de Richelieu déploya tous ses talens pour ce genre de négociations : on n'auroit aucun doute sur ces particularités déja assez connues, si elles étoient sanctionnées par ce fameux marchand d'anecdotes, par ce Soulavie, à qui les cabinets ont tout confié, pour qui tous les hommes initiés, toutes les femmes à intrigue, n'ont rien eu de caché, et qui dans les nombreux volumes destinés à instruire la postérité, et écrits avec autant d'élégance que de décence, ne nous laisse pas ignorer même ce qu'il n'a pu savoir. A. J. D. B.

Beaux-Arts.

Seconde année des Annales du Musée et de l'Ecole moderne des beaux-arts, recueil de gravures au trait, d'après les principaux ouvrages de peinture, sculpture, ou projets d'architecture, rédigé par Landon, *peintre, ancien pensionnaire de la république à l'Ecole française des beaux-arts.* Paris, chez l'auteur, quai Bonaparte, au coin de la rue du Bacq. XI, XII, XIII, XIV et XVes livraisons.

Ces cinq livraisons représentent, pl. XLI, la Madeleine convertie, tableau de Lebrun ; — Pl. XLII, la Vierge apparoit à S. Jérôme ; tableau du Musée, par le Guerchin — Pl. LXIII, le martyre de S. Sébastien ; tableau du Musée, par Jules-César Procaccini. — Pl. LXIV, la Vierge, saint Georges, et deux autres saints ; tableau du Musée, par Camille Procaccini, figures de grandeur naturelle. — Pl. LXV, Guillaume Tell ; tableau de Vincent. — Pl. LXVI, la Vierge, saint Luc et sainte Catherine ; tableau du Musée, par Annibal Carache. — Pl. LXVII, la Circoncision de Jésus-Christ, tableau de la galerie du Musée, par le Guerchin, figures de grandeur naturelle. — Pl. LXVIII, départ de Tibérius Gracchus pour aller demander l'exécution de la loi agraire ; par le C. Marin. — Pl. LXIX, saint Michel terrassant le diable ; tableau de la galerie du Musée, par Raphael d'Urbin. — Pl. L, trois statues de la salle d'Apollon à la galerie des antiques ; *Apollon delphique*, *Antinoüs et Mars*. — Pl. LI, le repentir de S. Joseph ; tableau de la galerie du Musée, par Alexandre Tiarini. — Pl. LII, la mort d'Hyacinte ; tableau du C. Broc. — Pl. LIII, saint Paul prêchant à Ephèse ; tableau de la galerie du Musée, par le Sueur, figures de grandeur naturelle. — Pl. LIV, la Vierge, saint Jérôme et saint Augustin ; tableau de la galerie du Musée, par Pietro Vanucci, dit le Pérugin. — Pl. LV, S. Marc, évangéliste ; tableau de la galerie du Musée, par Fra-Bartholomeo, figures de grandeur naturelle. — Pl. LVI, Bélisaire ; tableau de Gerard. — Pl. LVII, la famille de Darius ; tableau de la galerie du Musée, par le Brun. — Pl. LVIII, le trône de Saturne ; bas relief de la galerie des antiques. — Pl. LIX, les saints protecteurs de la ville de Modène ; tableau du Musée, par le Guerchin, figures de grandeur naturelle. — Pl. LX, trois Muses, Melpomène, Erato et Polymnie ; tableau de la galerie du Musée, par le Sueur. — Pl. LXI, la Vierge, l'Enfant Jésus et S. Jean-Baptiste ; tableau de la collection du Musée, par Raphael. — Pl. LXII, la suite d'un naufrage, ta-

bleau effet de clair de lune, par le C. Hue. — Pl. LXIII, la fuite de Dédale et Icare ; tableau de 20 pouces sur 16, par Landon — Pl. LXIV, maison d'un Cosmopolite. — Pl. LXV, plan de la maison d'un Cosmopolite, par le C. Vaudoyer. — Pl. LXVI, Coupe de la maison d'un Cosmopolite, par le C. Vaudoyer. — Pl. LXVII, la Visitation ; tableau de Rubens. — Pl. LXVIII, Psyché et l'Amour ; tableau de Gérard, figures de grandeur naturelle. — Pl. LXIX, le Vice, tableau du Correge. — Pl. LXX, Pâris et Hélène ; tableau de David, figures de proportion demi-nature. — Pl. LXXI, le bain de Virginie ; tableau de Landon. — Pl. LXXII, le ravissement de S. Paul ; tableau du Musée, par le Poussin.

L'Ecole de la Miniature, ou *l'Art d'apprendre à peindre sans maître, et les secrets pour faire les plus belles couleurs. Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée.* A Paris, chez *Moutardier*, imprimeur-libraire, quai des Augustins, n.° 28. An 11 (1802). Prix, 1 fr. 80 cent., et 2 fr. 40 cent. franc de port pour les départemens.

Table des Articles contenus dans ce Numéro.

PHYSIOLOGIE.

Rapport du physique et du moral de l'homme; par le C. *Cabanis*. 145

LITTÉRATURE ORIENTALE.

Secret qu'il ne faut pas révéler; ouvrage très-rare, même dans l'Inde; par le voyageur indien *Anquetil du Perron* (en latin). 172

ART MILITAIRE.

Introduction à l'étude de l'art de la guerre; par le capitaine comte *de la Rocheaymon*. 201

GRAMMAIRE.

Élémens de Grammaire générale appliqués à la langue françoise; par R. A. *Sicard*. 211

VARIÉTÉS, NOUVELLES ET CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

Nouvelles de Vienne. 219
Nouvelles de Turin. *Ibid.*

FRANCE.

Découverte d'antiquités à Pontailler. 221
Voyage au Mont-Blanc. 222
Précis des travaux de la Société des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux, pendant l'an 10; par le C. *Leupold*. *Ibid.*
Programme de la Société des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux, du 26 fructidor an 10. 241
Ordre des lectures. 245
Programme des prix proposés par la Société médicale de Montpellier, séante à l'Ecole de médecine. 246

PARIS.

Institut national.

Séance publique du premier trimestre de l'an 11. 250

CORRESPONDANCE.

Au C. *Millin*, sur un article du Rapport fait à l'Institut, par le C. *Villars*. 257

THÉATRES.

Astolphe et Alba, ou A quoi tient la faveur. 258
Arlequin Curtius. *Ibid.*
Attendre et courir. *Ibid.*
Catinat à Saint-Gratien. 259

LIVRES DIVERS.

Médecine.

Avantages d'une constitution foible, aperçu médical; par M. *Fouquier de Maissemy*. 261

Chirurgie.

La Lucine françoise; par le docteur *Saccombe*. *Ibid.*

Métaphysique.

De la Génération des connoissances humaines; par le C. *Dégerando*. 262
Influence de l'Habitude sur la faculté de penser; par P. *Maine-Biran*. *Ibid.*

Théologie.

Essai sur l'Application du Chapitre VII du prophète Daniel à la révolution françoise; par le C. Jean-Baptiste *Boucqueau*, avocat à Bruxelles. 263

Morale.
Pensées et Maximes de *Malesherbes*, recueillies par *E. L.*** 264
Commerce.
Dixième et onzième cahiers de la Bibliothèque commerciale; par le C. *Peuchet*. 266
Histoire.
Les Beautés de l'Histoire; par madame C. *Defieux*. 267
Répertoire, *ou* Almanach historique de la révolution françoise, depuis le premier vendémiaire an 9, jusqu'à la paix générale et le rétablissement du culte. 269
Grammaire.
Nouveau Dictionnaire de poche, françois et allemand, et allemand et françois. *Ibid.*
Littérature orientale.
Inscriptionis phœniciæ oxoniensis nova interpretatio auctore J. D. Akerblad. 273
Bibliographie.
Descriptions de raretés typographiques et de manuscrits remarquables; par Gotthelf *Fischer* (en allemand). 274
Biographie.
Kurze Schilderung des Lebens *Schœpflins* und *Hermanns*. 276
Littérature.
Examen oraroire des Eclogues de Virgile; par le C. *Genisset*. *Ib.*
Poésie latine.
In Pacis reditum, carmen solemne creationi XIII philos. et LL. AA. mag. rectori magnifico Christiano Frederico Ludwigio. 277
Poésie allemande.
Das Achtzehnte Jahrhundert. Secularischer Gesang von J. J. *Gerning*. *Ibid.*
Hochgesang beym Frieden, auf der hohen Donne im Wasgau gedichtet von J. F. *Goepp*. 279
Elegie dem Addenken der Dichterin *Karschin* gewidmet von Johann Georg. *Eck*. 280
Poésie angloise.
Le Fablier anglois, fables choisies de Jean Gay, Moore, Wilkie, etc.; par M. A. *Amar du Rivier*. *Ibid.*
Poésie françoise.
Mélanges de poésie, par *B. de Saintange*. 281
Poésie.
Le Printemps de Kleist; par Ad.... S..... 282
Le Printemps, par mademoiselle **, traduit en italien par Grégorio *Granata*. *Ibid.*
Théâtre.
Etudes sur Molière; par *Cailhava*. 283
Romans.
Lettres de Ninon de Lenclos au marquis de Sévigné. *Ibid.*
Armand. *Ibid.*
Lettre d'une Péruvienne; par P. *Durand*. *Ibid.*
Mélanges.
Lettres de L. B. Lauraguais à M. ****. 285
Beaux-Arts.
Seconde année des Annales du Musée et de l'Ecole moderne des beaux-arts; par le C. *Landon*. 286
L'Ecole de la Miniature. 288

AVIS.

Ceux qui desirent faire annoncer leurs ouvrages dans quelques-uns des meilleurs journaux de l'Allemagne, peuvent en remettre un exemplaire au bureau de ce journal.

(N.° 11.) Brumaire an 11.

MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS,

RÉDIGÉ

Par A. L. MILLIN.

AVIS DU LIBRAIRE.

BRITISH MUSEUM

Le prix de ce Journal est fixé :

à 9 francs pour trois mois,
18 francs pour six mois,
36 francs pour un an,

tant pour Paris que pour les Départemens, franc de port.

On peut s'adresser au Bureau du Journal pour se procurer tous les Livres qui paroissent en France et chez l'étranger, et pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

Ce Journal, auquel la plupart des hommes qui ont un nom distingué, une réputation justement acquise dans quelque partie des arts ou des sciences, tels que les CC. ALIBERT, DESGENETTES, BAST, SILVESTRE DE SACY, FOURCROY, HALLÉ, DUMÉRIL, SCHWEIGHÆUSER, LACÉPÈDE, BARBIER, LANGLÈS, LALANDE, LAGRANGE, LEBRUN, MARRON, MENTELLE, BARBIÉ DU BOCAGE, BASSINET, MORELLET, NOEL, OBERLIN, CHARDON-LA-ROCHETTE, CAILLARD, VAN-MONS, TRAULLÉ,

LÉVEILLÉ, CUVIER, GEOFFROY, VENTENAT, CAVANILLES, USTERI, BOETTIGER, VISCONTI, VILLOISON, WILLEMET, WINCKLER, etc. fournissent des Mémoires, contient l'extrait des principaux ouvrages nationaux : on s'attache surtout à en donner une analyse exacte, et à la faire paroître le plus promptement possible après leur publication. On y donne une notice des meilleurs écrits imprimés chez l'étranger.

On y insère les mémoires les plus intéressans sur toutes les parties des arts et des sciences; on choisit principalement ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie les découvertes ingénieuses, les inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des expériences nouvelles. On y donne un précis de ce que les séances des sociétés littéraires ont offert de plus intéressant; une description de ce que les dépôts d'objets d'arts et des sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des notices sur la vie et les ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte; enfin, les nouvelles littéraires de toute espèce.

Ce Journal est composé de six volumes in-8.° par an, de 600 pages chacun. Il paroît le premier de chaque mois. La livraison est divisée en deux numéros, chacun de 9 feuilles.

On s'adresse, pour l'abonnement, à Paris, au Bureau du Magasin Encyclopédique, chez le C. FUCHS, Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny.

A Amsterdam, { chez la veuve Changuion et d'Hengst. / chez Van-Gulik.
A Bruxelles, chez Lemaire.
A Florence, chez Molini.
A Francfort-sur-le-Mein, chez Fleischer.
A Genève, { chez Manget. / chez Paschoud.
A Hambourg, chez Hoffmann.
A Leipsic, chez Wolf.
A Leyde, chez les frères Murray.
A Londres, chez de Boffe, *Gerard Street.*
A Strasbourg, chez Levrault.
A Vienne, chez Degen.
A Wesel, chez Geisler, Directeur des Postes.

Il faut affranchir les lettres.

ASTRONOMIE.

Sur les derniers progrès de l'Astronomie, lu à l'Assemblée publique de l'Académie de Bourg, département de l'Ain; par Jérôme *de Lalande.*

Une science que très-peu de personnes cultivent, parce qu'elle est difficile et qu'elle n'est sur aucune route de fortune, sembleroit devoir être la plus lente dans ses progrès; cependant, par une heureuse combinaison de circonstances et un heureux assemblage de zèle et de talens, il n'en est aucune qui ait eu, depuis quelques années, d'aussi rapides accroissemens.

Je ne parlerai que de ceux dont j'ai été témoin, et que je n'osois espérer lorsque j'ai commencé, en 1746, à me livrer à l'astronomie. La comète de 1759 fut le premier événement remarquable qui signala le commencement de cette heureuse et brillante révolution. Halley l'avoit prédit dès 1705; mais l'événement étoit nécessaire pour la confirmer, et l'on vit avec enthousiasme la preuve que les comètes sont de véritables planètes tournant autour du soleil; malgré les idées de Cassini, dont la réputation étonnante en astronomie ne m'empêche pas de dire qu'il observoit mieux les phénomènes qu'il ne les expliquoit, *suum cuique decus posteritas rependit.* Tacite.

Cette comète donna en même temps une preuve admirable de l'attraction universelle. Son retour devoit être retardé de vingt mois par les attractions de Jupiter et de Saturne, suivant le résultat d'immenses calculs que Clairaut et moi avions fait d'avance, et ce retardement fut justifié, à très-peu près, par le retour observé.

En 1761 et 1769, les passages de Vénus sur le soleil, observés dans tous les pays du monde, nous apprirent la distance exacte du soleil à la terre, de trente-quatre millions de lieues, sur lesquels il y avoit plusieurs millions d'incertitude.

Le voyage de la Caille au Cap-de-Bonne-Espérance, en 1751, nous procura la connoissance des étoiles australes, de nouvelles tables des mouvemens du soleil, une nouvelle table de réfraction; et cet habile astronome accrédita la méthode de trouver les longitudes en mer par le moyen de la lune, objet devenu essentiel dans la navigation.

En 1753, Tobie Mayer publia des tables de la lune, où l'erreur ne passoit pas 2 minutes, et qui rendirent la recherche des longitudes en mer d'une grande exactitude. Il les perfectionna encore avant sa mort. Mason, en Angleterre, y ajouta un nouveau degré de perfection, en calculant un grand nombre d'observations. Enfin le bureau des longitudes de France ayant proposé un prix de 6000 francs pour celui qui donneroit aux tables de la lune un nouveau degré de perfection. M. Burg, astronome de Vienne, les a amenées cette année au point de ne jamais se tromper d'un quart de minute.

En 1764, parut le plus grand traité d'astronomie qu'on eût eu depuis longtemps. Il fut répandu dans toute l'Europe, et propagea sensiblement le goût de cette science. J'ai eu le plaisir de voir que tous les grands astronomes de notre temps se sont formés dans cet ouvrage, qui a eu trois éditions. Les tables des planètes ont reçu le même degré de perfection. Mercure est si difficile à voir, que le grand Copernic est mort sans avoir jamais vu cette planète. Je n'ai rien oublié pour me procurer des observations, et je suis parvenu à faire des tables de Mercure qui s'accordent toujours avec le ciel, à un quart de minute.

On avoit remarqué que la lune avoit un mouvement plus rapide qu'autrefois. Le C. de la Place a reconnu que la cause étoit l'attraction que les planètes exercent sur la terre, et qui, changeant la position de son orbite, change aussi l'attraction que la terre exerce sur la lune.

Saturne avoit dans son mouvement un retardement de plus d'une semaine, que j'avais reconnu en 1769. Le C. de la Place a trouvé, en 1786, que l'attraction de Jupiter en étoit la cause; et le C. Delambre a fait des tables qui sont encore exactes à la demi-minute.

Les satellites de Jupiter ont été une des parties les plus difficiles de l'astronomie; mais enfin la théorie du C. de la Place, et les tables du C. Delambre, ont ramené ces planètes à la même précision que les autres.

Le dénombrement des étoiles est le principal fon-

dement de l'astronomie. J'avais passé les trente premières années de ma vie à l'astronomie planétaire ; je voulus consacrer les dernières aux étoiles. On en avoit observé 3000 avant moi ; je suis parvenu à 50000 par le secours de mon neveu : ouvrage immense que l'on n'avoit osé entreprendre ni espérer.

Les instrumens ont acquis un degré de perfection également inespéré. En 1759, Dollond, d'après une idée d'Euler, fit des lunettes acromatiques, c'est-à-dire, sans couleur, qui font beaucoup plus d'effet que les anciennes ; Bird et Ramsden firent des instrumens divisés avec une précision toute nouvelle ; et Lenoir, à Paris, le dispute à tous les artistes anglais.

Herschel fit un télescope de 20 pieds, qui lui fit découvrir, en 1781, une nouvelle planète, les six satellites qui l'environnent, deux satellites de Saturne, et la rotation de son anneau. Caroché en a fait un, à Paris, de la même bonté ; mais Herschel en a fait un de 40 pieds, qui, peut-être, procurera de nouvelles découvertes. Mayer imagina un moyen de multiplier les résultats d'une observation sur tous les points d'un cercle, de manière à obtenir une exactitude dix fois plus grande qu'on ne l'avoit auparavant. Cette ingénieuse idée, que le chevalier de Borda fit mettre en usage à Paris, a fait une révolution dans l'astronomie.

Harrison fit des montres marines qui ne varient pas de deux minutes en deux mois de navigation. Leroi et Berthoud en ont fait en France de pareilles,

et l'on peut actuellement faire le tour de la terre sans avoir jamais de doute sur la longitude. Pour savoir l'heure qu'il est sur le vaisseau, on n'a pas même besoin de calcul ; les tables horaires que Mme de Lalande a publiées, donnent l'heure qu'il est, à la seconde, dans tous les pays de la terre. Les pendules se sont perfectionnées au point de ne pas varier, dans le cours d'une année, d'une seconde par jour ; j'en ai même une qui a été pendant quarante jours à la même seconde.

Encouragés par la perfection des instrumens, les astronomes ont acquis une habitude si grande, que l'on partage une seconde de temps en dix parties, sans se tromper d'un dixième de seconde.

Lorsque l'assemblée constituante eut décidé, en 1790, qu'il n'y auroit plus qu'une mesure en France, pour terminer enfin l'étrange complication qui s'étoit glissée dans toutes les provinces, l'Académie crut qu'il falloit établir une mesure si naturelle, que tous les peuples civilisés pussent l'adopter. On choisit la grandeur même de la terre. Pour cela, il fallut faire une nouvelle mesure des degrés, depuis l'Angleterre jusqu'à l'Espagne. Delambre et Méchain ont employé plusieurs années à cette vaste opération, qui nous a appris la véritable grandeur du degré de la terre, et par conséquent la véritable grandeur du mètre ou de la mesure universelle, 36 pouces 11 lignes 3 dixièmes de notre ancienne toise.

Mais ce travail nous a encore procuré une connoissance nouvelle ; c'est l'irrégularité de la terre,

qui se trouve plus courbe vers le milieu de la France, qu'elle ne l'est dans la totalité de sa circonférence. Elle est courbée d'un 150.me en France, tandis que, depuis notre pays jusqu'en Amérique, elle ne l'est que d'un 334me. C'est un grand inconvénient en astronomie que cette irrégularité; mais c'est une vérité qu'il nous était important de connoître.

La théorie générale de l'attraction a fait, dans ce demi-siècle, des progrès immenses par les recherches des grands géomètres qu'il a produits, Euler, d'Alembert, Clairaut, Lagrange et Laplace. Les effets de l'attraction se sont multipliés aux yeux des astronomes; l'attraction des montagnes sur les corps terrestres a été constatée et mesurée au Pérou, en France, en Italie, en Ecosse : celle des corps terrestres a même été mesurée par M. Cavendish; il a vu de grosses boules de plomb bien suspendues, se rapprocher par leur attraction, et il en a conclu que l'attraction de la terre, prise en totalité, est six fois plus grande que celle de l'eau.

Le nombre des comètes observées s'est augmenté jusqu'à 93, et il n'y en avoit que 43 dans le temps où je commençai, à Bourg, à jeter un œil curieux et avide sur celle qui étonna l'univers en 1744, et qui sembla m'apprendre que j'étais voué par la nature au spectacle du ciel. Mais, quoiqu'on en ait découvert 50, on en auroit probablement trouvé beaucoup plus si on les avait cherchées plus souvent. C'est ce qui m'a déterminé à fonder un prix à l'Institut, pour que l'on puisse décerner chaque an-

née une médaille d'or à celui qui auroit fait l'observation la plus curieuse. Il est si facile de trouver des comètes, que le C. Pons, concierge de l'Observatoire de Marseille, artiste illitéré, en trouva une l'année dernière, aussitôt qu'il eût su que j'avois déposé 600 francs chez mon notaire pour celui qui trouveroit une comète.

Mais lorsque nous pensions qu'il ne restoit plus rien à découvrir dans le ciel que des comètes, j'eus le plaisir et la surprise d'apprendre qu'un de mes élèves, M. Piazzi, avoit découvert à Palerme en Sicile, une nouvelle planète, le premier jour du 18.e siécle. Elle est située entre Mars et Jupiter, à 95 millions de lieues. Elle fait sa révolution en quatre ans et sept mois. Elle est beaucoup plus petite que toutes les autres planètes, et même que la lune, qui n'est qu'une planète secondaire.

Nous étions occupés à observer la planète de Piazzi, et M. Olbers, médecin de Brême, qui l'avoit observée au mois de janvier, près de la vingtième étoile de la Vierge, repassoit les mêmes étoiles. Il remarqua, le 28 mars, que la vingtième, qu'il avoit toujours vue seule, étoit accompagnée d'une très-petite étoile qu'il n'avoit point vue dans ses premières observations. Il se hâta d'en déterminer la position, et, s'en étant occupé pendant deux heures, il vit qu'elle avoit déja changé de position. Cet heureux hasard lui fit ainsi reconnoître une dixième planète. On disputa quelque temps pour savoir si ce n'étoit point une comète; mais le C. Burckhardt, un de nos plus habiles

astronomes, s'en étant occupé longtemps, reconnut enfin qu'elle ne sortoit point de l'intervalle renfermé entre les orbites de Mars et de Jupiter. Or, jusqu'à présent nous avons appelé comètes les astres qui sont peu de temps à la portée de notre vue, et longtemps invisibles par leur éloignement.

La planète d'Olbers tourne autour du soleil en quatre ans et huit mois. Sa distance moyenne est de 96 millions de lieues; mais ce qui la distingue de toutes les planètes, c'est une grande excentricité et une grande inclinaison. Elle sort beaucoup du zodiaque, dans lequel sont renfermées toutes les autres. Son inclinaison est de 35°, tandis que Vénus ne s'écarte jamais que de 8°; et la différence de ses distances est de près d'un quart, ce qui lui donne 28° d'inégalité, tandis que Mercure n'en a que 24. Cette planète détruit les hypothèses des physiciens, qui croyoient que toutes les planètes du système solaire approchoient d'être dans le même plan, parce qu'elles avoient été lancées par une cause commune. Celle-ci en diffère trop pour se prêter à ce système.

Les volcans de la lune, les découvertes géographiques dans toutes les parties du globe; deux milles nébuleuses dans le ciel, sont encore des résultats curieux de la nouvelle astronomie.

C'est ainsi que cette science a fait depuis quelques années des progrès inattendus et extraordinaires, et elle continuera sans doute par le concours des plus grands géomètres et des plus habiles observateurs. Les géomètres sont tous à Paris; mais les observateurs

sont disséminés dans toutes les parties de l'Europe. Je dois citer surtout à Paris le C. Méchain, Delambre, Burckhardt, Lalande, neveu ; en Angleterre, M. Herschel et M. Maskelyne ; à Gotha, M. le baron de Zach ; à Milan, les CC. Oriani de Cesaris et Reggio ; à Palerme, M. Piazzi ; à Marseille, M. Thulis ; à Montauban, le C. Duc-la-Chapelle ; à Berlin, M. Bode ; à Mirepoix, le C. Vidal, qui a fait lui seul plus d'observations de Mercure que tous les astronomes pris ensemble, depuis 2500 ans. Cet étonnant observateur n'est pourtant qu'un simple habitant d'une ville plus petite que la nôtre, qui n'est même pas connu à Mirepoix, mais dont le zèle appartient à l'univers et à la postérité. Pour moi, j'ai eu beau faire bâtir un observatoire à Bourg, je n'ai pas eu le bonheur de pouvoir y recueillir une seule observation. Si j'adresse ainsi mes doléances à la Société, c'est parce qu'elle seule pourroit, par son zèle et par le grand nombre de sujets distingués qu'elle renferme, procurer à mes derniers momens cette dernière consolation.

LÉGISLATION.

Bulletin de l'Académie de législation. I.re, II.e, III.e, IV.e livraisons. — *Journal de Jurisprudence, publié par l'Académie de législation*. I.re, II.e, III.e, IV.e livraisons. A Paris, chez C. F. *Patris*, rue de la Colombe, n.° 4.

Parmi les institutions littéraires que l'on a vu se former et se consolider durant le cours de l'an X, les suffrages des gens de lettres et de tous les amis des connoissances utiles, ont surtout fait distinguer l'établissement de l'Académie de législation. Revenu des extravagances démagogiques, on a vivement senti le besoin de rendre à la jurisprudence, à cette science conservatrice des hommes, la considération qui lui est due, et l'influence salutaire que ses vrais principes ont toujours exercé sur le corps social; les jurisconsultes les plus éclairés de la capitale se sont réunis, l'Académie de législation s'est organisée. Répandre des idées saines sur la science des lois, tel est le but de cette association; les principaux moyens dont elle se sert pour y parvenir sont, 1.° l'instruction directe, à l'aide de plusieurs cours qui embrassent les différentes branches de la science; 2.° les séances soit publiques, soit particulières des membres de l'Académie destinées à la discussion des principes du droit et à l'amélio-

ration de la méthode pour les enseigner; 3.° la rédaction d'un bulletin contenant l'abrégé des cours, au moyen duquel ceux qui ne pourront les fréquenter seront néanmoins mis à même d'en suivre la marche et d'en connoître les matières; 4.° la publication d'un journal de jurisprudence, contenant un recueil des causes les plus remarquables qui ont été jugées durant le cours de l'année.

Les cours qui ont été donnés par les professeurs de l'Académie pendant l'an X, sont:

La *Législation naturelle*, par le C. PERREAU, tribun.

Le *Droit Romain et François*, par le C. BERNARDY, chef de division au ministère de la justice.

La *Jurisprudence pratique*, par le C. PIRAULT-DECHAUMES, avoué près le tribunal de la Seine.

La *Jurisprudence criminelle*, par le C. MORAND, professeur à l'Ecole de la rue Saint-Antoine.

La *Logique et l'Eloquence*, par le C. GALLAIS, ancien professeur de logique et d'éloquence.

Nous allons tracer une esquisse de ces cours d'après les quatre livraisons des bulletins qui ont paru jusqu'à présent.

Le C. *Perreau* a placé à la tête de son cours un récit historique de la science qu'il enseigne. Il remonte d'abord jusqu'aux premiers poètes de la Grèce; il rassemble les notions du juste et de l'injuste qui se trouvent éparses dans les écrits d'Homère et d'Hésiode; et, passant des poètes aux philosophes, il retrace les maximes de Pythagore, de Thalès, de Socrate et de ses disciples. Aux Grecs succèdent les

Romains. Cicéron et Sénèque sont, à juste titre, les auteurs aux ouvrages desquels le C. Perreau se plaît surtout à s'arrêter. La philosophie morale, après avoir partagé la stérilité de toutes les sciences durant les siécles ténébreux du moyen âge, dut, selon le C. Perreau, son premier reveil à l'illustre *Bacon*, dont l'heureux génie a si puissamment secondé la renaissance des Lettres. Nous croyons devoir ajouter ici *Jean Oldendorp*, qui, antérieur à Bacon, a le mérite d'avoir le premier traité séparement la science du droit naturel, tandis que tous ses prédécesseurs n'en ont fait qu'un accessoire de la morale, de la jurisprudence positive ou de la théologie. Sous ce rapport, *Oldendorp* peut même être regardé comme le père de cette science. Cet auteur naquit à Hambourg en 1506; il décéda en 1567, à Marbourg, où il fut professeur de droit. Son ouvrage est intitulé : *Jo. Oldendorpii isagoge seu elementaris introductio juris naturæ, gentium et civilis.* Il a paru à Cologne en 1539. Vers la fin du seizième siécle naquit enfin le célèbre *Grotius*, qui étoit destiné à donner un nouvel éclat à la science du droit naturel. La sociabilité étoit à ses yeux le principe fondamental de cette science, de nombreux auteurs ont suivi la route qu'il fraya. En parlant de *Hobbes*, contemporain de Grotius, le C. Perreau regrette justement les erreurs de ce philosophe dont les principes, loin de servir la cause de la liberté, ont presque tous été en faveur du despotisme. Vers le milieu du XVIIe siécle, parut *Samuel de Pufendorf*, son grand ouvrage du droit de la nature

et des gens, se distingua surtout par une méthode claire et systématique. Parmi les modernes, le C. Perreau se borne à citer *Wolf*, *Watel* et *Burlamaqui*, trois auteurs dont le mérite est généralement apprécié. Nous ajouterons cependant qu'en ouvrant les annales du droit naturel qui comprennent les derniers lustres, nous rencontrons parmi les Allemands quelques auteurs dignes d'être nommés; ce sont le célèbre *Kant*, *Fichte*, *Jacob* et *Klein*, un des principaux rédacteurs du Code Frédéricien. L'ouvrage de Kant sur le Droit naturel, a pour titre : *Elémens métaphysiques de la science du droit;* il a paru à Koenigsberg en 1797. La justesse des définitions, seul moyen de prévenir les logomachies, et une méthode sévère, la plus puissante barrière contre la confusion; tels sont les titres qui assurent à cet ouvrage un rang distingué. Selon Kant, les lois sont ou les expressions des rapports *nécessaires* du monde physique, ou bien elles concernent les actions *libres* des êtres intellectuels; ces dernières se partagent en deux espèces, dont l'une forme le droit naturel, et l'autre la morale : le *droit naturel* ne s'occupant que des devoirs qui correspondent à des droits, traite exclusivement des devoirs, dits *rigoureux* ou *parfaits;* le droit naturel se borne à envisager les actions sous le point de vue de leur forme extérieure, telles qu'elles frappent nos sens; la *morale* renfermant le code de la législation intérieure ne connoit que des devoirs également parfaits, les embrasse tous, et s'attache en outre à scruter l'intention de nos actions, le principe duquel

elles découlent; elle exige impérieusement que, dégagé de tout motif d'intérêt, le bien ne se fasse que pour le bien, et uniquement par respect pour l'autorité de la loi intérieure même qui nous le prescrit. Le seul droit inné de l'homme est, selon Kant, la liberté, l'égalité n'en étant qu'une conséquence immédiate. Le problème de la jurisprudence consiste, d'après lui, à fixer pour tous les rapports qui existent entre les hommes, des règles propres à conserver à chacun l'exercice de sa liberté.

Après avoir tracé l'intéressante esquisse de l'histoire du droit naturel, le C. Perreau expose rapidement le plan qu'il se propose de suivre dans son cours (*Deuxième livraison.*). Fidelle à ce plan, il ramène ses lecteurs à l'étude de l'homme, et déduit de ses facultés l'existence des lois naturelles (*Troisième livraison.*). « La nature, dit-il, porte elle-même « la loi à laquelle l'homme doit se conformer, le « sentiment la promulgue, la raison l'approuve, et « la conscience la sanctionne. » Dans la nature de l'homme, notre auteur voit le germe de la sociabilité qu'il admet avec Grotius pour base du droit naturel. Il s'arrête enfin (*Quatrième livraison.*) à la première et à la plus douce des sociétés, à l'état de famille, et se servant tour-à-tour des armes du raisonnement et de la persuasion, il développe successivement les devoirs qui résultent des liens sacrés qui unissent l'époux à l'épouse, l'enfant à ses parents. Le C. Perreau embrasse, sous la dénomination de législation naturelle, tant les préceptes de la morale que les principes du droit naturel; et, en-

seignant les uns et les autres avec autant de clarté que d'éloquence, cet estimable professeur s'attache constamment à pénétrer ses disciples d'un respect profond pour les règles immuables de la justice.

Passons au cours du droit romain et françois.

Dans la *première livraison*, le C. *Bernardy* offre à ses lecteurs l'exposition de son cours. L'importance du droit en général est le premier point auquel il fixe leur attention : « C'est le droit ou la force, « dit-il, qui font toute la différence entre l'état sauvage et barbare, et l'état policé et humain. » Il s'avance ensuite vers l'édifice imposant de la législation romaine, dont il se propose de donner l'explication. Il nous annonce les Romains aussi grands par la sagesse de leurs lois, que par leurs exploits militaires. « Il est étonnant, dit le C. Bernardy, « qu'après tant de siécles, lorsque de si grands « changemens se sont opérés dans les mœurs, dans « les gouvernemens, on trouve encore dans les ouvrages des jurisconsultes romains, tant de règles « qui peuvent nous diriger dans les actes journaliers de la vie. » Le C. Bernardy nous apprend le secret de ce phénomène ; « C'est, dit-il, que ces « grands hommes n'avoient pas créé ces règles, il « les avoient découvertes, en observant la nature de « la société humaine et la manière dont se forme « le lien commun qui en unit tous les liens. Mais, « continue-t-il plus loin, ce qui élève la législation « romaine au dessus de toutes les autres législations, « c'est la moralité qui se montre dans toutes ses « parties. » Cette observation a été faite par tous

ceux qui ont su saisir l'esprit des lois romaines, c'est elle qui a fait dire à *Zonaras*, que Dieu avoit choisi les Romains pour montrer au monde un échantillon de sa justice; c'est ce caractère d'équité et de raison qui a procuré tant d'influence à ces lois, même dans les pays où leur empire n'est pas consacré par l'autorité publique: on les consulte, *non ratione imperii sed imperio rationis.* Le C. Bernardy se propose de rapprocher constamment les principes du droit romain de ceux du droit françois.

Dans la *deuxième livraison*, nous trouvons l'exposé des différens objets que renferme le cadre de la jurisprudence romaine et françoise.

La *troisième livraison* contient l'histoire succincte, d'abord du droit romain, ensuite du droit français. Le C. Bernardy, parcourant successivement l'histoire romaine, nous montre avec autant de discernement que d'érudition l'origine des principales lois, tant du droit privé que du droit public, rendues soit sous les rois, soit sous le gouvernement républicain, soit ensuite sous celui des empereurs. Il désigne les jurisconsultes romains les plus célèbres, les principales écoles de droit et la marche qu'on y prescrivoit à l'étude de cette science. Le C. Bernardy passe ensuite à l'examen de l'origine de notre droit françois. Il remonte aux temps où la Gaule jouissoit encore de son indépendance; il y cherche les traces de notre droit coutumier; il s'attache surtout à établir la différence caractéristique qui existe entre le droit romain et le droit françois: il trouve que ce qu'il y a de plus particulier au droit françois,

français, c'est la communauté des biens entre le mari et la femme, mais surtout la distinction des biens en propres, acquets et conquets, et le partage qui s'en faisoit dans les successions : il montre ensuite l'origine de la division de la France en pays de droit écrit et en pays de droit coutumier ; division opérée par la différence du traitement qu'éprouvèrent le midi et le nord de l'ancienne Gaule, lorsqu'ils furent successivement conquis par les Romains. Les Gaulois septentrionaux plus aguerris que ceux du midi, ne furent subjugués que plus d'un siècle après ceux-ci : on crut devoir user de ménagement envers eux ; on leur laissa donc leurs lois et leurs usages, tandis que la Gaule méridionale fut obligée d'adopter la législation romaine. Des coutumes, le C. Bernardy passe aux capitulaires, et enfin aux ordonnances des rois de France. Il termine le tableau de l'histoire du droit françois, en présentant, au zele de ses élèves, les illustres modèles des Cujas, des Dumoulin, des Domat, des Daguesseau, etc.

Dans la quatrième livraison, le C. Bernardy commence par donner à ses disciples des notions préliminaires ; il définit la justice, le droit, la jurisprudence ; et, après avoir démarqué le vaste champ de la science des lois dans ses trois grandes parties, celles des personnes, des choses et des actions, il pose et développe les principes de l'état des personnes dans l'ordre naturel, domestique et civil. Le cours du C. Bernardy est la plus belle preuve que la France possède encore des jurisconsultes,

dont les travaux sauront maintenir la gloire que nos ancêtres se sont acquis dans cette importante carrière.

Le C. *Pirault-Deschaumes*, en enseignant la jurisprudence-pratique, fait, ainsi que ses collégues, de généreux efforts pour former de ses disciples des hommes dignes de succéder à ces athlètes distingués qui ont si longtemps illustré le barreau français; il s'efforce surtout à donner à ses élèves une idée juste et élevée d'une science qui a été si souvent profanée par la plus stupide ignorance. « Celui qui ne cherche de « la jurisprudence, dit-il, que ses formes, est nul au « milieu du corps social, est un homme irrévocable- « ment confondu dans le vulgaire, ne jugeant comme « lui que des surfaces. » La procédure civile surtout, si défigurée dans les mains des empiriques, est dans celles de l'homme éclairé et vertueux, ce qu'elle est par sa nature, simple et méthodique : on croiroit, dit le C. Pirault, que c'est la géométrie qui a déterminé ses règles; les proportions en sont exactes, la marche en est sûre. Le C. Pirault jette d'abord un coup-d'œil sur l'ensemble de la jurisprudence; il indique ensuite la partie qu'il traitera spécialement. Il analysera sommairement ce qui tient à l'état des personnes, aux choses, aux obligations générales et aux obligations accessoires; il passera ensuite aux moyens de faire valoir ces droits, à la demande, à l'instruction de la cause, au jugement, aux moyens de l'attaquer, et aux différens modes d'exécution. Cette exposition du cours est contenue dans la premiere livraison; la seconde contient une analyse très-succincte des prin-

cipes relatifs à l'état des personnes; dans la troisième livraison, le même sujet est traité avec plus d'étendue. Le C. Pirault, écartant tout ce qui n'est que d'un intérêt purement historique, cherche à indiquer tout ce qui doit fixer l'attention de celui qui s'occupe à étudier les détails de la jurisprudence-pratique. Outre le développement des principes de la législation nouvelle mise en vigueur, il a encore annexé aux principaux titres les dispositions du projet du nouveau code civil que la France attend avec une si juste impatience.

Le C. *Morand*, après avoir tracé le tableau général de la jurisprudence, assigne au droit criminel sa place particulière. « Le droit criminel fait partie du « droit public; il a pour objet les lois tendantes à « la repression des délits. » Voici le plan que le C. Morand s'est tracé pour son cours. Il examine d'abord ce qui constitue la faute, ce qui constitue le délit. Convaincu que, dans les sciences politiques et morales, comme dans la physique, toute question qui offre des grandeurs pour données, est par-là même susceptible de se prêter au calcul, et souvent de se résoudre par cette voie, il tâche d'appliquer les mathématiques aux divers points du droit criminel. La première application de cette nature à laquelle il procède, c'est la démonstration que, quelles que soient les circonstances d'un délit, tous les élémens qui le constituent se réduisent à deux; à la gravité du fait ou de la matière, et à la méchanceté de l'agent. Ayant prouvé ensuite que le délit augmente ou diminue comme chacun de ces deux élémens, il en

déduit, par le calcul, une nouvelle théorie de l'évaluation des délits. Voici un petit fragment de cette méthode. « Plus la gravité est considérable, la méchanceté demeurant la même, plus le délit est grand. Plus la méchanceté est grande, la gravité demeurant la même, plus le délit est grand. Puisque le délit ne résulte en définitif que de la gravité combinée avec la méchanceté; puisqu'en outre il croît comme chacun de ces deux élémens; puisqu'enfin, d'après les premiers principes de l'arithmétique, il n'y a que le produit qui croisse comme chacun de ses facteurs, on est fondé à avancer que le délit est le produit de la gravité, multipliée par la méchanceté.

« On peut aisément imaginer que chaque élément du délit est divisé en *degrés*, c'est-à-dire, en parties égales entre elles, et représentatives de l'unité. Multiplier la gravité par la méchanceté, n'est autre chose que multiplier le nombre qui exprime les degrés du premier élément par celui qui exprime les degrés du second. » Cet échantillon suffira pour donner une idée favorable des vues philosophiques du C. Morand, même à ceux de nos lecteurs qui craindroient de rencontrer sur cette route des obscurités nombreuses et embarrassantes. Les considérations sur le délit en général, forment la matière des premières livraisons. Dans la quatrième, l'auteur passe à la division des délits; il établit plusieurs espèces de divisions. La plus importante est celle en quatre classes correspondantes aux quatre principales classes de lois qu'il admet. « Ou bien le délinquant attente aux fon-

« demens de la société civile, à son organisation, à « son gouvernement général, ou bien il porte atteinte « aux relations qui peuvent exister entre la nation « dont il fait partie, et les autres nations; ou bien « il enfreint les lois relatives à la formation, à la dis- « tribution, à la conservation de la richesse natio- « nale; ou bien enfin il attaque les droits des parti- « culiers. « D'après cette division, le C. Morand commence ensuite à donner la théorie des délits attentatoires aux fondemens de la société. Le développement des principes relatifs à cette espèce de délit, sera consigné dans les livraisons suivantes. Après la série des délits, le C. Morand traitera de la nature des peines, de leur objet, de leur nécessité, de leur justice, de leur durée, de leurs effets sur les droits de cité, etc. Il parlera ensuite des preuves, et terminera son cours par l'exposé des règles de la procédure criminelle.

Les secours de l'art de penser avec justesse, et de s'énoncer avec élégance et clarté, utiles à toutes les classes de la société, sont indispensables à ceux qui se vouent à la carrière de la jurisprudence. L'Académie, frappée de cette vérité, a consacré une chaire particulière à la logique et à l'éloquence. Le C. *Gallais*, chargé de ces deux branches d'instruction, fait d'abord sentir l'étroite union qui règne entre elles. La logique n'étant autre chose que l'art de ranger les idées dans l'ordre le plus naturel, enfanta celui d'enchaîner les mots dans l'ordre le plus convenable aux idées; ce qui est la *Grammaire*. En se communiquant leurs idées par la parole, les hommes cher-

chèrent aussi à se communiquer leurs passions; et voilà comme ils parvinrent à l'*éloquence*. Partant de ce point de vue, le C. Gallais procède à l'examen de nos idées dans leur origine, dans leur objet et dans leur nature; il passe ensuite à celui de la manière d'exprimer ces idées. Le besoin d'étendre les sons au-delà du moment et du lieu où ils sont proférés, fit inventer l'écriture. Outre la parole et l'écriture, qu'on nomme *signes arbitraires* de nos pensées, il en est d'autres, tels que les *gestes*, les *accents inarticulés* et les *mouvemens du visage*, qu'on nomme *signes naturels*. Après ces notions préliminaires, le C. Gallais présente à ses élèves les trois *genres d'éloquence*, le genre démonstratif, le genre délibératif et le genre judiciaire; il expose les qualités essentielles de chacun; il développe enfin les principes de la théorie du style, qui exige surtout les soins de l'orateur. Quant à la distinction en *style simple, style sublime* et *style tempéré*, le C. Gallais la croit insuffisante, en ce que quelquefois une idée simple est sublime, et que souvent le style tempéré ne demande pas plus d'ornement que le style simple. Il a donc pris une route nouvelle, et reconnu qu'il y a autant de styles que de sujets; mais avant de les caractériser, il a établi trois principes généraux, qu'il appelle *accords;* savoir, 1.° accord du style avec l'esprit et le caractère de l'auteur; 2.° accord du style avec les pensées et les sentimens qu'il veut exprimer; 3.° accord du style avec le plan de son ouvrage, et le genre dans lequel il est écrit. Du premier de ces accords résultent les bienséances, ou cet art de ne

dire que ce qu'il faut dire, de le dire avec délicatesse et avec goût. Du second accord résulte la propriété du style, ou l'avantage qui, selon Cicéron, constitue principalement l'orateur; savoir, d'exprimer avec simplicité les idées simples, avec noblesse les pensées nobles, avec chaleur les sentimens pathétiques. Du troisième accord résulte la méthode et l'ordre. Telle est l'esquisse des leçons du C. Gallais, consignée dans les bulletins qui ont paru pendant l'an dix. Ceux qui ont fréquenté l'Académie se rappelleront toujours avec plaisir la manière heureuse dont le C. Gallais a su mêler les règles les plus abstraites et les plus beaux morceaux de notre littérature; ils ont été bien souvent dans le cas de sentir la vérité de ce vers latin:

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

Ces fragmens des différens cours donnés par les professeurs de l'Académie, suffiront pour inspirer le plus vif intérêt en faveur de cet établissement. Le programme de l'enseignement pour l'an XI (1), qui vient de paroître, offrant un plan d'instruction plus vaste et plus complet, autorise les amis des lettres à concevoir les plus douces espérances pour les destinées futures de l'Académie de législation. STOEBER.

(1) Nous l'avons publié dans un de nos numéros précédens. A. L. M.

Oupnek'hat (id est *secretum tegendum*), *opus in ipsâ Indiâ rarissimum, continens antiquam et arcanam, seu theologicam et philosophicam doctrinam, è quatuor sacris Indorum libris* Rak Beid, Djedjr Beid, Sam Beid, Athrban Beid, *excerptam, ad verbum è persico idiomate samskreticis vocabulis intermixto, in latinum conversum; dissertationibus et annotationibus, difficiliora explanantibus illustratum, studio et opera* Anquetil du Perron, *Indico Pleustæ, inscript. et human. litterarum Academiæ, olim pensionarii et directoris.*

Quisquis Deum intelligit, Deus fit.
Oupnek'hat *Mandek*, t. I, p. 393.

Tomus I. Argentorati, typis fratrum *Levrault*; Parisiis, apud eosdem ad sequanam ripam, aggere Malaquais. IX (1801).

C'est-à-dire: *Secret qu'il ne faut pas révéler; ouvrage très-rare, même dans l'Inde, contenant un système ancien et secret de théologie et de philosophie, extrait des quatre livres sacrés connus sous le nom de* Vedas; *traduit en latin mot à mot d'après*

une traduction persanne mêlée de mots samscrits, enrichi de notes et de dissertations; par le voyageur indien ANQUETIL DU PERRON, *ci-devant pensionnaire et directeur de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; avec cette épigraphe, tirée de l'ouvrage même, chap. 4.e (de la traduction persanne):*

Qui comprend Dieu, devient Dieu.

Tome I. A Strasbourg, chez les frères *Levrault;* et à Paris, chez les mêmes, quai Malaquais. An IX (1801). 1 vol. in-4.° de 870 pages.

Second Extrait (*).

LES ANGES.

« AU commencement, il n'y avoit que le plus « grand des préposés; il parut en figure de feu. Il « vit que la création n'étoit point parfaite.

« Il créa *(parmi les anges ou génies)* l'espèce « des rois ou des gardiens, les *Radjah*.

« Parmi eux, *Andr* est le roi ou gardien des an- « ges ou génies ou délégués, *Fereschtehha; Bran* « est le gardien des animaux qui vivent dans l'eau. « *Mah* (ou la lune) est le gardien des Brahmanes; « *Roudr* celui des animaux, des nuages, de la fou- « dre, etc.; *Djam* celui des ames des morts; *Mout*

(*) V. *Suprà*, page 173.

« celui qui augmente les maladies; et *Mahadeva* « est le gardien de ceux qui sont grands et forts.

« Voilà les plus grands rois (parmi les *Feresch-* « *tehha*).

« Il créa de même (*parmi les anges ou génies*) « les *Beis* ou *Veishyas* (les *marchands*, et les *Shou-* « *dras*, les *ouvriers*, les *artisans*).

« Puis, il créa la loi ou la religion *schari;* celle- « ci est le roi des rois, le gardien des gardiens; « elle ne fait qu'un avec la vérité, la pureté.

« En créant ces castes d'anges, ou de *Feresch-* « *tehha*, *Brahman* le premier des préposés ne fai- « soit que se manifester lui-même en ces différentes « castes.

« Il s'est manifesté de même, prenant la forme « des quatre castes dans l'espèce humaine, et ce « Brahman est lui-même le créateur; il est l'ame « universelle; il est le monde.....(24).

« Combien y a-t-il de *Deïouta* (ou de génies « délégués) nécessaires à connoître?

« *R.* Trente-trois. Huit *Vichenou* (ou conserva- « teurs); onze *Roudra* (ou qui font pleurer); douze « *Adat* (ou preneurs), et de plus *Andr* (ou *Indra*) « et *Pradjapat*.

« Les huit génies *Vichenou*, sont ceux du feu, « de la terre, de l'air, de l'atmosphère, du para- « dis, de la lune, du monde et des étoiles fixes.

« Les onze *Roudr*, sont ceux des dix espèces d'air « qui sortent du corps de l'homme, et le *Djiou atma* (ou la parcelle de l'ame universelle qui anime le corps). « On les appelle *Roudr*, parce qu'ils font

« pleurer l'homme lors de la séparation de l'ame « *(Djiou atma)* d'avec le corps.

« Les douze *Adat*, sont les génies des douze mois, « pendant lesquels le soleil passe d'une maison dans « l'autre, on les appelle *Preneurs*, parce qu'ils pren- « nent la vie des hommes.

« *Andr* est le génie du nuage, le tonnerre est son « instrument de guerre (40).

« Les bons anges *(Fereschtehha)* et les démons « *(Djenian)* combattirent les uns contre les autres; « la victoire resta aux premiers, par le moyen du « nom de Dieu et de la prière.

« Les *Djenian* eurent, un temps, quelque avan- « tage, parce que les premiers attribuoient leur « succès à leurs mérites, et s'en glorifioient (5).

« Le roi des *Djenian* et ses compagnons tombè- « rent dans l'erreur et s'égarèrent, parce qu'ils cru- « rent que le corps est tout, et qu'on doit adorer « son corps; enfin, qu'il n'y a point d'ame univer- « selle (20). »

Le Monde.

« Outre ce monde visible, il y a le monde pri- « mitif, qui est le monde du créateur (24, p. 134).

« Outre ce monde-ci, il y a le monde des an- « cêtres, et le monde des bons génies, *Fereschtehha* « (25, p. 147).

« Outre le monde terrestre, il y a le monde de « l'atmosphère et le monde du paradis (70).

« Dans le paradis, il y a deux fleuves et un arbre « de vie (19).

« Le monde est ce qui est environné par une « circonférence égale à trente-deux révolutions so- « laires.

« Au-delà est la terre; et le cercle qui l'entoure « est égal à soixante-quatre révolutions solaires.

« Au-delà est la mer environnée d'un cercle égal « à cent vingt-huit révolutions solaires, et là finit « le monde (34).

« D'où vient ce monde? De l'æther *(achask)*; « tout vient de l'æther, tout est dans l'æther; tout « s'en retourne dans l'æther; l'æther est plus grand « que tout; il est infini; il est votre ame (6).

« Le lieu, le temps, le corps périssent; l'être « qui n'a pas été fait ne périt point (86).

« Quand le monde est sorti du maître du monde, « il va s'y absorber.

« Le monde est le ventre d'*Atma (l'ame univer- « selle)*. Tout est dans l'*Atma*; la terre est son es- « cabeau; il ne cesse pas d'exister : l'air est ses « oreilles; le paradis est sa bouche; cet être est « plein de bien et de mal, et tout le monde est « dans lui (6).

« Le monde n'est qu'une apparence, un men- « songe; il n'y a de réel que l'ame universelle qui « se manifeste par l'apparence du monde (84).

Les Hommes.

L'homme est composé de corps et d'ame; cette doctrine règne dans tout le livre de l'*Oupnek'hat*.

Nous verrons successivement ce qu'il nous enseigne sur le corps et l'ame, sur la destination de

l'homme et sur ses devoirs, qui comprennent la doctrine de l'*unification*, dont tout ce livre n'est que l'exposition et le développement.

1. *Du Corps et de l'Ame.*

« L'air, les nuages, la foudre *ne sont point des* « *corps*. Ils sont sortis de l'æther; et, se joignant à « la lumière du soleil, ils reprennent ainsi leur « forme originale; de même l'ame séparée du corps « et delivrée de la nécessité d'en prendre un autre, « devient un avec l'être lumière, et reprend ainsi « son état originel (20 p. 94).

« Le corps meurt, l'ame ne meurt pas; elle ne « dépend point du corps; le corps n'est que la mai- « son de l'ame. Lorsque l'ame s'unit au corps, elle « devient sujette au plaisir et à la douleur. Lors- « qu'elle en est séparée, elle n'a ni douleur, ni « plaisir.

« L'ame, à cause de sa *liaison* avec le corps, s'ap- « pelle *djiou atma* (*ame liée*). Lorsqu'elle est ac- « sorbée dans l'être lumière, elle est l'ame de toute « chose; tous les plaisirs lui sont faciles: c'est elle « qui jouit dans toutes les jouissances des être heu- « reux; elle ne se souvient plus qu'elle a eu un « corps: alors c'est elle qui anime tous les corps; « elle voit de tous les yeux, elle sent par tous les « organes des êtres sensibles.

« Quiconque connoit ainsi l'ame universelle, tous « ses vœux seront accomplis (20 p. 93 et 94).

« L'homme tient de sa mère le sang, la chair et

« la peau ; il tient de son père les os, la moelle et « la semence (85).

« *La vie consiste dans la respiration.* Dites cela « devant un arbre sec, et il reverdira ; ses feuilles « et ses rameaux croîtront (13 et 28). (*Manière hy-« perbolique d'affirmer une chose*). La respiration « maintient tous les sens de l'homme, comme le « moyeu maintient tous les rayons de la roue. La « respiration est Dieu, adorez-le, etc. (18).

« Nous avons trois corps ; le corps grossier (*as-« thoul*) ; le corps vivant et agissant, *karn* et le « corps subtil ou presque spirituel (*soutschem*) (6).

« Les sens sont forme de l'ame universelle, et leur « mouvement est le sien ; c'est elle qui les comprime « dans nous : elle est aussi les objets des sens ; c'est « elle qui, avec ses cinq rayons, qui sont nos cinq « sens, attire tout à elle (74 p. 354).

« Les alimens étant consommés, la partie gros-« sière devient excrément, la partie moyenne chair, « et la partie subtile ame. Comme la partie supé-« rieure du lait battu est la crême et le beurre, de « même la partie subtile des alimens devient ame, « respiration et parole. Si on s'abstient de manger, « on perd la mémoire et la parole (16).

« L'ame s'en va en respiration ; la respiration s'en « va en chaleur, la chaleur va dans le grand génie « (*deïouta*) ; et ce grand génie est toutes choses ; « il est l'ame universelle, et vous êtes vous-même « cette ame. Voilà le GRAND MOT, (le *mahabak*) « (17, 18, 28, 35).

« Les sens sont comparés aux anges et aux dé-

« mons, selon qu'ils tendent à connoître Dieu et à « observer sa loi, ou qu'ils sont livrés aux desirs, à « la volonté de l'homme, à la volupté. Un de nos « sens étant soumis à Dieu, peut amener la sou- « mission des autres (23 *initio*).

« L'ame est dans le cœur, elle est excessivement « petite, plus petite qu'un grain de ris, plus petite « qu'un grain de *chanakaha ;* mais l'ame universelle « est plus grande que la terre, que l'atmosphère, « que le paradis, que tous les mondes. Elle fait « tout ; elle a tous les desirs ; elle sent tous les « goûts, toutes les odeurs ; elle embrasse tout : voilà « votre ame ; c'est le Créateur même (6).

« L'ame végétative (*bhout atma*) fait les actions « des sens ; mais c'est l'ame universelle qui les lui « fait faire. Celle-ci donne sa qualité au corps, et « ne prend point la qualité des corps ; les corps « sont multipliés sans qu'elle le soit. L'ame végé- « tative paroît multiple, à cause du mélange des « trois qualités, (*créatrice, conservatrice et destruc-* « *trice dont le juste mélange entretient la vie*).

« Avant que l'ame entre dans le corps, le corps « ne connoit point ; il est dans les ténèbres (64).

« Dans cette ville de Dieu qui est le corps de « l'homme, il y a un petit cabinet semblable à la « fleur du *nymphæa ;* dans ce petit cabinet est une « portion d'*æther*, une portion de l'ame univer- « selle (19).

« La vie de l'homme est de cent ans (84).

Destination de l'Homme.

« Chaque homme doit se dire : J'étois le créateur, « puissai-je le redevenir !

« Il doit se dire : Je vais dans la compagnie du « Créateur ; je vais habiter sa maison ; je suis l'ame « du Roi, l'ame de tout l'univers, l'ame des ames ; « puissai-je obtenir ma délivrance, et n'être plus « lié à un corps (20) !

« Celui qui connoit le Créateur, le vrai savant, « quand il meurt, retourne à l'ame universelle dont « il est émané. L'ignorant, celui qui ne connoit « pas l'ame universelle, reprend un nouveau corps. « Celui-là seul qui connoit bien le Créateur y est de « suite absorbé (33).

« Qui ne connoit pas l'ame universelle, quelque « savant qu'il soit d'ailleurs, est dans les plus épais- « ses ténèbres.

« A la mort de l'homme, le *djiou atma* devient « triste, à cause de l'affection qu'il a pour le corps. « La personne devient sans connoissance, et le *djiou* « *atma* prenant avec lui ce qu'il y a de plus pur, « dans les sens se retire au cœur, qui est le siége « de l'ame. La vue se réunit au corps subtil du « mourant, et la faculté de voir retourne au soleil ; « l'odorat se réunit au corps subtil, et la faculté de « sentir les odeurs retourne à la terre ; le sens du « goût se réunit au corps subtil, et la faculté de « goûter retourne à l'eau ; la parole se réunit, etc. « et retourne au feu ; le tact se, etc. et retourne à « l'air ; l'ouïe se, etc. et retourne à l'atmosphère ;

« la

« la pensée se, etc. et retourne à la lune ; l'intelli-
« gence se, etc. et retourne à l'æther. L'ame, le
« *djiou atma* qui, entré par l'ouverture existant au
« milieu du cœur y demeuroit, se retire en forme
« de lumière (*par la fontanelle*) Si l'homme a fait
« des œuvres qui conduisent au monde du soleil,
« l'ame se rend au monde du soleil, si elle a fait des
« œuvres qui conduisent au monde du Créateur,
« elle va dans le monde du Créateur. Ainsi l'ame va
« dans le monde auquel appartiennent ses œuvres :
« ensuite la respiration et l'action des sens cessent,
« et le *djiou atma* (*le plus communément*) prend
« un autre corps semblable au précédent, le pre-
« mier qu'il trouve (44).

« Celui qui a connu le Créateur, lorsqu'il vient à
« mourir, va se réunir à l'Etre universel, dans les
« régions célestes, conduit par les anges de la lu-
« mière et du jour, par celui de la lune en crois-
« sant, et par ceux des mois, pendant lesquels le
« soleil allant au nord, la lumière croît le jour et
« la nuit. L'ignorant, celui qui n'a pas connu Dieu,
« qui a cherché le fruit des œuvres, descend aux
« lieux inférieurs, conduit par les génies de la fu-
« mée, de la nuit, de la lune en décours, et des
« six mois pendant lesquels le soleil allant au midi,
« la lumière décroît le jour et la nuit.... Les lieux
« inférieurs *(l'enfer)*, c'est ce monde où les ames de
« ceux qui n'ont point connu Dieu prennent des
« corps de vers, de papillons, de chiens, de cou-
« leuvres et d'autres animaux (60).

« La récompense due aux œuvres bonnes ou mau-

« vaises, est comme les flots de la mer; nul ne peut « y mettre obstacle; elle est comme un cordage « qui lie l'auteur des œuvres, et qu'on ne peut rom- « pre; comme la mort, qu'aucuns efforts ne peuvent « dompter. Celui que le serpent noir a mordu, ne re- « couvre pas le sentiment; de même celui qui a « perdu le sentiment par le venin de la volupté, ne « peut recouvrer le sentiment.

« Il ne sert de rien à l'homme d'entendre, de voir, « de goûter, de toucher, de sentir ce qui semble « agréable. L'ame dans ces jouissances oublie sa no- « ble source, l'ame universelle à laquelle elle doit « retourner (65).

« Le corps doit périr, il est la cause de tous nos « vices et de toutes nos souffrances; pourquoi donc « l'ame liée au corps chercheroit-elle des plaisirs « corporels?

« Tout ce qui tombe sous les sens passe comme « les insectes, comme les fruits de la terre; que « peut-il donc y avoir de bon dans tout ce qui tombe « sous les sens?

« Les rois, les généraux meurent comme les au- « tres hommes, et n'emportent rien de leurs ri- « chesses.

« Il semble que les bons génies et les mauvais pas- « seront aussi.

« Les mers qui entourent l'océan seront un jour « desséchées.

« Les montagnes tomberont; l'étoile polaire chan- « gera de lieu.

« A quoi donc sert d'avoir ici-bas des desirs et

« d'y chercher les plaisirs ? Livrez vous à vos desirs,
« abandonnez-vous à toutes les voluptés, vous ne fai-
« tes que vous astreindre à contracter en mourant
« de nouveaux liens avec d'autres corps, et avec
« d'autres mondes. Il n'y a source de paix et de
« salut que dans la connoissance du Créateur (61).

2.° *Devoirs de l'Homme.*

Ils seront exposés en détail en traitant de l'*unification* qui les comprend tous, et qui est le grand objet de l'*Oupnek'hat.*

Théorie de l'Unification.

Nous avons commencé à l'expliquer sur les articles précédens.

« L'ame universelle pénètre toutes choses ; elle
« est plus aimable que toutes choses. Qui sait cela
« et en fait le sujet de sa méditation, sa prière ne
« sera jamais vaine. Tout est facile à qui connoît Dieu.

« L'ame de l'homme étoit autrefois l'ame univer-
« selle ; quand elle s'en ressouvient et qu'elle y mé-
« dite, elle redevient Dieu ; mais cela ne peut se
« faire que dans une caste élevée (24).

Cependant nous lisons dans le n.° 65 : « Qui est
« né dans une caste et n'en remplit pas les devoirs,
« n'est pas de cette caste ; si vous faites des œuvres
« pures, vous êtes d'une caste pure (*z*). Si vous avez
« l'habit de pénitent, sans mener une vie de péni-

(*z*) On voit au n.° 11 de l'*Oupnek'hat*, p. 33, le pénitent *Gawtama* introduire Diabal dans la caste des Brahmanes, en lui faisant le *coudoumi*, quoique Diabal fût de naissance incertaine, et conséquemment n'appartînt à aucune caste.

« tence et de contemplation, vous ne cessez pas d'être « du monde ; et si étant du monde, vous menez une « telle vie, vous êtes un vrai pénitent.

« Pendant que le cœur est pur, il est vérité et « lumière. Quand il est lumière, il connoît l'ame « universelle ; quand il la connoît, il devient elle-« même : devenu elle-même, il n'en sera jamais sé-« paré (65).

« Qui sait que l'*adkiteh* (*une leçon du Veda chantée ; voy. ci-dessus l'art.* DIEU), est æther, doit « y méditer. Comme l'æther est grand, celui qui sait « l'*adkiteh* est grand ; il obtient la victoire sur tout « le monde ; il devient roi des rois ; il est ici-bas, « toujours content et heureux : après sa mort, il « devient roi des rois. Qui sait que le monde vient « du Créateur, est le Créateur, subsiste dans le « Créateur et y retourne ; qui sait cela et le médite, « y prend le repos de son esprit, ses œuvres sont « pures, ses volontés sont droites ; il est æther ; il « fait tout ; il desire tout ; il sent toutes les odeurs, « tous les goûts ; il a tout le monde avec lui ; il est « dans la quiétude.

« Lorsque le cœur a renoncé aux desirs et aux « actions, par là même il va à son principe qui est « l'ame universelle ; lorsqu'il va à son principe, « il n'a aucune volonté que celle de l'Etre véri-« table. L'homme doit purifier son cœur avec un « grand soin ; lorsqu'il a purifié son cœur (*de tout « desir*), il a vaincu le monde. La nature du cœur « est d'être transformé dans la chose qu'il desire ; « ainsi l'ame devient dieu ou le monde, selon

« qu'elle tourne ses desirs vers Dieu ou vers le « monde.

« Le cœur impur est celui qui a des volontés; le « cœur pur est celui qui n'en a conservé aucune.

« Le cœur absorbé dans l'être parfait, en médi- « tant que l'ame universelle est, devient elle-même, « et alors son bonheur est ineffable; il sait que cette « ame est dans lui.

« Ce qui fait renoncer à toute volonté, c'est de « méditer sur le créateur, qui est la lumière pure « et sans fin (75, p. 356-358).

« Qui connoît l'être universel, qui sait que son « *Djiou-atma* est l'ame universelle, devient lumière, « est délivré de tout mal; il est la science, sans faire « de fatigantes lectures; il est heureux, il est im- « mortel, il est Dieu; il produit les mondes et les « conserve; il nourrit tout ce qui respire; il est tout « l'univers, et l'univers c'est lui; ..... les bonnes « œuvres ne lui servent pas, et les mauvaises ne lui « font pas de tort.

« (*Dans cet état*), on ne desire rien, parce que « tous les desirs sont accomplis, parce qu'on est plein « de l'être qui est tout, parce que, dans la vérité, « on possède tout.

« (*C'est là la vraie vie*); ainsi, desirer, c'est mou- « rir; ne rien desirer, c'est vivre (44, p. 255 et 256).

« L'homme est le *petit monde;* il devient le grand « monde par l'*unification* (75, p. 358).

Méthodes et moyens d'unification.

La voie, pour être un avec l'ame universelle, est

de la connoître, de renoncer aux plaisirs des sens, à tous desirs.

Ceux qui la connoissent, qui se sont purifiés de leurs passions et de leurs vices voient, ici-bas même, cette ame, qui est la lumière pure (83, p. 90).

« L'ame dans les jouissances de la vie oublie l'ame « universelle, sa noble source à laquelle elle doit « se réunir : elle s'y réunit par la lecture, l'intelli- « gence et la pratique du *Veda*. Tous autres moyens « sont comme une paille que saisit vainement l'homme « qui se noie.

« Qui fait les œuvres du *Veda* va dans le monde « supérieur, qui est le paradis (65).

« Qui ne les fait point va dans le monde inférieur « (*Djénennam*).

L'homme a son libre arbitre (27, p. 159).

« (*Mais*) il est établi dans le *Veda* que les œuvres « de miséricorde se font toujours par le secours de « la grace de Dieu (40, p. 214).

« Qui a lu les *Vedas* sait que le créateur existe; « qui a purifié son cœur du péché par la mortifi- « cation, sait que la mortification est la voie pour « parvenir au créateur; qui a médité sur le créateur « sait que l'univers est sa figure et que toutes voies « conduisent à lui (66).

(*Toutes voies conduisent à lui* : cette dernière maxime est expliquée par ce qui suit).

« Les diverses religions viennent de Dieu (82).

« Les religions diverses et opposées ne sont qu'un « avec Dieu (84).

« La connoissance de Dieu renferme trois choses :

« la science du *Veda*, la pratique du *Veda*, qui com-
« prend la mortification, et la méditation sur Dieu.
« Qui réunit ces trois choses parvient au créateur,
« et jouira d'un bonheur sans fin.

« Celui qui sait que toutes choses sont la figure
« du créateur; que soi et tout ce qui paroît exister
« est le créateur, celui-là parvient au monde supé-
« rieur, et, quand tout périt et se dissout, il est
« un avec celui qui remplit tout de son immensité:
« il est un avec lui (66.)

« *Brahma*, l'agent de la création, enseigna *l'uni-*
« *fication* à son fils aîné *Athrba*. C'est la plus grande
« des sciences : elle les contient toutes. *Athrba* l'en-
« seigna au richi *Ankra* : celui-ci l'apprit à *Satbeck*,
« descendu des *Bhardouadj*, et celui-ci à *Ankras*.
« C'est la science que les grands maîtres ont trans-
« mise aux petits; c'est la grande science. La gram-
« maire, la logique, la rhétorique, l'agriculture,
« l'architecture, l'art de la navigation, l'astrono-
« mie, la théologie, l'histoire, etc., ne sont que la
« petite science, celle qui est nécessaire à l'homme
« en société avec les hommes. La grande science lui
« apprend les moyens d'arriver à Dieu (80).

« Faites les œuvres prescrites par les *Vedas*, œu-
« vres de piété, œuvres de bienveillance; mais c'est
« là une petite science qui ne préserve pas de l'enfer,
« si on ne fait pas ces œuvres pour Dieu, ou si on
« croit lui être utile, et si on n'y joint pas la science
« du salut, qui est la connoissance de l'*Atma*. Si on
« n'a pas cette connoissance, ayant fait ces œuvres,
« on va bien jusqu'au monde de la lune; mais on y

« reçoit sa récompense, et l'on entre ensuite dans « l'enfer (*les lieux où les ames prennent des corps*).

« Si on a mené une vie mortifiée, celle des *Saniassy* « (4.e *ordre*, 4.e *degré de la perfection chez les Brahmanes; littéralement ceux qui ont tout quitté*), on « va dans le soleil, dans la collection des élémens « simples, qui est le *Haranguerbehah*. Connoître le « créateur, c'est la voie droite, c'est la grande « science (81).

« Lire le *Veda* devant son instituteur, et selon ses « ordres; le lire suivant les règles prescrites; servir « son instituteur autant qu'on le peut; tant qu'on vit « sous sa discipline renoncer à toute volupté; ensuite « marié avec la permission de l'instituteur, lire tou- « jours la parole divine, l'enseigner à ses enfans, à « ses proches, à ceux dont on est l'instituteur; faire « ce que la parole divine commande, et s'abstenir de « ce qu'elle défend; concentrer en l'ame universelle « tous ses sens intérieurs et extérieurs; c'est-à-dire, « la contempler en toute chose, en tout temps et en « tout lieu; ne tuer, n'affliger personne que suivant ce « qui est prescrit par la loi : qui se comporte ainsi « pendant sa vie est sauvé, et son ame ne passera « plus dans aucun corps (20, p. 96-97).

« Le grand sacrifice est l'accomplissement des œu- « vres prescrites par le *Veda*. La perfection du grand « sacrifice est de savoir que votre ame est l'ame uni- « verselle dans un corps humain; que la parole est « épouse de l'ame; que la respiration est le fils de « l'ame; que la vue et l'ouie ont connoissance de ce « qui est donné, et que le corps fait les œuvres.

« Cinq parties dans le sacrifice ; 1.ère, lire la *secrète* « (ou prière secrète) du *Veda ;* 2.e, jeter au feu quel- « que chose en l'honneur des *Deïouta* ; 3.e, en conser- « verquelque partie pour la donner à des êtres vivans ; « 4.e, faire cuire des alimens à l'intention des ames « des ancêtres, et les distribuer à des hommes ; sé- « parer sur les alimens qu'on prend une part pour « les *Faquirs* (*selon le texte persan ; probablement* « *les Brahmanes dans le texte samscrit*).

« On distingue aussi cinq agens dans le sacrifice : « l'ame, la parole, la respiration, ce qui est donné, « et le corps qui agit (24).

« Ce qui est offert en sacrifice, ce sont la mortifi- « cation, les œuvres de bienveillance ; c'est de faire « le bien ; de ne rien tuer de ce qui a vie ; d'avoir « le cœur droit et le cœur brisé (6).

« Dans les repas, il faut manger la première bou- « chée avec intention de faire manger l'être uni- « versel considéré sous la forme de respiration ; et « les quatre suivantes avec intention de faire man- « ger les quatre vents cardinaux. De toutes les œu- « vres, il n'y en a pas de plus importante, puis- « qu'ainsi, toutes les fois qu'on mange, on fait man- « ger tout ce qui existe (15).

« Avant le repas, on fait cette prière : *Si après* « *être rassasié, je mange encore ; si je mange la* « *chose d'autrui ; si je mange une chose conten-* « *tieuse ; si dans les jours sinistres je reçois quelque* « *don ; par la bénédiction de* Deïouta, *qui est l'ange* « *des alimens ; par la bénédiction du feu qui les pu-* « *rifie, par la bénédiction d'un rayon solaire, pu-*

« *rifiez cet aliment que j'ai mangé sans le savoir*; « *purifiez celui que je mange*; *purifiez tout*, *et éloi-* « *gnez tous mes péchés.*

« On boit ensuite un peu d'eau, puis on mange « les cinq bouchées en l'honneur des cinq vents; en- « suite on mange à son appétit et en silence.

« Après le repas, on boit un peu d'eau; on lave « sa bouche et ses mains, et l'on fait ces deux prières : « *Cette respiration est le feu naturel qui opère la* « *digestion*; *cette respiration est l'être universel qui* « *est dans le corps et y forme les cinq vents*; *que celui* « *qui ressent le plaisir de toute chose étant satisfait* « *par cet aliment donne la paix au monde!* — *O ame* « *universelle! tu es le feu qui détruis tout, et qui con-* « *serve les mondes créés*; *que cet aliment que j'ai* « *mangé te parvienne*; *que tous les êtres vivans te par-* « *viennent! car tu es la forme du monde, et tu existes* « *toujours.* Ensuite, on fait une méditation sur l'ame « universelle (70).

« Six moyens de parvenir à l'être unique, et d'être « un avec lui : 1.° retenir son haleine; 2.° attirer for- « tement ses sens au dedans; 3.° méditer quelque grand « objet; 4.° y attacher fortement son esprit; 5.° ac- « quérir la vraie science; 6.° s'y absorber. Réunir « ces moyens, c'est l'état du *Djog* ou de l'*unification*. « Dans cet état, on ne peut pas pécher : c'est ainsi « qu'aucun animal ne peut entrer dans un volcan pen- « dant qu'il est en flamme.

« Il est dit dans le *Veda* que, faisant entrer dans « le gosier la pointe de la langue, tous les sens sont « suspendus, l'ame est absorbée, on voit le créateur,

« on n'est plus rien pour le monde, on ne pense plus, « on est heureux et délivré.

« Il faut tenir cet état fort caché (72). (*aa*).

« Il ne faut découvrir cette doctrine qu'à ceux qui « ont foi aux *Vedas*, qui les comprennent, qui en « font les œuvres, qui cherchent Dieu (83, p. 393.)

« Si vous avez du loisir, lisez l'*Oupnek'hat;* si vous « conversez, parlez de l'*unification.* Si vous médi- « tez, que ce soit sur Dieu; si vous adorez, que ce « soit lui; ainsi, vous deviendrez la forme de Dieu, « qui est miséricordieux, qui aime ceux qui le cher- « chent : être concentré en Dieu comme dans un trésor « qu'on a trouvé; ne rien affirmer, ne rien se pro- « poser, ne point dire je ou moi; être sans crainte « et sans volonté, voilà le signe du salut et du bon- « heur suprême (74).

« L'ame impure est celle qui a une volonté; l'ame « pure celle qui n'en a point (75).

« Ce qui empêche de connoître Dieu et d'arriver « à lui, c'est, 1.° faire société avec les impies, qui « ne s'embarrassent point de la parole divine; 2.° re- « chercher les plaisirs du monde et sa propre vo- « lonté; 3.° rechercher les biens de ce monde; 4.° exer- « cer une profession qui nous occupe trop; 5.° men- « dier aux portes; 6.° refuser d'enseigner la parole « de Dieu à celui qui le demande; 7.° enseigner une « science vile, ou être enseigné par un homme vil « ou qui se vante de son savoir; 8.° exercer une pro- « fession trop bruyante; 9.° médire et mentir tou-

(*aa*) Fénelon, dans l'avertissement de son livre des *Maximes des Saints*, recommande aussi le secret sur la doctrine de l'amour pur, et le motive parfaitement.

« jours ; 10.° être magnifique pour en tirer de la « louange ou du profit ; 11.° voler, brigander sur la « voie publique ; 12.° prendre l'habit de pénitent pour « mendier ; 13.° se moquer des hommes ; 14.° ruiner « les peuples et les tenir sans religion ; 15.° faire les « grands péchés défendus par le *Veda*, par exemple, « accuser calomnieusement ; 16.° exercer la magie ; « 17.° porter l'habit de pénitent sans en faire les œu- « vres ; 18.° avoir toujours la tasse à la main pour « mendier ; 19.° préférer le raisonnement humain à « la parole de Dieu ; 20.° détourner cette parole ou « même celle d'un homme à un faux sens conforme « à nos desirs ; 21.° faire des tours de charlatan et les « donner pour des miracles.

« Il ne faut pas fréquenter ceux qui ne croient pas « en Dieu ni dans une autre vie ; qui ne savent pas « distinguer les œuvres inutiles d'avec les œuvres con- « formes à la parole divine ; il ne faut pas faire le « mal : il empêche d'acquérir la vraie science.

« Il y a une fausse science qui fait prendre le faux « pour le vrai, qui est réellement ignorance et folie : « à quoi sert de lire les livres de la fausse science ? « La femme stérile peut donner du plaisir, mais elle « n'enfante pas ; ainsi, la fausse science peut donner « du plaisir dans ce monde, mais elle nous prive du « bonheur dans l'autre : toute science opposée à la « parole divine est une fausse science (76).

« L'égoïsme est comme un portier qui nous inter- « dit l'accès du créateur : il a sur la tête le bonnet « de l'ignorance, l'envie et la cupidité pendent à « ses oreilles ; il s'appuie sur le bâton de la mollesse,

« du sommeil et des péchés ; il parle avec arrogance, « parce qu'il est le plus ancien ; et, lorsqu'il a fait de « l'avarice son arc, de la colère sa corde, et du desir « sa flèche, il frappe sans pitié tous les êtres vivans. »

Nous ne pouvons mieux terminer ces extraits que par ces deux derniers morceaux : on conviendra qu'ils sont inspirés par une imagination heureuse.

Il nous reste à parler des notes et dissertations latines qui suivent le texte, et tiennent beaucoup plus d'espace. Outre le mérite qu'elles ont de faire comprendre l'original par des explications, des renvois et des analyses fort bien faites, elles ont celui de présenter des recherches approfondies, quelquefois très-piquantes, énergiquement, finement exprimées sur des points importans de littérature et d'histoire, de philosophie et même de politique. Nous allons suivre ces quatre divisions.

Partout l'auteur recommande l'étude des langues anciennes et celle des antiquités, spécialement de la langue latine, dans laquelle il voudroit qu'à son exemple on écrivît pour les savans. Il tance fortement et souvent son siécle, pour avoir négligé l'étude du latin.

Presque tous les ouvrages qui ont un rapport prochain, et même quelquefois éloigné à la doctrine générale ou à quelque trait de l'*Oupnek'hat*, il en donne des notices bibliographiques, et porte à leur égard des jugemens qui ne sont peut-être pas toujours entièrement impartiaux, mais qui tous sont marqués au coin de la science et de la sagacité. On seroit tenté quelquefois de demander si c'est là leur place, si un commentaire sur un original doit être une bibliothé-

que de beaucoup d'auteurs, très-étrangers à cet original, un répertoire de faits et de réflexions dont un grand nombre ne sert point à l'intelligence de l'ouvrage, et concerne des matières très-différentes. Mais le savant éditeur nous donne de son abondance; pourquoi nous en plaindre? Ce qu'il dit est exact ou du moins intéressant; pourquoi trouver mauvais qu'il fasse plus qu'il ne doit?

L'origine et l'exposé des opinions philosophiques sont l'une des plus importantes parties de l'histoire du genre humain. Les ouvrages de Bruker et de Stanley, les mémoires des Académies, l'Encyclopédie méthodique (*philosophie ancienne et moderne*), n'ont fait encore, à bien des égards, qu'ebaucher cette histoire; il y reste d'immenses lacunes à remplir. Les notes du C. A. D. P. offrent, sous ce rapport, de riches matériaux qui seront consultés avec avantage. Nous citerons particulièrement la dissertation sur les opinions des auteurs payens et des principaux docteurs de l'église chrétienne, concernant la manière de concilier le destin et le dogme de la prédestination avec la liberté de l'homme (p. 568-587).

Une des questions d'histoire les plus intéressantes, est, sans doute, celle de l'antiquité du monde. Sans avoir encore vu le *Voyage en Ægypte*, par le C. Denon, ouvrage qui paroît en ce moment, le C. A. D. P. apporte un contingent honorable de recherches et de réflexions contre l'argument tiré des fameux zodiaques de *Denderah;* mais l'écrivain qui, jusqu'à présent, a recueilli le plus de faits et de raisons pour l'opinion commune de la nouveauté du monde, est le C. le

Coz, archevêque de Besançon, dans son livre intitulé: *Défense de la révélation chrétienne*, ou *Lettre sur le Mémoire en faveur de Dieu*, in-8.° Paris, 1802. Le docte antiquaire Visconti a, dit-on, pris l'engagement d'écrire aussi contre l'argument tiré de ces mêmes zodiaques, lorsqu'ils auront été rendus publics. Il est à lieu maintenant de dégager sa promesse, et tous les gens de lettres doivent souhaiter qu'un érudit de cet ordre veuille nous éclairer de ses lumières sur un sujet aussi important (*bb*).

Sur la philosophie ancienne et moderne, les notes du C. A. D. P. fourmillent de savantes recherches et de rapprochemens utiles; nous en citerons quelques traits relatifs à la métaphysique et à la morale.

La création du monde par émanation de la substance même de Dieu, est une opinion qu'il paroît goûter, qu'il s'efforce de justifier, et qu'il semble admettre provisoirement, p. 455, 456 et 506 de ce volume. Depuis, elle vient d'être défendue encore avec beaucoup d'imagination et de talent par le célèbre ex-législateur Maximin Isnard, dans son ouvrage de l'*Immortalité de l'ame*, in-8.° Paris, 1802.

La philosophie de Kant a eu, depuis vingt ans, d'étonnans succès dans toute l'Allemagne; on vient à peine de la faire connoître en France, et le sénateur de Tracy, qui s'en est occupé dans un Mémoire *ex professo*, qu'il a lu dernièrement à l'Institut, n'a

(*bb*) Par une observation dans les journaux, le célèbre Lalande vient de réfuter l'argument tiré du zodiaque de *Denderah*. Le savant De Luc l'a fait aussi avec étendue dans la *Bibliothèque britannique*, n.° 154, p. 94.

pas été favorable à cette nouvelle doctrine. Le C. A. D. P. ne l'est pas aussi. Il en expose, il en examine avec soin les fondemens, et la réfute, ce semble, avec beaucoup d'avantage. Au reste, il fait voir qu'elle a plusieurs points de ressemblance avec la doctrine des Brahmanes, expliquée dans l'*Oupnek'hat*.

Il n'y a point de morale pour l'homme subjugué par l'amour des richesses; afin d'en amasser, il méprisera tous les devoirs et foulera aux pieds toutes les bienséances. Il y a plus, posséder de grands biens, même légitimement, et en faire le plus saint usage, en les distribuant avec sagesse, est encore un état dangereux, parce qu'il fait naître dans le possesseur une insouciance, une mollesse, un engourdissement qui préparent des chutes graves. Sur cette dernière réflexion, qui est de l'Oupnek'hat, p. 169, le sage éditeur s'est peint lui-même en faisant cet éloge remarquable de la pauvreté, apparemment de la pauvreté sans misère. Nous citerons ses propres paroles, pour faire connoître sa latinité. *Divitiarum periculum; etiam merentibus distributæ, per se ad cœlum nihil prosunt; desidiam pariunt æternæ, veræ beatitudini adipiscendæ contrariam. O nimis despecta paupertas! corporis et mentis salus, morum et religionis tutamen! Quam cito hujus mundi bonorum asseclæ, instabili, fugitivæ, tumultuosæ felicitati valedicerent, si permanentem animi parvo contenti tranquillitatem uno momento gustassent! verum affectionum turbo miseros in altum mare projicit requiem semper quærentes et fugientes.* « Danger des « richesses : distribuées même à ceux qui les mé- « ritent, elles sont en elles-mêmes inutiles pour le « ciel;

« ciel; elles engendrent cette inertie qui nous em-
« pêche d'avancer dans la route du véritable, de l'é-
« ternel bonheur. O pauvreté trop dédaignée! tu es
« le salut de l'ame et du corps, le rempart des mœurs
« et de la religion. Avec quel empressement les ama-
« teurs des biens de ce monde renonceroient à leur
« volage et tumultueuse félicité, si, contens de peu,
« ils avoient su goûter un moment les délices de la
« paix du cœur! mais, tandis que ces malheureux
« cherchent le repos et le fuient sans cesse, la tour-
« mente des passions les écarte du port. »

Voici un texte qui appartient à la politique et à la morale; c'est une peinture vigoureuse du machiavélisme que l'auteur attribue aux républiques *grecques* et *romaines*, et qui néanmoins n'est le vice particulier d'aucune forme de gouvernement, mais qui fut toujours très-commun sous les monarques ou despotes de l'Asie.

Moralem illam haud saperent magni illi (vere pusilli) rectores, duces, victores qui ut unum terræ pollicem adquirant, vel stultas cupiditates satient, sanguinis flumina effundere, orbemque totum commovere, subvertere non dubitant.

Sed quorsum hæc! jus, rectum, probitatem, etiam ejus externam faciem susque deque faciunt. Quidquid appetunt justum; quidquid improbant malum; vi extorta munerum nomine decorant, soli sui defensorem rebellem pronuntiant, debellant, trucidant; pacta, conventa exuunt; commissas arces pro utilitate destruunt; regiones expugnatas, expoliant, tributis, opprimunt; dignitatibus, et epulis referti, servum et esurientem

populum felicem proclamant : Pax ! pax ! clamitant, et atroci bello indesinenter student.

Quid mirum ! fortuna vel hostis imbecillitas, dubia erga amicos et federatos fides, quædam eis dedit commoda ; et aleatorum more, hesternum successum hodierni sponsionem reputant.

Hæc est, eritque semper græcarum et romanarum rerum publicarum indoles et agendi ratio.

Le savant éditeur n'a pas plus de ménagement pour la *république* des Jésuites ; il y revient jusqu'à trois fois, et n'en parle jamais en bonne part.

Il a cru, dit-il, devoir en tracer le portrait, afin que si son ouvrage est lu par les Indiens, ils apprennent qu'en Europe, certains Brahmanes des plus célèbres, savent, comme les Brahmanes de l'Inde, faire de la religion leur affaire d'intérêt, et l'instrument de leur gloire et de leur puissance. Ce portrait est travaillé avec le plus grand soin ; chacun le trouvera plein de vérités ou d'erreurs, selon son penchant ou sa haine pour un ordre, dont la politique des rois conserva les restes, et qu'une coalition remarquable semble faire aujourd'hui renaître de ses cendres. Nous citerons la fin de ce morceau, à cause de la prédiction qu'il contient.

Ducentes annos societas Jesu orbem rexit, non senio confecta, sed labore tandem fatiscens. Iisdem falsa principiis, iisdem artibus adjuta resurgat ; frendente religione, irrito sæculi politicorum nisu, humanas, iterum mentes, blande, subdole et tute subjugabit, rursus rerum casu ruitura. « Pendant deux cents « ans, la société des Jésuites a gouverné le monde ;

« elle succomba enfin sous le poids des travaux, et « non sous les infirmités de la vieillesse. Appuyée « sur les mêmes principes, employant les mêmes « moyens, qu'elle se relève; et, malgré les cris de « la religion désolée, malgré les efforts de quelques « politiques du siécle, elle subjuguera impunément « encore les esprits par ses mielleux artifices, et « sera de nouveau renversée par la décadence des « choses. » L'auteur affirme qu'une société de *Francs-Maçons*, au nom de la *liberté* et de l'*égalité*, a entrepris de succéder à l'empire des Jésuites, et qu'imitant leur conduite, elle redoute fort leur rétablissement. Mais il n'a pas prévu qu'il seroit bientôt question de Francs-Maçons, tout opposés à ceux de la *liberté* et de l'*égalité*, conséquemment plus jésuitiques que ceux qu'il signale.

Le goût pour une morale très-austère, paroît avoir égaré notre savant auteur, lorsqu'exaltant (p. 620) la politique et la sagesse des Indiens dans le choix des sciences et des arts qu'ils cultivent, il en exclut la musique, la danse, la médecine et l'art militaire.

La *danse* et l'*art militaire* sont enseignés, même dans les *vedas;* et l'*ayourveda*, qui est le premier des quatre *oupavedas*, ou Traités sur les *vedas*, comprend la *théorie des maladies et des remèdes*, et la méthode-pratique de *guérir les maladies*. Le *gandharva*, qui est le second *oupaveda*, contient l'art de la *musique*. Le *visou mitra*, qui est le troisième *oupaveda*, enseigne la fabrication et l'usage, tant des armes que des équipages portés en guerre par ceux

de la caste militaire ou des *kschetrias*. V. *asiatik researches*, tome I, n.os XVIII et XXIV.

Ce n'est point par des conquêtes, qui ne font que préparer des guerres nouvelles; c'est par l'agriculture, le commerce et l'industrie, que l'auteur, (p. 548) invite les gouvernemens à enrichir leurs nations, à doubler, à tripler leurs revenus. Nous invitons à lire ce qu'il a dit sur ce beau sujet; c'est un tableau tracé de main de maître.

On sait qu'il a écrit avec beaucoup de zèle pour le rétablissement de la compagnie des Indes, et en faveur du commerce des Indes (*bb*). Il revient encore, dans ses notes sur l'*Oupnek'hat*, à cet important commerce; il détaille les immenses revenus qu'en tirent les Anglois. Il prétend que la compagnie des Indes, en un siècle, a moins consommé de soldats que notre expédition d'Ægypte en peu d'années, et que les expéditions de cette compagnie eurent des résultats plus utiles pour la France. Il déplore le mauvais succès définitif de notre armée d'Ægypte, et indique le chemin qu'elle eût dû prendre, dit-il, pour se soustraire à la capitulation qu'elle a signé. Enfin il y a dans les recherches de l'éditeur, étrangères à l'*Oupnek'hat*, de quoi composer plusieurs volumes ordinaires, et qui seroient lus avec intérêt.

Le second tome de cet ouvrage est annoncé comme devant paroître sous peu. Nous prenons l'engagement d'en rendre compte. LANJUINAIS.

(*bb*) L'Inde en rapport avec l'Europe, 1798. 2 vol. 8.°

BIOGRAPHIE.

PRÉCIS d'un Eloge de M.me DU BOCCAGE, lu par le C. FAYOLLE, à l'Athénée des Etrangers, le 16 thermidor an IX.

Formâ Venus, arte Minerva.

MARIE-ANNE LEPAGE DU BOCCAGE, des Académies de Rome, Bologne, Padoue, Lyon et Rouen, naquit dans cette dernière ville, le 22 octobre 1710.

Élevée à Paris, au couvent de l'Assomption, ses progrès furent si rapides, qu'on la trouva bientôt en état de faire répéter à ses compagnes leurs leçons d'histoire et de géographie.

Le goût vif qu'elle avoit pour la poésie se développant en elle à l'âge où les passions se déclarent, et prenant dans son cœur la place qu'elles y auroient occupée, elle se livra à l'étude de la langue anglaise, pour imiter le *Temple de la Renommée* de Pope. Un tel choix annonçoit déja une ame faite pour la gloire. Cette imitation de Pope, à laquelle elle attachoit peu de prix, comme étant son premier essai, ne parut que dans le recueil de ses œuvres en 1764. A l'époque où elle la composa, elle faisoit un secret de ses vers; et, pour se plier au ton de la bonne compagnie du temps, elle observoit jusqu'au scrupule, comme dit Fontenelle, les bienséances extérieures de l'ignorance.

C'est en 1746 qu'elle mit le public dans la confidence de son talent poétique. Le goût de l'instruction étant alors généralement répandu dans la société, et les gens de lettres s'étant rapprochés des gens du monde, les femmes ne craignirent plus de se compromettre en avouant de jolis vers. Cette révolution dans les esprits étoit due à l'influence de Fontenelle sur les sciences et à celle de Voltaire sur les lettres. Aux réunions de jeux, aux conversations frivoles, dont l'ennui étoit l'étiquette, succédèrent les entretiens instructifs et agréables. Plusieurs savans se rassemblèrent certains jours de la semaine chez des grands ou des femmes célèbres ; et des Académies s'établirent dans nos provinces.

Une des plus remarquables fut celle de Rouen, fondée en 1745 sous les auspices du duc de Luxembourg, gouverneur de la province où naquirent les Corneille, le Poussin et Fontenelle. M.me du Boccage eut l'honneur de remporter l'année suivante le premier prix distribué par cette Académie. Elle rappeloit M.lle Scudery, qu'on avoit vu en 1671 remporter le premier prix de poésie distribué par l'Académie françoise. Mais elle n'avoit que ce trait de ressemblance avec elle. Aussi la Condamine, géomètre et pourtant homme aimable, ce qui n'étoit plus un problème depuis Fontenelle, adressa-t-il à M.me du Boccage ce joli madrigal :

D'Apollon, de Vénus réunissant les armes,
Vous subjuguez l'esprit, vous captivez le cœur,
Et Scudéry jalouse en verseroit des larmes;

Mais sous un autre aspect son talent est vainqueur :
Elle eut celui de faire oublier sa laideur,
Tout votre esprit n'a pu faire oublier vos charmes.

La Condamine n'étoit pas le seul membre de l'Académie des sciences qui recherchât la société de M.me du Boccage. Au nombre de ses amis les plus assidus, il faut placer Fontenelle, Clairaut et Mairan. Le premier qui l'appeloit toujours sa fille, retrouvoit en elle un autre lui-même; Clairaut y voyoit une nouvelle Duchâtelet plus aimable que la première; et Mairan, enchanté de l'égalité de son caractère autant que de la justesse de son esprit, lui disoit souvent : vous êtes comme une montre bien réglée, qui marche sans qu'on aperçoive son mouvement.

M.me du Boccage, en remportant le prix de l'Académie de Rouen, avoit donné des ôtages à la renommée, elle ne publia rien désormais sans y mettre son nom. Nourrie de la lecture du *Paradis perdu*, dont elle faisoit ses délices, elle essaya de naturaliser parmi nous une partie des beautés de l'Homère anglois. Dans le poème de Milton, elle sut faire un choix convenable à son talent; elle savoit trop bien que si la grace de l'homme est dans sa force, la force de la femme est dans sa grace. Voyez surtout avec quel charme elle peint le moment du coucher nuptial de nos premiers parens.

La *mort d'Abel* est en quelque sorte une suite du *Paradis terrestre*. Cette raison engagea M.me du Boccage à imiter Gessner, comme elle avoit imité Milton.

Seulement on reconnoît qu'il lui étoit encore plus facile de dérober le pinceau du Virgile helvétique que celui de l'Homère anglois. Ce qui ne l'empêcha pas de dire avec sa modestie accoutumée : je demande pardon à Milton et à Gessner du tort que je leur ai fait.

M.me du Boccage, enhardie par le succès de son *Paradis terrestre*, fit représenter en 1749, au théâtre François, sa tragédie des *Amazones*. Cette pièce mérita à son auteur les applaudissemens d'une moitié des spectateurs, la jalousie de l'autre moitié, et peu de temps après les honneurs de la traduction. Le critique le plus spirituel de ce temps-là, et à plus forte raison du nôtre, Clément de Genève, dont nos feuillistes du jour et non du lendemain, nous font vivement regretter la perte, donna dans ses *cinq années littéraires*, une analyse exacte, vive et piquante de la tragédie des *Amazones*. Cette analyse, comme tout ce qui est sorti de la plume du *Sévigné des hommes* (1), doit servir de modèle ou de censure à certains écrits du même genre.

Je ne puis m'arrêter ici sur le plan et les détails de *la Colombiade*, poème épique en dix chants, qui a mis le sceau à la réputation de M.me du Boccage, quoique l'exécution soit loin de répondre à la grandeur de l'entreprise. Un tel sujet demande un Homère ou un Virgile.

Munie de connoissances qu'elle vouloit fortifier, elle conçut à quarante-ans le desir de voyager. C'est

(1) Expression heureuse due à madame de Beaulharnais.

à peu près l'âge que Platon regardoit comme le plus propre aux voyages. M.me du Boccage croyoit aussi qu'il vaut mieux parcourir le monde dans son automne que dans son printemps. Un fragment de ses *lettres sur l'Angleterre, la Hollande et l'Italie*, en développe les raisons de la manière la plus vraie et la plus ingénieuse.

Ces lettres charmantes nous présentent l'auteur, sous un nouveau point de vue, dans un genre auquel M.me de Sévigné a laissé son nom.

Qui n'a lu et relu les lettres de M.me de Sévigné? quelle abondance dans les sentimens, que d'abandon dans le style, quelle vivacité dans la narration, que d'expressions *trouvées* ! comme elle le dit elle-même quelque part : ses pensées, sa plume, son encre, tout vole.

Un autre modèle à proposer, c'est Voltaire dans sa correspondance. Nul n'a mieux su parler aux souverains et aux femmes, autre espèce de souverains qui demandent peut-être plus de ménagemens que les autres. Il semble avoir épuisé toutes les ressources de la politesse avec les hommes puissans, toutes celles de la louange avec les hommes célèbres, toutes celles de la galanterie avec les femmes aimables.

M.me du Boccage, sans prendre Voltaire ou M.me de Sévigné pour objet d'imitation, s'est rapprochée tout naturellement dans ses lettres de la manière de M.me de Montaigu, surtout dans celles sur l'Italie. Voltaire lui écrivoit en 1764, au sujet de ces dernières : elles sont supérieures à celles de M.me

de Montaigu. Je connois Constantinople par elle, et Rome par vous ; et, grace à votre style, je donne la préférence à Rome.

Dans cette capitale des arts, M.me du Boccage reçut l'accueil le plus distingué. Après le pape Benoît XIV auquel elle avoit dédié sa *Colombiade*, le cardinal Passionei, dont elle avoit traduit l'oraison funèbre du prince Eugène, fut celui qui par ses attentions constantes pour elle, contribua le plus à lui procurer toutes sortes d'agrémens.

Grosley nous apprend que lorsque le cardinal sortoit en carrosse avec M.me du Boccage, le pape avoit soin de se trouver à sa fenêtre, et de les favoriser d'une double bénédiction, en disant : *et homo factus est*, et il s'est fait homme. Cette rivalité des deux vieillards octogénaires, étoit aussi flatteuse qu'amusante pour M.me du Boccage, qui, à son départ de Rome, fut traitée par le pape à l'égal des princesses.

Dans des lettres italiennes de Virgile aux arcades de Rome, datées des Champs-Elysées, j'ai lu une fiction très-spirituelle sur l'arrivée de l'illustre françoise aux bords du Tibre. Mais ce qui n'est pas une fiction, c'est la réception que lui fit le Virgile de Ferney, lorsqu'elle s'arrêta aux délices, à son retour d'Italie.

Le premier jour de son arrivée chez ce grand-homme, il vint à la fin du repas, selon sa coutume : s'étant placé auprès de M.me du Boccage, il lui dit qu'il manquait quelque chose à sa coiffure,

et en même temps il lui mit une couronne de lauriers sur la tête

Une chose se fait principalement remarquer dans les lettres de Mme du Boccage ; c'est que toutes les fois qu'elle rappelle les hommages rendus à son esprit et à sa beauté , elle les double encore par une sorte d'indifférence philosophique. En elle , le talent de la modestie égale la modestie du talent.

Ce qu'elle est dans ses lettres , elle l'étoit dans la société. Elle avoit l'art , comme dit Barthe , d'y être toujours *égale et nouvelle ;* plus disposée à écouter qu'à parler , aussi attentive à ne blâmer personne qu'à ne se louer jamais ; toutefois acceptant la louange délicate , et sachant y répondre avec autant de précision que de justesse. C'étoit une femme de toutes les heures , détachée de tout intérêt pour elle-même, et témoignant à chacun ce degré d'amabilité , cette continuelle obligeance qui est le plus doux lien de la société.

Tant de qualités jointes à sa réputation littéraire avoient fixé auprès d'elle à son retour d'Italie l'élite des savans et des gens de lettres. Il suffit de les nommer , pour donner une idée des assemblées qui se tenoient chez elle. On vit successivement Gentil-Bernard , Marivaux , Helvétius , Foncemagne , la Curne de sainte Palaye , Condillac , Thomas , Burigny , Marmontel , Barthe , Dussaulx , Bailly , Condorcet , Lalande , Pougens , Dutheil , etc.

Mme du Boccage a été constamment chérie de tous ceux qui l'ont connue. Demoustier me semble

être l'organe de leurs sentimens pour elle, dans ces vers où il fait une infidélité poétique à son Emilie :

On regrette le temps passé sans vous connoître.
Combien l'on eût joui d'un commerce si doux !
Il semble que plutôt on auroit voulu naître,
Pour avoir le bonheur de vieillir avec vous.

Lorsque vers son déclin le soleil nous éclaire,
L'éclat de ses rayons n'en est point affoibli.
On est vieux à vingt ans si l'on cesse de plaire,
Et qui plaît à cent ans meurt sans avoir vieilli.

M.me du Boccage, née sur la fin du règne de Louis XIV, et morte au commencement du siècle de Bonaparte, étoit parvenue à une vieillesse si longue et pourtant si heureuse, en se faisant un régime pour la pensée comme pour le corps. Toute sa vie a été, pour ainsi dire, d'un même ton. Elle est morte de ses 92 ans, et a fait encore beaucoup de façons pour mourir. Nous retraçant Fontenelle jusqu'au dernier moment, elle n'a senti alors *qu'une difficulté d'être ;* elle s'est reposée dans la mort comme en un doux sommeil (1).

(1) Madame de Beauharnais a donné une notice pleine de grace et d'esprit sur madame du Boccage. Voyez les *Livres divers.* A. L. M.

VARIÉTÉS, NOUVELLES

ET

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES.

SOCIÉTÉS LITTÉRAIRES.

FRANCE.

DIJON.

Séance publique tenue le 19 fructidor an X, par l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon.

La Société, après avoir adopté un plan de travail, et fixé la nature de ses occupations, a jugé convenable de changer son titre en celui d'*Académie des sciences, arts et belles-lettres*. Elle a pensé que cette dénomination, plus générale et plus expressive, rappelleroit beaucoup mieux l'illustre association, à laquelle elle succède, et sur les traces de laquelle elle se propose de marcher.

Voici le compte rendu de ses travaux :

Le C. LESCHEVIN a donné lecture d'un *Rapport sur la découverte du phénomène de la scintillation, par le choc, du bois carborifié*. Trois explosions successives, dans l'espace de quatre mois, avoient eu

lieu à la poudrerie de Vonges, malgré toutes les précautions prises pour les éviter. Le retour fréquent de ces événemens engagea l'administration générale des poudres et salpêtres à envoyer sur les lieux le C. Lemaître, inspecteur général, pour rechercher la cause de ces accidens. Cet inspecteur, déja connu par des mémoires intéressans sur la physique et l'histoire naturelle, recueillis dans les journaux savans, se livra, pour atteindre le but de sa mission, à une foule d'expériences diverses, de quelques-unes desquelles le C. Leschevin fut le témoin. C'est dans le compte que ce dernier a rendu, le 3 thermidor an 10, de ces expériences, que l'Académie a trouvé la confirmation du phénomène étonnant de la *scintillation du bois carbonifié, par le choc d'un autre bois :* découverte qui fera époque en physique. C'est dans le rapport qu'il faut lire le détail des expériences qui prouvent ce phénomène d'une manière incontestable. Il a réalisé les soupçons que l'on avoit déja conçus du danger de l'emploi du charbon en bâtons dans la fabrication de la poudre, et a prouvé la nécessité de joindre une précaution de plus à celles en usage jusqu'à ce jour dans cette fabrication, c'est-à-dire, de n'employer le charbon que pulvérisé. Le C. Leschevin termine son mémoire par la réflexion suivante : « La chaleur et la lumière « dégagées d'un corps combustible, étant d'autant « plus abondantes, que la combinaison de l'oxygène « avec ce corps est plus forte dans un espace de « temps donné, il semble résulter des diverses cir- « constances du phénomène que j'ai rapporté, qu'il

« ne faut qu'un très-léger degré de chaleur pour « opérer la combinaison de l'oxygène avec le char- « bon et la combustion de ce dernier. »

Le C. LESCHEVIN a trouvé, aux environs de Pontailler, une tourbière considérable, dont le produit précieux promet les plus grands avantages. L'Académie a pris les mesures nécessaires pour se procurer des renseignemens exacts sur cette tourbière, et elle a l'espoir de publier, dans quelque temps, des résultats satisfaisans. Elle croit même que, par des recherches subséquentes, on parviendra à trouver cette substance dans d'autres endroits beaucoup plus près de la ville.

Le C. MONTIGNY a adressé à l'Académie un *Mémoire sur l'art d'écrire aussi vîte que la parole.* L'auteur réunit dans son procédé les avantages de la tachygraphie et de la sténographie, ce qui peut être très-avantageux dans certains cas.

Le C. POTEL, dans un *Mémoire sur le blanchiment*, a communiqué à la Société des détails très-intéressans sur la nouvelle méthode substituée à l'ancienne, pour blanchir les toiles; après avoir donné l'histoire de cet art, il examine les divers agens modernes qui ont été conseillés depuis quelques années; il rapporte le résultat des expériences qu'il a tentées pour s'assurer de la valeur de chacun d'eux, et il termine son mémoire en indiquant les plus avantageux, tels que l'*acide muriatique oxygéné odorant*, les *alkalis caustiques en vapeurs*, qui sont ceux qu'il emploie dans l'établissement qu'il a formé, et à la tête duquel il est. Il démontre que

l'emploi du *sulfure calcaire* sans mélange, est absolument impropre au blanchiment : il fait sentir combien peu est fondée la crainte des personnes qui rejettent le nouveau procédé, parce que, disent-elles, *il brûle la toile*, il les rassure complètement, et démontre que, si l'opération est faite par un artiste intelligent et soigneux, la toile acquiert au lieu de perdre ; qu'on a de plus l'agrément d'en jouir au bout de quinze jours, tandis que, par le blanchiment sur le pré, on ne l'a qu'après quinze mois, et encore beaucoup moins blanche. L'auteur ne se dissimule point que, dans ces divers procédés, c'est toujours le même agent, l'*oxygène* qui se combine avec le principe colorant, et le rend soluble dans les lessives, qui deviennent alors beaucoup plus efficaces.

L'emploi que le C. Potel fait du *gaz acide muriatique oxygéné*, l'a conduit par hasard à des essais et à des expériences variées qui sont de la plus haute importance. Il a découvert que cette substance pouvoit être employée avec le plus grand avantage, dans *tous* les cas d'*asphixie*. Le mémoire qu'il a lu, contient des faits curieux, des détails intéressans, et surtout une tentative qui prouve jusqu'où l'amour de la science peut entraîner. L'auteur tenta sur lui l'efficacité de son nouveau moyen, et le succès couronna son courage. L'Académie, frappée de l'utilité de cette découverte, sentant combien il est précieux pour l'humanité d'arracher à la mort une foule d'individus qui succombent souvent, par le défaut de moyens assez actifs pour

les

les rappeler à la vie ; pensant de plus qu'il étoit extrêmement simple et facile de substituer ce procédé aux boîtes fumigatoires, dont il n'auroit point les inconvéniens, a nommé des commissaires pour répéter les expériences, les varier de mille manières, en tenter de nouvelles, et fixer ainsi, d'une manière certaine, la propriété du *gaz acide muriatique oxygéné* dans le cas d'*asphyxie*.

Le C. Degouvenain a donné le résultat d'un grand nombre d'expériences qu'il a faites sur la fermentation acéteuse, et qui l'ont conduite à la démonstration de deux points de théorie, qu'aucun fait positif n'a encore prouvés, et dont l'un servira de guide à quiconque voudra fabriquer de bon vinaigre, lorsque l'auteur publiera ses procédés. En attendant, il a fait tourner sa découverte à l'avantage de l'économie sociale ; et, convaincu que l'efficacité d'un vinaigre aromatique dépend bien plus de sa nature acide que des aromates qui l'accompagnent, il en fabrique qui, pour être saturés, exigent de 130 à 150 parties de potasse sur mille, tandis que les plus forts connus avant lui (ceux de *Maille*), n'en absorbent que 114.

Les bons vins combinés avec l'oxygène, par une suite de procédés ingénieux à lui particuliers, sont les seules substances qu'il emploie, et il en résulte des vinaigres qui, d'après le rapport des commissaires que l'Académie a nommés pour les examiner, sont, à tous égards, supérieurs en qualité aux plus renommés jusqu'à ce jour. Ces vinaigres peuvent se transporter partout, se garder

tant qu'on veut, sans crainte d'altération, et ils joignent de plus à cet avantage, celui d'un prix environ moitié moindre que ceux connus sous le nom de *Maille*.

Plusieurs projets d'embellissement pour la ville de Dijon, ont été présentés à l'Académie par quelques-uns de ses membres.

Dans un *Mémoire sur les ouvrages publics*, le C. ANTOINE *aîné* a indiqué le moyen d'achever le canal du centre par l'établissement de travaux ou d'ouvrages provisoires. Cette proposition, qui paroît d'abord paradoxale, est très-bien développée dans le cours du mémoire. Il démontre en effet que les ouvrages en pierres favorisent plus l'intérêt particulier de l'entrepreneur que l'avantage de la chose publique; les avances énormes auxquelles est forcé le gouvernement, finissent par le dégoûter et les travaux restent toujours imparfaits. Des ouvrages provisoires, au contraire, exigent moins d'avances, les font rentrer plus tôt; et avec de la surveillance on leur donne la solidité et même la durée des travaux définitifs. C'est cette méthode que le C. ANTOINE voudroit qu'on employât dans la partie non terminée du canal qui s'étend de Dijon à Saint-Jean-de-Lône, comme on est dans l'usage de l'employer en Hollande, en Italie, etc.

Il a aussi communiqué le projet d'un cadran solaire, dont le style triangulaire, creusé sur l'hypothénuse, donne la faculté de l'orienter sur le champ par l'étoile polaire; pour obvier à l'inconvénient du mouvement de cette étoile, le C.

ANTOINE a calculé une table de ses passages au méridien supérieur et inférieur pour la longitude de Dijon. Le C. LARMIER a fait en plâtre le modèle du moule qui sera exécuté en pierre, et au moyen duquel on multipliera ces cadrans avec la plus grande facilité.

Le C. DURANDE a lu un *Mémoire sur les inconvéniens d'accroître le nombre des malades dans les infirmeries des prisons*, ou plutôt *sur les dangers de faire de ces infirmeries une succursale de l'hospice civil.*

La quantité de détenus qui se trouvent dans des prisons insalubres, les diverses passions qui les agitent et qui les rendent plus susceptibles de contracter la contagion des fièvres putrides malignes, sont les principales considérations sur lesquelles insiste l'auteur; il regarde, avec raison, comme extrêmement dangereux de conserver au milieu des villes ces foyers d'infection. Quand il se manifeste des maladies épidémiques, elles commencent presque toujours par les prisons; nous en avons eu la preuve la plus forte et la plus triste en l'an deux. Nos craintes subsisteront tant que nos prisons ne seront point construites et entretenues comme celles de la Hollande; tant que les vêtemens des détenus resteront entassés sans ordre, et se communiqueront réciproquement la contagion de la galle, ou la mal-propreté de la vermine.

Un autre grand inconvénient auquel l'auteur desireroit que l'on remédiât, est le mélange des coupables, dont les uns n'ont à se reprocher que

de légers délits, tandis que d'autres sont couverts de crimes; il en résulte que les prisons, par le défaut de local, sont un séminaire perpétuel de désordre, de fainéantise de méchanceté; et, pour la société, une source de maux au physique et au moral.

Les manufactures ont été aussi l'objet du travail de l'Académie, car elle est convaincue qu'une des sources de la prospérité d'un état dépend de l'activité du commerce et de la perfection des manufactures; elle a décidé qu'elle établiroit, dans son enceinte, un conservatoire des productions naturelles et industrielles du département. Elle a déja fait connoître son vœu au magistrat qui s'est empressé de l'accueillir et d'en favoriser l'exécution; elle espère offrir de cette manière un encouragement à l'industrie, en s'assurant des progrès annuels par la comparaison des produits successifs qui lui parviendront.

Le C. DUBOIS a présenté à l'Académie le modèle d'une *Machine propre à tailler les limes*, et le plan d'une usine pour la fabrication de l'acier et des outils de menuiserie. Le besoin où nous sommes de recourir à l'Angleterre ou à l'Allemagne pour nous procurer ces instrumens, a engagé cet artiste à donner le projet dont nous venons de parler. Le modèle qui se trouve dans la proportion d'$\frac{1}{8}$ est si bien exécuté, que, par son moyen, l'auteur a taillé une lime sous les yeux de la société.

Le voisinage des forges de la Haute-Saône l'excellence des fers que l'on en retire, ainsi que de

celles de notre département, persuadent au C. Dubois que l'établissement qu'il propose ne pourroit qu'être du plus grand avantage pour le département de la Côte-d'Or, et surtout pour Dijon, à la porte duquel il desireroit que cet établissement fût placé. Quatre cents actions de 200 livres chacune seroient, suivant l'auteur, suffisantes pour réussir.

Le C. Devosge a présenté à la société deux projets de vignettes à placer en tête du diplôme. La composition de ces dessins, et l'élégance de leur exécution, sont dignes de la réputation de cet artiste distingué. Par des raisons particulières l'Académie ne les a point encore fait graver.

Le C. Larmier a fait hommage à l'Académie d'un buste de Bossuet, dont la tête a été moulée sur celle de la belle statue qui se trouve dans la salle de l'Institut.

La souscription pour les bustes des C. Maret, Leroux, Durande, et Enaux, qui ont contribué à la gloire de l'ancienne Académie, a été remplie, et les bustes ont été exécutés par deux artistes habiles, Attiret et Larmier.

Quoiqu'il ne soit parvenu à l'Académie aucun mémoire sur l'agriculture, il ne faut pas en conclure que le perfectionnement de cette branche intéressante de l'économie sociale soit complétement négligée dans le département. Plusieurs cultivateurs, dans le silence et dans la retraite, tentent des expériences dont ils se feront un plaisir de commu-

niquer les résultats, lorsque le succès aura couronné constamment leurs travaux.

A Arc-sur-Tille le C. CALIGNON cultive depuis deux années l'avoine blanche, qui est une variété de la noire, ainsi que le prouve sa dégénérescence; mais l'avantage qu'elle a de réussir dans les terreins humides et marécageux l'a fait préférer à ce cultivateur, pour ses defrichemens annuels aux environs de sa commune.

Cette variété se distingue par des épis plus garnis, dont les grains plus fortement adhérens au *rachis*, permettent de la récolter à la faux; cependant son produit n'est pas double comme on l'avoit prétendu, car elle tale beaucoup moins, et est sujette à verser. On la cultive depuis trente ans à Cette, à Froideville, à Saint-Martin-du-Mont, près Saint-Seine, à Savigny, à Malain. Les propriétaires, qui en font usage, avouent qu'elle graine davantage, mais ils se sont assurés qu'il falloit la semer plus épaisse, et que la paille cassante ne pouvoit servir qu'à faire du fumier.

Il n'est parvenu aucun mémoire sur la question des *fièvres puerpérales*, proposée à la séance publique du 20 messidor an 8, en conséquence l'Académie en a retiré le prix.

Prix proposé par l'Académie.

Les affections bilieuses et inflammatoires, qui imprimoient leur caractère propre à presque toutes les maladies aigues, dont les anciens nous ont trans-

mis le tableau fidelle, ont évidemment fait une marche rétrograde, ou plutôt elles ont cédé la prédominance au genre catarrhal ou pituiteux. Les maladies de ce dernier ordre sont en effet beaucoup plus communes de nos jours qu'elles ne l'étoient autrefois. C'est à peu près vers le milieu du XV.e siécle, qu'elles ont commencé à se montrer avec tout l'appareil des symptômes qui les font reconnoître. On les a vu depuis parcourir, à diverses époques, plusieurs contrées de l'Europe, et donner lieu à un grand nombre d'épidémies plus ou moins meurtrières, parmi lesquelles on doit distinguer celles de 1775 et de 1780.

Un tel changement, survenu dans le système des maladies, qui affligent l'espèce humaine, dépend sans doute du concours de plusieurs causes physiques et morales, assez puissantes pour altérer d'une manière sensible la constitution de nos corps, puisqu'elles leur communiquent une sorte de débilité relative, qui les rend plus susceptibles des affections pituiteuses. Quels sont en effet les individus qui se trouvent le plus exposés aux atteintes de ces maladies ? Ne sont-ce pas tous ceux qui portent l'empreinte de la foiblesse, soit naturelle, soit acquise ? Ne voit-on pas tous les jours qu'elles attaquent les femmes plus particulièrement que les hommes, et parmi ceux-ci, les enfans et les vieillards, plutôt que ceux qui sont dans l'âge de la force, à moins que ces derniers ne soient usés par la débauche, épuisés par l'étude, ou exténués par de longues maladies ?

Si l'on examine ensuite, quels sont les temps et les lieux, qui favorisent ces affections, en augmentant la foiblesse des corps; si l'on observe les époques où elles se montrent généralement plus nombreuses, plus répandues, l'on voit que c'est la fin de l'automne et le commencement de l'hiver, où la température est ordinairement froide et humide: que ce sont les endroits bas et marécageux, où le ciel est presque constamment couvert de nuages.

Frappée de ces considérations, et desirant contribuer, autant qu'il étoit en elle, à répandre la lumière sur un objet d'une importance aussi générale, l'ancienne Académie avoit proposé pour sujet du prix qu'elle devoit distribuer dans sa séance publique du 25 août 1788, la solution du problème suivant:

« Les fièvres catarrhales deviennent aujourd'hui « plus fréquentes qu'elles ne l'ont jamais été; les « fièvres inflammatoires deviennent extrêmement « rares; les fièvres bilieuses sont moins communes. « Déterminer quelles sont les causes qui ont pu « donner lieu à ces révolutions dans nos climats et « dans nos tempéramens. »

Parmi les mémoires envoyés au concours, et dont quelques-uns méritent d'être distingués, celui qui porte pour épigraphe cette sentence d'Hippocrate, *prætérita discito, præsentia cognoscito, prædicito futura, hæc meditator*, a fixé plus particulièrement l'attention de l'Académie. Mais ayant jugé que ce mémoire laissoit quelque chose à desirer, et persuadée que l'auteur pouvoit rendre son travail plus

complet, cette compagnie crut devoir proposer le même sujet pour le prix de 1791. Elle invita en conséquence les concurrens à retoucher leurs ouvrages, espérant par ce moyen que ses vues seroient plus exactement remplies. Cependant elle fut trompée dans son attente : le grand événement de la révolution ayant entraîné tous les esprits vers les objets politiques, il ne fut rien envoyé au concours, et le prix ne put être distribué.

L'Académie actuelle, animée du même zèle que la compagnie célèbre qui l'a précédée, et dont elle s'honore de continuer les travaux, ne sauroit perdre de vue un objet qui présente un aussi grand intérêt. C'est pourquoi elle se fait un devoir de le reproduire en le proposant de nouveau pour sujet d'un prix de la valeur de 500 francs, qu'elle distribuera dans sa séance publique du mois de fructidor an 12. Elle ose se promettre de ce sujet intéressant qu'il donnera le jour à quelque ouvrage capable de faire époque dans l'histoire de l'art de guérir, et de figurer honorablement à côté de ceux qui ont déja été couronnés en différentes années, et notamment en 1776 et en 1782.

Le concours n'est interdit qu'aux membres résidans de l'Académie.

Les mémoires, écrits lisiblement en latin ou en français, seront adressés, *francs de port*, avant le premier messidor an 12, au C. VALLOT, médecin, secrétaire de l'Académie. Le terme est de rigueur.

Les auteurs ne se feront connoître, ni directement, ni indirectement; ils mettront une devise à la tête de l'ouvrage; ils y joindront un billet cacheté, qui contiendra la même devise, leur nom et le lieu de leur résidence.

Le billet ne sera ouvert que dans le cas où le mémoire aura remporté le prix.

Signé VOLFIUS, *président.* VALLOT, *secrétaire.*

PARIS.

INSTITUT NATIONAL.

Notice des travaux de la classe des sciences mathématiques et physiques, pendant le dernier trimestre de l'an 10. — *Partie mathématique, par le C. LACROIX, secrétaire.*

ASTRONOMIE.

Calcul des observations de deux occultations de l'Epi de la Vierge *par la Lune, arrivées en l'an* 9. — *Découverte d'une nouvelle comète. — Observation de la planète découverte par M. Olbers.*

Leur utilité pour perfectionner la géographie par la détermination des longitudes, a fait mettre au nombre des phénomènes les plus importans, les occultations des étoiles par la lune; et, dans cette classe, les plus faciles à observer, ceux qui donnent les résultats les plus surs, sont les occultations des étoiles de la première grandeur.

Par la position de son orbite, la lune n'en peut éclipser que quatre; savoir, *Aldébaran*, *Régulus*, *Antarès*, et l'*Epi de la Vierge*; mais le passage de celle-ci derrière le disque de la lune n'a lieu que bien rarement. Le C. Lalande n'en connoit, dans l'espace de 1623 à 1790, que quatre époques; et l'an 9 en ayant offert deux, il s'est empressé de réunir et de calculer les observations de ce phénomène qui lui sont parvenues.

Pour la première occultation arrivée le 9 germinal, ces observations sont au nombre de seize, sur lesquelles la seule ville de Paris en a fourni six, faites avec soin par les astronomes les plus distingués. C'est de l'observation faite à Florence par M. Ciccolini, que le C. Lalande a conclu la longitude de cette ville, qu'il a publiée il y a déja quelque temps, en s'étonnant avec raison que la position d'une ville de cette importance eût été jusque-là assez mal déterminée.

La longitude de la lune déduite de ces observations pour le moment de la conjonction de ces deux astres, est moindre de 13″ que celle que donnent pour ce moment les tables envoyées dernièrement au bureau des longitudes par M. Burg.

Quatorze observations de la seconde occultation, arrivée le 4 prairial, ont été discutées et calculées avec le même soin que celles de la précédente. Il y a encore eu cette fois une observation à Florence, dont le résultat a donné 6″ de plus en temps, sur la différence des méridiens entre cette ville et Paris, déduite de la première occultation.

L'erreur des tables de M. Burg étoit, en longitude, de..... + 4″

En latitude, de..... + 3″

Le 14 fructidor, le C. MÉCHAIN a lu, à la séance de la classe, une notice sur une nouvelle comète qu'il avoit découverte de l'Observatoire national, le 10 au soir, dans le Serpentaire. On ne pouvoit l'apercevoir à la vue simple; elle ressembloit aux deux nébuleuses qui se trouvent, dans la même constellation, un peu au dessous de l'équateur, et dont elle n'étoit éloignée que de quelques degrés vers le sud. Le centre de la nébulosité paroissoit un peu plus lumineux que le reste, mais on n'y distinguoit point de noyau sensiblement marqué, ni aucune trace de queue. Depuis cette époque, la lumière de la comète a toujours été en décroissant, parce qu'elle s'éloignoit de la terre. Son mouvement apparent en déclinaison, qui étoit d'abord de 2 degrés $\frac{1}{3}$ vers le nord en 24 heures, n'étoit plus, le dernier jour, que de 30 minutes; le mouvement en ascension droite, presque nul au commencement de l'apparition, ne s'est élevé vers la fin qu'à 17 minutes en 24 heures.

L'affoiblissement successif de la lumière de la comète, et la clarté de la lune n'ont point permis de l'observer plus longtemps. Elle a traversé les constellations du Serpentaire et d'Hercule.

Dans les 36 jours qu'elle a été visible pour le C. Méchain, il en a déterminé la position à 23 jours différens; et, d'après ses propres observations, il a

calculé les élémens de son orbite comme il suit. Ils ne ressemblent à aucun de ceux des comètes précédentes.

Distance périhélie, 1.0942046, la distance moyenne de la terre au soleil étant supposée 1.0

Passage au périhélie, 22 fructidor an 10, à 20^h $43' \frac{1}{4}$, temps moyen, à Paris.

Lieu du périhélie sur l'orbite..	11^s	2°	$7' \frac{3}{4}$
Longitude du nœud ascendant.	10^s	10°	$16' \frac{3}{4}$
Inclinaison de l'orbite.....		57°	$0' \frac{1}{3}$

Sens du mouvement..... direct.

Cette comète est la quatre-vingt-quatorzième dont on connoisse les élémens de l'orbite, et c'est la treizième que le C. Méchain a découverte. Elle avoit été aperçue le 8 fructidor, ou deux jours plus tôt, par le C. Pons à Marseille; mais, ces deux jours-là, le ciel étoit couvert à Paris. Le docteur Olbers l'a découverte aussi, à Bremen, le 15 fructidor. Le C. Messier, notre confrère, et le C. Bouvard, adjoint du bureau des longitudes, l'ont observée assidument après que le C. Méchain en eut annoncé l'apparition.

Nous ne rapporterons ici que quatre des positions déterminées par le C. Méchain, la première, la dernière, et deux intermédiaires; toutes les autres seront publiées en détail dans le prochain volume de nos mémoires.

DATES.	TEMPS moyen à Paris.	ASCENSION droite apparente.	DÉCLINAISON apparente.
10 fructidor an 10.	9^h 44′ 32″	249° 19′ 08″	6° 8′ 52″ A.
18.....	10^h 2′ 14″	251° 47′ 11″	9° 41′ 17″ B.
30.....	8^h 31′ 42″	255° 3′ 5″	24° 18′ 50″
11 vendém. an 11.	10^h 27′ 5″	259° 22′ 57″	35° 23′ 39″
Mouvem. appar. en 36 j.	0^h 42′ 33″	10° 2′ 59″ vers l'orient.	41° 32′ 31″ vers le nord.

La planète dont nous avons annoncé, dans la notice du trimestre dernier, la découverte par M. Olbers de Bremen, n'a pas manqué de fixer l'attention de tous les astronomes.

Le C. Méchain l'a observée jusqu'au 10 fructidor; et déja on avoit de cette planète un nombre de positions suffisant pour déterminer les élémens de son orbite, de manière à pouvoir la retrouver dans quelques mois, lorsqu'elle reparoîtra le matin, après être sortie des rayons du soleil. Le C. Burckhardt, adjoint du bureau des longitudes, en a présenté à la classe, qu'il a calculés en ayant même égard aux perturbations que cette planète éprouve par l'action des principales. Ces élémens représentent bien toutes les observations faites jusqu'à présent.

Le C. VIDAL, directeur de l'Observatoire de Toulouse, placé sous un ciel si favorable aux veilles

astronomiques, a suivi, de son côté, la planète d'*Olbers*, avec cette constance et ces attentions qu'il met aux observations difficiles de Mercure; et il en a envoyé à la classe environ quarante, avec un tableau contenant vingt-trois déterminaisons choisies de son ascension droite et de sa déclinaison, et une carte de sa route apparente, depuis le 29 floréal jusqu'au 5 fructidor an 10.

Dans cet espace de temps, elle a parcouru environ 17 degrés en ascension droite, et 5 en déclinaison.

Elle a paru au C. Vidal comme une étoile de la neuvième grandeur, et ne lui a présenté aucune trace de cette nébulosité qui accompagne toujours les comètes.

Physique générale.

Observation d'un phénomène remarquable de la réfraction terrestre. — Des météores qu'on suppose tomber sous la forme de pierres.

Les phénomènes physiques les plus remarquables, après ceux qui inspirent la terreur à la plupart des hommes, sont ces apparences singulières que la réflexion ou la réfraction des parties de l'atmosphère produisent quelquefois, et vers lesquelles les observations faites par le C. Monge, sur le mirage, ont tourné l'attention des physiciens.

Cette circonstance a rappelé au C. Dangos un effet des refractions terrestres dont il avoit été témoin à Malte en 1784.

Le 20 mars, vers une heure de l'après-midi, de grands cris dont retentissoient les rues de cette ville, lui apprirent qu'une île venoit de s'élever dans le canal de Malte. Etant monté sur les terrasses de l'Observatoire, il aperçut en effet une terre très-blanche, placée au milieu de l'eau, et dont la forme étoit à peu près celle d'un cone droit, tronqué irrégulièrement. L'illusion étoit si complète, que déja des marins étoient partis pour aller reconnoître cette île, pour en prendre possession. Sa figure, sa couleur, et surtout sa position dans la ligne qui joint Malte au mont Ethna, firent bientôt juger au C. Dangos que ce n'étoit autre chose que l'apparence du sommet toujours couvert de neige de cette montagne, qu'une cause extraordinaire rapprochoit considérablement, en l'abaissant en même temps fort au dessous du niveau des eaux.

La publicité de ce phénomène ne permit pas au C. Dangos de l'observer avec plus de précision ; une foule de curieux dont il ne pouvoit se défaire, occupoit la terrasse : mais cet étonnant spectacle se montra de nouveau le 17 avril 1785, à six heures du matin, temps où l'oisiveté, n'étant pas encore éveillée, ne put troubler dans sa retraite le laborieux savant.

Cette fois, l'île apparente, mieux terminée qu'en 1784, parut à 15′ 17″ au dessous de l'horizon ; ce qui répond à une distance d'environ 18,000 mètres : elle sembla s'éloigner ensuite et se relever, puis il arriva un moment de confusion, et l'Ethna reparut à sa véritable place : les côtes de Sicile, qui avoient été

été cachées jusque-là, se montrèrent en entier, et furent visibles tout le reste du jour.

Sans entreprendre d'expliquer ce phénomène, le C. Dangos pense que l'humidité de l'atmosphère, dont il trouva ce jour-là des marques très-sensibles, y jouoit un grand rôle, et que l'observation de l'hygromètre doit non-seulement être jointe à celle du baromètre et du thermomètre, pour déterminer la force réfringente de l'atmosphère, mais pourra quelque jour tenir lieu de l'une et de l'autre.

En remontant au commencement du siècle dernier, on trouve dans les Mémoires de l'Académie des sciences « que les montagnes de Corse, vues des « côtes de Gênes et de Provence, paroissent, à certaines heures, se plonger dans la mer. » L'auteur du mémoire que nous analysons les a vues aussi de même, étant aux îles d'Hyères en 1778; mais ce phénomène étoit bien moins net que celui qu'il rapporte.

On a beaucoup parlé des pierres tombées du ciel, on a cru pendant longtemps que c'étoit une des formes que prenoit la foudre dans sa chute, ensuite on les a regardées comme le produit de l'explosion de certains globes lumineux qui se sont fait remarquer de loin en loin. Cependant la rareté de ces phénomènes, qui n'a pas permis jusqu'ici que des observateurs éclairés et dignes de foi les aient vus de près, et qui paroît les avoir réservés aux yeux du vulgaire, si porté à l'exagération, a empêché jusqu'ici les savans de croire à l'existence de ces pierres.

Cependant, tous les cabinets de minéralogie en

contiennent un grand nombre, auxquelles on attribue cette origine. Elles présentent les caractères extérieurs uniformes, une pesanteur spécifique à peu près égale, donnent, par leur analyse, les mêmes composans, parmi lesquels se trouve le nickel, qu'on voit rarement à la surface de la terre, et du fer à l'état métallique, qui ne se rencontre jamais dans les produits volcaniques, dont elles semblent d'ailleurs se rapprocher beaucoup.

Ces remarques ont fait penser à MM. Howard et Bournon, que quelque douteux que pût paroître le fait de la chute des pierres des régions atmosphériques, il devoit être soumis à un examen approfondi; ils ont rassemblé les témoignages dans un mémoire présenté à la société royale de Londres; et le C. PICTET a cru qu'il étoit convenable d'en entretenir la classe, afin que l'attention des physiciens se dirigeant de ce côté, le phénomène pût être constaté, s'il est vrai, ou relégué pour jamais dans la classe des erreurs, s'il n'est qu'une illusion soutenue par des contes populaires.

Ouvrages imprimés, présentés à la Classe par ses membres.

LES tomes III et IV de l'*Histoire des mathématiques*, par le C. MONTUCLA, continuée après sa mort par le C. LALANDE.

Essai sur l'histoire des mathématiques, par le C. Charles BOSSUT. 2 vol. in-8.° (1).

(1) *Magasin Encyclopéd.* Année VIII, t. III, p. 108.

Table des logarithmes depuis un jusqu'à dix mille, et des logarithmes des sinus et des tangentes, pour toutes les minutes de l'ancienne division du quart de cercle, précédées d'une introduction, par le C. LALANDE.

Mémoire sur l'intégrabilité médiate des équations différentielles d'un ordre quelconque entre un nombre quelconque de variables, par le C. NIEWPORT, associé.

Traité de mécanique, et recherches sur l'équilibre des voûtes, nouvelle édition, par le C. Charles BOSSUT.

Histoire de la mesure du temps par les horloges, par le C. BERTHOUD. 2 vol. in-4.° (2).

Partie physique.

CHYMIE.

Sur les prussiates de barite et de chaux. — Sur les sels mercuriels. — Sur un nouveau sel triple. — Sur un rouge à polir. — Analyse d'une mine d'urane.

Après que les bases d'une théorie ont été établies sur des faits importans bien constatés, et qu'une distribution méthodique de la science l'a partagée, pour ainsi dire, en régions dont les communications sont connues, il reste à les parcourir en détail, pour en décrire avec soin toutes les parties, et pour coordonner ces parties comme les régions qu'elles composent. Telle est, ce semble, l'idée qu'on peut

(2) *Magasin Encyclop.* Année VIII, t. III, p. 259.

se former de l'état actuel de la connoissance chymique des sels. Leur formation générale paroît bien connue, de grandes divisions sont solidement établies, les faits principaux ont été observés et classés avec exactitude ; mais au milieu de ces travaux satisfaisans, beaucoup de détails sont restés ou ignorés ou imparfaits. Aussi les recherches des chymistes de l'Institut, pendant ce trimestre, ont été spécialement dirigées vers cet objet, et l'on va voir qu'elles n'ont pas été infructueuses.

La liqueur chargée de la matière colorante du bleu de Prusse ayant manifesté la propriété d'enlever les métaux à leurs dissolvans, sans produire la décomposition des sels à base alcaline ou terreuse, le phénomène de la précipitation de la barite avoit été regardé comme un indice de la nature métallique de cette substance, que l'on ne pouvoit réduire à l'état de métal parce qu'elle avoit avec l'oxygène une affinité plus grande que le carbone. Les plus célèbres chymistes avoient embrassé cette opinion ; d'autres avoient annoncé que la précipitation n'avoit pas lieu. M. W. Henry, soutenant aussi que les prussiates parfaitement purifiés n'opéroient aucune précipitation, a lui même confirmé les premières observations des Bergman, des Lavoisier, et annoncé qu'il se formoit par double affinité un véritable prussiate de baryte. Le C. GUYTON ayant observé depuis longtemps que le prussiate de chaux étoit décomposé par le carbonate de potasse, s'est servi de cette expérience et de celles de M. Henry, pour fixer la théorie de ces phénomènes ; et, au

lieu de conclure comme le chymiste anglois, que la baryte différoit à cet égard des autres terres, et se rapprochoit des métaux, il fait voir que le même effet a lieu avec la chaux, la strontiane, la magnésie, la potasse, la soude et même l'ammoniaque, et qu'il n'y a par conséquent dans tous ces cas que le résultat nécessaire du concours de plusieurs forces divellentes.

Après avoir traité des divers oxydes de mercure, dans la première partie de son mémoire, dont il a déja été rendu compte, le C. FOURCROY a continué la lecture de son travail pendant le trimestre qui vient de s'écouler. Il s'est occupé, dans cette seconde partie, des sulfates et des nitrates de mercure, espèces de composés très-compliqués, très-variables, dont beaucoup de chymistes ont déja examiné les caractères, recherché les propriétés, sans avoir pu déterminer encore les véritables différences entre eux, et surtout la cause de ces différences. Déja l'auteur avoit pris ce genre de combinaison pour sujet de ses recherches, et il avoit communiqué en 1791 à l'Académie des sciences dont il étoit membre, un premier travail assez étendu sur ces sels. Il en avoit établi trois espèces, distinguées par les proportions d'acide et d'oxyde, et il avoit laissé entrevoir entre elles une autre différence, fondée sur les divers états d'oxydation du métal.

On fait différens sulfates, non-seulement en chauffant du mercure avec l'acide sulfurique plus ou moins longtemps et fortement, mais encore en mêlant cet acide, ou un sulfate soluble, à une dissolution ni-

trique de mercure plus ou moins oxydé. Si cette dernière l'est peu, on a un précipité blanc de sulfate peu oxydé ; si elle l'est beaucoup, on a un précipité jaune de sulfate très-oxydé. L'acide sulfurique, uni à deux ou trois parties d'eau, ne forme de sulfate de mercure très-oxydé, qu'autant qu'on y emploie une longue et forte ébullition qui le concentre. Sans cela, l'eau ajoutée pour lavage ne jaunit pas le mélange, et ne fait pas de turbith minéral. L'auteur donne les proportions des composans acide, oxygène et mercure, des différens sulfates neutres ou acides, peu oxydés ou très-oxydés. Ces résultats sont le complément de son travail de 1791, sur le genre des sels mercuriels.

Les nitrates de mercure lui ont fourni des observations plus neuves encore et plus importantes pour la science que les sulfates. Il y a deux espèces de nitrates, l'un peu oxydé, l'autre très-oxydé. Le premier est précipité en gris et presque en noir par les alcalis, en blanc par les sulfates ; il forme du mercure doux avec l'acide muriatique Le nitrate très-oxydé, résultat d'une longue et forte ébullition, ne donne point de précipité par l'acide muriatique, il en donne un jaune avec les sulfates, un blanc avec l'ammoniaque, et un jaune orangé avec les alcalis fixes. Les dissolutions nitriques de mercure sont souvent des mélanges des deux sels. Celle qui précipite par l'eau est la dissolution d'oxyde très-oxydé, ou rouge, dans l'acide concentré. Quand on précipite une dissolution nitrique de mercure peu oxydé par un alcali fixe, la première portion de précipité blanc

un peu coloré que l'on obtient, est un nitrate de mercure insoluble et neutre, formé par l'union de la portion d'oxyde séparé, avec le reste de la dissolution non décomposée.

Ce qu'il y a de plus neuf dans ce travail, c'est la comparaison des propriétés du nitrite de mercure avec celles du nitrate. Presque toutes les dissolutions contiennent plus ou moins du premier de ces sels. On le prépare en faisant passer du gaz nitreux dans des dissolutions nitriques qui l'absorbent avidement. Le nitrate suroxydé en absorbe beaucoup plus que le nitrate peu oxydé. Ce dernier nitrite de mercure dégage beaucoup de vapeur rutilante par les acides sulfurique et nitrique. Il teint la peau en pourpre foncé, tandis que le nitrate très-oxydé la teint en noir, et le nitrate peu oxydé, comme le nitrite de la même nature, ne change point la couleur des matières animales. Il se conserve plus longtemps à l'air dans sa nature de nitrite, que ne le font les nitrites alcalins, qui reprennent assez promptement la nature de nitrates. On prépare sans peine des nitrites alcalins et surtout des nitrites déliquescens, en imprégnant de gaz nitreux qui s'y condense facilement, les dissolutions des nitrates, etc.

L'auteur doit encore, pour terminer son travail, s'occuper des muriates de mercure, dont il a découvert une nouvelle espèce, et des sulfures du même métal. Il seroit fâcheux que les importantes et nombreuses fonctions qui lui sont aujourd'hui confiées, l'obligeassent à discontinuer ces utiles recherches; mais, heureusement pour l'intérêt de la

science, on n'abandonne pas une carrière qu'on a longtemps parcourue avec succès.

Le C. SÉGUIN s'étant occupé de recherches suivies sur les différens états du sulfate d'alumine, a lu, sur cet objet, un mémoire où il prouve que le sulfate acide d'alumine pur, c'est-à-dire, abstraction faite des substances qu'on est obligé de lui ajouter pour le faire crystalliser, ne décompose, dans aucun cas, le muriate de soude; que l'alun, dont la cause de crystallisation est le sulfate de potasse, n'éprouve pas davantage de décomposition par le muriate de soude; que l'alun, dont la cause de crystallisation est le sulfate d'ammoniaque, ne reçoit aucune altération du muriate de soude, lorsqu'il ne contient que la quantité de sulfate d'ammoniaque indispensable à sa crystallisation; enfin que les aluns contenant plus de sulfate d'ammoniaque que n'en exige leur crystallisation, sont les seuls qui éprouvent une altération par le muriate de soude, et que cette altération se borne à la décomposition du sulfate d'ammoniaque qui se trouve en excès.

Il résulte de cette décomposition, d'une part, du muriate d'ammoniaque, de l'autre un sel triple composé d'acide sulfurique, de soude et d'ammoniaque, et qui n'avoit pas encore été remarqué.

Un mélange, soit de sulfate d'ammoniaque et de muriate de soude, soit de sulfate de soude et de sulfate d'ammoniaque, produit ce sel triple dans toute sa pureté. Dans le premier de ces deux cas, l'affinité du sulfate d'ammoniaque pour le sulfate de soude s'oppose à la décomposition totale et géné-

ralement admise du sulfate d'ammoniaque par le muriate de soude. Ce sel triple joue un très-grand rôle dans la fabrication du sel ammoniac, il crystallise régulièrement, ne s'effleurit point à l'air, jouit d'une saveur d'abord piquante, puis légèrement amère, est décomposé par la soude, qui le transforme en totalité en sulfate de soude, décrépite au feu, s'y boursoufle, et laisse d'abord dégager de l'ammoniaque, puis du sulfate acide d'ammoniaque, tandis qu'il reste au fond du vase du sulfate de soude pur.

La chymie, qui peut contribuer si efficacement au perfectionnement des arts, ne perd point cette importante direction, et descend, à cet égard, jusqu'aux moindres détails. A l'occasion d'un rapport sur un rouge à polir, présenté à la classe, le C. GUYTON a communiqué quelques observations sur les terres ocreuses rouges, pareilles à celles d'Almagra en Espagne, et qui pourroient remplacer, dans bien des cas, l'oxyde de fer rouge ou colcothar. Il a indiqué comme un procédé très-économique, et propre à donner le dernier poli aux matières les plus dures, l'emploi de morceaux de vieux chapeaux, que l'on sait être teints par le fer. En plongeant ces morceaux quelques minutes dans l'acide sulfurique, le fer qu'ils contiennent passe à l'état d'oxyde rouge, et ils deviennent alors d'excellentes pièces à polir, propres à remplacer le *rouge* le plus fin.

Le C. SAGE a communiqué à la classe l'analyse qu'il a faite d'une mine d'urane sulfureuse, d'un brun

noirâtre, informe, et venant d'Erbensloch en Saxe.

Ce minérai, qui peut avoir quelques rapports extérieurs avec celui qu'on désigne ordinairement sous le nom de *pechblende*, en diffère cependant par sa couleur, qui est brunâtre et mate, et parce qu'il offre quelques points pyriteux. Il contient du fer, dont le barreau aimanté manifeste la présence, après la torréfaction nécessaire pour dégager le soufre.

Il résulte des diverses épreuves auxquelles le C. Sage a soumis la substance, objet de son analyse, que 100 parties de cette substance en contiennent 78 d'urane, 20 de fer et 2 de soufre.

Pensant, avec tous ceux qui portent quelqu'élévation d'ame et quelque philosophie dans la culture des sciences, qu'il est plus convenable d'y consacrer le nom des hommes qui les ont enrichies par leurs découvertes, que celui des dieux de la fable et des grands de la terre, qui ressemblent à ces dieux en beaucoup de points, le C. Sage desireroit qu'on changeât le nom d'*urane*, donné au métal par les Allemands, qui appellent *uranus* la planète qu'Herschel a découverte. En applaudissant à ses motifs, on trouvera peut-être que c'est aux choses dont ils se sont spécialement occupés, qu'il faut attacher les noms des hommes célèbres, et que Klaproth, qui a découvert ce métal, a plus de droit que tout autre à lui donner son nom. Du reste, les François paroissent s'accorder à désigner constamment par le nom d'*Herschel*, la planète qu'il a arrachée à l'obscurité qui nous la déroboit depuis tant de siécles; et par l'effet du même senti-

ment de justice, les noms de Piazzi et d'Olbers demeureront sans doute à celles que ces astronomes ont découvertes.

Les zoologistes et les botanistes consacrent maintenant à leurs maîtres et à leurs amis, les genres ou les espèces qu'ils découvrent ou qu'ils déterminent; les minéralogistes s'empresseront, sans doute, de suivre cet exemple. Déja le nom si justement célèbre de Schéele a remplacé la dénomination de *tung-stein*. Espérons que le temps et la raison, bannissant de la langue des sciences les dénominations impropres, n'y laisseront pas non plus subsister de traces de l'adulation que la puissance semble exiger, en retour de la protection qu'elle devroit accorder gratuitement à tout ce qui peut intéresser l'esprit humain, et que la postérité n'honorera que ce qui est vraiment honorable, les vertus et les talens.

Anatomie.

Préparations artificielles en cire.

L'art d'imiter en cire les objets d'anatomie, peu utile quand il ne s'exerce que sur des préparations faciles à obtenir par la dissection, et qu'on peut se procurer tous les jours, telles que celles des parties les plus visibles du corps humain, commence à devenir important quand il s'applique à la représentation des choses rares ou difficiles à reproduire, telles que différens sujets d'anatomie comparée, ou à celles des choses accidentelles et fugitives, comme les monstruosités et les maladies peu communes; enfin, il est

presque nécessaire pour faire connoître aux élèves certaines parties tellement compliquées, que le démonstrateur n'en sauroit développer l'ensemble dans une seule dissection.

C'est dans cette dernière classe qu'il faut ranger les vaisseaux lymphatiques. Le succès de leur injection est si variable, le vif-argent qu'on y emploie est si incommode par la fluidité qu'il conserve; enfin, on peut si rarement le faire pénétrer jusqu'aux dernières ramifications de ces vaisseaux, même dans un seul membre, que ce n'est qu'en répétant ces opérations pendant très-longtemps, et sur un très-grand nombre de sujets, qu'on est parvenu à connoître l'ensemble de ce système vasculaire. Les pièces naturelles préparées avec le plus de soin et de bonheur, ne tardent pas à s'altérer, parce que le mercure abandonne leurs parties supérieures pour s'accumuler dans les parties inférieures, dont il dilate et rompt les vaisseaux. Les jeunes anatomistes ne peuvent donc, sans le secours des arts d'imitation, acquérir sur cet objet des notions intuitives. Il en faut dire autant des préparations du système nerveux, quoique moins difficiles à faire sur les cadavres, mais que le dessèchement rend bientôt confuses et presqu'insignifiantes.

Depuis longtemps on a reconnu que les préparations anatomiques exécutées en cire, étoient celles qui rendoient le mieux les qualités visibles de ce genre d'objets; savoir, toutes leurs dimensions et toutes leurs couleurs, tandis que les autres imitations, comme la sculpture ordinaire, la gravure, et même la peinture, outre que leurs procédés ne sont pas d'une

nature aussi délicate que ceux de la plastique en cire, ne sauroient exprimer à la fois ces deux ordres de qualités; aussi ce moyen a obtenu sur les autres une préférence presqu'exclusive, et a servi à former des collections déja célèbres : mais plusieurs, en faisant admirer souvent la main de l'artiste, laissent quelquefois à regretter qu'elle n'ait pas été conduite par l'anatomiste familiarisé avec tous les détails de la dissection.

La réunion de ces deux genres de talens dans la personne du C. LAUMONIER, associé de l'Institut, donne un très-grand mérite aux trois pièces qu'il vient de mettre sous les yeux de la classe; savoir, une extrémité inférieure dans laquelle il a représenté les muscles, les veines superficielles, les extrémités des artères et les vaisseaux lymphatiques; une tête montrant le crâne ouvert, et le cerveau couvert, d'un côté, de ses menynges, et mis à nu de l'autre : la face et le cou sont préparés de manière à faire voir principalement le nerf social, la huitième paire et les branches cervicales; une autre tête ouverte à la hauteur des orbites, présentant une coupe du lobe postérieur du cerveau, une portion du cervelet entamé au dessus de sa tente. Elle a été préparée dans l'intention de montrer l'origine du nerf du grand sympatique, et plus particulièrement le ganglion caverneux, découvert par l'auteur, et décrit, avec toutes ses branches de communication, dans le *Journal de Physique.*

Ces pièces, exécutées par ordre du gouvernement, pour l'école de médecine, font suite à d'autres qui y

sont déja déposées depuis plusieurs années, et qui ne sont pas inférieures en mérite.

BOTANIQUE.

Sur une plante du Brésil, nommée AYA-PANA (1), *par le C.* VENTENAT.

MÉDECINE.

Expériences chymiques et médicales sur le DIABÈTE SUCRÉ.

La vie, cet acte physique, mécanique et chymique, si compliqué, présente, dans ses aberrations, comme dans son parfait accomplissement, des phénomènes qui intéressent autant le physicien que le médecin; et c'est sous ce double point de vue que, dans un mémoire très-détaillé, le C. NICOLAS, membre associé de l'Institut national, professeur de chymie à l'école centrale du département du Calvados, et le C. GUEUDEVILLE, médecin, ont considéré le *diabète sucré*, ou la *pthysurie sucrée*.

La présence de la matière sucrée, qui, pendant longtemps, n'a été reconnue que dans la canne à sucre, (*arundo saccharifera*. Lin.), s'est manifestée par les travaux des chymistes modernes, non-seulement dans beaucoup d'autres substances végétales, telles que la mauve, les sucs d'érable, de betterave, etc., mais encore dans le règne minéral, où le C. Vauquelin l'a mise en évidence par les analyses qu'il a faites de l'émeraude et de l'aigue-marine. Quelques produits

(1) Nous avons inséré en entier dans le *Magasin Encyclopédique*, le mémoire du C. Ventenat. Année VIII, t. III, p. 76. A. L. M.

de l'analyse du lait avoient offert aussi de l'analogie avec le sucre. Le médecin anglois Willis avoit remarqué que, dans l'affection morbifique dont nous parlons, et dont le premier symptôme est une évacuation surabondante d'urine, ce fluide prenoit une qualité douce et sucrée, au lieu de la saveur âcre et piquante qu'il a dans l'état ordinaire.

Ayant rencontré dans leur pratique plusieurs malades attaqués du diabète, les citoyens Nicolas et Gueudeville se sont livrés à une analyse comparative de l'urine rendue dans l'état diabétique et dans l'état de santé; ils y ont constaté, par des expériences soignées, l'existence du corps muqueux sucré dans la première; ils en ont retiré de l'acide acéteux et de l'alcool, tandis que la seconde n'est point susceptible de fermentation, soit spiritueuse, soit acide.

Le mémoire des CC. Nicolas et Gueudeville, qu'on peut regarder comme un traité complet de la phtysurie sucrée, renferme l'histoire des causes attribuées à cette maladie, et des moyens employés pour la combattre, depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, et la description exacte des symptômes qu'elle présente dans ses diverses périodes. Voici les principaux résultats de leur important travail sur cette maladie, dont les observations seroient beaucoup moins rares sans la négligence d'un grand nombre de médecins, qui jettent entre les bras des charlatans *uroscopes*, les malheureux qui en sont attaqués.

Ce diabète sucré, qui semble plus fréquent dans les pays où on boit du cidre ou des liqueurs de ce

genre, a pour cause principale *une déviation spasmodique et continuelle des sucs nutritifs non animalisés sur l'organe urinaire, et qui altère aussi les sucs gastriques, pancréatiques, biliaires, etc.* Elle paroit particulière aux tempéramens musculaires : son siége est placé dans l'appareil digestif ; et l'organe urinaire supplée, par l'excès de ses évacuations, aux autres sécrétions et excrétions qui sont suspendues.

L'urine qui passe, comme nous l'avons déja dit, à la fermentation vineuse et acéteuse, donne un alcool d'une odeur désagréable, un sucre crystallisé, dont la nature n'est pas encore bien connue, au lieu d'urée, d'acide urique et benzoïque qu'elle devroit contenir ; les sels ammoniacaux et phosphoriques ne s'y montrent qu'en très-petite quantité. Le sang des phtysiques est très-séreux, ne contient presque point de sels ammoniacaux et phosphoriques.

Ces phénomènes fournissent les indications suivantes :

1.° Faire cesser l'état spasmodique ;

2.° Rendre aux sucs nutritifs les principes d'animalisation ;

Et, pour arriver à ce but, choisir les alimens et les remèdes parmi les substances qui contiennent l'azote et les sels phosphoriques. C'est d'après ces indications que les CC. Nicolas et Gueudeville ont prescrit aux sujets de leurs diverses observations, un régime animal, composé de viandes grasses et de boissons laiteuses, dans lesquelles on faisoit dissoudre du phosphate de soude ; ils donnoient pour médicamens des bols formés avec l'extrait aqueux d'opium

d'opium et du quinquina, quelquefois aussi du musc. Ce traitement a eu un succès complet.

GÉOLOGIE.

Observations faites au sommet du MONT-PERDU.

LA beauté des sites qu'offrent les montagnes, et surtout l'espoir de lire sur ces masses imposantes les révolutions dont elles semblent avoir été les témoins ou les résultats, attirent sans cesse vers leur sommet ceux qui ont une fois connu le charme de ces méditations qu'on pourroit nommer anti-diluviennes.

Le C. RAMOND, qui s'est particulièrement attaché à nous faire connoître les Pyrénées, et surtout le *Mont-Perdu*, a constaté, par un nouveau voyage qu'il vient d'y faire, que cette montagne dominoit en effet tous les pics qui l'environnent.

Sa crête est formée de bancs de marbre noir rempli de nœuds siliceux qui contiennent çà et là des amas de coquilles : le sommet en paroît dépourvu, mais on en retrouve un peu plus loin. Ces bancs, généralement parallèles à la principale direction de la chaîne, souffrent des flexions plus ou moins considérables de part et d'autre de cette direction. Ils sont presque verticaux, leur inclinaison moyenne étant d'environ 80° au sud.

La calotte de neige qui couvre le pic n'a qu'environ deux mètres d'épaisseur, parce que la roideur des pentes latérales n'en permet point l'accumulation ; mais dans les parties où le sol est moins escarpé, cette épaisseur est de 13 à 14 mètres, et se

trouve beaucoup plus considérable dans les vallons où s'arrêtent toutes les neiges qui roulent des pentes environnantes.

Le sommet du *Mont-Perdu* a offert au C. Ramond ces deux plantes phanérogames, *aretia alpina*, Lin.; *saxifraga retusa*, Gouan. Plus bas, il a trouvé le *cerastium alpinum*, le *saxifraga groenlandica*, et le *ranunculus parnassifolius*. Il pense que ce n'est point la hauteur de ce pic, mais le défaut de terre propre à la végétation qui y rend les plantes si rares. Il n'a presque vu qu'un amas de menus débris frappés de la foudre et battus des vents; et si au milieu de cette destruction produite par l'action combinée des météores les plus puissans, un roc encore en place offroit aux végétaux un appui solide, il étoit recouvert de gazon et de plantes d'une vigueur qui prouve que ce n'est pas la raréfaction de l'air ni l'abaissement de la température qui les bannissent en général de ces régions.

Les bouleversemens qu'a subi cette partie du globe ont paru au C. Ramond d'une évidence tellement marquée, les angles saillans et rentrans des vallées, occasionnés par le déchirement de la masse primitive, si entiers et si vifs, qu'il lui a semblé que, si la cause qui les a disjoints venoit à opérer précisément en sens contraire, ils se réuniroient sans qu'on pût apercevoir la soudure.

Ces caractères, particuliers à la masse du *Mont-Perdu*, « en font, dit-il, comme une île de deux « ou trois myriamètres d'étendue, jetée par un grand « événement sur le dos des Pyrénées. »

Ouvrages imprimés, présentés à la Classe par ses membres.

Compte rendu à la classe des sciences mathématiques et physiques de l'Institut national, de la vente des laines et des bêtes à laine provenant du troupeau national de Rambouillet, le 15 prairial an 10, par les CC. Tessier et Huzard, imprimé par ordre de la classe.

Huitième livraison de la *Description des plantes nouvelles et peu connues, cultivées dans le jardin du C. Cels*, par le C. Ventenat.

Recherches sur l'organisation des corps vivans, par le C. Lamarck.

Notice sur la vie et les travaux de Dolomieu, par le C. Lacépède (1).

Sur l'art d'observer et de faire des expériences, par le C. Senebier, associé.

Annuaire météorologique pour l'an 11, par le C. Lamarck.

Notice des travaux de la classe des sciences morales et politiques, pendant le dernier trimestre de l'an 10; *par le C. Ginguené, secrétaire.*

Le C. Delisle de Salles a terminé son *Tableau du règne de Louis XV*, de ce règne qui

(1) Cette notice est en entier dans le *Magasin Encyclop.* Année VIII, t. II, p. 459.

semble être placé entre l'époque où les ressorts du gouvernement monarchique furent trop tendus et celle où ils se sont brisés, pour expliquer de la manière la moins équivoque, c'est-à-dire par les faits, comment l'une conduisoit inévitablement à l'autre.

Le C. LÉVÊQUE, dans un *Mémoire sur l'Histoire*, l'a considérée comme science et comme art. Comme science, elle est le registre des faits. Chaque jour, elle fait de nouveaux progrès, puisqu'elle s'enrichit de faits nouveaux. Les contemporains sont curieux de savoir tout ce qui se passe autour d'eux. Dans les temps de calme, cette curiosité s'empare des gens oisifs; elle est la passion de tous dans des temps où tous sont dans l'agitation et l'inquiétude. Pour satisfaire leur impatiente avidité, on a imaginé les journaux qui leur offre chaque jour l'histoire de la journée. On affecte de les mépriser; mais ils sont bien plus fidelles que les traditions et les bruits publics qui ont été longtemps les seuls matériaux de l'Histoire.

Les faits stériles, qui n'ont pas d'influence sur l'avenir, perdent sans cesse de leur valeur. On les élague; et de ceux que l'on conserve se forment les annales. Les contemporains les aiment d'autant plus qu'elles sont plus détaillées. « Si l'annaliste a du talent, on sera longtemps sans lui en avoir d'obligation, parce que le talent n'est pas ce qu'on lui demande. La diffusion est un vice qu'on lui pardonne, parce qu'elle le rend petit comme la plupart de ses lecteurs. »

L'Histoire, considérée comme science, fournit la

matière à l'Histoire considérée comme art. C'est celle-ci qu'on appelle l'Histoire proprement dite, et dont les Grecs et les Romains nous ont laissé de beaux modèles.

Elle est destinée la postérité, et ne conserve que ce qui peut l'instruire ou lui plaire. Bien des événemens qui fixent l'attention des contemporains perdront toute leur importance ; elle les rejette. Bien des hommes qui ont de la réputation de leur temps, ne seront plus que des hommes ordinaires ; elle ne daigne pas les nommer. Elle exige deux sortes de critique : l'une qui, dans les contradictions, les exagérations, les mensonges des annales, démêle la vérité ; l'autre, plus difficile encore, qui, dans un chaos d'événemens, sait distinguer ceux qui méritent d'occuper un sage lecteur. Elle peint à grands traits, et fait plus d'impression que les annales, parce que, dans celles-ci, des faits vulgaires étouffent les grands événemens, et des hommes vulgaires les grands hommes.

Il est bien difficile d'écrire l'Histoire pour les contemporains. L'auteur veut être historien, et ses lecteurs veulent qu'il ne soit qu'annaliste ; il veut être impartial, et ses lecteurs sont passionnés. S'il lutte contre son siècle, il n'aura des amis que dans les siècles où il ne vivra plus.

« Mais, dit le C. Lévesque, les témoins de notre « révolution doivent être dans une disposition favo- « rable pour écrire l'histoire des siècles passés. Ils « ont vu tant de grands renversemens, tant de gran-

« des calamités, tant de grandes conceptions, tant « de grandes actions, un si grand homme, que tout « ce qui n'est pas sublime leur semble petit. De tout « ce qu'ils ont vu de grand, ils ont appris à voir « grandement. Voir grandement, c'est embrasser « d'un coup-d'œil beaucoup d'objets; c'est réduire « beaucoup d'objets à l'unité. Quand on voit ainsi, « on s'exprime en peu de mots. »

Le C. ROMME, associé, professeur de mathématiques, a communiqué à la classe un écrit intitulé: *Marées observées au port de Rochefort, sur la rivière de Charente, pendant le cours de deux lunaisons.* D'accord avec les physiciens, les astronomes et les géographes, d'accord avec lui même dans les observations qu'il fit l'année dernière sur le même phénomène, il explique ces marées par le principe de la gravitation de la lune.

Le C. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE a lu, dans la séance suivante, des objections contre ce principe, faites d'abord de vive voix, précédemment consignées dans l'avertissement du quatrième volume de ses *Etudes de la Nature*, et auxquelles il a donné de nouveaux développemens.

On avoit cru jusqu'à présent que la découverte de l'Amérique étoit due à Christophe Colomb: c'étoit un de ces points de l'histoire sur lesquels tous les auteurs sont d'accord, et qui pouvoit être considéré comme l'un des plus certains. Cependant il s'est élevé à ce sujet, dans ces derniers temps, des doutes qui ont paru assez fondés à plusieurs savans,

et qu'ils ont jugés dignes de leur attention. On vient d'annoncer dans les papiers publics qu'il existoit, dans la bibliothéque de Saint-Marc, à Venise, une carte d'André Bianchi, faite en 1436, dans laquelle se trouvoit une grande île nommée *Antilia*, située dans l'ouest des îles Açores; ce qui prouve, dit-on, que l'Amérique étoit connue avant la découverte qui en a été faite par Christophe Colomb : on ajoute que le savant Morelli, bibliothécaire de Saint-Marc, va publier cette carte. Cette annonce a donné lieu au C. Buache d'examiner de nouveau la carte de Bianchi qui étoit connue depuis 1783, par l'édition et les commentaires qu'en a donnés Formaleoni, à la suite de son ouvrage intitulé : *Saggio sulla Nautica antica de' Veneziani.*

La première idée qui se présente à la vue de cette carte, où l'on trouve en effet une grande île nommée *Antilia*, placée dans l'ouest des Açores, et le commencement d'une autre île située au nord d'Antilia, et nommée *Ysola de la man Satanoxio*, c'est que ces deux îles sont des parties de l'Amérique ou quelques-unes des îles connues aujourd'hui sous le nom d'*Antilles*, puisqu'il n'existe aucune autre terre dans tout l'espace compris entre les Açores et l'Amérique. La carte de Bianchi ayant été faite en 1436, il paroîtroit donc naturel d'en conclure que l'Amérique ou quelques-unes de ses parties, étoient connues avant les voyages de Christophe Colomb. C'est aussi l'opinion qui a été adoptée par Formaleoni; mais cette opinion ne peut se soutenir après un examen sérieux de la carte de Bianchi, compa-

rée à d'autres monumens également authentiques qu'il convient aussi de consulter.

Il existe une lettre (1) du savant Paolo Toscanelli, l'auteur du *Gnomon de sainte Marie de Florence*, datée du 25 juin 1474, et dans laquelle il est fait mention de l'île *Antilia*. Cette lettre fut adressée d'abord à Fernando Martinez, chanoine de Lisbonne, qui avoit consulté Toscanelli, de la part du roi de Portugal, sur la possibilité de retrouver les Indes. Elle fut envoyée ensuite à Christophe Colomb, en réponse à une lettre qu'il avoit écrite à Toscanelli sur le voyage qu'il se proposoit d'entreprendre. Il n'est question dans la lettre de Toscanelli que de la route qui lui paroît la plus courte pour aller aux Indes, et des parties des Indes qui lui paroissent les plus riches et les plus dignes d'être recherchées. La route la plus courte, dans son opinion, est, en parlant de Lisbonne, d'aller directement à l'ouest à travers l'Océan Atlantique, et de parcourir dans la même direction, ou sur le parallèle de Lisbonne, le tiers à peu près de la circonférence de ce parallèle. A cette distance, on trouve, dit-il, la ville de *Quisay* ou *Quinsay* (la capitale de la Chine du temps de Marc-Paul): on y trouve aussi l'île de *Cipango* (aujourd'hui le Japon), extrêmement fertile en or, en perles et en pierres précieuses. C'est dans ces mêmes parages qu'il place l'île Antilia, lorsqu'il dit: *Et de l'île Antilia, que*

(1) Cette lettre se trouve dans un ouvrage du jésuite Xémenès, intitulé: *Del Veccio e nuovo Gnomone Fiorentino;* et dans une lettre de M. Barros aux auteurs du *Journal des Savans*, janvier 1758.

vous connoissez et que vous nommez Sette-Città, jusqu'à la fameuse île de Cipango, il y a dix espaces, qui font 2,500 *milles*, ou 225 *lieues*. Il résulte de ce passage, qu'à l'époque de 1474 l'île Antilia étoit connue, du moins du roi de Portugal, pour lequel la lettre de Toscanelli a été faite, et qu'elle passoit pour être une des plus riches contrées du monde. Il en résulte encore que, dans l'opinion de Toscanelli, elle étoit située dans les parties orientales des Indes, qui étoient alors le pays des merveilles ou des productions les plus précieuses. Il est probable que c'est d'après les idées de Toscanelli que Christophe Colomb a donné le nom d'*Antilles* aux îles de l'Amérique, qu'il trouva dans son premier voyage, et qu'il supposa être la partie orientale des Indes. C'est d'après les cartes de son temps que Toscanelli fait les calculs de la route qu'il indique, et l'*Antilia* de la carte de Bianchi ne peut être que l'*Antilia* de la lettre de Toscanelli. Elle ne peut donc représenter aucune partie de l'Amérique.

Pour dissiper entièrement les doutes que l'on fonde sur cette carte de Bianchi, il eût été satisfaisant de retrouver dans l'ancien continent les noms d'*Antilia* et *De la man Satanaxia*, que présente cette carte. Le C. Buache a fait à cet égard toutes les recherches possibles: il a examiné d'abord, d'après l'opinion de Toscanelli, toutes les îles de l'Archipel des Indes, mais sans succès. Considérant ensuite que l'île *Antilia* étoit connue des Portugais, suivant Toscanelli, ce qui ne pouvoit être dit des îles de

l'Inde à cette époque ; considérant encore que le roi de Portugal n'avoit eu aucun égard aux renseignemens de Toscanelli, ni à la proposition qui lui avait été faite par Christophe Colomb, et que plusieurs auteurs ne font qu'une même île de l'*Antilia* et de la fameuse *San Borondon* ou *Brandon*, que l'on supposoit être près des Canaries, le C. Buache a porté ses regards sur les côtes occidentales de l'Afrique, que les Portugais s'occupoient alors à découvrir. D'après divers enseignemens que lui ont fournis l'*Itinera Mundi* de Péristol, une carte manuscrite de la bibliothèque nationale, de 1346, et une autre de la bibliothèque du duc de Parme, de 1367, il croit entrevoir que les noms d'*Antilia* et *De la man Satanaxia*, sont le résultat des premieres connoissances que les Européens ont eues des riches contrées de l'intérieur de l'Afrique ou du pays des noirs, que les Arabes nomment *Sudan*. Ce nom de *Sudan* lui paroit avoir quelque rapport avec celui de *Satanaxia*. Le nom de *Sette-Città*, que les Portugais donnoient à *Antilia*, suivant Toscanelli, et que l'on a traduit par *septem civitates*, les sept cités, lui paroit être le *Regio septem Montium* que la carte de Sanut, dans le *Gesta Dei per Francos*, place à la côte occidentale d'Afrique, à la suite d'une île, et près le pays de *Gaulolia*. A l'égard du nom d'*Antilia*, il le croit analogue au nom de *Cantin*, que Péritsol indique entre le cap Bojador et le cap Blanc, où il y a une côte nommée *les sept montagnes ;* au nom d'*Ansil* ou d'*Angel*, que l'on nomme autrement *les sept mottes*, à la côte du Sénégal ; et

au nom d'*Andi*, port voisin des mottes d'Angel, d'où l'on a fait Portandie. Il est à remarquer que c'est sur la côte située entre les Canaries et le Sénégal, que l'on a commencé à faire le commerce de l'or avant la découverte de la côte de Guinée. Si ces renseignemens ne sont pas des preuves, ils sont au moins des indices satisfaisans en faveur de l'opinion que le C. Buache a adoptée; savoir, que l'île Antilia n'étoit point l'Amérique. « Un voile épais, « dit-il, couvre encore la géographie de l'Afrique « entière. Les noms des différens points de la côte « qui est seule connue, sont, pour la plupart, des « noms nouveaux qui leur ont été imposés par les « Portugais, et il est difficile d'y reconnoître les « objets qui sont indiqués par les naturels du pays. »

Le C. Toulongeon, occupé de l'histoire de notre temps, a été conduit, par le genre même de son travail, à considérer plus particulièrement encore que le C. Lévesque, *les différentes manières d'écrire l'histoire*, et surtout l'histoire contemporaine. Son mémoire sera lu dans cette séance. Il y insiste sur la nécessité des détails, qui peuvent seuls découvrir ou faire deviner l'origine ou les causes des événemens, et peindre avec vérité les caractères.

L'histoire moderne, ainsi que les histoires anciennes, se composent de deux époques; les temps de calme et les temps de trouble. On distingue l'histoire civile, qui comprend comme cause les événemens militaires, et l'histoire purement militaire, qui exclut les événemens civils comme étrangers à l'histoire de l'art.

Dans les temps réglés, les effets civils n'ayant que peu ou point d'influence sur les événemens militaires, on a pu faire de très-bonnes histoires purement militaires; telles sont celles des campagnes de Turenne, de Condé, de Luxembourg, ouvrages techniques, et qui renferment de grandes leçons de l'art. Mais le C. Toulongeon doute que l'on puisse écrire ainsi toute l'histoire militaire d'un peuple, lorsque ce peuple a fait lui-même, pour ainsi dire, le matériel de son histoire militaire, lorsque ses causes civiles ont eu une grande influence sur les événemens de guerre ou sur son histoire militaire, surtout lorsque les moyens donnés par ses causes civiles ont crée un art nouveau, un nouveau système de guerre, une tactique nouvelle.

Ce qui influe sur le caractère même de l'histoire, doit influer aussi sur le style; en décrivant de telles époques, il doit descendre quelquefois de la dignité habituelle du style de l'histoire, et ce sont encore des formes historiques particulières qu'exigent les temps de révolution. La nécessité de tout dire, ou du moins de dire beaucoup plus que dans les histoires communes, oblige aussi à employer des expressions qui ne seroient pas admises, comme elle force à admettre des faits qui, ailleurs, seroient négligés.

L'histoire seroit comme une toile inanimée, si elle ne faisoit pas parler ses personnages; elle seroit une peinture sans ressemblance, si le langage qu'elle leur prête n'étoit pas celui qu'ils ont dû tenir. Les historiens antiques, en se permettant des harangues factices, qu'on a tort de leur reprocher, ont eu pour

objet de développer les caractères. A plus forte raison, quand les événemens sont le plus souvent le produit des paroles, quand les choses se sont faites avec des discours, il faut bien rapporter, ou au moins extraire fidellement les discours, puisqu'alors les paroles et les discours font partie de l'histoire.

L'un des plus grands avantages de la forme constitutive de l'Institut national se fait surtout sentir à ceux de ses membres qui ont embrassé, dans leurs études, diverses branches de connoissances humaines. Les différentes sections qui composent chacune des classes, font entre elles une sorte de commerce intérieur de lumières, qui tourne à l'agrément et au profit de toutes. C'est ainsi que le C. LÉVESQUE a passé de ses travaux historiques à des recherches analogues à ceux de la section de l'analyse des sensations et des idées, dans un *Mémoire sur la formation du langage, considérée dans les plus simples élémens de la langue grecque.*

Il reconnoît que les hommes ont employé d'abord la pantomime; mais il ne voit pas qu'elle les ait conduits à convenir entre eux d'une langue parlée, parce que les signes pantomimiques n'ont point de rapports organiques avec les signes vocaux. Mais la nature a voulu que, par la seule expiration de l'air qui remplit nos poumons, nous rendissions des sons que les grammairiens appellent des voyelles. Chez tous les peuples, ces expirations ou exclamations expriment les différentes manières dont nous sommes affectés. Il s'y joint des aspirations plus ou moins rudes; les émissions en sont plus vives ou plus lentes, plus aiguës ou plus graves,

plus ouvertes ou plus sourdes, suivant le caractère de ces affections, ou suivant leur intensité. C'est ce que l'auteur appelle la *langue naturelle*. Elle s'enrichit par l'adjonction de quelques consonnes, que les enfans, et par conséquent les sauvages, prononcent naturellement, et qu'ils rendent significatives. La fécondité de ces racines est prouvée par le grand nombre de mots grecs qui, si l'on en retranche la terminaison, ne consistent que dans ces simples émissions de la voix, ou dans quelques syllabes familières aux enfans. A cette langue naturelle se joint bientôt ce que l'auteur appelle *langue apprise :* elle a pour élémens l'imitation des différens bruits qu'excitent les divers mouvemens, comme ceux de l'air, de l'eau, d'une chute légère ou pesante, du cri des animaux, etc. « Les hommes ont « appris cette langue en fréquentant la nature, comme « on apprend une langue étrangère en fréquentant « ceux qui la parlent. La langue grecque, surtout « dans Homère, est riche de ces imitations » De plus longs détails sur cette théorie, entraîneroient trop loin, et seroient ici déplacés.

Ouvrages imprimés, présentés à la Classe.

Table de traités entre la France et les puissances étrangères, et recueil de traités qui n'ont pas encore vu le jour, par le C. Koch, associé. 2 vol. in-8.°

Rapports du physique et du moral de l'homme, par le C. Cabanis. 2 vol. in-8.° (1).

(1) *Magasin Encyclop.* Année VIII, t. III, p. 145.

Société d'agriculture du département de la Seine. Séance publique du 2.e jour complémentaire.

Le préfet du département de la Seine ouvre la séance par un discours dans lequel il se plaît à rendre hommage aux efforts que n'a cessé de faire la société depuis son institution, et malgré la guerre, pour obtenir une amélioration dans l'agriculture. Il a vu avec la plus vive satisfaction que le zèle de la société, secondé par les encouragemens du Gouvernement, a déja été couronné par des succès.

Le C. MATHIEU, président de la société, dans un discours plein de méthode, et qui annonce de profondes connoissances dans cette partie, excite également l'émulation de la société, en lui faisant envisager la gloire dans l'utilité de ses travaux.

Le C. FRANÇOIS (de Neufchâteau), fait l'analyse des mémoires envoyés à la société, sur les moyens propres à perfectionner la charrue. Aucun n'a atteint le but proposé par le programme.

Le C. Chaptal, ministre de l'intérieur, promet d'ajouter 4000 fr. aux 2000 fr. pour le prix dont la distribution est renvoyée à l'an 12. Il y aura deux accessit de 1500 fr. chacun; mais la somme ne sera remise à l'auteur qui aura remporté le premier prix, que vers le printemps de l'an 13, après que des essais qui seront exécutés en présence des membres de la société, dans le département de la Seine, auront confirmé l'opinion avantageuse que la découverte aura fait concevoir.

Les détails que l'orateur donne sur cet objet, font penser que les charrues devront avoir les roues plus hautes que celles d'aujourd'hui ; qu'une charrue à plusieurs socs paraîtroit préférable d'après les observations de quelques agronomes.

Il a observé que les memoires pourront être écrits et envoyés dans les principales langues de l'Europe.

Le C. LASTEYRIE a lu un mémoire sur les propriétés économiques du bouleau.

Le C. CADET-DEVAUX a lu une notice biographique sur le conseiller-d'état Benezech : l'assemblée a témoigné, par des applaudissemens, qu'elle partageoit les regrets de l'orateur.

Le C. GRÉGOIRE parle de l'esprit public qui règne en Angleterre, sous le rapport de l'industrie et de l'agriculture. Il trouve dans l'attention particulière donnée par les propriétaires à la culture de leurs terres, dans la considération qu'ils accordent à leurs fermiers, dans la propreté même des habitations, dans les monumens élevés par la reconnoissance, enfin, dans les encouragemens accordés par le Gouvernement, les sources de cet esprit public si remarquable, et qui a une influence si heureuse, que l'Angleterre passe à juste titre pour le pays de l'Europe où l'agriculture est portée au plus haut degré.

Le C. SILVESTRE, secrétaire, a fait un rapport sur les prix proposés pour l'an 11 et l'an 12.

La séance est terminée par la distribution de trois médailles. Une au C. Douet-Richardot, pour avoir desséché un vallon de 1400 mètres de long ; l'autre, aux C. Leroi et Roui, pour l'amélioration des laines ;

et

et la troisième, au C. Poulet, pour repiquage de blé qui a produit un tiers de plus et épargné $\frac{97}{100}$ de semence.

THÉATRES.

Théatre Feydeau.

La Boucle de Cheveux.

Cet opéra en un acte, joué le 8 brumaire, n'a eu qu'un demi-succès. Il n'y est pas question de la Boucle de Cheveux, chantée si agréablement par Pope. Les auteurs sont les CC. Hoffman et Dalayrac.

Théatre Louvois.

Le Mari ambitieux.

Cette comédie, en cinq actes et en vers, a été jouée le 24 vendémiaire. Les grands ouvrages deviennent d'autant plus difficiles à faire à présent, que la plupart des caractères ont été mis au théâtre, ou que du moins les auteurs se sont emparés de ceux qui leur ont paru les plus marquans et les plus faciles à présenter sur la scène. *Picard* avoit semblé trancher cette difficulté. En effet, quoique Destouches eût fait un Ambitieux, Picard ne rivalisoit pas avec lui, puisque le titre du *Mari ambitieux* annonçoit une situation nouvelle et un homme partagé entre sa femme et l'ambition. Mais est-ce un caractère qui prête bien à la comédie

que celui de l'ambitieux? Destouches pensoit le contraire, aussi en a-t-il fait une *tragi-comédie*. Ce titre n'est plus de mode chez nous; on intitule drame ce qui n'est ni tout-à-fait comique ni tout-à-fait tragique. J'avouerai cependant qu'il faudroit inventer un mot nouveau pour caractériser l'ouvrage de *Picard*, qui ne me semble ni tragique, ni comique, ni même dramatique.

Le fonds d'abord est vicieux, en ce qu'il ne présente pas un intérêt assez vif. Comment s'intéresseroit-on pour M. *Cléon* qui desire une *place* assez éminente, lorsqu'on ne sait ce que c'est que cette place, et lorsqu'on voit que ce Cléon est un monsieur fort peu aimable, bourru avec sa femme, affichant un grand luxe et n'ayant qu'un revenu très borné, se livrant à de faux amis, jaloux par momens, très-complaisant ensuite, et ne rachetant ces défauts par aucune qualité marquante. C'est ce Cléon qu'on dit être l'ambitieux. Eh! quelle ambition que le desir de posséder une place qui le mettroit à son aise; tout le monde est ambitieux à ce prix. Pour obtenir cette place, il veut attirer chez lui M. *Dulys* de qui dépend la nomination. Ce M. Dulys est un homme intègre et excellent magistrat, si on veut l'en croire. Il n'accorde les places qu'aux gens de mérite, et pourtant, il courtise Mme Cléon et veut l'entraîner à un bal où il empêche son mari de se rendre. Heureusement un père honnête homme et grand raisonneur se trouve là fort à propos pour déjouer les projets de Dulys qui se corrige sur le champ et

accorde à Cléon une place à Bordeaux équivalente à celle qu'il brigue à Paris. Le seul incident qui arrête le projet de Cléon, c'est la demande que fait une M.me de Saint-Albans, coquette intrigante, de la place qu'il brigue, pour un jeune fat qu'elle protège. Le pis de tout cela, c'est que le but principal est manqué, attendu que l'ambitieux n'est ni puni, ni corrigé. On ne conçoit vraiment pas comment Picard a pu se décider à travailler sur un plan aussi foible. Si on lui doit des éloges, c'est d'être parvenu à remplir cinq actes avec si peu de matières. Il s'est fait un rôle épisodique peu utile à la pièce, c'est celui d'un homme qui fait le nécessaire, et n'est bon à rien. Le rôle le plus marquant, le mieux fait, est celui du père de M.me Cléon. *Vigny* le joue avec une vérité, un naturel, qui lui méritent des éloges. Quant au rôle du *mari*, il devoit être fort difficile d'en saisir le caractère. La seule scène bien tracée est celle où sa jalousie l'emporte sur son ambition, et *Dorsan* l'a parfaitement jouée. Cette scène et celle où le père s'exprime franchement vis-à-vis de Dulys, sont les seules qui interrompent la monotonie de la pièce. Quant au style, sans le juger aussi sévèrement que quelques personnes, je reprocherai à Picard d'y avoir laissé des expressions triviales; entre autres, *pas vrai?* terme de cuisinière, répété deux fois, et qui se trouve dans la bouche de M.m Saint-Albans. J'ajouterai encore que Picard n'auroit pas dû s'appesantir sur des plai-

santeries rebattues, et répéter dix fois dans sa pièce tout ce que l'on a dit et redit vingt fois sur les théâtres du Boulevard, en parlant des maris. Je ne finirai pas cependant sans assurer que cet ouvrage, quoique foible, exigeoit beaucoup de talens; et que si Picard veut se donner la peine de travailler davantage un plan avant de penser aux details, il nous donnera bientôt quelque production digne de l'auteur de *la Petite Ville* et de *Médiocre et Rampant*. T. D.

Théâtre du Vaudeville.

Les Usuriers.

Ce vaudeville a été joué le lundi 3 brumaire.

Il est inconcevable que l'on ait reçu et joué une pièce dont la scène principale est celle où un jeune fou, qui a engagé tous ses revenus à des usuriers, feint de vouloir se brûler la cervelle pour les attendrir, et recouvrer sa fortune. Le jeu de l'acteur, qui met le canon du pistolet dans sa bouche, achève de révolter les spectateurs. Une telle scène est entremêlée de couplets où l'on plaisante gaiement sur les images les plus lugubres. Et cet ouvrage a été joué au Vaudeville! et on le rejoue encore malgré les sifflets! T. D.

LIVRES DIVERS (1).

SCIENCES ET ARTS.

JOURNAL de l'Ecole polytechnique, publié par le Conseil d'instruction et administration de cet établissement. Onzième cahier. Tome IV. A Paris, de l'imprimerie de la République. Messidor an X. In-4.° de 385 pages.

Dans les précédens numéros du Journal de l'Ecole polytechnique, les éditeurs avoient contracté l'engagement d'instruire le public des changemens survenus dans l'organisation, dans l'enseignement ou dans l'administration de cet établissement. Dans les six premiers cahiers, cet engagement a été rempli; mais les VII.e et VIII.e (qui ont paru), les IX.e et X.e cahiers qui vont paroître incessamment, ayant été consacrés en entier à la mécanique philosophique du C. PRONY, les éditeurs ont pensé devoir réunir dans ce XI.e cahier les changemens et les améliorations qui ont eu lieu pendant l'an 8 et l'an 9, et qui peuvent intéresser le public. On y trouve la loi du 25 frimaire an 8, rendue d'après le rapport du ministre Laplace; le rapport sur la situation de l'Ecole polytechnique, fait le 3 nivose an 9 par le conseil de perfectionnement établi en execution de la loi du 25 frimaire an 8; la liste des membres du conseil de perfectionnement; le programme des connoissances exigées pour l'admission à l'Ecole polytechnique; enfin, l'avis au public pour le concours d'admission des élèves en l'an 10.

Les mémoires contenus dans ce volume, sont relatifs à l'analyse ou à la géométrie descriptive, ou

(1) Les articles marqués d'une * sont ceux dont nous donnerons un extrait.

à la physique, ou à la chymie. La première division contient deux *mémoires* du C. MONGE *sur la surface courbe dont toutes les normales sont tangentes*, 1.° *à la surface d'une même sphère*; 2.° *à une même surface conique à base arbitraire*, le C. PRONY y donne une *analyse détaillée des différentes questions qui se rapportent au mouvement d'un corps sollicité par des puissances quelconques*; un mémoire des CC. MONGE et HACHETTE, contenant l'*application de l'algèbre à la géométrie*, et servant de supplément aux feuilles d'analyse du C. Monge. Ces feuilles et ce mémoire contiennent la démonstration des théorèmes ou la solution des problèmes énoncés par le programme du conseil de perfectionnement. A la suite de ce mémoire se trouvent des additions par les CC. HACHETTE et POISSON. Le C. BIOT y a publié des considérations sur les intégrales des équations aux différences finies qu'il avoit présentés à l'Institut le 6 ventose an 8; et le C. POISSON, un mémoire *sur la pluralité des intégrales dans le calcul des différences*, lu à l'Institut le 16 frimaire an 9, ainsi qu'un autre mémoire sur l'*élimination dans les équations algébriques*; enfin, un mémoire du C. MOREAU *sur la théorie du mouvement des projectiles dans les milieux résistans*.

Dans la division de la *géométrie descriptive*, on trouve un *mémoire sur la fortification souterraine*, connue vulgairement sous le nom de *mines offensives et défensives*, par le C. MARESCOT; un mémoire *sur l'emploi des machines aérostatiques aux reconnoissances militaires et à la construction des cartes géographiques*, par le C. LOMET; un *mémoire sur la direction des cassis* (1), par le C. REGNARD, in-

(1) On appelle ainsi les boulets, ordinairement faits après coup sur les routes en empierremens, et qui ont pour objet de barrer les eaux pluviales de distance en distance sur les parties en rampe, et de les obliger à se porter dans le fossé, au moyen de la direction oblique qu'on leur donne.

génieur des ponts et chaussées ; enfin, un *mémoire* du C. LEFRANÇOIS *sur la gnomonique.*

Sur la *physique*, on trouve dans ce volume un premier mémoire du C. HASSENFRATZ *sur les ombres colorées ;* un mémoire *sur le galvanisme*, par le C. HACHETTE, et l'extrait d'un mémoire *sur l'élasticité*, par le C. BARRUEL.

La partie chymique contient l'*examen d'un oxyde d'antimoine natif ayant l'organisation d'un sulfure*, *et un essai d'application des phénomènes galvaniques à la formation et au passage des minéraux*, par le C. GUYTON ; *des observations sur la strontiane*, par le C. BERTHOLLET ; une notice du même, *sur une méthode de donner au lin et au chanvre les apparences du coton* ; un *précis d'expériences faites au laboratoire* du C. GUYTON, à l'École polytechnique, *sur l'oxyde de Carbon gazeux*, par les CC. DESORMES et CLÉMENT ; une notice *sur l'acide sebacique*, par le C. THENARD ; des *observations sur l'acide zoonique*, par le même ; enfin, la *description d'un sel sulfuré de soude*, par le C. LERMINA.

L'ouvrage est terminé par un *discours sur les connoissances nécessaires à un amateur éclairé des arts du dessin*, par le C. NEVEU ; une *notice biographique sur Charles* Gardeur Lebrun, *inspecteur des études à l'École polytechnique*, par le C. GUYTON, et par des annonces de différens ouvrages relatifs aux sciences enseignées dans l'École polytechnique. W.

PHYSIQUE.

CAROLUS MEZZERA a MONTECLARA, philosophiæ et medicinæ doctor, amplissimi medicorum collegii Candidatus, publice disputabit in nationali subalpino athenæo, anno reip. x die 15 floreali, hora 9 matutina, data Cuilibet a sexto argumentandi facultate. Taurini ex typographia nationali. 48 pages in-8.°

Les trente-trois premières pages de cet écrit aca-

démique, contiennent une dissertation en cinquante-trois theses sur l'électricité animale et le galvanisme. Quoique l'auteur, avec Volta et d'autres, attribue à la matière électrique les phénomènes appelés galvaniques produits sur les animaux, il pense cependant que ce fluide est tellement modifié dans le corps animal, qu'il y produit des phénomènes particuliers, et qu'il faut bien les distinguer de ceux qu'on connoît jusqu'à présent au fluide électrique. A la suite de cette dissertation se trouvent des thèses sur des objets de physique, d'anatomie, de physiologie, de médecine pratique, et de matiere médicale. W.

HISTOIRE NATURELLE.

LIVRE du second âge ou *Instructions amusantes sur l'histoire naturelle des animaux, des végétaux et des minéraux; par J. B. PUJOULX. Ouvrage orné de* 108 *figures representant des quadrupèdes, des oiseaux, des insectes et des végétaux. 3.e édition, augmentée des mammifères, des amphibies, des cétacées et d'un traité sur les minéraux.* Paris, chez *Debray*, libraire, place du Muséum, n.° 9. An XI. 1803. 1 vol. in-8.° de 232 pages. Prix, 3 fr. en noir, 4 fr. colorié, et 1 fr. de plus par la poste.

ENCEPHALO-CRANIOSCOPIE.

DARSTELLUNG der neuen auf Untersuchungen der Verrichtungen des Gehirns gegründeten Theorie des Physiognomik des Hn. D. GALL, in Wien Dritte vermehrte und berichtigte Ausgabe, mit einem Kupfer: c'est-à-dire, *Exposition de la nouvelle théorie de physiognomie basée sur l'examen des fonctions du cerveau, par M. le docteur GALL, à Vienne. 3.e édition, revue et corrigée, avec une gravure.* Weimar, au Comptoir d'Industrie, 1802. in-8.° de 80 pages.

Nous avons annoncé il n'y a pas longtemps, la

seconde édition de ce petit ouvrage (1), composé par M. *Froriep*, pour servir de manuel aux personnes qui suivent les cours qu'il donne, sur la théorie de M. Gall, dans l'université de Jena. Cette seconde édition étant épuisée, il a donné à cette exposition plus de développement ; il s'est attaché à déduire les principes de M. Gall, et il y a ajouté différentes observations, fruits des recherches ultérieures du docteur Gall sur sa nouvelle doctrine.

Les quatre figures de crânes qui accompagnent l'ouvrage sont faites avec le plus grand soin. W.

Ornithologie.

Teutsche Ornithologie oder Naturgeschichte aller Vœgel Teutschlands in naturgetreuen Abbildungen und Beschreibungen. C'est-à-dire, *Ornithologie allemande*, ou *Histoire naturelle de tous les oiseaux d'Allemagne, dessinés d'après nature, avec la description exacte de chacun d'eux, publiée par Borckhausen, Lichtenhammer, C. W. Becker, Lembke et Becker le jeune.* A Darmstadt, aux dépens des éditeurs. I.e, II.re livraisons, 1800 ; III.e IV.e, 1801 ; V.e, 1802. In-fol. Prix de chaque livraison avec six figures enluminées, papier vélin, 21 fr. Les figures sont dessinées, gravées et enluminées par les frères *Susemuhl*, à Darmstadt.

L'Allemagne qui, comme l'ancienne Égypte, fut, lors de la civilisation de l'Europe, le berceau des sciences physiques et naturelles, l'Allemagne attire encore sur elle les regards du monde savant. Le zèle infatigable de ses naturalistes, la manière dont ils sont secondés par les artistes de tous les genres, font qu'après avoir admiré les chef-d'œuvres des dessinateurs françois et anglois, on revoit encore avec intérêt les planches de *Sœmmerring*, *Hoffmann*, *Hœnwig*, *Jacquin*, *Blumenbach*, *Jœrdens*, *Bechstein*,

(1) *Magasin Encyclop.* Année VIII, t. II, p. 265.

Esper, de l'*auteur du Jardin botanique de Heidelberg*, et d'autres.

De ce nombre est la collection que j'annonce ici : le dessin y est, j'ose le dire, porté à sa perfection ; les descriptions sont précises, bien ordonnées, et donnent les caracteres de l'espece, ses propriétés, son séjour, sa nourriture, sa propagation, la chasse, l'utilité, le dommage des divers individus, les différences des espèces et des variétés, les synonymes, etc. L'ensemble de chaque description prouve que les auteurs ont consulté la nature, l'ont attentivement observée, et lui ont surpris plus d'un secret.

Les auteurs ont répété en latin les caractères distinctifs, et ont ajouté, en cette langue, une description succincte de chaque individu. Ils n'ont pas numéroté les planches, pour que chacun puisse les classer d'après sa méthode.

Il a paru jusqu'ici *cinq* livraisons composées chacune de *six* planches. En voici l'analyse.

La *première* livraison contient : le Faucon pélerin, *Falco peregrinus* L., moitié de sa grandeur. — Le Loriot, *Coracias Oriolus* Lin., mâle et femelle, grandeur naturelle. Ce que les auteurs disent sur la propagation de cette espèce et sur ce nid artificiel attaché à deux branches, de maniere à pouvoir résister aux vents et aux tempêtes, est très-intéressant. L'Imbrin, *Colymbus glacialis* L., tiers de grandeur naturelle. Cette espèce rare habite de préférence le Nord, les côtes d'Islande, de Groenland et de Spitzbergen, et l'individu qui fut tué sur le Rhin au mois de janvier 1789, et qui a servi d'original du dessin de notre ouvrage, n'étoit qu'un étranger qui s'égaroit pendant les froids excessifs de cette année, qui mettoit peu de différence entre les bords du Rhin et les climats qu'habite cette sorte d'oiseau. Le Héron pourpré, *Ardea purpurea* Lin., une femelle tiers de grandeur naturelle. C'est ici que l'on regrette de ne pouvoir présenter la figure au lecteur, afin qu'il juge par lui-même la finesse du coloris et la vérité du burin de l'artiste. — La Perdrix rouge, *Tetrao rufus* L.,

grandeur naturelle. — Le Merle couleur de rose, *Turdus roseus* L., grandeur naturelle.

La *seconde* livraison figure et décrit : un Faucon à jambes garnies de plumes, (F. *lagopus* L.), moitié de sa grandeur naturelle. — Le Fou de bassan, *Pelecanus bassanus* L. On ne le trouve que passager en Allemagne. — Le grand Pluvier, *Charadrius œdicnemus* L., le mâle. — Le grand Coq de bruyère, *Tetrao urogallus* ; le mâle et la femelle figurés au tiers de grandeur naturelle sur deux planches, qui accompagnent une description très-ample. — Le Gros-Bec, *Loxia coccothraustes*. Le mâle et sa femelle en grandeur naturelle.

Troisième livraison. — Le moyen Duc, *Strix otus*, à trois quarts de grandeur naturelle. — Le Pic noir, *Picus martius* ; cinq huitièmes de sa grandeur. — L'oiseau de Tempête, *Procellaria pelagica ;* grandeur naturelle. M. *Borckhausen* a décrit cet oiseau parmi ceux de l'Allemagne, parce qu'il a été pris à Bergen près Francfort. Cet oiseau de mer n'a été vu que deux fois sur la terre ferme, une fois sur la Tamise, et une autre fois à Bergen. Il fut pris par un paysan deux jours après le 18 brumaire an 8 (9 novembre 1800), jour à jamais mémorable dans les fastes de la politique et de la météorologie. L'auteur a imité en cela *Linné*, *Nozemann*, *Bechstein*, *Pennant*, qui ont aussi décrit parmi les oiseaux de leur pays des individus qui n'y avoient été vus qu'une fois. — La petite Sarcelle, *Anas crecca*, mâle et femelle, trois quarts de grandeur naturelle, deux planches ; le mâle est l'un des oiseaux qui se trouvent en Allemagne. Cette Sarcelle appartient aux oiseaux de passage. L'Ortolan de neige, *Emberiza nivalis*, mâle et femelle, grandeur naturelle.

Quatrième livraison. La Cresserelle, *Falco tinnunculus*, mâle et femelle ; cinq huitièmes de grandeur naturelle ; deux planches. Elle appartient aux oiseaux de passage, et ne se trouve en Allemagne que depuis mars jusqu'en septembre. — La Tadorne, *Anas tadorna* L. Le mâle et la femelle ont la moitié de

leur grandeur naturelle, et sont représentés sur deux planches. — L'Échasse, *Charadrius himantopus*, le mâle, demi grandeur. — La Lavandière, *Motacilla alba*, mâle et femelle; grandeur naturelle.

Cinquième livraison : le Milan royal de *Buffon*, *Falco milvus*. Lin., mâle et femelle, trois huitièmes de grandeur naturelle; deux planches. — L'Avocette, *Recurvirostra avocetta*, le mâle; demi grandeur. — La Rale d'eau, *Rallus aquaticus* L. Le mâle est figuré au trois quarts de sa grandeur naturelle. — Le pigeon ramier, *Columba palumbus*, le mâle; trois quarts de grandeur naturelle. — Le Bouvreuil, *Loxia pyrrhula* L., mâle et femelle; grandeur naturelle.

G. FISCHER, *professeur et bibliothécaire de Mayence.*

ENTOMOLOGIE.

FAUNE PARISIENNE, ou *HISTOIRE abrégée des insectes des environs de Paris, classés d'après le système de Fabricius; précédée d'un discours sur les insectes en général, pour servir d'introduction à l'étude de l'entomologie, accompagnée de sept planches gravées en taille-douce; par C. A. WALCKENAER, de plusieurs sociétés savantes.* 2 vol. in-8° de 900 pag. sur carré fin. Prix 12 fr. pour Paris, et 15 fr. *francs de port par la poste.* A Paris, chez *Dentu*, imprimeur-libraire, Palais du Tribunat, Galerie de bois, n.° 240.

Cet ouvrage n'est qu'une partie de la *Faune* parisienne à laquelle le C. Walckenaer travaille, puisqu'il ne traite que des insectes; les autres parties viendront sans doute après. L'auteur a adopté la méthode de Fabricius, il a seulement reformé quelques caractères qui ne lui ont pas paru assez exacts : il ne s'est pas borné à traduire la phrase de Fabricius, il l'a souvent augmentée pour être plus clair. Il a adopté les genres nouveaux de Latreille et de Paykull, qui sont venus à sa connoissance. L'ouvrage com-

mence par un discours sur les insectes ; il y explique la méthode de Fabricius fondée sur les organes de la manducation, et il y donne les autres notions générales sur les insectes. Ce discours est clair et bien écrit : on trouve ensuite un tableau des caractères des classes et des genres, et l'auteur passe à l'énumération des espèces. Le C. Walckenaer cite à chaque espèce Fabricius, et quelques-uns des meilleurs entomologistes. Il indique la figure de l'insecte dans leurs ouvrages, ou la page à laquelle ils en ont traité ; peut-être a-t-il eu tort de supprimer la synonymie, car la synonymie est, sans contredit, une des parties les plus difficiles de l'entomologie, et on se la met facilement dans la tête, en trouvant sous chaque espece les noms correspondans. Nous reprocherons aussi à l'auteur de n'avoir pas donné une table des lieux qu'il cite, comme y ayant trouvé des espèces particulières, parce que les noms qu'il indique sont peu connus, et qu'il faudroit au moins savoir à quel canton ils appartiennent. Du reste, il ne faut point regarder cet ouvrage du C. Walckenaer comme une simple traduction de Fabricius, les corrections, additions et améliorations qui lui sont propres, annoncent en lui un homme maître de son sujet, et son livre sera regardé à juste titre, comme le meilleur guide à suivre par ceux qui voudront étudier avec succes les insectes indigènes.

A. L. M.

Botanique.

Tabula affinitatum regni vegetabilis, quam delineavit et nunc ulterius adumbratam tradit A. J. G. C. Batsch, phil. et med. de phil. prof. ord. in Acad. Jenensi, horti et musei duc. Jenens. inspect. Societ. Imper. Petrepol. etc. Vinariæ, in bibliopolio Vulgo Landes-Industrie Comptoir. 1802. in-8.° de 282 pag.

En indiquant cet ouvrage, nous avons à remplir le devoir douloureux d'annoncer à nos lecteurs la

perte que l'université de Jena et la science de la botanique vient de faire, par la mort subite de M. Batsch. Nous comptons donner incessamment une notice détaillée sur la vie et les travaux de ce savant naturaliste, dont la perte est d'autant plus fâcheuse, qu'il étoit occupé de plusieurs ouvrages de longue haleine, qui auroient contribué certainement aux progrès de la science et à en répandre le goût (1). Cette nouvelle édition, considérablement augmentée, de ses tables d'affinités, est donc l'ouvrage par lequel cet estimable savant a terminé sa carrière littéraire.

M. Batsch établit VIII classes dans le règne végétal; il leur donne les noms suivans, I. *Rosaceæ*, contenant huit ordres : *Frigariæ, Columnariæ, Difformariæ, Umbracularieæ, Oxyariæ, Adonariæ, Multisetariæ, Rosinariæ;* II. *Cruciatæ*, qui contiennent trois ordres, *Calycanthemæ, Cheiranthemæ* et *Capnanthemæ;* III. *Ringentes*, qui comprennent les *Papilionaceæ* et les *Glorioles;* IV. *Liliaceæ*, ayant huit ordres, *Monocarpæ, Polycarpæ, Diales, Nicales, Radiales, Campanales, Gladiales, Coronales;* V. *Incompletæ*, dont les sept ordres sont appelées, *Calucales, Agrostales, Spadicales, Juliferæ, Coccoferæ, Seminiferæ, Nuciferæ;* VI. *Monopetalæ*, ayant dix ordres, *Tetraspermæ, Polyspermæ, Nudæ, Cyathinæ, Patulæ, Biforæ, Cirrhatæ, Marcidæ, Rigidæ, Polymorphæ;* VII. *Compositæ*, qui comprennent les *Lepidocephalæ*, les *Cynarocephalæ* et les *Asterocephalæ;* VIII. *Cryptogamæ*, que M. Batsch distribue en *Chlorophylla, Glaucophylla* et *Aphylla*. A l'occasion de chaque famille, il rapporte les genres qui y appartiennent; il indique le caractère, les différences, les affinités, et souvent il ajoute encore d'autres observations. Sous le titre de *Monita*, M. Batsch y a joint deux Appendices. Dans le premier, il indique les rapports généraux des différentes familles, dans et hors les classes, qu'il décrit. Dans

(1) Voy. *Magasin Encyclop.* Année VI, t. I, p. 78 et suiv.

le second Appendice, il fait l'énumération des genres des végétaux qui, en apparence, ont beaucoup de ressemblance avec des classes auxquelles ils n'appartiennent point. Une ample Table des matières et un Tableau des affinités, rendent l'usage de l'ouvrage commode et utile.

MÉDECINE.

SUR LA DOCTRINE DE BROWN et sur les différens systèmes de médecine; par le C. MASUYER, professeur à l'école spéciale de médecine de Strasbourg, etc. Paris et Strasbourg, chez *Levrault, frères*, imprimeurs-libraires. An x. (1802). 87 pages in-8.°

L'ouvrage que nous annonçons du C. Masuyer, est un discours adressé aux élèves de l'école de médecine de Strasbourg. Ce discours n'ayant pas été lu à une séance publique de cette école, comme son auteur s'étoit proposé de le faire, il l'a livré à l'impression, sans lui ôter toutefois la forme oratoire dans laquelle il est conçu.

Le C. Masuyer divise son travail en deux parties. En parlant dans la première des *devoirs du médecin*, il retrace aux élèves qui se sont voués à l'étude de l'art de guérir, l'importance des fonctions auxquelles ils seront un jour appelés. Il remet devant leurs yeux le fameux serment d'Hippocrate; il indique à cette occasion les rapports qui existoient autrefois entre les maîtres et les disciples, et il finit par rappeler aux derniers les égards qu'ils doivent à ceux qui, par leur état, s'occupent à leur inculquer les principes de la science.

La seconde partie traite *des difficultés de la science*. Parmi ces difficultés, il y en a une qui offre le problème le plus beau, mais en même temps le plus compliqué, et dont la solution appartient au médecin qui veut user de tous ses talens. Ce problème est celui qui s'occupe à rechercher la nature de la

vie. L'idée différente qu'on s'est de tout temps faite de la vie, a produit les divers systèmes qui jusqu'à présent ont paru en médecine. La doctrine d'Hippocrate par laquelle on admet une nature, une force médicatrice, une faculté occulte, a eu une influence nuisible sur la pratique. La plupart de ceux qui l'ont suivie ont pousse trop loin les idées qu'ils lui ont prêtées; ils ont fait de la médecine une science sans précision, un art impuissant et incertain. Les médecins de la secte des dogmatiques attribuoient la vie et ses opérations à des agens plus ou moins hypothétiques; ceci s'applique particulièrement aux opinions de Thessalus, d'Asclépiade, de Thémisa, à celles des Pneumatiques, de Galien, des Arabes, des Mécaniciens, des Animistes, etc. Toutes ces opinions sont de nos jours remplacées par deux doctrines principales; savoir, par celle de Brown et par celle de l'école de Montpellier. Le plus célèbre défenseur de cette dernière a été, sans contredit, Bordeu, qui, en ne supposant aucun principe hypothétique, ne reconnut dans l'économie animale que la sensibilité et ses divers modes d'action.

Après avoir démontré le défaut et le peu de solidité de tous les systèmes qui, jusqu'à présent, ont dominé en médecine, le C. Masuyer cherche à ramener son sujet aux préceptes sains de la philosophie et à la vraie méthode de raisonner. Il veut qu'on se contente d'examiner la vie comme un fait simple et isolé de ses causes, comme une propriété générale de la matière placée dans des circonstances particulières. Sans demander en quoi consiste la vie, il croit qu'il faut se borner à en étudier les phénomènes, et à remonter s'il est possible des effets à la cause, puisqu'il ne nous a pas encore été donné de descendre de la cause aux effets.

C'est d'après ces principes que l'auteur examine le système de Brown: il fait voir d'abord que, dans ce système, on a confondu la vie avec une de ses propriétés essentielles, c'est-à-dire avec l'excitabilité; dès-lors il ne faut plus admettre avec le médecin

decin écossais, *que parce qu'il y a excitabilité, il y a vie;* mais il faut dire, que *parce qu'il y a vie, il y a excitabilité.* Le C. Masuyer trouve des preuves de son assertion dans l'œuf des animaux ovipares, dans les phénomenes que présente le papillon éphémere et la *bestiola rotifera.* Les différens exemples démontrent, que la vie peut subsister sans qu'elle ait besoin d'être continuellement excitée. Si d'ailleurs il y avoit entre l'excitabilité et la vie une telle identité, que celle-ci ne pût se soustraire à l'influence de celle-là, d'où vient que dans les variations étonnantes de température auxquelles le corps de l'homme peut être sujet, cette excitabilité ne constitue pas le plus puissant moyen de destruction? Le C. Masuyer conclut de ces considérations et des faits qu'il cite à leur appui, que les élémens de la vitalité ont dans l'homme un degré de cohésion et d'élasticité, tel, qu'indépendamment de l'action des causes excitantes, ils peuvent résister à des agens qui tendent à les détruire, comme, par exemple, à une forte chaleur et à un froid rigoureux.

Suivant Brown, la vie n'est qu'un état de violence, et les êtres vivans tendent continuellement à la destruction. Le C. Masuyer s'élève contre cette opinion; selon lui, la matière susceptible de passer à l'état de vie est aussi indifférente pour cet effet, que dans son état inorganique. La proposition de Brown, que plus l'excitabilité est abondante, plus elle se sature facilement, n'est vraie sous aucun rapport; car il n'y a dans la nature aucune substance qui soit saturée par une autre en raison de sa plus grande abondance, à l'égard de celle qui doit la saturer.

Le C. Masuyer trace ensuite un parallèle entre les opinions des médecins françois et celle de Brown. Il résulte de ce parallèle, que la doctrine des premiers a l'avantage d'être fondée sur des faits palpables et d'être d'une utilité décrite dans la pratique, tandis que celle du médecin Ecossais est

basée sur des inductions et de spécieuses subtilités. C'est ainsi, par exemple, que par la doctrine de la sensibilité spécifique des organes, les médecins françois expliquent le mode d'action de plusieurs médicamens d'une manière plus naturelle, que ne peuvent le faire les défenseurs du système de Brown, en admettant une excitabilité une et indivisible. L'accumulation de l'excitabilité par défaut de stimulus produisant la foiblesse indirecte, est une supposition tout à-fait gratuite; car, pour raisonner conséquemment, il faudroit plutôt dire : que le défaut de stimulus produit le défaut d'excitement et non l'accumulation d'excitabilité. Il en est de même de la consomption de l'excitabilité, laquelle renferme une idée purement hypothétique. Toutes ces considérations démontrent : *Que le système de Brown vaut peu la peine de fixer l'attention d'une tête pensante, et que la médecine françoise a autant d'antériorité que de supériorité sur cette superfétation du vitalisme.*

Après avoir ainsi examiné les opinions de Brown, en les comparant avec celles des médecins françois, le C. Masuyer revient à ses propres idées sur la vitalité. Il répète, que la matière est indifférente pour l'état de vie et de mort; il établit qu'il y a une affinité assimilative, organique ou vitale, en vertu de laquelle la vie se combine avec les matériaux susceptibles de la recevoir, et par laquelle elle croît et se fortifie dans les individus qui l'ont reçue. Ces affinités vitales sont comme les affinités chymiques, soumises à des lois constantes et régulières; et ce sont ces lois que les médecins doivent particulièrement chercher à déterminer.

Les bornes que nous nous sommes prescrites pour cette annonce, ne nous permettent pas de suivre le C. Masuyer dans le développement de ses idées: nous croyons seulement devoir ajouter que son ouvrage est le premier, en France, dans lequel les bases fondamentales du système de Brown sont attaquées avec succès. Il renferme outre cela des vues neuves

et très-philosophiques sur la médecine prise dans son ensemble. Sous ces titres, il doit exciter l'attention de ceux qui cultivent cette vaste science. Quant à la crainte que manifeste le C. Masuyer d'avoir été prévenu dans ses idées physiologiques par le célèbre Reil, nous pouvons le rassurer à ce sujet. Les opinions de ce dernier diffèrent en plusieurs points de celles que le professeur de Strasbourg vient d'avancer. L.

ECONOMIE POLITIQUE.

DES INSTITUTIONS sociales; an 7, 10 messidor. 1 vol. in-8.° de 168 pag.

L'auteur examine dans ce petit ouvrage nos institutions sociales pendant les quatre dernières années; ce qui lui donne occasion de faire différentes réflexions et de bonnes observations, que nous engageons ceux de nos lecteurs qui aiment ce genre d'écrits, à lire dans l'ouvrage même. W.

ECONOMIE.

BIBLIOTHÈQUE Physico-Economique, publiée par Cahiers, le 1.er de chaque mois, à commencer du 1.er brumaire an XI (23 *octobre* 1802): 10 francs pour l'année; *par une Société de savans, d'artistes et d'agronomes; et rédigée par C. S. SONNINI, membre de la Société d'agriculture de Paris, et de plusieurs Sociétés savantes et littéraires, nationales et étrangères.*

On se rappelle le succès qu'eut, dans son origine et jusqu'au moment de la révolution, la *Bibliothèque Physico-Economique*, dont le titre fait suffisamment connoître le but. Plus de quinze mille lecteurs répandoient ce recueil utile et précieux sur tous les points de la France, et notamment dans les campagnes. Administrateurs, propriétaires, agronomes, cultivateurs, curés, physiciens, savans, artistes,

manufacturiers, tous lisoient avec intérêt un recueil périodique, qui, sous un format commode et peu couteux, leur présentoit annuellement les inventions nouvelles, les expériences, les procédés, les découvertes des François et des Étrangers, en agriculture, en économie rurale et domestique, dans les sciences et les arts utiles et agréables, etc.

Semblable à l'abeille, la *Bibliothèque Physico-Economique* a pour but, comme on le voit, de rassembler tout ce que le genie, tout ce que l'industrie françoise et étrangere vont chaque jour nous offrir de découvertes, d'inventions, de richesses nouvelles pour la prospérité commune et particuliere; et de les publier désormais, une fois par mois, par Cahiers de 72 pages, au lieu de ne faire paroître les volumes qu'au bout de l'année, ainsi que cela avoit lieu précédemment.

On joindra à chaque Cahier des figures gravées avec beaucoup de soin par *Sellier*, *Tardieu* l'aîné, et *Adam*. Ces Cahiers seront imprimés dans le format *in*-12, semblable aux volumes de la même *Bibliothèque* qui ont été déja publiés; mais le format des pages sera plus grand.

Un petit bulletin séparé, et qui sera annexé à la fin de chaque Cahier, sous le titre de *Nouvelles des Sciences et des Arts*, sera uniquement consacré à l'annonce de tous les ouvrages nouveaux qui les concernent, ainsi que les institutions nouvelles, les vues, essais, expeditions lointaines qui les ont pour but, et une courte Nécrologie des hommes célebres qui s'y distingueront. Ce Bulletin, joint à la *Bibliothèque économique*, formera le complément des connoissances les plus desirables sur tous les objets relatifs aux sciences, aux arts utiles et agréables, et à l'économie rurale et domestique.

Le prix de l'abonnement est de 10 francs pour les douze Cahiers, que l'on recevra mois par mois, *francs de port par la poste*. La lettre d'avis et l'argent que l'on enverra par les directeurs des postes, doivent être *affranchis* et adressés à *P. Buisson*, imprimeur-

libraire, rue Hautefeuille, n.° 20, à Paris. On peut aussi, pour éviter les frais, envoyer l'argent par un mandat sur Paris.

On souscrit également chez tous les libraires de France et de l'Étranger.

ANALYSE des principales causes qui, depuis environ un siècle et demi, ont concouru à faire diminuer en France la surabondance des objets de première nécessité, et des moyens que le nouvel ordre de choses peut fournir pour rétablir cette surabondance, surtout par l'intérêt qu'un plus grand nombre d'hommes auront à diriger leur industrie et leurs ressources vers les objets d'agriculture, de fabrique et de commerce, comme les sources de la prospérité publique, par SAMBUC-MONVERT, *l'un des deux maréchaux-de-camp députés, pour ancienneté d'activité de service, à la fédération du 14 juillet* 1790, *membre associé de la Société d'Agriculture et Arts de Vaucluse.* A Sens, de l'imprimerie de *Théodore Tarbé*, grand'rue; *et se trouve à Paris*, chez *Moutardier*, libraire, quai des Augustins, et les marchands de nouveautés. An X (1802). In-8.°

COMMERCE.

CORRESPONDANCE du Commerce, et bulletin des nouvelles qui le concernent, rédigés par une société de négocians. Prix, 30 fr. pour l'abonnement d'une année, *franc de port*, et 17 fr. pour 6 mois.

Cette feuille est exclusivement et uniquement consacrée aux nouvelles qui intéressent le commerce; à faire connoître le prix des marchandises, les mouvemens des ports, l'état des manufactures, le nom et la qualité des objets qu'on y fabrique, les nouveaux droits; en un mot, ce qui concerne le commerce en gros et en détail, et la correspondance avec Paris, les départemens et l'étranger.

Elle diffère essentiellement de la *Bibliothèque*

Commerciale, qui est destinée uniquement à recueillir des mémoires, présenter des discussions, offrir des considérations et des vues d'amélioration pour le commerce, la navigation et les Colonies.

Cette feuille diffère aussi de celle connue sous le nom de *Journal du Commerce*, en ce que celui-ci a pour objet principal les *nouvelles politiques*, et que le commerce n'y est guère qu'une partie accessoire.

En réduisant, comme les auteurs le font, cette feuille au commerce exclusivement, ils pensent qu'il suffira de la faire paroître *de deux jours l'un* seulement, sauf les cas où une nouvelle importante exigeroit une prompte publication ; alors ils la feront connoître dans le jour même par un bulletin extraordinaire.

A commencer du premier frimaire prochain (22 novembre, il paroîtra, de deux jours l'un, ou *quinze fois par mois*, une feuille uniquement destinée au commerce, sous le titre que nous venons d'indiquer. Chaque numéro sera formé de 8 pages in-8.° d'impression, caractère de petit romain, conforme au prospectus, et imprimé sur papier carré fin. Elle sera rédigée avec soin, attention, et elle fera connoître, d'une manière régulière, les noms des chefs d'établissemens de commerce, les objets dont ils se chargent pour la vente ou l'achat, les prix des marchandises, les arrivages et les mouvemens des ports ; en un mot, comme nous venons de le dire, tout ce qui intéresse le commerce de France, des Colonies, de l'étranger, et la correspondance entre les diverses places.

Le prix de la souscription, rendue *franche de port par la poste*, est de 30 fr. *pour un an*, et 17 fr. *pour six mois*. L'on ne souscrit pas pour moins d'une demi-année. L'argent et la lettre d'avis seront adressés, *francs de port à Paris*, à F. Buisson, *imprimeur - libraire, rue Hautefeuille*, n.° 20. On souscrit aussi chez tous les libraires de France et de l'étranger. Pour éviter les frais, on peut envoyer le prix de l'abonnement en un mandat sur Paris.

Nota. Les personnes qui ne voudront pas s'abonner à commencer du premier fimaire, enverront tout de suite à l'adresse ci-dessus, et *franche de port*, une simple soumission par écrit, de s'abonner à une époque plus éloignée. Cette formalité est indispensable pour que l'éditeur puisse régler le nombre du tirage.

Cours-pratique de commerce à l'usage des agriculteurs, fabricans et négocians; connoissance des matières premières et tissus, leur de production et de fabrique, suivis des details essentiels et procédés principaux des arts, métiers et fabriques, et d'essais historiques sur l'agriculture, le jardinage, la chasse, la pêche, la chymie, la botanique, la médecine, l'anatomie, la sculpture, la peinture et la gravure; par J. Neveu, homme de loi, professeur de mathématiques, membre du Lycée des Arts, nommé professeur de commerce par le comité d'Instruction publique du département de la Seine. A Paris, chez *Débray*, place du Musée central des arts, n.° 9; l'auteur, rue des Saints-Pères, n.° 1214; et *Maradan*, libraire, rue Pavée S.-André-des-Arcs, n.° 16. An XI. 1802. 2 vol. in-8.° de 478 et 447 pages. Prix, 10 fr., et 13 fr. par la poste; papier fin, 12 fr., et 15 fr. par la poste.

L'auteur indique d'abord l'utilité de son ouvrage; il définit le commerce, traite en quelques mots de la circulation des papiers de crédit, de la balance du commerce; il trace en trois pages l'histoire du commerce des nations et de celui de la république; il donne ensuite le tableau des connoissances, adopté par le Lycée des Arts, une histoire des mathématiques, de la dioptrique, de la catoptrique, etc. de la géographie, de l'architecture, de la fortification et du génie; il donne un tableau des planètes, des notions de chronologie, une définition des termes de mathématique : il arrive à l'arithmétique, à la-

quelle il consacre presque tout le reste du premier volume ; enfin il parvient à l'application de l'arithmétique, à quelques circonstances de change et de commerce.

Dans le second volume, l'auteur traite des matières premières. Sa nomenclature de tous les objets de commerce est à peu près une nomenclature de tout ce qui existe dans la nature, brut ou travaillé par les mains des hommes, simple ou mélangé. On voit par-là que ce ne peut être qu'une nomenclature aride, qui souvent encore est contraire aux méthodes les plus universellement reçues. L'auteur traite ensuite des arts et des métiers, et même de leur histoire ; il ne peut encore donner que des détails très-superficiels.

Cet ouvrage contient une infinité de choses inutiles à son objet, dans lequel l'auteur auroit dû se renfermer, pour donner à chaque article une étendue convenable et suffisante. A. L. M.

Education.

Exposé du Cours complet de jeux instructifs, ou *des méthodes d'enseignement, destinées à apprendre aux enfans les élémens des sciences par le moyen de l'analyse, en déguisant cette méthode sous la forme d'un jeu ; par L. Gaultier.* Prix, 30 cent.

Cet exposé offre l'analyse raisonnée d'un cours d'études, contenant les ouvrages suivans : 1.° *lectures graduées* pour les enfans du premier âge ; 2.° *lectures graduées* pour les enfans du second âge ; 3.° *leçons de Grammaire* en action ; 4.° jeu pour apprendre la *Grammaire* et l'*orthographe* ; 5.° jeu pour apprendre la *géographie* et la *sphère;* 6.° jeu pour apprendre les élémens de l'*histoire* et de la *chronologie ;* 7.° jeu pour apprendre la *langue italienne* et les élémens de la *langue latine ;* 8.° jeu pour apprendre les *proportions géométriques* et les élémens de la *musique ;* 9.° jeu pour apprendre les élémens de la *morale* et

de la *politesse ;* 10.° méthode pour analyser les ouvrages et pour en faire des *abrégés.*

Plusieurs de ces méthodes parurent en France il y a plusieurs années, et l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* en fit un rapport très-favorable. Les autres methodes ont été publiées depuis en Angleterre, où elles ont eu le plus grand succès.

Ce *Cours* paroit par souscription, 18 vol. in-18, avec un atlas in-folio. Prix, 30 francs pour les souscripteurs, 44 fr. 50 cent. pour ceux qui n'auront pas souscrit. A Paris, au dépôt des *Jeux Instructifs*, rue Neuve-Saint-Augustin, n.° 28.

Voyages.

Voyage pittoresque de la Syrie, etc., par le C. Cassas, XXIV.e livraison, composée de six planches.

Elles représentent, I.re planche, *la réception de l'artiste voyageur chez le chef des Arabes, à Palmyre.* La scène est au pied du portique qui donne entrée dans le temple du Soleil; l'ouverture pratiquée par les Arabes, vers le milieu de ce portique, laisse apercevoir au fond du tableau une partie de l'enceinte du temple. — II.e Pl. *Tombeau d'Iamblicus à Palmyre.* Cette planche représente le plafond de la niche qui décore l'une des faces du tombeau. — La III.e Pl. offre des ornemens des tombeaux d'Elabélus et d'Iamblicus. — La IV.e Pl. représente l'élévation du portique du temple de Jupiter à Ba'albek. — Sur la V.e Pl. on voit le portrait d'Hassan Pacha, en 1786. Ce célèbre Capitan-Pacha, ou commandant des flottes du Grand-Seigneur, avoit coutume, dans ses promenades, de mener avec lui un lion apprivoisé. Il est ici représenté se promenant sur le port de Constantinople. — La VI.e Pl. contient la Restauration du monument sépulcral, appelé vulgairement le *Tombeau de Josaphat.* Ce monument sépulcral, dont l'état actuel est représenté

sur une autre planche, est taillé dans le roc de la montagne des Oliviers.

GRAMMAIRE.

Apollonei operis carmina difficillima reddita quibus priores numeri anno x reipublicæ 1801. Parisiis, *Hocquart*, bibliopolam in via Sancti-Andreæ-Artium, n.° 121. In-12 de 95 pages.

Le C. Boinvilliers a rendu des services essentiels à l'instruction, en publiant différens ouvrages élémentaires. Celui-ci sera utile pour l'enseignement de la versification latine.

Principes de la Traduction latine, à l'usage des Ecoliers de cinquième et de quatrième; par un ancien professeur. A Bruxelles, chez *Lemaire*, imprimeur-libraire, rue de l'Impératrice. In-12. 1802.

Cet ouvrage est destiné aux écoliers qui connoissent déja parfaitement les conjugaisons et les déclinaisons, ainsi que les premieres règles de la syntaxe. Ceux qui sont assez avancés pour avoir ces connoissances préliminaires, y trouveront de bonnes règles et des exemples instructifs. Une table alphabétique facilite l'usage de ce livre aux écoliers pour lesquels il est destiné.

LITTÉRATURE GRECQUE.

Œuvres morales de Plutarque, traduites du grec par Amyot, grand aumônier de France; avec des notes et des observations, par MM. Brotier et Vauvilliers. Nouvelle édition revue, corrigée et augmentée, par E. Clavier. A Paris, de l'imprimerie de *Cussac*, rue Croix des-Petits-Champs, n.° 33. An x (1802). 2 vol. in-8.° de 496 et 458 pages, tomes XIII et XIV de la collection.

Les Vies des Hommes illustres, pour servir de supplément aux Vies de Plutarque, traduites par Ant. *Allègre; avec des notes et des observations, par MM. Brotier et Vauvilliers. Nouvelle édition revue, corrigée et augmentée, par E. Clavier.* Tome x. A Paris, de l'imprimerie de *Cussac*, rue Croix-des-Petits-Champs, n.° 33. An x (1802). 1 vol. in-8.° de 480 pages.

Poésie.

Les Amours de Zoroas et de Pancharis, poème érotique et didactique, ou Veillées d'un homme de loisir sur le culte de Cythérée pratiqué autrefois à Milet, et telles qu'un initié du temple d'Amathonthe les a soustraites et publiées à Athènes, ornées de plusieurs morceaux relatifs à la génération, la germination et autres fonctions intéressantes, tant chez les animaux que chez les végétaux. Ouvrage traduit sur la seconde édition de l'original latin et enrichi de notes critiques, historiques et philosophiques; par un Amateur de l'antiquité. 3 vol. in-8.° Beau papier. Fig. Le texte en caractère de philosophie, les notes en petit-romain; impression très-soignée. Prix, 12 fr. br. et 16 fr. francs de port. A Paris, chez *Leroult*, quai Malaquais, au coin de la rue des Petits-Augustins; *Fuchs*, rue des Mathurins; *Patris*, quai Malaquais, où l'on trouve aussi l'original latin, 1 vol. in-8.°

Voyez l'Extrait que le C. Marron a donné de l'original, dans le *Magasin Encyclopédique*.

Erotopsie, ou Coup-d'œil sur la Poésie érotique et les Poètes grecs et latins qui se sont distingués en ce genre. Ouvrage pouvant faire suite à celui du docteur Petit-Radel, intitulé: De Amoribus Pancharitis et Zoroæ. 1 vol. in 8.° Beau papier; impression soignée. Prix, 2 fr. 50 cent. broché.

A Paris, chez *Levrault*, quai Malaquais, au coin de la rue des Petits-Augustins; *Fuchs*, rue des Mathurins; *Patris*, quai Malaquais.

MUSIQUE.

HISTOIRE de la Musique, par C. KALKBRENNER, membre de la Société philotechnique de Paris, de l'Académie royale de musique de Stockholm et de l'Académie philarmonique de Bologne. Avec IX planches. A Paris, chez Amand *Kœnig*, libraire, quai des Augustins, n.° 31; et à Strasbourg, même maison de commerce, rue du Dôme, n.° 26. An X (1802). Deux tomes en un volume in 8.° de viij, 212 et 115 pages. Prix, 6 fr. pour Paris, et 7 fr. 50 cent. franc de port.

Parmi les sciences et les arts qui ont fleuri dans le XVIII.e siècle, la musique s'est distinguée par la rapidité de ses progrès : elle est parvenue à un degré de perfection ignoré des peuples de l'antiquité. Du chaos des regles et des principes, on a vu sortir enfin un système dont la clarté et la précision facilitent l'instruction du musicien. La partie scientifique de cet art a été purgée des dogmes antiques et erronés, et la partie artificielle ou mécanique portée à un très-haut degré de perfection.

Les nations civilisées de l'Europe n'ont pas cependant toutes montré la même ardeur pour coopérer aux progres de cet art; la nation allemande fut celle qui dirigea constamment vers ce but tous ses efforts; et, par cette application assidue qui la caractérise, elle parvint à discerner tout ce que les anciens systèmes avoient de faux ou de confus, et à s'illustrer par des découvertes précieuses.

Lorsqu'en 1722, Rameau publia son *Traité d'harmonie*, la France fixa un moment l'attention de ses voisins, et auroit pu les laisser en arrière; malheureusement pour elle ce grand homme n'eut aucun successeur qui ait eu le talent et la noble

ambition d'achever ce qu'il avoit si glorieusement commencé.

En Allemagne, le *Traité* de Rameau fut apprécié à sa juste valeur, et produisit l'effet auquel on auroit dû s'attendre parmi les François; il électrisa tous les grands harmonistes, et quel que fut le véritable motif qui les animoit, ils attachèrent à son examen la plus grande attention et la critique la plus sévère; insensiblement les esprits s'échauffèrent; les plumes et les presses devinrent actives, et *Albrechtsberger*, *Bach*, *Fasch*, *Kirnberger*, *Marpurg*, *Mattheson*, *Steibe*, *Quantz* et d'autres, perfectionnèrent ce qu'avoit fait l'harmoniste françois, en dévoilant l'insuffisance de son système et les imperfections de ses principes. C'est à ces hommes célebres que l'Allemagne doit d'excellens ouvrages d'Æsthétique et un système d'harmonie, dont les règles et les principes fondamentaux offrent les résultats que la nature même nous donne, et que tout observateur ne sauroit méconnoître.

Quant au petit nombre d'ouvrages qui ont paru dans le XVIII.e siécle sur l'histoire de la musique, ce n'étoit presqu'en général que des compilations des ouvrages du XVI.e et XVII.e siécles.

Le C. Kalkbrenner, en publiant cet ouvrage, a tâché de remplir cette lacune; en mettant sous les yeux des harmonistes françois la carrière brillante qui leur est ouverte, il espère être assez heureux pour avoir pu les encourager par quelques lumieres nouvelles, et contribuer à mettre les François en état, non-seulement d'égaler bientot leurs rivaux, mais de devenir même leurs maîtres. W.

Le Guide de l'enseignement musical, ou *Méthode élémentaire et mécanique de musique*; *ouvrage qui, si l'on veut obtenir des progrès rapides, doit précéder l'étude du chant et des instrumens, servir d'introduction aux méthodes et solfèges publiés jusqu'à ce jour, et avec lequel on peut facilement apprendre seul la lecture musicale, et même l'en-*

seigner avec plus de succès que par les anciennes méthodes ; par le C. CORBELIN, professeur de lecture musicale, piano, harpe, guitare et chant ; dédié au C. MARTIN-GIBERGUE et à M.lle sa sœur, ses élèves. Prix, 15 fr. en papier Jésus, et 30 fr. papier vélin ; le tout franc de port par toute la France, en affranchissant les lettres et l'argent. A Paris, chez l'auteur, rue du Battoir-Saint-André-des-Arcs, n.° 11 ; et aux adresses ordinaires de musique, où l'on trouve aussi, du même auteur, la *Méthode de harpe* pour apprendre seul, 12 fr. ; et sa *Méthode de guitare* pour apprendre seul, 12 fr. aussi franc de port.

Si des principes simples, énoncés clairement et avec méthode caractérisent un bon livre élémentaire, l'ouvrage que nous annonçons possède ce mérite d'une manière distinguée. L'auteur conduit son élève pas à pas de la première connoissance à la plus compliquée, par une marche nouvelle ; il veut qu'avant de former aucuns sons, soit avec la voix, soit avec les instrumens, son élève apprenne à lire les notes avec leurs valeurs et les nomme en mesure, sur les clefs propres aux instrumens que l'on veut apprendre, ou sur celles qui sont destinées à la voix, si c'est pour apprendre à chanter. Une expérience de plus de vingt ans a confirmé l'auteur dans cette méthode, et il faut convenir qu'il a aussi la raison pour lui : en effet, n'est-il pas étonnant que l'on fasse commencer la musique vocale ou instrumentale par la formation des sons, tandis qu'une des plus grandes difficultés de la musique consiste principalement dans la connoissance des notes et de leurs valeurs ? En cela seul, le C. CORBELIN aura fait faire un grand pas à l'enseignement de la musique.

Il veut que son élève sache promptement et surement le nom d'une note qui suit telle note que ce soit, en montant et en descendant, de même

que la note qui sera à la distance d'une tierce, soit en dessus, soit en dessous d'une note quelconque; pour arriver à cette connoissance si nécessaire, il a tracé des tableaux qui forment les premières études qu'il prescrit à son élève; il s'agit d'en faire l'application sur les clefs; pour le faire avec succès, il fixe pour point de départ la première ligne de la portée: a-t-il à lire sur la clef de *fa* sur la quatrième ligne, par exemple: il dira cette clef donne *sol* sur la première ligne, appelons la *clef sol*, afin de voir d'un coup-d'œil que nos cinq lignes s'appellent sol, si, ré, fa, la; a-t-il la clef d'ut sur la quatrième ligne, elle donne *ré* sur la première ligne, il appellera cette clef la clef de *ré*, et on verra sur le champ que les cinq lignes se nomment ré, fa, la, ut, mi, etc. Cette manière de présenter les noms des notes sous un seul point de vue facilite d'une manière étonnante leur lecture, soit sur les cinq lignes de la portée que l'auteur appelle *lignes fixes*, soit sur les lignes qu'il appelle *ajoutées*, dans le haut ou dans le bas.

La musique étant impérieusement assujettie à la mesure, l'auteur a rangé sous trois classes ce qu'on appelle mesures en musique. Il a vu que les notes n'ont dans l'exécution que quatre manières de marcher; il en a fait quatre genres qu'il appelle *égales longues, égales brèves, syncopées, inégales*. Ces quatre genres de notes ainsi définis, l'application en devient simple; dans chaque classe une espèce de notes est *égale longue*, une autre *égale brève*, une autre *syncopée*, et une autre *inégale*; plus d'incertitude pour la manière de donner la valeur juste aux notes, plus de difficulté pour exécuter en mesure.

C'est dans cet esprit qu'est composé le livre du C. Corbelin; nous croyons rendre service aux amateurs de musique d'indiquer les principaux objets qu'il contient afin qu'on aperçoive une partie de son mérite; il nous a paru propre aux personnes

qui veulent apprendre la musique et à celles qui veulent l'enseigner; c'est sous ce double but que l'auteur en a dirigé le plan : la musique aura l'obligation à cet artiste de devenir plus facile à apprendre et à enseigner. Nous croyons aussi qu'au moyen de l'analyse que l'auteur exige de son élève avant de lire chaque exemple, et de la prononciation qu'il en a écrit, on peut apprendre seul à lire la musique, ainsi que l'indique le titre. Nous n'omettrons pas l'éloge flatteur qu'a fait de cet ouvrage l'Athénée des arts (ci-devant Lycée) à l'examen duquel il a été soumis en lui accordant la mention honorable. B.

MÉLANGES.

ANNUAIRE STATISTIQUE, ou *Almanach général du département de l'Isère, pour l'an XI de la république française, par* BERRIAT (SAINT-PRIX), *professeur à l'Ecole centrale.* A Grenoble, chez J. *Allier.* An XI (1802). In-12 de 208 pag.

Nous avons donné la notice des annuaires publiés dans les années précédentes par M. Berriat-Saint-Prix. Celui-ci n'est pas moins intéressant; il est divisé en deux parties; la première est consacrée à tous les détails administratifs; la seconde contient quelques mémoires courts : on trouve dans cette seconde partie un mémoire curieux sur l'ancienne situation de la ville de Grenoble, un autre sur les différens noms que la ville a portés, plusieurs mémoires d'utilité publique sur des desséchemens et des arrosages, sur l'éducation des vers à soie, la fabrication du chanvre, etc. A. L. M.

Table des Articles contenus dans ce Numéro.

ASTRONOMIE.

Sur les derniers progrès de l'Astronomie, lu à l'Assemblée publique de l'Académie de Bourg; par le C. *de Lalande.* 289

LÉGISLATION.

Bulletin de l'Académie de législation. 1, 2, 3, 4.e livraisons. — Journal de Jurisprudence, publié par l'Académie de législation. 1, 2, 3, 4.e livraisons. 298

LITTÉRATURE ORIENTALE.

Secret qu'il ne faut pas révéler; ouvrage très-rare, même dans l'Inde; par le voyageur indien *Anquetil du Perron* (en latin). 312

BIOGRAPHIE.

Précis d'un Eloge de madame du Boccage, lu par le C. *Fayolle*, à l'Athénée des Etrangers, le 16 thermidor an 10. 341

VARIÉTÉS, NOUVELLES ET CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES.

FRANCE.

Séance publique tenue le 19 fructidor an 10, par l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon. 349

PARIS.

Institut national.

Notice des travaux de la classe des sciences mathématiques et physiques, pendant le dernier trimestre de l'an 10. — Partie mathématique, par le C. *Lacroix.* 306

— Partie physique. 371

Notice des travaux de la classe des sciences morales et politiques, pendant le dernier trimestre de l'an 10; par le C. *Ginguené.* 387

Société d'agriculture du département de la Seine. Séance publique du deuxième jour complémentaire. 399

THÉATRES.

La Boucle de Cheveux. 401

Le Mari ambitieux. *Ibid.*

Les Usuriers. 404

LIVRES DIVERS.

Sciences et Arts.

Journal de l'Ecole polytechnique, publié par le Conseil d'instruction et d'administration de cet établissement. 405

Physique.

Carol. Mezzera a Monteclara, philosoph. et medicinæ doct. dissertatio de Electricitate animali. 407

Histoire naturelle.

Livre du second âge; par le C. *Pujoulx.* 408

Encéphalo-Cranioscopie.

Exposition de la nouvelle Théorie de physiognomie basée sur l'examen des fonctions du cerveau, par M. le docteur *Gall* (en allemand). *Ibid.*

Ornithologie.

Ornithologie allemande, publiée par *Borckhausen, Lichthammer, etc.* 408

Entomologie.

Fauna parisiensis, insectes, par C. A. Walckenaer. 412

Botanique.

Tabulæ affinitatum regni vegetabilis, quam delineavit et nunc ulterius elucidatam tradit A. J. G. C. Batsch. 413

Médecine.

Sur la Doctrine de Brown et sur les différens systèmes de la médecine; par le C. Masuyer. 416

Economie politique.

Des Institutions sociales. 419

Economie.

Bibliothèque physico-économique, rédigée par C. S. Sonnini. Ib.
Analyse des principales causes qui, depuis environ un siècle et demi, ont concouru à faire diminuer en France la surabondance des objets de première nécessité, etc.; par Sonnino-Monvert. 421

Commerce.

Correspondance du Commerce, et Bulletin des nouvelles qui le concernent; rédigés par une Société de négocians. Ibid.
Cours-pratique de Commerce, à l'usage des agriculteurs, fabricans et négocians; par J. Noyen. 424

Education.

Exposé du Cours complet de jeux instructifs, par le C. Gautier. 424

Voyages.

Voyage pittoresque de la Syrie, etc.; par le C. Cassas. 24.e livraison. 425

Grammaire.

Apollonei operis carmina difficillima redditi quibus priores numeri anno 10 reipublicæ 1801. 426
Principes de la Traduction latine; par un ancien professeur. Ibid.

Littérature grecque.

Œuvres morales de Plutarque, traduites du grec par Amyot, édit. publiée par le C. Clavier. Ibid.

Poésie.

Les Amours de Zoroas et de Pancharis; trad. en françois par un amateur de l'antiquité. 427
Erotopsie. Ibid.

Musique.

Histoire de la Musique; par C. Kalkbrenner. 428
Le Guide de l'Enseignement musical; par le C. Gerbelin. 429

Mélanges.

Annuaire statistique du département de l'Isère pour l'an XI; par le C. Berriat-Saint-Prix. 432

AVIS.

Ceux qui desirent faire annoncer leurs ouvrages dans quelques-uns des meilleurs journaux de l'Allemagne, peuvent en remettre un exemplaire au bureau de ce journal.

(N.° 12.) Brumaire an 11.

MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS,

RÉDIGÉ

Par A. L. MILLIN.

AVIS DU LIBRAIRE.

Le prix de ce Journal est fixé :

à 9 francs pour trois mois,
18 francs pour six mois,
36 francs pour un an,
tant pour Paris que pour les Départemens, franc de port.

On peut s'adresser au Bureau du Journal pour se procurer tous les Livres qui paroissent en France et chez l'étranger, et pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

Ce Journal, auquel la plupart des hommes qui ont un nom distingué, une réputation justement acquise dans quelque partie des arts ou des sciences, tels que les CC. ALIBERT, DESGENETTES, BAST, SILVESTRE DE SACY, FOURCROY, HALLÉ, DUMÉRIL, SCHWEIGHÆUSER, LACÉPÈDE, BARBIER, LANGLÈS, LALANDE, LAGRANGE, LEBRUN, MARRON, MENTELLE, BARBIÉ DU BOCAGE, BASSINET, MORELLET, NOEL, OBERLIN, CHARDON-LA-ROCHETTE, CAILLARD, VAN-MONS, TRAULLÉ,

Léveillé, Cuvier, Geoffroy, Ventenat, Cavanilles, Usteri, Boettiger, Visconti, Villoison, Willemet, Winckler, etc. fournissent des Mémoires, contient l'extrait des principaux ouvrages nationaux : on s'attache surtout à en donner une analyse exacte, et à la faire paroître le plus promptement possible après leur publication. On y donne une notice des meilleurs écrits imprimés chez l'étranger.

On y insère les mémoires les plus intéressans sur toutes les parties des arts et des sciences; on choisit principalement ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie les découvertes ingénieuses, les inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des expériences nouvelles. On y donne un précis de ce que les séances des sociétés littéraires ont offert de plus intéressant; une description de ce que les dépôts d'objets d'arts et des sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des notices sur la vie et les ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte; enfin, les nouvelles littéraires de toute espèce.

Ce Journal est composé de six volumes in-8.° par an, de 600 pages chacun. Il paroît le premier de chaque mois. La livraison est divisée en deux numéros, chacun de 9 feuilles.

On s'adresse, pour l'abonnement, à Paris, au Bureau du Magasin Encyclopédique, chez le C. Fuchs, Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny.

A Amsterdam, { chez la veuve Changuion et d'Hengst. / chez Van-Gulik.
A Bruxelles, chez Lemaire.
A Florence, chez Molini.
A Francfort-sur-le-Main, chez Fleischer.
A Genève, { chez Manget. / chez Paschoud.
A Hambourg, chez Hoffmann.
A Leipsic, chez Wolf.
A Leyde, chez les frères Murray.
A Londres, chez de Bosse, *Gerard Street*.
A Strasbourg, chez Levrault.
A Vienne, chez Degen.
A Wesel, chez Geisler, Directeur des Postes.

Il faut affranchir les lettres.

HISTOIRE.

HISTOIRE des Expéditions d'Alexandre ; rédigée sur les mémoires de Ptolémée et d'Aristobule ses lieutenans ; par FLAVE ARRIEN DE NICOMÉDIE, surnommé le Nouveau Xénophon, *consul et général romain, disciple d'Epictète : traduction nouvelle, par P. CHAUSSARD ; avec cette épigraphe :*

Ἐγω μὲν ἂν Ἀλεξάνδρε φημι μείζονα τὸν Σωφρονίσκε καλεργασασθαι.

Œuvres de l'emp. Julien, t. I, p. 264. Edit. Lips.

3 vol. in-8.° de 1500 pages, avec un Atlas in-4.° contenant 13 planches et 200 pages de texte. Paris, chez *Genets,* libraire, rue de Thionville, n.° 5

ON peut considérer cet ouvrage sous cinq points de vue : 1.° *Traduction ;* 2.° *Détails militaires ;* 3.° partie *Géographique ;* 4.° *Antiquités ;* 5.° *Critique historique.*

Avant que d'examiner la traduction, il convient de jeter un coup-d'œil sur l'original même.

La relation d'Arrien est un des plus précieux monumens de l'antiquité. Cet auteur écrit sur les mémoires authentiques des témoins les plus graves,

dont il discute, et dont il compare les dépositions. Il annonce en effet qu'il se sert des Mémoires de Ptolémée et d'Aristobule, lieutenant d'Alexandre. Il paroit donner la préférence à Ptolémée. Il a également consulté le Journal d'Alexandre, publié par Eumene, son secrétaire; l'itinéraire décrit par Diognète et Beton, géomètres employés à la suite de l'armée, et la description des provinces composant l'empire d'Alexandre, rédigée par son ordre, et dont Patrocle devoit la communication à Xénoclès, garde du trésor royal. Ces précieux monumens existoient du temps d'Arrien.

Joignez à cela, qu'auteur du meilleur Traité sur la tactique des Grecs, et grand capitaine lui-même, cet écrivain ne laisse rien à desirer sur les détails militaires de l'expédition qu'il décrit.

Enfin, disciple d'Epictète, il a imprimé à ses ouvrages le caractère d'une morale pure et sèvère.

Arrien fut surnommé *le nouveau Xénophon.* Ici s'offre une particularité remarquable. Alexandre avoit choisi Achille pour modèle; Arrien se proposa Xénophon : il poussa même cette imitation jusqu'à la singularité. Xénophon avoit rédigé les dits de Socrate; Arrien écrivit ceux d'Epictète; Xénophon avoit publié sept livres sur l'expédition de Cyrus, qui fonda la grandeur des Perses; Arrien composa sept livres sur l'expédition d'Alexandre, qui détruisit cet empire, et il affecta même de se servir, ainsi que son modèle, du dialecte attique. Les Helléniques de Xénophon donnèrent naissance aux Bithyniques, aux Alaniques d'Arrien.

Xénophon avoit traité de la chasse et de la tactique ; Arrien traita de la tactique et de la chasse.

Copiste à la fois du style et du caractère de Xénophon, Arrien se montra aussi jaloux de la réputation de bon général, que de celle de bon écrivain.

En lisant ces deux auteurs avec attention, on trouve que Xénophon est plus naïf, et Arrien plus sec ; on reconnoît dans l'un le disciple de Socrate, dans l'autre celui d'Epictète. Au reste, sans avoir ni les grâces de Xénophon, ni la mâle vigueur de Thucydide, le style d'Arrien est tel qu'il convient à l'histoire, clair, simple, d'une élégance naïve. Dans quelques discours, et il a la sagesse de ne pas les multiplier, il rappelle le caractère de la belle éloquence grecque, simple et passionnée. Chez les modernes, l'éloquence n'est trop souvent que de la rhétorique ; chez les Grecs, c'est le mouvement de la dialectique à peine orné. Photius (1) a fait le plus grand éloge de la noble simplicité du style d'Arrien.

Nous ne ferons pas à cet écrivain l'injure de le comparer à Quinte-Curce. L'ouvrage de Quinte-Curce est une brillante amplification, moitié oratoire, moitié poétique. En jetant quelques fleurs, selon l'expression de Montesquieu, sur un des plus énormes colosses de l'antiquité, il imita le mauvais goût de Néron, qui fit dorer une statue d'Alexandre, ouvrage de Lysippe (2). Omissions graves, récit fa-

(1) Phot. *Biblioth. col.* 225 et 228.

(2) Plin. liv. 34, c. 29.

buleux, style de rhéteur, ignorance de la géographie, de la tactique et des premiers élémens des sciences; tels sont les reproches que l'on a faits à Quinte-Curce (3).

A toutes les qualités qui manquent à Quinte-Curce, Arrien joint ce double mérite, si rare et si précieux dans l'histoire, l'exactitude et la vérité. Plusieurs faits reconnus établissent la véracité d'Arrien, et l'on peut prononcer sur les autres par analogie. « En effet, tous les voyages des Indes orientales faits depuis cinquante ans, disoit Lamotte-Levayer, déposent de la vérité des descriptions d'Arrien. Une circonstance, ajoute le D. Vincent (4), qu'il faut remarquer à la gloire d'Arrien, c'est qu'on a mieux apprécié le mérite de sa relation chaque fois qu'on a porté un œil plus attentif sur les événemens dont il nous a transmis le souvenir. A mesure qu'on s'est éclairé en Europe sur l'état de l'Inde, on a reconnu l'exactitude de ses recherches historiques : de même aussi, plus les bornes des connoissances géographiques ont été reculées, plus on l'a trouvé vrai dans les éclaircissemens qu'il fournit, plus on s'est convaincu de l'excellence des sources dans lesquelles il a puisé. »

Traduction. La traduction de cet ouvrage manquoit à la littérature; car, indépendamment de ses infidélités, la traduction de Perrot d'Ablancourt

(3) *Vid.* Letellier, *Præfat. in Edit. Curt. ad usum Delph. Cellar. Geograph. ant.* t. 2, p. 3. *Cleic. Indic.* p. 45.

(4) Voy. De Nearq. traduct. de Billecoq, p. 2.

rendoit extrêmement pénible la lecture de ces expéditions; 1.° parce qu'il avoit négligé de diviser les Livres en Chapitres et en Sections; 2.° parce qu'il n'a point éclairci le texte par des notes qui étoient indispensables; 3.° parce qu'il n'a joint à son ouvrage ni plans, ni explication de tactique.

Mais il faut l'avouer: cette traduction étoit plus facile à faire de nos jours que du temps de Perrot. La littérature et les sciences se sont enrichies de toutes les lumières de la plus vaste érudition et de la plus saine critique.

Guichard, officier distingué, a publié dans ses Mémoires militaires un extrait de la tactique d'Arrien, et les plans des principales batailles d'Alexandre.

Le célèbre M. Sainte-Croix a porté sur tous les détails historiques le flambeau de l'analyse, et son examen célèbre des historiens d'Alexandre est une mine féconde que le nouveau traducteur exploite avec fruit.

Les recherches immenses du D. Vincent lui ont également servi.

Enfin les plus belles éditions lui ont présenté un texte clair et pur.

Si quelques difficultés pouvoient se rencontrer dans le texte dont l'intelligence est extrêmement facile, elles ne pouvoient avoir lieu que par rapport aux explications militaires; mais alors le traducteur de la tactique d'Arrien, le savant Guichard, éclaircissoit bien souvent ce qui étoit obscur.

Témoin des succès classiques du C. Chaussard que des travaux administratifs avoient enlevé pendant longtemps aux lettres, je l'ai vu avec plaisir rentrer dans cette carrière; sa plume exercée garantit le succès de ce nouvel ouvrage.

Je n'admets point cependant entièrement les principes qu'il s'est faits sur la traduction. « Fidelle, « dit-il (5), à rendre le tour de la pensée plutôt « que le mot, j'ai resserré l'expression par-fois diffuse d'Arrien pour obtenir plus de clarté et de « rapidité dans la narration. J'ai fait disparoître « des répétitions inutiles, et j'ai souvent rapproché dans un ordre plus exact des membres de « phrase épars et brisés qui appartenoient au même « corps de discours. J'ai cru surtout devoir imprimer une tournure laconique et précise aux ordres, « aux discours d'Alexandre. C'est l'expression du « commandement, quelquefois d'une pensée, et tou- « jours d'une volonté forte. »

J'accorde qu'on peut jusqu'à un certain point, adopter cette manière dans une relation purement militaire, où il ne s'agit que d'être clair, exact et précis; mais il ne faudroit pas généraliser ces principes qui ne conviendroient point dans un autre ouvrage. Il en resulte cependant ici un avantage, c'est que le traducteur d'ailleurs fidelle, conserve un air original et libre, et se fait lire avec intérêt. On en jugera par ce morceau que je prends au hasard. C'est le discours du philosophe Callisthène

(5) Tome 1, p. LXV.

rejetant, devant le Macédonien, la proposition de l'adorer.

« Oui sans doute, Alexandre est digne des plus « grands honneurs qu'un mortel puisse recevoir; « mais la sagesse a établi une différence entre ceux « que l'on doit aux dieux, et ceux que l'on accorde « aux hommes. On érige aux dieux des temples, des « autels; aux hommes, des statues. Les sacrifices, « les libations, les hymnes sont pour les dieux, il « reste aux hommes nos éloges. La Divinité est re- « culée dans le sanctuaire, on ne peut en appro- « cher, on l'adore; on aborde l'*humanité*, *on la* « *touche*, *on la salue*. Au milieu de ces fêtes, de « ces chants en l'honneur des dieux, on assigne ce- « pendant à chacun d'entre eux un culte distinct; « comment n'en sépareroit-on pas les hommages « rendus aux héros? Il n'est pas convenable de con- « fondre tous ces rapports soit en élevant les hom- « mes jusqu'aux dieux, soit en ravalant les dieux « jusqu'aux hommes. Alexandre permettroit-il qu'un « particulier usurpât le titre et les prérogatives « de la royauté? Les dieux doivent-ils être moins « indignés de voir un simple mortel affecter ou ob- « tenir leurs honneurs suprêmes? Qu'Alexandre soit « le premier des héros, le plus grand des rois, le « plus illustre des capitaines, qui peut en douter, « Anaxarque? Mais n'étoit-ce pas à toi, dont il « consulte l'éloquence et la philosophie à le dissua- « der de cet excès? Tu devrois te souvenir que tu « ne parles pas ici à *quelque* Cambyse, à *quelque* « Xerxès, mais au fils de Philippe, mais au descen-

« dant d'Hercule et d'Achille, mais à un prince « dont les ancêtres venus d'Argos dans la Macé- « doine, n'y ont point obtenu l'empire par la force « et la violence, mais conformément à nos lois. « Hercule ne reçut pas les honneurs divins pendant « sa vie ; et, même après sa mort, il ne les dut qu'à « l'ordre d'un oracle. *Que* si, nous voyant en petit « nombre au milieu des Barbares, tu veux en pren- « dre les mœurs, Alexandre, souviens-toi de la « Grèce. C'est pour soumettre l'Asie à la Grèce que « cette expédition a été entreprise. Espères-tu à ton « retour forcer les plus libres des hommes, les « Grecs, à t'adorer, ou, s'ils sont *exempts* de cette « honte, est-ce aux Macédoniens seuls que tu la « réserves ? ou bien ambitionnes-tu un double hom- « mage : homme pour les Grecs et les Macédo- « niens, veux-tu être un dieu pour les barbares ? « Cette loi des Perses et des Mèdes, je le sais, on « la fait remonter au fils de Cambyse, à Cyrus, le « premier que l'on ait adoré parmi les hommes ; « mais tu sais aussi que l'orgueil de ce dieu fut hu- « milié par un peuple pauvre, mais libre, par les « Scythes. D'autres Scythes ont châtié l'insolence « de Darius ; les Athéniens et les Lacédémoniens, « celle de Xerxès ; Cléarque et Xénophon, à la tête « seulement de dix mille hommes, firent trembler « Artaxerxès, et toi-même tu as vaincu Darius « avant d'être adoré. »

Callisthène continuant avec la même énergie, se rendit importun à Alexandre, mais plut aux Macédoniens.

Dans ce discours bien écrit, cette expression *aborder l'humanité*, *toucher l'humanité*, me semble peu heureuse; je regrette ensuite que l'interprète d'Arrien ait omis cette phrase : ὁτι τεμενη τοις θεοις τις εξαιρεται. Le traducteur classique (p. 86 édit. d'H. Est.) traduit : *Diis delubra consecramus. Delubrum* signifie un petit temple, ou même une partie du temple, et *consecrare* présente l'idée d'une consécration accompagnée de certaines cérémonies; ce que ne dit pas le texte d'Arrien. τεμενος qu'il emploie, désigne un champ, une portion de terre, tout lieu séparé en l'honneur de quelque divinité ou d'un héros, soit temple, chapelle, bois. Quant à εξαιρεται, ce verbe exprimera l'action, non-seulement d'offrir ou un champ ou une portion de terre, mais encore de choisir la portion de champ, de terre, etc. la plus parfaite et la plus digne ou du héros ou du dieu à qui on l'offre.

Puisqu'un ami du traducteur m'a imposé, malgré moi, la fonction de censeur, je vais l'exercer encore, et témoigner mes regrets de ce que le traducteur d'Arrien n'a point adopté en géographie les mots consacrés, de ce qu'il dit *Gorde* pour *Gordium*, *Œgopotame* pour *Œgospotamos*, etc. etc. Je lui témoignerai ensuite mes doutes sur un passage dont il me paroît n'avoir pas saisi le sens : il y est question (pag. 9, t. I,) de l'expédition d'Alexandre contre les Thraces : on en tue 1500 environ; peu tombèrent vivans au pouvoir des Grecs : l'habitude qu'ils avoient de *ces défilés* χωρας εμπειρια, et la légéreté de leur course, les sauvèrent. Le Grec ne parle point de

défilés, mais du pays montueux habité par les Thraces qui, accoutumés à voltiger sur leurs rocs, s'éclipsoient au moment où l'on croyoit les tenir, pareils aux Taoques que Xénophon, dans son Anabase, nous dépeint, non *se retirant dans des forteresses*, comme le prétend un célèbre érudit, mais disparoissant, mais s'enfonçant dans les flancs de leurs rocs qu'eux seuls pouvoient gravir : *Dilapsique in proximos tumulos; quærendi fuerunt ut vincerentur.* (Flor. bell. balear. L. III, 8.).

Détails militaires. Si on considère les détails militaires, on voit qu'il étoit nécessaire d'abord de connoître la différence de la tactique des anciens avec celle des modernes.

Le traducteur a fait précéder son ouvrage de notions préliminaires sur cette différence. Elles sont tirées en partie de Follard, de Guichard et d'un ouvrage très-piquant intitulé *l'esprit du système des guerres modernes*, par un ancien officier prussien.

Il résulte de ces observations que l'introduction des armes à feu nécessitant un grand développement, l'action, chez les modernes, se porte et s'engage sur les ailes, tandis que, chez les anciens dont les projectiles étoient des armes foibles, et dont les combats se décidoient à l'arme blanche, tout l'effort de l'action se dirigeoit sur le centre, sans trop s'inquiéter des ailes. On resserroit donc autrefois la bataille, on l'étend aujourd'hui.

Voilà quant à la tactique la principale différence. Quant à la stratégie, comme les armées mo-

dernes n'ont pas au milieu d'elles ainsi que les armées anciennes, mais autour d'elles, les sources de leur conservation; comme les trains d'artillerie, les munitions, les bagages ont nécessité l'établissement des magasins et les magasins celui des forteresses, de-là ont résulté le calcul et la base des lignes d'opération, ce qui semble mettre aujourd'hui à l'universalité des conquêtes, un obstacle que les anciens ne connoissoient pas.

Il falloit ensuite puiser les véritables élémens de leur tactique dans les meilleurs auteurs, ce qui étoit d'autant plus difficile qu'il n'y a pas un seul commentateur qui n'ait embrouillé cette matière; que même parmi les écrivains, presque tous ont pris les règles de la tactique de leur temps, supposé même qu'ils l'entendissent, pour celles des temps antérieurs; qu'ils ont confondu les dispositions particulières des differens capitaines dans un système général; que cela est particulièrement sensible relativement à la tactique macédonienne. En effet Philippe et Alexandre son fils perfectionnèrent l'ordonnance de la phalange. Le premier avoit eu Epaminondas pour maître; le second, disciple de son père et de Parménion, forma une foule de capitaines qui furent ses successeurs, et parmi lesquels se distingua le célèbre Eumène. Enfin, et cette remarque est la plus essentielle de toutes, on ne peut retrouver l'expression fidelle de la tactique des anciens que chez ceux qui manierent à la fois la plume et l'épée, tels que Thucydide, Xénophon, Polybe, Jules-César et Arrien. Il falloit surtout ne pas oublier

qu'Alexandre se servit ordinairement de l'évolution lacédémonienne, et qu'il évita d'employer la macédonienne inventée par Philippe son père. Elle offroit une trop fidelle image de la fuite pour qu'elle pût s'accorder avec son génie et sa bravoure quelquefois téméraire.

Toutes ces difficultés ont été levées, et le problême résolu à l'aide des mémoires militaires de Guichard.

Il falloit aussi présenter au lecteur ces développemens soit dans des tableaux de tactique, soit dans des plans de bataille. Le traducteur a été secondé dans ce travail non-seulement par les mémoires dont nous venons de parler, mais encore par deux officiers supérieurs des armées de la république.

Il ne s'est donc point borné à copier Guichard sans discernement ; il en a étendu ou rectifié les plans. Ainsi il a désigné les noms et l'emplacement de chaque corps de troupes, explication que Guichard avoit négligée, et qui jette une nouvelle clarté sur les dispositions. Cela même l'a conduit à rectifier une erreur de Guichard relativement au nombre des sections dont la phalange étoit composée au passage du Granique : « Guichard en compte « huit, et s'est trompé. On ne peut conjecturer le « nombre de huit sections que d'après les noms de « ceux qui les commandoient et qui nous ont été « conservés par Arrien. On trouve à la vérité huit « noms dans cet auteur pour désigner les chefs de « la phalange, sur quoi il faut observer que les « noms de Cratère et de Philippe se trouvent ré-

« pétés ; ce qui donne à soupçonner quelque erreur « de copistes. Mais chacune de ces sections ou « quart de la grande phalange devoit être compo- « sée de 4,096 hommes. Si elles eussent été au « nombre de huit, la phalange seule auroit été de « de 32,768 hommes d'infanterie, non compris les « troupes légères, les Argyraspides etc. Cependant « Alexandre n'avoit que 30,000 hommes d'infan- « terie. Cette observation prouve évidemment l'er- « reur des copistes à laquelle Guichard n'a point « fait attention ; la phalange n'avoit effectivement « alors que six sections (6) ».

Ainsi le traducteur a rectifié sur le plan une erreur du texte d'Arrien également échappée au commentateur Guichard. Selon ces deux auteurs, Alexandre à la tête de l'aile droite traversa le Granique en biaisant suivant le cours de l'eau ; selon le nouveau traducteur (7), ce prince dirigea sa marche à travers le fleuve contre le courant, pour ne point donner dans le milieu de la cavalerie ennemie ; et la suite prouve qu'en effet il l'attaqua par les ailes.

Le plan d'Arbelles étoit renversé dans les mémoires de Guichard, ce qu'il faut sans doute attribuer à la méprise du graveur ; ce qui étoit à droite devoit être à gauche, et *vice versa* : on a fait également disparoître cette erreur. Enfin Guichard avoit mal-à-propos critiqué les dispositions de la bataille d'Issus, et négligé d'en donner le plan publié aujourd'hui pour la première fois.

(6) Tome 4, p. 38. Note.

(7) *Ibid.* Note. p. 40.

On distinguera surtout dans l'Atlas un tableau général des diverses parties de la tactique des anciens réunies sous tous leurs aspects dans une seule planche. Ce tableau manquoit à l'ouvrage de Guichard ; il suffira de le comparer à la gravure fautive du plan de la phalange par Monfaucon, pour voir combien celui-ci est supérieur. L'explication à la main et ce tableau sous les yeux, un quart-d'heure d'attention suffit pour se mettre au fait de toutes les manœuvres d'une armée grecque.

Géographie. La partie géographique a été extraite avec autant de patience que de discernement 1.° des savantes dissertations du célèbre M. de Sainte-Croix, dont quelques assertions sur l'Ægypte ont été rectifiées d'après des observations positives faites sur les lieux (8) ; 2.° de la table géographique qui accompagne la belle traduction d'Hérodote par M. Larcher ; 3.° des immenses élucubrations du D. Vincent ; 4.° des relations de Dalrymple et du major Rennell.

Non-seulement ces détails jetés dans des notes éclaircissent le texte, mais encore ils composent une table géographique qu'il étoit utile de joindre à ces expéditions, et qui forme une partie du troisième volume.

C'est d'après ces connoissances et sur ces bases que la carte de Danville a été étendue, rectifiée et complétée. La nouvelle carte des expéditions d'Alexandre qui accompagne cette traduction a été re-

(8) Voy. les notes, t. 1, p. 232, 233, 234, 245 et 246.

vêtue de l'approbation de M. Barbié du Boccage, qui a enrichi cet Atlas de deux plans très-précieux, (ceux de Tyr et d'Halicarnasse) et qui, rivalisant par le luxe de l'art avec celui de la science, font honneur au burin du C. Tardieu.

Enfin un plan comparatif des trois Alexandries que le général Regnier a eu la complaisance de dessiner pour cet ouvrage, d'après le plan qui servoit à l'état-major de l'armée d'Ægypte, plus exact et plus étendu que celui de Danville (9), offre sous tous les rapports le plus neuf et le plus piquant intérêt.

Antiquités. Les antiquités comprennent deux parties : l'une traite des médailles et du portrait d'Alexandre, et l'autre des armes et des machines de guerre.

Dans la première, l'auteur examine cette question qui a divisé les savans : *les traits d'Alexandre sont-ils parvenus jusqu'à nous ?* il se déclare pour l'affirmative, fondé sur la dissertation d'Eckhel dont il donne la traduction, et sur l'autorité du célèbre M. Visconti qui a bien voulu lui adresser la notice la plus lumineuse.

Pour compléter l'ensemble de ces recherches, le traducteur y joint un extrait de la dissertation de Leblond, et les opinions particulières de plusieurs antiquaires célèbres tels que Winkelmann, Barthelemy, etc.

La planche jointe à la dissertation de Leblond,

(9) Dans son Mémoire sur l'AEgypte.

et jusqu'alors la plus complète, offre huit médailles, une pierre gravée et un buste : l'ouvrage que nous annonçons présente, en deux planches, douze médailles, cinq pierres gravées, trois bustes, deux statues dont une équestre et un bas-relief. On a joint à leur explication des notes sur leur plus ou moins d'authenticité.

La même remarque s'applique aux deux planches d'armes et de guerriers en action dont la collection a été tirée des vases, médailles et pierres antiques, des gravures de Tischbein et de Roccheggiani. L'auteur a eu des obligations à MM. Willemin, Fauvel et Dufresne qui possèdent la plus riche collection des empreintes de médailles et de pierres gravées. Ce qui rend cette suite précieuse, c'est que les monumens d'instruction dans cette partie sont infiniment rares, parce que les anciens artistes ne représentoient en général que des héros nus.

Critique historique. C'est surtout sous ce rapport que cette nouvelle traduction d'Arrien mérite des éloges. Non-seulement l'auteur a mis à profit cette richesse de matériaux qu'il avoit sous la main, non-seulement il a rattaché à chaque point de son sujet les observations qu'il appeloit ; mais encore analysant tout ce qui a été écrit sur Alexandre, il s'est occupé d'établir ou de chercher du moins entre les divers historiens une concordance. Il a pesé leurs différens témoignages, et cette partie qui n'est pas la moins piquante, comprend la revue des historiens d'Alexandre anciens et modernes. Relativement aux premiers, l'auteur suit le lumineux et savant M. Sainte-Croix;

Sainte-Croix ; relativement aux seconds, il remplit une lacune ; M. Sainte-Croix ne s'étoit occupé ni des modernes, ni des écrivains militaires que l'on trouve ici jugés et analysés avec précision.

Enfin l'histoire d'Arrien commençant au règne d'Alexandre, il étoit indispensable d'y ajouter une introduction historique ; c'est ce qu'a fait le nouveau traducteur. Il traite sommairement de la situation politique de la Grèce, de la Macédoine, de Philippe, de l'occasion et des motifs de la guerre contre les Perses, et enfin des premières années d'Alexandre.

Ici le style du traducteur qui, dans tout le reste de l'ouvrage, se modèle sur la simplicité de celui d'Arrien, s'élève et développe la chaleur qui lui est propre. On en jugera par ce fragment du portrait de Philippe.

« Philippe créa son élévation, celle de la Ma-
« cédoine, et même la grandeur d'Alexandre.

« La Macédoine n'avait point d'état militaire et
« maritime : elle étoit sans argent, sans alliés. Il
« lui donna des ports, ouvrit des mines, forma la
« phalange, conquit ou acheta des alliés.

« Il prépara l'asservissement de la Grèce par les
« mêmes moyens que César employa depuis pour
« opprimer Rome. C'est dans la Thrace et l'Illyrie
« qu'il forgea les fers d'Athènes.

« Son ambition *semait dans le temps* ; ses plans
« mûris par une politique impénétrable n'éclatoient
« qu'à propos et toujours à l'improviste : sa pru-

« dence avoit préparé lentement ce que sa valeur « exécutoit avec impétuosité.

« C'est un beau trait de sa gloire que d'avoir sur- « monté la prospérité même qui perdit Alexandre. « Tous les jours on répétoit au roi, par ses ordres, « à son réveil, *souviens-toi que tu es homme.*

« On retrouve Ulysse dans Philippe, comme « Achille dans Alexandre. Cependant lorsque l'hé- « roïsme convient à ses intérêts, Philippe fait re- « connoître en lui l'élève d'Épaminondas.

« Les formes toujours si puissantes deviennent « entre ses mains des ressorts et des piéges. Investi « du droit de députer au conseil amphictyonique « et de présider aux jeux pythiques, il accoutume « les Grecs à le considérer comme leur arbitre. C'est « alors que sa tyrannie habile divise et corrompt « toutes les républiques agitées par ses intrigues ou « ébranlées par ses armes.

« Sa politique consiste à les détacher les unes des « autres, à nourrir et à appuyer les rivalités. Il se « montre alors protecteur et bientôt oppresseur.

« Le tableau de Démosthènes arrêtant par la « force de la parole ce torrent prêt à dévorer les « foibles ruines de la liberté, sur lesquelles l'ora- « teur demeure seul debout, seroit le plus beau « spectacle de ce siécle, si la mort de Phocion n'en « étoit le plus grand (10). »

Qui ne croiroit la matière épuisée après tant de recherches ? Il en restoit une encore cependant in-

(10) Tome 1, p. LXXXIII et suiv.

finiment curieuse. La collection des jugemens et parallèles auxquels Alexandre a donné lieu, est distribuée méthodiquement, les jugemens, par ordre d'historiens, d'orateurs, de moralistes, de poètes grecs, latins et françois, et les parallèles suivant l'ordre chronologique des héros. On distingue surtout parmi ces derniers l'analyse militaire des exploits d'Alexandre et de César comparés par Desclaisons, chef de brigade.

La table même des matières a été disposée de manière que d'un coup-d'œil on peut embrasser les principaux résultats tels que, sous le rapport moral, le développement ou plutôt l'analyse du caractère d'Alexandre, d'une part ses vertus, de l'autre ses vices et ses crimes; sous le rapport militaire, l'ordre des marches, le nombre des ennemis qu'Alexandre eut à combattre, celui des massacres, des morts, des villes qu'il renversa, de celles qu'il éleva, etc., etc.

Rien en un mot n'a été négligé pour la confection de cet ouvrage; tout concourt à en faire un monument bibliographique.

Nota. En signant, je déclare que le seul article Traduction est de moi; le reste appartient à un homme de lettres très-connu, qui ne veut point être nommé.

GAIL, *professeur de langue grecque au collége de France.*

MÉTAPHYSIQUE.

De la Génération des Connoissances humaines. Mémoire qui a partagé le prix de l'Académie de Berlin, sur la question suivante : Démontrer d'une manière incontestable l'origine de toutes nos connoissances, soit en présentant des argumens non employés encore, soit en présentant des argumens déja employés, mais en les présentant d'une manière nouvelle et d'une force victorieuse de toute objection ; *par* Joseph-Marie *Degérando, de l'Institut national de France.* A Berlin, 1802. Paris, *Henrichs,* libraire, rue de la Loi, n.° 1231. 1 vol. in-8.° de 304 pages.

Il est peut-être assez difficile de faire un extrait satisfaisant d'un ouvrage qui est lui-même dans l'une de ses parties, un extrait bien fait de tout ce qu'ont enseigné les philosophes sur l'origine de nos idées et la génération de nos connoissances, et dont l'autre partie offre l'exposition succincte et très-précise d'une nouvelle doctrine destinée à corriger les imperfections et à combler les vides des divers systèmes de métaphysique.

L'auteur prévient qu'averti trop tard du concours ouvert à Berlin, il n'eut que 17 jours pour rédiger

son travail. Cette célérité forcée qui semble d'abord réclamer l'indulgence, est peut-être ce qui la rend ici moins nécessaire.

Les productions d'un seul et premier jet sont souvent les meilleures; elles portent un caractère d'unité que n'ont pas toujours les ouvrages longtemps travaillés, remaniés à diverses reprises, et avec des dispositions d'esprit différentes; elles ont surtout le mérite d'une concision et d'une brièveté nécessaire; mais comme elles n'offrent point de développemens superflus, on ne peut guères en présenter l'extrait : il faut les lire. Nous ne serons ici que les copistes d'un tableau dessiné à grands traits; mais il faut voir le tableau, et ne pas juger de son effet par une foible copie.

Les termes dans lesquels est énoncée la question de l'académie de Berlin, annoncent qu'il subsiste encore des *doutes* sur la véritable origine de nos connoissances, et particulièrement sur le principe que toutes nos idees viennent des sens, or sont des acquisitions de l'expérience, ou ces doutes ne peuvent naître que de l'une de ces deux causes :

Ou l'on n'est point encore satisfait des preuves qui établissent le principe, ou l'on trouve insuffisant ses moyens d'applications.

Dans le premier cas, il faut une discussion pour démontrer une vérité qui paroîtroit encore incertaine; dans le second, il faut des développemens pour découvrir toute l'etendue d'une vérité qui paroîtroit encore insuffisante et obscure.

De-là naissent le plan et la division de l'ouvrage.

La première partie est consacrée à l'examen des divers principes proposés jusqu'à présent pour expliquer la génération de nos idées ; la seconde est destinée à la recherche d'un nouveau système, qui réunisse ce qu'il y a de vrai dans les systèmes existans, et complète ce qui leur manque.

Mais il étoit nécessaire avant tout d'examiner quelle sorte d'utilité on doit attendre des recherches relatives à l'origine et la génération de nos connoissances. L'auteur emploie le premier chapitre de son ouvrage à mettre cette utilité dans un jour bien propre à dissiper les préjugés ou les préventions qu'une sorte de mode contagieuse oppose en ce moment à ce genre de recherches.

« Le secret de l'avenir, dit-il, est dans le passé ; « l'histoire des nations est la première étude du lé- « gislateur, l'histoire de la pensée doit être la pre- « mière étude du philosophe. »

Un tableau exact de la génération des idées seroit le meilleur traité de logique, seul il pourroit nous fournir de bonnes définitions, tracer une règle constante et sûre à nos raisonnemens, détruire jusque dans la racine ces préjugés, vaines idoles (*idola mentis*) que l'imagination superstitieuse nourrit et encense, diminuer le nombre des disputes, perfectionner les méthodes, faciliter la découverte de la vérité en simplifiant les travaux qu'elle exige, éclaircir et compléter l'histoire du langage, en nous révélant le véritable esprit des conventions naturelles et primitives sur lesquelles il a pu se fonder, etc. Chacune de ces espèces d'utilité est démontrée dans l'ouvrage

d'une manière si satisfaisante, qu'on ne sera plus tenté, après l'avoir lu, de répéter cette question si commune de nos jours : *A quoi sert la métaphysique ?*

« La vraie métaphysique, continue l'auteur, n'est « que l'art de faire l'inventaire de nos connoissances ; « pouvait-elle ne pas s'égarer, lorsqu'elle avoit pour « prétention de découvrir la nature intime des choses ? « Aux entreprises les plus audacieuses, elle joignoit « les méthodes les plus impuissantes : c'étoit avec des « principes abstraits qu'elle prétendoit interroger la « pensée de l'être des êtres. Aujourd'hui plus mo- « deste et plus sage, elle se borne à tenter l'analyse « de nos propres conceptions, pour les décomposer « avec succès : elle observe comment elles se sont « formées, et les hommes qui la croyoient si abstraite « s'étonneront de ne retrouver en elle que la suite « de leurs propres souvenirs. »

Mais il est toujours plus ou moins difficile, et quelquefois impossible même, de raviver ces souvenirs ou *réminiscences*, dont l'analyse tend à démêler les fils, à trouver l'ordre de succession. Avant de chercher les règles que doit suivre cette analyse, l'auteur indique les causes principales qui rendent ici son application pénible et souvent incertaine. Ces causes sont d'abord dans le travail ingrat et rebelle que trouve toujours l'esprit, en se prenant lui-même pour objet ou pour terme de son attention ; dans le nombre et la complication extrême de ces notions qui se sont cumulées depuis l'origine, avant que la réflexion ait pu les mettre en ordre ou en dévoiler les

élémens; enfin, dans la foiblesse ou la nullité des traces qu'ont laissées en nous les premières époques de notre vie intellectuelle. Ici le vague des souvenirs a été souvent suppléé par les systèmes; la réflexion, trop pénible et trop lente, a appelé l'imagination à son secours : dès-lors, la ligne de l'observation et de l'expérience a été franchie, et les hypothèses n'ont plus connu de bornes.

Cependant, sans sortir de l'enceinte des faits, une sage philosophie peut éclairer ces premières obscurités, et fournir les moyens de vaincre ces obstacles : nous trouverons ces moyens; 1.° dans l'analyse même des idées que nous possédons, ou dans l'observation des procédés que suit maintenant notre esprit, lorsqu'il en acquiert de nouvelles, car ces procédés sont analogues à ceux qui le dirigeoient dans la première enfance, et les méthodes qui le conduisent aujourd'hui avec plus de rectitude et de facilité sont les mêmes que la nature lui faisoit alors pratiquer à son insçu.

2.° Dans l'étude de nos langues, car la génération des idées qui, lorsqu'elle est une fois connue, jette de grandes lumières sur l'histoire du langage, peut en retirer d'abord elle-même ses plus utiles secours.

3.° Dans la connoissance historique des mœurs des nations et des progrès de la société civile, car les progrès de l'individu sont analogues à ceux de l'espèce. La succession des âges, à la suite des générations et l'origine des idées, se découvrent au berceau de la société humaine.

4.° Dans l'histoire des sciences et des arts, car les

premières inventions étant déterminées par les premiers besoins, se fondent sur les notions les plus rapprochées de la portée naturelle de l'esprit humain : ces notions premières s'offrent donc à nous « comme « une avenue de cette route majestueuse qui conduit « l'homme à la science. »

5.° Enfin dans une observation exacte de la première enfance, des premières impressions qui la frappent, des premiers signes dont elle les exprime. Observations importantes trop négligées jusqu'à présent par les philosophes, et abandonnées presque toujours aux préjugés ou à l'ignorance.

Les recherches précédentes devroient être faites avec ordre, conduites avec de sages précautions, et exposées ensuite dans un langage qui, n'étant qu'une expression fidelle des faits, ne laissât subsister aucune équivoque dans les interprétations ou applications ultérieures qu'on pourroit en faire.

Rien n'a plus contribué à répandre la confusion dans les recherches et les discussions relatives à l'origine de nos idées que l'indétermination et l'abus du langage. La langue de la métaphysique est pauvre, obscure, arbitraire ; les idées dont elle s'occupe ne se ralliant à aucun modèle extérieur sont fugitives, aussi difficiles à fixer qu'à nettement circonscrire. L'auteur trouve dans la question même qu'il traite, un exemple frappant des interprétations diverses que reçoivent souvent les mêmes termes. On parle *d'idées* qui viennent des *sens*, d'idées innées, etc., et on ne s'entend en aucune manière sur les mots *sens*, *idées innées*, *entendement*, etc. ; on ne songe pas

même à les définir, ou l'on prend des comparaisons figurées, pour des définitions réelles. « Qu'est-ce, « par exemple, qu'une chose *innée dans l'homme*, « est-ce une simple *faculté* dont il jouit, en arrivant à la vie, ou bien est-ce quelque chose de « réel qui *réside* dès-lors en lui, mais qu'est-ce que « *résider* ainsi dans un être qui vient à la vie, et « où cette chose peut-elle résider en effet ? Pour « donner à cet égard de bonnes définitions, ne faudroit-il pas se représenter ce que l'homme lui-« même est à l'instant de sa naissance ? et qui prétendroit en avoir une idée exacte et claire ? »

Les trois premiers chapitres dont nous venons de faire l'esquisse servent en quelque sorte d'introduction à la première partie de l'ouvrage, qui a pour objet de tracer le tableau historique des systèmes sur la génération des idées. Ces notions précédentes étoient nécessaires pour entendre les opinions des philosophes, et préparer les moyens de les juger.

L'histoire de ces opinions se divise ici naturellement en deux époques, la philosophie ancienne, et la philosophie moderne.

Tous les systèmes possibles sur la génération des idées, peuvent être rappelés, quant à leur principe fondamental, à cette simple alternative, ou *toutes nos idées ont leur origine dans les impressions des sens*, ou il y a *des idées qui n'ont point leur origine dans ces impressions*, et par conséquent qui sont placées dans l'ame immédiatement, ou lui appartiennent en vertu de sa seule nature.

Ainsi les opinions des philosophes anciens, comme des modernes sur la génération des idées, se placeront d'elles-mêmes sur deux lignes opposées ; celles des philosophes qui ont adopté ce principe, *nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu*, et celles des philosophes qui ont cru aux idées innées ou inhérentes à l'intelligence.

On chercheroit en vain dans les travaux des philosophes de l'antiquité quelque suite d'observations méthodiques et liées en système sur les opérations de l'entendement. Dépourvus de bonnes méthodes, et livrés le plus souvent aux inspirations d'une imagination féconde, ces philosophes s'élançoient vers les causes bien plus qu'ils ne remarquoient les effets. Ils créoient au lieu d'observer. Ils *introduisoient une sorte de poésie dans les domaines de la sagesse.* Cet élan de l'imagination, qui, dirigé par une ame noble et sensible, révéla les plus sublimes résultats de morale pratique, l'expression ou le pressentiment des vérités les plus touchantes, étoit incompatible avec une science qui se fonde sur l'observation calme et approfondie sur l'analyse exacte et sévère de nos facultés.

L'histoire de la pensée n'est plus qu'un roman dans la doctrine de Pythagore. Ce philosophe qui enseignait la préexistence et la transmigration des ames, pouvoit-il ne pas croire à la préexistence des idées, à leur inhérence à l'ame même. Cette ame pouvoit-elle en effet exister sans ses attributs ; et qu'eût-elle été avant la vie, si on la supposoit dépourvue d'idées, de connoissances? Les opinions du

sage Socrate sur l'origine du principe pensant, suivirent bien plus aussi l'impulsion de l'enthousiasme que la direction régulière de l'analyse, il crut que les idées éternelles étoient infuses dans l'ame, et que la découverte de la vérité n'étoit qu'une réminiscence. Platon son disciple partagea et développa cette doctrine... La secte des éléatiques adopta des principes à peu près semblables; mais leur doctrine s'éloignoit plus de l'enthousiasme, pour se rapprocher du scepticisme. Selon Xénophane, la physique n'est que l'étude des apparences; la métaphysique est la science des choses. Selon Parmenide, toutes les idées existent dans une unité, et cette unité est Dieu. La doctrine des idées innées ou de l'ame préexistante enseignée par Platon, devint celle des académiciens, dont Cicéron s'est rendu l'interprète, et de la secte des éléatiques dont l'enseignement dégénéra en une dialectique si subtile, une métaphysique si oiseuse, une théologie si mystique. Il faut lire dans l'ouvrage ce chapitre, dont les tableaux ne peuvent être raccourcis sans être défigurés.

Les philosophes anciens qui partirent du principe de la préexistence des ames, devoient, par une conséquence nécessaire, rejeter celui de la génération des idées, et dès-lors tout étoit dit en un seul mot; si la science ou la vérité nous viennent par inspiration, à quoi bon chercher des méthodes, pour nous y conduire?....

A la tête des philosophes de l'antiquité qui ont cru à une *formation systématique* des idées, et par une conséquence nécessaire à la première origine

qu'elles prennent dans les impressions des sens, on trouve deux hommes qu'on peut regarder comme les fondateurs des connoissances humaines, *Hippocrate* et *Aristote*. Ces deux grands hommes parlant du même point, et suivant les routes différentes, se partagèrent en quelque sorte les deux mondes physique et moral. Le premier détermina les méthodes d'observation, créa l'art des expériences pendant que l'autre donna des lois à la méditation, et fixa les méthodes du raisonnement. « Il faut, dit Hippocrate, tirer toutes « les règles de pratique, non d'une suite de raisonnemens antérieurs, quelque probables qu'ils puissent être, mais de l'expérience dirigée par la raison; « *avant que la pensée ne se produise, les sens ont* « *éprouvé tout ce qui doit la former*, et ce sont eux « qui en font parvenir les matériaux à l'entendement.

« Les sens, disoit Aristote, sont affectés par les « qualités de la matière. *Un sens interne et commun* « *saisit tout ensuite*, et juge sur le rapport des sens « externes. La science vient originairement des sens, « mais elle n'en naît point *immédiatement*; ils ont « pour objet l'individuel ou le singulier, et la science « roule sur les universaux. Ils y conduisent, parce « qu'on passe de l'individuel connu par les sens à « l'universel. On procède par induction, en allant « de l'individu à l'espèce. » Toute la théorie des Locke et des Condillac n'est-elle pas renfermée dans ces deux articles remarquables?

L'auteur expose brièvement dans la suite de ce chapitre les systèmes des divers philosophes qui se

rallièrent autour du même principe, ou tantôt s'en rapprochèrent, tantôt le dépassèrent, tels furent Aristippe, Leucippe, Diogène, Epicure, Zénon; mais il faudroit ici tout transcrire, au lieu d'extraire.

Les philosophes anciens découvrirent la mine précieuse, mais ils laissèrent aux modernes le soin de l'exploiter; parmi ces modernes les uns ont embrassé le système des idées innées, les autres ont adopté la théorie contraire.

L'établissement du christianisme dans l'empire ayant entièrement subordonné la philosophie aux idées religieuses, les diverses sectes de philosophes furent réduites au silence. Platon seul fut excepté de la commune disgrace; l'analogie de ses idées, avec les spéculations mystiques, et certains dogmes du christianisme lui acquirent des partisans nombreux dans le sein de l'église chrétienne. Saint Augustin nourri de sa doctrine, reproduit à peu près les mêmes opinions sur l'origine et les principes des connoissances humaines; précurseur de Mallebranche, il déclame contre les sens, et croit que toute lumière émane du sein de la divinité. Les pères de l'église grecque conservèrent surtout les principes de l'ancienne philosophie, et la doctrine de Platon trouva souvent dans leur nombre des interprètes éloquens, et des dialecticiens exercés. Cependant ces vestiges sont bientôt effacés soit par la brutalité des conquérans barbares, soit par les subtilités métaphysiques qui, dans les écoles d'Asie, conduisoient à l'abus des lumières. Les Arabes nous rendent les livres d'Aristote, mais sa doctrine défigurée par leurs

commentaires, apprend plus à disputer sur ce qu'on ignore, qu'à faire usage de ce qu'on sait. Les scolastiques prennent la place des philosophes. Ils admettent le grand principe de l'origine de nos connoissances; mais son énonciation purement verbale se trouve démentie et contredite par leur manière de parler et de raisonner. Ils s'enfoncent dans le dédale des essences, des formes substantielles, s'enveloppent de nuages qu'ils rendent sans cesse plus épais, et finissent par disparoître aux regards de leurs disciples, qui ne peuvent et ne veulent plus chercher leurs traces.

Les ténèbres se dissipent; et, à la naissance du jour, nos yeux rencontrent Descartes; il s'approprie l'opinion des idées innées qu'il systématise, qu'il étaye de raisonnemens, entoure d'applications. Dans son doute méthodique, il saisit le principe qui lui paroit le plus simple; *je pense, donc je suis.* Son premier pas est une abstraction; et, lorsque d'un monde abstrait, d'une idée abstraite ou générale, il part, il redescend dans le sensible, il croit suivre la route de la nature, les idées tirées des sens ne sont pour lui qu'un résultat secondaire : donc elles ne sont point l'origine des connoissances; les notions intellectuelles sont le commencement de toutes choses; donc elles ne sont point engendrées; donc elles sont infuses dans l'ame et nées avec elle.

Malebranche va plus loin; nos idées, selon lui, ne sont pas seulement placées dès leur naissance dans notre ame par leur auteur; mais de plus, c'est dans cet auteur même que nous les voyons, et que nous

apercevons tout, jusqu'aux corps matériels. Cependant Mallebranche abandonne ses visions systématiques pour l'observation ; et, dès-lors il marche avec un flambeau dans la recherche de la vérité.

La solitude de Port-Royal fournit à Descartes des zélés défenseurs ; ils conspirent avec lui pour renverser le despotisme de l'école, et proscrivent ce sage principe d'Aristote (*nihil est in intellectu*). Avec toutes les absurdités de ses commentateurs, Pascal, Arnaud et quelques autres, se déclarent pour les idées innées, et lient leur cause avec la cause sacrée de la religion ; ce système s'est soutenu parmi nous jusqu'à la fin du dernier siécle.

Cependant Leibnitz renouvelle en Allemagne la doctrine de la préexistence des ames et celle des atomes ; mais ces idées se modifient en passant par la filière de son beau génie, et de-là sort le système des *monades*. L'auteur esquisse à grands traits ce système, en remarquant le point essentiel qui le différencie de celui de Descartes.

Wolf développe et popularise la doctrine de Leibnitz, qui a dominé en Allemagne jusqu'à l'apparition de la philosophie de Kant, qui *en a emprunté peut-être plus qu'elle n'en avoue.*

Sans admettre expressément des notions innées, Kant détermine un certain nombre d'idées qui, selon lui, n'ont point de fondement dans l'expérience, ni d'origine dans les impressions des sens ; il distingue dans nos perceptions la *matière* et la *forme ;* la *matière* est ce qui appartient aux objets, et qui varie comme eux ; la *forme* est ce qui appartient

tient aux sens eux-mêmes, ce qui subsiste et se reproduit invariablement dans toutes nos perceptions : telles sont les notions d'*espace* et de *temps absolus*, et sans *limites*, qui ont tout leur fondement dans la nature de notre sensibilité, et lui sont inhérentes ; elles ne sont point innées ; elles ne sont pas non plus engendrées et communiquées, mais comme déposées d'abord en nous-mêmes, pour être ensuite éveillées, excitées par les apparences sensibles. L'exposition que l'auteur fait des parties fondamentales de ce système est très-succincte et aussi claire qu'il soit possible ; il faut la lire dans l'ouvrage pour se préparer à voir cette doctrine victorieusement combattue dans la suite.

Avant que la doctrine de la génération des idées ne fût tirée de l'oubli et recréée pour la seconde fois, quelques philosophes avoient tenté de secouer le joug de l'école, tels furent Abeilard et Roscelin, fondateur de la secte des Nominaux, Thomasius surtout, à la fin du XVIe siècle ; mais l'époque de la révolution arrive, l'esprit humain va être affranchi de ses chaînes, et rendu à sa véritable direction.

Sans énoncer le principe de la génération des idées, Bacon fait mieux, il en développe les applications pratiques ; il montre que l'entendement et toutes ses notions doivent être régénérées, en repassant au creuset de l'observation et de l'expérience. N'étoit-ce pas annoncer clairement que la source des connoissances étoit dans les impressions sensibles. Hobbes le premier proclame cette maxime, la

développe et l'applique à l'analyse des facultés humaines.

Gassendi renouvelle la métaphysique d'Epicure avec sa physique ; mais, en les appuyant l'une et l'autre sur des fondemens plus solides, il combat les idées innées, et renouvelle la comparaison des anciens, qui considéroient l'ame comme une *table rase* avant que les sens ne lui eussent apporté les matériaux de ses connoissances.

Mais les partisans des idées innées ont rencontré leur plus redoutable adversaire ; Locke dévoile avec une clarté supérieure le secret de la génération des idées, et rattache pour jamais son nom à cette doctrine ; il assigne les deux sources uniques de toutes nos idées dans la *sensation* et la *réflexion*. L'auteur analyse rapidement sa théorie déja assez connue.

A la tête des philosophes françois qui ont adopté, étendu ou appliqué la doctrine de Locke, doit être placé *Condillac ;* ce philosophe ne reconnoît qu'une source unique de nos idées, la *sensation :* l'auteur expose les fondemens de son système ; il observe que son expression est plus rapide, plus sentencieuse, mais souvent aussi plus inexacte et plus obscure que celle du philosophe anglois ; il en donne pour exemple ces maximes tant repétées par Condillac, que toutes les opérations de l'esprit ne sont que la *sensation transformée,* que la faculté de *sentir enveloppe* toutes nos autres facultés, etc.

Fontenelle exprime les idées de Locke avec ce

tour d'esprit qui lui est si particulier. D'Alembert donne une nouvelle sanction à cette doctrine, en la faisant servir de base à sa classification encyclopédique.

Charles Bonnet se distingue entre tous les philosophes qui ont reconnu le principe de la génération des idées par les lumières, la méthode et la sagesse qu'il a portées dans l'analyse des facultés de l'entendement.

Vauvenargues consacre la même doctrine dans des maximes remarquables pour leur profondeur, leur justesse et leur énergie.

Enfin deux philosophes, *Helvétius* et *Diderot*, donnent une extension nouvelle à la théorie de Locke, en considérant les sens, non-seulement comme la première origine, mais encore comme la dernière limite de toute connoissance.

Ce tableau qui paroîtra très-intéressant, si on le considère seulement comme histoire abrégée de la science, a paru surtout nécessaire à l'auteur pour fixer les degrés de développement donné au principe de la génération des idées pour faire pressentir d'avance le besoin qu'on peut avoir de les concilier, restreindre dans certaines limites les conséquences qu'ils ont déduites, ou combler les vides qu'ils ont laissés.

Nous le suivrons avec moins de détail dans les chapitres suivans, où il a pour but de développer les causes qui ont dû faire naître et propager le système des idées innées, d'examiner les raisonnemens divers opposés à ce système, de répondre aux

objections que ses partisans tirent de la métaphysique pour étayer leur opinion. C'est dans l'ouvrage même qu'il faut lire tous ces détails intéressans, dont un extrait ne peut donner qu'une idée imparfaite.

La doctrine des idées innées a une double origine dans l'habitude et l'imagination, sources communes de tous nos préjugés. L'habitude qui porte à juger de ce qu'on ne voit pas, par ce qu'on a coutume de voir, nous retient servilement dans le cercle de l'imagination qui nous réalise tout ce qu'elle saisit vivement. Comme nous avions déja quelques idées abstraites quand nous commençâmes à réfléchir, et que la mémoire ne s'étend pas au-delà de ce commencement de réflexion, l'habitude doit nous faire supposer que nous pensions comme dans les temps antérieurs à nos souvenirs, de la même manière que nous avons pensé depuis cette époque. Les idées abstraites ayant dès-lors *toujours* été dans l'esprit n'ont donc pu être produites par lui, et puisque d'ailleurs elles sont distinctes des idées sensibles, elles n'ont point été communiquées par les sens; mais si elles n'ont été ni *produites* ni *communiquées*, elles sont donc *innées*. Tel est le raisonnement de l'habitude.

L'imagination d'un autre côté s'attache à tout ce qui l'étonne par une apparence de grandeur, par l'éloignement; le vague, le mystère, où tout cela se trouve réuni bien éminemment dans la doctrine qui représente les idées comme infuses dans nos ames, ou descendant toutes formées du sein de la divinité.

A ces causes de préjugés communes au vulgaire et aux philosophes, s'en joignent de particulières à ces derniers. Telles sont la curiosité, la précipitation, l'amour-propre et les mauvaises méthodes. L'auteur développe avec beaucoup de sagacité comment chacune de ces causes a concouru à donner plus d'ascendant à la doctrine des idées innées, si propre à satisfaire à la fois la curiosité, en ayant l'air de tout expliquer : la précipitation en donnant des solutions simples et commodes ; l'amour-propre en rehaussant la nature du principe pensant, les mauvaises méthodes en s'alliant à la subtilité métaphysique et à la mysticité théologique.

Gassendi, Locke, Condillac et d'autres philosophes, ont opposé plusieurs raisonnemens victorieux au système des idées innées. L'auteur les résume avec une clarté et une simplicité nouvelles en les rangeant sous trois chefs ; dénuement de preuves pour établir ce système, contradiction qu'il offre en lui-même, contrariétés avec les résultats de l'expérience.

Nous ne le suivrons point dans les développemens lumineux qu'il donne à ces trois articles. Ils sont peut-être inutiles pour nous qui ne croyons plus aux idées, ou aux formes innées, ni à rien de semblable ; mais il n'en étoit pas de même sans doute pour les philosophes à qui l'ouvrage étoit adressé. Plusieurs de ces argumens sont applicables non-seulement à la doctrine ancienne qu'ils combattent directement, mais encore à celles qui peuvent s'en rapprocher. Tels sont ceux-ci : en admettant que

l'hypothèse de quelque chose d'inné dans l'ame (hypothèses qu'il est évidemment impossible de démontrer *à priori*,) puisse expliquer les phénomènes, elle ne feroit qu'entrer sous ce rapport en concurrence avec celle qui remonte à la sensation comme à l'origine commune de tous les phénomènes de la pensée ; mais cette dernière doctrine auroit de plus un grand avantage. C'est pendant que tout est hypothétique dans les autres (puisque nous ne pouvons connoître en effet rien *d'inné*), celle ci part du moins de faits certains et bien reconnus, savoir : l'existence de la sensation et les premières opérations dont elle est l'objet. Ici l'on explique à l'aide de ce qu'on connoît, là il faut aller chercher les explications dans un ordre de choses qu'on ignore.

Les partisans du système des idées innées sous des formes *inhérentes à l'ame*, ont aussi leur avantage dans les explications, car par là même qu'une chose est innée, on est dispensé d'en rendre compte. La réponse à chaque question est celle que peut faire l'ignorance ; *Dieu le veut ainsi* ou *telle est la nature de notre ame* ; mais celle des disciples de Locke ne peut jamais être que la réponse de l'observation. Ils ne font point descendre tout exprès des dieux sur la scène, mais ils cherchent le dénouement dans la nature et dans leur génie. Il faut voir dans l'ouvrage même, les preuves des diverses contradictions que présente le système combattu, soit en lui-même, soit avec l'expérience.

Mais l'auteur déduit de l'analyse des idées elles-mêmes de nouveaux raisonnemens contre ce système.

Analyser la nature de nos idées, c'est nous rendre compte de ce qui se passe en nous-mêmes, lorsque nous avons des idées; car c'est là tout ce qu'il nous est possible d'en savoir, tout ce qu'il nous est permis d'en rechercher; or c'est en examinant les règles et les conditions de cette analyse que l'on pourra mieux apprécier la doctrine de ceux qui s'en sont écartés.

Ici l'on fait voir comment nous acquérons certaines idées abstraites ou générales, en les séparant par l'attention du faisceau d'idées sensibles ou de sensations dans lequel elles étoient *renfermées*. Il me semble et il demeure évidemment prouvé que nous *déduisons* (du moins dans *certains cas*) nos idées abstraites de nos impressions sensibles; mais dès-lors ne pourroit-on pas conclure par analogie, que les choses ont toujours été et sont toujours ainsi, soit dans les temps antérieurs à nos souvenirs, soit dans les momens où nous sommes distraits sur ce qui se passe en nous-mêmes.

Mais l'auteur va plus loin, et prouve qu'en aucun moment de la vie, il n'est possible de concevoir une idée abstraite sans les secours des sens. C'est toujours une image, ou un *mot*; ôtez ce mot, écartez l'image, il ne reste plus rien. Si l'idée abstraite ne peut-être jamais indépendante de l'idée sensible, elle n'a donc pas existé avant elle: donc elle n'est point innée, ou inhérente à l'ame.

L'expérience fournit encore des preuves bien frappantes contre la supposition de ces notions innées; car s'il y en avoit de telles, en effet, ne devroient-

elles pas jouir dans notre esprit d'une lumière propre et supérieure à toute autre? ne seroient-ce pas elles qui devroient donner la première impulsion à nos facultés? Mais est-ce bien avec des principes abstraits que l'on dirige et que l'on instruit les peuples? Voyez tous les instituteurs de morale ou de religion; combien de comparaisons, de figures sensibles ne doivent-ils pas employer pour initier, ceux qui les écoutent, à ces notions intellectuelles? « La superstition n'est, « elle-même, que la religion des sens, et c'est elle « qui est la première religion de tous les peuples! »

En général, les idées abstraites ne s'établissent dans l'esprit des hommes qu'à mesure qu'ils ont occasion de remarquer les objets particuliers et sensibles dont ces abstractions doivent être détachées. Rien de mieux confirmé que cette vérité, soit par l'exemple des peuples sauvages, comparés aux nations civilisées, soit par l'exemple des enfans comparés aux hommes faits. Eh! quelle confusion les termes abstraits ou généraux ne portent-ils pas dans les jeunes esprits, lorsqu'on les leur présente sans précaution, sans les conduire régulièrement, et par degrés, de l'individu à l'espèce, de l'espèce au genre, en suivant ainsi tous les chaînons intermédiaires qui conduisent de l'idée sensible à la notion abstraite.

L'institution des sourds-muets de naissance, qui est la plus belle et la plus utile application de ces principes, jette aussi sur le fondement le plus haut degré d'évidence; on retrouve enfin la même évidence dans l'histoire des sciences, dans leur origine et la suite naturelle de leurs progrès. Ce n'est jamais im-

punément qu'on a voulu intervertir cet ordre naturel ; toutes les fois que les systèmes abstraits ont précédé les instructions de l'expérience, on a vu régner la confusion, les subtilités, les vaines disputes, les absurdités de tout genre, et l'esprit humain a rétrogradé dans sa marche.

L'auteur poursuivant enfin les partisans des idées innées jusque dans leurs derniers retranchemens, fait voir combien sont futiles les conséquences qu'ils ont prétendu déduire en faveur de leur système contre la doctrine de Locke, lorsqu'ils ont représenté cette doctrine, soit comme inconciliable avec les notions métaphysiques, soit comme funeste à la morale. En répondant aux objections, il trouve l'occasion de donner encore à la vraie théorie de nos idées les développemens les plus lumineux ; il détermine clairement ce que c'est que *vérité*, *identité*, *nécessité*, appliquées aux *propositions abstraites*, qui ne consistent jamais qu'à présenter des idées identiques sous les expressions et les voiles différens dont nous les avions revêtues.

La première partie de l'ouvrage est terminée par une exposition claire et parfaitement raisonnée du système de Kant sur la génération des idées : ce dernier chapitre n'est pas celui qui offrira le moins d'intérêt, surtout dans les circonstances présentes.

Les partisans de la doctrine kantienne ont souvent reproché à nos philosophes leur négligence à s'instruire du fonds d'un système qui mérite cependant d'attirer toute leur attention, tant parce qu'il combat la doctrine qu'ils professent, que par la vogue

générale dont il jouit parmi les excellens esprits, et les savans les plus distingués de l'Allemagne. Ils ont aggravé ce reproche de négligence, en l'attribuant tantôt à une légèreté impardonnable, tantôt à des préventions ou des préjugés aveugles, qui craignent et repoussent la lumière. Voici pourtant un philosophe français qui, après avoir lu et médité les ouvrages de Kant dans la langue même où ils sont écrits, ne craint pas d'entrer en lice : il va attaquer la doctrine étrangère jusque dans le centre de son empire, et sort victorieux d'un combat où toutes les chances, hors celles qui dépendoient de la raison éclairée et impartiale, sembloient être contre lui.

Les titres et les moyens qui ont assuré ce succès, en quelque sorte national, ont bien des droits pour piquer la curiosité, exciter l'intérêt du lecteur; mais ce n'est que dans l'ouvrage même qu'il pourra complètement les satisfaire. Le dernier chapitre est en effet moins susceptible d'extrait que tout le reste : l'omission ou l'altération d'un seul mot, pourroit gâter la cause importante et délicate que l'auteur a si bien défendue.

Apres avoir démontré que tous les systèmes qui donnent à nos idées une origine différente des impressions sensibles, sont contraires à l'expérience et à la raison, l'auteur, concentrant son attention toute entière sur la théorie, qu'il a dégagée des oppositions, et établie sur des fondemens solides, va la suivre dans toute l'étendue de ses résultats, lui donner les développemens nouveaux qui paroissoient encore à desirer; et, en satisfaisant ainsi ceux qui conservent

quelques doutes, confirmer dans leurs principes ceux qui reconnoissent et professent la même doctrine.

Il commence par présenter, dans un ordre qui lui est propre, le tableau des facultés humaines; il définit leur nature et leurs fonctions, et assigne la part que chacune d'elles prend dans la formation de nos idées. Il recherche ainsi comment les *sens*, d'abord, puis la *volonté*, l'*attention*, la *réflexion*, la *mémoire*, l'*imagination*, le *jugement* et le *raisonnement* concourent, tour-à-tour, ou ensemble, quoique d'une manière diverse, dans ce travail qui forme nos idées d'espèces différentes. Avant de suivre l'auteur dans les détails d'application de ses principes (ce que nous tâcherons de faire dans un autre extrait), il seroit peut-être nécessaire d'examiner les fondemens de la distinction établie ici entre nos diverses facultés intellectuelles; car c'est bien là un point délicat et difficile, qui n'est pas peut-être encore suffisamment éclairci, et sur lequel les philosophes qui professent le même fonds de doctrine ne sont pas parfaitement d'accord.

En comparant les ouvrages de nos meilleurs analystes, on s'aperçoit que le nombre des facultés *élémentaires*, qui concourent à former ce que nous appelons la raison humaine, n'est pas encore unanimement reconnu; que leur nature et leurs fonctions individuelles ne sont pas circonscrites d'une manière assez nette, assez precise; tantôt on restreint, tantôt on augmente ce nombre : les uns confondent, sous le même nom, des fonctions différentes; les autres, donnent des noms différens à des fonctions identiques

dans leur principe; d'autres, enfin, considèrent comme élémentaires des facultés composées.

Au milieu de ces divergences, on sent combien seroit importante une question qui auroit expressément pour objet (ce que l'auteur du Mémoire couronné n'a traité que par occasion et d'une manière subordonnée à un plan plus vaste) de déterminer le nombre précis et de définir exactement la nature des facultés, vraiment distinctes et élémentaires, de de l'entendement humain. La résolution complète d'une telle question contribueroit, sans doute, puissamment à ramener l'accord et l'uniformité desirables dans les opinions et le langage des idéologistes; mais quand bien même cette résolution ne confirmeroit pas dans tous ses points la théorie du C. Dégérando (ce que nous n'entendons préjuger ici en aucune manière), il lui resteroit toujours le mérite incontestable de l'avoir préparée et d'en avoir fourni lui-même des données essentielles dans son intéressant ouvrage. M. B.

VOYAGE.

VOYAGE fait par ordre de l'impératrice de Russie, Catherine II, dans le nord de la Russie asiatique, dans la mer Glaciale, dans la mer d'Anadyr et sur les côtes de l'Amérique, depuis 1785 *jusqu'en* 1794; *par le Commodore* BILLINGS : *rédigé par M.* SAUER, *secrétaire-interprète de l'expédition; et traduit de l'anglois, avec des notes, par* J. CASTERA; *avec une collection de quinze planches, format in-*4.°, *dessinées sur les lieux.* 2 vol. in-8.° Paris, chez *Buisson*, imprimeur-libraire, rue Hautefeuille, n.° 20.

LES voyages de Coock, de La Pérouse, de Vancouver, donnèrent à Catherine-la-Grande, le desir d'ajouter à ce que ces intrépides voyageurs n'avoient pu découvrir dans leurs courses sur la partie de la mer Glaciale qui avoisine ses états. La relation des découvertes faites par quelques Russes entre l'Asie et l'Amérique, publiée par le D.r William Coxe, la détermina à ordonner une expédition destinée à compléter la connoissance géographique des possessions russes les plus éloignées, et des parties septentrionales de la côte opposée que le capitaine Coock n'avoit pu bien observer. M. Billings, qui avoit

été aide astronome pendant le dernier voyage de cet immortel navigateur, fut choisi pour remplir cette mission importante. Les ordres furent donnés par l'amirauté pour que tout favorisât l'exécution de ce projet; il lui fut permis de choisir les officiers et les agens qui devoient concourir au succès de cette entreprise; il reçut en même temps des instructions détaillées qui devoient le guider dans tout ce qui avoit rapport à son exécution. La cour de Russie n'a point encore publié la relation d'un voyage qui doit répandre sans doute quelques lumières sur l'histoire naturelle et la géographie des côtes et des îles de la mer Glaciale, et de la partie septentrionale de l'Océan Pacifique. En attendant que les observations du commodore Billings soient connues, M. Sauer, secrétaire de l'expédition, de retour en Angleterre, nous fait part des notes qu'il a recueillies, et des extraits des journaux des officiers qu'on lui a communiqués.

On partit de Pétersbourg en octobre 1785; l'auteur fait connoître d'abord les détails du voyage jusqu'à Irkouts, les préparatifs de l'expédition, les détails de la construction des vaisseaux, des difficultés pour se procurer les approvisionnemens nécessaires dans des pays que la nature semble avoir destinés à la stérilité, où les arts sont ignorés, où les hommes sont sans industrie, et les divers habitans sans énergie. Les Cosaques sont les seuls qu'on peut employer, les Yakouts, les Tchoutskis, les Koriakis, sont des espèces de sauvages qu'il est difficile de soumettre et de civiliser. Arrivés à

Okhotsk, où devoient être construits les deux bâtimens qui étoient destinés à pénétrer dans la mer Glaciale, les navigateurs se disposèrent à un voyage par terre, pénible et dangereux pour se rendre sur la Kovima. Il fallut traverser le canton habité par les Tartares-Yakouts, montés sur des rennes et conduits par des Tongouths, peuple rempli d'activité, amoureux de son indépendance, et satisfait du peu que produit la nature dans un pays dont elle semble défendre l'accès à l'homme; son étonnant courage rend son esprit toujours joyeux, et lui fait surmonter tous les obstacles pour atteindre le but qu'il s'est proposé. Les Tongouths errent avec leurs troupeaux dans une grande étendue de pays; ils vont de l'embouchure du fleuve d'Amour jusqu'au lac Baikal; ils fréquentent les rives de l'Angara, de la Léna, de l'Aldan, de l'Youdoma, de la Maye de Loud, les côtes de la mer d'Okhotsk, celles de la mer Glaciale, les bords de l'Amicon, de la Kovima, de l'Indigirka, de l'Alasey, et toutes les montagnes de ces vastes contrées. Leur occupation est la chasse; il est rare que leurs tentes restent plus de six jours à la même place, ne fût-ce que pour les porter à vingt pas de distance; mais, à la vérité, c'est pendant la saison de la pêche et dans le temps qu'ils recueillent des baies dans des lieux solitaires, éloignés de ceux qu'habitent les Cosaques. Ils déposent dans ces endroits des provisions de poissons secs et de baies qu'ils mettent dans de grandes caisses, placées sur des arbres ou sur des poteaux, afin qu'elles servent ou à eux, ou à d'autres Tartares de leur

tribu, lorsqu'ils voyagent en hiver. Les Tongouths sont religieux observateurs de leur parole, et font le commerce avec non moins de loyauté que d'exactitude. Peu d'entre eux ont embrassé le christianisme; les autres sont démonolatriens; ils ont des conjureurs et sacrifient aux mauvais esprits. La polygamie est en usage parmi eux, mais ils ont toujours une principale femme que les autres sont obligées de servir; la cérémonie de leur mariage n'est autre chose que l'achat qu'ils font d'une fille à son père; ils n'enterrent point leurs morts; ils les vêtissent de leurs plus beaux habits, les mettent dans une caisse bien solide et les suspendent entre deux arbres. Les instrumens de chasse qui appartenoient au mort, sont enterrés au dessous de la caisse. Lorsqu'il n'y a point de conjureur présent, l'enterrement se fait sans cérémonie; mais s'il y en a un, on immole un renne, on en offre une partie aux démons, et on mange le reste.

Descendus à Virchni Kovimskoi, les voyageurs se trouvèrent dans la plus grande détresse, soit pour vivre, soit pour parvenir à construire les bâtimens nécessaires à leur navigation; le froid étoit excessif au commencement de novembre; le thermomètre de Réaumur étoit au dessous de 40 degrés; à Noël, il tomba jusqu'à 43 degrés. Le mercure ne pouvoit servir à connoître le degré de froid au dessous de 32 deg. $\frac{1}{2}$; mais le thermomètre à l'esprit de vin ne gela point, quoique l'eau-de-vie eût perdu sa fluidité. Tous les travaux étoient suspendus: on fit une excursion chez les Youkagirs qui habitent ce séjour de misère et de

de désolation. Cette nation est presque éteinte, les guerres avec les Tchoutskis et les Koriaks, la petite-vérole et une maladie qu'on ne croiroit pas avoir pu pénétrer jusqu'à cette extrémité de l'Asie, ont réduit la population mâle à trois cent; elle est divisée par tribus, répandues dans des villages près de l'embouchure de l'Indigirka, de la Yana et de l'Alasey. Leurs coutumes actuelles ressemblent beaucoup à celles des Tartares Tongouths avec lesquels ils vivent amicalement, et avec lesquels ils s'allient par des mariages. La rigueur de la saison les force à rester chez eux depuis le milieu de décembre, jusqu'à la mi-février, et à abandonner la chasse: ils y reviennent en juin et en juillet, pour la pêche; ils fréquentent les sources de la Kovima pour y chasser le daim et les bêtes féroces. Les Youkagirs parlent très-bien le russe et s'habillent comme eux; ils font broder les parties les plus apparentes de leurs habillemens par des tailleurs Tongouths, à qui ils donnent des fourrures pour prix de leur travail.

Enfin, après avoir surmonté avec la constance la plus intrépide, les obstacles de toute espèce qui avoient contrarié l'exécution de cette entreprise, le capitaine Billings put entrer dans la mer du Nord, le 10 juin 1787. Cette campagne ne procura aucune découverte; ce fut une simple promenade au milieu de quelques glaçons; plusieurs indices faisoient conjecturer aux officiers principaux du *Pallas* et du *Yasaschnoi*, qu'on pourroit trouver un passage pour doubler le *Tschoukoskoinoss;* le commandant persista constamment à douter de la possibilité de

ce passage, et fit signer à la plupart des officiers une délibération qui disoit qu'il croyoit plus prudent de retourner à Neizchni Kovima, que de s'avancer dans le Nord; et le 29 juillet, on fut de retour.

» L'eau de la mer Glaciale est douce jusqu'à une « distance considérable de l'embouchure de la Ko- « vima; il n'y a ni flux, ni reflux; les courans y « sont irréguliers; ils changent toujours avec le vent; « leur vîtesse est également variable. Les brouillards » de cette mer diffèrent des brouillards ordinaires, « en ce qu'ils restent continuellement suspendus à « peu de hauteur au dessus de la glace : de loin, on « croiroit des îles enveloppées de brumes, quelque- « fois ils ressemblent à d'énormes colonnes de fu- « mée. »

Dans l'inaction où se trouvèrent les officiers de ces vaisseaux, l'auteur de ce voyage s'occupe à étudier les mœurs, les coutumes et la manière de vivre des habitans des bords de la Kovima. De retour à Irkoutk, on se prépara alors à remplir un peu mieux qu'on venoit de le faire, le second but de l'expédition, qui étoit la reconnoissance des îles Aléontes; mais, comme tous les préparatifs devoient se faire à Okhotsk, et qu'une année devoit suffire à peine pour compléter cet armement, le capitaine-lieutenant Zaritschest proposa de s'embarquer dans une chaloupe découverte, et de relever les côtes de la mer d'Okhotsk jusqu'aux frontières de la Chine; ce qui lui fut accordé. Les principaux voyageurs retournèrent à Yakoutsk. Le secrétaire-interprète rechercha alors quelle étoit la nation connue chez les

Russes, sous le nom de *Yakout*, et qui s'appelle elle-même *la nation des Sokhas ;* une horde de Mongouls qui habite le district de Kragnoyard, et qui s'étend jusqu'à la Chine, prend également le nom de *Sockha*, et parle la même langue que les Yakouts. Les propriétés de ceux-ci consistent en chevaux et en bêtes à corne. Les Yakouts peuvent se passer de toutes les autres nations ; il ne leur faut qu'un couteau, une hâche, une chaudière, un briquet et une pierre à feu. Quand ils ont ces meubles, ils se procurent facilement les autres objets dont ils ont besoin, et peuvent même en fournir aux peuples voisins. Ils fabriquent leurs couteaux et leurs hâches avec le fer qu'ils tirent des mines de Viloni, et ces instrumens sont d'une qualité supérieure à ce que le talent peut produire en ce genre. Lorsqu'ils vont à la chasse ou qu'ils entreprennent un voyage, ils ne font d'autres provisions qu'un peu de koumis, s'abandonnant au hasard pour tout le reste. Si leur chasse n'est pas heureuse, et qu'ils ne puissent pas se procurer de viande, ils mangent la seconde écosse des pins et des bouleaux, ou des racines qu'ils connoissent. Les Sokhas croient être absolument dans un état de démonocratie, c'est-à-dire, sous l'influence immédiate des esprits malfaisans ; ils reconnoissent des divinités bienfaisantes et malfaisantes : « Dès « qu'un chaman ou sorcier annonce à une famille « que quelque démon a résolu de lui faire subir un « châtiment, on s'empresse de faire des offrandes « au démon pour détourner sa colère ; celui qui est « menacé suspend ses plus riches fourrures dans l'en-

« droit le plus apparent de sa hutte; et à sa mort, « elles sont enterrées avec lui. La superstition a « fait de grands progrès chez les Yakouts; chaque « tribu a quelque objet qu'elle n'adore pas précisé- « ment, mais pour lequel elle a beaucoup de vénéra- « tion : l'une révère l'aigle, l'autre le cygne, l'au- « tre le cheval, les corbeaux, les corneilles. Les « coucous sont regardés comme des êtres de funeste « augure. Les Yakouts sont très-vindicatifs, ils « étendent leur vengeance même sur la postérité de « ceux qui les ont offensés; mais aussi ils n'oublient « jamais un bienfait reçu; ils sont soumis à leurs « chefs et à leurs oghoniers (c'est-à-dire sages); « ils leur prouvent leur respect et leur dévouement « par des présens; ils pratiquent religieusement « l'hospitalité, et ont les plus grandes attentions « pour les voyageurs, et surtout pour ceux qui se « conduisent avec honnêteté; ils sont en même temps « curieux et très-intelligens; ils se montrent jaloux « d'acquérir des amis, et de jouir d'une bonne répu- « tation, et étudient avec soin le caractère des per- « sonnes qui peuvent leur être utiles; ils leur font « souvent des présens, et savent même les flatter. » L'observateur entre dans les plus grands détails sur les mariages, les funérailles, l'emploi du temps de ce peuple à demi-civilisé, et il paroît avoir bien profité de son loisir, en attendant que les préparatifs et la construction des deux vaisseaux qui devoient conduire les navigateurs au Kamtchatka eussent reçu leur complément d'agrés et de provisions. Enfin, on se rend à Okhotsk, les deux vais-

seaux sont lancés à l'eau, mais le *Dobroya Namerenia* fut jeté à la côte par l'entêtement du capitaine Billings, qui voulut absolument le faire sortir, malgré l'opposition de celui qui devoit le commander, et de presque tous les officiers. Il fallut donc se déterminer à prendre le chemin de Kamtchatka avec la *Slava Rossia*, le seul vaisseau qui restoit. On fut bientôt rendu dans le port de Saint-Pierre et Saint-Paul.

La nécessité d'avoir un second vaisseau pour voguer de conserve dans les parages qu'on étoit obligé de parcourir, d'après les ordres de l'Impératrice, obligea à hiverner dans ce port, et à chercher les bois nécessaires à sa construction. « Pendant notre « séjour, dit le secrétaire-interprète, nous fîmes de « fréquentes excursions, et nous rendîmes souvent « visite aux habitans voisins. Ils nous accueillirent « toujours amicalement, s'empressant de nous té- « moigner leur bienveillance et leur joie par des « chansons et par des danses. Nous reçumes la vi- « site de Virochagin, prêtre de Paratounka, et de « toute sa famille; il avoit été extrêmement lié avec « les compagnons du capitaine Coock dans son troi- « sième voyage. Rien de plus touchant que l'air de « sensibilité et de vénération qui animoit la phy- « sionomie de ces bons Kamtchatkales; toutes les « fois que nous citions les noms de King, de Bligh, « de Philips, de Webber, noms qui, dans le Kamt- « chatka, parviendront à la postérité dans une chan- « son qui a été composée en leur honneur, et dont

« le refrein est sur un air très-connu en Angle-« terre. »

Le premier mai, on sortit de la baie d'Avatcha, et on prit la route des Aléontes; le commandant Billings assembla tous les officiers et leur communiqua ses instructions; il leur dit en même temps que son intention étoit de visiter les îles au sud d'Alaksa, sur le côté nord-ouest de l'Amérique, parce que l'Archipel des Aléontes étoit placé sur les cartes avec tant d'inexactitude, qu'il croyoit trop dangereux de naviguer dans ces parages avec un seul vaisseau, dans la saison des brouillards.

Nous sommes obligés d'abandonner le voyageur qui ne nous donne plus qu'un journal nautique et quelques détails sur les usages et les mœurs des indigènes des îles qu'on parcouroit assez rapidement. Le séjour qu'on fit à l'île d'Ounalaschka, le mit cependant à portée d'entrer dans quelques détails sur leur habillement, sur leur tâtonnement du menton et des bras; sur la perfection où ces insulaires ont porté la construction de leur baidar ou canots; c'est avec ces embarcations qu'ils font, sur une mer peu agitée, dix milles par heure. Les femmes fabriquent avec beaucoup d'art des nattes et des corbeilles; de leurs nattes, elles font des rideaux, des siéges, des lits; et elles se servent de leurs corbeilles pour y mettre leur ouvrage, leurs outils, et leurs petits meublés. Les bijoux et les ornemens précieux se serrent dans des petites boîtes qui sont bois et ont un couvercle à coulisse. « Les Ounalasch-

« kans n'ont d'autres instrumens de musique, qu'un « tambour au son duquel ils dansent ; leurs jours « de fêtes qui ont lieu au printemps et en automne, « se passent en danses et en festins ; dans les fêtes « du printemps, ils porsent des masques artistement « sculptés et bizarrement ornés. J'imagine que ces « mascarades tiennent à la religion et ont pour cause « quelques rites que je ne pus jamais déterminer les « Ounalaskans à m'expliquer. » Quand ils veulent aussi une femme, ils l'achètent tout simplement du père et de la mère, et ils en ont autant qu'ils peuvent en nourrir. S'ils sont mécontens de leur acquisition, ils rendent la femme à ses parens, qui alors sont obligés de restituer une partie du prix. Ces insulaires seroient heureux s'ils n'étoient sans cesse tourmentés par les chasseurs russes qui parcourent toutes ces îles, et par les commissaires du gouvernement qui viennent exiger le tribut. Les vexations de toute espèce que ces agens leur font éprouver, font regretter à ces bons indigènes, l'abandon où ils étoient avant que la cupidité et l'intérêt leur eussent amené des hôtes aussi injustes que barbares. Lorsque les navigateurs parurent sur ces îles, les Russes retenoient dans leurs établissemens, environ deux cents filles des principaux habitans, c'étoient des ôtages qui leur répondoient de l'obéissance du reste de la nation. Le nommé Delaveff, envoyé par la compagnie qui avoit entrepris les chasses des îles, gouvernoit Indigènes et Russes avec la plus stricte justice, et avoit par-là accoutumé ces peu-

ples aux règlemens qu'il avoit faits; il avoit établi des écoles où leurs enfans apprenoient à lire et à écrire la langue russe. Il laissoit ordinairement un certain nombre d'ôtages aller visiter leurs parens; quand ils revenoient, il en envoyoit d'autres. Les insulaires payent particulièrement les objets de luxe que les Russes leur fournissent, tels que le tabac, les grains de verroterie, la toile, les chemises, les vêtemens de nankin, et autres marchandises, c'est avec le produit de leurs chasses qu'ils s'acquittent, les peaux de loutre de mer sont celles qui sont les plus précieuses et les plus estimées des Russes.

Nos navigateurs parvinrent à la rivière de Coock, longèrent la côte d'Amérique, l'aperçurent, à trois milles de distance, et ils apprirent d'un Américain que le directeur Delaveff leur avoit laissé à bord, et qui, sachant le russe, pouvoit servir d'interprète aux Indigènes, que toute la terre qu'on apercevoit, n'étoit qu'un composé d'îles; enfin on arriva au canal du prince Williams, et on jeta l'ancre près de l'endroit ou le capitaine Coock mouilla en 1778. Les Indiens entourèrent bientôt le vaisseau, firent des signes d'amitié, furent introduits à bord, et montrèrent une grande disposition au vol, surtout pour tout ce qui étoit en fer. Le capitaine Zaritcheff fut chargé de visiter le canal, et de savoir, d'une manière certaine, si la terre qu'on apercevoit tenoit au continent ou n'étoit qu'une suite d'îles; en s'avançant environ seize milles, il sut des Indiens qu'on étoit dans les détroits, mais qu'il seroit dangereux

d'aller plus avant, parce qu'il y avoit des hauts fonds et des brisans qu'un canot pouvoit à peine franchir à mer haute; et qu'à mer basse, on étoit à sec. La côte opposée étoit formée par une grande île, et les détroits y étoient également remplis de hauts fonds presque à sec à mer basse; tout ce que le brouillard un peu dissipé lui permit d'apercevoir, ce fut les deux rivages et la mer. Ces Indiens vouloient engager le capitaine à pénétrer dans le fond du canal où il se seroit trouvé à sec, et où ils l'auroient massacré et tout son équipage. Heureusement il ne se rendit pas à leur invitation, un vieillard indien arrivé sur le vaisseau, en répondant par le secours de l'interprète américain à plusieurs questions qu'on lui faisoit, observa que tout ce qu'on pouvoit voir du point où l'on se trouvoit, n'étoit que des îles et des canaux, et qu'au sud-ouest il y avoit une *grande eau salée* ou conduisoient divers passages « j'aurois bien voulu, dit le secrétaire, « rester seul pour examiner ces côtes inconnues, et « voyager d'une tribu chez l'autre jusqu'à ce que « je me fusse tout-à-fait égaré, ou que j'eusse trouvé « le chemin de l'Europe par quelques-unes de ces « crevasses où les eaux se sont ouverts un passage. » Ses camarades ne regardèrent ce projet que comme une extravagance, mais c'est une confiance audacieuse et même un peu de folie qui auroient assuré le succès d'une telle entreprise.

On quitta le canal et l'île de Kay, la dernière terre de ces parages, et dont la pointe méridionale forme le cap Saint-Elie du commodore Bering; et

les vivres manquant, on reprit la route du Kamtchatka.

Au mois de mai on quitte le port Saint-Pierre et Saint-Paul, et on se rend à Ounalaschka où le capitaine Billings déclare qu'il renonce à l'idée de visiter de nouveau la partie de la côte d'Amérique qui s'étend au sud de la rivière de Coock. Ainsi fut abandonnée cette célèbre expédition pour laquelle la plus magnifique des souveraines n'avoit épargné ni soins ni argent, sur laquelle toutes les nations de l'Europe avoient les yeux fixés, comme devant leur donner des notions certaines sur la géographie d'une partie du globe encore inconnue, et être éclairées sur l'existence ou la non existence d'un passage vers le nord-ouest de l'Amérique. Le commandant résiste à toutes les observations des officiers qui l'avoient suivi, et ayant donné des ordres pour qu'on attendit sur l'île la corvette que le capitaine Hall commandoit, il partit pour la baye Saint-Laurent où ce nouveau bâtiment devoit venir le joindre. Dans cette traversée on aperçut le continent américain, arrivé dans la baye, les Tchoutskis habitans de cette côte entourerent le vaisseau, et montrèrent une lettre d'un interprète qui avoit été envoyé parmi eux en 1789, il se nommait Kobileff et étoit cosaque, il avoit été accompagné par Daverkin, qui avoit ses parens du côté d'Anadyr; celui-ci se rendit le premier auprès du capitaine avec douze grands baïdars remplis d'indiens, et d'une grande quantité de peaux de renard de martre, de lièvre et de rat musqué d'Amérique « car

« c'est de ce continent qu'ils tirent la plus grande par-
« tie des fourrures qu'ils ont, ainsi que les canots et
« les armes dont ils se servent, et ils donnent en
« échange aux Américains la quincaillerie et la ver-
« roterie qu'ils se procurent à Zchiginck, ou que
« leur vendent les colporteurs de l'embouchure de
« la Kovima. » Les Tchoutskis ont été en guerre avec les Américains, ils sont divisés en deux tribus, l'une est *stationnaire*, et a des demeures fixes sur la côte; l'autre est appelée la tribu des Tchoutskis réunis et des Tchoutskis errans. Les stationnaires sont extrêmement laborieux, et tout ce qu'ils font est travaillé avec beaucoup d'art et de propreté, leurs baïdars, leurs lances, leurs flèches, leurs vêtemens, leurs ustensiles sont des preuves de leurs talens; ils en fournissent les Tchoutskis errans, ils leur vendent même les femmes qu'ils font prisonnières, et prennent en payement, des rennes, des chaudières de cuivre et de fer, des couteaux, des grains de verroterie et d'autres articles que ces derniers tirent des marchands russes. Les Tchoutskis stationnaires ont des appartemens souterrains dans lesquels ils serrent et conservent leurs comestibles.

Ce fut de la baye Saint-Laurent que le capitaine Billings partit pour se rendre par terre en traversant le pays des Tchoutskis, sur les bords de la Kovima; ce voyage, qui dura six mois et deux jours, ne se fit pas sans dangers, sans être exposé à mourir de faim, et à être massacrés par les plus barbares de tous les sauvages. Quelle en a été l'utilité ? c'est au capitaine Billings à nous en instruire : le capi-

taine Zaritsckeff, devenu commandant du vaisseau, prit la route d'Ounalascka dans l'inquiétude où il étoit que le capitaine Hall ne s'y fût pas rendu, et de ce qu'étoient devenues les trois personnes qu'on y avoit laissé pour l'attendre. Celui-ci venoit de partir pour la baye Saint-Laurent d'où il revint bientôt retrouver ses compagnons. Il fut résolu qu'on passeroit l'hiver dans cette île ; ayant appris des Indigènes qu'il étoit ordinairement fort doux. Ces bons habitans, prévenus qu'on viendroit passer cette saison avec eux, avoient fait sécher une grande quantité de plief, de morues, de saumons ; ils avoient aussi ramassé beaucoup de bayes ; toutes les précautions avoient été prises pour que des vivres frais ne manquassent pas pendant cet hivernage qui auroit été agréable si le scorbut n'avoit fait des ravages parmi les gens de l'équipage, et n'avoit résisté à tous les anti-scorbutiques.

« D'après les informations que j'ai pu me procurer sur la population des îles Aléontes, dit le « voyageur, le nombre des indigènes mâles, en y « comprenant les enfans, n'excède pas onze cent, dont « cinq cent des plus robustes et des plus agiles sont « employés par les chasseurs russes. Autrefois un « des villages d'Ounalascka contenoit une popula- « tion plus considérable que n'est à présent celle « de tout cet archipel. L'île avoit alors un chef « suprême qui étoit choisi parmi les chefs des vil- « lages. L'ordre établi parmi les Aléontes et le « respect qu'ils portent aux chefs qui les comman- « dent, dérivent certainement de leurs principes

« religieux, et de la vénération que leur inspire un « être invisible et suprême ; ils cherchent sans cesse « à mériter la protection bienveillante de cet être « suprême, non-seulement dans ce monde, mais dans « l'autre, car ils croyent fermement à l'existence « d'un autre monde ; ils sont persuadés que ceux « qui vivent conformément aux volontés d'Aghogok « obtiendront sans peine dans cet autre monde toutes « les choses nécessaires et ne seront point soumis « aux chasseurs. Il est fâcheux, en effet, que les « Aléontes soient soumis à la tyrannie de ces russes, « hommes infiniment plus barbares qu'aucun des « peuples indigènes que j'y ai vus ; il est difficile « que l'autorité du gouvernement puisse pénétrer « jusque dans ces îles. » Au mois de juin 1792, on fut de retour au Kamschatka ; on trouve dans un chapitre, sur les peuples de cette péninsule, des détails qui n'apprennent rien de plus que ce que d'autres voyageurs en on dit. L'expédition fut terminée, et ceux qui y avoient été employés furent de retour à Pétersbourg au commencement de 1794. Le second volume est terminé par une table météorologique très-exacte, par un vocabulaire de la langue des divers peuples qu'on avoit visités, et par l'instruction que l'amirauté avoit remise au capitaine Billings. On a joint à ces deux volumes une collection de planches dessinées sur les lieux, et très-bien gravées par Adam.

Nous nous sommes attachés à faire connoître les diverses nations dont le secrétaire a examiné les usages et les mœurs, mais plus encore le but de cette na-

vigation, afin que le lecteur pût juger si le résultat de cette entreprise ajoute quelque chose aux découvertes de Coock et de Vancouver. A. J. D. B.

VARIÉTÉS, NOUVELLES ET CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

RUSSIE.

Le docteur Jenner, inventeur de la vaccine, a reçu de l'impératrice de toutes les Russies, une bague en diamans d'un très-grand prix.

HOLLANDE.

Le marin le plus distingué de la Batavie, qui jadis obtint, dans le service russe, une décoration flatteuse, le chevalier *Kinsbergen*, trop longtemps éloigné de sa patrie par les circonstances révolutionnaires dont elle a été agitée, consacre par la bienfaisance les douceurs de la vie privée qu'il est venu goûter dans son sein. On écrit de Harderwyck qu'il fait présent à l'Université de cette ville, d'une belle collection d'instrumens de physique, et qu'il

a ajouté à ce don celui de deux *obligations* nationales, chacune de la valeur de mille florins, dont les intérêts sont destinés à entretenir et à accroître cette précieuse acquisition.

Une muse batave, Mme *Brinkman*, veuve *Van Streek*, vient de publier à Amsterdam, chez *Roos*, une traduction estimable en vers hollandois du premier et du second chant de *l'Homme des champs*, de l'abbé DELILLE. La suite ne doit pas tarder à paroître.

Matthieu *Siegenbeck*, professeur de littérature hollandoise à l'Université de Leide, vient de remporter le prix proposé par la Société de littérature et de poésie de Rotterdam, pour l'auteur du meilleur mémoire, sur cette question : « Jusqu'à quel « point convient-il d'approprier l'orthographe hol- « landoise à l'euphonie et à la facilité de pronon- « ciation? » Ce mémoire avoit pour devise, ces paroles de Cicéron : *Voluptati aurium morigerari debet oratio.* Un mémoire anonyme a obtenu l'accessit. Le professeur *Siegenbeek* vient de prouver par un discours latin sur *la Paix d'Amiens*, imprimé à Leide chez *Luchtmans*, qu'il ne possède pas moins bien cette langue que son idiome natal. Ce discours fut prononcé avec beaucoup de solennité, le 16 juin 1802.

Deux dissertations académiques, l'une destinée à combattre l'autre, viennent d'être publiées; la première à Utrecht, ayant pour titre : G. W. VAN TOULON, *specimen chemico-medicum inaugurale de principii oxygenuetici, sive elementi acidifici eximiâ*

et amplissimâ in corpus humanum efficacitate (in-4.° de 82 pag.). La seconde à Leide, intitulée : *AARON DE PINTO, junioris dissertatio chemico-medica inauguralis de efficacitate principii oxygennetici in corpus animale, tam in statu cano quam in morboso* (in-8.° de 71 pages).

On est entièrement revenu, en Hollande, de la manie des horoscopes, et d'une imbécille confiance aux soi-disant astrologues, diseurs de bonne aventure, tireurs de cartes, etc. La Société établie à Amsterdam, sous la rubrique : *Tot nut van algemeen* (pour l'utilité commune), avoit proposé un prix pour celui qui combattroit le mieux, et de la manière la plus populaire, ce misérable préjugé, et qui établiroit *la nullité de l'influence des comètes et des planètes sur les destinées humaines.* Ce prix vient d'être remporté par un pasteur anabaptiste d'Amsterdam, nommé W. *de Vos.* Un accessit a été accordé à Jean *Buys.* L'ouvrage de M. *de Vos* est d'une facture originale. Il est composé de dialogues, lettres, fragmens, discours, questions, pièces de vers en forme de mélanges, tantôt sérieux, tantôt burlesques, auxquels on pourroit donner pour devise, *Utile dulci.*

Théodore-Arnold *Castelyns*, chirurgien-lithotome à Amsterdam, vient d'y remporter le premier prix du legs de *Monnikhoff*, par un mémoire sur le traitement des hernies, soit par des topiques, soit par l'opération kélotomique. L'administration de ce même legs promet une médaille d'or de la valeur de 300 florins (600 fr.) à l'auteur du meilleur mémoire

moire sur les instrumens successivement employés à l'opération kélotomique, regardée comme dernière ressource, et sur la maniere la plus recommandable de procéder à cette opération. Les mémoires, écrits en latin, en françois, en hollandois, ou en allemand (mais ce dernier écrit en caracrères latins), doivent être remis avant le premier mars 1804, au professeur A. *Bonn*, ou au médecin F. E. *Willet*, à Amsterdam.

M. Jean *de Kruyff*, qui, à l'exemple de feu son père, cultive honorablement, à Leide, la poésie hollandoise, a fait dans cette langue de très-beaux vers pour le portrait de Pierre *Nieuwland;* de ce jeune prodige de science et de simplicité, de vertu et de modestie (1), dont on a vu avec plaisir, dans un de nos derniers numéros du *Magasin Encyclopédique*, une notice nécrologique, extraite de son *Eloge* prononcé à Amsterdam par le célèbre professeur *Van Swinden*, en 1794. Voici la traduction des vers de M. de *Kruyff:*

« La Divinité, toujours adorable dans les profon-
« deurs de sa sagesse et de sa bonté, vouloit un
« essai. Elle dit à la Nature : Réunis dans un par-
« fait ensemble tout ce que tu as coutume de ré-

(1) *Homo virtuti simillimus, et per omnia ingenio Diis quam hominibus propior; qui nunquam recte fecit, ut facere videretur, sed quia aliter facere non poterat, cuique id solum visum est rationem habere, quod haberet justitiam; omnibus humanis vitiis immunis.* Le professeur *Van Swinden* a appliqué à *Nieuwland* ces belles paroles de *Velleius Paterculus*, sur Caton (2, 35).

« partir entre plusieurs. Donne au printemps la « force productrice des riches dons de l'été, et « hâte-toi de me cueillir ce fruit, l'honneur de la « moisson des siécles... La Nature obéit; elle place « sur la terre le chef-d'œuvre de sa puissance. « L'Humanité l'admire; elle demande avec intérêt « quelles pourront être les destinées de ce prodige? « — et *Nieuwland* n'étoit plus. »

M. *Marron* a envoyé de Paris une imitation de cette pièce en vers latins, que voici :

Alma opifex mundi, rerum Naturâ creatrix,
Jussa Dei veneranda sequens, tentârat in uno
Jungere mortali, mirum quodcunque stupemus
Millibus in multis, primo et decerpere vere
Aestatis mediæ gratissima munera fructus.
Jamque, Batave, tuis portentum hoc nascitur oris.
Attoniti adspiciunt cives plausuque celebrant;
Immensasque fovent spes heu! male cauta futuri
Pectora; nam paucis tumulo incunabula distant
Annis, et terras cœlo matura juventus
Effugit, inseriturque suis Nieuwlandius astris.

Le souvenir de *Nieuwland* appelle celui d'un homme qui contribua singulièrement, par ses soins, à former ce prodige de science et de vertu (2),

(2) Au mois d'août 1788, *Nieuwland* avoit écrit dans l'*Album amicorum* de Jérôme *de Bosch*, les vers hendecasyllabes suivans :

Bosschi, quem veneror loco parentis;
(Ecquid sanctius est parente nomen?)
Bosschi, quem diligo loco parentis;
(Ecquid carius est parente nomen?)
Non ob munera, quæ tibi dedere
Pallas Attica vel Latina Suada,

M. Jérôme *de Bosch*, Ce savant éditeur de l'*Anthologie grecque*, est à la veille de publier le recueil de ses *poésies latines*, attendu avec impatience par tous les amateurs de ce genre de littérature, et qu'un grand nombre de favoris des muses latines, moins clair-semés encore dans nos contrées qu'ailleurs, se sont empressés d'orner de quelque pièce de felicitation ou d'éloge.

Un disciple de *Wyttenbach*, le jeune F. G. *Van Lynden*, a rappelé depuis peu, par la manière dont il a soutenu, à Leide, une thèse *de Panætio Rhodio, philosopho stoïco*, celle dont *Nieuwland* en avoit défendu une en 1783, de *Musonio, philosopho stoïco*. Facilité, élégance, modestie, telles sont les qualités dont cette assertion renferme l'éloge.

ALLEMAGNE.

L'empereur d'Allemagne vient de conférer le titre de baron de l'empire au célèbre *Schiller*, en récompense de ses talens distingués.

Quanquam ob hæc veterorque amoque multum;
Sed non te veneroque amoque tantum,
Ut magis venererque amemque multum:
Nam majora tibi dedere Divi
His bonis bona, roboratque cultus.
Pectus diligo mite, labe purum,
Quod mortalia sæva damna tangunt;
Quod suum lacrymis, ab ore fusis
Humano, pretium dedisse gaudet;
Cunctos quod sibi credat esse fratres;
Cunctos reddere quod velit beatos;
Ni fratrum numero et loco beatûm
Virtus eximeret severa multos.

ESPAGNE.

La première Société économique et patriotique d'Espagne vient d'admettre dans son sein MM. Rumpford, Jenner et Sicard ; elle a accordé ce même titre au ministre d'état, M. Cevallos, et au duc del Infantado, comme un hommage rendu au zèle efficace avec lequel ils se sont employés à propager dans leur patrie la méthode aussi précieuse qu'intéressante d'enseignement des sourds et muets.

FRANCE.

GENÈVE.

Extrait d'une lettre de M. BOURRIT, adressée aux rédacteurs de la Bibliothèque britannique.

De Chamouni, le 13 août 1802.

Vous devez vous rappeler, messieurs, que les hommes qui, les premiers, sont parvenus au sommet du Mont-Blanc, cette cime des Alpes, élevée sur la mer de 2451 toises, et regardée si longtemps comme inaccessible, ont été le docteur Paccard et Jacques Balmat, l'un et l'autre habitans de la vallée de Chamouni ; que l'illustre de Saussure y parvint en 1787 ; que l'année suivante j'y montai moi-même avec mon fils cadet, l'anglais Woodley et le hollandais Camper ; que cette course fut suivie de celle de l'anglais Beaufoix, et que depuis lors, à l'exception de

quelques anglois qui n'éprouvèrent que des accidens fâcheux et ne purent exécuter leur entreprise, personne n'a osé la former : elle présente, en effet, trop de périls et des avantages trop incertains, pour que l'on veuille en courir les hasards sans un grand but, et d'ailleurs les étrangers étoient éloignés des Glacières par les événemens qui ont agité l'Europe. Maintenant la paix leur laisse le loisir et la liberté de retourner à la contemplation du magnifique théâtre des montagnes ; et, parmi le grand nombre de ceux qu'elles ont attirés cette année, il s'en est enfin trouvé deux qui ont essayé leurs forces, et ont réussi à parvenir sur le sommet du Mont-Blanc. Voici donc quelques détails sur cette cinquième ascension.

M. Forneret de Lausanne, et le courlandais baron de Dortheren, arrivés à Chamouni le 9 août, demandèrent Jacques Balmat, et après en avoir reçu quelques informations, se décidèrent à gravir le Mont-Blanc. Accompagnés de sept guides, ils se mirent en marche le 10, et furent coucher aux Mulets, rochers isolés où M. de Saussure avoit fait construire une cabane, dont le temps a enlevé le faîte. Le 11, ils gravirent les plateaux resserrés entre les Mulets et la partie du Mont-Blanc qu'on appelle le dôme de Gouté. A dix heures un violent orage s'éleva ; les nuées s'entassèrent, les neiges furent soulevées par un vent impétueux, et cependant les deux voyageurs, loin de perdre courage, redoublèrent tellement leurs efforts, qu'entre midi et une heure ils atteignirent le sommet.

Bientôt la tourmente les y força à s'asseoir en pelotons les uns contre les autres, de peur d'être précipités, et déja au bout de vingt minutes il falloit descendre. Avoient-ils desiré jouir d'une perspective étendue? Leur but étoit manqué, car ils ne découvroient que quelques parties de la vallée de Chamouni, ou de l'Allée-Blanche et de Cormayeur, par des déchiremens qui se faisoient dans les nuages, et encore, ces espèces de vides transparens disparoissoient aussitôt qu'ils étoient formés. Se proposoient-ils quelques expériences? Le temps ne les auroit pas permises, eux-mêmes ne paroissoient pas avoir eu le projet d'en faire, puisqu'ils étoient dépourvus de tout instrument, et n'avoient qu'un thermomètre à l'esprit-de-vin. En le comparant avec le mien, qui est gradué sur celui de l'observatoire de Genève, il paroît qu'ils ont éprouvé un froid de 7 degrés, c'est-à-dire, moindre de 6 degrés de celui que j'y éprouvai en 1788, puisque mon thermomètre y descendit à 13 degrés sous celui de la congélation. Mais ce qui les a surtout incommodés, c'est une suite d'ondées de neige et de givre dont ils ont été chargés comme dans la plus rigoureuse saison. La rareté de l'air ajoutoit à la difficulté de la marche; leur poitrine étoit déchirée, et ils m'ont déclaré qu'aucun bien ne pourroit les engager à entreprendre de nouveau une semblable course. Dans leur descente ils ont été entravés par d'énormes crevasses; ils ont vu de grandes avalanches, et ils sont arrivés à cinq heures du soir aux Mulets, où ils avoient passé la nuit précédente, et où ils ont encore couché dans la hutte de pierres.

Le lendemain, comme ils trouvoient leur route toujours plus encombrée et plus pénible, ils se sont dirigés vers les bases de l'Aiguille du midi, renonçant ainsi à quelques provisions qu'ils avoient deposées sur le sommet de la montagne de la Côte, et ils ont heureusement gagné Chamouni vers les deux heures.

Telles sont les principales circonstances de leur voyage : s'ils n'ont pas augmenté la somme des observations qu'on a pu recueillir sur cette haute région des Alpes, au moins ont-ils continué de frayer une route qui sembloit se fermer; et que de courage ne faut-il pas pour affronter tant de périls! Que d'éloges méritent ceux qui domptent la nature, et par la hardiesse de leurs entreprises étendent le domaine des hommes!

Bruxelles.

On écrit de cette ville, que quelques membres de son ancienne académie de belles-lettres, qui s'étoient retirés en Allemagne dans le courant de l'année 1794, sont revenus dans leur patrie, pour y jouir des dispositions favorables de l'acte d'amnistie. Plusieurs d'entre eux ont travaillé à divers ouvrages de sciences, pendant leur longue absence, et se disposent à les publier incessamment.

Bordeaux.

Société de médecine.

Des raisons particulières ont empêché la Société de médecine de Bordeaux de tenir sa Séance publi-

que qu'elle avoit annoncée pour le mois de fructidor dernier, et de prononcer son jugement sur les Mémoires envoyés au concours sur la question suivante : *Présenter avec ordre, régularité et méthode l'ensemble de la doctrine d'*HIPPOCRATE, ou *le Tableau de la médecine hippocratique.* Elle a arrêté que le concours seroit prorogé jusqu'au 30 pluviose prochain, terme de rigueur pour la remise des mémoires.

PARIS.

INSTITUT NATIONAL.

Notice des travaux de la Classe de littérature et beaux-arts, pendant le dernier trimestre de l'an 10; *par le C. VILLAR, secrétaire de la classe.*

On ne sauroit trop honorer la mémoire de nos célèbres géographes; leurs recherches ont influé beaucoup sur les progrès de l'esprit humain : mais leur nom seul peut quelquefois nous induire en erreur, si nous ne joignons pas une sage critique au juste respect qu'il nous impose. Danville lui-même n'est pas toujours un guide infaillible. Si Danville a erré, qui oseroit se flatter d'être plus heureux que lui ?

Cet illustre savant place à Lisieux l'ancienne capitale des *Lexovii*, connue sous le nom de *Noviomagus*. Son opinion diffère de celle de Valois, et n'en est pas moins problématique, puisque Lisieux ne présente aucun vestige d'antiquités.

Le C. MONGEZ vient de fixer toute incertitude sur ce point de géographie qui doit intéresser nos écrivains françois. On ne peut s'empêcher de reconnoître, avec notre collégue, dans ce qui reste de *Noviomagus Lexoviorum* les ruines d'une ville au moins quadruple de Lisieux par son étendue; ruines qui ne sont éloignées de la dernière cité que d'un kilomètre (très-petit quart de lieue). En 1770 M. Hubert les découvrit dans un champ appelé *les Tourettes*. Cet inspecteur des ponts et chaussées faisoit alors fouiller dans les entrailles de la terre, pour en tirer les pierres nécessaires à la construction d'un chemin de Lisieux à Caen. Il leva un plan très-exact des ruines dont nous parlons, et accompagna son travail d'une excellente notice sur la ville de Lisieux; mais il dessina les restes de *Noviomagus* sans nous inviter à les reconnoître. Le C. Mongez a rempli cette tâche dans un mémoire.

L'auteur prouve que la ville à laquelle les ruines ont appartenu, fut autrefois soumise aux Romains, ou que du moins ses habitans eurent de grands rapports avec le peuple-roi. En effet, on a déterré dans leur contrée plusieurs médailles romaines. On y remarque des constructions en cailloux avec du mortier et du ciment. Il y a plus : ces constructions sont quelquefois revêtues de briques. On sait que les Romains affectoient cette espèce de maçonnerie.

Constantin est le dernier empereur dont on ait trouvé des médailles. C'est ce qui autorise notre collégue à fixer au IVe siècle la destruction ou l'abandon général de *Noviomagus*. Enfin, comme l'his-

toire ne fait aucune mention de Lisieux avant le VI.e siécle, il paroît que, chassés de leur ville dans le IV.e, les *Lexovii* bâtirent, près de l'ancienne capitale, une nouvelle cité, à laquelle ils donnèrent le nom de leur association, *Civitas lexoviensis.* Ce nom fut traduit depuis en celui de Lisieux.

Vers la fin du IV.e siécle, ce changement fut commun dans les Gaules. Les principales villes perdirent leurs noms propres, et reçurent les noms des peuples dont elles étoient les chefs-lieux. Ainsi, sur la côte maritime de la seconde Lyonnaise, *Noviomagus*, *Mediolanum*, *Ingena*, furent d'abord appelés, *Civitates Lexoviorum*, *Ebroicorum*, *Abrincatum*; ensuite on les nomma Lisieux, Evreux, Avranches. Ainsi *Lutetia* devint *Civitas Parisiorum*, et Paris.

Le C. Mongez attribue aux Saxons la ruine de *Noviomagus Lexoviorum.* L'histoire nous apprend que, vers la fin du IV.e siécle, les Saxons s'établirent sur les côtes de la Belgique et de la seconde Lyonnaise, après les avoir ravagées. Aussi la côte de la Lyonnaise est-elle appelée, dans la notice de l'empire, *Littus saxonicum*; et c'est de Bayeux que les Saxons ont tiré le nom de *Saxones bajocassini*, parce que Bayeux étoit devenu leur séjour particulier.

Il faut observer ici que le nom de *Saxones* ne désignoit pas alors, comme aujourd'hui, les seuls habitans de la Saxe. Les contrées d'où ce peuple belliqueux se répandit sur les côtes de la Grande-Bretagne et des Gaules, s'étendoient, au nord sur la mer, depuis le Rhin jusqu'à l'Elbe, même au-delà

de l'Oder, et au sud jusqu'aux pays occupés par les Francs.

Nous nous bornons à une courte analyse du travail de notre collégue. L'assemblée doit entendre la lecture de ce mémoire. Nous sommes forcés de nous arrêter, quelqu'intéret que nous inspirent les ruines d'une ville qui exista sur le sol de notre patrie.

Mais nous ne quitterons pas le C. Mongez sans parler de quelques sépultures antiques, dont la description lui a été adressée par le C. TRAULLÉ que d'autres découvertes non moins précieuses ont déja fait connoître avantageusement. Nous nous hâtons d'annoncer au public le résultat d'une fouille faite à Vron, village éloigné de trois myriamètres et demi d'Abbeville, sur la route de Calais.

Dans le siécle passé on creusa jusqu'à la profondeur de trois ou quatre mètres, pour adoucir la pente du grand chemin. Mais l'on ne trouva que deux vases de terre noire, que le savant Caylus fit graver dans son recueil. Ces fouilles ont été reprises et un succès complet a déja récompensé le zèle le plus actif.

On a découvert plusieurs corps étendus, qui tous avoient à leurs côtés ou des armes, ou des lames de couteaux, et des vases de terre cuite : auprès d'un de ces squelettes étoit placée une épée de fer, semblable à celle qui fut l'objet d'un mémoire, lu par le C. Mongez durant le cours du trimestre précédent. La pointe seule présente une différence; au

lieu d'être arrondie, elle se termine en triangle. Les débris d'un arc sont attachés à cette épée.

Au côté droit de la plupart des corps étoit une lance ou un javelot, dont le fer s'élevoit au dessus de leur tête. On a trouvé auprès des autres, des couteaux pareils aux nôtres, des grains de verroterie, de succin, de terre rouge colorée en jaune, et une longue épingle de bronze qui paroît avoir servi à retenir les cheveux. Ces derniers étoient probablement des squelettes de femmes.

Selon le C. Mongez, il s'agit ici de sépultures gauloises. On doit les rapporter aux premiers temps de l'ère vulgaire, à moins qu'elles n'appartiennent au temps des Saxons, qui, comme nous l'avons observé plus haut en parlant de *Noviomagus*, dévastèrent, vers la fin du IV.e siècle, les côtes de la Belgique et de la seconde Lyonnaise. M. Douglas, dans sa *Nœnia britannica*, attribue aux Anglo-Saxons de semblables sépultures, trouvées sur les côtes orientales et méridionales d'Angleterre.

La classe, après s'être occupée de tous ces objets d'antiquités, a entendu la discussion de quelques points de grammaire. Il en est un sur lequel les écrivains ne sont d'accord ni entre eux, ni avec eux-mêmes. Il s'agit de savoir si l'on doit dire : J'ai appris que vous *étiez* ou que vous *êtes* malade, quand on parle à une personne qui est *actuellement* malade; et, pour poser la question d'une manière générale, dans une phrase où il y a deux verbes correspondans, dont l'un exprime une époque passée,

et l'autre une époque présente, doit-on mettre l'imparfait au second membre?

L'Académie françoise, consultée sur cette difficulté, la résolut, et donna une règle dont elle confia la rédaction à d'Alembert, son sécrétaire perpétuel. Le C. DOMERGUE a lu une dissertation sur le même point, qu'on ne peut traiter philosophiquement qu'en remontant au principe idéologique des époques grammaticales. Il approuve la phrase quoique l'Académie l'ait condamnée. Le jugement des académiciens lui paroît manquer de clarté dans la rédaction, de vérité dans les motifs, et de justesse dans l'application.

Le second verbe doit obéir, non au premier verbe mais à la pensée; tel est le sentiment de notre collégue. Des grammairiens sans philosophie, des écrivains sans principes, croient avoir raison quand ils ont invoqué l'usage.

« L'usage, leur répond le C. Domergue, l'usage « dont vous aimez tant à vous prévaloir quand vous « croyez l'avoir pour vous, a-t-il réellement un em- « pire sans bornes? Ses caprices peuvent-ils renver- « ser les lois fondamentales et changer les essences? « Que l'usage rajeunisse de vieux mots, qu'il laisse « tomber de vétusté ceux qui furent en vigueur; « qu'il crée des expressions pour des idées qui n'en « ont pas encore; qu'il substitue un son doux à une « articulation dure : il le peut, souvent même il le « doit pour la perfection de la langue et le charme « de l'oreille. Mais les principes métaphysiques des « langues, mais les vérités éternelles sur lesquelles

« la grammaire est assise, sont indépendantes de « ses lois. L'orgueil de l'usage viendra toujours se « briser contre ces axiomes : *un* et *un font deux*, « la durée est composée du présent, du passé, de « l'avenir; et toutes les fois que des écrivains peu « attentifs, d'ailleurs pleins de mérite, trompés par « une fausse lueur, s'égarent loin des sentiers du « vrai, c'est à la raison à les y ramener. La cri- « tique ne vaut pas le génie; mais le génie a de « grandes obligations à la critique.

« Et l'usage, en fait de syntaxe écrite, qui est-ce « qui le constitue ? — Evidemment les écrivains. « Quand tous les écrivains sont constamment d'ac- « cord sur un point, ce concert unanime forme « l'usage universel, dont les lois sont souveraines, « sans égard même pour quelques justes observa- « tions de la logique grammaticale. Quand tout le « monde a tort, il faut bien que tout le monde ait « raison. Mais lorsque les écrivains sont partagés, « lorsque les autorités se heurtent, de ce choc nais- « sent deux usages dont le poids est égal, toutes « choses égales d'ailleurs. Et dans ce cas, je prends « la balance; dans l'un des bassins je mets l'usage « seul; dans l'autre l'usage et la raison... L'usage « et la raison doivent emporter la balance.

« Il y a ici deux usages. Le passé simultanée ou « imparfait peut citer en sa faveur nos meilleurs « écrivains; nos meilleurs écrivains peuvent être « cités en faveur du présent, et chaque écrivain « peut être cité pour et contre tour-à-tour. »

Ici, notre collégue oppose Lafontaine à Lafon-

taine, Boileau à Boileau, et d'Alembert lui-même à d'Alembert. Il conclut que le seul usage universel est souverain; que lorsque l'usage est partagé, la raison seule fait la loi, et que dans le cas dont il s'agit, tous les bons esprits doivent se rallier à ce principe : *Le temps grammatical est et ne peut être que l'expression de l'époque qu'on a dans l'esprit, au moment de l'émission de la parole.*

La classe a suspendu la discussion de cette question intéressante, pour s'occuper d'un *rapport sur de nouveaux essais relatifs à l'établissement d'une fonderie de caractères allemands à Paris, et sur les tentatives faites, à cette occasion, de quelques corrections dans la forme des caractères et dans l'expression de signes propres à la prononciation allemande.*

« Vous nous aviez chargés, le C. Bitaudé et moi, « a dit le C. Camus, de vous rendre compte d'une « brochure imprimée en allemand, avec des carac- « tères nouveaux; premier essai de l'établissement « d'une fonderie, que le C. Sauer et ses associés se « proposent de former à Paris. Le docteur Saiffert, « médecin Saxon, va faire imprimer avec ces ca- « ractères un ouvrage sur la médecine, qui est le « fruit d'un grand nombre d'années et d'expériences. « Mais indépendamment des caractères nouveaux, « fondus pour les impressions ordinaires et cou- « rantes, le docteur Saiffert se propose de faire, « pour l'impression de son ouvrage, l'essai d'accens « inusités jusqu'à présent dans l'orthographe alle- « mande, même de quelques additions dans le con-

« tour des caractères, afin de fixer la prononcia-
« tion d'une manière correcte et précise. Les poin-
« çons des deux espèces de caractères, ceux qui
« sont destinés aux ouvrages d'impression ordi-
« naire, et ceux qui sont destinés aux essais du
« docteur Saiffert, ont été gravés par Jaquemain. »

Il résulte de cet exposé que trois objets doivent fixer l'attention de la classe :

1.° L'établissement d'une fonderie de caractères allemands à Paris;

2.° Le dessin nouveau des types allemands;

3.° Les changemens proposés dans la composition typographique, par l'introduction des accens, et la conformation particulière de quelques lettres, qui les transforment en des signes nouveaux.

Quant au premier objet, la classe ne peut voir qu'avec beaucoup d'intérêt qu'on se propose d'établir une fonderie allemande à Paris. Il y a environ dix-huit mois, le C. Camus lui a rendu compte d'un établissement semblable qui se soutient, et que l'on doit à Delalain et à Boucher, fondeurs en caractères. On y a publié, depuis peu, une traduction allemande des *Charmes de l'enfance*, par Jauffret.

La France étoit tributaire de l'étranger pour ces sortes de caractères; elle étoit obligée de les faire venir de l'Allemagne. L'imprimerie de la république elle-même n'avoit ni les poinçons, ni les matrices de caractères allemands qui sont aujourd'hui en usage : elle s'approvisionnoit, de la plupart des différens corps dont elle avoit besoin, chez Haas de Bâle. C'est de là aussi que l'imprimeur de l'Institut natio-

nal

nal en a fait venir pour imprimer nos mémoires. Le rapport sur la fonderie de Dela'ain et de Boucher contenoit toutes ces observations pleines de justesse.

Mais en nommant les étrangers qui nous fournissent des caractères allemands, le C. Camus ne perd point de vue la fonderie des frères Levrault, imprimeurs à Strasbourg, et dont la maison, établie à Paris, est connue de tous les gens de lettres. Les frères Levrault sont en état de fournir des caractères allemands de vingt-quatre corps divers. « Je dis ce « qui est, ajoute le C. Camus; savoir que, quoique « les frères Levrault aient fourni, notamment à l'im- « primerie de la république, les caractères avec les- « quels on y imprime le bulletin des lois en allemand, « il se tire beaucoup de caractères allemands de « l'étranger. De Strasbourg même, la distance est « encore assez considérable, et il est évident que « l'industrie, les arts, la facilité du commerce, « l'étude de la langue allemande, le goût pour cette « langue, si nécessaire aux relations diplomatiques « et au progrès des sciences, ne peuvent que gagner « à l'établissement de fonderies allemandes dans « Paris. »

Le C. Camus examine ensuite la question suivante : Doit-on imprimer l'allemand avec les mêmes caractères que le latin et le français, ne fût-ce que pour éviter à ceux qui veulent étudier cette langue, la peine d'apprendre à la lire?

Dans les premiers temps de l'imprimerie, les mêmes caractères servoient à imprimer du latin et de l'allemand. Les extraits de l'histoire sainte et les autres

opuscules imprimés en allemand à Bamberg, en 1462, au sujet desquels notre collégue a lu un mémoire à la classe, sont composés avec des caractères qu'on appeloit *missales*, les mêmes qu'on employoit alors pour une bible latine.

Lorsque les caractères gothiques, du genre de ceux qu'on appelle lettres de *somme*, parce qu'ils ont servi à imprimer la *Somme de saint Thomas*, furent introduits dans les imprimeries, on les employa pour imprimer des livres allemands comme des livres latins. Les premières bibles allemandes sont imprimées avec les mêmes caractères que la bible latine de Mayence de 1462. Bientôt ces caractères gothiques furent abandonnés pour la typographie latine et française. Jenson, français d'origine, introduisit le premier, à Venise, les caractères ronds qui, dans la suite des temps, sont devenus si agréables à la vue, par la coupe que leur ont donnée Garamond, Fournier, Baskerville, Didot, Crapelet.

En Allemagne on n'a point adopté ces caractères ronds pour l'impression de l'allemand : on y a introduit d'autres caractères d'une forme qui tient du caractère de *missel*, et de certaines lettres ornées qu'on nomme *tournures*. Une des œuvres les plus considérables en ce genre, et vraisemblablement le premier ouvrage de quelque étendue qu'on ait imprimé de cette manière, est le livre intitulé : *Transmarina peregrinatio*, par Bernard de Breydenbach, imprimé à Mayence en 1486, un volume *in-fol.* Il en a été fait en même temps deux éditions, l'une allemande, l'autre françoise. La bibliothéque nationale possède un exem-

plaire de chacune; elles sont imprimées toutes les deux avec les mêmes caractères, dont la plupart sont ceux que l'on appelle aujourd'hui *allemands*, et appartiennent surtout à la classe que, dans les fonderies allemandes on nomme *schwabacher*.

« C'est donc un fait, dit le C. Camus, que les « mêmes caractères ayant été employés pendant un « temps pour l'usage commun de la langue allemande « et de la langue française, les Français ont totale- « ment abandonné la forme de caractère qui leur « avoit été commune avec les Allemands, pour se « tenir exclusivement aux caractères latins.

« La même chose est arrivée en Angleterre. Là, « non-seulement, on trouve d'anciens livres imprimés « avec des caractères de la forme allemande (par « exemple, la *Collection des Voyages*, publiée par « Richard Hakluyt, en 1600); mais de nos jours en- « core, il n'est pas rare de voir insérer dans les fron- « tispices quelques mots ou quelques lignes imprimés « avec ces anciens caractères.

« En Allemagne, on ne s'est pas borné à les con- « server; on leur a donné des formes et des orne- « mens, qui peuvent avoir été de bon ou de mauvais « goût, mais qui ont marqué avec plus de force en- « core leur séparation d'avec les caractères latins. »

Pourquoi les imprimeurs de l'Allemagne conservent-ils leurs caractères avec tant de soin? C'est qu'en général chaque nation, et principalement la nation allemande, s'attache à ce qui lui est propre, à ce qui la distingue de toutes les autres. Il faut ajouter à cette première cause celle que Breitkopft indi-

que, dans une dissertation très-lumineuse sur la bibliographie et la bibliophilie, qu'il a publiée à Leipsick en 1793. Cet imprimeur célèbre observe, dans l'histoire de son art, que les auteurs allemands, écrivant plus souvent en latin qu'en allemand, se servoient ordinairement des caractères latins plutôt que des caracteres anciens, usités en Allemagne; que, par une suite de leur habitude, ils faisoient usage des caractères latins, même dans leurs compositions allemandes; qu'enfin ils n'employoient les caractères anciens que pour exprimer certains sons propres à leur langue, lesquels ne sont point exprimés par les sons des lettres de la langue romaine. De-là vient cette typographie mixte qui a établi dans l'allemand, tel qu'on le prononce aujourd'hui, des caractères qui ne different pas des caractères latins, et d'autres qui en diffèrent assez pour qu'on soit obligé de les étudier avant de les lire couramment. Comme c'étoit dans les cloitres que l'on écrivoit le plus, soit pour composer, soit pour copier, on a nommé cette manière d'écrire l'écriture, l'alphabet, l'orthographe *monastique*.

Nous regrettons de ne pouvoir mettre sous les yeux du lecteur toute l'étendue que donne l'illustre Breitkopft à son observation. Le C. Camus en a profité pour répandre un plus grand jour sur les autres parties de son rapport.

« Je devois examiner, dit-il, s'il étoit convenable « ou possible de renoncer aux caractères allemands « pour imprimer la langue allemande : je réponds « que, dans l'état actuel, cela n'est ni à propos ni

« même possible jusqu'à un certain point. La langue « allemande a des sons, tels que ceux du *CH*, du « *G*, du *TH*, du *v*, du *Z*, que les lettres latines « correspondantes n'expriment pas. La conséquence « est d'ailleurs prouvée par le fait. Breitkopft rap- « porte qu'Hœffelin a donné à la société de Manheim « trois mémoires pour faire voir qu'on devoit renon- « cer aux anciens caractères. D'autres auteurs ont « soutenu la même thèse avec chaleur. On a tenté « cette réforme, mais toujours en vain. Les livres « allemands sont toujours imprimés en Allemagne « avec des caractères allemands.

« Les hommes qui ont une grande habitude de lire; « ceux qui lisent en voyant, et non en prononçant, « peuvent s'accommoder de l'allemand écrit en lettres « latines, parce qu'ils n'ont pas besoin d'exprimer en « eux-mêmes le son de la lettre qui frappe leurs yeux. « C'est ainsi que la Gazette littéraire d'Iéna a un très- « grand cours, quoiqu'elle soit écrite en allemand, « et imprimée en lettres latines. Mais les livres à « l'usage du peuple, qui ne s'entend qu'en prononçant « ce qu'il lit, deviendroient inintelligibles pour « lui, si, au lieu de ces caractères, qui lui donnent « le son qu'il connoît, il avoit sous les yeux des ca- « ractères qui lui donneroient un son différent. Le « même inconvénient auroit lieu pour les personnes « qui apprennent la langue, et qui veulent en même « temps se former à la prononciation. Elles seroient « continuellement embarrassées à l'aspect d'une lettre « qu'elles devroient se garder de prononcer de la « manière dont elles sont accoutumées à le faire.

« Il est plus commode d'avoir sous les yeux un ca-
« ractère différent, lorsque le son n'est pas le même.
« N'ayons donc plus d'incertitude sur le fait de l'usage
« des caractères allemands ; et, leur nécessité étant
« reconnue, ne doutons point qu'une fonderie de ca-
« ractères allemands, à Paris, ne soit un établisse-
« ment fort avantageux. »

Le C. Camus examine le second objet du C. Sauer et de ses associés ; c'est la correction du dessin de quelques types allemands. Notre collègue loue, avec tous les hommes éclairés, les efforts que l'on fait pour parvenir au terme où l'on aspire depuis plusieurs années. Le roi de Prusse, Frédéric, proposa des prix sur cette matière. Les succès de Baskerville l'y avoient engagé : on a presque oublié ceux qui entrèrent dans la lice. Selon Breitkopft, il ne faut pas s'en rapporter à l'œil seul, quand on trace le dessin de nouveaux caractères : cette entreprise doit avoir pour base quelques principes de géométrie. Breitkopft ne paroît content ni des tentatives de Collner de Halle en 1790, ni de celles de Unger de Berlin en 1793. Le C. Camus pense que, dans la correction des types allemands, il y a surtout un écueil à éviter, celui où l'imagination peut entraîner le plus habile artiste, lorsqu'elle est pleine des caractères de Garamond et de Didot. On *latinise* alors, s'il est permis de s'exprimer ainsi, les caractères allemands ; on forme un type qui n'est ni allemand ni latin : le lecteur, embarrassé, ne sait plus si ce qu'il a sous les yeux est écrit ou en mauvais latin ou en mauvais allemand.

Notre collègue passe au troisième objet de son rap-

port. Le docteur Saiffert, en publiant un ouvrage dont il est l'auteur, veut essayer d'introduire une orthographe nouvelle, où des accens, des traits particuliers assurent la prononciation vraie et régulière de la langue allemande, en remplaçant plusieurs lettres qui dès-lors cessent d'être utiles.

Il est à propos de remarquer ici que, tandis qu'un allemand cherche à fixer la prononciation de sa langue, par quelque modification dans le contour de la lettre, un de nos collégues, le C. Domergue s'occupe d'un semblable travail sur la langue françoise, et employe les mêmes moyens pour exécuter ce projet qu'il avoit conçu depuis longtemps.

C'est une excellente idée, sans doute, que celle de fixer la langue écrite, et d'en assurer la prononciation. Il est bon que l'on fasse beaucoup d'essais pour y parvenir. Mais quel est le meilleur et le plus certain? C'est un problème dont la solution n'est guère facile à trouver, puisque l'objet en lui-même dépend de la manière dont on l'envisage : il plaît ou ne plaît pas, sans qu'on puisse en exposer les raisons.

En général, les réformes brusques et poussées un peu trop loin, ne prennent pas aisément, surtout dans l'orthographe. La masse des personnes qui lisent le plus et qui donnent le ton aux autres, est composée de gens arrivés à un âge où l'on n'aime pas à apprendre à lire; et d'ailleurs les livres sont en si grand nombre, que les écrivains ne sauroient trop ménager l'indulgence des lecteurs.

En terminant son rapport, notre collégue observe que, dans des questions de cette nature, l'Institut ne doit pas se mettre à la place du public; l'Institut n'a que le droit de louer le zèle estimable d'un auteur qui tâche de procurer quelque nouvel avantage, soit à sa patrie, soit à tous les pays où fleurissent les sciences, les lettres et les arts.

Le même principe de sagesse a dirigé une commission formée des citoyens David-le-Roi, Mongez et Ameilhon. Nos trois collégues étoient chargés d'examiner un second mémoire du C. Louis Petit-Radel, intitulé : *Recherches historiques et philosophiques sur les monumens que le peuple Pélasge a laissés dans l'Italie, la Sicile et la Grèce, et sur les rapports nouveaux que la critique de ces monumens doit établir dans l'histoire des siècles héroïques; dans celle des beaux-arts, et dans l'estimation des époques auxquelles on peut assigner plusieurs révolutions physiques de l'ancien continent.*

Dans le premier compte que rendoit notre collégue Ameilhon des recherches du C. Petit-Radel, il applaudissoit aux efforts de l'auteur; mais il ajoutoit qu'avant de prononcer sur le mérite d'un travail si important, la classe devoit attendre que ce travail même eût passé par les épreuves de la critique; non de cette critique qui s'exerce uniquement dans l'ombre du cabinet, mais de celle qui n'appartient qu'à des voyageurs instruits, et qui ne peut s'acquérir que sur les lieux où s'élèvent les monumens de l'antiquité. Animé d'une nouvelle ardeur, le C. Petit-Radel n'a rien négligé pour four-

nir à la classe le genre de preuves qu'elle lui avoit demandé par l'organe du rapporteur.

Toute sa théorie roule, comme nous l'avons annoncé dans une autre notice, sur trois points qui en sont la base fondamentale. Il s'agit d'abord de bien définir et de déterminer avec beaucoup de netteté ce genre de construction qu'il nomme *construction polygone irrégulière*, et qu'il seroit tenté maintenant d'appeler *construction pélasgique*. Il faut ensuite prouver que cette construction existe en Italie depuis les temps les plus reculés, et qu'on ne peut l'attribuer qu'aux Pélasges qui vinrent habiter divers cantons de ce beaux pays. Enfin, c'est à l'auteur de faire voir que la construction polygone irrégulière se retrouve aussi en Grèce, et qu'elle y est, comme en Italie, l'ouvrage de cet ancien peuple, commun à l'une et à l'autre contrée.

Ces trois questions une fois bien résolues, les savans n'auront plus rien à desirer, et le succès de l'auteur sera complet.

Le premier article ne peut plus guère souffrir de contradiction. Il est clair que la construction polygone irrégulière n'a aucun rapport avec l'*opus incertum* de Vitruve. Le C. Petit-Radel a prouvé que dans la construction dont Vitruve nous parle, il n'entroit que des pierres d'un très-petit volume, afin que ces pierres, formant une espèce d'amalgame avec le ciment, pussent contracter une adhérence plus forte. La construction polygone irrégulière présente, au contraire, des masses de rochers, avec une

superficie lisse, depuis 1 mètre 4 décimètres, jusqu'à 5 mètres environ d'étendue, à l'extérieur du parement du mur.

Le trait de la coupe de ces masses est correct et soigné; mais leur contour irrégulier décrit des angles divers, d'une ouverture très-inégale. Les pierres ne sont jointes par aucun ciment, et ne doivent qu'à leur propre gravitation leur extrême solidité.

L'*incertum* de Vitruve fut en usage jusqu'au siècle des Césars. Alors on le vit remplacé par la construction réticulaire, qui n'étoit que la construction polygone perfectionnée. Les Romains n'ont jamais employé la construction polygone irrégulière que dans une direction horizontale, c'est-à-dire, dans le pavé des routes consulaires.

L'auteur assure qu'il n'existe aucun mur de cette construction, ni à Rome, ni dans aucun monument de sa campagne. Il passe en revue huit espèces de constructions bien distinctes les unes des autres, qu'il a observées entre l'époque de la décadence des bas âges et l'époque des Etrusques, dont les Romains adoptèrent la manière de construire. Il entreprend de démontrer, en produisant des monumens de comparaison dont il a soin de fixer la date précise, que chacune de ces constructions diffère essentiellement de celles dont il recherche l'origine.

« Si, d'un côté, dit le C. Ameilhon, l'on ne peut « attribuer la construction polygone irrégulière à « aucun des peuples dont les noms cités dans les « *Annales de Rome* n'ont rien de commun avec « l'histoire antique de la Grèce; et si, de l'autre

« côté, on ne peut douter que le peuple pélasge « ne soit le seul qui ait dominé dans l'une et l'autre « contrée, il faut en conclure nécessairement que « ce même peuple est aussi le seul auquel puissent « appartenir des monumens où l'on reconnoît, soit « en Grèce, soit en Italie, l'identité la plus par- « faite. Mais cette identité est-elle bien constatée? « c'est un des points sur lesquels le C. Petit-Radel « insiste le plus dans cet ouvrage, et avec d'autant « plus de raison, que c'est une des bases principales « de sa théorie.

« Le C. Petit-Radel qui, par un long séjour en « Italie, s'est rendu familière la connoissance de « cette riche contrée, y a observé de ses propres « yeux vingt-une citadelles de construction poly- « gone irrégulière, entre le Tibre et le Lyris, où, « suivant Denys d'Halicarnasse, les Aborigènes et « les Pélasges réunis ont constamment dominé jus- « qu'à la guerre de Troie (1). Il venge la mémoire « de Denys que le docte Fréret s'est permis de « traiter de romancier. Des autorités tirées d'ou- « vrages particuliers, lesquels attestent l'existence « de la construction polygone irrégulière dans les « ruines de plusieurs villes de la Sabine, lui servent « à justifier de plus en plus la véracité de l'historien; « et le récit de l'historien l'autorise à comparer cette

(1) En Italie : *Alatrium*, *Alla-Marsorum*, *Anagnia*, *Antina*, *Anxur*, *Arehippe*, *Arpinum*, *Carseoli*, *Circœi* (trois citadelles), *Cora*, *Ferentinum*, *Fundi*, *Gabiæ-Sabinorum*, *Norba*, *Præneste*, *Privernum*, *Signia*, *Sora*, *Sulmo*, *Treba*, *etc.* En Sicile: *Cephaladium*, *Camicum*, *Motya*, *etc.*

« Sabine où les Pélasges s'établirent d'abord, et d'où « ils descendirent ensuite dans l'Italie inférieure, à « cette même Thessalie, d'où ils s'étoient répandus « dans la Grèce. »

Le témoignage du C. Petit-Radel sur les monumens qu'il a examinés en Italie, est d'un assez grand poids par lui-même. Mais il acquiert encore un nouveau degré de force par celui de divers auteurs et voyageurs existans. Nous avons entendu l'un d'eux certifier à la classe que la construction polygone irrégulière se faisoit remarquer aussi dans les ruines des murs de presque toutes les villes antiques du territoire qu'occupèrent les Samnites, descendans des Sabins, dans la Calabre, l'Iapygie; dans la Sicile, à Malte; qu'on la retrouvoit dans les positions militaires des promontoires, où les Pélasges ne durent pas manquer de se fortifier aussitôt qu'ils y arrivèrent, pour s'assurer une libre communication avec leurs métropoles. Il résulte enfin, soit des propres observations de l'auteur, soit des témoignages qui viennent à l'appui du sien, que l'Italie, la Sicile et l'île de Malte, renferment cent douze monumens de fortifications pélasgiques, qui, jusqu'à ce jour, ont été inconnus à l'Europe savante, et même aux antiquaires de l'Italie.

Les fortifications de vingt-neuf villes grecques, dont la plupart des murs ont été dessinés dans le pays par le C. Fauvel, l'un de nos associés, ont offert au C. Petit-Radel la même espèce de construction, la même grandeur dans les masses, la même disposition militaire que celle des cent douze

villes de l'Italie (2). Le C. Choiseul-Gouffier, ci-devant ambassadeur à Constantinople, et membre de l'ancienne Académie des belles-lettres, a bien voulu lui communiquer le dessin de la porte de Mycène. Ce dessin, fait d'après les monumens, a été mis sous les yeux de la classe. La porte existe encore à peu près dans le même état de ruine où la réduisit la cruelle jalousie des habitans d'Argos, à l'époque du passage des Thermopyles. Elle est ornée de deux lions en marbre, hauts de 3 mètres 3 décimètres environ, et dans l'attitude où Pausanias les a décrits. Comme elle tient à des murs construits en polygone irréguliers, elle fournit au C. Petit-Radel une base certaine, sur laquelle il établit l'échelle chronologique des dates où il rapporte toutes les variétés du même genre de construction que le C. Fauvel a dessinées en Grèce. Il se félicite avec raison d'avoir rencontré deux voyageurs, amis des arts, qui, sans aucune correspondance avec lui, ont remarqué l'un et l'autre d'antiques monumens, dont l'existence bien attestée devient pour sa théorie une nouvelle pierre fondamentale.

L'époque du règne de Persée, pour qui les Cyclopes bâtirent les murs de Mycène (on se souvient que Strabon paroit enlever les Cyclopes à la Mythologie pour les rendre à l'histoire), est fixée par

(2) En Grèce : *Athenæ, Argos, Alysia, Chalcis, Corinthum, Cythenos, Delphæ, Eleuthera, Eleusis, Erctriæ, Hysiæ, Ios, Lamia, Megaræ, Melos, Messene, Midæa, Mycenæ, Nauplia, Phaleræ, Pharsalus, Piræus, Salaminæ, Thera Tyrinthe*, etc.

Fréret et par l'illustre Barthélemy à l'an 1458 avant l'ère vulgaire. Cora, au rapport des auteurs latins, fut bâtie par Dardanus. Ce nom rappelle la fondation de Troye, et coïncide, suivant les mêmes calculs, avec l'an 1425. « Voilà donc deux époques, « dit le C. Ameilhon, qui, donnant aux arts un « âge égal, marchent parallèlement en Italie et en « Grèce (3). Le C. Petit-Radel n'ignore pas la di- « versité d'opinions qui partage les historiens sur « Persée et Dardanus, et sur les autres personnages « des premiers siécles de l'histoire. Mais s'il prou- « voit, comme il l'espère, la vérité de sa théorie « par des monumens authentiques, tous les doutes « seroient bientôt résolus, à moins que l'on mît en « problème si les doutes doivent prévaloir sur les « monumens, ou si le témoignage de ceux-ci doit « convaincre un esprit juste et raisonnable. »

Selon l'auteur, la construction des murs de Mycène commence à se rapprocher de la construction carrée, qui subsista seule dans les siécles suivans; d'où il infère que la construction polygone cessa dans la Grèce, vers le temps de la guerre de Troie. Il pense qu'elle finit en Italie, à la même époque.

« Dans un premier mémoire, dit le C. Ameilhon « en terminant son rapport, l'auteur nous a fait voir « que sa théorie se lioit aux révolutions volcani- « ques arrivées en Italie. Il emploîra le même genre

(3) Le C. Petit-Radel met en ordre beaucoup de matériaux qu'il a déja rassemblés, et sur lesquels il espère établir un parallélisme suivi entre les premiers siécles de l'histoire grecque et les âges reculés de l'histoire d'Italie.

« de moyen dans la suite de son travail. Déja il « entrevoit, dans les révolutions physiques de la « Grèce, la cause des émigrations pélasgiques. Il « assigne à tous ces événemens les mêmes époques. « Les déluges d'Ogygès et de Deucalion, la guerre « des Titans, une infinité d'allégories de la mytho- « logie grecque, lui paroissent avoir des rapports « directs avec les phénomènes volcaniques de la « même contrée.

« Enfin, il se flatte encore de pouvoir retracer « l'origine des Pélasges en suivant les vestiges des « monumens que ce peuple a laissés dans les di- « verses régions où il a porté ses pas. On conçoit « que ces grandes questions, unies à celles que le « C. Petit-Radel a déja traitées, dissiperont les « épaisses ténèbres qui couvrent les premiers âges « de la Grèce et de l'Italie. La classe de littéra- « ture et beaux-arts ne peut qu'applaudir au zèle « de l'auteur, et l'encourager à fournir, sans jamais « se lasser, la nouvelle carriere où il s'engage.

« Quant à ce qui concerne le fond du second « mémoire dont nous avions à vous rendre compte, « vos commissaires jugent que le C. Petit-Radel a « étendu et fortifié les preuves qu'il n'avoit qu'é- « bauchées ou seulement indiquées dans le mémoire « précédent. Si les développemens qui doivent com- « pléter son ouvrage, achèvent d'entraîner les suf- « frages des savans, et leur font adopter sa théorie « comme une vérité démontrée, il pourra se flatter « d'avoir enrichi d'une importante découverte l'his- « toire des connaissances humaines. »

Le C. Langlès a succédé au C. Ameilhon, pour communiquer à la classe une partie de ses longs travaux *sur les mémoires de la société de Calcutta*, dont il dirige et revoit en ce moment la traduction françoise. La vaste collection de manuscrits orientaux confiés à sa garde lui facilite les moyens d'ajouter aux savantes dissertations publiées par la société asiatique du Bengale, des notes non moins curieuses qu'instructives.

Différentes traductions d'ouvrages chinois en tatare-mantchou (4) lui en ont fourni un grand nombre pour un mémoire de M. Jones sur le second livre classique des Chinois, intitulé : *Chi-King*. La traduction de ce livre en langue mantchoue a été faite sous les yeux de l'empereur *Chuntchée*. Nous nous contenterons de citer la note où le prince expose son opinion sur le mérite de l'ouvrage. Notre collégue l'a tirée de la préface dont la traduction est précédée.

« Cet ouvrage, dit l'empereur, est moins une « production de l'esprit, qu'une peinture des pas- « sions, fidellement exprimées en vers. Ces vers « ne sentent point le travail, et ont été, pour « ainsi dire, improvisés. On y apprend cette po- « litesse qui embellit les manières, et ces vertus

(4) Tous les bons livres chinois sont traduits en mantchou, langue infiniment moins difficile que la langue chinoise. La Bibliothèque nationale contient plusieurs de ces traductions. Les recherches du C. Langlès sur le mantchou, dont il a publié un dictionnaire en trois volumes in-4.°, l'ont mis en état d'exploiter une mine absolument vierge, et de tirer de l'oubli des ouvrages précieux, qui, depuis plus d'un siècle, étoient ensevelis dans la Bibliothèque nationale.

« qui

« qui ornent le cœur. Le Chi-King nous montre « le bien que nous devons faire, et le mal que nous « devons éviter. Il contient des préceptes écrits d'un « style noble et touchant, sur la manière d'honorer « nos ancêtres, sur la politique et la conduite des « souverains. Ce qui est utile aux cultivateurs et « au peuple en général, s'y trouve exprimé en style « simple et vulgaire. Les vers, quels qu'ils soient, « et de quelque matière qu'ils traitent, ont tou- « jours pour objet de nous inspirer le goût des « bonnes mœurs. Le Chi-King, dit Koufoutsée « (Confucius), *a été composé pour purifier et di-* « *riger notre esprit.* Dans ce peu de mots, Kon- « foutsée a parfaitement indiqué le sujet des trois « cents odes (ou chansons) dont le Chi-King est « formé.

« Ce livre nous attache à nos devoirs. L'homme « juste est exempt des passions. Il sert ses maîtres, « et ne leur manque jamais de fidélité. Il obéit à « ses parens, et donne l'exemple de la piété filiale. « Ces deux points essentiels maintiennent l'ordre « véritable des choses, et l'objet principal du Chi- « King est de les développer. D'après l'importance « extrême qui le caractérise, j'ai voulu en faire « l'éloge, et y joindre cette préface. La onzième « année du règne de Chuntchée (1655 de l'ère vul- « gaire).

On peut juger de toutes les notes par celle-ci. La plupart sont accompagnées des textes originaux, imprimés avec les caractères mantchoux que le célèbre Firmin Didot a gravés sous la direction de

notre collégue. Ce sont les premiers types mobiles de cette langue qui aient encore été exécutés. Les missionnaires de Pékin en ont approuvé toutes les formes.

En s'occupant de l'Inde et de la Chine, le C. Langlès n'a point négligé l'Ægypte. Le public connoît les notes dont il a enrichi la nouvelle édition du *voyage de Norden*. Des circonstances particulières ont surtout dirigé ses recherches sur ces îles habitées, et dispersées au milieu d'un océan de sable qui sépare l'Ægypte d'avec les états barbaresques.

Parmi ces îles de terre ferme, généralement connues sous le nom d'*Oasis*, il en est une qui ne fut pas moins célèbre par les expéditions de Cambyse et d'Alexandre, que par ce temple de Jupiter-Hammon qu'elle renfermoit dans son sein.

Le C. Langlès a recueilli dans les manuscrits orientaux tout ce que les auteurs arabes ont raconté de cette Oasis. Sa population est beaucoup moins considérable aujourd'hui qu'elle ne le fut autrefois. Ses anciens habitans professoient la même religion que les anciens Ægyptiens. Les Berbers (5) ont envahi leur territoire et les ont exterminés. On parle maintenant dans les Oasis la langue du peuple conquérant. Ce sont autant de faits constatés par les recherches du C. Langlès. Enfin il a découvert d'excellentes autorités qui appuient une conjecture aussi heureuse que simple de M. le major Rennell, c'est que l'Oasis de Hammon est la même que celle à

(5) On appelle ainsi les habitans du mont Atlas.

qui les Arabes ont donné les noms de *Santâriah* et de *Syoûah.*

Ouvrages imprimés.

ATHENÆI naucratitæ Deipnosophistarum, libr. quindecim, par le C. SCHWEIGHAEUSER, associé (1).

Exemplaire de l'inscription grecque d'un monument de Rosette, gravée et figurée d'après une copie de ce monument, remise à l'Institut par le général Du Gua, par le C. AMEILHON.

Faerni Cremonencis fabulæ centum, notis illustratæ, necnon, partim interjectâ versibus interpretatione gallicâ, accommodatæ in gratiam tyronum qui Phædri fabulas interpretaturi sunt, et ad usum lycæorum, recentissima editio, pontifici maximo dicata, par le C. BOINVILLIERS, associé.

Société académique des sciences.

La société académique des sciences a tenu, le 11 vendémiaire, à l'Oratoire, sa troisième séance publique. L'assemblée étoit nombreuse, et des siéges particuliers avoient été réservés pour les membres des diverses sociétés savantes.

Le président (le C. SOBRY) a exposé sommairement les avantages de la réunion d'hommes éclairés, pour travailler de concert à propager et perfectionner les sciences et les arts. A la suite de son

(1) *Magasin Encycl.* année VIII, t. II, p. 222.

discours, il a proclamé membre de la société académique des sciences de Paris, le C. ALDINI, présent à la séance, neveu du célèbre GALVANI, et recommandable par ses talents personnels.

Le C. DUPLESSIS, secrétaire perpétuel, a fait connoître le but des travaux dont les membres de la société académique se sont occupés dans leurs séances particulières, et les ouvrages que plusieurs d'entre eux ont récemment publiés.

Le C. GIN a prononcé un discours sur l'influence de la musique.

Le C. NAUCH, médecin, a tracé un précis des moyens d'application du galvanisme à différentes maladies, et de l'étendue que ses collaborateurs se proposent de donner à ces moyens.

Le C. SOBRI a lu une notice de quelques passages de l'*Imitation de J. C.*, traduite en vers par Corneille. Il en a fait ressortir les beautés réelles à travers les formes mystiques que le poète empruntoit de son siècle. Le public a plus d'une fois applaudi au choix que l'orateur avoit fait de ces passages, aux réflexions judicieuses et aux saillies naïves dont il savoit les accompagner.

Le C. BRULEY, dans un mémoire intéressant sur la culture du cotonnier et sur le commerce du coton, a réuni ses observations à celles du C. Cossigni, et des autres cultivateurs et savans qui ont longtemps habité nos colonies des îles de France et de la Réunion.

Le C. LEBLOND a fait en peu de mots l'éloge his-

torique du C. Colombel, professeur d'hydrographie à Auray, membre de la société académique et de plusieurs sociétés savantes, décédé en l'an 10.

Le C. Gaulterot a développé les moyens qu'il emploie pour conserver les fleurs sans altération : il a mis sous les yeux du public des bluets, des œillets, etc., qui depuis six et huit ans, n'avoient rien perdu de leur forme et de la vivacité de leurs couleurs. L'assemblée a accueilli avec intérêt l'exposition des procédés ingénieux de l'auteur, et a examiné avec satisfaction les fleurs que l'on a distribuées aux divers endroits de la salle.

Le temps destiné à la séance ne pouvant être prolongé, le président a annoncé que la lecture des autres mémoires mentionnés par le secrétaire, étoit ajournée. On a distingué parmi ces mémoires celui du C. Dumas, professeur à l'École de médecine de Montpellier, dans lequel cet habile physiologiste assigne, d'après des expériences décisives, les causes de la faim et de la soif, et en même temps les moyens de pallier et de tromper ces besoins impérieux, dans les cas (malheureusement trop fréquens sur mer) où l'on seroit forcé de recourir à de pareils moyens. Ces expériences seront sans doute détaillées dans les 4.e et 5.e volumes de *la Physiologie* de cet auteur, actuellement sous presse et attendus avec une juste impatience.

Université de Jurisprudence.

L'Université de jurisprudence, établie à Paris, rue de Vendôme, à l'ancienne intendance, au

Marais, avoit fixé l'ouverture de ses cours théoriques et pratiques de législation au 15 brumaire; voici les noms des professeurs qui ont été choisis pour remplir ses différentes chaires.

L'éloquence sera professée par le C. GEOFFROY, ancien professeur de rhétorique au collége Mazarin, dans l'Université de Paris.

La législation générale par le C. MORAND, professeur de législation et administrateur de l'Ecole centrale de la rue Saint-Antoine, membre de plusieurs sociétés savantes.

Le droit romain et le droit françois, par le C. Michel AGRESTI, Napolitain.

La législation criminelle, par le C. BEXON, vice-président du tribunal de première instance du département de la Seine, auteur du *Parallèle du Code pénal d'Angleterre, avec le Code pénal français*, et de *la Théorie des Lois criminelles*.

Le droit maritime et commercial, par le C. PEUCHET, secrétaire et membre du conseil de commerce du département de la Seine.

Mécaniques.

Les artistes qui ont manifesté l'intention de concourir pour la fabrication des mécaniques les plus propres au cardage et à la filature du coton, sont prévenus qu'ils doivent déposer, avant le 30 frimaire prochain, au conservatoire des arts et métiers, rue Saint-Martin, à Paris, les machines qu'ils destinent au concours. Il n'y en sera admis aucune, passé ce terme, qui est de rigueur.

Monumens.

Les antiquités provenant des fouilles d'Herculanum, et données au gouvernement françois, sont:

En or, une bulle, un collier, une paire de bracelets, une paire de pendans d'oreille, un anneau avec une pierre, un anneau simple. En argent, une aiguille pour tenir les cheveux. En bronze, une petite statue d'Hercule, une autre de Mercure, un Priape, un trépied, une patère, un préféricule, une tasse dorée à deux anses, un sceau, deux cratères avec des pieds, six candelabres, quatre lampes, un porte-lampe auquel quatre lampes sont suspendues, un vase pour l'huile, une patère pour les parfums, quatre étrilles ou frottoirs à l'usage des bains, un vase ovale pour se jeter de l'eau sur le dos, un casque, deux armures pour la défense des jambes et partie des cuisses, deux armures pour la défense du bas des jambes, une armure pour la défense des épaules, une casserole, une poêle, une léchefrite, deux bouilloires, une autre bouilloire ou sceau, un fourneau, une marmite, un plateau pour cuire les œufs, une balance. En terre cuite, six lampes, un vase, pour verser l'huile dans ces lampes. En pierre, une table circulaire avec ses pieds, huit poids; peinture sur le stuc, neuf morceaux sur lesquels sont représentés Apollon et huit Muses; de plus, six manuscrits en rouleaux, un pavé en mosaïque, trente-quatre vases étrusques.

NÉCROLOGIE.

ALLAN.

Guy Félix ALLAN, membre et conseiller de l'ancienne académie de chirurgie de Paris, trésorier de la société médicale d'émulation, et membre du Lycée des arts, est décédé le 4 vendémiaire an dernier, des suites de l'opération de la pierre, maladie dont il étoit tourmenté depuis longtemps. Il emporte les regrets de ses nombreux amis. Sans fortune, sa bienfaisance le portoit à se rendre la nuit comme le jour à la voix des pauvres auxquels il prodiguoit non-seulement les secours de son art, mais encore les médicamens et les alimens nécessaires, et dont la misère les auroit forcés de se passer.

LIVRES DIVERS (1).

PHYSIQUE.

FONDAMENTI della Scienza Chimico Fisica applicati alla formazione de'corpi ed ai fenomenti della natura opera di Vincenzo DANDOLO membro del collegio elettorale de Dotti della republica Italiana e socio di molte Accademie nazionali e Straniere. Quinta edizione accrescintu di nuove scoparte e di nuove importanti verita Milano 1802. Dalla tipografia Milanese di tosi e nobile in contrada nuova. 4 vol. in-8.° de 221, 281, et 279 pages.

Ces élémens se distinguent par la clarté et l'excellence de la méthode avec laquelle chaque article est rédigé. L'union des connoissances chymiques, physiques, et d'histoire naturelle que possède l'auteur, concourt à la perfection de cet ouvrage. On peut le regarder comme un des meilleurs guides qu'il soit possible de choisir pour connoître l'état des connoissances physiques jusqu'à nos jours.

ESSAI sur les attractions moléculaires; par C. L. Samson MICHEL, se vend à Paris, chez *Calixte VOLLAND*, libraire, quai des Augustins, n.° 25, et à Douay, chez *Tarlier* libraire, an XI. — 1802. 1 vol. grand in-8.° de 207 pages; 3. fr. 50 cent. pour Paris, et 4. fr. 30 cent. par la poste.

HISTOIRE NATURELLE.

COURS complet d'histoire naturelle, contenant les trois règnes de la nature; par BUFFON, CASTEL, PATRIN, BLOCH, SONNINI, LATREILLE,

(1) Les articles marqués d'une * sont ceux dont nous donnerons un extrait, ou une notice plus détaillée.

Brongniart, *de Tigny*, *Bosc*, *Lamarck et Mirbel*; en 80 volumes grand *in*-18, d'environ 350 pages chacun, très-belle édition, soignée, correcte, et ornée d'un grand nombre de figures dessinées d'après nature par *Desève*, célèbre en ce genre, gravées sous sa direction, et précieusement terminées au burin. Les épreuves en couleur ont également été dirigées par lui.

1 THÉORIE DE LA TERRE. — DISCOURS SUR L'HISTOIRE NATURELLE. — HISTOIRE NATURELLE DE L'HOMME. — HISTOIRE NATURELLE DES QUADRUPÈDES. — HISTOIRE NATURELLE DES OISEAUX, par BUFFON, classée par ordres, genres et espèces d'après le système de LINNÉ, avec les caractères génériques et la nomenclature linnéenne; *par Réné-Richard* CASTEL, *auteur du poème des Plantes, et professeur au Prytanée françois.* Nouvelle édition ornée de 205 planches, représentant environ 600 sujets.

L'accueil favorable que le public a fait en France et dans l'étranger au *Buffon de Castel*, nous dispense d'en retracer ici tous les avantages. Une des améliorations de cette édition, *est que toutes les erreurs reconnues par Buffon lui-même y ont été supprimées, que toutes les vérités, tous les faits nouveaux contenus dans ses supplémens ont été mis à la place qu'il leur destinoit.* On n'aura plus, en lisant les pages de cet immortel écrivain, ou la crainte d'être éloquemment induit en erreur, ou l'embarras de chercher la vérité dans le désordre de plusieurs volumes de corrections. Un autre agrément est d'avoir, tout-à-la-fois, une très-belle édition de Buffon, en caractères nets et assez gros pour être lus même par les personnes les plus âgées sans leur fatiguer la vue, ornée de belles gravures, d'un format commode, portatif et *à un prix très-modique.*

En 26 vol. sur carré fin d'Angoulême, cartonnés et étiquetés, 55 fr.

— Sur le même papier, avec les *figures coloriées*, ce qui rend les objets d'une parfaite ressemblance, cartonnés, 90 fr.
— sur papier vélin, avec les premières épr. des fig. en noir, cart. 108 fr.
— sur papier vélin, avec les *figures coloriées* avec grand soin, cartonnés, 150 fr.

2 HISTOIRE NATURELLE DES MINÉRAUX, *par* E. M. PATRIN, *membre associé de l'Institut national de France*. Ouvrage orné de 40 planches représentant un plus grand nombre de sujets dessinés d'après nature.

Les découvertes faites en minéralogie depuis la mort de *Buffon*, exigeoient qu'on fit à son célèbre ouvrage des additions et des corrections considérables. Le C. *Patrin*, qui s'est chargé de continuer et de compléter l'histoire des minéraux, ne s'est pas contenté de consulter les travaux des chymistes modernes, il a ajouté lui-même de précieuses observations qu'il a faites pendant un voyage de huit années dans l'Asie septentrionale, depuis la Russie d'Europe, jusqu'au-delà du méridien de Pékin.

En 5 vol. sur carré fin d'Angoulême, cartonnés et étiq. 12 fr. 50 cent.
— sur le même papier, avec les *figures coloriées*, cart. 18 fr. 50 c.
— sur papier vélin, avec les premières épreuves des figures en noir, cartonnés, 18 fr.
— sur le même papier, avec les *figures coloriées* avec grand soin, cartonnés, 24 fr.

3 HISTOIRE NATURELLE DES POISSONS, avec les figures dessinées d'après nature, par BLOCH; ouvrage classé par ordres, genres et espèces, d'après le système de LINNÉ, avec les caractères génériques, par *René-Richard* CASTEL, *auteur du poème des plantes, éditeur de l'histoire naturelle de Buffon*. Edition ornée de 160 planches, représentant environ 600 espèces de poissons.

Cet ouvrage, qui contient l'histoire de six cents espèces de poissons, la description de leurs mœurs, de leurs habitudes, de leurs amours, des lieux qu'ils fréquentent, l'examen de leurs vertus et de leurs

propriétés, de leur bonté comme alimens, les avantages que le commerce et l'industrie peuvent retirer de leur pêche, etc. est le plus étendu que l'on ait encore fait sur cette partie de l'histoire naturelle.

En 10 vol. sur carré fin d'Angoulême, cartonnés, 55 fr.
— sur le même papier, avec les *figures très-bien coloriées*, ce qui rend aux poissons toute leur beauté et le brillant de leurs couleurs, cartonnés, 60 fr.
— sur papier vélin, avec les premières épreuves des figures en noir, cartonnés, 60 fr.
— sur le même papier, avec les *figures coloriées* avec un soin particulier, cartonnés, 84 fr.

4 HISTOIRE NATURELLE DES REPTILES, avec figures dessinées d'après nature, *par* SONNINI, *homme de lettres - naturaliste*, et LATREILLE, *membre associé de l'Institut national*. Edition ornée de 54 planches, représentant environ 150 espèces différentes de serpens, vipères, couleuvres, lézards, grenouilles, tortues, etc.

Cet ouvrage contient l'histoire de tous les animaux connus sous le nom de reptiles, tels que celle des tortues, des lézards, des grenouilles, des crapauds, des raines, des serpens, des salamandres, etc. Il est le plus complet qui ait paru sur cette partie de l'histoire naturelle. Il renferme plusieurs genres nouveaux ; la description et la figure d'un grand nombre d'espèces inédites, avec une épuration dans la synonymie.

En 4 vol. sur carré fin d'Angoulême, cartonnés, 12 fr.
— sur le même papier, avec les *figures coloriées* avec soin, 21 fr.
— sur papier vélin, avec les premières épreuves des figures en noir, cartonnés, 21 fr.
— sur le même papier, avec les *figures très-bien coloriées*, cartonnés, 30 fr.

5 HISTOIRE NATURELLE DES INSECTES, composée d'après Réaumur, Geoffroy, Degeer, Roesel, Linné, Fabricius et les meilleurs ouvrages qui ont paru sur cette partie ; rédigée suivant la mé-

thode d'Olivier, avec des notes, plusieurs observations nouvelles et des figures dessinées d'après nature, *par* F. M. G. DE TIGNY, et BRONGNIART pour les généralités. Edition ornée de beaucoup de figures.

La science des insectes n'a plus aujourd'hui à gémir de l'espèce de mépris où elle a resté si longtemps; son empire est tellement accru, qu'elle est presque rivale de la botanique. Ce goût pour l'entomologie seroit bien plus général et plus éclairé, si on avoit eu sur cette branche de l'histoire naturelle, un livre élémentaire et propre aux étudians: il leur falloit un ouvrage riche de faits curieux et d'observations piquantes, au niveau actuel de la science, d'une marche facile, ne présentant que le moins possible de termes techniques; qui parlât aux yeux par le moyen de bonnes figures; tous ces avantages se trouvent réunis dans celui-ci, qui bientôt sera mis au rang des bons livres classiques.

En 10 vol. sur papier carré fin d'Angoulême, cartonnés, 30 fr.

— sur le même papier, avec les *figures coloriées*, ce qui rend les objets très-ressemblans, cartonnés, 45 fr.

— sur papier vélin, avec les premières épreuves des figures en noir, cartonnés, 45 fr.

— sur le même papier, avec les *figures coloriées* avec grand soin, cartonnés, 72 fr.

6 HISTOIRE NATURELLE DES COQUILLES, DES VERS ET DES CRUSTACÉES, contenant leur description, leurs mœurs et leurs usages, avec des figures dessinées d'après nature, *par* L. A. BOSC, *membre des sociétés d'histoire naturelle de Paris, Bordeaux, Bruxelles, de la société linnéenne de Londres, et de l'Académie de Turin.* Edition ornée de 94 planches, representant environ 600 espèces de coquilles, vers, crabes, etc.

Les ouvrages ci-dessus sont les animaux sans vertèbres découverts jusqu'à ce jour. Aucune langue ne peut offrir un travail aussi complet et aussi métho-

dique. C'est le développement de tous les genres que les C. Lamarck et Cuvier ont établis dans cette partie de la zoologie. Il renferme aussi beaucoup d'observations qui sont propres à l'auteur. On a figuré une, deux, trois et jusqu'à six espèces de chaque genre ; les ouvrages du C. Bosc Dantic, que nous annonçons ici sont nécessaires aux professeurs d'histoire naturelle, aux personnes consacrées à l'art de guérir, qui ont besoin de faire une étude des vers intestinaux, etc. etc.

En 10 vol. sur carré fin d'Angoulême, cartonnés et étiquetés, 30 fr.
— sur le même papier, avec les *figures coloriées* avec soin, cartonnés, 45 fr.
— sur papier vélin, avec les premières épreuves des figures en noir, cartonnés, 45 fr.
— sur le même papier vélin avec les *figures très-bien coloriées*, cartonnés, 72 fr.

7 HISTOIRE NATURELLE DES VÉGÉTAUX, classés par familles, avec la citation de la classe et de l'ordre de Linné, et l'indication de l'usage que l'on peut faire des plantes dans les arts, le commerce, l'agriculture, le jardinage, la médecine etc. *des figures dessinées d'après nature*, et un GENERA complet selon le système de Linné, avec des renvois aux familles naturelles de Jussieu ; par *J. B.* LAMARCK, *membre de l'Institut national de France, professeur au Muséum d'histoire naturelle, et par C. F. B.* MIRBEL, *membre de la société des sciences, lettres et arts de Paris ; professeur de botanique à l'Athénée de Paris.* Edition ornée de 120 planches, représentant plus de 1600 sujets.

Cet ouvrage de deux naturalistes célèbres étoit attendu depuis longtemps, il renferme tout ce qu'il est utile et agréable de savoir en botanique, il est orné de 120 planches représentant plus de 1600 sujets, soit de plantes avec leur port, soit de fleurs, de fruits, graines, racines, caractères, etc.

En 15 vol. sur carré fin d'Angoulême, cartonnés et étiquetés, 45 fr.

— sur le même papier, avec les *figures coloriées* avec grand soin, cartonnés, 72 fr.

— sur papier vélin, avec les premières épreuves des figures, cartonnés et étiquetés, 72 fr.

— sur le même papier vélin, avec les *figures très-bien coloriées*, cartonnés, 100 fr.

Ces différentes parties se vendent séparément, et peuvent compléter toute autre édition de Buffon, notamment celle de Plassan et Saugrain.

Les sept articles ci-dessus en collection, formant 80 volumes, se vendent, savoir :

Sur carré fin d'Angoulême, figures noires, cartonnés, 217 fr.

— reliés en basane écaillée, 273 fr.

— reliés en veau racines, filets d'or, 297 fr.

— sur carré fin d'Angoulême, avec les *figures coloriées*, cart. 351 fr.

— reliés en veau racines rouges, tranche dorée, *fig. color.* 471 fr.

Les 80 vol. sur papier vélin, *figures en noir*, premières épreuves, cartonnés, 369 fr.

— sur le même papier, avec les *figures coloriées* avec grand soin, cartonnés, 552 fr.

— sur le même papier, *figures coloriées*, reliés en veau racines rouges, bords et bord. tr. dor. pap. serp. sur les fig. 652 fr. (1).

Repertorium commentationum à Societatibus litterariis editarum secundum disciplinarum ordinem digessit J. D. Reuss, in universitate Georgia Augusta, philos. et histor. litter. professor et sub bibliothecarius, scientiæ naturalis. Tom. II, botanica et mineralogia. Gottingæ, apud *H. Dieterich.* 1802. In-4.° de 604 pag.

Nous avons déja annoncé cette utile entreprise de M. Reuss, un des plus savants bibliographes de l'Europe. Ce volume complète l'histoire naturelle ; il renferme la botanique et la minéralogie, le sys-

(1) Le libraire prie les souscripteurs qui ont retiré exactement les parties à fur et à mesure qu'elles ont paru, d'en recevoir ses remercimens ; et il invite les autres à le faire en consultant l'annonce ci-jointe.

tème d'arrangement que M. Reuss a suivi pour le classement de ses dissertations, annonce un esprit méthodique et une parfaite connoissance des sciences auxquelles ces dissertations ont rapport.

PHYSIOLOGIE.

JAQUELINE FORONI, rendue à son véritable sexe, ou *Rapport, réflexions et jugement présentés à l'Académie de Mantoue par la classe de médecine, sur le sexe d'un individu vivant, connu sous le nom de Jacqueline Foroni.* A Milan, de l'imprimerie françoise et italienne, à Saint-Zeno, n.° 534. An X de la République française. 1802. In-fol.

Cet ouvrage traduit de l'italien, est le rapport que des médecins et chirurgiens ont fait à l'Académie virgilienne de Mantoue, sur un hermaphrodite, élevé comme une fille depuis sa première enfance, et qui même, comme telle, étoit sur le point de se marier avec un homme. Un examen scrupuleux de cet individu a fait voir à ces médecins: 1.° une verge longue d'un pouce, et qui présente à sa face inférieure une entaille conduisant à un orifice très-ouvert, qu'on prendroit pour l'entrée du vagin, si la sonde introduite ne pénétroit dans la vessie; 2.° deux espèces de grandes lèvres, mais qui ne sont autre chose que le scrotum fendu par une solution de continuité; 3.° dans chacune de ces lèvres un corps rond qu'on reconnoît pour être le testicule, attendu qu'on peut suivre les cordons spermatiques jusqu'aux anneaux abdominaux; 4.° aucune trace de la matrice et de ses dépendances. Voilà sans doute assez de caractères pour constater le véritable sexe de Jacqueline Foroni: les rapporteurs prononcent avec raison, que cet individu regardé jusqu'ici comme une femme, est un homme, mais dont les organes sont dans un état d'imperfection, et présentent une singuliere et remarquable anomalie.

On a ajouté à ce mémoire quatre planches, qui représentent

représentent Jacqueline Foroni vêtue et sans vêtement, ses organes de la génération, ainsi que celle d'un autre hermaphrodite dont la conformation est absolument la même que celle que nous venons d'indiquer.

Ce mémoire composé originairement en Italien, a été traduit en françois avec beaucoup d'exactitude par le C. Siauve, qui y a ajouté des anecdotes curieuses sur la manière de vivre et les habitudes de l'individu. L.

ENTOMOLOGIE.

HISTOIRE naturelle des fourmis, et *Recueil de mémoires et d'observations sur les abeilles, les araignées faucheux et autres insectes; par P. A. LATREILLE, associé de l'Institut national de France et des Sociétés philomatique, d'histoire naturelle de Paris, des sciences et belles-lettres de Bordeaux, et linéenne de Londres, avec figures.* De l'imprimerie de *Crapelet*. A Paris, chez Théophile *Barrois* père, rue Hautefeuille, n.° 22. An X. — 1802. 1 vol. in-8.° de 445 pag.

Le C. Latreille a donné, en l'an 6, un Essai sur l'histoire des fourmis de la France, dont on a publié dans ce journal un extrait très-détaillé et proportionné à la nouveauté et à l'importance de ce travail. Transporté depuis au milieu de la plus belle et de la plus riche collection d'histoire naturelle qu'on ait encore rassemblée, associé aux travaux du savant Lamarck pour classer et mettre en ordre les insectes précieux et presque innombrables qu'elle renferme, il a cru « qu'il lui étoit permis de pren-« dre un vol plus élevé, et d'une simple nomencla-« ture des fourmis de la France, pouvoir arriver au « point de devenir l'historiographe de la nation en-« tière. » Personne assurément ne sera tenté de lui disputer ce titre après la lecture de cet ouvrage: il ajoute, à la vérité, peu de choses à celui qui a

été déja analysé, relativement aux observations propres à l'auteur sur les mœurs et les habitudes des fourmis en général, mais il renferme toutes celles qui ont été faites sur ces petits animaux par Leuwenhœck, Swammerdan, Linné, Bonnet et autres; il comprend une savante classification, une description très-étendue, une synonymie très-complète de toutes les espèces indigènes et exotiques que l'auteur a observées; le tout est accompagné de figures dessinées par l'habile artiste Oudinot, et gravées avec beaucoup de soin. Tout le genre des fourmis est divisé par l'auteur en huit familles naturelles et désignées sous les noms de fourmis arquées, chameaux, ambigues, atomes, porte-pinces, bossues, piquantes, chaperonnées. Les caractères de ces familles reposent sur la forme de l'abdomen, l'insertion des antennes, la forme et la présence des écailles relevées du pédicule, la configuration du corcelet, etc.; tout cela n'est pas susceptible d'extrait: nous remarquerons cependant que parmi les espèces indigènes ici décrites, qui ne se trouvent pas dans l'Essai publié en l'an 6, il en est une dont les individus neutres sont dépourvus des yeux, tandis que les femelles en ont qui sont très-visibles. Cette singuliere espèce ne quitte jamais sa retraite pendant le jour, et sa société n'est composée que de sept à dix individus. L'auteur ne l'a encore trouvée qu'aux environs de Paris.

Cette histoire naturelle des fourmis, travail le plus complet et le plus étendu qu'on ait encore publié sur un seul genre d'insecte, ne contient guère plus des deux tiers du volume qui la renferme; le reste est rempli, ainsi que le titre l'annonce, par des mémoires du même auteur: ce sont la plupart des descriptions de nouvelles espèces d'insectes ou des observations importantes sur celles déja connues; il en est cependant deux qui surpassent les autres en étendue, et méritent une mention particuliere. Le premier est relatif à une distribution methodique des araignées, et commence par des considérations

générales sur la place que doivent occuper dans la classe des insectes les scorpions, faucheux, araignées que l'auteur comprend sous une seule et même division, sous le nom d'*atrouchnide* : l'organisation interne de ses insectes n'étant pas bien connue, nous sommes réduits à des conjectures lorsque nous voulons nous faire une idée de leurs principales fonctions animales, et déterminer les rapports qui les lient avec les autres êtres vivans. Celles que présentent l'auteur, si elles ne sont pas entièrement convaincantes, sont à la fois ingénieuses et profondes : la manière dont il a divisé les araignées offre des vues tout-à-fait nouvelles, et prouve beaucoup de sagacité dans son auteur, mais elle porte aussi l'empreinte d'un peu de précipitation, et elle contient quelques erreurs auxquelles je m'arrêterai d'autant moins, que je sais que l'auteur les a fait disparoître dans un ouvrage qui doit bientôt être mis au jour. Le second, qui est le dernier de ce volume, est intitulé : *Ordre naturel des Insectes*, désignés généralement sous le nom d'*abeilles*.

Ce mémoire est certainement le plus travaillé de ceux que l'auteur ait publié ; il éclaircit par des considérations importantes et par une classification lumineuse la partie la plus curieuse et la plus intéressante de l'histoire des insectes. C'est une chose remarquable que dans le temps où on imprimoit en France cette classification des abeilles par Latreille, le savant Kirby faisoit imprimer en Angleterre sa belle monographie des abeilles de la Grande-Bretagne (*monographia apum Angliæ*), et que ces deux auteurs se soient rencontrés dans leurs divisions sans s'être communiqués. Je pourrois ajouter aussi qu'à l'époque de la publication de l'ouvrage anglois, je mettois au jour les caractères d'une famille particulière d'Andrènes mineuses (1) qui se retrouvoit pareillement distinguée et caractérisée par Kirby. Ce parfait accord entre des observateurs

(1) Faune Parisienne, tome 2. *Appendix.*

éloignés les uns des autres, prouve que les caractères des méthodes et des systèmes en histoire naturelle, ne sont pas arbitraires comme quelques personnes le pensent, et purement de conventions, mais qu'ils doivent être fondés sur l'exacte description des organes extérieurs que la nature a considéré comme les plus importans; de telle sorte que les modifications dans les habitudes et les mœurs se manifestent dans les modifications de ces organes, qui, à leur tour, nous font pressentir par la variété et la diversité de leur formes, les mœurs et les habitudes des êtres qui nous les présentent. Tous les ouvrages que publie le C. Latreille sur les insectes nous donnent toujours des preuves nouvelles de cette importante vérité, et c'est à la fois l'éloge le plus beau et le plus mérité qu'on en puisse faire.

C. A. WALCKENAER.

MINÉRALOGIE.

NOUVELLE THÉORIE de la formation des Filons; application de cette théorie à l'exploitation des Mines, particulièrement de celles de Freyberg; par A. G. WERNER, conseiller des mines de Saxe, professeur de minéralogie de l'art de l'exploitation des mines. Nouvelle édition, traduite de l'allemand, revue et augmentée d'un grand nombre de notes, dont plusieurs ont été fournies par l'auteur même; par J. F. Daubuisson. A Paris, chez *Villers*, libraire, rue des Mathurins, n.° 396. An XI. — 1802. In-8.° de 290 pages. Prix, 4 fr. 25 cent. franc de port.

Cette seconde édition a l'avantage d'être augmentée de notes fournies par l'auteur même, pendant le court séjour qu'il vient de faire a Paris, d'où il emporte l'estime et l'amitié de tous ceux qui ont eu l'avantage de le connoître. A. L. M.

Chymie.

Mémoire sur la Gélatine des Os, et son application à l'économie alimentaire, privée et publique, et principalement à l'économie de l'homme malade et indigent; par *Antoine-Alexis* Cadet-de-Vaux, *administrateur de l'hôpital militaire de Paris, membre du conseil général d'agriculture, commerce et arts près le ministre de l'intérieur; des sociétés d'agriculture de la Seine, Seine et Oise, etc.*; *imprimé et distribué par ordre du ministre de l'intérieur.* Paris, de l'impr. de *Xhrouet*, rue des Moineaux, n.° 423; et se trouve chez *Marchant*, libraire, rue des Grands-Augustins, n.° 12. In-8.° de 98 pag.

C'est une vérité généralement reconnue, que les os des animaux contiennent une substance essentiellement nourricière; mais jusqu'à présent cette vérité n'a rien ajouté à notre mode alimentaire : les os n'en ont pas moins été perdus pour l'économie privée et publique. Papin, voulant extraire cette substance nourricière, a imaginé le digesteur qui porte son nom. Quelques physiciens ont cherché à perfectionner cette machine, mais elle n'est encore qu'un appareil de physique; beaucoup trop compliqué pour être adopté dans l'usage domestique.

Depuis, plusieurs savans, et entre autres, MM. *Proust*, *Darcet*, *Pelletier*, etc., en France, ont tenté d'obtenir la gélatine des os par des moyens plus simples, mais leurs travaux, consignés dans des recueils scientifiques, y sont demeurés ensevelis, et l'économie alimentaire ne s'est point emparée de ces heureux résultats que la science avoit obtenu, comme si le peuple le plus ardent à accueillir toutes les nouveautés, ne devoit négliger que les nouveautés utiles.

Livré, par goût, à tout ce qui intéresse l'économie rurale et domestique, le C. *Cadet-de-Vaux* a réfléchi sur cette énorme déperdition qui se fait des os, sur le parti que pouvoit en tirer l'économie privée, et

principalement l'économie publique en faveur de la classe indigente, pour l'amélioration de sa subsistance dans l'état de santé, et pour son soulagement dans l'état de maladie. Persuadé que le but le plus satisfaisant des sciences est leur plus grande utilité, animé de la philanthropie la plus pure, le C. *Cadet-de-Vaux* a fait de ce travail l'objet spécial de sa sollicitude.

Le seul moyen d'extraire facilement des os la substance nourricière, c'est de les *pulvériser;* c'est celui dont l'auteur s'occupe et qu'il propose dans cet ouvrage. Il parle de ses tentatives, de ses observations avec cette modestie qui accompagne presque toujours le véritable talent. « La division, dit-il, la trituration, la pulvérisation, sont autant d'opérations préalables à l'emploi de nombre de substances nutritives et médicamenteuses; que ne pulvérise-t-on pas depuis le grès jusqu'au sucre? Cependant je n'aurai pas même eu le léger mérite d'être amené à la pulvérisation des os par une conséquence toute simple de ce mode mécanique si usuel : ce préjugé, d'une machine très-compliquée pour l'extraction de la gélatine, est un faux phare qui a dû égarer et empêcher de suivre la vraie route; on va du simple au composé, et rarement dans l'ordre inverse. C'est au chien que je suis redevable de cette idée de la pulvérisation; c'est lui qui, tout à-la-fois, a confirmé mon opinion sur la vertu éminemment nutritive des os, et m'a indiqué le moyen de parvenir à en extraire la gélatine; car il faut avouer que, sur le fait du broiement des os, la priorité appartient de droit aux chiens. Papin a ouvert la carrière dans laquelle j'entre le dernier; il vouloit restituer à l'économie alimentaire la gélatine des os: ce vœu, je l'aurai rempli; au moins me flatte-je d'y être parvenu par la simplicité des moyens que je propose, en sorte que l'œuvre du génie aura été perfectionné par un sentiment profond d'humanité. »

Dans le premier chapitre, le C. Cadet-de-Vaux

parle de la propriété nutritive des os : « Restituons « enfin, y dit-il, les os à l'économie alimentaire, « et disons-lui, un os est une tablette de bouillon « formée par la nature ; une livre d'os donne autant « de bouillon que six livres de viande : le bouillon « d'os, sous le rapport diététique, est préférable au « bouillon de viande. Disons, à toutes les branches « de l'économie privée et publique, que l'emploi des « os offre des ressources précieuses aux petits mé- « nages dans les villes ; à l'homme aisé, dans les « campagnes ; aux hôpitaux civils et militaires ; au « soldat, dans les camps ou dans une ville assiégée ; « au marin, dans les voyages de long cours, etc., etc. »

Le C. Cadet-de-Vaux parle ensuite des tentatives multipliées, faites par différens savans pour extraire la gélatine des os, des moyens économiques et des moyens mécaniques employés pour y réussir. Le citoyen *Regnault*, propriétaire d'un grand établissement de fonderie, rue et port de l'Hôpital-Général, desirant coopérer à étendre la ressource domestique de la découverte du C. Cadet-de-Vaux, s'est chargé de fondre et de fournir, au prix de 9 francs, le mortier et le pilon pour la pulvérisation des os : voilà donc un instrument utile qui peut passer à plusieurs générations. La société libre d'encouragement a chargé son comité de mécanique de s'occuper des moyens de pulvériser en grand les os, et les établissemens publics ne tarderont pas sans doute à jouir de l'instrument propre à cet effet. L'auteur parle ensuite des vertus du bouillon d'os, des applications de ce procédé aux différentes branches de l'économie publique et privée. Dans les notes qu'il a joint à son ouvrage, l'auteur donne encore différens développemens de son sujet. Cet ouvrage mérite d'être lu et médité par tous ceux qui s'intéressent aux choses utiles : la récompense la plus flatteuse pour l'auteur, sera de voir que l'on tirera parti de ses travaux. T. F. W....

MÉDECINE.

OBSERVATIONS PRATIQUES sur différentes maladies; par F. BOUTTATZ, de Moscow, docteur en médecine et en chirurgie, membre de la Société de médecine de Londres et de la Société royale de Gottingue. A Londres, imprimé chez *WILLIAM THORNE*, n.° 2, red Lion, court Fleet Street. 1801. In-4.° de 41 pages.

Les observations annoncées dans cet ouvrage sont toutes tirées de la pratique de l'auteur; elles comprennent:

1.° Un cas très-particulier d'une extension considérable de la conjonctive. Cette extension, en manière d'excroissance, avoit une figure piriforme; sa longueur étoit de sept pouces; sa circonférence, de trois pouces et demi; son poids, de plus de deux livres: elle fut emportée avec le bistouri. Dans une des planches, ajoutées à cet ouvrage, on voit la tumeur fendue suivant son long diamètre. On découvrit, par le moyen de cette incision, que l'excroissance formoit un sac, dont l'ouverture étoit étroite et le fond large, et qui contenoit dans sa partie moyenne et inférieure un amas de matière graisseuse.

2.° L'observation d'une catalepsie accompagnée d'épilepsie: le malade étoit une fille de neuf ans. Chaque paroxysme épileptique étoit précédé d'un accès de catalepsie. M. Bouttatz, soupçonnant la présence des vers, employa les anthelmentiques. Son traitement réussit. La malade rendit une grande quantité d'ascarides. Les accès épileptiques furent les premiers à cesser. La guérison fut complète au bout de quatre mois.

3.° Epilepsie simple produite par les vers.

4.° Observations sur l'usage avantageux de l'aconit, principalement dans les maladies sciatiques. M. Bouttatz prescrit ce remède de la manière suivante. Prenez, extr. d'acon., gr. X; faites dissoudre

dans du vin antimonié d'Huxham ℥j, à prendre de cette dissolution dix gouttes deux fois par jour.

5.° Réflexions sur les maladies de l'oreille en général. Ces maladies sont divisées en deux classes : 1.° Celles qui ont pour cause un vice dans la structure et l'organisation de l'oreille, et qui pour cela sont appelées *naturelles ;* 2.° celles qui naissent de circonstances particulières et qui, par conséquent, sont accidentelles. Trois faits, consignés dans cet ouvrage, font connoître le traitement que M. Bouttatz suit pour quelques-unes de ces maladies (Les observations ne sont pas aussi curieuses ni aussi intéressantes que l'auteur paroît le croire).

L'ouvrage est terminé par la description d'une seringue propre à porter la matière à injection sur le globe de l'œil. L....

TRAITÉ du Scorbut en général; *par J. B. JACOBS, docteur professeur en médecine, etc.* In-8.° de 100 pages. Prix, 1 fr. 80 cent., et 2 fr. franc de port. A Bruxelles, chez *Wesseimbruch*, imprimeur-libraire, marchand de musique et d'estampes, place de la Cour, n.° 1085; et à Paris, chez *Garnery*, libraire, rue de Seine.

Le C. Jacobs s'attache à prouver qu'on a confondu le véritable scorbut avec d'autres maladies, telles que le relâchement des solides, et certaines dyscrasies des humeurs. Il soutient que le scorbut est une maladie très-rare sur le continent; il regarde comme puérile et scolastique la distinction qu'on a faite en scorbut de terre et en scorbut de mer; il passe ensuite en revue les différentes causes qui peuvent lui donner naissance. Après avoir démontré que cette maladie ne provient pas d'une transpiration supprimée, ni d'un usage immodéré des substances salées, etc., le C. Jacobs établit que son essence consiste uniquement *dans une dissolution lente et putride du sang.* Selon lui, le scorbut n'est qu'une fièvre putride chronique, et la fièvre putride n'est autre chose

qu'un scorbut aigu. C'est d'après ce principe qu'il examine le diagnostic du scorbut, son pronostic, son traitement et sa prophylaxie. L.

Anthropologie.

* *Considérations physiques et morales sur la nature de l'homme, ses facultés*, etc.; *par J. A. Perreau, membre du tribunat, professeur du droit de la nature et des gens.* 2 vol. in-8.° de 277 et 251 pages. Se vend à Paris chez *Gilbert*, libraire, quai Malaquais, près la rue de Seine; *Levrault*, *idem*; *Fuchs*, rue des Mathurins; madame veuve *Devaux*, libraire, au Palais-Égalité. Prix, 7 fr. 50 cent. pour Paris, et 9 fr. 50 cent. pour les départemens.

Administration.

Manuel des Postes aux lettres, contenant la levée des boîtes, l'ordre du départ des courriers, l'indication des bureaux, les heures de leur ouverture, leurs attributions, la taxe des lettres, les noms des communes et leurs départemens, avec des observations essentielles sur le service des postes et des avis utiles pour la célérité et la sûreté des correspondances, répertoire nécessaire aux fonctionnaires publics, aux banquiers, négocians, fabricans, marchands, agens d'affaires, voyageurs étrangers et autres. A Paris, chez *Michel*, libraire, hôtel Longueville, entre la rue Saint-Thomas-du-Louvre et le Carrousel. An XI. In-12 de 104 pag. Prix, 1 fr., et 1 fr. 25 cent. par la poste.

Commerce.

Manuel du jeune Négociant, ou *Elémens du Commerce sur la tenue des livres en partie double et simple, ouvrage indispensable à tous les états, nouvelle edition, revue, corrigée et augmentée d'un*

petit traité d'arithmétique décimale, comparée à l'ancienne, et d'un tableau des rapports des nouveaux poids et mesures, et des anciens en nouveaux; par un négociant. A Paris, au dépôt des livres d'éducation, chez *Laurens* jeune, imprimeur-libraire, rue Saint-Jacques, n.° 32. An XI. —1803. in-12 de 194 pag. 1 fr. 25 cent., et 1 fr. 50 cent. par la poste.

Le titre annonce suffisamment le contenu de ce petit livre utile.

MORALE.

DISTIQUES DE CATON, en vers latin, grecs et françois, suivis des quatrains de Pibrac, traduits en prose grecque, le tout avec des traductions interlinéaires ou littérales du Grec. An X. Août 1802. In-8.° de XV et 141 pag. Paris, chez *Fuchs*, libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny.

Nous avons déja annoncé la traduction en vers grecs de ces quatrains, celle qui paroît aujourd'hui est en prose; cette publication, qui peut être utile à l'étude de la langue grecque et à celle de la morale, est due au C. Boulard, qui est toujours animé du desir d'être utile. Sa préface contient beaucoup d'idées philanthropiques, dont les gens de bien ne peuvent que desirer l'accomplissement. A. L. M.

THÉOLOGIE.

DU GOUVERNEMENT actuel des Paroisses, par le citoyen NONNOTE. A Paris, au dépôt général des livres de religion, chez *Laurens* jeune, imprimeur-libraire, rue Saint-Jacques, n.° 32. A Paris, an X. — 1802. In-8.°, 40 cent. pour Paris, et 50 cent. par la poste.

Le but de cette brochure est d'établir que le gou-

vernement des paroisses ne peut être donné à des moines.

La plus grande action de Bonaparte, suivie d'un discours sur l'émulation, ou *Réponse à cette question importante:* l'émulation est-elle un bon instrument de l'éducation ; *par un ancien professeur.* A Paris, au dépot général des bons livres nouveaux, chez *Laurens* jeune, imprimeur-libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins, 1 vol. in-8.° de 81 pag., 1 fr. 80 cent. pour Paris, et 2 fr. 25 cent. par la poste.

Selon l'auteur la plus grande action du premier consul est le rétablissement de la religion.

Géographie.

Atlas des Commençans, à l'usage des écoles centrales et des maisons d'éducation, accompagné d'explications géographiques et cosmographiques ; auxquelles on a joint une carte de France avec des détails particuliers sur les départemens ; par P. G. Chanlaire et Edme Mentelle, membre de l'Institut national et professeur de géographie et d'histoire aux écoles centrales du département de la Seine. An XI. — 1802. In-4.° de 51 pag. A Paris, chez les auteurs *Edme Mentelle*, galerie du Muséum, n.° 19 ; *P. G. Chanlaire*, rue Geoffroy-Langevin, n.° 328, et chez les frères *Levrault*, libraires, quai Malaquais, et *Goujon* fils, imprimeur-libraire, grande rue Taranne, n.° 737. An XI. — 1802.

Cet ouvrage, peu volumineux et peu coûteux, sera utile pour l'instruction de la jeunesse.

Voyages.

Voyage aux Grottes d'Arcy, suivi de poésies fugitives et de pensées détachées ; par A. Deville,

professeur d'histoire naturelle à l'école centrale de l'Yonne. 1 vol. in-12 de 156 pag. avec une gravure. Prix, 1 fr. 50 cent., et 1 fr. 90 cent. franc de port. A Paris, chez *Gérard*, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n.° 44.

Il existe dans le département de l'Yonne, près du village d'Arcy-sur-Eure, à six lieues environ d'Auxerre, des grottes calcaires, moins merveilleuses que celles d'Antiparos, mais cependant assez intéressantes pour que le ministre Colbert les ait fait visiter en 1670 par l'académicien Perrault.

Les singularités qu'on raconte de ces grottes avoient inspiré à l'auteur le desir de les voir. Le récit de ce voyage de vingt-quatre heures, qu'il fit à pied avec un de ses amis, remplit les 58 premières pages du petit ouvrage que nous annonçons. Le reste contient des poésies fugitives, une nouvelle et des pensées détachées. T. F. W.

HISTOIRE.

TABLEAU comparatif de l'Histoire Ancienne, ouvrage élémentaire à l'usage des écoles publiques; par Ch. S. LE PREVOST-D'IRAI, professeur d'histoire aux écoles centrales, exerçant à celle de la rue Saint-Antoine, à Paris, tableau de quatre pieds de large sur trois pieds de haut. A Paris, chez *Rondonneau*, dépôt des lois, place du Carrousel; *Levrault*, quai de Voltaire, et *Bernard*, quai des Augustins. Prix, 6 fr.

DESCRIPTION du département de l'Aveyron; par AMANS-ALEXIS MONTEIL, professeur d'histoire à l'école centrale du même département. 2 parties in-8.° A Paris, chez *Fuchs*, libraire, rue des Mathurins, et chez *Desenne*, palais du Tribunat.

La statistique est une science qui n'est encore parmi nous qu'à des essais. Le gouvernement, qui a senti l'utilité qu'il pouvoit en retirer, a voulu que les

hommes qu'il plaçoit à la tête des administrations, lui en fissent connoître en détail la température, les richesses locales, les productions naturelles, les encouragemens de l'industrie, les besoins et les ressources de chaque contrée, les usages et les mœurs des habitans. Plusieurs de ces administrateurs ont obéi à cette invitation, et se sont empressé d'offrir le tableau naturel, civil et politique des lieux qu'ils ont parcourus, et des renseignemens qu'ils se sont procurés; mais ces descriptions, rendues publiques, sont incomplètes, et demanderoient d'avoir pour modèles ces géographies statistiques sur la Russie, sur l'Autriche, sur presque tous les états les moins étendus de l'Allemagne, qui joignent l'exactitude dans les détails à l'étendue des vues dans les améliorations; on a cependant distingué les descriptions de la Seine inférieure, du Finistère, de la Drôme. Le C. Monteil a fait deux volumes sur le département le plus isolé, le plus pauvre, où la nature n'est point excitée, où l'industrie n'est point encouragée, où des landes, des bruyères, des montagnes arides, des rochers, des neiges, des glaces se présentent au voyageur, qui, en les parcourant, peut douter s'il est au milieu de la France ou dans les hauts cantons de la Suisse. On trouve dans le premier volume une topographie très-circonstanciée de ce département; dans le second, l'auteur entre dans les détails qui ont rapport à l'économie administrative, à l'état des arts, des manufactures, des sciences de cette partie de la France : leur résultat prouve que tout est à créer ou à améliorer, depuis l'agriculture jusqu'à l'art du potier de terre. Il n'y a que les fabriques de Milhau et de Saint-Afrique qui aient quelque activité. Le professeur d'histoire a cru qu'il devoit embellir ses récits, ses calculs de quelques tableaux, que les divers sites qu'il a rencontré dans ses courses, lui ont donné l'occasion de peindre. Il n'a laissé de même échapper aucune occasion de décrire les procédés employés dans les manufactures qu'il a visitées. Le moral des habitans des différens cantons du dé-

parlement, leurs mœurs, leurs usages, les contrastes qu'on y remarque, lui ont montré les uns au quatorzième siècle, les autres au seizième, ceux de la capitale à peine arrivés au dix-huitième. Toutes ses observations prouvent que le luxe et la corruption qui le suit, n'ont point encore infecté ce pays, préservé de leur invasion meurtrière par sa situation et son isolement, que « l'*Aveironois* est sérieux, « mais rarement mélancolique. Jamais il ne balance « entre l'agréable et l'utile; son goût le porte vers « l'agriculture, la nécessité vers l'industrie. La rec- « titude de son esprit le fait réussir dans les sciences « exactes. Il manifeste de mille manières un attache- « ment invincible pour son pays; les usages opposés « aux siens, il les regarde comme ridicules, et comme « détestables si on veut les lui faire adopter. Ennemi « de la flatterie, il dit toujours la vérité qu'on lui « demande, et souvent celle qu'on ne lui demande « pas. Dans son département, il se fait peut-être moins « de complimens en dix ans que dans les autres en « dix jours. Ses vertus sont fortes et héréditaires. « Religieux parmi les débris des autels, austère au « milieu du débordement des vices, la ténacité est le « plus saillant de ses traits, il est ce qu'ont été ses « pères, son antique caractère paroît cependant « avoir été un peu altéré par la révolution, ainsi « qu'on voit les blocs de granit, roulés par les tor- « rens, perdre à la longue quelque chose de leur « première forme. » A. J. D. B.

Manuel des habitans de Saint-Domingue, contenant un précis de l'histoire de cette île, depuis sa découverte; la description topographique et statistique des parties française et espagnole; le tableau des productions naturelles et des cultures coloniales; l'art de fabriquer le sucre *et l'*indigo*, de récolter et préparer le* café*, le* coton *et le* cacao *jusqu'à leur embarquement, et de faire le* rhum *à la manière angloise: suivi d'un traité de médecine domestique, appropriée aux îles, d'une pharmacopée*

américaine ; du premier Vocabulaire-Français-Créole, et de conversations françoises-créoles, pour donner une idée de ce langage, et se faire entendre des nègres ; ouvrage utile à tous ceux qui desirent se procurer des notions exactes sur la manière de se conduire dans la traversée, et les moyens de fortune que présentent les cultures et le commerce de Saint-Domingue ; orné d'une carte de cette île, et de tableaux concernant sa population et ses productions ; par S. J. DUCŒURJOLY, ancien habitant de Saint-Domingue. Deux forts vol. in-8.° Prix, 10 fr. pour Paris, et 13 fr. francs de port. A Paris, chez *Lenoir*, libraire, rue de Savoie, n.° 4. An X. — 1802.

Le titre suffit pour annoncer tout ce que l'ouvrage contient. Ces documens ne pouvoient être recueillis que par un habitant de cette malheureuse contrée, victime de la philanthropie prétendue patriotique des désorganisateurs de tout ce qui existoit en France, et dans ses possessions lointaines. Ce manuel ne peut intéresser parmi nous, que ceux qui desirent connoître quelles sont encore les ressources que le commerce peut trouver dans ses relations avec les îles françoises ; mais il sera de la plus grande utilité à ceux qui y ont eu des possessions sans les connoître, autrement que par des rapports d'interêt, et à ceux qui, forcés par les circonstances, de se rendre sur leurs habitations, ont besoin d'un guide éclairé qui les conduise, comme par la main, au milieu des ruines qui couvrent des propriétés, jadis si bien cultivées et si productives, et qui leur apprend quels sont les moyens qu'ils doivent employer pour donner à leurs sols l'activité de production qui peut insensiblement leur rendre ce que la dévastation, l'incendie, l'inculture leur ont enlevés, la nature des terres convenable aux résultats qu'on exige d'elle, les avantages et les désavantages des localités, l'influence du climat, les maladies indigènes, etc. M. Ducœurjoly n'a rien oublié ;

oublié ; et on peut dire que son ouvrage doit être consulté par tous ceux qui iront ramasser, reunir et recréer ce qu'ils avoient possédé.

Lettre d'un Français à un Allemand, servant de réponse à M. de Kotzebue, et de supplément aux mémoires secrets sur la Russie ; par C. F. Ph. Masson, ci-devant major en premier au service de Russie, et secrétaire des commandemens du grand-duc Alexandre-Pauloïd. A Paris, chez *Levrault*, libraire, quai Malaquais ; et à Coblentz, chez *Lassaulx*. An XI.—1802. 1 vol. in-8.° de 328 pag. 4 fr. pour Paris, et 5 fr. 10 cent. par la poste.

Notre journal est uniquement consacré aux lettres et aux sciences, nous ne nous mêlons point de querelles particulières ; nous nous contentons d'annoncer ce volume du C. Masson, que ceux qui ont ses mémoires sur la Russie, et *l'année mémorable* de M. Kotzebue, ne peuvent négliger de se procurer.

Les Vies des Hommes illustres, pour servir de supplément aux Vies de Plutarque, avec des notes et des observations ; par MM. Brotier et Vauvilliers, nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée par E. Clavier. Tome XI.e A Paris, de l'imprimerie de *Cussac*, rue Croix-des-Petits-Champs, n.° 33. An X. — 1802. In-8.° de 488 pages.

Note des Cartes et ordre des livraisons de l'Atlas historique de A. Lesage. De l'imprimerie de P. Didot l'aîné, au Louvre. I.ere livraison.

Carte généalogique générale de France, donnant la suite généalogique et chronologique des rois capétiens, leur mort, leurs femmes, leurs enfans, l'extrait de leur caractère et de leur règne, et nombre d'autres objets importans pour l'histoire de France.

Géographie de France, présentant deux cartes sur le même tableau : l'une montre sa géographie physique ; l'autre, par une manière simple et nouvelle, fait voir l'accroissement graduel et caractérisé de son territoire depuis Hugues Capet jusqu'au traité de Lunéville. Les marges contiennent la statistique des départemens, les colonies, etc., les principales batailles, par qui gagnées et perdues, etc. etc.

Carte généalogique d'Angleterre. Comme celle généalogique de France.

Carte géographique d'Angleterre. Comme celle de France, et de plus les principales descentes mentionnées dans son histoire, la trace des campagnes de Charles Ier contre son parlement, l'invasion de Charles II, et l'entreprise du prétendant, en 1745, racontées à la marge, etc.

Cette livraison, composée de quatre cartes, ainsi que toutes celles qui suivent, est de 15 livres sur beau papier, et 10 livres sur papier commun. En prenant une livraison, on s'oblige pour toutes celles qui suivent, à l'exception de quelques cartes particulières.

Nous avons déjà donné le prospectus de l'ouvrage. Cette première livraison en fait connoître toute l'importance. Ces tableaux sont extrêmement remarquables par leur netteté, leur clarté, leur précision, et seront de la plus grande utilité dans l'éducation. Nous en recommandons l'usage à tous les instituteurs et aux pères de familles qui peuvent facilement s'en servir pour donner eux-mêmes des leçons d'histoire à leurs enfans ; et nous le regardons comme un véritable présent fait à l'éducation.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

**ANNUAIRE de la librairie, par Guillaume* FLEISCHER. *Première année de* XXXIX, *et* 756 *pages*, divisée en deux parties. An X. — 1802. (De l'imprimerie de *Baudouin*). Prix, 9 francs, et 11 fr. 75 c. *franc de port par la poste.* Paris, chez *Levrault*

frères ; et à Strasbourg, même maison de commerce.

Littérature grecque.

Œuvres morales de Plutarque, traduites du grec par Amyot, grand aumonier de France, avec des notes et des observations ; par MM. Brotier et Vauvilliers, nouvelle edition, revue, corrigée et augmentée, par E. Clavier. Tome III.e Paris, de l'imprimerie de *Cussac*, rue Croix-des-Petits-Champs, n.° 33. An x. — 1802. In-8.° de 434 pages.

Biographie.

Vie de la reine de France Marie Leczcinska, princesse de Pologne, épouse de Louis XV, dédiée à Mesdames de France ses filles ; par M. l'abbé Proyart, nouvelle édition. A Paris, au dépôt des bons livres nouveaux, chez *Laurens* le jeune, imprimeur-libraire, rue Saint-Jacques, en face celle des Mathurins ; et chez *Duponcel*, place Sorbonne. An xi. — 1802. In-12 de 399 pag. 2 francs 50 cent. pour Paris, et 3 fr. 50 cent. par la poste.

Notice sur Marie-François-Xavier Bichat, médecin de l'Hôtel-Dieu, professeur d'anatomie, de physiologie et de médecine, membre de la Société de l'école de médecine, de celle de médecine de Paris, de la Société philomatique, etc. etc., décédé le 3 thermidor an x. A Paris, de l'imprimerie de *Giguet* et *Michaud*, rue des Bons-Enfans, n.° 6. An x. — 1802. In-8.° 60 cent., et 75 cent. par la poste.

Poésie.

Le retour du bon pasteur, idylle ; par Alexis Rebout, à Paris, au dépôt général des bons livres

nouveaux, chez *Laurens* jeune, imprimeur-libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins, n.° 32, an X. — 1802. In-8.° Prix, 50 cent., et 60 cent. par la poste.

Le sujet de cette idylle est un trait d'humanité, arrivé dans le département de l'Ardèche. Il est raconté d'une manière naïve et touchante.

MÉLANGES.

ALMANACH des Prosateurs, ou *RECUEIL de pièces fugitives en prose, rédigé par les CC. Fr. NOEL et* P. B. *LAMARE, deuxième année.* Paris, chez *Leger*, libraire, quai des Augustins, n.° 54. An XI. in-12 de 288 pages.

L'accueil favorable que le public a fait au premier volume de ce recueil, qui a paru au commencement de l'an X, et que nous avons annoncé dans ce journal, a engagé les éditeurs à lui faire succéder ce second volume qui sans doute ne sera pas moins favorablement accueilli. On y retrouvera avec plaisir différens morceaux qui avoient paru dans des journaux, où ils se seroient perdus, et, sous ce rapport déjà l'*Almanach des Prosateurs* rendra un service important en sauvant de l'oubli des morceaux qui ne méritent pas d'y être ensevelis. Il engagera sans doute aussi plusieurs aimables écrivains à ouvrir leurs porte-feuilles, et à communiquer aux éditeurs des morceaux en prose qui ne demandent, pour être accueillis et fêtés, qu'à voir le jour. En tête du volume se trouve une lettre de M. de Fontenelle à M. le marquis de la Fare, qui ne se trouve dans aucune des éditions des *Œuvres* de M. de Fontenelle, et qu'on ne lira pas sans intérêt. Parmi les morceaux de ce recueil, nous pourrons encore citer, entre autres, quelques ables de Lichtemberg, un morceau sur les romans anglois de ces derniers temps, une anecdote intitulée *les Chenilles du lit*

nuptial, *le Chandelier de bouillotte* et *la Mine de plomb*, quelques morceaux du C. Vigée, intitulés *de la Politesse et de la Considération*, une anecdote intitulée *le Protecteur des talens*, qui peut servir à l'histoire du XVIIIe siécle; un conte écrit par le Hospodar de Valachie sur sept mots donnés d'avance; les rêves, etc. etc.

ANNUAIRE de l'instruction publique pour l'an XI *de l'ère françoise, et l'an* 1803 *de l'ère chrétienne.* De l'imprimerie de *Feugueray*; Paris, chez *Duprat*, libraire, quai des Augustins, près le Pont-Neuf, in-12 de 330 pages, 2 fr. 50 cent. et 3 fr. par la poste.

Cet annuaire dont le C. Dupart vient de publier la 3.e année contient des notices utiles sur les différens établissemens d'instruction publique que contient la France, et surtout la ville de Paris. Après le calendrier françois et grégorien, se trouve ce qui a rapport à l'Institut national, l'arrêté des consuls qui charge ce corps savant de former un tableau de l'état et des progrès des sciences, des lettres et des arts depuis 1789 jusqu'au 1.er vend. an X; celui qui fixe les jours de ses séances; celui qui concerne le capital de 10 mille francs offert à l'Institut par le C. Lalande, pour servir à la fondation d'un prix d'astronomie. On y trouve ensuite la liste des membres résidens, et associés étrangers et républicoles de l'Institut, un extrait du rapport fait à l'Institut, sur les ouvrages envoyés au concours pour le prix de l'*éloge de Boileau*, le rapport fait à la classe des sciences physiques et mathématiques, de l'Institut, sur le prix fondé par le premier consul, pour les découvertes relatives à l'électricité et au galvanisme. La loi sur l'organisation de l'instruction publique, et le discours prononcé à ce sujet au corps législatif le 30 germ. an X, par le C. Fourcroy; l'arrêté qui contient la nomination des inspecteurs généraux de l'instruction publique; l'orga-

nisation des prytanées de Paris, de Saint-Cyr et de Compiègne; celle des différentes écoles spéciales, des écoles de services publics, des sociétés d'agriculture, des notices sur différens pensionnats recommandables des départemens et de Paris. A l'occasion de l'institution des sourds-muets, on trouve un discours du C. Sicard, sur les avantages qui peuvent résulter de l'observation des sourds-muets, pour l'avancement de la connoissance de l'homme.

ALMANACH littéraire, ou *Etrennes d'Apollon, choix de production en vers et en prose, faisant suite aux étrennes d'Apollon qu'a rédigées pendant vingt-ans d'AQUIN* de Château-Lyon; par C. J. B. *LUCAS DE ROCHEMONT, membre de la société libre des belles-lettres de Paris.* Troisième année. A Paris, au dépôt général des livres nouveaux, chez *Laurens* jeune, imprimeur-libraire, rue Saint-Jacques, n.° 32, vis-à-vis celle des Mathurins. An XI. — 1803. 1 vol. in-12 de 296 pages; 1 fr. 80 cent. pour Paris, et 2 fr. 25 pour les départemens.

TABLE DES ARTICLES.

SCIENCES ET ARTS.

Journal de l'Ecole polytechnique, publié par le Conseil d'instruction et d'administration de cet établissement. 405

MATHÉMATIQUES.

Essai sur l'Histoire générale des Mathématiques; par Charles *Bossut*. 106
Extrait de deux Mémoires du C. *Leupold*, sur la *méthode des interpolations à l'aide des différences constantes*, et sur la *théorie des équations*. 224

ASTRONOMIE.

Sur les derniers progrès de l'Astronomie, lu à l'Assemblée publique de l'Académie de Bourg; par le C. *de Lalande*. 289
Observations du C. *Reboul*, sur les causes qui ont fait échapper si longtemps aux observations des astronomes, la planète de Piazzi et d'autres, découvertes depuis peu; lues à la Société de Bordeaux. 225
Nouvelle Comète découverte par le C. *Mechain*, dans la constellation du Serpentaire; détails à ce sujet. 95
Calcul des observations de deux occultations de l'*Epi de la Vierge*, par la lune, arrivées en l'an 9; — Découverte d'une nouvelle comète; — Observation de la planète découverte par M. *Olbers*. 362

ART MILITAIRE.

Introduction à l'étude de l'art de la guerre; par le capitaine comte *de la Rocheaymon*. Tome I. 201

MÉCANIQUE.

Histoire de la mesure du temps; par Ferdinand *Berthoud*. 269
Modèle d'une machine propre à tailler les limes, et plan d'une usine pour la fabrication de l'acier et des outils de menuiserie à établir près de Dijon; par le C. *Dubois*. 356

HISTOIRE NATURELLE.

Livre du second âge; par le C. *Pujoulx*. 408
Cours complet d'histoire naturelle. 337
Annales du Muséum national d'histoire naturelle; par les professeurs de cet établissement. 108

ORNITHOLOGIE.

Ornithologie allemande, publiée par *Borckhausen*, *Lichthammer*, *etc. etc.* 409

ENTOMOLOGIE.

Faune parisienne (insectes); par C. *A. Walckenaer*. 412
Histoire naturelle des fourmis; par le C. *Latreille*. 345
Observations du C. *Dargelas*, sur les *mouches prétendues végétantes*, sur le *Carabus cancellatus*, et sur le *Scarabæus Burdigalensis*; description technique de ces deux derniers insectes. 229

BOTANIQUE.

Tabula affinitatum regni vegetabilis, quam delineavit et nunc ulterius adumbratam tradit A. J. G. C. Batsch. — 415

Descriptions des Plantes nouvelles et peu connues, cultivées dans le jardin de J. M. Cels, avec figures; par E. P. *Ventenat*. 8.e livr. 114

Note sur l'Aya-Pana, lue à la classe des sciences physiques de l'Institut national, le 14 fructidor an 10; par le C. *Ventenat*. 76

Extrait d'un mémoire du C. *Vastel*, sur la germination, et du rapport fait à l'Institut sur ce mémoire, par les CC. *Thouin*, *Desfontaines* et *Labillardière*. 59

Extrait d'un mémoire du C. *Dutrouil*, sur la sensibilité dont certaines plantes paroissent douées. 230

MINÉRALOGIE.

Nouvelle théorie de la formation des filons, par M. *Werner*; trad. par le C. *Daubuisson*. 548

GÉOLOGIE.

Histoire naturelle des Volcans; par C. N. *Ordinaire*. 113

Observations géologiques faites au sommet du Mont-Perdu; par le C. *Ramond*. 385

PHYSIQUE.

Fondamenti della scienza chimico-fisica, etc. di Vincenzo *Dandolo*. 537

Essai sur les attractions moléculaires; par le C. *Michel*. *Ibid.*

Note sur des Substances pierreuses d'une nature particulière, que l'on assure être tombées sur la terre. 71

Observation d'un phénomène remarquable de la réfraction terrestre; — Des météores qu'on suppose tomber sous la forme de pierres. 367

Rapport sur la découverte du phénomène de la scintillation, par le choc du bois carbonifié; par le C. *Leschevin*; lu à l'Académie de Dijon. 349

Caroli Mezzera a Monteclara, philosoph. et medicinæ doct. dissertatio de Electricitate animali. 407

Extrait d'un mémoire ayant pour titre *Recherches sur la pile électrique de Volta*, par les CC. *Hachette* et *Desormes*; lu à l'Institut, par le C. *Guyton*. 75

CHYMIE.

Observations sur les effets comparatifs de la lumière et de la chaleur, lues à la Société philomathique par le C. *Berthollet*. 83

Note sur le suc de Papayer (*Carica Papaya*, L.), lue à la Société philomathique, par le C. *Vauquelin*. 85

Mémoire sur la gélatine des os; par le C. *Cadet-de-Vaux*. 549

Sur les Prussiates de baryte et de chaux; — Sur un nouveau Sel triple; — Sur un Rouge à polir; — Analyse d'une mine d'urane. 371

Expérience du C. *Degouvenain*, sur la fermentation acéteuse. 555

Mémoire sur le Blanchiment, par le C. *Potel*; lu à l'Académie de Dijon. 551

ANATOMIE.

Préparations artificielles en cire; par le C. *Laumonier*. 379

ENCÉPHALO-CRANIOSCOPIE.

Exposition de la nouvelle Théorie de physiognomie basée sur l'examen des fonctions du cerveau, par M. le docteur *Gall* (en allemand). 408

PHYSIOLOGIE.

Jaqueline Foroni, rendue à son véritable sexe, *ou* Rapport, réflexions et jugement présentés à l'Académie Virgilienne de Mantoue, par la Classe de médecine, sur le sexe d'un individu vivant, connu sous le nom de *Jaqueline Foroni;* trad. de l'italien par le C. *Siauve.* 545

MÉDECINE.

Sur la Doctrine de Brown et sur les différens systèmes de la médecine; par le C. *Masuyer.* 415

Histoire médicale de l'armée d'Orient; par le médecin en chef R. *Desgenettes.* 119

Dissertation sur le Galvanisme et son application; par Charles-Frédéric *Geiger.* 121

De Herpete seu formica veterum labis venereæ non prorsus experta; programma quo nonnullorum medicinæ candidatorum promotiones indicat decanatuque 1800 *et* 1801 *gesto se abdicat D. Phil. Gabr.* Hensler. 121

Expériences chymiques et médicales sur le Diabète-sucré. 382

Avantages d'une constitution foible, aperçu médical; par M. *Fouquier de Maissemy.* 261

Traité du Scorbut en général; par le docteur *Jacobs.* 333

Observations-Pratiques sur différentes maladies; par M. *Bouttatz*, de Moscow. 552

Question sur les Fièvres catarrhales, inflammatoires et bilieuses, proposée pour sujet de prix par l'Académie de Dijon. 360

CHIRURGIE.

La Lucine françoise; par le docteur *Saccombe.* 261

AGRICULTURE.

Rapport sur les moyens de concourir au projet de la Société d'Agriculture de la Seine, relatif au perfectionnement des charrues; par le C. *Challan.* 123

Manuel des Gardes-Champêtres et Forestiers; par A. C. G. 124

Dictionnaire forestier; par Ch. *Dumont.* *Ibid.*

Avoine blanche, cultivée à Arc-sur-Tille; par le C. *Calignon;* caractères et avantages de cette variété. 558

Extrait du Traité des Engrais du C. *Maurice*, de Genève, fait par le C. *Bergeron*, en forme d'instruction à l'usage des cultivateurs du département de la Gironde. 224

Observations du C. *Duplantier*, sur la contrée située entre la Dordogne et la Garonne, et connue sous le nom de l'*Entre-deux-mers*, surtout sous le rapport de l'Agriculture. 227

ECONOMIE POLITIQUE.

Des Institutions sociales. 419

Extrait d'un Mémoire sur les Ouvrages publics, lu par le C. *Antoine* aîné, à l'Académie de Dijon. 554

Extrait d'un Mémoire sur les inconvéniens d'accroître le nombre des malades dans les infirmeries des prisons, ou plutôt sur les dangers de faire de ces infirmeries une succursale de l'hospice civil; lu à l'Académie de Dijon. 555

LÉGISLATION.

Bulletin de l'Académie de législation. 1, 2, 3, 4.e livraisons. — Journal de Jurisprudence, publié par l'Académie de législation. 1, 2, 3, 4.e livraisons. 298

De l'Unité en politique et en législation; par le C. *Sedillez.* 125

Réflexions sur le Divorce; par madame *Necker.* *Ibid.*

ADMINISTRATION.

Manuel des Postes aux lettres. 554

ÉCONOMIE.

Bibliothèque physico-économique, rédigée par C. S. *Sonnini.* 419

Analyse des principales causes qui, depuis environ un siècle et demi, ont concouru à faire diminuer en France la surabondance des objets de première nécessité, etc.; par *Sambuc-Monvert.* 421

COMMERCE.

Correspondance du Commerce, et Bulletin des nouvelles qui le concernent; rédigés par une Société de négocians. 421

Cours-pratique de Commerce, à l'usage des agriculteurs, fabricans et négocians; par J. *Neveu.* 423

Dixième et onzième cahiers de la Bibliothèque commerciale; par le C. *Peuchet.* 261

Manuel du jeune Négociant. 554

GÉOGRAPHIE.

Observations du C. *Mongez*, sur la situation de l'ancienne capitale des *Lexovii*, appelée *Noviomagus.* 504 et suiv.

Examen de la carte de Bianchi, faite en 1436, et conservée à la Bibliothèque de Saint-Marc à Venise, et observations contre ceux qui prétendent enlever à Christophe Colomb l'honneur de la découverte de l'Amérique; par le C. *Buache.* 390

Atlas des Commençans; par les CC. *Chantaire* et *Mentelle.* 556

Prix de Géographie proposé par l'Institut national, le 20 vendémiaire an XI. 251

VOYAGES.

Voyage du Bengale à Pétersbourg, à travers les provinces septentrionales de l'Inde, le Kachmyr, la Perse sur la mer Caspienne, etc.; suivi de l'histoire des Rohillahs et de celle des Seikes; par George *Forster*: traduit de l'anglois par L. *Langlès.* 14

Voyage pittoresque de la Syrie, etc.; par le C. *Cassas.* 24.e livr. 425

Voyage en Islande, traduit du danois, par *Gautier-de-la-Peyronie.* 125

Voyage from Montreal on the river Saint-Laurence through the continent of North America, etc., by Alexander *Mackensie.* *Ibid.*

Voyage fait par ordre de l'impératrice de Russie, Catherine II, dans le nord de la Russie asiatique, etc.; par le Commodore *Billings*; rédigé par M. *Sauer*, traduit de l'anglois par le C. *Castéra.* 477

Voyage aux Grottes d'Arcy; par le C. *Deville.* 556

Fragment d'un Voyage dans le midi de la France, nommément dans les Landes, situées entre Castres et Bordeaux, lu à la Société de Bordeaux, par le C. *Labadie.* 226

Extrait d'une lettre de M. Bourrit, sur le Voyage au Mont-Blanc, entrepris par M. *Formeret* de Lausanne, et le baron *de Dortheren*, courlandois. 500 et 222

HISTOIRE.

Les Beautés de l'Histoire; par madame C. *Depiereux.* 267
Répertoire, *ou* Almanach historique de la révolution françoise, depuis le premier vendémiaire an 9, jusqu'à la paix générale et le rétablissement du culte. 269
Tableau comparatif de l'Histoire ancienne; par le C. *Prévost-d'Irai.* 557
Les Vies des Hommes illustres, pour servir de supplément aux Vies de Plutarque; nouvelle édition par le C. *Clavier.* Tome XI. 561
Note des Cartes, et ordre de livraisons de l'Atlas historique de A. *Lesage.* 561
Manuel des habitans de Saint-Domingue; par le C. *Ducœurjoly.* 559
Description du département de l'Aveyron; par le C. *Monteil.* 557
Histoire géographique, politique et naturelle de la Sardaigne; par Dominique *Albert-Azuni.* 126
Fastes du Peuple françois; par Ternisien *d'Haudricourt.* 127
Lettre sur la campagne du général Macdonald dans les Grisons; par P. Philippe *Ségur.* 129
Tableau général de la Russie moderne, et situation politique de cet empire au commencement du dix-neuvième siècle; par V. C***. 130
Extrait d'un Mémoire du C. *Bergeron*, contenant des recherches sur les ravages qu'a exercé la mer sur la côte occidentale du Médoc en Guyenne; lu à la Société de Bordeaux. 235
Extrait d'un Mémoire du C. *Langlès*, sur l'Oasis de Jupiter Ammon, d'après les auteurs arabes. 530
Recherches historiques sur l'ancienne Égypte; par *Desèze.* 235
Extrait d'un Mémoire sur l'Histoire considérée comme science et comme art; par le C. *Lévêque.* 388
Sur les différentes manières d'écrire l'histoire, et surtout l'histoire contemporaine; par le C. *Toulongeon.* 395
Histoire de l'expédition d'Alexandre, par *Arrien*; traduction nouvelle par P. *Chaussard.* 433
Sur le second livre classique des Chinois, intitulé *Chi-King.* 528
Extrait d'un rapport fait à l'Institut, sur un Mémoire du C. *Petit-Radel*, intitulé : *Recherches historiques et philosophiques sur les monumens que le peuple Pelasge a laissés dans l'Italie, la Sicile et la Grèce, et sur les rapports nouveaux que la critique de ces monumens doit établir dans l'histoire des siècles héroïques; dans celle des beaux-arts, et dans l'estimation des époques auxquelles on peut assigner plusieurs révolutions physiques de l'ancien continent.* 520
Lettre d'un François à un Allemand, servant de réponse à M. de Kotzebue, et de supplément aux Mémoires secrets sur la Russie; par le C. *Masson.* 561

ANTIQUITÉS.

Chr. G. Heynii Opuscula Academica. Volumen V. 132
Tombeaux antiques découverts à Vron, près d'Abbeville, et décrits par le C. *Traullé.* 507

Notice sur deux Monumens sépulcraux trouvés dans les fouilles faites sur le terrein de l'ancien palais de Lombrière; lue à la Société de Bordeaux par le C. *Monbalon*. 234
Découverte d'Antiquité à Pontaillier. 231
Description de deux fragmens antiques trouvés à Suze, sous les décombres d'un bastion; par le C. *Tarin*, directeur du Musée de Turin. 219
Enumération des Monumens antiques, provenant des fouilles d'Herculanum, et donnés au gouvernement françois. 535

ARCHÆOLOGIE.

Monumens antiques, inédits ou nouvellement expliqués; par A. L. *Millin*. Troisième livraison. 131

NUMISMATIQUE.

Cabinet d'environ 6500 médailles recueillies par M. *Ballyet*, évêque de Babylone et consul de France à Bagdad, proposé à vendre. 94
Lettre du C. Eusèbe *Salverte*, au C. *Millin*, sur un article du Rapport fait à l'Institut, par le C. *Villar*, où il est question des médailles trouvées à Taumery. 257

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

Discours inaugural prononcé par P. *Beyts*, sur l'état actuel des sciences physiques et chymiques. 136
Appel du C. *Desessarts*, aux gens de lettres de la France, pour lui adresser les additions à leurs articles, pour le supplément de sa *France littéraire*. 100
Travaux du C. *Langlès*, sur les Mémoires de la Société de Calcutta. 528
Institut national. 69-83
Séance publique du premier trimestre de l'an 11, tenue le 20 vendémiaire. 250
Prix proposés par l'Institut national dans cette séance. 251 et suiv.
Notice des travaux de la classe des sciences mathématiques et physiques, pendant le dernier trimestre de l'an 10. — Partie mathématique, par le C. *Lacroix*. 562
— Partie physique. 571
Notice des travaux de la classe des sciences morales et politiques, pendant le dernier trimestre de l'an 10; par le C. *Ginguené* 337
Notice des travaux de la classe de littérature et beaux-arts, pendant le dernier trimestre de l'an 10; par le C. *Villar*. 504
Société philomathique. 83-88
Académie de législation; programme de l'Enseignement pour l'an 11. 89
Université de jurisprudence; Cours de cet établissement. 555
Société d'agriculture du département de la Seine. Séance publique du deuxième jour complémentaire an x. 509
Société académique des sciences. Séance publique du 11 vendém. an XI. 551
Précis des travaux de la Société des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux, pendant l'an 10; par le C. *Leupold*. 222
Programme des prix proposés par la Société des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux, le 26 fructidor an 10. 241
Ordre des lectures dans cette séance. 245

Prorogation d'un prix proposé par la Société de médecine de Bordeaux. 503 - 504
Séance publique tenue le 19 fructidor an 10, par l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon. 549
Prix proposé par l'Académie de Dijon. 558
Programme des prix proposés par la Société médicale de Montpellier, séante à l'Ecole de médecine. 246
Retour de plusieurs membres de l'ancienne Académie des belles-lettres de Bruxelles. 503
Société économique et patriotique d'Espagne; nomination de plusieurs membres. 500
Ecrits publiés et prix remportés dans différentes villes de la Hollande. 496
Collection d'instrumens de physique, donnée par le chevalier *Kinsbergen* à l'Université de Harderwyk. 494
M. Jenner reçoit une bague de l'empereur de la Russie. *Ibid.*

BIOGRAPHIE.

Trait caractéristique de la jeunesse de Bonaparte, et réfutation des différentes anecdotes qui ont été publiées à ce sujet par un de ses camarades à l'école militaire de Brienne et de Paris. 126
Kurze Schilderung des Lebens *Scharpflins* und *Hermanns*. 276
Suite des observations faites par *Lichtenberg*, professeur à Gœttingue, sur lui-même. 51
Précis d'un Eloge de madame du Boccage, lu par le C. *Fayolle*, à l'Athénée des Etrangers, le 16 thermidor an 10. 541
Mort du C. *Allan*, chirurgien. 556
Vie de la reine de France, Marie *Leczinska*; par l'abbé *Proyart*. 565
Notice sur le C. *Bichat*. *Ibid.*
Arrivée de M. *Delille* à Paris. 95
M. *Schiller* élevé au rang de baron de l'empire. 219

BIBLIOGRAPHIE.

Descriptions de raretés typographiques et de manuscrits remarquables; par Gotthelf *Fischer*. Troisième livraison (en allemand). 274
Annuaire de la Librairie; par Guillaume *Fleischer*. 1.re année. 562
Repertorium Commentationum a Societatibus literariis editarum, digessit J. D. Reuss. *Vol. II.* 545

TYPOGRAPHIE.

Rapport du C. *Camus*, sur de nouveaux essais relatifs à l'établissement d'une fonderie de caractères allemands à Paris, et sur les tentatives faites à cette occasion, de quelques corrections dans la forme des caractères et dans l'expression des signes propres à la prononciation allemande. 511

METAPHYSIQUE.

De la Génération des connoissances humaines; par le C. *Dégerando*. 262 - 452
Influence de l'habitude sur la faculté de penser; par P. *Maine-Biran*. 262
Theory of agreable sensations. 124
Prix d'Analyse des sensations et des idées, proposé par l'Institut national dans sa séance du 20 vendémiaire an 11. 251

THÉOLOGIE.

Essai sur l'Application du Chapitre VII du prophète Daniel à la révolution française; par le C. Jean-Baptiste *Bouequeau*, avocat à Bruxelles. 263
Du gouvernement actuel des Paroisses; par le C. *Nonnote*. 555
La plus grande action de Bonaparte. 556

MORALE.

Pensées et Maximes de *Malesherbes*, recueillies par *E. L* *** 264
Essai sur la Morale appliquée aux sciences; par le C. *Guilhe*. 257
Distiques de Caton, en vers latins, grecs et français, suivis des quatrains de Pibrac, traduits en prose grecque; par le C. *Boulard*. 555

PHYSIOLOGIE.

Rapport du physique et du moral de l'homme; par le C. *Cabanis*. 145
Considérations physiques et morales sur la nature de l'homme; par le C *Perreau*. 554

EDUCATION.

Exposé du Cours complet de jeux instructifs, par le C. *Gaultier*. 424

GRAMMAIRE.

Élémens de Grammaire générale appliqués à la langue française; par R. A. *Sicard*. Seconde édition. 7-211
Nouveau Dictionnaire de poche, françois et allemand, et allemand et françois. 269
Extrait d'un Mémoire du C. *Lévesque*, sur la formation du langage, considérée dans les plus simples élémens de la langue grecque. 59-
Apollonei operis carmina difficillima. 426
Principes de la Traduction latine; par un ancien professeur. *Ibid.*
Dissertation du C. *Domergue*, sur la question de savoir si l'on doit dire : J'ai appris que vous *étiez* ou que vous *êtes* malade, quand on parle à une personne qui est *actuellement* malade. 508
Prix de grammaire proposé par l'Institut national, le 20 vendémiaire an II. 252

ÆSTHÉTIQUE.

Commendatio simplicitatis ad Horatii de Arte poet. v. 25. *Auctore Jo. Georg.* Eccio. 272

LITTÉRATURE.

Examen oratoire des Eclogues de Virgile; par le C. *Genisset*. 276

LITTÉRATURE GRECQUE.

OEuvres morales de Plutarque, traduites du grec par *Amyot*, édition publiée par le C. *Clavier*. Tome III. 426. 565

LITTÉRATURE ORIENTALE.

Oupnek'hat, etc. C'est-à-dire, Secret qu'il ne faut pas révéler; ouvrage très-rare, même dans l'Inde; publié par le voyageur indien *Anquetil du Perron* (en latin). 172-312

Inscriptionis phœniciæ oxoniensis nova interpretatio auctore J. D. Akerblad. 275
Lettre sur l'Inscription ægyptienne de Rosette, adressée au C. *Silvestre de Sacy*, par J. D. *Akerblad.* 141

POÉSIE.

Erotopsie. 427

POÉSIE LATINE.

In Pacis reditum, carmen solemne creationi XIII *philos. et LL. AA. mag. rectore magnifico Christiano Frederico* Ludwigio. 277
Vers latins du C. *Marron*, à mettre sous le portrait de feu M. Nieuwland, mathématicien. 498
Vers latins de différens auteurs, pour le portrait du professeur Rau, à Leide. 67-68
Les Amours de Zoroas et de Pancharis; trad. en françois par un amateur de l'antiquité. 427

POÉSIE FRANÇAISE.

Mélanges de poésie, par F. *de Saintange.* 281
Le Retour du bon Pasteur, idylle; par Alexis *Rebout.* 565
Poésies fugitives; par le C. *Deville.* 556
Le Printemps de Kleist, le premier Navigateur et le Tableau du déluge par *Gessner*, et l'Élégie de *Gray*, sur un cimetière de campagne, poèmes imités en vers françois; par Ad.... S..... 282
Le Printemps, par mademoiselle **, traduit en italien par Grégoire *Granata.* *Ibid.*
Prix de poésie proposé par l'Institut national, le 20 vendém. an II. 282

POÉSIE ALLEMANDE.

Das Achtzehnte Jahrhundert. Sæcularischer Gesang von J. J. *Gerning.* 278
Hochgesang beym Frieden, auf der hohen Donne im Wasgau gedichtet von J. F. *Goepp.* 279
Elegie dem Andenken der Dichterin *Karschin* gewidmet von Johann Georg. *Eck.* 280

POÉSIE ANGLOISE.

Le Fablier anglois, fables choisies de Jean Gay, Moore, Wilkie, etc.; par M. A. *Amar du Rivier.* *Ibid.*

POÉSIE HOLLANDOISE.

Traduction de l'Homme des champs de *Delille*, en vers hollandois; par madame *Brinkmann.* 496

THÉATRE.

Etudes sur Molière; par *Cailhava.* 285

THÉATRE DES ARTS.

Tamerlan. 102

THÉATRE FAYDEAU.

Astolphe et Alba, *ou* A quoi tient la faveur. 288
La Boucle de Cheveux. 401

THÉATRE LOUVOIS.

Le Portrait de Michel Cervantes. 165
Le Mari ambitieux. 401

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Marmontel. 104
Le Procès, *ou* la Bibliothèque de Patru. 105
Les Usuriers. 404
Arlequin Curtius. 257
Attendre et courir. 258
Catinat à Saint-Gratien. 259

ROMANS.

Lettres de Ninon de Lenclos au marquis de Sévigné. 283
Armand. 284
Lettre d'une Péruvienne; trad. de l'anglois par P. *Durand*. *Ibid.*

BEAUX-ARTS.

Seconde année des Annales du Musée et de l'Ecole moderne des beaux-arts; par le C. *Landon*. 286
L'Ecole de la Miniature. 288
Réflexions du C. *Combes*, sur les progrès et la décadence de l'Architecture grecque en France. 289
Plâtres du Groupe de Laocoon; prix et accessit pour les artistes qui remporteront le prix de la restauration de ce groupe. 89
Histoire de l'art de la Gravure, et description d'une chalcédoine onyx; inédite, représentant le *triomphe d'Amphitrite*, trouvée à Syracuse par le C. *Dudevant-Villeneuve*; lues à la Société de Bordeaux. 289
Portrait gravé de M. *Rau*, professeur à Leide. 67
Grand prix de peinture, sculpture et architecture décernés par l'Institut national, le 20 vendémiaire an 11. 255

MUSIQUE.

Histoire de la Musique; par C. *Kalkbrenner*. 428
Le Guide de l'Enseignement musical; par le C. *Corbelin*. 429

MELANGES.

Annuaire statistique du département de l'Isère pour l'an 11; par le C. *Berriat-Saint-Prix*. 432
Almanach des Prosateurs; par les CC. *Noel* et *Lamare*. 2.e année. 564
Annuaire de l'Instruction publique pour l'an 11. 565
Almanach littéraire, *ou* Etrennes d'Apollon; par *Lucas de Rochemont*. 566
Lettres de L. B. Lauraguais à M. ***. 285
Lettre du C. Eusèbe *Salverte*, au C. *Millin*, sur une imputation hasardée contre *Diderot*, et sur la secte des *obscurans*. 95

Table des Articles contenus dans ce Numéro.

BIOGRAPHIE.

Histoire des Expéditions d'Alexandre, rédigée sur les mémoires de Ptolémée et d'Aristobule ses lieutenans; par *Flave Arrien de Nicomédie*, surnommé le *Nouveau Xénophon*: traduction nouvelle, par P. *Chaussard*. 433

MÉTAPHYSIQUE.

De la Génération des connoissances humaines; par le C. *Dégérando*. 452

VOYAGE.

Voyage fait par ordre de l'impératrice de Russie, Catherine II, dans le nord de la Russie asiatique, dans la mer Glaciale, dans la mer d'Anadyr et sur les côtes de l'Amérique, depuis 1785 jusqu'en 1794; par le commodore *Billings*: rédigé par M. *Sauer*, et traduit de l'anglois par J. *Castera*. 477

VARIÉTÉS, NOUVELLES ET CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

Nouvelle de Russie. 494
Nouvelles de Hollande. *Ibid.*
Nouvelles d'Allemagne. 499
Nouvelles d'Espagne 500

FRANCE.

Nouvelles de Genève. *Ibid.*
Nouvelles de Bruxelles. 503
Nouvelles de Bordeaux. *Ibid.*

PARIS.

Institut national.

Notice des travaux de la classe de littérature et beaux-arts, pendant le dernier trimestre de l'an 10; par le C. *Villar*. 504
Société académique des sciences. 521
Université de jurisprudence. 535
Mécaniques. 534
Monumens. 535

NÉCROLOGIE.

Mort de Guy-Félix *Allan*. 536

LIVRES DIVERS.

Physique.

Fondamenti della Scienza Chimico Fisica applicati alla formazione de' corpi ed ai fenomeni della natura, opera di Vincenzo *Dandolo*. 537
Essai sur les attractions moléculaires; par C. L. Samson *Michel*. *Ibid.*

Histoire naturelle.

Cours complet d'histoire naturelle, contenant les trois règnes de la nature; par *Buffon*, *Castel*, *Patrin*, *Bloch*, *Sonnini*, etc. *Ibid.*
Repertorium commentationum a Societatibus litterariis editarum secundum disciplinarum ordinem digessit J. D. Reuss. Vol. II. 543

Physiologie.

Jaqueline Foroni, rendue à son véritable sexe. 544

Entomologie.

Histoire naturelle des fourmis, et Recueil des mémoires et d'observations sur les abeilles, les araignées saucheurs et autres insectes; par P. A. *Latreille*. 545

Minéralogie.

Nouvelle Théorie de la formation des Filons; par A. G. *Werner*. 548

Chymie.

Mémoire sur la Gélatine des Os ; et son application à l'économie alimentaire, privée et publique, et principalement à l'économie de l'homme malade et indigent; par Antoine-Alexis *Cadet-de-Vaux*. 549

Médecine.

Observations pratiques sur différentes maladies; par F. *Bouttatz*, de Moscow. 552

Traité du Scorbut en général; par J. B. *Jacobs*. 553

Anthropologie.

Considérations physiques et morales sur la nature de l'homme, ses facultés, etc.; par P. A. *Perreau*. 554

Administration.

Manuel des Postes aux lettres. *Ib.*

Commerce.

Manuel du jeune Négociant; par un Négociant. *Ibid.*

Morale.

Distiques de Caton. 555

Théologie.

Du gouvernement actuel des Paroisses; par le C. *Nonnote*. *Ib.*

La plus grande action de Bonaparte. 556

Géographie.

Atlas des commençans, à l'usage des écoles centrales; par P. C. *Chanlaire* et Edme *Mentelle*. *Ibid.*

Voyages.

Voyage aux Grottes d'Arcy; par A. *Deville*. *Ibid.*

Histoire.

Tableau comparatif de l'Histoire ancienne; par Ch. S. *Le Prévost d'Iray*. 557

Description du département de l'Aveyron; par Amans-Alexis *Monteil*. *Ibid.*

Manuel des habitans de Saint-Domingue; par S. J. *Ducœurjoly*. 559

Lettre d'un François à un Allemand; par C. F. Ph. *Masson*. 561

Les Vies des Hommes illustres, pour servir de suite aux Vies de Plutarque; par MM. *Brotier* et *Vauvilliers*. *Ibid.*

Notes des Cartes et ordre des livraisons de l'Atlas historique de A. *Lesage*. *Ibid.*

Bibliographie.

Annuaire de la Librairie; par Guillaume *Fleischer*. 562

Littérature grecque.

Oeuvres morales de Plutarque, traduites du grec; par *Amyot*. 563

Biographie.

Vie de la reine de France, Marie Leczinska; par l'abbé *Proyart*. *Ibid.*

Notice sur Marie-François-Xavier *Bichat*. *Ibid.*

Poésie.

Le Retour du bon Pasteur, idylle; par Alexis *Rebout*. *Ibid.*

Mélanges.

Almanach des Prosateurs; par les CC. Fr. *Noel* et P. B. *Lamare*. 2.e année. 564

Annuaire de l'Instruction publique pour l'an XI de l'ère françoise, et l'an 1803 de l'ère chrétienne. 565

Almanach littéraire, ou Etrenne d'Apollon; par C. J. B. *Lucas de Rochemont*. 566